3 1761 07882563 5

Toronto University Library

Presented by

Messrs Joseph Baer + Co

through the Committee formed in
The Old Country
to aid in replacing the loss caused by
The disastrous Fire of February the 14th 1890

H
M9466

Johannes von Müllers

sämmtliche

Werke.

Herausgegeben

von

Johann Georg Müller.

Siebenunddreißigster Theil.

Stuttgart und Tübingen,
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung
1835.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

145-69
3/8/91

Johannes von Müllers

Briefe

an

Herrn Charles Bonnet;

und:

Studien.

Briefe an Freunde.

1.

Herausgegeben

von

Johann Georg Müller.

Stuttgart und Tübinger,
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1 8 3 5.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/smtlichewerke37v38ml

Einige Briefe

an

Herrn Charles Bonnet

zu Genthod bei Genf.

Diese wenigen Briefe Müllers an Bonnet sind mir von Herrn von Bonstetten gefällig mitgetheilt worden. Viele aus den spätern Jahren scheinen verloren. Der Briefwechsel mit Herrn und Frau Bonnet wurde fortgesetzt bis zu dessen Tode. Der letzte Brief an Müller von Herrn Bonnets Wittwe ist vom 22 Jun. 1794 Bonnet starb am 20 Mai 1793.

Der Herausgeber.

1.

Berlin, ce 13 Nov. 1780.

J'aime à croire, mon très cher Monsieur, qu'il a quelques lettres de perdues; depuis mon séjour à Berne je n'en ai point de Genthod. J'en ai écrit une à Madame Bonnet, le jour de mon départ pour l'Allemagne; j'espère, que vous ne m'aurez pas su mauvais gré d'avoir dit un mot en faveur d'un pauvre jeune homme, qui m'en avoit si instamment prié; ne l'auriez vous pas fait à ma place; j'espérois trouver de vos nouvelles à Leipzic, ce fut en vain et Mr. Du Pons vient de m'écrire aujourd'hui, qu'il n'a aucune lettre pour moi. Bonst. peut vous avoir écrit ou à Madame, que j'ai été malade d'une grosse fluxion aux yeux, qui, après m'avoir empêché pendant 3 semaines de lire et d'écrire, a fini par me confiner durant 8 jours dans ma chambre les yeux bandés; c'est à Potsdam, que j'ai soutenu cette prison. M'en voilà delivré: mes yeux voient aussi clair que jamais. Entendant mon arrivée dans Berlin a été retardée de 4 semaines. J'y suis depuis le 26 d'Octobre. Mais tel est le nombre des adresses que j'avois et des connoissances, que voulant tout voir, afin de tout apprécier, j'ai fait sa

bien depuis 15 jours, que je n'ai presque pas un moment de loisir depuis les 10 heures du matin jusqu'à ce que je me couche. Je suis logé dans un appartement garni, qui touche à la maison de Mr. *Mérian*. C'est avec Mr. *Bitaube* celui de tous les gens de lettres de ce pays, que je vois avec le plus de plaisir; je crois quelquefois me retrouver auprès de vous, et Madame Mérian, qui avec beaucoup d'esprit réuni des maux de nerfs, rend l'illusion parfaite; j'aime en Mr. Mérian tant de profondeur et de savoir, joint à un caractère aussi heureux que vertueux; je me souviendrai à jamais de la conversation que j'ai eue avec lui concernant la palingénésie, tous ceux, qui étoient présens s'attroupoient autour de lui pour apprendre encore quelques raisons de plus d'avoir d'aussi belles et grandes espérances. Il vous aime, il vous étudie, comme vous le méritez; il désire extrêmement de vous voir. Pour moi je vous avoue, que malgré vos dissensions, je fais chorus avec Bitaubé, qui dit toujours: Il n'y a qu'un Genève. Les sociétés, que je vois ici me plaisent par leur politesse, par le ton aisé qui y règne; les ministres du roi sont surtout d'une affabilité charmante, quelques-uns d'entr'eux ont beaucoup de connoissances; tout me plait ici, mais je ne puis m'empêcher de me souvenir du pays, dont je viens, des bons amis que j'ai à Genthod, à Berne, à Genève; j'observe ici tout avant de rien décider sur la durée de mon séjour: je crains *de ne pas trouver le loisir, que mes études demandent.*

Je crois, que l'amitié réside dans des plus petites villes, que celle-ci, ou chaque objet est effacé par la prompte succession d'un autre

enfin quand je songe à la peine, que j'ai eu de
liscerner dans le cours des 10 dernières années
le ma vie 2 ou 3 vrais amis, je rédouble la
lifficulté d'un nouveau choix dans un pays par-
faitement étranger à mes anciens amis. Je me
ie à la constance de ces derniers, au point que
e regarde comme tout à fait impossible, qu'ils
ne manquent jamais. Aussi supposé, que je
n'accepte aucune des places, dont jusqu'à pré-
ent on m'a parlé, mon plan est fait; je me
ixerai a Genève, je donnerai mes leçons, je
es perfectionnerai chaque année, je profiterai
l'une proposition, que Mr. Tronchin m'avait
faite, dont je vous ai parlé, je poursuivrai
nes plans d'études, je crois, que tout bien
ménagé je pourrois épargner de quoi passer de
ems à autre 3 mois dans quelque grande ville,
pour y suppléer à ce que les auteurs et les
correspondances ne peuvent m'apprendre. Dites-
moi franchement, mon cher Monsieur, si ce
plan vous paroit raisonnable; si vous l'approu-
vez, ce sera pour moi un très puissant motif
le lui donner la préférance. Je vous prie, si
vous m'écrivez sur ce sujet, de me dire aussi,
si nous ne pourrions pas au cas, que je re-
vienne cet hiver à Genève, travailler à l'édi-
ion ou plutôt faire ensemble la lecture de la
correspondance de Haller. Si je prends l'un
ou l'autre parti, ce sera assurément pour tou-
ours, je suis las des irresolutions et je veux
ne fixer; si je me détermine pour cette vie
privée et indépendante, dont je parle, c'est
qu'à mesure, que j'observe ceux, qui vivent
dans les affaires, je trouve plus juste la remar-
que de Machiavel; ce n'est pas ceux, qui sont
sur la montagne, qui voient le mieux la mon-

tagne, c'est ceux, qui la considèrent d'en-bas. Si je ne vous fait ni la description de mon voyage, ni le tableau détaillé de Berlin, ce n'est assurément pas, que ce voyage n'ait été le plus instructif de ceux, que j'ai faits; c'est plutôt par l'abondance, que par la stérilité de la matière; c'est peut-être aussi, parceque bien des choses sont meilleures à dire qu'à écrire. Je ne vous dissimulerai pas, bien que je connoisse vos occupations, l'impatience avec laquelle j'attends de vos nouvelles, et j'ai cette confiance en Madame Bonnet, qu'elle voudra bien, si vous ne le pouvez pas, m'écrire quelques lignes au nom commun des deux amis, que j'ai à Genthod. Recevez mes vœux pour elle et pour vous et aimez moi, comme je vous aimerai à jamais; savez-vous bien, que Genthod est comme la santé, on n'en connoît jamais mieux la valeur que lorsqu'on n'en jouit plus. Je suis etc.

Jean Muller.

2.

à Cassel, ce 5/29. 1781.

Il y a quinze jours, Monsieur, que je ne me doutois peu de ce que je me vois obligé de vous écrire maintenant, et la vérité que *l'homme propose et que Dieu dispose* ne m'a jamais autant frappé qu'à présent. Madame Bonnet doit avoir eu de ma part une lettre assez longue, datée de Halberstadt au commencement du mois d'avril. J'ai passé tout l'avril dans ce séjour de repos, qui m'étoit nécessaire après la dissipation dans laquelle j'avois vécu à Berlin, à Potsdam, à Brunsvic et à Hildesheim. — Non seulement

j'ai fait quelques lectures intéressantes, mais j'ai rédigé et publié la première moitié de certaines lettres, concernant la vie pastorale des Suisses et surtout le pays de Gesseray; je n'ai point encore d'exemplaires; Wieland a inséré ces lettres dans son Mercure; elles ont extrêmement intéressé les personnes, auxquelles je les ai montrées; il y a des observations nouvelles sur la nature du pays et sur l'économie et les mœurs des habitans. Vous connoissez l'auteur aussi bien que le rédacteur de cet ouvrage.

Pendant tout le mois d'avril j'ai été sans lettres de Genève; jusqu'ici je n'en ai point eues de Madame B. Je la connois trop bien pour ne pas interpréter son silence au gré de mon cœur, mais je crains que l'état de sa santé n'ait été le principal obstacle; et le pire de tous. Enfin, Mr. Tronchin m'écrivit, son silence à l'égard de mes amis de Genthod me prouvoit, que du moins ils n'étoient pas morts. Je revis au milieu de l'avril S. A. S. Mgr. le duc de Brunswic; il réitera l'expression de sa bienveillance et la promesse dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. J'en reçus souvent de M. de Zedlitz et d'autres ministres et officiers du Roi. Vers la fin du mois un des principaux membres du département des aff. étrang. me proposa de demander la sécretairerie de légation à Madrid, où le roi compte d'envoyer M. le comte de Sedlnicky, ou bien celle de Copenhague, où est M. de Bismarck, dont on me dit beaucoup de bien. Mais ce n'est pas un grand compliment, que de vous dire, que Genève malgré vos troubles m'a paru préférable à la cour de Don Carlos et que j'aurois mieux aimé

vivre avec M. Bonnet, qu'à la cour du roi de Danemark. Quant au duc de Brunswic je savois très-bien qu'auprès du roi les recommandations font moins de bien, qu'elles ne font de mal, et j'avois assez de preuves de la bienveillance de Mgr. le prince de Prusse, pour être certain, que s'il avoit pu faire quelque chose, il n'auroit point attendu l'intercession d'un autre prince. *Mgr.* n'a point de places à donner, et tout le monde sait, qu'il a encore moins d'argent, étant celui de tous les sujets du roi, qui se ressent le plus de son état de sujet. Pour vous dire le vrai, les muses durant le loisir de Halberstadt avoient repris leur ascendant naturel; elles me firent oublier bientôt *res Romanas perituraque regna*. De sorte que, décidé pour la vie littéraire, je pris la résolution de retourner à Genève; d'ailleurs je n'étois pas aussi content de certains académiciens de Berlin que des ministres du roi. Je partis de Halberstadt au commencement de mai; j'écrivis plus de trente lettres pour instruire mes amis du lieu de mon séjour futur; j'écrivis aux bureaux de poste, pour que mes lettres fussent adressées à Genève; je priois Mr. Gœkingk, célèbre poète allemand et mon ami, de m'attendre à Francfort; je suppliois le duc de Brunswic de reserver ses intentions gracieuses pour des occasions plus favorables. Ainsi je partis voyageant par la poste extraordinaire et à grandes journées, de sorte que même Gœttingue, mon frére, qui y est, et mes anciens amis ne purent pas me retenir pendant plus de deux jours. J'arrive à Cassel. Je désire d'être présenté à Mr. de Schlieffen. A peine l'eus-je vu, que je ne pus pas me résoudre à le quitter. J'entre au ser-

vice du Landgrave : me voilà Hessois à jamais, et voici comment.

M. le baron de Schlieffen, ministre d'état, lieutenant-général, colonel des gardes du corps, chevalier du lion d'or, commandeur de Hombourg et chambellan de S. A., réunit les talens d'un grand homme d'état et de guerre à ceux d'un savant, qui n'auroit jamais fait que d'étudier Muratori et les capitulaires. C'est un des plus beaux officiers des plus belles troupes de l'Allemagne : la noblesse de ses principes est bien au-dessus de celle de sa race antique; il est bien plus riche en vertus, qu'il ne l'est d'ailleurs, lui qui est un des plus riches particuliers du pays; la dignité tempérée par la politesse, l'amabilité relevée par les plus grandes qualités règnent sur sa phisionomie. Le prince et la cour le respectent extrêmement, l'armée l'admire, car il est grand par lui-même, il pense noblement et il parle librement. Quand je le vis pour la première fois à la place de parade, ce fut avec une émotion, qu'aucun seigneur ne m'avoit jamais donnée, et dont je ne savois pas la raison. Comme rien ne lui échappe, il avoit lu mon histoire de la Suisse; il eut la bonté de croire, que cette manière d'écrire pouvoit faire époque dans la littérature allemande. La seconde fois que je le vis, je pris plus de confiance en lui. Je ne sais comment il arriva, que dans peu je ne fus presque pas un jour, sans le voir ou sans lui écrire; que le Landgrave partant pour une de ses maisons de plaisance, je fis Mr. de Schlieffen le plénipotentiaire de tous mes intérêts; qu'il les soigna comme les siens, ou mieux, et qu'au bout de jours S. A. m'assigna une pension suffisante

pour vivre à Cassel, me fit espérer une prompte augmentation, et en me confiant le soin de lire un cours de leçons, tel que j'en ai fait à Genève, sur l'état présent, l'origine et la marche des diverses constitutions de l'Europe, il s'exprima dans les termes les plus gracieux du monde, capables à m'exciter aux derniers efforts, pour montrer au public et au monde, que ni S. A. ni son excellent ministre ne se sont trompés dans l'opinion avantageuse, qu'ils ont de moi.

Je me trouve extrêmement heureux de pouvoir suivre dorénavant des grands plans déterminés sans crainte d'être interrompu par l'instabilité de mon sort. Je pourrai mieux que jusqu'ici montrer au public le fruit de vos instructions et de votre exemple,

quid mens rite, quid indoles
nutrita Sanctis sub penetralibus
posset.

Je suis dans une ville, qu'on peut compter sans exagération parmi les plus belles; j'ai comme vous voyez un grand homme pour guide; il m'instruit soigneusement de tout ce que j'ai besoin d'observer, sa société me suffit, d'ailleurs mes collègues sont en grande partie des gens instruits et aimables, qui se font le plus grand plaisir de me recevoir parmi eux.

J'ai lu devant S. A. un discours concernant l'influence des anciens sur les modernes, celle qu'ils ont eue, celle qu'ils auroient du avoir. Je puis dire, qu'il n'étoit pas écrit lâchement; il me paroît n'avoir pas mal réussi. Les environs de Cassel sont comme le paysage de la Suisse allemande, seulement le Landgrave les a davantage embellis: les promenades et le

places publiques font mes délices. Les troupes les font plus encore, il y a du plaisir à voir manœuvrer l'élite d'une nation, les plus beaux hommes que j'aie jamais vus, sans excepter les prussiens: les officiers sont aussi polis, qu'ils sont braves. Le Landgrave veut le bien, et il a des connoissances: c'est le plus riche prince de l'empire. A tout prendre je ne crois pas, que tant que M. de Schlieffen restera ici, il soit aisé de m'en arracher; comme il a bâti un magnifique hôtel, et qu'il s'est fait recevoir dans le corps de la noblesse Hessoise, il est probable, qu'il sera toujours à nous. Il veut absolument, que je continue au plutôt mon hist. de la Suisse: il faudra en venir là, puisqu'il le veut. —

— Madame Bonnet voudra bien ne pas me gronder d'une désertion, qui n'est que physique; quant à mon cœur il ne changera jamais, et ne s'éloignera pas des lieux, où vous êtes. Faites-moi la grâce de me donner de vos nouvelles: j'espère que vous vous portez mieux que votre république, ce n'est pas beaucoup dire, tout ce, que je crains, c'est que ses maux ne vous en donnent; souvenez vous de vos principes: que vous importe que durant le voyage que nous faisons par le monde sublunaire, il y ait quelquefois du train dans une auberge. A cet égard, comme à bien d'autres, vos principes sont les miens, peut-être plus que vous ne croyez. Je vous écrirerai souvent, ou à Madame, car le malheur de tomber dans l'oubli à Genthod ne sauroit être compensée par rien au monde. Je suis à vous pour toujours.

J. Müller.

3.

Cassel en Hesse, ce 27 Mai 1782.

Je crois, que le Palingénésiste aura bien du plaisir à lire cette lettre, je ne lui en ai jamais écrit, qui m'en ait donné autant. Vous m'aimez, je le sais, mon cher et vénérable ami; vous m'aimez, parce que j'aime les lettres comme vous, et que vous avez démêlé en moi les germes de quelques bonnes qualités. Ne m'aimerez vous pas encore plus, quand je vous rassemblerai d'avantage? quand vous serez sûr, que rien ne nous séparera jamais? Je sais, que vous êtes bien aise, que je connoisse à fond l'hist. des peuples, mais si je connoissois aussi bien celle de la nature, nous aurions un rapport plus direct. Vous êtes bien aise, que je sois citoyen d'un pays policé, mais si vous aviez une patrie, qui eût la plus belle de toutes les législations, et jamais des troubles, vous aimeriez bien, que je fûs votre concitoyen. Eh bien! tout cela s'est fait, et plus encore. Ecoutez.

Depuis que je suis à Cassel (je lis tous les anciens) sans en accepter aucun dans l'ordre du tems, où ils ont vécu, et je n'omets pas un fait remarquable sans l'extraire. J'ai eu pour but de me former une juste idée de l'état politique, militaire et domestique de tous les anciens peuples, depuis l'origine jusqu'au tems, où le monde des anciens a été comme anéanti par l'irruption des barbares. Cette lecture m'a fait faire une infinité d'observations, que je n'ai encore trouvées dans aucun livre. Quand je parvins au siècle de Ptolemée, je lus les septante. Je vous avoue, que Moïse, David, et

plusieurs autres grands hommes m'étonnèrent. Les ouvrages de Salomon furent ceux, qui m'attachèrent le plus, mais quand je fus aux prophètes, je dis voilà des bons citoyens, qui ont voulu donner une nouvelle ame à leur Nation, et qui lui ont fait espérer, qu'il s'élèveroit un grand homme de la maison de leurs anciens rois, parcequ'ils ont cru qu'à force de le dire, ils en exciteroient un. Après cela je fis la lecture d'autres écrivains, qui ont vécu entre les Ptolemées et Auguste. Notez, que Platon, Aristote, et d'autres philosophes, n'étoient point exceptés de mon plan. Je ne sais comment il me tomba dans l'esprit, il y a deux mois, de jetter les yeux sur le nouveau Testament, avant encore que je fusse entièrement parvenu avec mes lectures à l'époque, où il a été écrit. Que vous dirai je, mon cher père, mon cher ami? Comment vous exprimerai-je ce que j'y ai vu? Comment vous dirai-je tout ce que j'ai senti? Je ne l'avois pas lu depuis bien des années, les impressions de l'enfance devoient être effacées depuis bien des années par plus de mille volumes, que j'ai extraits depuis, en le commençant j'étois prévenu contre lui, car je croyois que l'ancien Testament prêche une vertu plus active. La lumière, qui aveugle St. Paul pendant le voyage de Damas, ne fut pas plus prodigieuse, ne fut pas plus surprenante pour lui, que ne le fut pour moi ce que je vis tout d'un coup: l'accomplissement de toutes les espérances, le point de perfection de toute la philosophie; l'explication de toutes les révolutions; la clef de toutes les contradictions apparentes du monde physique et moral, la vie et l'immortalité. J'avois bien vu des rai-

sonnemens pour prouver la spiritualité et l'immortalité de l'ame, mais je voyois aussi l'impossibilité absolue de les prouver, puisque nous ne pouvons être bien convaincus, que de ce, qui peut tomber sous nos sens: j'avois vu les espérances de Socrate, mais aussi la necessité, que dieu envoyât le Christ, pour nous convaincre de ce, qu'il étoit impossible de savoir au juste sans lui. Je vis la plus grande chose opérée par les plus petits moyens; je vis le rapport de toutes les revolutions de l'Asie et de l'Europe à ce miserable peuple, qui conservoit le dépôt des promesses, comme on aime à confier des écritures à quelqu'un, qui ne sachant pas écrire, ne sauroit les falsifier. Je pourrois écrire un livre sur tout ce, que je vis alors dans l'histoire, et j'en suis si plein, que je ne sais, où commencer. Je vis la religion paroître au moment le plus propre à son établissement, de la façon la moins propre à la faire adopter: mais si notre Seigneur étoit venu à Rome, s'il avoit convaincu Tibère, tout paroîtroit un manége de cette cour, qui vouloit faire perdre avec les anciens dieux la mémoire de la république. Je ne m'embarrasse point des miracles, ils ont été faits pour réveiller les contemporains; un plus grand miracle a été reservé à nos jours: le spectacle de l'enchaînement de toutes les affaires humaines pour la fondation et pour la conservation de cette doctrine. Peut-être bien, que les prophètes n'ont pas su ce qu'ils disoient, mais Dieu, qui le savoit, l'a fait. Si notre Seigneur n'est pas celui que je crois et vous aussi, j'aurai bien de la peine à croire en dieu, car le monde paroissant être arrangé uniquement pour favoriser

a venue et sa doctrine, je n'y comprends plus ien, si cette doctrine n'est pas d'un dieu. Je ai lu aucun livre là dessus: si je l'avois fait, e vous le dirois, et quand ce ne seroit pas le ôtre, mais en lisant tout ce, qui s'est fait ıvant cette époque, j'ai toujours trouvé quelque chose qui manquoit; et depuis que je conois notre Seigneur, tout est clair à mes yeux, et avec lui il n'y a rien, que je ne puisse résoudre. Il est venu au moment, que le genre ıumain d'alors, au moins dans la plus belle partie du monde, alloit se corrompre au point, qu'il fallut le faire périr par les barbares; il ermina sa prédication dans la même année, que Tibère, délivré de la crainte de Séjan, s'abandonna selon le témoignage de Tacite à tous les excès de la débauche et de la tyrannie. Ce fut vraiment la première année depuis l'origine du nonde, où un pareil homme *osa tout* dans la neilleure partie du monde. Dès lors dieu séıara ceux, qui étoient à lui, et la semence de a doctrine salutaire fut portée jusqu'au commencement du moyen âge sans aucune altéraion sensible. Comment les barbares auroient-ils pu du sein de leur ignorance s'élever jusu'à en concevoir le prix? Ils n'en auroient pas lus profité, que les turcs n'ont profité des ciences des grecs sans le Souverain Pontife, ui n'ayant d'autre titre pour gouverner l'occient, eut un soin extrême, de faire annoncer ette doctrine et de la défendre pendant toute ı férocité du moyen âge. Il me semble que os peuples s'approchent de cette corruption, ui fut la raison de la destruction du monde omain; il est à croire, qu'il y aura aussi une ouvelle séparation de ceux, qui veulent encore

recevoir les leçons de notre Seigneur, ave
la simplicité, qu'il faut apporter, pour sentir l
vérité de choses si fort élevées au delà de la com
préhension des sens. Remercions *Jésus Chris*
de nous avoir fait connoître la vie et l'immor
talité; ce n'est pas tout; Pline l'ancien disoi
n'est-il pas assez de trembler pour les viciss
tudes des choses humaines, pourquoi nou
charger encore de la crainte de l'avenir? Notr
Seigneur, en nous l'annonçant, ajoute que
nous l'aimons, nous n'avons rien à craindre d
son père et du nôtre; et que puisqu'il n'est pa
dans notre pouvoir de lui prouver notre amou
nous devons le prouver à nos frères que nou
voyons, et pour lesquels nous devons donne
l'ame, s'il le faut. Y-a-t-il jamais eu de philo
sophe, qui eut enseigné de plus sublime vertu
et quand il y en auroit eu, pouvoit-il dire con
me lui: je serai avec vous jusqu'à la fin d
tems? Pardonnez moi de vous faire l'éloge d
soleil, comme le feroit un aveugle, qui to
d'un coup eut reçu le don de la vue; vous s
vez cela depuis longtems, mais dois-je vous di
simuler ma joie de le savoir enfin? Si jama
le bonheur ou les lettres devoient me faire o
blier, que nous ne sommes ici qu'en passar
je prierois dieu, de me faire plutôt oubli
tout le reste; mais comme je m'apperçois mie
tous les jours, que, comme l'observe Baco
un peu de philosophie peut rendre incrédul
mais que les progrès des connoissances ram
nent à la vérité, je vous avoue, que de ma v
je n'ai étudié avec plus de zèle, qu'à prése
que je sais, que c'est pour toujours. Je méd
un grand ouvrage, auquel je travaille déjà,
que je composerai d'abord après l'histoire

Suisse; le plan est tel, que je me reproche-
is de la présomption à cause de l'entreprise,
je n'avois pas compté sur l'assistance de celui,
ui donne volontiers à chacun les lumières,
'il demande du père des lumières. Vous y
errez un jour developpé ce dont je n'ai fait ici
u'une groissière ébauche: cet enchaînement des
oses humaines, qui nous instruit de la volonté
e dieu, du secret de la destination de la race
umaine.

Dans la huitaine j'écrirai à Madame Bonnet;
lui rendrai compte alors d'un petit ouvrage,
ui m'a valu les éloges et les remercimens du
ouverain Pontife, du Cardinal Doyen, de plu-
eurs personnes du premier rang, et des amis
e la liberté en Allemagne, mais pour lequel je
aurai point de pension de certain prince, qui
eudroit tout subjuguer. Je vous parlerai alors
ussi de mes occupations etc. Comme mes sen-
nens au sujet des affaires de Genève sont en-
rement conformes à ceux des amis de Gen-
od, je n'ai pas besoin de leur rien dire là-
ssus. Jugez, si j'aurois du plaisir à vous re-
ir. Les circonstances en determineront l'é-
que. Mais je ne sais, comment je ferai pour
us quitter derechef, quand je vous aurai re-
s. En relisant cette lettre je la trouve une
s plus mal faites, qui soient sorties de ma
me; on a tant de peine à bien rendre ce,
on sent fortement et jamais l'expression n'a
plus au-dessous du sentiment: soit, j'aime
eux cela que le contraire. Je finis en vous
urant, que je n'ai jamais mieux senti le bon-
r de vous connoitre et de vous aimer. Que
soit donc pour toujours. Embrassez bien de
part cette amie, seule digne de ce mari

unique; et aimez moi l'un et l'autre autant que je vous respecte et que je vous suis attaché.

Réponse de Mr. Bonnet.

De ma Retraite le 20 Juin 1782.

Vous l'aviez bien prévu, mon cher Philologue, que votre lettre me feroit le plus grand plaisir. Vous n'avez donc pas besoin, que je vous le confirme: vous connoissez trop l'intérêt s vrai, que je prends à votre bonheur, et rien ne pouvoit y contribuer d'avantage, que ce qui vous est arrivé, et que vous me racontez d'une manière si intéressante. Pour vous amener à ces grandes verités, qui ont tant d'influence sur le perfectionnement de notre être la *bonne providence* s'est servi d'une voie, qui ni vous ni moi n'avions prévue, et qui étoi néanmoins le mieux approprié à vos goûts et vos besoins. J'aime bien mieux, que vous aye été conduit à ces vérités par une route neuve et en apparence si peu directe, que vous l'eussiez été par la lecture des meilleur Apologistes: c'est qu'il y avoit bien plus d satisfaction pour vous à découvrir qu'à apprendre. Vous avez ensuite rencontré par hazard c vrai *sage*, dont Socrate espéroit la venue vous l'avez écouté; vous l'avez admiré et vo avez reconnu, que le *Philosophe* par excellen n'étoit pas moins admirable par sa profon connoissance de l'homme, que par cette bie veillance universelle, dont il nous a laissé si beau modèle. En esquissant quelques tra de la philosophie aussi simple que sublime cet *ami* le plus généreux des hommes, j'ai regretté vivement de ne pouvoir faire passer

mon gré dans l'ame de mon lecteur tout ce qui étoit dans la mienne. Chaque jour je découvre de nouvelles beautés dans cette doctrine de vie, je me persuade, qu'il en sera de même de vous, mon bon ami, si vous continuez à vous en occuper autant, que je le désire. Je ne doute pas même, que vous n'y fassiez des découvertes nouvelles; car quoique cette riche mine soit exploitée depuis près de dix-huit siècles il s'en faut bien assurément, que tous les filons, auxquels il nous est permis d'atteindre, aient été mis a découvert. J'aurois souhaité, que vous m'eussiez parlé un peu plus en détail de ce nouvel ouvrage, que vous projetez, et dont l'heureuse idée paroît vous avoir été inspirée par l'événement remarquable, qui fait le sujet principal de votre lettre. Je ne saurois trop vous exhorter à ne point perdre de vue un projet si utile à la société et à vous-même.

A propos de cet ouvrage, je vous ferois part d'un projet, que j'avois moi-même formé, il y a bien des années et que j'avois communiqué à quelques amis. Je projettois une sorte d'*essai sur l'histoire de la providence*, où, en parcourant rapidement les révolutions physiques et morales de notre planète, j'aurois tenté de découvrir les vues de la *sagesse* dans ces révolutions. Je serois parti d'un principe fondamental, qu'on ne sauroit guère contester: c'est que la *providence* agit par une vue générale, qui enveloppe une multitude infinie de vues particulières.

J'avois tâché de découvrir cette vue générale, et je croyois l'avoir trouvée dans l'établissement et la propagation de la plus grande et de la plus importante de toutes les vérités; je veux

dire la manifestation des desseins du *père commun* de tous les êtres à l'égard du genre humain, liée indissolublement au perfectionnement de l'homme et à la connoissance certaine de la destination future.

L'existence du *Grand Être*, son unité, ses perfections adorables étoient la base de toute connoissance relative au bonheur du genre humain. Les différens ordres de devoirs, qui ne sont eux-mêmes, que les moyens de parvenir à ce bonheur, étoient d'autres vérités, qui reposoient sur la même base.

Mais les hommes étoient appelés à se répandre sur toute la terre, parcequ'ils devoient en peupler tous les climats. Il devoit donc arriver, que les hommes seroient exposés aux influences de tous les climats; que ces influences modifieroient le physique de leur être, et par le physique le moral. Il devoit arriver encore, que par leur dispersion les hommes oublieroient plus ou moins les vérités pratiques, qu'ils auroient apprises de leurs premiers parens, ou que ces vérités seroient plus ou moins altérées par le mélange de différentes opinions, filles du climat, nourries et fortifiées par des combinaisons, qui changent sans cesse l'aspect physique et moral de notre planète.

Il étoit donc dans l'ordre de la sagesse, de n'abandonner point des vérités si importantes aux vicissitudes des climats et des opinions. Il falloit donc, qu'il y eut quelque part un dépôt permanent de ces vérités. La nature de ce dépôt étoit telle, qu'il ne pouvoit exister, que dans une certaine famille, qui seroit choisie par la *providence* elle-même, pour le transmettre sans altération à ses descendans. Il fal

loit encore isoler cette famille et prévenir ainsi les altérations, que son mélange avec d'autres familles auroit pu occasionner dans le dépôt.

Noë est donc conservé et Abraham est ensuite appelé, pour être la tige de la famille dépositaire de la doctrine, qui devoit servir d'introduction à cette doctrine, plus parfaite et plus relevée, qui ne devoit être annoncée, que lorsque le genre humain seroit parvenu à une certaine maturité. —

Le père des croyans reçoit donc une révélation particulière; il est conduit dans une terre étrangère, sa foi y est éprouvée et recompensée; ses enfans héritiers de sa foi et des promesses, qui y sont attachées, prospèrent. Son petit-fils se trouve bientôt le chef vénérable d'une nombreuse famille. Mais cette famille se trouve environnée de peuplades monstreusement idolâtres, et qui ont perverti toutes les notions du bien et du mal.

La *providence* prépare donc de loin à cette famille une retraite, où elle puisse multiplier, devenir un grand peuple, et ne courir point les mêmes risques de se corrompre. Un arrière-petit-fils du fondateur a un songe, qu'il a la simplicité de raconter à ses frères, et qui lui présage une grande exaltation. Ses frères en conçoivent une furieuse jalousie, et exposent le jeune homme. Il est recueilli par un marchand, qui le vend à un des principaux officiers d'un des plus grands monarques de la terre. Il ne tarde pas à être la victime innocente de la passion criminelle de la femme de cet officier. Il est jeté dans une prison. Il y explique à deux officiers du prince, qui y étoient renfer-

més avec lui, un songe, qui les tourmentoit. L'explication se vérifie. Quelque tems après le monarque fait lui-même un songe, qui ne le tourmente pas moins et que personne ne peut lui expliquer. Un des officiers lui indique le jeune captif comme un excellent interprète des songes. Le prince le mande auprès de lui: il est frappé de l'interprétation et ne l'est pas moins de la sagesse, qui brille dans ses paroles. Il lui demande ses avis, et jugeant, que personne dans ses états ne sauroit être plus capable, que son captif, de les mettre en exécution, il l'élève à la surintendance de son royaume.

Par un concours de circonstances accidentelles et locales ce royaume doit avoir une suite d'années d'abondance et une suite d'années de disette, enchaînées dès commencement au système physique et au système moral de notre planète. Le surintendant, à qui cette dispensation a été révélée, amasse des provisions pour l'avenir fâcheux, qu'il prévoit. Les magazins en regorgent et à peine sont ils remplis, que la nature, devenue avare, ne prodigue plus ses richesses. La famine commence; elle se répand dans les pays voisins, et la fertile contrée, qui avoit servi de berceau à la famille choisie, ne peut plus nourrir ses habitans. Jacob envoie ses enfans chercher des blés dans ce royaume si bien approvisionné, auquel préside avec tant de gloire ce fils chéri, qu'il ne croit plus au nombre des vivans.

. . . . . Je n'achève pas d'esquisser cette intéressante histoire, qui arrache des larmes d'attendrissement à tous les cœurs sensibles. Jacob et toute sa maison descendent en Egypte; ils sont comblés des bienfaits du monarque et

établis dans l'heureuse terre de Gosen. C'est là, que la famille du patriarque se multiplie et qu'elle devient au bout de quelques siècles une grande nation.

Mais si la transplantation de cette famille dans une contrée particulière de l'Égypte la mettoit plus à l'abri de la monstreuse corruption de Canaan, en même tems, qu'elle en assuroit la félicité et qu'elle en favorisoit la multiplication; d'un autre côté cette multiplication elle-même, qui l'obligeoit à s'étendre dans le pays, devoit enfin l'exposer à des mélanges, qui auroient altéré ses mœurs, changé ses usages et corrompu cette religion patriarchale dont elle étoit la dépositaire.

Une grande révolution survient donc en Égypte: une nouvelle dynastie succède à l'ancienne et la détruit. Les services de Joseph inconnus à la dynastie étrangère et conquérante....

Le 10 de Juillet.

Je n'ai pu, mon bon ami, achever ce tableau; je le reprendrai une autre fois, si vous aimez à le contempler. L'arrivée des troupes des trois puissances aux environs de notre ville, son envestissement, les préparatifs de défense des représentans, les alarmes, que tout cela a occasionné au-dedans et au dehors, les correspondances continuelles, dans lesquelles cette situation si critique m'engageoit etc., m'ont forcé à interrompre tout travail, qui n'étoit pas relatif à nos circonstances politiques. Vous aurez sans doute appris par la lettre de Mr. le Conseiller Revilliod à son fils le dénouement heureux de cette longue tragicomédie. Vous aurez su, qu'il ne s'est pas tiré un seul coup de

canon, qu'il n'en a pas coûté une goutte de sang à personne, et que 12 mille hommes des troupes des trois puissances sont entrés aussi tranquillement dans notre ville, que s'ils y avoient été appelés par le consentement unanime de tous les citoyens. J'avois toujours espéré, que les réprésentans ne se défendroient point. Je fondois mes espérances sur l'intérêt personnel des chefs; mais jamais il ne m'étoit venu dans l'esprit, que les réprésentans se porteroient à faire de la cathédrale et de diverses maisons de constitutionnaires des magazins à poudre. Je voudrois pouvoir effacer cette atrocité des annales de ma patrie. Vous n'aurez pas été moins agréablement surpris, que nous, de voir l'ancien ennemi de la république s'unir au roi de France et au canton de Berne, pour assurer notre indépendance et notre bonheur. Voilà de ces révolutions que le politique aime à contempler. Après s'être acquitté des fonctions provisionnelles de généraux, le Marquis de Jaucourt et le comte de la Marmora ont revêtu celle de plénipotentiaires. Le plan d'arrangement arrêté par le Conseil de Versailles est encore secret, mais probablement on ne tardera pas à le rendre public. On soupçonne qu'il renferme une nouvelle législation ou un gouvernement réprésentatif. Les conseils auront aussi à procéder au jugement criminel de 21 proscrits par le manifeste des trois puissances; car elles ont abandonné ce jugement à la république, pour ménager son indépendance. Ceci ne sera pas peu embarrassant. Vous jugez facilement de la consternation et de l'abattement des réprésentans et du déses

oir des chefs. Parmi les proscrits les uns e sont retirés à Vevey, les autres à Neufchâtel. es constitutionnaires toujours modérés vont u devant des réprésentans honnêtes et les mbrassent comme des frères errans et séduits. laise au ciel, qu'un tel procédé produise tout effet, qu'on désire si ardemment!

Je n'ai pas le tems, de vous en dire davanage: j'ai d'autres lettres à écrire, qui ne ouffrent plus de délais. Je vous embrasse, non cher Aléthophile, bien cordialement.

4.

à Cassel en Hesse, ce 3 Août 1782.

Vous ne doutez pas, vénérable Palingénésiste, du surcroit de plaisir, que vos lettres et votre souvenir me procurent, depuis que nos ames ont un point de contact de plus, et que nous pensons conformément sur un sujet, qui par sa nature et sa grandeur absorbe toute autre pensée. C'est la perle précieuse, pour laquelle je donnerois volontiers tout le trésor de mes connoissances, qu'il ne m'importe de posséder qu'autant, qu'elles servent à enchâsser cette perle et à creuser plus profondement dans les abymes, d'où je l'ai tirée. Je ne crois pas, que tous les tems, tous les pays et chaque homme aient été appelés à voir et à sentir comme nous, mais que celui, qui a formé le cœur humain, sait, quelle sorte d'éducation il faut à chacun, pour le conduire plus ou moins directement par plus ou moins de palingénésies au dernier terme du développement. Je crois aussi, qu'autant une différente manière de penser peut être indiffé-

rente devant lui, qui voit tout, autant ceux qu'il a choisis pour dépositaires de ces grande vérités, doivens s'appliquer à la conservatio d'un tel dépôt dans leur ame et dans les bon esprits du siècle. Ainsi ne croyez pas, que j me permette jamais de m'en occuper moins, qu je ne fais. Chaque jour, toute ma vie, chaqu pas dans les connoissances, m'y rappelle; c'es le levain, qui fermente.

Vos idées sur les voies de la providenc sont dignes de la grandeur des vues de l'auteu de tant de beaux ouvrages. Mon plan s'éten à toutes les révolutions du monde moral e politique; je voudrois en montrer le rappor de chacune à la naissance et aux progrès de l doctrine de l'immortalité: Ainsi que celle-ci es la clef des contradictions apparantes du mond physique et moral, de même tout l'enchaine ment des vicissitudes de celui-ci n'a servi qu' en préparer la salutaire connoissance.

En effet ne voilà-t-il pas un concours mer veilleux de circonstances pour *préparer* la r vélation. L'Asie obéit tranquillement à un longue suite de paisibles monarques, qui d fond de l'Assyrie s'occupent à peine des affair de Syrie, et laissent à la loi de Moïse le tem de naître et de prendre consistance. Apr tous les événemens heureux et sinistres, q purent la graver dans l'ame des hébreux, monarque de l'Asie se reveille et dispense l tribus parmi des nations, dont Israël dût d tester l'idolâtrie en en abhorrant la dominatio Dieu ayant ainsi préparé les esprits de sc peuple, envoie Cyrus, attaché lui-même a dogme d'un seul esprit universel. Sous le go vernement perse cette grande vérité prit tell

ent racine parmi les juifs, qu'ayant été appe-
s à Alexandrie et à Antioche par les succes-
urs d'Alexandre, ils en devinrent les apô-
es; ils frappèrent les nations par la sin-
ularité de tout ce, qu'on voyoit en eux.
endant ce tems leur capitale eut trop de peine
se relever, pour qu'Alexandre ou ses succes-
urs pendant la première vigueur de leur
mination eussent ambitionné de changer ses
œurs. En même tems la philosophie des
recs se perfectionna au point, que les plus
ges sentirent leur ignorance. Les grecs ne
nnoissoient guères mieux les romains, que
s juifs: le grand Aristote n'en parle jamais;
peine savoit-on parmi les grecs le nom de
ome 40 ans avant, que les romains fussent
s maîtres de l'Italie. Dieu, qui se plait à
nfondre la prévoyance humaine, appelle des
rds inconnus du Tibre les maîtres du monde,
des bords encore bien plus obscurs du Jour-
in il appelle les docteurs des nations, il est
mirable, qu'un des peuples, je ne dis pas
plus petits, mais les plus ignorans, les
us stupides, ait dû apprendre au monde le
ystère de notre destination, pas du tems du
stre de ses armes, ni du tems du lustre de
prophétie, du tems de David ou d'Isaïe,
is pendant sa décadence, un moment avant
n anéantissement; ne vous semble-t-il pas,
e la providence l'ait choisi exprès, pour
us convaincre, que ce n'est pas là l'ouvrage
s hommes, ni quelque combinaison de notre
gesse! Peu à peu les guerres de l'Egypte et
la Syrie firent connoître le pays des juifs:
lybe, Diodore en parlent, et le premier dit
en (contre Voltaire), que la Galilée étoit

assez fertile, pour nourrir de grandes armé
Peu après la folie d'Antiochus rendit la nati
célèbre par sa résistance et la sauva derech
du danger, de se confondre avec les peupl
idolâtres. Elle étoit dans cet état, lorsque l
armes de Pompée pénétrèrent dans l'Orie
L'établissement de la monarchie universel
parût l'anéantissement de toutes les espéranc
Au moment, où les esprits s'occupèrent
cette reflexion, parût le roi des rois. Mari
et Scylla, Pompée et César, les proscriptio
les horreurs des triumvirats, les crimes d'
tave n'avoient fait que frayer la route à s
missionnaires. Car il en étoit tems; le gen
humain avoit mûri pour la doctrine de la vi
en même tems, que le despotisme éteign
toutes les antiques vertus, il fallut (pour q
la terre valut la peine d'être conservée) q
dieu séparât les élus de la foule, qui se p
cipitoit vers une ruine certaine. L'Eglise n
quit parmi le peuple, dans la classe d'homm
qui avoient le moins généralement partici
à cette corruption, qui énervoit les ames
détendoit tous leurs ressorts. L'ennemi
genre humain arma Néron: sa persécution
salutaire comme toutes les épreuves le so
Et si la foi de quelques-uns pouvoit chan
ler, le désastre de Jerusalem, cette effroyal
rejection d'un instrument devenu inutile,
les rappeler à eux-mêmes. Je m'arrête, car
ferois un livre; mais je ne puis m'empêc
de faire encore deux remarques:

1. L'Empire romain périt comme le mon
antédiluvien, lorsque cette masse corromp
devint indigne de la protection divine. M
le père éternel ne voulant pas abandonner

nde au triste sort, qui sembloit l'attendre, oit jeté auparavant une semence fertile. rs de la grande catastrophe, les barbares uvoient l'écraser, mille années de ténèbres uvoient éteindre la lumière de la vie, ces le ans étoient pourtant nécessaires, car rien se fait par sauts, il falloit élever les bar- es nos pères, les faire passer à travers le erreurs, avant que la vérité pût dans simplicité paroître sans nous éblouir. Qu'ar- e-t-il? Dieu leur donne un tuteur. Ce le pape, dont l'empire ne reposant que sur pinion, dût affermir et étendre au possible grandes vérités, dont son ambition croyoit servir, tandis que dieu se servoit de son bition. Que serions-nous devenus sans le pe? Ce que les turcs sont devenus, qui yant point adopté la religion Byzantine, ni mis leur sultan au successeur de Chrysos- ne, sont restés dans leur barbarie.

2. Dans le plan d'éducation, que dieu suit ec le genre humain, la connoissance de ce, e nous avons, n'est pas donnée toujours à s, mais à chacun dans son tems. N'est-ce nt un mystère admirable de la sagesse di- e, que la religion de notre seigneur soit cisement celle de la partie la plus active, plus commerçante, la plus ambitieuse de t le genre humain. Les chinois l'auroient dée pour eux: les européens, où ne la por- t-ils pas?

Je crois, que nous voilà au moment d'une nde révolution. Toutes les puissances ébran- s: tous les esprits en fermentation, combat éral de la lumière contre les ténèbres. Plus prends à connoître l'état présent de tous les

peuples, plus je m'étonne de la grandeur d
choses, qui se préparent, le monde moral p
roit électrisé. Heureusement nous savons, q
tout doit être soumis à celui, auquel tout e
donné. Nous n'avons qu'à rechercher ses voi
et à suivre son exemple.

Quand je lis le recueil de ses oracles, je s
en extase. Je le suis du nombre de princip
d'observations, de points de vue, qu'il fall
tous les progrès, que les sciences ont faits, po
que je les comprisse. Il en est, que nos n
veux comprendront seulement. Je crois, q
tous les sceaux ne seront levés qu'à la conso
mation des siècles. Quel livre merveilleux!
on a pu l'attribuer à St. Paul, à St. Jean: c'
comme si on croyoit l'essai analytique et la p
lingénésie les ouvrages de celui, auquel vo
les avez dictés.

Je ne suis pas moins étonné du peu de pr
fit, que des grands esprits ont tiré de cette c
titude de notre immortalité, pour avancer
progrès des sciences. Il est clair, puisque nc
ne faisons que passer, que dieu ne nous
donné nos cinq sens, que pour faire entrer p
ces portes des idées dans notre ame, que ce
organisation de notre corps pouvoit seule
donner. Ainsi le développement des facul
de notre ame est notre destination. Or, que
est la forme de gouvernement, qui le favor
le plus? Est-ce celle, dans laquelle chaq
homme est quelque chose, ou celle, dans
quelle un seul veut et peut pour des millic
d'hommes? Toutes les lumières viennent du s
de la liberté: ailleurs elles n'existent que p
emprunt. Donc les gouvernemens libres s
les plus conformes à notre déstination. Et p

n va dire, que le christianisme prêche le dés-
otisme! Il faudroit écrire l'esprit des lois de
évangile.

Autre considération. Tous les objets de nos
ésirs sensuels n'étant que passagers, il est hors
e doute, que nous les devons sacrifier à notre
bjet principal c. à. d. au soin de suivre l'exem-
le de celui-même, qui nous a appris cette
érité. L'esprit de sa vie et de sa mort est de
être oublié lui-même, pour ne vivre et mou-
ir, que pour nous. Est-il possible après cela
e reprocher à sa doctrine, qu'elle n'inspire
as les vertus de la vie publique, qu'il n'y a
ien d'héroïque, rien de généreux dans son
rincipe! Qui a jamais mieux aimé ses amis,
ue celui, qui est mort pour eux!

Je finis, mais c'est à regret. Je continue
ette étude des sources de l'histoire, qui m'ap-
rend tout cela: j'en suis encore à Cicéron.
ar j'ai passé quelques semaines dans une lan-
ueur, qui me rendoit incapable de tout travail,
t que je ne puis attribuer qu'à l'ennui d'être
epuis plus de deux ans éloigné de mes meil-
urs amis. J'ai quelque dessein de venir vous
oir en automne: ce seroit en compagnie avec
otre neveu, qui aura 2 ou 3 mois de semestre.
i je n'en parle pas avec plus d'assurance, c'est
ue cela dépend de quelques autres plans: ils
ndent tous à quitter le pays, où je suis, prin-
palement parceque le Landgrave ne me donne
as assez pour y vivre, sans m'endetter: or, il
roit imprudent, de manger ici mon patri-
oine. J'ai donc fait plusieurs plans d'établis-
ment pour l'avenir, et j'en suis encore au
oix. Il auroit mieux valu, ce semble, rester
à j'étois au commencement de 1780 c. à. d. là,

où vous êtes: cependant lorsque je considère l'expérience, que j'ai faite d'une foule de choses de ce monde, la connoissance, que j'ai acquise des hommes et de moi-même, l'utilité, dont les écarts même de la jeunesse m'ont été par l'évènement, je croirois, qu'il a fallu, que pour quelque tems au moins je fusse éloigné de mes amis et seul au milieu du monde. Si j'avois à choisir tout-à-fait librement, je rejoindrois au plutôt mes amis, j'acheverois l'ouvrage, que je dois à ma patrie, je préparerois auprès de vous celui, que vous savez, nous reprendrions les lectures de nos soirées, et en vivant comme je fais, quelques cours de leçons, l'hist. de la Suisse, les lettres de Mr. de Haller (si vous vouliez les faire imprimer par mes soins) etc. suffiroient amplement à mes besoins. Mais de l'autre côté, je voudrois avant de revoir mes amis, leur prouver ultérieurement, que je suis digne d'eux, et *cette unique considération* m'engage à chercher, s'il y a moyen de me placer avantageusement encore pour quelques années dans un autre pays. J'ai là-dessus différentes idées. Dieu, qui a toujours veillé sur moi, saura me conduire encore dans cette occurrence. Mais voilà la probabilité et au contraire l'invraisemblance, qu'il y a, que je puisse revoir encore cette année mes amis de Genthod que j'aime mieux, que jamais.

Veuillez ne m'oublier jamais, et vous souvenir aussi de la promesse dans S. Matth. 18, 19 Je serois certainement très-fâché, que vous m'écrivissiez aux dépens de votre santé ou de vos importans travaux: mais il est certain que de savoir, que vous vous portez bien, que Mad. Bonnet n'est pas plus malade, qu'à l'ordinaire

aire, et que vous m'aimez tous deux autant, ue je vous aimerai à jamais, est tout ce, qui ait le plus de bien à mon cœur, et qui me end le plus heureux.

Je suis etc.

(*Extrait de la réponse de Mr. Bonnet.*

De ma retraite, le 11 d'Octobre 1782.

Je hazarde cette lettre, mon cher Tacite, sans avoir trop, si elle vous trouvera encore à Cassel. La vôtre du 5 du passé à ma femme laissoit entendre, que vous pourriez nous revoir dans l'espace d'un mois: quoiqu'il en soit, je vais m'entretenir quelques momens avec vous.

Je vous devois une réponse à l'excellente lettre, que vous m'aviez écrite le 3 d'Août, et qui m'a fait le plus grand plaisir: mais l'impression des mes œuvres, qui n'a point cessé de m'occuper, m'a forcé de suspendre la réponse, que je voulois vous faire. Heureusement vous voulez bien ne compter point avec moi. Je ne puis même à présent revenir au tableau, que j'avois commencé à vous tracer dans ma lettre du 20 de Juin: mais vous avez déjà entrevu mon idée; et je vois par votre dernière du 3 d'Août, que votre plan se rapproche beaucoup du mien, puisque vous m'écriez, que votre but est *de montrer le rapport des révolutions du monde moral et politique à la naissance et aux progrès de la doctrine de l'Immortalité.* Vous avez lu et relu la *Palingénésie*, et vous avez vu, que je m'y attache à prouver, que la mission du *Christ* a eu pour principal objet *de mettre en évidence la vie et l'immortalité.* Votre plan et le mien reviennent donc au même

pour l'essentiel, et nous ne différerions probablement que dans les détails et dans la marche.

Je montrerois, par exemple, que la destruction de Jérusalem et de son temple étoient indispensables pour l'établissement du Christianisme; que le schisme des dix tribus avoit pour but secret et très-éloigné d'affoiblir une nation que les romains devoient un jour soumettre et disperser; que le conseil perfide donné à Roboam étoit conséquemment le moyen préparé par la *providence* pour l'exécution des vues profondes de sa *sagesse* etc. etc.

Vous tenez à présent mon fil et vous voyez où il me conduiroit. Si ce grand tableau, que j'avois conçu il y a bien des années, et dont j'avois fait part alors à quelques amis, étoit bien dessiné et peint des riches couleurs de l'éloquence philosophique, il n'est pas douteux, qu'il attacheroit fortement des lecteurs amis du vrai, du bon et du beau.

Je puis vous dire encore, que votre manière d'envisager l'empire papal, est précisément la même, que celle, que j'adoptois dans mon plan. Je le présentois comme un grand arbre, à l'ombre du quel la *vérité* se conservoit pour devenir un jour un plus grand arbre encore, qui feroit sécher celui, qui ne devoit durer *qu'un tems, un tems et la moitié d'un tems etc. etc.*

5.

à Cassel, ce 5 Fevrier 1785.

J'ai l'air bien coupable à comparer la date que je viens de mettre, et celle de la lettre, à laquelle je réponds: je l'aurois plus encore,

ous saviez, Monsieur, tout le plaisir, que la ôtre m'a donné. Avec cela je suis plus mal-eureux, que coupable; et tellement, qu'à eine je puis vous écrire enfin. Depuis assez ongtems ma santé s'est sensiblement altérée, t depuis le jour de l'an je n'en ai pas eu un arfaitement bon: c'est un dépérissement, un puisement de toutes mes forces physiques, qui ntôt me permet l'espérance, tantôt semble evoir accélérer la fin de tous mes maux. J'ai é quelquefois au point de ne pouvoir pas crire une lettre, de pouvoir à peine me tenir ebout. Depuis quinze jours il s'y est joint ne fluxion d'abord sur l'œil gauche, puis sur œil droit, qui m'a privé pendant un terme, ue j'ai trouvé bien long, de la faculté de lire d'écrire; il m'étoit défendu de sortir. — on ame ne s'est nourrie que du souvenir de es anciens amis, dont j'ai fait la très-grande ttise de m'éloigner, et de quelques lectures lemandes, que mon domestique me faisoit. n'ai pas été triste pendant tout ce tems, du oins la douleur moral n'a été que très-pas-gère: c'est qu'il existe une source de conso-tions, qui vous est connue depuis longtems, à laquelle le Bon-Maître, qui la possède, a aussi ouvert l'accès, comme vous le savez en. De dire ce, que je deviendrai; je ne le urois: mon médecin prétend, que le climat est contraire, et que je ne saurois qu'en res-ntir de plus en plus la funeste influence. A juger par mon expérience, le docteur pour-it bien ne pas se tromper. Je n'en déciderai s légèrement pourtant. Toutefois je compte vous voir et Madame Bonnet, en avril; si projet est ratifié là-haut. Je ne vous dirai

pas, que je passerai plus ou moins de tems avec vous; je voudrois ne vous quitter plus, car je sais maintenant ce, qu'on y perd. D'où vous pouvez conclure, que ce ne sera qu'à grand regret et le plus tard et le moins possible, que je vous quitterai. Quoique je vous écrive si peu, mon cœur est plein de vous, et j'ai un attachement pour vous et pour Madame B., qui ne finira jamais. Les bienfaits, dont vous m'avez comblé, en sont le motif le moins puissant: cette ame paternelle, qui respire en vous, cette amitié si noble, si rare, je dirai presque si unique, qui vous caractérise et votre digne épouse, vous rend si chers à mon cœur, que j'oublie ce, que je vous dois, pour ne sentir que ce, que je ne saurois qu'éprouver pour la vertu même, si elle se faisoit voir en personne.

J'ai peu travaillé depuis ma dernière. Après être parvenue dans la lecture des anciens jusqu'aux derniers livres de Tite Live, je l'ai abandonnée comme toute autre, afin de m'attacher uniquement à refondre et à continuer l'histoire de la Suisse. J'y ai employé le double du tems que la composition du 1er volume m'avoit coûté, et je n'ai pas fini encore. J'ai senti, que l'auteur ainsi que l'homme en général n'est pas plus fait pour être seul, que pour se perdre dans le tourbillon du grand monde. L'amitié m'est nécessaire; ce n'est que dans son sein que mes idées se développent, et que je puis prendre un essor heureux.

Le Landgrave m'a fait son *Conseiller*. Ce n'est qu'un titre, mais il m'est agréable comme une marque de sa bienveillance.

J'ai eu des nouvelles de M. Bonnet par

zette littéraire de Gœttingue, où il a été uestion de ses observations en histoire natu- lle. Je suis bien impatient de lire tout cela la collection de vos ouvrages; vous avez fort en fait, très-cher palingénésiste, de me gar- r l'exmplaire, que votre amitié me destine. ais je vous supplie de la part des gens de ttres de ce pays, qui voudroient vous lire ut entier, et qui ont des pensions trop mo- ques, pour se procurer le recueil de vos uvres, de vouloir bien ne pas borner aux premiers vol. le présent, que vous en avez it à votre société. Ce n'est apparemment, ue la négligence de Fauche, qui nous a pri- és jusqu'ici des autres vol.

Il est singulier, combien le climat influe ur les observ. d'hist nat. Celle sur la repro- uction des limaçons n'a réussi à aucun na- uraliste allemand; et l'on a refusé d'ajouter i aux mémoires de Spallanzani jusqu'à ce ue la même chose ait été observée par vos ux.

J'ignore au quantième vol. vous êtes. Il n est un, que je voudrois lire avec vous, et ous le dévinez d'après mes deux dernières ttres: j'ai fait bien des remarques depuis sur sujet inépuisable.

Je suis content de *l'édit* *). Il n'y a rien parfait dans les choses humaines; mais il ut, qu'il y ait encore dix justes dans vos murs, our que la providence ait voulu la sauver s bords du précipice. Non seulement la nou- lle constitution vaut mieux que même celle

*) Edit de Pacification de 1782; Genève.

de 1738; par la générosité admirable du ministère françois. Votre république se trouve mieux assurée de son existence et de ses lois qu'aucun canton des ligues Suisses. Quand on pense à votre histoire et à la façon de penser, qui s'est introduite parmi votre peuple, on peut dire, que dieu a protégé les Génevois malgré eux.

Tout se prépare à la réunion de l'empire du monde ancien sur deux ou trois têtes, dont un clin d'œil écrasera les petits états. Dans ces empires naissans le despotisme militaire fait journellement des progrès effroyables. La fausse philosophie de nos jours les facilite par le mépris des anciennes institutions et des formes de loi; elle fait plus: elle détend tous les ressorts en rendant indifférens à la chose publique ceux, qui devroient vivre pour elle. Je ne connois rien de plus funeste à l'humanité, que la légèreté d'esprit, qu'elle a rendu universelle parmi les grands. C'est au milieu d'un rire sardonique qu'expirera la liberté européenne. Les américains ne sont rien moins que des gens capables d'en consoler. La seule chose qui le puisse, c'est l'observation, qu'on est à portée de répéter bien souvent, en considérant l'histoire, que le remède arrive, lorsque les hommes ne croient plus d'en pouvoir trouver un.

Je n'écris pas à Madame Bonnet, parceque votre neveu m'a appris, qu'elle est malade. Ce n'étoit point, il est vrai, une nouvelle inattendue; cependant l'hiver ne l'aimant point plus, qu'elle ne l'aime, je n'aurois pas voulu l'engager à l'effort de me répondre dans une saison aussi déplorable.

Je fais des vœux ardens et les plus vrais pour vous et pour celle, dont le bonheur est dans le vôtre. Souvenez vous de moi, je vous en conjure, comme d'une ame sensible et digne de votre ancienne amitié par celle, que je vous garde à jamais.

6.

Strasbourg, 29 Nov. 1789.

Je vous envoie enfin, mon très-cher et respectable patron, la partie du 3 Vol. de l'hist. de la Suisse, qui a paru, il y a déjà quelque tems. J'ai été malade, et jusqu'ici je n'ai presque pas cessé de l'être. Peu de tems après la dernière lettre, écrite à Madame Bt., les mêmes maux, qui m'avoient fait tant souffrir, m'obligèrent à me rendre ici pour subir une dernière opération, bien résolu, de ne pas quitter Mr. Marchal, que je ne fusse entièrement guéri. L'opération s'est faite le 21 Oct., la plaie fut énorme. Depuis ce tems j'ai pris tous les soins imaginables pour une guérison radicale. Aussi ce fait elle, Mr. Marchal m'en donne la pleine assurance, et même qu'il ne faut plus, que très-peu de jours, pour que la plaie soit fermée. Dès que cela arrivera, je ferois une courte visite à ma mère; après cela je retournerois à Mayence, où je suis impatiemment attendu. Dans mon lit j'ai pourtant écrit 250 in 4to d'extraits de documens, que j'avois avec moi. J'ai lu plusieurs volumes et ce qui vaut mieux, j'ai employé ce silence et cette tranquillité à méditer sur les choses les plus importantes, comme sur l'emploi de ma vie, sur mes plans et les moyens de les faire réussir,

sur mes défauts, leur source et leur remède sûr, sur les moyens de perfectionnement accordé à l'homme, et sur plusieurs hautes matières, qu'il vaut mieux sentir que d'écrire, et dont j'espère, que nous parlerons encore. En tout, loin de me plaindre de cette maladie, comme un de ceux, que j'ai passé le plus utilement et même agréablement. Car quoique j'aie souffert à plusieurs réprises des douleurs excessivement aigues, que je n'eusse pas cru supportables, cependant le soulagement et les compensations ont été en très-grand nombre, bien effectives et quelques-unes faites pour influer sur toute mon existence.

Je régarde comme écrites aussi au Palingénésiste les lettres, que j'adresse de tems en tems à sa digne moitié, comme vice versa. Il y a long-tems, que je suis sans nouvelles de Genthod, et mon cœur en désire vivement et bien tendrement. Que de fois, en considérant cette subversion prodigieuse du royaume voisin, et cette crise presqu'universelle, eusse je voulu me trouver à vos côtés, vous lisant les ouvrages hebdomadaires du Sieur Luzac, et entendre et voir ce, que vous en diriez, et ce qu'en pense la Dame sur la bergère.....

Je ne vous dirai rien sur tout cela, il faudroit un volume. Mon petit avis particulier est, que de tout ceci il ne resultera rien qu'une confusion épouvantable, dont dieu seul peut prévoir le denouément. Si la régénération de ces philosophes réussit, alors fermons les livres, car l'expérience des nations et des siècles n'est rien, Montesquieu n'est qu'un sot, et il n'est pas vrai non plus, que tout gouvernement ait besoin d'une base morale, les phrases y suffi-

ent *) ..... la législation est devenue chose ien aisée, il n'y a qu'à détruire, et au lieu e remplacer, il suffit d'une proclamation de égalité primitive. Vous savez, si l'historien es ligues Suisses est le fauteur du despotisme; u contraire j'étois dans un enthousiasme, dont ai presque honte à présent, à la vue de ce, ui paroissoit l'aurore d'un beau jour au mois e Juillet, mais il coûte de renoncer à toutes s expériences, à tous les principes, à ses yeux, ses oreilles, et à toute sa raison. Que de éflexion il y auroit à faire!

Non tibi Tyndaridis facies invisa Lacenae
Culpatusve Paris, Divûm inclementia, Divûm
Has evertit opes.

C'est pour moi une grande consolation, que 'une côté ma patrie soit restée tranquille, et ue de l'autre mon prince, loin d'essuyer des évoltes, ait été reçu au retour de sa résidence avec des triomphes et des acclamations nusitées, comme si son peuple avoit expressément voulu se distinguer par la loyauté.

Avez-vous le tems au milieu de ce vacarme, ui retentit autour de vous, de penser et écrire?

Quoiqu'il en arrive des catastrophes de tout enre, *et si fractus illabatur orbis*, toujours j'aierois les anges de Genthod. Je suis etc.

7.

A Madame *Bonnet*, à Genthod.

Vienne en Autriche, ce 20 Mai 1794.

Hier au soir je me suis dit, le voilà fini, e 19 Mai, jour sacré pour moi, toute ma vie;

*) Unleserlich.

puisque c'est le jour, auquel l'année dernière le sage Palingénésiste, que j'ai si souvent appellé mon père et mon ami, est entré dans la palingénésie d'une existence, qui n'avoit plus de charmes pour lui, et que du sein de l'amitié exploré, qui l'entouroit, il s'est rendu dans ces régions, qu'il regardoit comme sa vraie patrie, chez ces anges, auxquels il ressembloit tant. Son image m'a été présente toute la nuit, et je ne puis que vous écrire, chère Madame, vous que je régarde malgré la distance et le tems toujours encore comme une amie unique, parceque je n'en ai trouvée de meilleure, en aucun pays, ou qui eut pu me dédommager.

Pourquoi je ne vous ai pas écrit depuis si longtems? Hélas peu de tems après ma dernière, que vous aurez reçue (j'étois bien loin de m'en douter), dans ces mêmes jours d'affliction, j'ai fait un voyage en empire; j'ai su *par le Moniteur* la mort de Mr. Bonnet. Plus tard Bonstetten m'en a marqué *quelques* circonstances, et en ajoutant, que vous étiez comme je pourrois me le figurer, sachant votre tendresse, connoissant votre cœur. Jean Louis Saladin, auquel j'ai écrit pour plus de détails, m'en a donnés bien amicalement. Il n'y a pas long-tems, que l'éloge prononcé par votre neveu de Saussure m'est tombé entre les mains. J'ai fait venir, mais je n'ai pas encore, le mémoire de l'ami Trembley. J'ai eu, un instant, l'espérance de pouvoir faire un voyage, qui m'eut fait avoir le bonheur de vous voir. Mais je n'ai pas su vous écrire. Je n'ignorois pas que votre douleur n'admettoit pas encore des consolations; et je craignois de rouvrir la plaie

peut-être dans un de ces momens de tranquillité, que la bonté du ciel accorde aux mortels affligés, pour les faire supporter l'existence. J'espère, que maintenant, chère et adorable dame et amie, vous aurez gagné sur votre extrême sensibilité, de penser à lui, comme il le désire, et comme il est digne de l'état heureux, dont il jouit. Oui, vous aurez oublié ce, que *vous*, ce que *nous* avons perdu, pour penser à ce, que lui a gagné; accoûtumée à tous les sacrifices, vous portez à sa mémoire celui d'un douleur, qui vous détruiroit par le sentiment du vide actuel, et vous vivez dans le *passé* et dans cet *avenir*, qu'il rendoit si certain et si désirable. La veuve du palingénésiste ne doit pas le pleurer, comme si elle, ne croyoit pas à la palingénésie; c'est une gloire, dont vous ne devez pas priver la mémoire de ce sage et de ce grand homme que d'avoir porté dans votre cœur une belle conviction de son système, qu'il vous soit impossible, de le croire séparé de vous véritablement ou pour un long terme. On doit en effet vous féliciter plutôt de l'immense bonheur, que vous avez eu de donner votre cœur à un homme, dont il est aussi indubitable, que la mort n'a put être que le développement de nouvelles perfections. D'ailleurs je suis persuadé, qu'il n'a regretté, lui aussi, que vous, qu'il laissoit dans un tel monde, dans un tel tems: que votre image est trop profondement gravée dans son ame, pourqu'elle ne lui soit présente là même, où il est; et qu'il invoque le dieu, qu'il servoit plus purement, qu'on ne le peut sur la terre, pour vous protéger particulièrement, et pour verser des consolations dans votre ame. Nous, qui

lui devons tant, ses disciples et ses amis, nous ne pouvons mieux remplir la reconnoissance, qu'il mérite, qu'en redoublant d'attention et d'attachement pour cette chère moitié de lui même, qui reste encore dans la même monde que nous. Moi, par le jeu des évènemens ou plutôt par les décrets de la providence, je suis à-présent bien loin de vous, et je ne ressens douloureusement; mais je connois mes amis du Genève, qui sont aussi les vôtres, ils se chargeront volontiers de ma tâche; ils seront avides des momens, que je leur envie; ils voudront, l'un plus que l'autre, bien mériter de vous, vous que nous chérissions toujours pour vous mêmes, et aujourd'hui comme le précieux dépôt, que notre commun maître et ami nous a laissé. Ils auront beau faire ces amis; ils sauront bien m'obliger à les aimer d'autant plus (car celui, qui remplit le mieux ma tâche et la sienne auprès de vous, me sera le plus cher pour toute ma vie), mais dieu, qui est la vérité, et le palingénésiste, qui voit la vérité, actuellement sans voile, saura que mon sentiment pour vous n'est inférieur en rien au leur, et qui au fond de l'ame je puis très-bien soutenir, que je vous aime tout autant qu'eux. Mais trève à cette émulation si naturelle: faites moi, je vous supplie, la grace, de m'écrire, si non vous mêmes, sous votre dictée du moins, comment vous êtes? où vous êtes? qui sont ceux, qui à-présent vivent *chez* vous (je parle de vos gens, que j'ai connus)? et les amis, qui ont le plus souvent le bonheur de vous voir? Je vous supplie de m'instruire de ces diverses choses. Dans ma prochaine je vous parlerai de moi et de la façon

dont je vis; aujourd'hui je ne peux pas parler de moi-même; seulement je ne laisserai pas ignorer à notre amitié que je suis *bien*. Daignez, de grace, exaucer ce désir vif de mon cœur aussi-tôt que possible; je vais compter les jours. Je suis avec des sentimens inaltérables de la plus tendre réconnoissance, d'amitié et de respect, ma très-chère et admirable Dame,

votre devoué et fidèle
ami et serviteur.

P. S. Je n'ai pu faire aujourd'hui mon travail accoûtumé; cet homme angélique, avec lequel et avec vous j'ai passé (trop vîte!) les jours les plus heureux de ma vie, a été toujours devant moi. J'ai pensé à tous ses ouvrages, et j'ai admiré la singulière et sublime *unité* de l'idée dominante dans lui: c'est toujours de *développement* physique et moral, celui qu'il a observé, celui qu'il a présagé. Aussi la mort avant-elle été toute autre chose pour lui, que pour les autres hommes: le mot qu'il cherchoit; le complément de ses recherches; la pierre angulaire de son édifice!

Beobachtungen

über

Geschichte, Gesetze und Interessen der Menschen.

Geschrieben zu Genf, 1774 — 1776.

αυτα παρεργως και υπο χειρα δια των επιτυχοντων ονοματων αμιλλησαμενοι.

Unter vorstehendem Titel schrieb sich der Verfas-
r zur Zeit seines ersten Aufenthaltes in Genf
igene Gedanken und Bemerkungen auf,
ie Umgang und mannichfaltige Lectüre sie bei ihm
eranlaßten. Aus einer Sammlung von 2455
erselben habe ich folgende zur Probe ausgewählt.
r schrieb auf das Titelblatt des Heftes: „Diese
eobachtungen sind nicht Decisionen, sondern Data
i Discussionen.“ Vielfach hat er später diese
deen geändert, beschränkt, erweitert: aber sie
urden die Grundlage seines politischen Systems.
eine, schon hier und noch mehr in den 1802 ge-
uckten Briefen an den Hrn. von Bonstetten
htbare Abneigung — nicht (wie man ihn beschul-
gte) gegen Metaphysik und philosophische Unter-
chungen überhaupt, sondern gegen die damals
liebte Metapolitik, oder auf metaphysischen
heorien beruhende Politik französischer Philoso-
en und ihrer Anhänger in Deutschland und der

Schweiz, von welcher er die schlimmsten Folgen befürchtete, diese blieb ihm; von seinen politischen Voraussagungen hat viele der Erfolg bestätigt *). Vornehmlich also, als die Studien des drei und zwanzigjährigen Jünglings, wie sich der junge Künstler durch solche bildet, haben sie für die Geschichte der Entwicklung seines Geistes ein eigenes Interesse, das dem Blick der Kenner nicht entgehen wird. Reliquiae cogitationis diem festum agent tibi.

*) Ich habe deßwegen diejenigen Stellen genau bemerkt, welche er erst in spätern Jahren geschrieben hat.

Der Herausgeber.

1.

Wissenschaften.

Cicero, vom Vaterland vertrieben, aber von
n Griechen in die Wette geehrt. Apollonius
eint, daß Cicero ihrer Nation auch den Vorzug
den Wissenschaften nehme. Lange regierte er das
mische Volk, er errettete das Vaterland; Cras-
s kam ihm entgegen, als Italien ihn auf seinen
chultern zurücktrug. Pompejus und Cato waren
ne Freunde; Cäsar auf seiner siegreichen Rück-
nft unterhielt sich viele Stunden allein mit ihm;
ser Cäsar schenkte wegen seiner Rede dem Liga-
s das Leben. Als durch die Factionen Rom
terging, fand er in den Wissenschaften Trost,
ησυχια μετα φιλοσοφιας καταζην. Als August
gen Antonius seine Anschläge ausführen wollte,
meichelte er Cicero. Hätte er ohne Parteisucht
h der Philosophie das dem Staat convena-
lste System unverrückt befolgt! — Sein Ver-
ben erlaubte Octavius nach drei Tagen Berath-
lagung, als Lepidus Paulum, seinen Bruder,
tonius den Luc. Cäsar, seinen Neffen, hinge-
en. Dieß war Cicero, λογιος ανηρ, ω παι,
ιος και φιλοπατρις, sprach von ihm August.

2.

Der Wilde,

ubi transcendit florentes viribus annos
Impatiens aevi spernit novisse senectam; (Silius.)

aber die Cultur des Geistes beschäftigt in alle leeren Augenblicken des Lebens, und seine Stärk wächs't mit den Jahren.

5.

Obwohl die Griechen von den Aegyptiern bisw len lernten, war ihr Geist über den unsrige gleichwohl erhaben, weil sie nach dem ersten ägy tischen Unterricht aus dem Fonds ihrer Seelen na den Bedürfnissen ihres Volkes, nicht wie wir na alten Ausländern in fremder Denkart sie vervo kommneten. Wir haben nicht mit Shakespe und Rabelais, sondern der alten Philologie i Herstellung unserer Literatur angefangen, und h durch uns der Originalität unfähig bekannt.

4.

Die Alten lebten für und im Publicum. I her die Geschichtschreiber dieser freien Völker auf Tacitum mit solchem Geiste vom Staat u seinen Veränderungen sprechen. Dieses war Studium. Wir gehen nicht so tief, weil wir ßer unserer charakteristischen auch alle andern V kommenheiten affectiren, und lauter Encyklop sten sind, da die Vollkommenheit nur unausge ter einiger Application Frucht ist.

5.

Das Genie erblickt das Ideal der Vollkomn heit so deutlich, daß es weder Rath noch Mu noch Richter nöthig hat.

6.

Die wahre Größe zeigt sich durch die Sin cität, mit welcher man große Dinge thut. I Gepräge tragen Cäsar und Virgil.

7.

eber idealische Philosophie außer der Zeit.

Als Consul hätte Cato Rom retten können, ollte aber das Volk nicht um das Consulat bitten. uf Afrika hätte er Cäsarn vielleicht noch besiegt, eil aber der Proconsul Scipio da war, blieb er thätig, und ließ die Sache durch denselben ver= rben. Als wenn die Abänderung der Grundsätze er derselben Modification nicht die erste Tugend äre! Es ist zu Erhaltung der Staaten die Ahn= ng der Unbeugsamkeit nöthig.

Zeitiger, reiflicher, als Cato's seiner, war eomenis Selbstmord. Es war ihm unmöglich, s Vaterland zu retten; er war im Gefängniß d unter Physkons Gewalt.

8.

So wie Rousseau seine vormalige politische Par= nicht mehr liebt, hielt zuletzt auch Demosthenes s Volk, dem er die öffentliche Verwaltung er= lten wollen, nebst der Schlange und Nachteule, e die drei abscheulichen Dinge, so Minerva liebt, d schien der gerade Weg zum Verderben ihm züglicher, als der langsame durch die Verfas= ng dazu führende.

9.

Ein alter Philosoph stach sich die Augen aus, nit er in seinen Speculationen nicht gestört wür= So wollen idealische Politiker der Menschen gemeiner Wesen wahre Gestalt nicht sehen, nit ihre Träume ihnen selbst nicht unstatthaft heinen.

10.

Die Declamationen gegen die Regierung kommen von denen, welche dieselbe bloß in der Entfernung und überhaupt erblicken. Die Kenntniß der Details verwahrt davor. Sie sind daher bei der Nation am häufigsten, wo die Kenntnisse am superficiellsten sind, wo die Meisten an der Regierung Theil haben, und sich zum Beurtheilen derselben berechtigt glauben. Die Encyklopädie unter dem Volk ist ein Staatsfehler, gut aber für den Staatsmann.

11.

Von der Geschichte.

„Die Maler, sprach Cato der Alte, malen was man gern sieht; die Jünglinge ahmen nach was die Alten loben und ehren.“ Also wird die Regentengeschichte einer Republik uns auf das damalige Volk schließen lassen; also verlieren wir die Geschichte des letzten durch den Mangel eigner Schriftsteller aus ihm nicht. Dieß lehrt Magistrate auch ihr Decorum, und rechtfertigt Forderungen großer Tugenden an Regenten eines verdorbenen Volkes. Aber wenn ein Landammann die Psalle auswendig sagt!

12.

Große Geschichtschreiber der Begebenheiten ihrer Zeiten, Cäsar und Xenophon, erzählen nicht, sondern *zeigen*. Was wir aber bei der Dämmerung der Geschichte des Mittelalters kaum zur Hälfte erblicken, läßt sich nicht in solchem Lichte vorstellen.

13.

Einige schreiben die Geschichte großer Thaten mit einer Seele, welche dergleichen selbst fähig wäre,

ohne Erstaunen; andere mit Enthusiasmus, als edelgesinnte Zuschauer, welche das Große fühlen, ohne es selber zu thun.

14.

Unterscheide die unveränderlichen Nationalzüge von dem Einfluß der Zufälle, als den Stoff der künftigen Verbesserungen, und bemerke der Zufälle Wirkungen. Die Seefahrer unterscheiden die Ströme im Meer, Ferguson der Griechen Lebhaftigkeit und die Passionen der Italiener im Meer ihrer Geschichten.

15.

Es gibt wenige Revolutionen unter den Menschen; denn Veränderungen der Sitten und Gesetze werden Jahrhunderte lang herbeigeführt. Revolutionen der Königshäuser sind in der Geschichte der Gesellschaft nicht wichtig, und andere sind in China, in Indien, und wo der Nationalcharakter die Züge der Alten noch trägt, keine.

16.

Die Geschichte eines Volkes, welche nicht mit der Beschreibung seines Landes anfängt, ist ein Ziffernalphabet ohne Schlüssel, und wer das Klima allein nach der Länge und Breite beschreibt, hat erst die zwei ersten Buchstaben des Alphabetes entziffert.

17.

Sauveur, welcher weder Ohr noch Stimme musikalisch hatte, berechnete und bewies alle Handgriffe der alten und neuen Musik. So kann man auch die Geschichte der Staaten schreiben, ohne ein Staatsminister zu seyn.

18.

Die Zufälle und Capricen, welche den Gang der menschlichen Schicksale bestimmen, schrecken den philosophischen Geschichtschreiber nicht von der De-

duction des Zusammenhangs aller Dinge ab, so lange folgende Geschlechter die Zufälle der vergangenen nutzen. Alles, ohne unser Voraussehen, zielt zu Einem Zweck und wird ein Glied des Systems der unbekannten Kraft, welche die Maschine der ganzen Welt regiert.

19.

Wie das Pays de Vaud vom Suchet, betrachte ich das Land der Geschichte, aber vermisse die schönen Heerstraßen der Berner und die Meilensäulen der alten Römer. Bisher war das Land noch nie unter der Gewalt eines einigen Geistes. Einige Meilensteine setze ich immer, auf daß man weniger verirre.

20.

Malversation in Finanzen kann durch einen tugendhaften Nachfolger redressirt werden; Münzverfälschung vervortheilt die Kaufleute oder ein Provinz, und wird bald entdeckt; Verfälschung einer Urkunde entdecken die, welche dadurch Unrecht leiden; Hochverrath wird am Leben gestraft, und Tapferkeit kann seine Folgen vom Vaterland abwenden; was für einen Namen und Tod verdient der Mann von Genie, wenn er die Geschichte der Vorwelt verfälscht, der Tugend ihre Belohnung raubt, die Frechheit des Lasters in der Zukunft aufmuntert, und die Fürsten durch falsche Vorstellung der alten Beispiele zu unmännlichen Tugenden oder zu verderblichen Entschlüssen verführt.

21.

Es muß in keiner Geschichte erwogen werden, was in allgemeinen Ausdrücken bei uns von der Unternehmung geurtheilt werde; sondern die Veranlassung nebst dem Ausgang müssen unser Urtheil bestimmen. Bestes Mittel zu Verbannung allzu allgemeinen Urtheile.

Hüte dich besonders vor Universalbüchern — Universal-Ideen und Decisionen!

22.

Alles muß auf die Bedürfnisse unserer Zeit reducirt und zur Nachahmung oder Vermeidung vorgestellt werden, worohne die Geschichte todtes Wort ist.

23.

Unter Augustus panegyrisirten die Schriftsteller die alten Feinde der Alleinherrschaft. Also dürfte wohl ein Schweizer auch Albrecht und Karl loben, wenn sie es würdig sind? Augustus verbot nicht, Cicero's Antheil an seiner Erhöhung, und die Schlacht, welche er gegen Brutus verloren, zu verewigen.

24.

Wer die Freiheit des Geschichtschreibers einschränkt, bekennt sich ungerecht und schwach, und schämt sich der Thaten seiner Väter.

25.

Plutarch schreibt von des Aratus Feigherzigkeit und seines Sohnes Hahnreischaft in einem Buch, wo er dem Polykrates, desselben Abkömmling, zuschreibt.

26.

Wer einem Corps zugehört, schreibt nicht mit allgemeinem Geiste für der Menschen Bestes, sondern nach den Ideen des Corps. Ludwig XIV schloß daher Ordensleute von der Akademie der Wissenschaften aus. (Règlemens, art. 12. bei Fontenelle Eloges.)

27.

Es lerne unsere Zeit aus der Geschichtschreibung der Vorwelt den Ausspruch unserer Nach-

kommen über uns! Es möge der Freund des Vaterlandes die Schande der Alten durch große Efforts gegen die Fortdauer ihrer verderblichen Maximen austilgen.

28.

Der Dichter spricht zur Einbildung und Empfindung, der Philosoph zum Verstand, der Geschichtschreiber zu beiden.

29.

Sollten wir von unsern Vätern nicht mit der Freiheit reden, welche die Franzosen gegen das Andenken Ludwigs XIV gebrauchen? Geheimnißreiche Staaten beweisen ihre Ungerechtigkeit und Schwäche; so ließen die alten Hierarchen die Religion nicht untersuchen, so fürchtet der Räuber die Polizeiverordnung der Laternen.

30.

In China werden Minister zum Denken besoldet; in unserm freien Norden ist jedes glückliche Genie zur Wache für seiner Nation und Nachwelt Glück berufen.

31.

Statt einer Encyklopädie heutiger, täglich sich verändernder Kenntnisse, wünsche ich eine Encyklopädie des Alterthums, wo dessen große Männer, Künste, Erfindungen und Gesetzgebungen vorkämen. Mehrere Wissenschaften würden auf Einmal ein neues Licht erhalten; der täglich Umgang mit so großen Helden würde eines solchen Verfassers Seele erhöhen, sein Buch wichtigen Einfluß auf alle Bürger äußern, und der Regenten, der großen Männer, der ehrbegierigen Jugend Handbuch werden.

32.

Die alten Fabeln entdecken den Nationalgeist und die herrschenden Grundsätze der Zeiten ihrer

Erfinder. Daher in der griechischen Mythologie nicht die Grausamkeiten, Treulosigkeiten und Hexereien wie in den nordländischen Sagen vorkommen.

33.

In den ersten Zeiten freier Völker finden sich die Absichten der Gesellschaft und die Forderungen der Menschen an ihre Beherrscher, deren Uebertretung die Ursache aller bürgerlichen Unruhen ist. Die Einleitung in die Geschichte werde in Canada und vor Troja gesucht. Der vorsichtige Freund der Menschheit stellt Despoten die Rechte und Wünsche der Menschheit durch das Sittengemälde unausgearteter Horden vor, und durch ein solches lehrte Tacitus ohne Aufruhr die Römer ihre Ausartung, die Kaiser und Unterthanen ihre Pflichten. Diese Absicht macht freilich die Zustimmung mehrerer Zeugen zur Evidenz solcher Geschichten nothig, hat aber den Nutzen der Fabel des Morgenlandes, und erspart das Kriegsgeschrei der Schüler Rousseau's.

33. b.

Alles Metaphysische muß auf den gesunden Verstand reducirt, alles Ueberspannte herunter, alles Enge höher gestimmt werden. 1791.

33. c.

Jetzt wendet sich alle Aufmerksamkeit auf die Constitutionen, wie vor 10 — 20 Jahren auf die Hierarchie; ehemals auf die Religionsstreitigkeiten, die Kriege, die Negociationen, seit Neker aufs Finanzwesen. Die vollkommenste Historie wird die seyn, die alle diese Rücksichten vereiniget, für nichts parteiisch, alles von oben herab betrachtet. 1793.

33. d.

Nicht zu vergessen, daß alle Grade der Mensch-

heit zugleich auf dem Erdboden (in verschiedenen Ländern) existiren; daß alle Zeiten zugleich sind, und wer nur überall leben könnte, keine Historie nöthig haben würde. 1795.

54.

Absichten und Anfang der menschlichen Gesellschaft, des Eigenthums und der politischen Gewalt, besonders im Süden.

Nachdem die Menschen durch Unglücksfälle genöthigt worden, auf Jahre der Unfruchtbarkeit Provisionen aufzubehalten, behaupteten, die zuerst solches thaten, diese als ihr Eigenthum, und schlossen die andern von derselben Genuß aus. Wer genug gesammelt, viele zu speisen, und auch andern mitzutheilen, wurde Fürst dieser Clienten. Andere gelangten vor dieser Zeit durch die Macht, Provisionen der Cultivirteren für ihre Horde zu rauben, oder durch das Geschick die gemeinen Güter (z. B. das Gewild, wie Nimrod) sich zuzueignen, zu solcher Obergewalt. Daher Heerführer in Germanien vor der Völkerwanderung, aber königliche Gewalt nach derselben über gleiche Völker. Dieß ist die Freiheit aller Völker ohne Proprietät.

Diese Ableitung der Verwaltungen zeigt, warum alle Völker mit Brod und Spectakeln zufrieden sind; dieß war der Grund ihrer ersten Vereinigung, und ob Einer oder zweihundert, oder ein gemeines Wesen ihnen Brod gebe, ist gleichgültig. Je vollständiger alles vertheilt wird, desto größer muß das Ansehen des Reichen werden, denn ohne ihn würden viele Menschen keine Möglichkeit der Subsistenz sehen; daher freie Völker

in solchen Fällen Colonien senden, oder auswandern, en corps, wie die Gothen, oder personen- und familienweise, wie die schweizerischen Völker täglich. Diese Beobachtung ist der Grund des chinesischen Despotismus, und beweis't, daß der Geist des Calculs in Europa gleiche Wirkung haben werde.

Titel bezeichnen die Macht, welche im Reichthum besteht; daher vor der Proprietät niemand die höchste Gewalt suchen mag, weil sie keine Vortheile gibt.

So entstanden erst nach der Proprietät die einigen Königreiche, deren Ursprung wir genau wissen.

Wir werden allgemeine Interessen bei allen Völkern als den ersten Grund ihrer Vereinigung erblicken, und nur zu diesen versammelten sie sich, indeß die Väter fortregierten.

35.

Wenn ich die tapfern Krieger und Jäger in Nordamerica und Germanien „die Faulheit lieben, und die Ruhe hassen," sehe *), begreife ich, daß die liebste Verfassung den Menschen die ist, wo sie ihres Lebens mit möglichst weniger Anspannung ihrer Kräfte genießen; darum dethronisiren die Südländer ihre Despoten nicht, und müssen die Könige im Norden Ackerbau und Industrie als ihrer Throne Stützen befördern.

36.

Die Südländer gaben das erste Beispiel der Proprietät, weil sie zu dem unruhigen Suchen der Nahrung weniger als der Nordmann geneigt waren. Unter den Südländern wurde entweder alles Bewegliche und Unbewegliche Eigenthum von

*) Tacitus de mor. Germ.

Particularen, wie bei uns; oder nur das Bewegliche, wie in Arabien und zu Abrahams Zeit; das Unbewegliche blieb dem gemeinen Wesen, wie Jacob zu Sichem um Erlaubniß ihre Weiden zu brauchen bat, und die Deutschen jetzt noch Gemeindgüter meist überall beibehalten haben. Die vollkommene Austheilung wurde von feldbauenden Völkern beliebt, wie der Fortgang der Oekonomik die Gemeindgüter auch bei uns verringert. Die Hirten wandern in ihren Horden noch jetzt durch die Wüsten.

Erst nach Einführung des Eigenthums erhält der Starke oder Listige, außer seinen Personalvorzügen, durch sein größeres Antheil ein stärkeres Ascendant, welches seiner Natur nach auf sein Haus forterbt; so folgen die Horden den Herakliden, wie die deutschen Städte Mächtige zu Kastvögten wählten. Dieß ist der Ursprung der Einzelherrschaft, welche, weil schwerlich Einer sich durch seinen Reichthum vor einer Nation auszeichnet, über einzelne Städte, wie Sikyon oder Gerar geführt wurde *).

Dieser Ursprung politischer Gewalt aus der Proprietät wird durch Taciti Suionen bestätiget, welche die Reichen hoch ehren und in Sklaverei sind.

37.

Gerechtigkeit gegen Gewalt war der Völker Zweck, wo sie einen Dejoces selbst wählen. Daher wurde Minos wegen seiner Gerechtigkeit vergöttert, und ist Clameur de Haro Andenken an Fürst Rollo.

---

*) Wenn er auch nicht raubte, the brave who lead in war, have likewise the largest share in its spoils. Ferguson 152.

38.

Gallien beherrscht von Weibern.

Mit diesem Senat tractirte Hannibal. (Plutarch. e clar. mul.). Unter ihnen verbrannten die Gal- ier Rom, unter der Gewalt der Druiden wurden e unterjocht. Vergleiche das Regiment Didons, Zelleda, Oberea, die Cimbrierinnen, und die Kö- iginnen der Britten zu Agricolá Zeit. Den Ur- prung dieser Einrichtung finde ich bei den nord- mericanischen Weibern *), welche ihre Hütten, yr Geräthe, ihre Kinder, und die Jäger und rieger selbst als ein Eigenthum besitzen, indeß lle übrigen Dinge noch der ganzen Nation gemein nd. Uebrigens werden die Männer dieser Wei- er von ihnen im Frieden und im Winter caressirt nd loiter about in mere amusement or sloth. Dieß sind die Omphalen des griechischen Hercules. ugleich sehen wir die, welche am schwersten Pro- rietät erstreiten, sich dieselbe am frühesten zueig- en, Weiber vor Männern, so Griechen vor Sky- hen, Römer vor Germanen. Dieß erklärt die ständige Herrschaft des Schwachen über den Hand- sten.

Diese gallische Einrichtung erhielt die National- einheit, so lange das Haus und seine Sorgen der Weiber waren, die Männer kein Eigenthum, also eine Verschiedenheit im Rang hatten. Mit dem ersten Knecht fängt alle Sklaverei der Menschen an.

Die Verrichtungen der Männer waren so hel- enmäßig, daß sie der Nachwelt aufbehalten wur- n, weil Personaleigenschaften den Rang allein

*) Ferguson: essay on the hist. of civil society, Edimb. 1768. 4. p. 126. nach Lafitau.

machten, und Lieder die Hauptbelohnung waren. Die Menschen sind in der Degradation, seit sie ihre Größe in Dingen außer ihnen selber suchen.

Die Vorzüge der Gallier dieser Periode empfehlen Weibersenate nun nicht mehr, weil die Geschäfte verschieden sind.

39.

Geschichte Roms.

Eine Stadt, ein kleines Land bezwingt seine Nachbarn. Aus Siegen, deren einer des andern Werkzeug, entsteht ein großes Reich. Das bereicherte Volk will selbst regieren. Die Demagogen welche es schmeicheln, werden seine Oligarchen und einer derselben Monarch. Dessen Gewalt erhält sich durch stehende Truppen, die bald ihre Unentbehrlichkeit fühlen, und statt der Kaisergewalt eine militärische Demokratie errichten, welche in der Zeit ihres Verfalls endlich von Ausländern mit dem ganzen Reich unterjocht wird. Dieß ist die Geschichte aller großen Monarchien, welche im Norden gegründet werden.

40.

Augustus.

Cicero ward getödtet; Antonius schenkte seiner Buhlerin das Vaterland des jüdischen Balsam Cölesyrien, Phönicien, Cilicien und Nabathee streifte in Sklavenkleidern mit ihr durch die Straßen Alexandriens, sagte Straßenjungen Grobheiten und erhielt oft Prügel. Deß lachten die Aegyptier, dieses litten die Römer zehn Jahre. Wer das Vaterland der Curier solches litt, konnte Ca die Republik erhalten? War Augusti Sieg e Unglück?

41.

Die Kaiser.

Von sechs und zwanzig zwischen Cäsar und Maximin (bemerkt Macchiavelli) sind sechszehn gewaltsam umgekommen, Galba und Pertinax wegen der Corruption ihrer Vorfahren. Das Gemälde der Welt unter den meisten dieser Regierungen zeichnet Tacitus (Hist. I, 2 f.).

Wer Cäsars Alleinherrschaft mit der damaligen Corruption der Republik entschuldigt, sehe diese Folgen seiner Revolution als einen Beweis an, daß er entweder die Schädlichkeit des Despotismus nicht gekannt, oder für das gemeine Beste niemals gesorgt habe. Sein früher Tod ist ein Unglück für sein Andenken; vielleicht hätte er die Regierung der Welt besser angelegt, oder Rom zu reformiren gesucht.

42.

Ueber den Norden.

Allzugroße Volksmenge konnte nicht die Hauptsache der Wanderungen nach dem römischen Reiche sein, denn nun sind die Länder der alten Nordmannen entvölkert.

43.

Seine Verfassungen können weder aus Verträgen noch Gesetzbüchern vollständig erklärt werden, denn vor solchen Ideen wurden sie aus Instinct festgesetzt. Seit Politik in diese kalten Himmelsstriche gekommen, mußte die Zahl glänzender Großthaten geringer werden, weil Genie und Herz nicht mehr bei den Joniern an den schönen ägäischen Ufern unter menschlichen Gesetzen glühen können.

44.

Unser Norden, oder Europa, lernt, was der Süden seit Jahrtausenden oder von Natur weiß — gehorchen, zuletzt dienen.

45.

Die monarchische Gewalt im Norden war zuerst nur militärisch, bis die Nordmannen den Süden eroberten. Ferguson *) führt die Huldigungsformel eines Tataren an: „Ich will gehen, wohin „der Fürst mich sendet, ich will erscheinen, wenn „er mich ruft, ich will tödten, wen er mir zu tödten befiehlt, ich will sein Wort als ein Schwert „ansehen." Dieß war die Ausdehnung der Subordination in den Wäldern, der Pflanzschule des spätern Despotismus, welcher aus Beifügung der Proprietät nach reichen schönen Eroberungen neue Stärke erhielt. Die unumschränkte Gewalt ist kein Mißbrauch, alle Verwaltung eine Folge der Naturtriebe vor und nach der Proprietät.

Hierauf mußte nach Einführung des Reichthums die vormals mit dem Krieg geendigte fürstliche Gewalt lebenslänglich und beständig werden: denn die Nordmannen bekamen ein der Vertheidigung werthes Eigenthum.

Die königliche Gewalt war eine Folge der Firirung beständiger Wohnungen in eroberten, also unsichern Ländern. Die griechische Conföderation behielt ihr Vaterland und eroberte bloße Tribute die nordischen Eidgenossen eroberten ein Kaiserthum mit Verlust ihrer Freiheit.

46.

Sechs Völker herrschten in einem Bund vo

*) Am a. O. S. 156.

St. Lorenzenfluß bis an den Mississippi, und hat-
en Tagsatzungen *)." Dieß sind Cäsars Helve-
ier; so conföderirten sich die Gallier, Franken
nd Sueven wegen allgemeiner Interessen, indeß
e einzeln, wie unsere Kantone, unabhängig vom
Bund blieben. „Diese Völker wachten über ein-
nder und führten innerliche Kriege, wenn Eines
n mächtig werden wollte." Denn wo, außer dem
emeinen, besondere Systeme sind, kommen, wie
nter unsern Aristokratien und Demokratien, Ka-
olischen und Protestanten innerliche Kriege vor,
nd hören auf, wenn, zu einer Zeit wie unsere,
eselben das ganze Bundessystem zerstören könnten.

Nicht alle Aeste des Baums sind unmittelbar
it dem Stamm, alle aber unter einander ver-
unden; so sind die vielen unabhängigen Staaten
r Schweiz durch eine gemeine Vereinigung zur
ertheidigung ihrer Freiheit zusammengetreten.

47.

Karl der Große.

Durch Galliens Eroberung mußten Franken
anzosen werden. Dieß Klima, diese neuen Be-
äftigungen zündeten dieß Feuer ihrer impetuo-
n Tapferkeit und ihrer Liebe des Vergnügens an.
n Franzose war bereits Karl der Große.

Seit ihm war kein König glücklich, weise und
triotisch genug, über den Trümmern der Feu-
anarchie seine Regierungsform herzustellen.

Karl war König der Franken; von Italien,
yern und Sachsen aber Herr.

---

*) Ferguson l. c. 130.

48.
Kaisergewalt.

Der Kaiser, im Krieg der Reichsarmeen Haupt, und im Frieden des Nationalsenates Präsident, gleicht einem schwedischen Könige des Mittelalters.

49.
Die Reichsstädte.

Sie sammelten Magazine und solche gemeine Schätze, daß der zu Straßburg auf mehrere Millionen Gulden geschätzt wurde *). So jagen wilde Nordamericaner mit einander hordenweise ihr Gewild; die Producte ihrer Felder und des auswärtigen Handels werden in Magazinen aufbehalten und zu bestimmten Zeiten vertheilt **). Zur Erhaltung der Freiheit nach eingeführtem Eigenthumsrecht ist dieses Mittel nothwendig. Der Mangel dieser Einrichtung unterwarf Nationen in der Noth Oligarchen. Zur Erhaltung der Republik ist ein Schatz nöthig, und auf die Herzen der Bürger allein bauen, ist eine Chimäre dessen, der die Menschen nicht kennt. Diese Observanz war mit ein Grund der Unabhängigkeit der Reichsstädte zwischen so vielen Herren; daher keine τυραννοι entstanden.

50.
Freiheit und Verfassung von England.

Die Menge großer Geister zur und nach der Zeit ihrer Stiftung beweiset den großen Einfluß der Gesetzgebung auf eine Nation. England, vor

*) N. Macchiavelli, dalla Alamagna, p. 134 (ed. 1550.

**) Ferguson 125 von Augenzeugen.

der Natur unvortheilhaft jenseits des Vaterlands des Genie's, zu fern vom Süden, gegründet, übertraf einige der schönsten Länder an empfindungs- und geistvollen Schriftstellern. Pope und Hume sind ein Werk der Verfassung, Shakespear ein Product der Regierung seiner Zeit, und der Lage des Landes, im Meer.

51.

Von Oesterreich.

Oesterreich wie Rom ist im Verborgenen aufgewachsen; ein wohlgeborner Jüngling wird gleicher Gestalt von seinen künftigen Knechten erhöht.

52.

Die Politik von Oesterreich sey, zwischen der Tiber und Elbe vortrefflich zu regieren, alle diese Völker unter guten Gesetzen in gehörigen Freiheiten zu vereinigen, und durch den Flor derselben andere zur Unterwerfung unter seine Macht zu bewegen; Türken, Preußen und Russen zurückzuhalten, und der kleinen Nachbarn so viele möglich durch Bündnisse oder Recht oder Waffen an sich zu ziehen. Oesterreich regiere gut, durch Firmiane, und wenn es sich vergrößern will, so suche es sich auszuründen und, wie Frankreich, seine Provinzen durch Ein Band zu vereinigen.

53.

Entdeckung beider Indien.

Sie gab unserm Welttheil eine republicanische Verbindung, und der unglückliche Einfall eines Ministers und ein übelerdachtes Gesetz in Handelssachen wirkt seitdem verderblich in allen Thei-

len des Erdballes. Dadurch hat die Gesetzgebungskunst eine neue Wichtigkeit erhalten.

54.

Hierarchie.

Das System der nordischen Regierungen im römischen Abendland erhält sich; das Kaiserthum von Byzanz, vereinigt unter Ein Haupt, stürzt. Die Türken, die Normannen, die Mogolen wirken auf beide mit sehr ungleichem Erfolg. Eine Ursache der Patriarch des Abendlandes, seine Kirchen all mit ihm in Einem Band, Kirchenversammlungen Unbequemlichkeiten der Bischöfe unter ungläubige Regierungen, daher stärken sie ihre Völker zum Streite für die Christenheit.

Nur wir unternahmen gemeinschaftliche Kreuzzüge; nur wir versammelten Reichstage der Christenheit. Die Hierarchie hielt das Mittelalter zusammen, und der Papst bewegte das System. Vortrefflich! das System des Gleichgewichts macht aber die Hierarchie unnütz.

55.

Im Mittelalter floh der Bedrängte vor d Wuth des Adels zu Gräbern und Heiligen, u die Kirche veranstaltete Stillstand zwischen d Räubern.

56.

Als in der unaufgeklärten Zeit der Fehden d Kaiser Deutschlands zum Oberaufseher aller nor ländischen Fürsten zu unmächtig oder zu furchtb war, stand eine solche allgemeine Oberaufsicht b dem Bischof zu Rom; Religion waffnete sein Arm, aber seine Macht gründete sich bloß auf M nung. Daher endlich ein großer Theil der Fürst gegen seine übertriebenen Gelderpressungen reb

lirte, und seine Gewalt, welche nur eingeschränkt werden sollte, abwarf.

57.

Wie der Papst die allgemeinen Concilien beruft, so sollte ein europäischer Kaiser Reichstage des Welttheils zu berufen vorhanden seyn.

58.

Kreuzzüge.

Im Mittelalter wurde der Krieg nicht als ein nothwendiges Uebel, sondern als ein Vorrecht, als eine kostbare Freiheit angesehen; so war ganz Europa voll Kriege, und alle Straßen unsicher. Nationen, Fürsten und Herren überließen nicht einem Andern das Vergnügen oder die Ehre, sie zu vertheidigen, sondern haben uns dieses als eine ihrer besten Freiheiten überliefert. — Fehler, die aus dem barbarischen Geist der Germanen stammten. Als sie nichts mehr in Europa zu thun wußten, wallfahrteten sie nach dem heiligen Grab.

59.

Wie können wir über die Völkerwanderungen erstaunen, da wir die Kreuzzüge vor uns haben! Würde ein Perser glauben, daß ein Mönch und ein Bischof ganz Europa bewegen und 700,000 Mann nach Asien führen könnte, und daß dieses zweihundert Jahr fortwähren würde? — Uebrigens bereiteten diese Züge die neuen Zeiten, indem sie durch Entvölkerung Europa reinigten, und die enthusiastischen Verfechter alter Vorurtheile nach dem Orient schafften.

60.

Unser Europa.

(1782.)

Trois sortes de Gouvernemens représentent aujourd'hui sur la scène de l'Europe: deux ou

trois monarchies, que le génie de leurs maîtres tira de la médiocrité, s'élèvent bien au-dessus de la grandeur dépérissante des plus anciens royaumes. Telle est dans ces divers états la différence dans la discipline, dans l'économie, dans les mœurs nationales, que s'il existe des héros dignes de l'ancienne Rome, il n'est pas moins vrai, que d'autres rois ressemblent aux derniers successeurs d'Alexandre. Qui sait, si les premiers, pour décider le sort de l'univers, préféreront des guerres puniques entr'eux (dont les autres se jugeroient heureux de n'être que des spectateurs), ou des paisibles conventions, dont notre siècle admire la combinaison et le succès. Au milieu de ces empires naissans et de ces puissances surannées l'on apperçoit quelques républiques, le Pape et un certain nombre de petits princes, semblables à ces Sénateurs Romains, qui immobiles sur leurs sièges attendoient le moment, lorsqu'il plairoit aux soldats de Brennus, de leur donner le coup mortel.

61.

Von der Schweiz und der Schweizer Geschichte.

Die Geschichte der Eidgenossen ist eine Geschichte des Mittelalters, das Beispiel zu großen Sätzen über seinen Geist und seine Art. Früher, als ich lebe, hätte diese Geschichte besser beschrieben werden können, weil die Sitten sich immer mehr ändern und ihre Natur verlieren.

62.

Sowohl meine Facta als derselben Ursachen sind meist bekannt, aber noch nie ausgezeichnet worden, sondern vom Staube der großen Folianten und Chroniken verdunkelt.

65.

Wenn ich einige Epochen großer Noth oder Gäh-
ung beschreibe, so wird man den Charakter der
ation in denselben entwickelt, nackt, mit starken
ügen bezeichnet finden.

64.

Ich fange mit den drei Ländern an: sie sind der
nfang des Stammregisters der Eidgenossen, so
h immer weiter ausbreitet, die Rose, so sich im-
er weiter öffnet. — Ehe die Schweizer eine Na-
on wurden, verdienten sie keine Geschichte, weil
keinen eignen Willen hatten. Also beschreibe ich
ein, daß und wie fremde Völker Herren dieses
ndes wurden, wie weit sie es besessen, unter wel-
en Königen; was besonders dieses Land Betref-
ndes unter ihnen der Anlaß entfernter Verände-
ngen worden, und wann z. B. einer ihrer Könige
esetze gegeben. Ihre übrige Geschichte gehört
cht hieher; so wenig Hume von den Kaisern und
n parthischen Kriegen redet.

65.

Neue Plane brillanter Verbesserungen sind der
wendung gemeiner Begriffe nicht vorzuziehen.
urch solche wird das Volk geleitet, durch solche
iert man die Kantone; Regenten und Untertha-
n in denselbigen gehören zum Volk.

66.

Wenige Völker haben in unserer Entfernung
n Meer ihre Freiheit erhalten, und die Natur
st den Folgen der unsrigen ist desto merkwür-
er.

67.

Denen, welche wissen wollen, ob ich die Anlage
ner Schweizerhistorie für die beste Manier der
chtschreibung halte, antworte ich mit dem

Marschall Vauban: daß ich keine Manier hab
weil sie durch die Verschiedenheit der Begebenhe
ten, wie die Manier des Festungsbaues durch d
verschiedene Anlage des Grundes, bestimmt wird

68.

Geschichtbücher voll unnützer Digressionen, A
führungen und Fabeln sind kothige Wasser, welc
durch fremde schwere Materien das Ufer erhöh
und ihr Bett verengen.

69.

In langweiligen, wenig sagenden, weitschw
figen Chronisten und Urkunden suche ich die G
schichte der Eidgenossen; der Wilde seine Nahru
im unwegsamen Wald zwischen Disteln.

70.

Einige Kantone sind ohne Geschichtschreiber, u
wer, gleich Herodot, die Data ihrer Geschichte a
Reisen in dieselben sucht, erfährt sie, wie er t
ägyptische, unrichtig und unvollständig.

71.

Die Wahrheit ist aus den Erzählungen manch
Chronisten schwerer herauszufinden, als die Ins
ten aus dem Essig; denn wir dürfen weder v
Verkleinerungs- noch Vergrößerungsglas Gebra
machen.

72.

Viele unserer neuern Schriftsteller gleichen, e
gegen dem Nationalcharakter, vielversprechend
Leuten, welche wenig halten.

73.

Ein freigebiger Mann verschwendet nicht a
Einmal alles sein Gut: nicht auf Einmal public
ich alle meine Beobachtungen und Data über der E
genossen Verfassung, Wohl und Erhaltung.

74.

In das weite Reich der Pro und Contra der v

schiedenen Meinungen führe ich den Leser nicht, damit er sich nicht verirre.

75.

In der Geschichte ist das Land Helvetien entdeckt, aber noch nicht angebaut; ich entwerfe desselben allgemeine Karte, und beschreibe die Küsten: andere werden in sein Inneres dringen.

76.

Lobreden meiner in der Schweizergeschichte gezeigten historischen Kunst würden mich überzeugen, daß es keine gebe; ich habe keine studirt.

77.

Wenn ich die vollkommene Unabhängigkeit kleiner Länder beschreibe, und durch die Vorstellung der alten Thaten und Zeiten meine Nation zur Liebe ihrer Verfassung anfeure, so hoffe ich nicht bei Auswärtigen Unwillen gegen ihre Regierungen hervorzubringen, denn man folgt dem Bestmöglichen, nicht dem Besten, und der Verfasser des Cinna nannte den Cardinal Richelieu „seinen Herrn."

78.

Urtheile nach speculativen Theorien erkenne ich nicht; nach den Ideen der vorigen Geschichtschreiber der Eidgenossen, die meine Muster nicht waren, will ich nicht gerichtet werden, aber nach dem Maße der großen Geschichtschreiber des Alterthums, Italiens und Großbritanniens.

79.

Unsere Väter strafen unser undankbares Stillschweigen ihrer Großthaten; die Geschichtbeschreibung der alten Zeiten des gemeinen Wesens ist eine Schuld, welche die unsrigen denselben abtragen.

80.

So lange Tugend und Patriotismus respectirt werden, wird die kleine hel-

vetische Nation der Geschichtbeschre
bung nicht unwürdig seyn, und ih
Bürger werden dieselbe nicht scheuen.

81.

Die helvetische Geschichte hört mit Cäsar a
und fängt mit Tell wieder an; in der Zwischenz
war keine Nation, und sind bloß die willkürlich
Anstalten fremder Völker auf diesem Boden bekan

82.

Selbst die Fabel setzt in die älteste Geschic
Helvetiens keine Folge von Königen; auch die J
bulisten waren nicht in der Idee, als wären n
monarchisch regiert worden. Anders selbst im
ten freien Norden.

*Οι προγονοι ημων ουδε ποαους δεσποτας υ-
μενον,*

schrieb Brutus an Cäsar.

83.

Wir haben keine Gesetze als die natürlichen u
unsere Verträge. Die Deutschen dienen der Ges
gebung des Volkes, welches ihre Väter überwu
den haben.

84.

Der Ursprung der Nation, der Ursprung
Freiheit der drei Länder verliert sich, wie aller
Adel, in die Nacht des grauen Alterthums.

85.

Wie die Eidgenossen nach Nancy, so verl
Sparta nach dem peloponnesischen Kriege seine rau
uneigennützige Tugend und die Gesetze Lykurgs.

86.

Wenn die Republik Bern 1478 die Jngeriche
communiciren läßt, so erinnere ich mich, daß
Pestzeiten Rom durch einen Dictator in die T
pelmauer des capitolinischen Jupiters einen Ne
schlagen ließ.

87.

Von dem wenigen Antheil der Eidgenossen an uropens Revolutionen:

„So merken in des Felsens sicherer Ritze
Des Adlers Kinder nicht,
Daß Wogen sich an seinem Fuße brechen
Und Nordwind ihn bekämpft." (Denis.)

88.

Wie Athen der Schlüssel Griechenlands, sind e Eidgenossen der Schlüssel Italiens. König Angonus wollte sich jenen Schlüssel nicht zueignen, id sprach: Friede und Eintracht sind der beste chlüssel.

89.

Eine Republik mit einer Verfassung wie zu parta oder Venedig, einer festen Lage und gehözer Macht, ohne Eroberungsgeist, ja mit Gezen dagegen, dauert am längsten, wird respectirt, cht gefürchtet werden. Senza dubio credo che sarebbe il vero vivere politico et la vera iete d'una citta *). Wenn sie sich aus Noth verößert, verliert ihre Verfassung das Fundament; wird weichlich, oder in sich selbst getheilt wer, wenn ihr das Klima Ruhe und Ueberfluß gehrt. Eine oder beide Ursachen werden sie zerren.

90.

Eine solche Conföderation aller Kantone des alItaliens hätte die Welt vor der Herrschaft ms bewahrt. Denn Macchiavelli bemerkt, wie Römer nie mit mehr als Einem Volke Krieg rten. Es war eine Hauptpolitik der Römer, Geburt jener Idee zu hindern.

*) Macchiavelli, l. c. 21. sqq.

91.

Ueber unser Vertheidigungswesen, siehe Tacitum. Sind wir in vielen Absichten nicht in der Lage unserer Voreltern, zur Zeit Cäcina's?

92.

Das Manifest des Eroberers wird den Schweizern sorgfältig die Vortheile unter großen Staaten detailliren; protestiren, daß der Krieg nicht gegen die Nation, sondern gegen ihre Verführer und eigennützigen Regenten geführt werde; derselben Fehler, Versäumnisse und Schwächen wird es beschreiben *).

93.

Eigentlich ist die republicanische Furchtsamkeit wie die unsrige vor Joseph, kein Wahrzeichen eines nahen Verderbens; sie entsteht aus der Vaterlandsliebe, dem Grundsatz, welchen Montesquieu allen Republiken gibt; kann mit der Tapferkeit bestehen ist nicht Feigherzigkeit, sondern ängstliche Sorgfalt für das Interesse dessen, was uns der liebste Gegenstand ist.

94.

Ein kleiner Staat im Bund eines großen ist Moliere's Bauer gleich, der eine vornehme Tochter heirathet und nicht Frau zu nennen wagt.

95.

Mit langen Hallparten und schweren Schwertern schlugen die alten Eidgenossen die Feudalcavallerie zu Boden. Sie zogen in undurchdringlichen Colonnen. Was ihnen Feindliches vorkam war verloren. Solche Soldaten wollten alle Nationen haben, aber nicht alle konnten sie zahlen. Daher nach ihrem Muster Nationaltruppen in Waffe

*) Geschrieben um 1776. M.

ibt wurden. Deutschland, fruchtbar an starken
ldaten, Pferden, und zur Subordination bild-
n, sandte seine „Landsknechte.“ Die Spanier strit-
wie die Eidgenossen, und vor ihnen zitterte
ropa.

96.

Siehe in Blackwall *) das lange Verzeichniß der
einasiaten, welche unter der römischen Herrschaft
ch Wissenschaften groß waren. Das sey der
rgeiz eines Landes, das nicht erobert, eines freien
ndes, das erobert worden, der Trost der Eid-
ossenschaft, der Trost der Europäer, wenn sie sich
Unterwerfung nähern.

97.

Ueber den Geist der Gesetzgebungen.

Ich halte dafür, die Gesetze müssen das Gute
t befehlen, aber vor dem Bösen verwahren.
es würde weniger geschehen, sobald es Pflicht
de; dieß zu verhüten, hat sich die menschliche
tung in Gesellschaften vereiniget.
Locke bemerkt, daß die Furcht am stärksten wirke,
man bei einer Gesetzgebung alle Menschen sich
böse vorstellen müsse. Die Systeme der zärt-
n Philosophen unserer Zeit sind also auf die
ur der Menschen und Staaten am wenigsten
ündet.

98.

Billig sorgen die Nordländer seit 1300 Jahren
die Verwaltung ihrer Staaten, indeß sie
lben Regeln, die Gesetze, theils aus ihren
, hieher nicht gehörigen Verfassungen beibe-
n, theils aus den Codicibus überwundener

*) An Inquiry into the life and writings of Homer. London, 1736.

Nationen erborgen; denn die Verwaltung gibt de
Ton in Sitten, gibt Gesetzen ihre Bedeutung, re
giert selbst die freieste Nation durch ihre Praxis
Daher soll sie vor der Gesetzgebung, als wichtiger
so fixirt werden, damit sie mit der Zeit das Geschi
besitze, letztere gehörig zu verwalten. 1500 Jahr
haben wir Proben gemacht, welche, oder ob kein
der bisherigen die beste Verwaltung sey; Versuch
der Gesetzgebungen sind auch gemacht worden, abe
ohne System und selten. Quid vanæ sine mor
bus leges proficiunt? Die beste Gesetzgebung konn
Rom in der Corruption seiner Verwaltung nich
erhalten, und wird in England ein unmächtige
Damm gegen den Einbruch der Licenz und Allei
herrschaft seyn.

99.

Dem, was Tugend genannt wird, folgen d
Völker, so lange sie in der Furcht vor Gewalt fü
ihre Sicherheit zu sorgen haben. Mit Veränderu
gen der Lage wird Tugend, was es zuvor nicht wa
und Cato's Philosophie ihm und dem Staat ve
derblich.

100.

In Leo X Bulle gegen Luther, 1520, waren zw
schen den Worten: inscribentes omnibus und
præfatos errores assumere præsumant, über 4
Worte voll Restrictionen und verwickelter Forme
(Sarpi, I, 27). So thun auch die Lawyers. L
wollte nicht verstanden werden, und die Macht
halten, sich nach Maßgabe der Umstände zu erk
ren. Kunst des Eroberers eines freien Landes u
eines Unterdrückers alter Freiheiten. Zweideut
keit des Theilungs-Tractates von Polen, in Abs
der Ufer der Netze. Leo X erklärte auch nic
welche der 42 Artikel die ketzerischen, die ärg
lichen, die falschen wären.

1.

101.

Den Ursprung, die Fehler, die Möglichkeit der Aenderung und die Versuche der Verbesserung unserer Verfassungen will ich aufsuchen. Die meisten Staatsgeschichten sind politische Krankengeschichten: einige sind bereits gestorben, andere todtkrank, andere auf der Besserung; überall sind geschickte Aerzte sehr selten, und Observatorien noch seltener. Die alten Erfahrungen liegen in Folianten, welche der Minister nicht Muße, der Compendienschreiber nicht Geschick hat zu studiren. Aus der Geschichte allein lernt sich, was zur Zeit Othons Celsus so schön fand: *ευλογιστειν προς τα συντυγχανοντα* *).

102.

Man steige von dem heutigen Zustand einer Nation in ihr Alterthum hinauf, zu sehen, was sie gewesen? lerne, was aus ihr zu machen, und prophezeye was sie seyn werde. Diesen Weg wandle der Gesetzgeber der Menschheit. Das Präliminarkapitel jeder wahren Politik ist die Beschreibung des Charakters der Nation; jedes Land trägt eine eigene Gattung Geschöpfe, und auch fremde naturalisiren nach demselben. Snid von der Pferdarzneikunst fängt mit des Pferdes Beschreibung an: aber die Nationen haben ihren Buffon noch nicht. Die Schriftsteller haben meistens die vom Nationalcharakter durch Entfernung vom Volk verschiedenste Menschenclasse beschrieben. Aber ohne die physische und moralische Naturgeschichte der Völker wird der Gesetzgeber in dem Geist und Detail immer irren, die aus ihnen machen, was sie werden können; und die politische Divination wird vollends unmöglich seyn, ehe die verschiedenen Fähigkeiten in ihren Graden beschrieben und berechnet sind.

*) „Vorsichtig handeln nach den Umständen."

Das beste Mittel, einem Volke neue Gesetze oder eine neue Verwaltung zu belieben, ist, ihm beweisen und beibringen, was es werden könne und zeigen, woran es liegt.

Wie schön, der Urheber der Glückseligkeit entfernter Menschengeschlechter werden!

103.

Politik.

Ein System der Politik ist ein schönes Schauspiel. Aber ehe man vom Berg herunter unter einen Blick alles vereinigt, muß die Ebene in Detail gesehen werden, sonst verwirren sich die Objecte, und das Gemälde befriedigt nicht.

104.

Wer ein Haus zu bauen verspricht und es auf Sand gründet, oder ein Kartenhaus macht, ist ein Betrüger. So der politische Schriftsteller ohne Kenntniß der Geschichte und Statistik.

105.

Wir lernen aus der Geschichte der Gesetze das allgemeine Naturrecht, also die ursprünglichen Bedürfnisse, also die Natur des Menschen. Sie ist die Wissenschaft der Interessen der menschlichen Gesellschaft.

106.

Es liegt viel daran, die Meinung des Bürgers über seine Verfassung, als die Triebfeder seines Betragens, durch geschickte Schriftsteller und den Ton der Magistrate zu fixiren.

107.

Wo wir waren, zeigt uns die Geschichte, die Statistik, wo wir sind, die idealische Philosophie wo wir seyn sollten, die wahre Politik, wie wir wir gehen können.

108.

Eines Mechanikers, Astronomen oder Piloten
ehler kostet vielen Tausenden ihr Leben; eine un-
orsichtige politische Declamation erhitzt eine junge
Seele, welche ihr Vaterland in Flammen setzt.

109.

Der Erfolg des Proselytengeistes und der Un-
ernehmungen für Hierarchie und Religion bewei-
n die Möglichkeit, einst den ganzen Welt-
heil für Freiheit, Frieden, Glück und
Wissenschaften zu interessiren.

110.

Vor andern Völkern scheint die Nation der
eutschen zur Vervollkommnung der Gesetze be-
immt. Bei mehr Gründlichkeit, als die Franzo-
n haben, besitzt sie weniger von der freien Fero-
tät jener Insulaner, kömmt nach den andern
ölkern, lernt von ihnen und trägt bei zu ihrem
lück.

111.

Die Nobili von Venedig sind der erste Stoff
r Republik, oder die Abkömmlinge der Stifter
id derer, welche die Stifter in ihre Parität
fgenommen. So der Berner-Adel stammt von
nen ab, welche diese Republik gegründet, erhal-
1, vergrößert. Der Grund einer rechtmäßigen
istokratie liegt in der ersten Anlage.

112.

Uncultivirte Völker oder Staaten in äußerster
oth sind die einigen, welche einer neuen und wei-
n Gesetzgebung ohne Gewalt der Waffen fähig sind;
:dorbene Sitten müssen durch das Allmachtswort
ies unumschränkten Herrn in Schranken gebracht
rden. Weil erstere scharfsinnige Beobachtungen
meiner Interessen nicht begreifen, so muß die
rcht Gottes und der Zukunft sie mit gläubiger

Ehrfurcht für die Rhetren, die XII Tafeln, di
X Worte oder die Sibyllenbücher erfüllen. Diese
Ressort muß bei den letztern durch Furcht de
Strafe des Königs ersetzt werden. (Macchiavel
bemerkt gleichwohl den Glauben der gelehrten, civ
lisirten Florentiner an Savonarola's göttliche Se
dung. Discorsi sopra la I. Deca di Livio, p. 38

113.

Athen und Venedig sind von Landleuter
jene unter, diese ohne einen Anführer, die R
publik der Hebräer und Rom durch Mosen u
Aeneas, Fremde, jene in einem cultivirte
diese in einem wüsten Lande gegründet worde
Diese Fremden waren unabhängig; andere h
ben die Colonien der Römer und Alexandrien
Abhängigkeit gegründet.

Es ist bei jeder Stiftung die Wahl der La
und Verfassung zu bemerken, ob durch d
Wahl eines rauhen Landes die Menschen zur I
dustrie gezwungen worden, oder ob, wie in Aegy
ten, bei den Römern, Mameluken, Türken u
Arabern, Kriegsübungen vor der Trägheit, in d
das Klima einschläfert, bewahren.

Schlüssel der Specialpolitik. Daher die eu
päischen Alterthümer uns wichtig sind, die er
Bestimmung unserer Anstalten, also die Anlo
künftiger Verbesserungen der gemeinen Wesen k
nen zu lernen. Sie lehren uns den ursprüngli
Anstalten folgen und wie America seine neuen St
ten anzulegen, welche Gesetze wir in neuen Städt
einzuführen haben.

Die Wichtigkeit ist aus der spartanischen und
mischen Geschichte zu ersehen. Von Anfang an wa
die Römer Räuber, von Lykurgus an die Lakor
gegen alle Wollust unempfindlich. So waren
Römer bis nach Plünderung dar Welt, zum Th

is auf uns; die Spartaner bis auf Agis, ja bis uf Achmed den vierten.

114.

Es bleibt den kleinen Staaten Recht und Tuend übrig; in Waffen und Politik sind die Fürsten hrer Meister. Erstere werden sie weder vergröern noch erhalten, aber tüchtig machen in der erne Freiheit zu finden.

115.

Ferguson *) beweiset den geringen Nutzen und roßen Schaden aller Commerz-Verordnungen. lso läßt sich die Gesetzgebung auf nichts ein, was s Particularschicksal des Bürgers betrifft, worber die Natur durch eingepflanzte Triebe verordet, und wozu jeder durch seinen Vortheil und die itten des Zeitalters eingeladen wird. Der publike eist besteht nicht in der Bestimmung aller Dinge, elche auf das gemeine Wesen wirken mögen, sonrn der Gesetzgeber wendet zur Erreichung des allmeinen Besten alle Particularanstalten der Bürger , deren keine dem gemeinen Wesen schädlich ist; sey denn den andern Particularen ein Hinderß der Beförderung ihres Flors.

116.

Im Staat (wie in den Wissenschaften Abhandngen allgemeinen Inhalts nicht die nützlichsten ch wichtigsten sind) sind die besten Bürger nicht Raisonneurs über alle Staatsgeschäfte, sondern , welche in ihrem Comptoir, in ihrer Werkstätte, ihrem Cabinet ihrer Person und ihrer Familie ohlstand befördern.

117.

Charlevoir fand einnehmendere Höflichkeiten unden Wilden, als bei den Policirten. Gerech-

*) l. c. S. 219 ff.

tigkeit, Freundschaft und Gütigkeit, Früchte bloßer Affection, werden redlich und standhaft beobachtet. Für Pflichten aber sehen sie die Officia so wenig, als die alten Deutschen (nach Tacitus) die Geschenke an. Denn die Völker hatten sich allein zur Sicherheit vereinigt, und Verordnungen ihres bürgerlichen Verhaltens waren entweder despotische Usurpationen, oder Zwangsmittel der wilden Unbändigkeit; daher die Menschen denselben im Gefühl ihrer natürlichen Freiheit, wie die Römer des Papsts Verordnungen gegen Meuchelmord, nicht gehorchen. Menschliche Handlungen werden daher seltener, je genauer sie zu Gesetzen gemacht werden. So sind sklavische Völker die lasterhaftesten: so erstickt die Prosodie den Geist junger Dichter.

118.

Ermahnende, unschädliche Strafen (lehrten die Weisen der Hetrusken) sendet Jupiter allein; nützliche, aber nicht ohne Schaden, mit dem Rath der XII Götter; verderbliche, welche alles umkehren, nach dem Gutfinden der obern Götter (quos in volutos vocant). Senecae U. Q. II.

Die oberste Gewalt soll ohne Einschränkung Gutes, aber nicht Böses thun. So kann der König von England Urtheile mildern, nicht schärfen.

119.

Strafen bei barbarischen Völkern sind bloßer Ersatz des Schadens; bei cultivirten Nationen, welche Gesetze auf beständig verfassen und halten, wird nicht sowohl das Physische als das Moralische (non damnum, sed facinus) betrachtet; sie strafen zu Schrecken, ihre Strafen sind eine Wohlthat für die Nachkommen, welche sie durch einen harten Strich von solchen befreien, die Jahrhunderte lang durch ein System, so unverbesserlich supponirt wird, beunruhigen könnten, und von solchen, welche Gl

tes zu wagen durch der erstern Impunität angereizt werden würden. Halbe Strafen reizen, ganze vertilgen und verhüten.

Weil Rom und Philipp die Fabier und Attalus nicht straften, wurde jene Stadt zerstört und dieser König erschlagen; so gefährlich ist Impunität.

120.

Cromwell sprach: „man wird nur groß, wenn man nicht weiß, wie es kömmt." Rom wurde groß, weil die Republik kein System, oder in Grundsätzen wenigstens solche Behutsamkeit hatte, daß dieselben alles Steife eines befolgten Systems verloren, und sich von den Conjuncturen lenken ließen. Rom wurde also groß, weil seine Stifter, Gesetzgeber und Helden gerade das alles, was viele schmeichlerische Geschichtschreiber ihnen beimessen, nicht dachten.

Also wird wohl das beste Staatssystem in klugen Anstalten nach vorkommenden Umständen, in decenter Unterwerfung unter die Allgewalt derselben, und in der Standhaftigkeit in ihrer Ausführung bestehen.

121.

Es ist zur Erhaltung der Würde des Staates die politische Divination nöthig, damit man früh gutwillig thue, wozu die Folge nöthigen würde, und damit man Abänderungen der Handlungsweise durch lange Zubereitung unmerklich mache.

122.

Das Wichtigste im Staatssystem ist das Entscheidende in Entschlüssen. Camillus stellt den Römern zwei Wege vor: Latium zu vernichten, oder durch Gutthaten auf ewig zu verbinden: Eins von beiden! Die Florentiner, 1506, begnadigten Arezzo zum Theil, zum Theil straften sie diese

Stadt, und es gelang übel. So that Carl V übel, daß er Franz I nicht ohne Entgeld losließ, oder gefangen behielt. Daher einer der landverderblichen Grundsätze in der Schweiz, der Grundsatz der goldenen Mittelstraße ist; durch ihn werden wir vor Europa erröthen, unsere Freiheit durch Waffen oder Bündnisse, oder Capitulationen zu vertheidigen oder ganz oder zum Theil zu retten versäumen und uns selbst zerstören.

123.

Eine Hauptkunst ist, sich in gute Verheidigung zu setzen und solche zu verbergen, Muth und Unerschrockenheit zu zeigen, und heimlich keine Präcaution der Sorgfältigsten zu versäumen; vertraulich mit dem Volk und mit den Mächtigen umgehen und sich vor ihnen verwahren.

124.

Wenn einige Möglichkeit halb oder ganz zu gewinnen vorhanden ist, so soll man in keiner Unruhe capituliren. Als die Kaiser den Barbaren Geld gaben, kamen solche stärker wieder. Wenn der Papst seinen Hof reformirt, sagte Cardinal Soderini, so gibt er sich schuldig und den Ketzern Muth, mehr zu fordern *). Adrian VI aber, ein Theolog, hatte die Politik nicht, sondern ließ 152 zu Nürnberg die Sünden seines Hofes bekennen und versprach zu verbessern. Die Römer erkannten den Fehler, und seine Freunde konnten ihn mit nichts entschuldigen, als mit seiner Unerfahrenheit in der päpstlichen Politik.

125.

Die Freiheit, wie das Leben, ist voll Unruhe, die Ruhe kömmt mit der Sklaverei, wie mit dem Tod

*) Sarpi, istoria del Concilio Trident. (Londr. 1757 4.) I, 46. 52. 58.

126.

Alle Uebertretungen des Naturrechts sind, wie e Münzoperationen, Beweise großer Schwäche er Noth.

127.

Menge und Genauigkeit der Vorschriften nd in der Gesetzgebung Fehler, sie vernichten durch echanischen Zwang den Essor der Herzen zur hren Tugend, und selbst gemeinnützige Maximen rden als Usurpationen des Königs oder Rathes rdächtig, wenn sie mit Sanctionen versehen wer= n. Der Coder sey simpel, wohlgeschrieben, kurz; r Coder der Sittendetails der Magistrate weit= ufiger, aber allein für sie, deren Sitten den on geben.

128.

Die ersten Gesetze sind die Triebe der mensch= hen Natur; gut sind die Gesetzgebungen, welche nicht hindern; nachahmungswerth die, welche elben durch Revolutionen eingeführte Hinder= se heben. Abriß der ganzen Gesetzgebungspflicht.

129.

Bevölkerung und Reichthum sind gesucht wor= n; aber die Vervollkommnung desjenigen, wo= ch die Menschen sich von den Thieren unter= iden, ist so vollkommen versäumt geblieben, daß ige an der Möglichkeit, wichtige Vortheile dar= s zu ziehen, zweifeln, indeß die Tugenden, welche e ungeachtet der Nachlässigkeit der Gesetzgeber h finden, beweisen, was der Mensch werden nte.

130.

Die Vollkommenheit von Sparta und seine un= rsprechliche Superiorität in Griechenland kam der Reduction aller Theile des Systems auf die

Vervollkommnung der Personaleigenschaften, n
Hintansetzung aller Objecte gemeiner Sorgen.

131.

Wenn die beste Verfassung dem Bürger sein
gesellschaftlichen Rang gemäß seinem Verhalt
und Werth anweiset, wie verschieden von Spa
müssen Reiche mit Qualificationsacten seyn!

132.

Die Gesetze der gröber organisirten Nordlän
beziehen sich überhaupt wenig auf feine Tugend
fühle, sondern sind peinliche Halsgerichtsordnu
gen, voll Mißtrauen auf unser Moralgefühl, n
ches diese Verachtungen selbst erstickt. So k
unsere Tugenden wilderwachsene Pflanzen sind

133.

Im Anfang und bisher sorgten die nordisch
Verfassungen meist allein für die Sicherheit
Regierungen; erst nun endlich erheben einige We
ihre Stimmen auch für das Volk.

134.

Selten, bemerkt Macchiavelli, verwiesen
Römer ihre Bürger, oder vergossen derselben B
in den 400 Jahren voll Unruhe zwischen Brut
und Gracchus. Dieß Schauspiel ist von dem, n
ches wir auf den Scenen aller italischen Repul
ken des Mittelalters erblicken, sehr verschied
Der römische Adel war bürgerlicher, wohnte ni
allein in Rom, sondern nicht einmal in Thürn
und Schlössern. Der aber im Mittelalter ist e
wildere Art aus Norden; daher die Bewegun
und Remeduren gewaltsamer waren.

Wenn ich die Menge der verwiesenen Ach
und Athenienser erwäge, schließe ich, ein feste
dauerhafterer public Spirit habe in Rom se
mitten im Tumult beide Parteien beherrscht.

römische Organisation war desselben fähig, ehe die Fibern durch Wollust erschlappten.

135.

Wenn Republiken fortdauern sollen, müssen sie klein seyn; Monarchien so groß, daß der Fürst zur Erhaltung seines Hofstaates nicht die Unterthanen aussaugen müsse, und nicht zu groß für ein Auge. Zur Zeit der Vereinigung von Calmar hofften die Schweden, alle drei nordischen Reiche werden von Einem König schwerer als Schweden vom seinigen unterdrückt werden. (Vertot.)

136.

Von Republiken.

Ein Einiger kann den Staat umbilden und vertheidigen; Viele aber erhalten die Gesetzgebung besser als ein Einiger, weil die Menge zur Veränderung derselben nicht übereinstimmen wird. Romulus ermordete daher Remus und Tatius, setzte aber einen Senat. Moses hinterließ die Regierung den Aeltesten.

Bisher war unser Norden wegen seiner Zerrüttungen unreif zu republicanischen Verfassungen; doch braucht er Einen Gesetzgeber, Einen Heerführer.

137.

Republiken bestehen, so lang der Staat nur eine Sicherheit oder eine mäßige Vergrößerung zur Einer Art oder von Einer Seite zum Zweck hat; je verwickelter aber seine Interessen und Plane werden, desto weniger begreift sie der Pöbel der Rathsherren, und es wird ein Cäsar erfordert. Sonst beurtheilt der Rath Alles nach seinem vorigen einfachen Zweck, d. i. unvollständig.

138.

Es wird als ein Vorzug der republicanischen

Regierung angepriesen, daß ein gutes Syste
nicht mit einem Könige abstirbt, sondern im Gei
aller Rathsherren fortlebt, und auf die Nachwe
fortgepflanzt wird. Aber selten wird diese Regi
rung die Veränderungen machen, welche die Un
stände erfordern; die Fehler werden perpetuire
und alles, wie bei den Chinesen, in der erste
Unvollkommenheit bleiben.

139.

Die heutigen Republiken werden durch die Co
ruption ihrer Grundsätze, das ist, den Mang
des public Spirit, und durch die furchtsame Lan
samkeit ihrer Magistrate fallen. Sie werden kei
Partei zu ergreifen wissen. In solcher Unen
schlossenheit befand sich (wie Machiavelli bemerkt)*
Syracusa nach Hieronymus, Lavinium im Latine
krieg, Florenz beim Einfall Ludwigs XII, et
per perdere lo stato.

140.

Die Hülfsquellen einer Monarchie werden v
einem weisen Nachfolger zur Verbesserung alt
Staatsfehler angewandt (vergl. Karl den Weis
mit König Johann); eine Republik aber, welc
ein böses System wählt, ist ohne Hülfe verloren.

141.

Eine republicanische Regierung kann gute M
ximen dauerhafter befolgen, weil kein Ravaill
einen Rath ersticht, kein Karl von Navarra i
vergiftet.

142.

Der Republiken höchster Vortheil ist die Unit
des Staatsinteresse's, wo die Staatsadministrati
kein besonderes hat.

---

*) Discorsi sopra . . . Livio. p. 181.

143.

Freiheit.

Liberté, l'indépendance de toute autre chose
ie des lois. Sie besteht in der allgemeinen Ab-
nglichkeit von bestimmten Gesetzen; ist daher in
ndern, wo die Gesetze unbestimmt oder unbe-
nnt sind, und in Staaten, wo das Recht des
tärkern gilt, auf dem Thron der Osmanen, in
r Abhänglichkeit von Hofgunst und Factionen nicht
suchen.

144.

Als Ebroin, erster Minister von Frankreich,
e Austrasier drückte *), wollten sie den König
cht mehr erkennen, und da die Zeit und das
ima nicht, wie in den Waldstätten, Autonomie
torisirte, wählten sie Duces.

Zur Zeit der größten Gewaltthätigkeiten wird
Freiheit am leichtesten erworben, wie nach dem
ößten Mißbrauch der Hierarchie Europa sich von
r befreite. Die Bischöfe wollten in dieser Hoff-
ng lieber einen Heiden, als Arianer, für König
n Frankreich erkennen.

145.

Die Sorge für die Freiheit stand zu Sparta
d Venedig beim Adel, zu Rom beim Volk.
ner hat sein Amt länger, also besser verwaltet.
Die schlechteste Verfassung ist die, wo die Hut
Freiheit bei dem Pöbel ist, und die Qualifica-
nsacten sind das beste Mittel, England vor der
rannei seines rasenden Pöbels zu verwahren.
Alles haben die Republiken durch den Adel ge-
n, welcher nicht durch ausschließende übertrie-

*) Henault ad a. 679.

bene Vorzüge das Volk eifersüchtig machte, d. die Periode des Gleichgewichts der Stände war d Periode der Größe der Republiken.

146.

Die Volksmenge in Republiken verhindert d Aufhäufung des Reichthums in wenige Familie also die Oligarchie. Durch diese Vertheilung we den mehrere genährt, die häuslichen Tugend häufiger, und die Familien zur Industrie und z Beförderung des gemeinen Besten angestrengt.

147.

Rom sammelte Beute in das Aerarium, a seine Bürger Sold forderten, d. i., sobald die R publik mehr that, als sich vertheidigen, verlor s der public Spirit der Bürger in Eigennutz, u es wurde der Grund der Ungleichheit, Oligarc und Kaisergewalt gelegt.

148.

Früher als der Adel stritten in Schweden u Helvetien die Bauern, welche an der unumschrä ten Regierung kein Theil erwarteten, gegen Zerstörer ihrer althergebrachten Freiheiten. E stritten aber in Helvetien mit und unter dem ten Landadel, in Schweden unter diesem Gust „dessen edle Züge und schöne Kleider ihnen se Gründe gegen Dänemark waren." *) Der Ent siasmus ohne Anführer ist fruchtlos.

Jene Dalen, welche Gustav I gegen den M der des Adels, welcher in ihre Thäler nicht kommen, angeführt hatte, wurden, der Me und Drohungen ungeachtet, im Aufruhr für alten Glauben zerstreut, weil sie keinen Anfüh

*) Vertot, Révolutions de la Suède.

tten. Auch vergoß niemand sein Blut, als die uptaufrührer.

149.

Genies müssen in die Regierungen gezogen rden; fern davon sehen sie allein die Gebrechen d conspiriren: in derselben bemerken sie die uellen der Gebrechen und die Schwierigkeiten und fahr, denselben abzuhelfen. Macchiavelli be= rkt, daß die Frondeurs der alten florentinischen gierung 1494 diese Erfahrung machten, und hörten zu declamiren.

150.

Von der Herrschaft der Aeltesten.

Die Gewalt wurde vor der Proprietät durch igkeiten bestimmt, und vor der Schrift war die Erfahrung die nöthigste Eigenschaft. Aus die= Grunde ehrten die ungelehrten Spartaner das er mehr, als alle Griechen. Daher kommen res und Senatus im wilden Rom. Daher Aelt= unter den unwissenden Hebräern. Auch spar= t dieses Alten aus eigener Furchtsamkeit das Blut Volkes; denn viele Erfahrung ohne allgemeine riffe und System verwirrt den Alten und den ehrten, und macht ihn furchtsam und un= ssig.

151.

Demokratie.

Der Ehrgeiz des Landmannes in einer Ver= ung, wo allgemeine Gleichheit herrscht, sey, Verdienste sich erhöhen und auszeichnen. Hier, wo aller Zwang der Monarchien auf= , lernt man, wie die Menschen regiert werden en.

152.

Demagogen machen die Regierung behutsa
das Volk aufmerksam.

153.

Das Volk in Sicilien war ungemein reich, u
weil der Reichthum nicht wie in Rom und Flore
einzelnen Familien eigen war, und Oligarchie d
selben rechtfertigte, begehrten sie alle zu herrsche
Aber nicht zufrieden mit der Demokratie, der u
vollkommensten Verfassung, „begehrten sie, n
ehe sie ein Volk waren, Demagogen." *) W
nun jeder allein zu herrschen begehrte, aber n
zu schwach dazu war, suchten viele durch Dema
gie Macht und Reichthum. Aus diesem Grun
waren sie gegen ihren Dion, ehe der Tyrann n
vertrieben war, undankbar, glaubten einem tü
schen Brief des Tyrannen, nöthigten ihn z
Flucht, und wollten die Aecker theilen. Dies
Volk mit ungebundenem Enthusiasmus für Der
kratie, ohne Mäßigung, ohne Tapferkeit, dies
Volk, welchem Gelone und Hierone gehörten,
Timoleon unweislich die Freiheit, und wurde
Grobheiten belohnt. Daher sich auf dieser Ir
die Freiheit nie erhalten, und Sicilien bis auf
dient.

154.

Ich selbst habe lasterhafte Rabulisten durch
türliche Beschwatztheit ein Ascendant erhalten
sehen. Wären sie tugendhafte Verfechter der Ger
tigkeit gewesen, sie hätten die oberste Gewalt erla

155.

Πολιτειων παντοπωλιον nannte Dion die
mokratie.

---

*) Plutarch im Dion.

156.

Aristokratie.

Καλοὶ κἀγαθοὶ regieren wohl; aber der Mißbrauch ihrer Gewalt ist, wenn sie dieselbe auf ihre ihrigen Nachkommen bringen, das ist, ihrer Geschlechter Interesse den Nothwendigkeiten des gemeinen Wesens vorziehen.

157.

Eine erobernde Stadt wird meist eine Aristokratie, denn einen aus ihrer Mitte läßt sie nicht über sich regieren: man sieht ihn zu oft, er imponirt nicht. Eine Demokratie wird sie nicht lange bleiben, weil sie sonst wenig erobern, oder durch die Einkünfte der Eroberungen reich, d. i., zur Oligarchie reif werden wird.

158.

Die Aristokratie verwandelt sich sehr schwer in die Alleinherrschaft. Viele sind schwer zu befriedigen, wenn sie alle jeder seine Ansprüche haben. Auch wirken ihre Interessen kräftiger, da sie unter wenigere als im Volksregiment concentrirt sind. Die Hülfe, welche der Unterdrücker haben müßte, würde schwer zu erwerben seyn; er müßte einem zahlreichen Adel alle seine Clienten entführen, oder zur Werbung einer ausländischen Armee so reich seyn, daß er zu früh den öffentlichen Neid und Argwohn gegen sich erregte.

159.

Die Aristokratie, selbst die Herrschaft eines Einzigen, wird vom römischen Volk gerechtfertiget. Das Volk eroberte für die Republik, und glaubte sich durch dieses Verdienst zu derselben Verwaltung qualificirt. Als es aber die Gewalt, Tribunos militum zu ernennen, bekam, bekannte es durch diese Wahl, daß viele Arme streiten müssen, aber

nur Ein Kopf oder nur Eine Classe geschickt zu regieren.

160.

Die 800 Flüchtlinge, welche die alte Mac des Dionysius trotz Schiffe und Garden zerstöre beweisen die Schwäche aller Macht, so nicht a die Herzen der Unterthanen gegründet ist, und w nen Aristokratien, welche keine stehenden Soll ten haben.

161.

Bern nahm, wie Rom, überwundene Nachba unter seine Bürger auf; weiser als Rom schrän es mit der Zeit diese Maxime ein (1536) und v hütete Ueberfluß des Stadtvolkes, Demokratie u Ruin.

162.

Von der Dictatur.

Rom fürchtete in einer Noth von einem gro Bürger die königliche Gewalt wieder eingeführt sehen; in den Herzen seines Adels war die Herr begierde nicht auszutilgen; Umstände konnten Republik in die Nothwendigkeit setzen, sich ein Einigen zu unterwerfen. Die Dictatur sollte diese Gefahren heben, als der große Bund a benachbarten Kantone Rom zuerst in die Gef des Untergangs gebracht hatte. Diese Anstalt eine Hauptursache der langen Dauer der römis Freiheit.

163.

Ein Volk in Gefahr seiner Verfassung thut n so gut möglich zu capituliren, die Freiheit li halb zu erhalten, als mit seinem Blut die Tr mer derselben der Nachwelt abscheulich zu mach

164.

Da die Dictatur so kurz war, hielt ein Bürger on Ansehen und Verdienst den andern im Zaum, eil er gleiche Gewalt einst bekleiden wollte. — urch die Wahl eines Dictators setzte die Republik r großen Gewalt noch mächtigerer Particulare n Gegengewicht entgegen.

Der Dictator sah sich nicht mächtig genug, das aterland zu unterjochen, setzte daher den Ver- chen anderer Mitbürger und Nachfolger aus eig- m bürgerlichen und Particularinteresse Schran- n und Hindernisse.

165.

Durch Einführung der Dictatur vereiniget eine epublik mit ihrer Verfassung auch die Bequemlich- iten der Monarchie in schweren Kriegen und plötz- hen Unfällen.

Die Zeit darf nicht bestimmt werden: der Dic- tor wird sich alsdann nicht übereilen, noch eine rze Zeit zu Gründung seiner eigenen Macht be- tzen.

166.

Von Reformationen des gemeinen Wesens.

Es ist in Republiken, deren Verfassung vom llen einer mehrern oder mindern Menge ab- ngt, jede Neuerung auf den ersten Grund der en Verfassung zu bauen; die Gemüther können in durch Schreckniße, die in der Hand der Ma- rate nicht sind, plötzlich zu einer neuen Ver- fung gezwungen werden, die Herstellung der äl- ten wird ihnen durch Vorurtheil, Gewohnheit, tionalgeist, Klima und innere Güte empfohlen. werden daher unmittelbar darauf blühen, in-

deß sie, in Staaten, wo das Volk handelt, un
seinen Willen nicht einem Einigen unterwirft
ohne solche Vorsicht viele Jahre gähren würden
ehe sie fortwachsen könnten.

167.

Reformatoren einer Republik regieren sie glü
licher mitten unter den Räthen, als an derselbe
Spitze im Angesichte des Neides; die Superiorit
des Verdienstes wird vergeben, wenn man sie ve
birgt.

168.

Wer nicht für sein Ansehn oder für das gemei
Wesen allein fühlt, wird es nicht reformiren.

169.

Durch seine Einsichten und Thätigkeit herrsch
Aratus im Rath der Sicyonier beständig, weg
der Gesetze aber war er nicht immer Standeshaup
denn patriotische Männer geben derselben Ver
tzung zu ihrer Begünstigung nicht zu.

170.

Es soll der Reformator des gemeinen Wese
(räth Macchiavelli) sich erstlich zu dessen Herrn n
chen, dann aber die Macht, Böses zu thun,
nen Nachfolgern benehmen. Zuerst muß alles
obert werden; alsdann die Gesetze gegeben. We
es nicht Romulus selbst thut, so wird ein Nu
folgen. Nun liegt noch daran, die Kaisergen
über Europa zu gründen.

171.

Gegen einen König, der die Gesetze übertr
ist kein Mittel, als das, so die Römer gegen T
quin, die Britten gegen Jacob II gebraucht hal
Von einem unumschränkten Herrn, dessen W
Gesetz ist, rede ich nicht, aber von einem Kö
der Britten oder Polen. Die klügste Anstalt i
der Revolution ist die Reformation der Verfass

urch welche die Macht solcher Excesse dem König
uf die Zukunft benommen wird.

172.

Tacitus sagt: Ehret die alte Zeit, unterwerfet
ich der gegenwärtigen, wünschet gute Fürsten,
ldet sie, so gut oder so schlimm sie sind.

173.

Des Gracchus Uneigennützigkeit in Sardinien
nd Drusus seine im Tribunat mag in einer Re-
ublik eine zweideutige Tugend seyn: denn durch
ese Entfernung von gemeinen Begierden unter-
erfen sich Demagogen die Gemüther des erstaun-
n Volkes. Tiberium betete das Volk bei seinem
ben an und rächte seinen Tod nicht. Dieß Volk
ntersuchte das letzte Schicksal Scipio's nicht,
mit Cajus Gracchus nicht schuldig befunden
erde.

174.

Rom hatte zur Zeit der Gracchen die Welt
reits zum Theil erobert; wie waren dem Ver-
ößerungsgeiste seiner Edelleute enge Gränzen zu
zen, indeß der des ganzen Staates keine kannte?
aren Gleichheit und Frugalität nach Eroberung
lcher Provinzen nicht eine unvernünftige Forde-
ng?

Alle Unternehmungen, welche, wie das Agra-
i zu Rom, auch unter verschiedenen Conjunctu-
n Aufruhren veranlaßt haben, und nie oder ohne
stand angenommen worden sind, widersprachen
n Geist und System ihrer Verfassungen.

Durch die Gesetze der Gracchen wurde der Adel,
rch desselben Widerstand das Volk in Verzweif-
ng gebracht, und jede Partei erwog ihren Pri-
tvortheil außer Verbindung mit dem allgemei-
n, und das Volk warf sich Demagogen und Ma-
is'sen in die Arme, der Adel aber gab sich Sylla

zum Haupt. Daher fängt der Untergang Rom mit dieser unmäßigen Forderung an, und fühlt Rom mitten unter seinen Siegen die Unentbehr lichkeit eines Imperators der erbitterten Factionen

175.

Von Revolutionen.

Je mehr Grausamkeit bei einer Revolution er fordert wird, desto schwächer ist der Staat: we dieses beweiset, daß die Menge gegen sie intere sirt sey, und die Menge gewinnt immer, wen zumal berechnet wird, wie viele Perser ein Sold des Leonidas werth war. Die Körper machen d Menge nicht aus, denn viele streiten nicht m allen, sondern nur mit dem 20sten Theil ihr Kräfte; Griechen und Helvetier mit allen, sieg daher durch die Menge reunirter, nicht Körpe sondern Kräfte und Motive.

176.

Rom nach Cäsar, Syracusa, Mailand na den Visconti, und Napoli konnten die Freiheit i mer wünschen, nie erhalten; die Sitten war nicht wie zu des ersten Brutus oder Tells, od der Geusen Zeit. Die Marianer verdarben Re durch ihre Schmeicheleien, Cäsar durch seine g ßen und liebenswürdigen Eigenschaften. Epam nondas macht Theben groß, aber nur für sein benlang. Außerordentliche Curen müssen die fr senden Staatskrankheiten eines verdorbenen V kes heilen.

177.

Ohne große auswärtige Noth geschieht un einer verdorbenen Nation keine gründliche V besserung, oder sie dauert so wenig, als Kleomer seine zu Sparta. — Nach und nach wird ein v

orbener Staat schwer verbessert: denn selten ist
r Weise, und das verdorbene Geschlecht wird ihn
icht hören. Auf Einmal kann die Cur allein durch
ne gewaltsame Operation vorgenommen werden,
id muß sich einer zum Fürsten machen, durch
nterdrückung der alten Freiheit sich zur Allein-
rrschaft den Weg bahnen, und hierauf dieselbe
r Reformation des Vaterlandes anwenden. So
theilt auch Macchiavelli (in Liv. p. 56).

Cäsar muß nach diesem Vorsatz beurtheilt wer-
n. Die Geschichtschreiber von mittelmäßigen
insichten erschrecken vor allem, was außer der ge-
öhnlichen Straße ist, daher sie solche Unterneh-
ungen so falsch beurtheilen. Die Römer wußten
nen Grundsatz so gut, daß sich Sylla und Octa-
us der Proscriptionen nicht schämten, welche in
önchsjahrhunderten von Christiern hinterlistig
rgenommen werden mußten, und ihn seine drei
ronen kosteten.

So reift auch Europa durch Corruption zur Ver-
aigung der Obergewalt in Einem oder Wenigen.
er Menschenfreund kann in solchen Fällen der Un-
rjochung des Vaterlandes gelassen zusehen, und
n Rath seines Eroberers zum Besten desselben
then; der Geschichtschreiber kann in dieser Rück-
ht die Stifter der Freiheit und derselben Zerstö-
r loben; beide waren zu ihrer Zeit nöthig, und
r die Nation wohlthätig.

178.

Es kann aber auch ein gemeines Wesen ohne
ufsehen oder Umkehrung abgeändert werden, durch
eibehaltung der alten Formen unter veränderten
edeutungen: eine leichte Arbeit für den Mann
n Genie. Der Rath oder wenige Weise, oder
ch nur Einer, muß diese Revolution machen.

179.

Es ist gefährlich, Aufhebung einer Beschwerd oder Geschenk einer Freiheit auf die Zeit de Noth zu verschieben. Ein Volk, welches die sen Grundsatz weiß, ruft die Noth herbei un freut sich des anrückenden Feindes; es wird sein Forderungen hoch treiben, kann auch um gleich Bedingnisse mit dem Feind negociren, und wen eine Republik ihre Zusagen nach der Noth wiede zurücknimmt, erstirbt natürlich alle Vaterlands liebe, oder verwandelt sich in einen Plan gerech ter Rache gegen die Oligarchen.

180.

In der Zeit der Noth werden alle Einrichtun gen übereilt, und nur für die jedesmalige Krisis nicht für die Zeit der Ruhe eingerichtet, sind de her nachmals verderblich. Den einigen Fall nehm ich aus, wenn eine Revolution seit lange Zeiten durch weise Männer vorbereite worden, die eine Krisis, um sie durchzusetzen, erwarten.

181.

Blut wird in solchen Revolutionen vergossen die nicht von langem her bereitet sind, oder nich mit des Volks Einwilligung geschehen; also we mehr zur Zeit der Herstellung der Monarchi als zur Zeit der Einführung der Republik. Au gust ist zu mehr Grausamkeiten genöthigt, al Brutus.

182.

Das Haupt einer Revolution wird trachten den Haß der andern sich zuzuziehen und Lärm z machen, damit alle Welt aufmerke. Er wird mi den Großen in Kampf zu kommen suchen, un von den Geringern begünstiget zu werden; un die Geringern sind die Menge und schreiben. E

rd vor allem suchen, sein Principium auf alle eise allen beizubringen.

183.

Zum Untergang der Republiken bereiten Rousau, Helvetius und andere Lobredner der emokratie und Freiheit den Weg: denn das uer, mit welchem sie schreiben, erhitzt junge müther und manchen Patrioten nach alter Art, Freiheit muthig und ritterlich zu verfechten; ber der republicanische Stolz; daher werden die lker sich zu muthigen, enthusiastischen, laut enden Unternehmungen für das Vaterland entließen — und desto leichter überwunden werden, sie die Details und Conjuncturen, die die Zeit ändert, nicht Kälte noch Geschick haben einzuen. Der Eroberer der Republik schmeichle der tion zuvor, gebe tiefen Respect ihrer Männlichkeit zu erkennen, und erwärme dadurch die Dematoren noch mehr. Diese werden das Land er das Joch bringen; die Furchtsamen nicht.

184.

Republiken bleiben nicht mehr, wenn Handel Zeit derselben ersten Grundsatz, die Gleichheit, vernichtet haben. Kaiser Joseph wird sie erjochen durch Beförderung des Stoffes der gleichheit. Unstreitig trägt die Verfeinerung Organisation nebst der Vermehrung der Bedfnisse durch die Einfuhr der fremden Producte bei, die Republiken zu stürzen; seit Colombo ken sie. Auch heben die Reichen die Gleichheit ch Nachahmung fremder Sitten auf; Ludwig oder Colbert legten durch die Ausbreitung zösischer Sitten den Grund des Verfalls der ubliken.

185.

Am freudigsten über die Freiheit waren die

Griechen, als Flaminius die Fesseln von Ro über das Meer brachte. Besonders enthusiastis war Athen zur Zeit Demetrius Poliorketes. D Lasterhaften reden am meisten von Tugenden, d sie am wenigsten besitzen; die Gewissenlosesten si die größten Heuchler. Noch nie haben die Eur päer mit solcher Wärme von der Freiheit gered und geschrieben, als zu unserer Zeit.

186.

Von der Monarchie.

Die Westgothen wählten ihre Könige, h ten so viele Unruhen als die Franken, und wu den bezwungen. Der fränkische Thron war er lich und steht noch.

187.

Durch seine zufälligen Vorzüge glaubte sich d Adel in Schweden von eignen Verdiensten dispe sirt, und haßte den König, ohne beim Volk j beliebt zu machen; woraus nach einiger Erschüt rung des Reichs der Untergang seiner großen G walt erfolgte. Gustav Trolle war ein solcher Man

Mit der Ausrottung dieses alten Adels, w cher in der alten Regierung gesessen, und Ans beim Volk besaß, fing Christiern die Zerstöru der Freiheit Schwedens an; denn der Despotism ist dem Adel gefährlicher, als die Republik.

188.

Die ersten Stuarte überließen das Seewe dem Adel, welcher, zufrieden mit der Ehre, Arbeit Piloten überließ. Als das Volk in Gemeinschaft trat, wurden die Britten bereits Cromwells Zeit Herren der See.

189.

Der königliche Hofstaat erhält das geme

lk in ehrfurchtsvoller Bewunderung. Gustav sa beförderte die Pracht des Hofes, als die ütze seiner Gewalt *). Seine Einschränkung ist in in der Noth und unter großen Schulden e Tugend.

190.

Wenn ein König nicht wie Friedrich alles selbst n kann oder will, so ist es seine Politik, Mier in Negociationen und im Krieg mit großer walt zu bevollmächtigen; sie werden, durch dieses rauen und die Gefahr der Verantwortung zu er Führung der Geschäfte ermuntert werden, dieser Gelegenheit Ruhm verdienen können; König wird sogar im Fall üblen Ausganges e moralische Schuld nicht nöthig haben sie zu fen (die Römer kreuzigten nicht wie die Carger ihre überwundenen Feldherren); besonders wird der König durch dieses Mittel Männer e Verdienst von seinem Ministerium wegschre, daher er diese Regel wenigstens dem Scheine beobachten soll.

191.

Der König wird den Hofneid unterhalten, da jeder Minister im Fall der Untreue Ungnade fürchten habe, und verrathen zu werden besorge müsse. Tiberius versäumte, dem Sejanus ein zengewicht zu geben.

192.

Religion.

Das Heer des Pompejus hörte alle Kriegsräthe , gerieth aber in Bewegung, als Cato in seine Rede die vaterländischen Götter als Verfech-

*) Vertot, II, 42. 156. 238.

ter ihrer alten Verfassung anführte. Diese Schlac
verlor Cäsar. (Plutarchs Cäsar.)

193.

Bei Philippi wurden die Soldaten durch Bi
nen und Raubvögel niedergeschlagen, selbst d
Freigeist Cassius war bei der Mahlzeit trauri
Es ist also die Ausrottung des Aberglaubens fi
die Erhaltung eines gemeinen Wesens wichti
und der Gesetzgeber beschäftigt sich ernstlich m
des Volkes Meinungen.

194.

Philadelphia widerlegt die vermeinte Nothwe
digkeit des Aberglaubens und der Priestergewal
weil dieser Staat nichts Ungerechtes sucht, brau
er die Vernunft nicht zu unterdrücken.

195.

Von den Schicksalen und Belohnung
verdienter Männer.

Einem mißtrauischen Herrn werden große V
dienste furchtbar, und der Bürger darf nicht
tugendhaft seyn, als er könnte und wünschte.

196.

Einige Staaten belohnen das Verdienst a
Geiz nicht; andere, zumal monarchische, fürch
es. Selbst Vespasian erniedrigt Antonium,
ihn auf den Thron gesetzt; Gonsalvo Ferrar
stirbt ohne Würden; Cato räth die Demüthigu
Scipio's. Andere müssen die Belohnung,
Cäsar, selbst holen.

Dem Verdienst und der Tugend vergibt r
der wohlbefestigte mächtige Monarch. Wel
Staat davor zittert, ist der Unabhängigkeit un
hig und unwerth.

197.

Das beste Mittel, große Republicaner n

chten zu müssen, besteht darin, daß man ihnen
ürden gebe; durch welche Distinction sie belohnt,
d die künftigen Geschlechter aufgemuntert wer-
, solche Verdienste in solcher Zahl zu erwerben,
dadurch die Furchtbarkeit derselben vermindert
rde, indem einer über den andern wacht.

198.

In Friedenszeiten werden große Männer in
publiken nicht geachtet, der Neid hält sie nie-
. Dieß ist die Ursache, warum Republiken voll
ßer Männer unruhig sind, Rom die Welt er-
rt, Athen die Herrschaft zur See und im Luxus
ält, England seine Könige absetzt, Republiken
ne große Männer keine Unruhen haben, und große
änner billig in Ephesus nicht gelitten werden.

199.

Geistliche und andere usurpirte Güter sollen
ht verkauft, können dafür verdienten Männern
lebenslänglichen Nutzung überlassen werden.

200.

Seit so vielen Entweihungen hat die Ehre,
mals die beste Münze, zumal in armen Frei-
ten, ihren Curs in Bezahlung der Verdienste
sehr verloren.

201.

Die Denkmäler der Alten wecken derselben Geist,
er Menge wegen, in Italien nicht mehr auf;
nlange Inschriften über die unwichtigen Thaten
es kleinen Fürsten sind nicht seelerhebend.

202.

n Ostracismen, Petalismen, Mazen
d andern Mitteln gegen verdächtige oder übermüthige Bürger.

Die Wuth des Volkes muß wie das unterirdi-
Feuer über einen einigen Gegenstand ausbre-

chen, oder dieser Vulcan erschüttert die Grundf
sten des gemeinen Wesens. Rom gegen Coriola
wendet sich an seine Tribunen, Lucumons Vo
mund an die Gallier.

203.

Ordentliche Wege verhindern, daß man kei
außerordentlichen einschlägt, das Faustrecht nic
braucht, noch fremde Hülfe ruft.

204.

Der Richter allzu großer Bürger müssen so vi
seyn, daß sie das Urtheil nach den Rechten ob
Furcht sprechen und exequiren können und dürfe
Zu Florenz waren nur 8, und die Gegenpar
Soderini's berief daher die Spanier.

205.

Entfernung aus dem Lande soll nicht allzu v
len zur Nothwendigkeit gemacht werden, damit
nicht das Verderben der Verfassung in der Mu
ihres auswärtigen Aufenthalts projectiren.
waren von Sicyon 500, durch Nikokles 80 verw
sen worden. So projectirten die verwiesenen Z
richer 1350 die Mordnacht. Eine allzu große Z
entehrter Leute ist dem gemeinen Wesen höchst
fährlich.

206.

Themistokles kann dem persischen König Gr
chenland nicht unterwerfen; die verwiesenen
canier ermorden den epirotischen König, den sie
Hülfe gerufen; Karl von Bourbon kann Frankr
nicht zerstören; die Mordnacht in Zürich geli
nicht; so vielmal haben Verwiesene sich und
welche ihnen geglaubt, verdorben. Wer will ihr
mehr glauben? Nicht der Eroberer, wenn er d
selben falsche Hoffnungen und abgenöthigte Zu
gen zu beurtheilen weiß. Wer wird aber auch
Zahl mehren? Bourbon zerstörte Frankreich ni

er er erschütterte es, und oft haben Verwiesene Italien die Republiken umgekehrt.

207.

Die verjagten Huguenotten waren dem halben ropa willkommen; die Jesuiten niemand, als m König von Preußen: aus welchem der verschie- ne Werth der Menschen zu sehen.

208.

on dem Gesetz der Jahre, so man zur Theilnehmung an Geschäften haben muß.

Die Jugend in solchen Staaten wird den Eifer n große und frühzeitige Verdienste nicht besitzen, nl sie dieselben nicht anwenden kann; daher ihre tten verderbter seyn werden. Ein Gesetz von er Art könnte doch die dispensiren, welche be- dere Verdienste um das gemeine Wesen aufzuwei- hätten, oder durch ein Mehr des großen Ra- s zugelassen würden. Das Feuer großer Tha- und Arbeiten erlischt mit der Wärme des ats.

Kleomenes führte seine Kriegsthaten als Jüng- aus; der unkriegerische Aratus rettete als ngling sein Vaterland, und war die Seele des vischen Bundes.

209.

Gouverneurs, Landvögte u. dgl.

Durch die Freiheit von ihren Gerichtshöfen zu elliren, gewöhnt sich das Volk mit der obersten alt die Idee der Gerechtigkeit zu verbinden, sieht derselben Mißbräuche und Schwäche sel- r. Die alten Franken flohen daher an des igs Hof.

210.

Die Capuaner und Antiaten sandten nach Ro
um einen Prätor, wegen ihrer innern Unruhen
es ist von größter Wichtigkeit, in die eroberte
Länder keine Landvögte zu senden, ehe die Not
wendigkeit sie zwingt, selbst solche zu begehre
Vierhundert Jahre hatte Rom erobert, ehe di
geschah.

Laß die Eroberten sich selbst regieren, aber
dich appelliren, damit du als die Freistätte d
Unschuld und der Priester der Gerechtigkeit ersch
nest, und deine Herrschaft geliebet werde.

211.

Von Auflagen.

Als Chilperich I vom Kopf jedes Leibeigen
eine Summe, und von jeder Juchart (arpe
ein Fäßchen (barrique) Wein einzog, mac
diese beschwerliche Neuerung solches Aufsehen, d
im Jahr 562 die Unterthanen häufig ihre Gü
verließen. — Nun sind die Auflagen mit Re
ungleich höher, als in den Feudalzeiten, denn di
kannten nicht nur kein americanisches Gold, s
dern viele tausend Menschen waren leibeigen.

212.

Von Bündnissen.

Wenn ein Staat den ersten Anfall verbünd
Staaten gegen sich aushalten kann, so kann er
mer gewinnen, weil der Eine die Vielen leicht
trennen kann. So gewiß kömmt das Unglück
Polen aus seiner eigenen Uneinigkeit; so ge
war in Bruder Clausens Jahrhundert Einig
eine unerschütterliche Grundfeste unserer Conf
rat

ıtion. Welche Partei siegen will, unterdrücke alle nterabtheilungen des Factionengeistes unter ihren liedern.

213.

Ueber den Krieg.

Natürlicher Weise gewinnen im Kampfe fürs aterland meistens die an Zahl oder Lage die wächsten scheinen; denn indem sie für ihr Leben id alles streiten, streiten sie verzweifelt, erschö- n alle Listen und fürchten keine Gefahr, weil r Tod gewiß ist. Daher fängt ein kluger Feind t Gnadenbezeugungen und Bekanntmachung des nftigen Regierungsplanes an, damit sie gleich- ltiger werden. Auch in dieser Absicht sind die dgenossen den Oestreichern und Burgundern viel nk für ihre Drohungen und Insulten schuldig.

214.

Daß Eroberung und Krieg Roms Bestimmung ren, zeigt sich auch daraus, weil die größten genden im Krieg, als an der wahren Stelle der tion geschahen, und auch am längsten im Krieg erhielten. Selbst in Antonius Armee gegen Parther war der alte Geist der Subordination, dnung und Tapferkeit zu sehen. Selbst Anto- s, eines Weibes Sklave, besaß noch diese mi- rischen Tugenden und bat die Götter, über Haupt des Vaterlandes Unglück zu sammeln.

215.

Wo nicht alle kriegen können, werden die Ver- diger des Vaterlandes die Herren desselben. Feind kann die Armee vernichten, aber weder Pyrrhus noch ein Hannibal alle Bürger.

216.

Sobald Rom nicht mehr seine Wohnungen und

Tempel zu vertheidigen hatte, also die Nothwendi
keit der Kriege dem Volk unmerklicher wurde, muß
man sich entschließen, die Bürger zu besolden. L
vius beschreibt es.

217.

Die Schwäche der Staaten kam von der Völke
wanderung, oder vielmehr den römischen Kaiser
Aborigines hatten die Alten gegründet, und a
Römer und alle Germanier stritten für das La
ihrer Väter mit ihren Waffen. Aber als nordis
Horden das gewaltige Rom unterjochten, wurd
der Menge entnervter Unterthanen die Waffen ni
wieder gegeben, welche ihnen der Despot vorm
genommen. Seither wurden die Kriege von ein
Adel geführt, der nicht sich zu beschützen, sonde
zu vergrößern dachte, unter sich selbst uneins w
und durch seine Kriege und der Könige Politik e
lich so verringert wurde, daß Miethsoldaten muß
angenommen werden. Der Adel stritt nicht
und fürs Vaterland, sondern sah seine Wohnu
als eine Beute an; vielmehr die Miethsoldat
Die größte Staatskunst ist also, nun das And
ken der Eroberungen durch die Länge der Jahrh
derte erloschen ist, die Unterthanen für die Erh
tung der Gewalt des Monarchen zu interessiren,
mit sie — nicht fechten (es dürfte zu gefährlich se
das Volk zu bewaffnen); aber — die stehen
Truppen nähren, schätzen, und was sich ohne A
fen thun läßt, zu Vertheidigung des Vaterlan
beitragen. Hiezu sollen ihnen Freiheiten gege
werden, welche kein geringerer Fürst eines klei
Staates ihnen geben kann. Die Verbindung
Interessen gibt allem Leben, Kraft und Unü
windlichkeit.

218.

Soldaten, welche nach dem Krieg abged

rden, verwüsten aus Gewohnheit des Müßiggan-
s und Kriegs das Reich, so sie verfochten. Die
arthagischen rückten vor die Stadt; Beweise ge-
n auch die großen Compagnien unter Karl dem
eisen und bei uns die Knechte von der thörichten
esellschaft. Aber die Zahl der beibehaltenen Völ-
r hält zu unserer Zeit die abgedankten im Zaum.

219.

Die Zeit, welche der Nahrungsstand einst un-
den Zelten zubrachte, widmet er nun dem Feld-
u, und wird weder verödet, noch verstümmelt,
dern zahlt.

220.

Nach dem Untergang Roms durch Wilde aus
rden, und nach den Invasionen der Hunnen und
ogolen fürchtet der Beobachter der Geschichte eine
e Revolution durch rebellirende Armeen, welche
e Mameluken sich mit vereinigten Kräften der
häze und Würden unkriegerischer Nationen be-
chtigen und Europa in eine neue Anarchie zu-
rstürzen können.

221.

Der Römer stehende Truppen wurden nach und
h Volk, und ihre Feldlager Städte. Feige, wie
lk, flohen auch die Prätorianer zuerst von Be-
acum. Diese Soldatenrepublik unterschied sich,
ch Montesquieu, von der alten durch den Ab-
ng der Fabier und Brutus.

222.

Seit den stehenden Truppen und zahlreichen
bgarden sind die Citadellen nicht nöthig, die
rger in Gehorsam zu halten; Augustus wohnte
keiner Citadelle, aber die Wasiljiwitsch und
rza.

223.

Siehe, ob nicht die ganze Geschichte unter all Völkern Beispiele ihres Hasses gegen die Twin höfe aufweise. Sie konnten eingenommen werde 200,000 Preußen aber sind nicht so leicht zu ersch gen. Die Vaterregierung eines großen Monarch soll die Kinder nicht schrecken, als wenn sie fehl

224.

Es ist sich nicht zu verwundern, wenn ke Citadellen schützen: Menschenalter lang läßt ihre Eroberung projectiren und der Plan dersell ausdenken. Wer will aber gegen eine so agile Sa als eine Armee ist, sichere Plane zeichnen?

Und Citadellen sind nur zu Einem Zweck g Armeen zu allen.

An Einem unglücklichen Tag wird der Kon einiger Jahrhunderte durch eine Feuersbrunst, E erschütterung oder Mine vertilgt; 200,000 M werden nicht auf Einmal erschlagen, und unter S rius dienen sie allezeit, auch im Frieden.

Es ist leichter, eine Festung zu überrump als eine ganze Armee in Kriegsgefangenschaf bringen.

225.

Ein Reich von ungeheuren Gränzen, von maniern umgeben, mag die Feldlager seiner Gr legionen befestigen, damit sie sicherer neben Kriegswesen friedliche Künste treiben können, d diese Oerter die Zuflucht der Nachbarn w Aber die Monarchien der Europäer sind klein, d werden nicht Nationen verwüstet und ausgere sondern streiten allein Prinzen um Titel und größerung.

226.

Es reicht nicht zu, wenn Festungen zur U werfung oder Erhaltung eines Landes beigetr

en; beweise, daß dieß nicht ohne sie geschehen
ce, und daß sie Hauptursache gewesen.
Die besten Bastionen der Hauptstadt sind die
rger und ihres Interesse Vereinigung mit dem
emeinen. So Sparta. Rom ist selbst nach
nnä unüberwindlich.

227.

Ein Feind kann Festungen hinter sich liegen
en und die Hauptarmee anfallen oder die Haupt-
t erobern; aber nie läßt er Gränzarmeen hin-
sich.

228.

Gustav Wasa wurde von Stockholm einst zu-
geschlagen, weil seine schwedischen und deutschen
hlshaber über Rangstreitigkeiten das gemeine
ereſſe vergaßen. So büßten 80,000 Römer mit
m Blut die Eifersucht Manlius und Cäpio's
cimbrischen Krieg.
So nöthig ist die Unität der obersten Kriegs-
alt, daß sich die freien Römer in gefährlichen
gen der Dictatur unterwarfen, und der alte
den im Krieg immer Fürsten gehorchte. In
land wird in Kriegsnoth das Habeas corpus
endirt, und dem König diese Gewalt überlassen.
Polybius hatte im Krieg der Consul, nach
m militärischen Eid, Gewalt auch über der
ger Leben. Der Unität wegen ist ein Stad-
er.

229.

Es wird von den Phormionen als eine übertrie-
Härte getadelt, daß Torquatus seinen
n hinrichten ließ; aber von der Erhaltung der
Subordination im Heer der Römer hing der Aus-
einer Schlacht ab, welche entschied, ob Lati-
oder Römer einst aller Welt gebieten sollen?

Es war Torquatus um so viel tugendhafter, als
nicht allein sein Leben, sondern auch seinen Cred
unter der römischen Jugend dem Vaterlande au
opferte, und eine That verrichtete, deren zweide
tige Auslegungen der Ehre, welche ihm mehr a
das Leben war, einen Fleck anhängen konnte
So tugendhaft war auch sein Sohn, wenn er d
Armee das Beispiel des Gehorsams auf Kosten s
nes Lebens gab.

230.

Der Feldherr ist wichtiger, als die Arm
wenn eines von beiden schlecht supponirt werd
soll. Siegen nicht unter Marius die Röm
welche unter Cäpio zitterten? Die Armeen be
hen aus Volk, und haben desselben Natur.
vius bemerkt mit Recht die Wichtigkeit der Vols
unter Coriolan. Wir wissen Rudolphs von Erl
Antwort an den Grafen von Nidau*); Eug
Einfluß in das Unglück Ludwigs XIV; den E
fluß des schlechten Ministeriums in den letz
Krieg der Franzosen. Cäsar auf dem Wege n
Pharsalus: vado ad ducem sine exercitu, r
dieser Feldherr nicht Kenntniß oder Muth ge
hatte, zu thun, was einem größern Manne m
lich war. Was machte Antigon aus jenen Arg
spiden, welchen Eumenes zu schwach war? The
war allein groß unter zween Feldherren. T
lehrt aufs neue, daß die Siege mit Recht
Feldherren zugeschrieben werden, daß hierin,
in mehrerm, die Stimme des Publicums W
heit ist, und (nach Machiavelli) der General,

*) S. des Verf. Geschichte der Schweiz. (1806
Band, S. 179.

e Fehler einer Armee zuerst zu überwinden hat, peen Triumphe verdient.

231.

Drei Tribuni militum hatten gegen Veji und idenä nichts vermocht, daher die Römer wieder ictatoren wählten. Die Berner wählten statt inem zween Feldherren, als Karl von Burgund rer Republik den Untergang drohte. Wenn dies ein Fehler war, so beweis't er, wie tapfer das olk seyn müsse, welches ungestraft so hoch fehlen nn, und daß die Schweizer ihre Siege nicht ihren ldherren allein schuldig sind.

232.

So lange Rom seine Feldherren nicht strafte, chten sie durch andere Großthaten ihre Fehler zu rgüten; als man aber auf Claudius Nero zu impfen anfing, setzte dieser, zur Wiedererhalng seines Ruhms, Rom Hannibals Ueberfall is, um Hasdrubaln entgegen zu gehen. So soll an Generale nicht beleidigen oder unbeliebige ssionen bei selbigen in Bewegung bringen.

233.

Nur die Völker sind im Frieden frei, welche wie partaner und Eidgenossen großmüthig im Kriege horchen. Wie können sie anders Tyrannen begen?

234.

Durch lange Kriege um die Freiheit werden e Völker zur Disciplin gezogen und gehorchen nauer, weil jeder Soldat einst Befehlshaber zu rden hoffen darf, die Befehlshaber die freie Naon nach ihrer Würde commandiren.

235.

Kabades zerstörte Amida, weil diese Belagerten n schimpften; die Römer wurden durch der Vaten Insulten zu muthigerm Angriff entflammt;

Bardowick und Lübeck bezahlten eben so theuer ihren Muthwillen; der Holländer impertinente Zeitungen brachten sie an den Rand des Verderbens (1672); die Schweizer wurden von den Schwaben durch Grobheiten zur Tapferkeit entflammt (1499) daher mit Recht Insulten streng zu verbieten sind. Ueberdieß verräth durch solche die feindliche Armee welch Verfahren die Ueberwundenen zu erwarten haben, und macht ihre Ehrsucht rege. — Insultirt auch nicht über Vergangene Fehler, ihr Andenken erniedriget oder erwildet.

236.

Duelle.

Weil die Alten nicht begriffen, wodurch ein Mensch so viel stärker als andere werde, oder durch welchen Zufall ihm in der Hitze des Gefechtes diese heilsame List zum Siege beifällt, hielten sie solche für Gottes Gabe. Daher das Gottesdienstliche der Zweikämpfe, und der Priester, der Götterfreund Gewalt über Nationen, die Physik und Psychologie nicht kennen.

237.

Seit den Karlowingen fließt bei uns in Zweikämpfen Blut. So groß ist die Macht der Meinungen, die auf alte Vorstellungen der europäischen Wilden gegründet sind!

238.

Künste.

Der Ausländer Geld wird nun nach bald dreihundert Jahren noch durch die alten großen Maler und Bildhauer, durch prächtige Gebäude und die Tonkunst nach Italien gezogen. So dauerhaft ist des Staatsmannes Verdienst, der durch Augenlust die halbe Welt in sein Reich lockt.

239.

Fabriken gehören in die Städte, denn auf dem
nd entziehen sie die vielen Hände, die sie brau-
n, dem Feldbau. Daher die Uhrmacher in gröſs-
Zahl zu Genf, in einer Stadt ohne Land, oder
f den Bergen von Neufchatel, die man nicht an-
it, wohnen.

240.

Sprache.

Zur Zeit der Cimbern hofften diese Nordmänner
d in Rom ihre Sprache einzuführen. Die Go-
n redeten aus Respect für das zerstörte Kaiser-
m in den öffentlichen Schriften Latein. Die
rarchen wollten nicht deutsch disputiren. Mit
n römischen Recht wurde neben dem Deutschen
Latein eingeführt, zur Zeit Wilhelms I das
rmännische in England. Das Kirchenlatein war
Siegel der Hierarchie; die Landessprache im
ttesdienst ein Bekenntniß zu Luther. Also ist
Landessprache ein Zeichen der Freiheit.
Schon unter Ludwig Pius Söhnen war den
utschen das Latein eigen, als die beugsamen
ern Franzosen bereits Romanisch urkundeten.

241.

Sitten.

Wenn, dem schönen Geschlecht zu gefallen,
nner weibliche Schwachheiten annehmen, erhebt
ch nicht zu den starken Heldenseelen der Röme-
en. An solchen war auch Griechenland frucht-
. dessen freie Nation, beschäftiget mit den gro-
Interessen des Vaterlandes und des Geistes,
nicht sklavisch schmeichelte.

242.

Die Schweizer, uncultivirt und wie alle R publicaner auster, wurden von Zwingli in seine Brief an ihre Orte besonders durch die Wollüste d Priester gegen dieselben aufgereizt. Luther, unt Monarchen, fing mit dem Finanzwesen an, we ches bei uns unwichtiger war.

243.

Vergeblich untersagen Gesetze alte Gewohnhe ten der menschlichen Natur, nach welchen im eur päischen wie im americanischen Norden die Wild ihr Geräthe, Vermögen und Freiheit in der Mu des Friedens dem Zufall anvertrauen. Wie Ta tus in Germanien, Lafitau und Charlevoix Nordamerica, finde ich in der Schweiz das Spi häufig die einzige Ressource der uncultivirten Me schen, welche für nichts als Louisd'ors zu fühle ihren leeren Geist mit keinen erhabenen Bilde zu füllen, oder in dem Arm der Freundschaft erwärmen wissen. Die Gesetze sind thöricht, lange der Gesetzgeber die Ursachen der Unarten du Ausbreitung der Cultur nicht hebt. Das Spiel im Verhältniß der Unwissenheit eines Volkes i ter demselben gemein.

244.

In der Moral sollte von Menschenliebe u andern Tugenden im Allgemeinen keine R seyn; sondern von dem Detail der Pflichten je Bürgers in seiner besondern Lage. Allgeme Moralien nützen Particularen nichts und sind n stens nur Uebungsplätze der Declamation. E brauchbare Moral fängt an mit Physiologie, fä fort mit Psychologie (nicht mit jener transc dentalen über den Ursprung der Begriffe u. d, sondern mit Beobachtungen über unsere Kr und Gemüthsbewegungen, und genauen Beg

n von ihrer Natur), stellt hierauf die Lage vor, wor= wir sind, nämlich den Bau der Gesellschaft über= upt und besonders unser Verhältniß zu unserm sondern Vaterland, und läßt aus dem allem von lbst fließen, was wir uns und Andern schuldig id. Auf diesem Plan hat Keiner noch recht arbeitet. Mit allem Wahren, was er lehrt, üßte das Feuer Plato's, die Seele Rousseau's rbunden werden, sonst gibt es ein Buch für peculanten. 1785.

245.

Wer sein Vaterland retten will, verschwende n Ansehn nicht, sondern gründe dasselbe auf ele stille Proben seiner tiefen Einsicht und guten sichten; erst in der Noth Tum pietate gravem! a fallen Coligny's Mörder vor ihm nieder: da reckt Richards II Wort den aufgebrachten Pö= l: da stillt Bruder Claus den Tumult der Pas= nen seiner Eidgenossen: da rettet Francesco So= rini *), Bischof und Cardinal, in Pontificali= s, seines Bruders Haus vor der Wuth des bels zu Florenz. Nur Einmal geht dieses an; ichard II stirbt endlich gewaltsam, und Horaz d der Tugend Ansehn retten die Witt nicht. er so wichtig ist dieß jenes einigemal, daß diese ponirende Majestät selbst den Einsichten vor= ht. Sie kann auch das Volk zu andern guten tschlüssen, selbst zur klugen Capitulation mit zumächtigen Feinden bewegen.

246.

Die Menschen mißlingen, wenn sie nicht an er Stelle sind. Monarchische Staaten sind durch ute regiert worden, welche in Republiken, Re=

*) Nach Machiavelli l. c. 122.

publiken durch Leute, welche in Monarchien, beid mehrmals durch Leute, so in idealische Staaten in Klöster oder auf Katheder gehörten. Dami aber Eltern den Ruf der Natur nicht unterdrü cken, so erziehe der Fürst, auch aus seinem Schatz die von der Natur besonders Ausgezeichneten eine Nachlässigkeit hierin ist ein Verlust für de Staat, oder kann seinen Retter oder Rath in ei Corps stecken, dessen Verderben und Unglück e wird. Die Natur spricht bei denen, welche z großen Dingen bestimmt sind, laut. Richelie und Mazarin regieren daher, statt zu predigen.

247.

Wessen Empfindlichkeit von andern Eindrücke leicht anders gebildet wird, der liebt mit Wärm glaubt es oft im Ernst unmöglich, den oder di sen einst kälter zu lieben; aber sein Bild ist nich mit Erzgriffeln auf den Grund seiner Seele gegr ben, sondern wird nur für einige Minuten i Sand gezeichnet und vom Winde bald verweh Darum Festigkeit der Denkungsart ein Haupte forderniß zur Freundschaft, und unter Völker ohne Grundsätze dieselbe am seltensten ist. D Empfindsamsten, wenn sie nicht von starkem Geis sind, sind daher die unbeständigsten Freunde.

248.

Niemand als der Mann von großem Mu (vigor des Geistes) und wahren Vorzügen übe nimmt mit der Besorgung seines Glücks zugle die Sorge für seinen Freund, und lebt und wa auch für den. Daher Theseus mit seinem starke Arm, Harmodius mit der Unbeweglichkeit sein Geistes, Scipio und Lälius mit ihren groß Ressourcen, Heinrich mit der hohen Würde sein Herzens, Sully mit seiner unabhängigen verdien

ollen Seele — Freunde waren, aber Tiberius nd Ludwig XI, XIII, XIV, XV, keine hatten.

249.

Personalien.

Demosthenes war bis zum Spott schwächlich nd zart. Die Perioden in seiner ersten Rede aren so verworren, sein Styl so schwerfällig, daß : ausgezischt wurde; doch er hatte einen Eudemus nd Satyrus. Groß wurde er durch Fleiß, enn er schloß sich oft drei Monate in ein unter= diſches Zimmer, um auf neue Wendungen des= n, was er gehört und gesagt, zu denken; er schor h halb sein Haupt, damit er nicht ausgehen dürfe, enn er auch wollte. Er trat nie ohne Vorberei= ing vor das Volk, denn sie ist θεραπειας δημου ραασκευη. Er hatte noch weder Gewalt noch Ein= iß im 32sten Jahr.

250.

Cromwell sprach: Man steigt nur hoch, wenn an nicht weiß, wie das kömmt.

251.

Tschirnhausen experimentirte im Sommer, im inter folgerte und ordnete er, im Herbst pflegte seiner Gesundheit. Er speiſ'te an den Win= rabenden nicht, und wenig zu Mittag, unter= elt sich mit einem Freund, schlief von 9 bis 2 r, und wieder zwischen 6 und 7, da war sein nförmiger Lauf ununterbrochen und schnell. (Fon= nelle Eloge.)

Hume lebte in der Welt, aber nicht als Petit= aitre, und nicht zum Nachtheil seiner Wissen= aft.

252.

Cassini im zwanzigsten Jahr weissagte nach der

Astrologie (Id.) Der junge Adler fliegt in der e
sten Zeit nicht hoch.

253.

Die Stadt Bologna bestätigte dem Professo
Guglielmini seinen Titel und sein Einkomme
obgleich er als Professor nach Padua ging. (Id.)

254.

Leibnitz las ohne Ausnahme die ganze Bibli
thek seines Vaters, und verachtete, wie Plinius
keine Lectüre. In der höhern Geometrie war
im 26sten Jahr noch neu. Im 50sten wollte er s
verheirathen. Oft studirte er einen ganzen M
nat, oft schlief er 5 — 6 Stunden bloß im Leh
stuhl. Seine Auszüge und Reflexionen schrieb
allein, sich alles auf ewig einzuprägen, und sah
nie wieder an. Wie ein gütiger Fürst ging
gern mit Bauern und Künstlern, wie mit H
leuten, um. Seine Philosophie erhielt ihn in
ständiger Munterkeit. Die Geistlichen straften i
öffentlich und vergeblich, daß er das bloße Nat
recht halte. Er führte einen außerordentlich
Briefwechsel. Im 21sten Jahr fing sein Ruhm
Leipzig hatte ihm den Doctorhut versagt.
26sten Jahr that er seine ersten Reisen.

255.

Chesterfield war überall gesucht, nirgends
liebt, nicht einmal von Männern von Geist,
fürchtet vom König und von jedermann, that
manden Gutes, öffnete niemand sein Herz, un
pfindlich — und doch voll Grazie. Er brachte
Gesellschaften die feinsten Bemerkungen über
menschliche Herz und die menschlichen Handlung

256.

Corneille schloß sich drei Jahre ein und stud
seine Kunst; hierauf erschien er mit Cinna
den Horaziern.

257.

Der Mann von Genie hat keinen Stand, ist
er alle Stände wie ein König erhaben, und
rrscht in der Retraite.

258.

Bei der einsamen Nachtlampe entschläft das Ge-
, das Geräusch des Umgangs muß es erwecken,
Freundschaft es erwärmen. Nicht im Zimmer
rden die großen Geschichtschreiber aller Thorheit
d Passion auferzogen, und Homer war kein
ullehrer. Wir lernen die Bedürfnisse und
elen der Menschen von denen, welche sie bloß
Büchern kannten; welche schlechte Philosophie!
d wie tief unter den alten Griechen und Rö-
rn!

259.

Von den Studien und der Schreibart.

Die Kaufleute bereichern uns mit den Spece-
n Ostindiens, der Schriftsteller mit den Ideen,
Wortfügungen, welche fremden Völkern vor-
lich. Daher die Kenntniß der Sprachen der-
en ihm so nöthig ist, als dem ersten der Weg
Afrika. Er bringe uns aber keine Schminke,
ern kraftgebende Gewürze.

260.

Wenn die alten Erfahrungen auf unsere Zei-
sollen angewendet werden können, so ist das
eimniß, die große Kunst, jeder Sache ihren
ren Namen zu geben.

261.

Die Alten redeten nicht eine metaphysische Sprache
bstrahirten Begriffen und sind darum so evident
traftvoll, weil ihre Bilder auf die Seele fallen,
dieselbe bilden.

262.

Die allzugroße Aehnlichkeit gefällt, nach Su
zer, selbst an Marmorbildern nicht, und es mi
fallen die allzuähnlichen Wachsabgüsse: so die N
tur und Popularität des Ausdrucks ohne Gra
und Delicatesse.

263.

Nur in den Zeiten der Abenteuer gefiel d
Ungewöhnliche, Schwere und Unähnlich-ähnlich
aber Cäsars Bücher dauern ewig.

264.

Wir trachten, die Natur zu kennen; die Alt
fühlten und malten sie.

265.

Das Deutsche ist noch nicht unter der He
schaft einer Akademie; desselben ewige Rhet
werden erst noch in der Werkstatt des deutsc
Genie's ausgearbeitet.

266.

Der, welchen die großen Gegenstände der
litischen Geschichtschreibung ganz begeistern, dri
sich kalt aus.

267.

Viele Geschichtschreiber gleichen prächtigen
lästen, in welchen Armuth wohnt; viele Schwei
Annalisten sind den Wohnungen der Bernerbau
gleich, mit Stroh bedeckt und mit Reichthum
gefüllt.

268.

Ich sah ein kostbares Kamin, es gab aber K
statt Wärme; dieses Kamin, sprach ich, gleicht
heutigen Geschichtschreibung der Franzosen.

269.

Man kann eine Gegend verschönern; sie
zu gründen, ist in der Natur unmöglich un
der Geschichte nicht erlaubt.

0.

270.

Lobet die Tugend nicht, strafet das Laster nicht, get sie.

271.

Plinius hatte ausgeschnittene Pyramiden und umchen, mit Buchs eingefaßte Thiere, Namen Luststücke in seinen Gärten: so war seine hreibart.

272.

Der nachdrücklichste Name jedes Begriffs trägt Würde der Natur, und die kühne freie Wen- ig wird von freien Seelen gewagt; die Gemei- sprechen wie Höflinge, Schulmeister, Predi- oder Bürger; das Genie hat auch hierin kei- Stand.

273.

Im Capitel von den innerlichen Unruhen be- se ich, wie sie aus Mangel der Kenntnisse des ails herkommen; so fließen die Declamationen t Lob der „guten alten Zeit" aus der super- llen Kenntniß des Ganzen, aus der Selten- des Studiums der wahren Geschichten und Mably. Je gemeiner die Begriffe generalisirt den, desto häufiger wird man declamiren; vor n, die superficiellste Nation, die Encyklopädien t.

274.

Machiavelli nährte sich mit Livius und der inua lezione de gli antiche; voll ihres Gei- commentirte er Livium, und schrieb wie sie. e Speise nehme man nicht nur Einmal zu sondern sauge ihr Mark ganz aus; man gehe allein Einmal, sondern alle Jahre des Lebens Tacitus und Cicero zur Schule. Der Compi- muß sie das erstemal erschöpfen, er sucht s als die Schale, und hat Compilationen zu

stoppeln, welche kaum die Welt begreift; der Philosoph hat leider weniger Proviant, er ist aber besser.

275.

Das Genie ist in Deutschland fast unerhört, und überhaupt viel seltener als in den alten Zeiten; und das kommt von unserer Art zu lesen und zu schreiben her. Wir fesseln uns selbst, mehr als uns Tyrannen fesseln.

Johannes von Müller

Briefe an Freunde.

II.

Vorrede des Herausgebers.

Bei der Herausgabe nachfolgender Briefe beschränke ich mich auf wenige nöthige Bemerkungen. Da der Verfasser von seinen Briefen an Andere nur selten Abschrift nehmen ließ, so ersuchte ich bald nach seinem Tode durch die öffentlichen Blätter seine Correspondenten, mir die besitzenden im Original oder in getreuen Abschriften gefällig mitzutheilen: mit dem Versprechen, sie ihnen auf Begehren wieder zurückzusenden, auch auf keine Weise einen Mißbrauch davon zu machen, da ich allen Frevel an Geheimnissen der Freundschaft von ganzem Herzen verabscheue. Meine Bitte wurde erfüllt, und mein Versprechen habe ich gehalten. Seinen vielen Freunden in Deutschland *), welche mir die Briefe meines Bruders auf Sie auf die gefälligste und uneigennützigste Weise mitgetheilt haben, sage ich für den Dienst, den Sie damit der Literatur geleistet, und für Ihre, auch nach dem Tode dadurch bewiesene Liebe

*) oder ihren Erben und Freunden, welche solche besitzen.

gegen ihren Freund, den verbindlichsten Dank und bin überzeugt, daß die Leser diese Empfindung mit mir theilen werden. Ihre verehrten Namen habe ich in dem Inhalts-Verzeichniß (welches am Schlusse beiliegt) mit † bezeichnet. (Die nichtbezeichneten fand ich abschriftlich unter den Verstorbenen Papieren.) Das ehrenvolle Vertrauen, welches so viele ausgezeichnete Gelehrte und Staatsmänner, selbst fürstliche Personen Deutschland mir geschenkt haben, wird Sie, wie ich mir schmeicheln darf, nicht gereuen, und meine gemachte Auswahl Ihren Beifall finden. Andere haben es nicht gehabt: vermuthlich weil sie meine Denkungsart nicht kannten, und darum Mißbrauch befürchteten.

Bei weitem nicht alle, die ich erhielt, konnten abgedruckt werden: bald weil besondere Rücksichten es nicht rathsam machten, bald, um zu vielen Wiederholungen des gleichen Gedankens auszuweichen, und überhaupt weil ich nur mit einer Auswahl des Besten und Wichtigsten dem Verfasser ein würdiges Denkmal stiften wollte. Diese wurde also mit möglichster Sorgfalt gemacht; Andere hätten vielleicht einige weggelassen und andere aufgenommen; ich weiß für die Aufnahme eines jeden einen Grund anzugeben *).

*) Von 86 Briefen an Gleim, welche Herr Körte in seiner Sammlung von Briefen zwischen Gleim, Heinse und Müller (Zürich 18..

Von Briefen und andern Schriften, welche der Verfasser als Staatsbeamter über politische Geschäfte schrieb *), finden sich, bis auf einige wenige, in dieser Sammlung keine. Sie können einst in einer besondern Sammlung im Druck erscheinen.

Von den Briefen aus seiner Jugend habe ich wenige aufgenommen; mir däucht, es sind derselben schon genug bekannt. Und warum auch alle die unreifen Urtheile eines etlich und zwanzigjährigen äußerst lebhaften Jünglings, der kaum in die Welt trat, und die Richtigkeit von Manchem noch nicht gehörig beurtheilen konnte, was etwa einseitig denkende oder leidenschaftliche Männer, um ihn auf ihre Seite zu ziehen, ihm zum Nachtheil anderer, von ihnen beneideter Gelehrten oder über befremdende Erscheinungen in der Literatur einflüsterten — warum alle diese jugendlichen Irrthümer nach so vielen Jahren erst bekannt machen und durch den Druck verewigen? Zumal er die meisten dieser Urtheile später selbst wieder zurück-

---

2 Th. in 8.) herausgegeben, habe ich nur 8 aufgenommen, welche zur Ergänzung seiner Lebensgeschichte vorzüglich wichtig sind.

*) Vornehmlich über den deutschen Fürstenbund, die Nunciaturstreitigkeiten, die Lütticher Unruhen, die Verhandlungen vor dem Ausbruche des ersten Revolutionskrieges, über die schweizerische Revolution 1798 u. a.

genommen, wenigstens gemildert hat. Was hingegen die Entwicklung seines Geistes und die Grundsätze des Lebens und der Wirksamkeit, die er sich schon damals vorgeschrieben, bezeichnet, wollte ich nicht unterdrücken. Die Resultate, die sich für Kenntniß seiner Denk- und Handelns-Weise aus diesen Briefen ergeben, überlasse ich der Beurtheilung des billigen Lesers.

Schaffhausen, 18 Jul. 1814.

Joh. Georg Müller.

1.

An Herrn Doctor J. A. Ernesti in Leipzig *).

T.

Nempe festinatum, rude, levidense, paucis amicis fautoribusque scriptum opusculum TIBI, tot variis gravissimisque negotiis districto, tot meritis Illustri VIRO, religio fere est et piaculum, offerre. Unum est, quod temeritatem meam aliquantum excuset, quod nullam mihi omittendam duxi occasionem, quantum *Tibi* deberem, quas *Tibi* pro praeclarissima doctrina, quam ex ingenii *Tui* monumentis didici, grates habeam, quam *Te* item colam, qua venerer aetate, Ipsi *Tibi* per has litteras sancte, conceptis formulis, testificandi. Antiqui moris ego, absum longe ista multorum consuetudine, qui nullis omnino, honestis? inhonestis? generosis? turpibus? nihil refert, artibus parcunt, modo iis laudentur, qui rerum literariarum condunt Annales. Te excepto, Vir Summe Venerande, ego nemini scripti cujus copiam feci, *Tibi* propterea, quod judicium Ejus Viri, cujus ephemeridi theologiae hucusque unice plurimum fidebam, quem

*) Mit Ueberſendung der Diſputation: Nihil esse Rege Christo Ecclesiae metuendum. Goettingae 1770. 4.

studio partium affectibusque sciebam penitus carere, nec nisi pulcre, profunde, solide edicere, quod ejus inquam Viri judicium praecipue avidus eram cognoscere. Caeteri me nil morantur vel Bibliothecarum vel Diariorum fabricatores, quorum et dedecorosi humaniquc affectus et vitilitigandi foeda lubido pueris ipsis apparent. *Tibi*, Vir Summe Venerabilis! *Tib* placere, magnum praejudicium puto. *Te* co naminibus nostris favente, sublimi feriam si dera vertice. Duo vellem in commentation hac aliter se haberent; unum, quod Fanatico nostros Apocalypticos commodius habuisse vi deri queam. Scilicet ex quo, quantam Musi omnibus, Philologiae maxime et Criticae, cla dem moliantur, quam perperam illa, quà s tegunt, pietatis larva ad promovenda opinio num portenta deutantur, etiam ex Helvetia mea tristi sane nuntio bonoque civi lacrymabili comperi, jam non amplius leniter agendum equis, viris, omnium contentione virium, stu diis omnibus, malo, ne latius serpat et praeva lescat, contra eundum existimo, neque put bonum virum cumque, cui religio, virtus, li terae, cordi sunt, impiis moliminibus, quis u tima pernicies sanctissimis charissimisque re bus, extremum christianae fidei periculum quc tidie paratur, quietum esse posse spectatorem Quam vellem, in illis superstitionis novis mor stris debellandis aliquas meas esse posse partes Si bonae caussae, si afflictis ecclesiae rebu aliquid prodesse possum, indices precor, Vi Summe Venerande! in quo praecipue nostr spes recumbit! Si nihil possum, in magnis piis voluisse sat est. Alterum, quod minus pl cet, illud est, quod fere sub finem opellae n

men excitavi *), quod utpote nullius pietatis vellem abesset. Versatur impraesentiarum studium meum in colligendis ex universa graeca romanaque Antiquitate, nummis, marmoribus — — Originibus Helveticis. Has ubi absolvero, in Patribus aliquid experiri animus est. At diutius, ac volebam, *Te* retinui. Si quid opella mea vel Goettingae vel apud Helvetios *Tibi* prodesse potero, tunc vero beatissimus florebo. Fac valeas, Vir Summe Venerande, Tuis, Academiae Tuae, et universo orbi theologico quam diutissime luceas atque prosis. Scrib. in alma Georgia Augusta April. 11, 1771.

2.

An Herrn Canonicus Gleim in Halberstadt.

Frankfurt a. M. den 30 Sept. 1771.

Trunken vor Freude, von Ihnen geliebt zu werden, las ich Ihren lieben Brief. Ohne Hyperbel: Einen so edlen Freund habe ich verzweifelt unter den Kindern Adams, die vielleicht so oft, als Sie, auch mich betrogen haben, zu finden. Nun, da ich ihn gefunden, soll auch kein Schicksal, keine Entfernung, kein Tod uns trennen. Sie haben mein ganzes Herz und Vertrauen. Es fehlt nichts, als daß ein menschenfreundliches Schicksal mich Ihren Umarmungen wieder entgegen führe, mich aus der Sklaverei des Bigottismus, und der Pedanterei ausführe, und in das Reich des großen Königs bringe, dessen Geist Monarchen der Welt anstau-

*) Vermuthlich ist die am Schluß angebrachte Stelle aus Klozen carminibus gemeint. A. d. H.

nen, und ewige Annalen der späten Nachwelt preisen werden *).

Mein Bellum Cimbricum wird gedruckt. Ich thue mir was darauf zu gute. Aber niemand kann es schätzen, als wer für historische Kritik Sinn hat.

Hier haben Sie ein Exemplar einer Abhandlung, die ich vor zehn Monaten — seit welcher Zeit meine Einsichten und Denkungsart eine gewaltige Revolution erlitten haben — schrieb. Sie ist eine Arbeit von vier Tagen. Das sieht man ihr an **).

In Helvetien ist in gewissen Dingen noch Dunkelheit. Unsere Geistlichen haben Religionsstreitigkeiten über Gesetz, Glaube, Wissenschaft und Natur des Menschen angefangen. Sie wollen mich hineinziehen; quod superi prohibeant! — Antichrist ist ihnen, wer seinen Verstand braucht.

Das Schlimmste für mich ist, daß hier Pflicht, dort Trieb mich nöthigen, mich auf vielerlei zugleich zu legen. So bleibt man ewig Stümper. Was ich am liebsten wünschte, wäre eine Bedienung, welche die Historie und mich zu ewiger Freundschaft vereinigte. Wäre das, so wollte ich mir getrauen, etwas Großes auszurichten.

Wie kann ich mich Ihrer Freundschaft würdig

---

*) Der Verfasser kannte sein Vaterland noch fast gar nicht, und fühlte sich theils durch einige Personen theils dadurch gedrückt, daß er sein Feuer unter die Formen geistlichen Standes bändigen sollte. A. d. Verf.

**) Eine 1770 zu Göttingen gedruckte, von dem Verfasser schon 1771 in der damaligen Leipziger gelehrten Zeitung desavouirte theologische Dissertation. A. d. Verf.

machen? Wie kann ich den Verdacht von Nebenabsichten ablehnen, der mein Herz gewiß nicht vergiftet, aber zu dem ich Anlaß geben könnte? Edler Freund! ich appellire an die Gefühle Ihres Herzens.

3.

An Herrn Friedrich Nicolai, Buchhändler in Berlin.

Schaffhausen, 29 Febr. 1772.

M. H. Vor ungefähr einem halben Jahre machte mir der Göttingische Professor Schlözer den Antrag, ob ich mich entschließen wollte, kirchenhistorische Recensionen zu Ihrer allgemeinen Bibliothek — besser ins Archiv der neuen deutschen Literatur, das Sie verwalten, zu liefern. Ich habe für Ihre Bibliothek (ohne Schmeichelei) immer mehr Hochachtung gehabt, als für die ganze Sündfluth der übrigen Journale, Bibliotheken, gelehrten Zeitungen, und wie alle diese Tummelplätze der deutschen Gelehrten heißen. Sie werden mir das leicht zuglauben, wenn ich Ihnen sage, daß ich alle Männer, die zur Ausbreitung einer möglichstfreien Denkungsart, zur Abschüttlung des Despotismus des Aberglaubens, zur Cultur der Nationen und Verfeinerung ihres Geschmacks etwas, viel oder wenig, thun, daß ich diese alle für große Wohlthäter des menschlichen Geschlechts ansehe, und wenn ich im alten Rom gelebt hätte, gewiß würde haben apotheosiren lassen. Unter meinen neuen Heiligen wären Rousseau, Voltaire, Lessing und der Doctor Semler weit oben an gestanden. Ich versprach Recensionen, und schickte wirklich eine von Semlers Tertullian nach Göttingen,

weil Herr Professor Schlözer sie Ihnen zuschicken wollte *). Seit dieser Zeit habe ich verschiedene Versuchungen gehabt, an andern Journalen zu arbeiten, und die Absicht meines Briefes ist, daß Sie, m. H., mir die Frage beantworten möchten: ob ich ferners mit Ihrer Bibliothek Verbindung haben soll oder nicht? Glauben Sie mir auf mein Wort, daß nicht Recensentensucht, denn die hätte ich sonst wohl befriedigen können, mir diese Frage in den Mund gelegt hat. Nur wollt' ich, ohne Ihr Wissen, mein Wort nicht brechen.

Wenn ich fortfahren soll, so werden Sie es mir nicht verdenken, wenn ich die Wissenschaften nenne, in denen ich am liebsten recensiren möchte: 1) Schriften, die die Helvetische Geschichte, Literatur, Politik, Theologie betreffen. Nehmen Sie mir nicht übel: Ihre Bibliothek hat in der Schweiz wenig Credit in diesem Stück; denn die meisten Recensionen helvetischer Schriften sind, beim Wilhelm Tell! ganz elend und fade. Ein deutscher Recensent sieht unsere Sachen selten aus ihrem wahren Gesichtspunkt an. Ich habe mich als Bürger, Freund der Wissenschaften und Geschichtforscher auf dieses Fach gelegt, und 1775 oder 76 sollen sie in einem Theil der allgemeinen Welthistori Annalen der helvetischen Nation, ihrer Denkensart, Sitten und Cultur, oder vielmehr Prolegomena zu dergleichen Annalen, die ich in meinem ganzen Leben werde auszufüllen trachten, zu tadeln und zu kunstrichtern bekommen. (Vor erkauftem Recensentenlob behüte mich der liebe Gott!) Ich sehe die Wolke über dem Geist eine

*) Sie ist abgedruckt im XVII Band der Allg. deutschen Bibliothek.

halben Million unwürdiger Helvetier; ich kenne die Fesseln, welche die verwünschte Orthodoxie des siebzehnten Jahrhunderts ihren Geistern angelegt hat; ich möchte die Wolke zerstreuen, ich möchte die Fesseln zerreißen, und lieber noch für das Beste meiner Nation mich aufopfern, als ihre Geschichte schreiben! 2) Schriften, die zur Theologie und Kirchengeschichte gehören. Mein Freund! (denn seit Sie die Literaturbriefe und Abbts Correspondenz herausgegeben haben, sind alle redlichen Deutschen, alle Patrioten Ihre Freunde) ich bin ein Feind aller Sklaverei im Denken; lieber gar nicht gedacht, lieber ein Orangutang seyn, als nachbeten, was Väter und Großväter geträumt haben! Mit Einem Wort, ich bin so orthodox, wie Ihre Berliner Geehrten, wie Büsching, Spalding, Semler und Toussaint, wie Abbt der Edle, unsterblichen Andenkens; (nämlich es versteht sich, daß der ganze Verlag von seiner portugiesischen Geschichte und Welthistorie verloren geht oder aufbrennt: das der Apollo wolle!) Ich halte den für den besten Christen, der der redlichste Mann, der beste Freund, der Edelste und Größte ist; um seine Dogmatik bekümmere ich mich wenig. Hier haben Sie mein Glaubensbekenntniß. Wenn Sie darüber in orthodoxe Verzuckungen fallen, so lesen Sie Melchior Göze: der ist eine wahre Panacee. Wenn Sie aber selbst so urtheilen, dann, m. H., lassen Sie uns gute Freunde seyn und die ganze polemisch-theologische Welt im Winkel auslachen. 3) Historie überhaupt. Diese war immer mein Lieblingsstudium; aber ich habe sie nicht à la Lünig und Gruben studirt. Ich wende sie gern aufs Leben an, d. i., ich halte nicht, wie einige neuere buntscheckige Charakter- (Carricaturen-) Maler dem sel. Cäsar oder Alexander eine schöne und erbauliche

Leichenpredigt; ich liebe die Historie erst, wenn ein Tacitus, ein de Thou, ein Hume, ein Voltaire oder Bayle sie schreiben. Ich danke Grupen, daß er Origines Germanicas geschrieben, Lünig und Dumont, daß sie ungeheure Materialien, wie Heloten, gesammelt — darum, weil ich diese Leute brauchen kann; aber dem menschlichen Ge schlecht im Ganzen, lieber Gott, dem haben sie ja gar nichts geholfen. Wer doch weise würde und lernte, Geschichte für den Menschen, nicht für Motten und Bücherwürmer schreiben! 4) Kleiner belletristische Schriften, und Philosophie (nur ums Himmels willen, nicht scholastische)!

Es hat nicht die Meinung, als wollte ich re censiren alles, was die fruchtbaren Federn der deut schen Bücherschreiber von Jahr zu Jahr in diese vier Fächern zur Welt bringen. Wer wollte dene nacheilen! Menschenkräfte, Recensentenfleiß, all Kniffe reichen nicht hin. — Ein Verzeichniß me ner Autoren senden Sie mir allemal bei guter Zei Ich flechte lieber etwas länger an meinen Geißel oder Lorbeerkränzen: sie sind desto dauerhafte Auch bestimmen Sie mir ja nicht, welche Bücher i weitläufig, und welche ich kurz recensiren soll? Ic schreibe nicht um einen Bissen Brod; also werd ich nie unnöthig weitläufig seyn. Verlassen S sich darauf. Aber viel vorschreiben lasse ich m nicht gerne.

Ich habe mein Anliegen gesagt. Von gewisse andern Materien reden hungrige Autoren lieb als ich; Sie werden über dieselben Punkte, wen ich mich aufs neue verpflichten soll, schon mit m sprechen. Leben Sie wohl ꝛc.

4.

An Herrn Friedrich Nicolai, in Berlin *).

28. März 1772.

— Auch pädagogische Schriften übernehme ich zu recensiren. Mit Einem Wort (die Mathematik ausgenommen) alles das, was weiland derjenige deutsche Gelehrte, den ich unter allen am meisten wo nicht verehre, doch liebe, der sel. Abbt, in der Periode der Literaturbriefe und im Anfang unserer Bibliothek übernommen hatte.

Sie wollen Erinnerungen, die zur Vervollkommnung der Bibliothek dienen, mit Dank annehmen? M. H., so lange in dem Plane derselben enthalten ist, kein einziges Werk der deutschen Pressen unangezeigt zu lassen, so lange läßt sich auch an der Bibliothek nichts Hauptsächliches verändern. Durch Stillschweigen und möglichste Vervollkommnung werden Sie den Lesern den Ennui vergüten, den die Geschichte der gelehrten Fehden und der kleinen Interessen der deutschen Gelehrten, die uns nichts angehen, Einigen bisweilen verursacht haben. — Das gestehe ich aufrichtig, daß die Literaturbriefe, bei allen anderweitigen Vortheilen der Bibliothek, doch unstreitig weit geschickter wären, eine Revolution im Geschmack der Deutschen anzurichten, Genies zu bilden und zu leiten, und von den Fortschritten des menschlichen Geistes in

*) Mehrere Briefe an Nicolai von 1772 — 1774 beziehen sich bloß auf Müllers gelieferte Recensionen oder auf literarische Fehden derselben Zeit, die nun vergessen sind u. dgl. und verdienen den Druck nicht.

unsern Zeiten der Nachwelt einen richtigen Begriff beizubringen. Ein Journal, das 1) alle wichtigen Producte der Deutschen, 2) die wichtigsten Werke der Ausländer im Geist der Literaturbriefe recensirte, wäre unvergleichlich. (In der Schweiz hat jemand ein solches Project gehabt.) Die Anzeige aller Bücher gehört auch mehr in eine gelehrte Zeitung, als für ein Journal, das man in hundert Jahren noch lesen soll. Vergeben Sie mir, mein Herr, wenn ich Ihnen zu freimüthig schreibe, und glauben Sie nur, daß ich in Ihnen nicht sowohl den Archivarius der deutschen Literatur, als vielmehr den Freund verehre, den Patrioten, dem jeder Vorschlag zur Aufklärung der Nation willkommen ist. —

In einem spätern Briefe vom 21 Aug. 1772 sagt M. noch ferners hierüber:

„Zwei Dinge wünschte ich: 1) Ihre Recensionen sind zu lang und zu kurz. Zu lang — oft bei unwichtigen Büchern, die keinen Menschen als nur geborne Einfaltpinsel verführen können. Sollten nicht die weitläuftigern Anzeigen für solche Bücher eigentlich gehören, die in ihrer Art Epoche machen, die auch nur neue Ideen geben, neue Plane entwerfen? 2) Alle Patrioten, auch alle Recensenten bei der Bibliothek sollten gemeine Sache gegen alle die Schriftsteller machen, welche zur Schande unserer Nation, ewig nur nachahmen. Wir sollten endlich einmal alle auf Originalität der Gedanken und des Ausdrucks dringen. Man sollte es in den Plan der Bibliothek verweben, die Originalgenies, sollten sie auch entsetzlich irren oder anfänglich mit vielen Fehlern schreiben, zu unterstützen und zu ermuntern. In diesem Stück und überhaupt im Enthusiasmus für die Freiheit bin ich ganz Britte. Das ist's, was

mir den Aufenthalt in Helvetien unausstehlich macht; hier scheint mir die Freiheit auszusterben. Ich verfluche alle Fesseln meines Geistes; alle demüthige Mittelmäßigkeit, alle orthodoxe Denkungssklaverei ist mir ein Gräuel.

Auch ich habe Schlözern um seines Ruhms, um unserer und der künftigen Generationen willen gebeten, statt Polemiken eine bessere Universalhistorie nach seinem gedruckten Ideal, Observationen über die Pädagogik und russische Annalen herauszugeben.

In dem Bellum Cimbricum — habe ich mit dem Anfang der deutschen Reichshistorie eine Probe gegeben, wie meiner Meinung nach die alte Geschichte einmal für allemal erschöpft, und hundert und tausend kritische Streitfragen mit eins abgeschnitten werden könnten. Ihr Recensent beurtheile diese Schrift nach der unparteiischen Wahrheit; nur das Schimpfen (denn noch gibt es schimpfende Kunstrichter genug) will ich mir recht sehr von ihm verbeten haben. Vincat veritas, pereat memoria mea, si sciens unquam obfuerim, schrieb ich. Wegen einiger Noten hätte man mich bald verketzert.

Lob und Ehre, Gnade und Freundschaft Apolls und aller neun Musen, der Beifall aller guten Götter sey für den Recensenten des Batteux *), XVI, 17. Ich weiß nicht, lebt der Mann in Tibet oder Berlin, aber versichern Sie ihn meiner wahren Hochachtung. Lange habe ich eben so gedacht, und bisweilen darob gelitten. Diese Recension war Speise für meine Seele. Ueber die Recension von Michaelis Gedichten wunderte ich mich

*) Er war Herder.

sehr. Ist doch sein travestirter Virgil eine unausstehliche Lectüre! Warum Kanonen vor Troja pflanzen, die Patriarchen mit Perücken abmalen — das ehrwürdige Alterthum, warum das entweihen? „Odi profanum vulgus et arceo.“

5.

An Herrn Säckelmeister Joseph Anton Felix von Balthasar zu Lucern.

Schaffhausen,
den 2 August 1772.

Hochwohlgeborner,
Hochzuverehrender Herr!

An Sie schreib' ich mit eben der Ehrfurcht, als schrieb ich an einen edlen Griechen aus den Jahrhunderten ihrer Großthaten. Der Grieche war ein Held gegen die Perser, Sie streiten lange Jahre schon mit größerm Heldenmuth gegen Vorurtheile, die ärgsten Feinde unsers Vaterlandes. Der Grieche wurde angefeuert durch den Beifall seiner Nation und die Thucydide und Xenophonte, welche seine Thaten der Unsterblichkeit überlieferten. Noch haben wir keinen Plutarch gehabt, der Sie und manchen edlen Patrioten verewigt hätte; Sie mußten es durch Ihre Schriften selber thun. Der Dank Ihrer Landsleute .... nun, hievon genug! Ich habe manchmal gegen mein Geschick gemurret, daß es mich unter ausartenden Helvetiern und nicht zur Zeit der edlen, freien Scipionen, der Perikles und Xenophon hat lassen geboren werden. Mit Enthusiasmus hätt' ich ihre Freundschaft gesucht. „M. „Fr., hätt' ich ihnen gesagt, es sey Freundschaft „unter denen, die das Vaterland lieben! Betet

„wen ihr wollt — mir verschlägt das nichts —
„den Zeus, den Osiris oder den Bacchus an; ich
„liebe mit gleicher Wärme eure großen Seelen.
„Noch mehr, ich möchte die Thaten meiner Väter
„verewigen. Helfet mir mit den geheimen Nach-
„richten auf, die ihr in euren Larariis von den-
„selben aufbewahret. Lasset uns Freunde bleiben,
„so lange wir die Sonne sehen."

Ich weiß nicht, wie die edlen Griechen mir antworten würden. Aber was Sie auf diese Bitte antworten würden, das läßt Ihr großer Charakter mich vermuthen; das werden Sie mir doch mit helvetischer Freimüthigkeit sagen? Meine Philosophen und meine Erfahrung haben mich gelehrt, daß zwischen edlen Seelen und denen, die es werden wollen, eine Art unerklärlicher Sympathie herrsche. Derselben hab' ich vielleicht meine meisten deutschen und helvetischen Freunde zu danken.

Beiliegendes Buch *) soll nicht eine Probe seyn meiner Art, Geschichte zu schreiben. Nur eine Beleuchtung des Anfangs der Reichshistorie und vaterländischen Geschichte, nur ein Vorschlag soll es seyn, wie unzählige kritische Schwierigkeiten einmal für allemal abgeschnitten und die ganze alte Geschichte erschöpft werden könnte. Je freier ihr Urtheil darüber seyn wird, desto schätzbarer wird es mir seyn.

Ich schreibe ein anderes Buch, das Ihnen interessanter vorkommen muß — Annalen der Menschen und Sitten Helvetiens, zur englischen Welthistorie. Die Kriegsgeschichte aller Völker ist meist ausführlich genug beschrieben. Ueber die origines seminaque rerum, über die Gründe unserer

*) Bellum Cimbricum.

jetzigen Verfassungen, die Fortschreitungen unserer Cultur, die Geschichte unserer Menschheit, unsere Patrioten und Helden in Friedenszeiten, haben wir noch wenig. Wollte der Himmel! ich könnte diese Lücken auch nur zum Theil ausfüllen, auch nur die Bahn vorzeichnen, auch nur die Meilenzeiger und Marchen setzen.

Wenn ich schon wüßte, daß Sie mein Freund seyn wollten, so würd' ich eine Frage wagen: Patrioten und große Helvetier haben bis dahin mich mit Beiträgen reichlich unterstützt. Würde wohl auch ein Balthasar mir seine Schätze nicht versagen? Würde er wohl, um das Vergnügen mittelbar und unmittelbar die Geschichte seines Vaterlandes umgeschaffen zu haben, und um den Preis meiner ganzen aufrichtigen Freundschaft, mir den Gebrauch seiner vortrefflichen Sammlungen erlauben? Eine Betrachtung macht mich etwas schüchtern. Ich veranlasse bei Ihnen den gerechten Verdacht, als sucht' ich erstlich Ihre Beiträge und dann zuletzt erst Ihre Freundschaft? Ich schwöre Ihnen bei der Asche unserer Väter, daß Ihre Freundschaft, edler Patriot! mir unschätzbar seyn wird, wenn Sie mir auch kein Blatt von Ihren Sammlungen geben. Danken werde ich Ihnen wohl, in Briefen und daß es die Welt hört, wenn Sie mir mein Ansuchen gewähren; schätzen und lieben werde ich Sie, wenn Sie sie mir auch nicht gewähren.

Kann ich Ihnen jemals, als Geschichtforscher, als Bürger oder als Mensch, dienen, so erwarte ich Ihren Wink, und werde mich glücklich schätzen.

Leben Sie wohl. Bis ich mich Ihren Freund nennen darf, nenne ich mich

Ihren ergebensten Diener
Johann Müller.

6.

An Herrn Professor Schlözer in Göttingen.

Schaffhausen, 16 August 1772.

Ich bin ganz im Enthusiasmus, seitdem ich, th. Hr. Pr., die Vorstellung der Universalhistorie und die allgemeine nordische Geschichte gelesen, mit Nachdenken gelesen und geprüft habe. Ich lerne alle Tage deutlicher die für mich beschämende Wahrheit, daß ich in der Geschichte noch fürs Erste nichts wisse. Aber alles will ich anwenden, daß in den fernen Geschlechtern mein Name nach Ihrem Namen auch bisweilen genannt werde. Alle meine historische Lectüre — und die will ich unermeßlich machen — alle meine Sammlungen werde ich auf die große Idee (Vorstell. S. 18 — 44) concentriren, alles thun, um nach dreißig Jahren einen Versuch einer Geschichte des menschlichen Geschlechtes schreiben zu dürfen. Meine Empfehlung, mein Stolz bei der Nachwelt wird die Nachricht seyn, daß ich Ihr Schüler und Ihr Freund gewesen bin. Lachen Sie nur nicht über meine Projecte; sind sie allzu kühn, so beschwöre ich Sie, es mir zu sagen. Halten Sie ihre Ausführung für möglich, so wird ein Wort Aufmunterung von Ihnen mich zu großen Dingen mächtiger wecken, als alles Journalistenlob, das Erfurt und Leipzig, Halle, Hamburg, Paris und Neufchatel mir zuposaunen können. Ihr Rath wird mir immer unendlich wichtig seyn; anbeten werde ich ihn nicht, denn das würde mich Ihrer Freundschaft unwürdig machen — aber ihn reiflich überlegen, ihn scharf prüfen, das werd' ich. —

Wie? wenn wir einst einmal unser Project, Origines Burgundicas gemeinschaftlich herauszugeben, ausführten? wir wollten uns in die Schrift-

steller theilen: Sie oder ich, einer schriebe de Text, der andere die Noten. Große, Hauptschrif steller wollte ich wohl bekommen, die kleinern (se tenern) könnten Sie hinzusetzen. Oder wollten Si (das wäre unendlich besser!) wollten Sie allein d mittlern Geschichte diese Wohlthat erzeigen?

Wird S. 115 der Allg. nord. Geschichte, Kj len nicht ein wenig zu schnell Sevoberg? Sol ten die Römer ein Gebirge mitten im Land wo schon gekannt und gemessen (immensus nec R phaeis jugis minor) haben? — Es wäre etw werth, wenn Sie die ganze Abhandlung bis S. 20 in 50 Seiten concentrirt und, mit kurzen kritisch Noten, nichts als sämmtliche Stellen der Alt vom Norden von Moses bis hinunter aufs Mediu Aevum hätten abdrucken lassen. Wie kömmt' daß Sie's nicht thaten?

Hans Jacob Rüger schrieb um 1600 ei „Chronika der Stadt Schaffhausen," und die m sten Exemplare gehen bis 1730, 60, 70. So schri Samuel die Geschichte seiner Zeit und die v ihm benannten Bücher gehen bis einige 40 Jah nach seinem Tod. Rüger sammt allen seinen S sätzen heißt bei uns gleichwohl der Rüger, Name ist appellativum geworden. So hießen S muels Bücher mit allen ihren Zusätzen Samu Bücher bei den Hebräern.

Oriental. Bibl. II, 76. Mir däucht, ein so nanntes vitium grammaticale im Hebräischen allemal eine Empfehlung der Leseart. Es ist wal scheinlicher, der Copist habe das Ungewöhnli zu etwas Gewöhnlichem corrigiren wollen, als d Gegentheil.

Seit a. 1000 kenne ich nun unsre Geschic schreiber aus der Maßen wohl. Keiner ist gröb keiner hat mehr simple Wahrheit, als der Va

der helvetischen Geschichte, unser Herodot und Livius, Gilg Tschudy. So weit dieser geht, ist Licht und Klarheit: vor ihm und nach ihm Finsterniß und Dunkel.

Nun habe ich noch etwas auf dem Herzen — ich will es Ihnen gerade heraus sagen; ich habe schon manche Apologie für Ihren, nehmen Sie mir's nicht übel, bisweilen etwas buntscheckigten Styl halten müssen. Sie mengen, sagt man, zu viel ausländische Wörter unter ein sonst sehr schönes und körnichtes Deutsch. Das hat Cäsar nicht gethan, und er war doch noch länger in Gallien, als Sie in Petersburg gewesen, und verstand so gut Griechisch, als Sie Französisch. Deßungeachtet redet er ein reines simples Latein. Auch haben Sie von Mosheim das nicht gelernt; Mosheim sagt nirgends: „N. war ein Mann von superiören Einsichten; — nach dieser Retraite u. dgl. Das alles sage nicht ich, ich bin unschuldig wie eine Taube; was ich von meinen Freunden gehört habe, das habe ich Ihnen kund gethan, und ich werde Ihnen ferners sagen, was Geschichtforscher von Einsicht oder sonst Männer von Geschmack an Ihren Schriften aussetzen. Ich befürchte nichts von Ihrem Unwillen, denn alle diese Tadel können mit der tiefen Hochachtung und mit der patriotischen Dankbarkeit, die man Ihren großen Verdiensten und mühsamen Aufklärungen schuldig ist, sehr wohl bestehen. Wenn Sie einst nach der Schweiz kommen, so sollen Sie sehen, daß Füßlin und ich und alle, die an den Alpgebirgen vom Randen bis an den Gotthard und Lukmainer mit der Geschichte sich beschäftigen, deßungeachtet niederfallen und anbeten. Wir erkennen gar zu lebhaft, wie gar nichts alle Kinder der Menschen sind gegen einen Göttingischen Professor; daß man in Göttingen mit gutem Ge-

schmack und wahrer Weisheit sich bis zum Taumel
berauscht, wenn wir nur etliche Tröpfchen genießen
und daß wir durch die Gnade der deutschen Pro
fessoren allein noch einigermaßen in der gelehrte
Republik unsere Häupter aufheben dürfen; wie de
große G. und der weltberühmte H. nebst Ander
sehr wohl wissen und uns arme Sünder bei Gel
genheit fühlen lassen. Oft erstaunt ganz Helvetie
über die erhabenen Geheimnisse, die wir nur z. B
aus den schweizerischen Recensionen in der allgeme
nen historischen Bibliothek lernen. Im Ernst
mein lieber Herr Professor — oder vielmehr, mei
verehrungswürdiger Freund! kann ich Ihnen sage
daß Sie mir noch einmal so lieb sind, weil der p
dantische Professorstolz manches deutschen oder Gö
tingischen Lehrers, nebst der Einbildung, als wüß
niemand nichts, der nicht auf einer Universit
wäre, Sie nicht angesteckt hat. Ich mag nun selb
ein Journal anfangen, oder zu einem andern be
tragen, so werde ich oft mit Vergnügen manche
sogenannten Viro celeberr. die Löwenhaut abz
ziehen und ihn zu belehren suchen, daß diese Gött
in der gelehrten Republik Menschen sind, wie a
dere. — Im Geiste eines Prorectors, der dur
seinen rothen Mantel sich über alle übrigen Me
schen von Erde und Staub erhaben glaubt, ist z. B
die in der That lächerliche Beurtheilung der Tscha
nerischen Geschichte von Bern geschrieben. D
gute Landvogt Tscharner wird wie ein Stude
beurtheilt; wir Schweizer lasen die Worte dies
Zorns und — lachten. —

Anm. des Herausg. Der kernhafte Schlöz
nahm jenen Tadel seiner Schreibart recht gut auf, u
antwortete Müller: „Wenn Sie sich Mühe geben fi
„mich wegen meines Styls, bei Kennern Apologien
„halten, so kommt mir das eben so vor, als wen

ein Mädchen, die häßlich ist, und es weiß, daß
äßlich ist, und sich völlig darob tröstet, zu
r Beauté demonstriren wollen. Der Himmel
, ich habe all meine Tage keinen Anspruch auf
Ruhm eines Stylisten gemacht: ich weiß gar
, was Styl ist; denn ich schreibe bloß, wie
der Schnabel gewachsen ist, und wunderte
manchmal, wenn Leute gut von meinem
, z. E. in der Vorrede zu Chalotais, spra=
*). Sollte indessen mein Styl, ohne daß
weiß und verlange, gut seyn, wenn ich weni=
fremde Worte brauche: o so ist da leicht Rath
haffen, und ich verspreche Ihnen künftig mehr
utsch zu schreiben — aber gewiß auf Kosten
Energie und Kürze. Uebersetzen Sie mir doch
. *Retraite* gleich kurz und gleich kräftig! Se=
Sie, wie viel Nutzen ich von Ihrer Offenher=
it zu ziehen weiß! u. s. f. — Aber sollte es
ich solche Schulfüchse geben, die da glauben,
r der Universität könne nichts Gutes geschrie=
werden? Dankbar erkenne ich alle die Vor=
einer Universität, besonders wo eine Göttin=
Bibliothek ist: aber lebhaft fühle ich sogar
gewisse Nachtheile der Universitäts=Autor=
, die vielleicht die Vortheile völlig balanciren
mich vielleicht selbst einmal determiniren, statt
nficirten Universitätsluft eine andere freiere
chen, sobald ich über meine 40 Jahre hinaus

---

halotais Versuch über den Kinder=Unterricht, den
chlözer, aus dem Französischen übersetzt, mit einer
orrede gegen Basedow, herausgab. Göttingen.
71.

7.

An Herrn Friedrich Nicolai, in B

Schaffhausen, 25 August 17

„Erschrecken Sie nicht vor dieser langen D sion*)! Es können Jahre verstreichen, ehe ich so weitläuftige wieder mache. Aber einmal unser Verfasser der Wahrheit und der Aufkl mit seiner Heuchlersprache, und, durch nic verachtende Gründe wirklich schaden; wollte ich gern einmal ein freies Wort sp und mein ganzes System, das System Ihrer Theologen, ausführlich vortragen; endlich — che dieser Raisonnements unsers Verfassers h bei den Göttingischen Theologen ebenfalls hört; so buchstäblich, daß ich dieß Buch an lich für ihr Product halten wollte. Die Rec soll wohl Aufsehen machen. Sollte ein Man Einsicht und Ansehn den Verfasser dieser oder andern Recension wissen wollen, so erlau Ihnen, mich zu nennen. Ich überlasse das Ihrer Klugheit. Vielleicht kann die Bekanntm mir zuweilen nützen."

Anm. d. Herausg. Diese Recension nicht gedruckt.

Wie der junge Müller von einer fast a schen Verehrung des alten theologischen S schon am Ende seines Aufenthalts zu Göt wie er einmal die Unhaltbarkeit mehrerer Bestimmungen erkannt zu haben glaubte, n ner Lebhaftigkeit zum Entgegengesetzten überg

*) Eines nun längst vergessenen, hauptsächlich gegen Semler gerichteten, Buches: Der Lehrbegriff des Naturalismus, der schädlichste Mein

ſt oben XXIX. 99—101, 104—105, 111, 114,
n ihm ſelbſt in ſeiner Lebensgeſchichte Th. XXIX,
angezeigt worden. Die ſchon ſichtbar gewor-
Tendenz der Allgemeinen deutſchen
iothek, das alte Syſtem ganz umzuformen
s rein rationaliſtiſch, das heißt eigentlich,
r damaligen Philoſophie vereinbar zu machen,
früher ſchon Lambert tadelnd bemerkte *),
m willkommen: denn ſie war auch die ſeinige,
ſchloß er ſich nach ſeiner Rückkunft in das
and mit jugendlichem Feuer an die Mitarbei-
n. Was andere ältere Theologen nur be-
lich anbahnten, das wollte er mit dem Eifer
Reformators muthig und bis in die letzten
ate, die einſt herauskommen würden, frei her-
ten. Obige Recenſion iſt zwar unter ſeinen
chriften nicht mehr vorhanden, aber es läßt
eils aus andern Schriften von dieſer Zeit,
aus Nicolai's Antwort auf Ton und Inhalt
en ſchließen, der viel derber geweſen ſeyn
als diejenigen damals noch gerne ſahen,
die theologiſche Reform nur langſam und
uniculos, aber deſto ſicherer bewerkſtelligen,
bis zu einem gewiſſen Ziele gehen laſſen,
abei das Heft in Händen behalten wollten.
hr ſie ſich hierin irrten, hat der Erfolg ge-
Nicolai gibt ihm in ſeiner Antwort vom
ct. 1772 hievon Nachricht, nicht ohne beißende
kungen darüber, und fügt am Ende noch
ſehr gute Räthe über M's Sprachfehler und
allzu declamatoriſchen Styl bei.
colai, welcher die Recenſion, nach des Ver-

---

*) S. deſſen deutſchen Briefwechſel Th. II, 124. I,
19.

fassers bestimmtem Auftrag, zween berühmtem
mit Recht verehrten Theologen zu Berlin in
Handschrift mitgetheilt hatte, die den Ton d
ben, als für diese Zeit noch viel zu freimüthig,
billigten, schreibt unter Anderm:

„Sie wollen also künftig weniger theolo
„Bücher recensiren: sehr wohl. Freilich hätt
„vorausseh en sollen, daß zu einem theologischer
„censenten eine gewisse Bedächtlichkeit, die all
„genstände nur aus einem Augpunkte betra
„gehöre, und daß dabei noch eine Hinterhä
„keit seyn müsse, die die Meinungen auf Sc
„ben setzt, sich hinter Worte verschanzt un
„Nothfall sich, aller gewagten Meinungen un
„tet, noch zum Dortrechtischen oder Trident
„Concilium zu bekennen scheinen kann. J
„hätte wissen sollen, daß Ihnen, mein mu
„helvetischer Freund, diese Eigenschaften eines
„logischen Recensenten fehlen, und daß de
„Mangel, selbst unsern besten Theologen,
„Einsicht und Wahrheitsliebe nur schlecht
„scheint. Die neuen guten Theologen zettel
„heimliche Verschwörung wider den Despoti
„der Dogmatik an; sie wollen daher auch de
„sten Streiter nicht in ihre Partie nehmen,
„sie merken, daß er geneigt ist, durch Schwert
„zu erhalten, was sie durch Winkelzüge zu erl
„trachten. — Ihre Recension hat in dem
„Cirkel Berlinischer Theologen, die sie gesehen
„ein unerhörtes Aufsehen gemacht, und ich,
„ich sie habe vertheidigen wollen, habe darüb
„nahe allen Geruch der heterodoren Ort
„doxie verloren, den ich durch Schweigen
„rechten Ort erhalten hatte. — Unsere Theo
„lieben die Freimüthigkeit und die Freimü
„sehr, sobald diese nur zu verstehen geben,

rer Freimüthigkeit ein Ziel setzen und gewisse inge nie berühren wollen, von denen die Theo- gen festgesetzt haben, daß sie stehen bleiben sol- n. Es fällt einem Offenherzigen oft schwer, ine wahre Meinung zu verschweigen; gleichwohl dieß nöthig, wenn man mit diesen zum Theil nst so rechtschaffenen und achtungswürdigen Männern umgehen will, und wenn man verhin- rn will, daß sich zwischen ihnen und den frei- nkenden Philosophen nicht ein verdrießliches Mißtrauen einschleiche, welches der guten Sache r Wahrheit schädlich ist. — — Ich wünschte, daß ie dieß in der Recension, die unsern besten Ver- nischen Geistlichen so sehr mißfallen hat, beobach- hätten. Sie hätten alles sagen können, was ie sagen, nur Sie hätten es auf eine andere eise sagen müssen. Sie hätten einige theologi- e Sätze mit geweihten Worten voranschicken, nach fein bedächtig sprechen, einiges mehr auf hrauben setzen, vor allen Dingen aber nicht zig oder lustig seyn sollen. Lustigkeit ist den nsthaften Theologen ein sicheres Zeichen des Leicht- ns u. s. w."

Was weiter in diesem Briefe von der geheimen Po- der damaligen theologischen Mitarbeiter an der chen Bibliothek beiläufig vorkömmt, ist mehr önlich, und kann deßhalb nie gedruckt werden. er brannte über Nicolai's erste Nachricht davon ltig auf, um so mehr, da N. ihm schrieb, „daß ich damit alle Aussicht auf eine Anstellung in lin, insofern gewisse Herren dazu zu sprechen en, auf immer verschlossen hätte, und daß man über bereits in einer Gesellschaft bei Herrn zer heftig über die Recension und ihren Ver- r losgezogen habe." Bald aber wurde er r ruhig, und dankte Nicolai für seine War-

nungen, „aber mit theologischen Recensionen will er nichts mehr zu schaffen haben.“

Die Recension war unter andern auch Herrn Spalding zu Gesichte gekommen, der den Ton derselben ebenfalls mißbilligte. Müller, der diesen ehrwürdigen Mann unter den Berlinischen Theologen vorzüglich hochschätzte, schrieb ihm darüber folgenden Brief, welchen Spalding sehr freundlich beantwortete:

8.

An Hrn. Propst und Consistorialrath Spalding in Berlin.

Schaffhausen, 31 Oct. 1772.

Hochwürdiger Herr!

Hochgeehrtester Hr. OConsRath!

In einem Mißverständnisse, welches über meine Denkungsart und Charakter gar leicht einen nachtheiligen Schatten verbreiten oder wohl gar öffentliches Aergerniß geben könnte, wende ich mich am liebsten an einen Mann, von dessen christlichem menschenfreundlichem Herzen ich mit der bestimmten Zuversicht Unparteilichkeit, und im Fall ich mich rechtfertigen könnte, Vertheidigung gegen boshafte Anschwärzungen meines Namens erwarte — an Sie.

Ich gehöre unter die aufrichtigen Forscher der Wahrheit, welche ich warm genug liebe, um alle zeitlichen Vortheilen, wenn es Noth seyn sollte, ihrentwegen zu entsagen. Daß aber nicht jeder, welcher sie sucht, sie allemal finde — daß man in der redlichsten Absicht schädliche Fehltritte machen kann — daß bei dieser Schwäche der Menschen eine rende Toleranz und Belehrung verdienen — ist ein Spalding, ohne daß ich's Ihnen sagen darf. Ich

sultate meiner Untersuchungen, insofern sie den
stlichen Glauben betreffen, waren folgende: Jesus
ein göttlicher Gesandter, gekommen zur Reforma-
n des abgefallenen und verdorbenen Menschenge-
echts, größer als alle, welche sind und seyn wer-
. Seine Religion ist ganz praktisch und lehrt
s eine Moral, welche sich bei keinem Plato, Xe-
phon oder Cicero so ungefälscht, nachdrücklich und
ständig findet. Zur Versiegelung einer Lehre,
che das Glück des Erdbodens machen sollte, ist er
orben, hat aber, durch ein Wunder des Herrn
Natur aufgeweckt, durch dreizehn redliche Män-
sein System den Menschen predigen und Aber-
uben und Zügellosigkeit der Sitten zugleich stür-
lassen. Der seiner Lehre folgt, ist in dieser
lt und in der Unsterblichkeit, zu welcher wir
ufen sind, die ich mit inniger wahrer Rührung
nes Herzens und mit Preis des Gottes, der
meinen Geist gegeben, annehme und sehnlich
arte — glücklich. Es ist Schade, daß die Men-
n diese göttliche Masse mit so vielem menschli-
Sauerteig verdorben haben, und es ist die
cht aller wahren Freunde Jesu, sie von demsel-
nach und nach zu säubern u. s. w. Die Kürze
ner Zeit erlaubt mir nicht, über andere Artikel
rs allerheiligsten Glaubens mich zu erklären.
dahin habe ich bei dieser aus der Bibel gezo-
n Religion Beruhigung gefunden; würde auch,
n Gott mich rufen sollte, mit Freudigkeit noch
vor seinem Angesicht in diesem Glauben vor
erscheinen. Ich fühle, daß ich vom Schöpfer
be empfangen habe, welche gute Thaten wirken
ten, und ich werde mich sehr glücklich schätzen,
ich künftig noch mehr, als bisher geschehen
e, mein Christenthum durch gute Thaten do-
ntiren kann.

Diese Grundsätze scheinen mit verschiedenen Stellen meiner Recension des Buches: ein Lehrer des Naturalism der schädlichste Mann, nicht gut zu passen. Der Widerspruch wird aber begreiflich, wenn ich hiemit diese und verwandte Sätze für Grundsätze, jene Stellen aber für übertriebene Aeußerungen meines Unwillens und Abscheus vor der Gewissenssklaverei und der Scholastik, für Uebereilungen, vor welchen ich bei meinem Feuer mich besonders hüten muß und hüten werde — erkläre.

Wenn Ew. Hochw. das schreckliche Gemälde der Verwirrungen und des Unglücks, welches die Menschensatzungen in der politischen und moralischen Welt angerichtet haben, sich lebhaft denken; wenn Sie sich in die Vorstellung mit einem Menschen zu versetzen belieben, der seine Mitweltbürger herzlich liebt, aber noch mit dem vollen Feuer seines Geistes, mit ungewöhnlicher Lebhaftigkeit begabt ist — so wird es Ihnen begreiflicher werden, wie ich so unbedachtsam einige Ausdrücke hinwerfen konnte. Es wird Ihnen so begreiflich werden, als es mir begreiflich ist, daß diese Anzeige einem Mann von Ihrer Denkungsart, unbekannt mit dem Verfasser, unbekannt mit seinen Grundsätzen und mit seinem sonstigen Charakter, als offenbar naturalistisch vorkommen mußte. Auch bin ich wirklich bange, ob ich in dieser Eile mich bestimmt genug ausgedrückt habe, um Ew. Hochw. falsche Begriffe von mir zu benehmen. Habe ich mich ausgedrückt, wie ich wolle, es ist genug für mich, daß ich weiß und fühle und aufrichtig bekenne, daß ich ein Christ bin, und nach den Grundsätzen Christi zu leben, auch nach eben denselben beurtheilt zu werden begehre. Irre ich, ei nun so lebt ein Gott, der mein Herz besser kennt und meinen Irrthum gütig

chsichtiger als die Menschen, ansieht; ein Gott,
ssen Beifall gegen alle unbilligen Urtheile der Men-
en mich verpanzert.

Eines bitte ich Ew. Hochw., und Ihre Den-
ngsart läßt mich keine Fehlbitte befürchten: sagen
ie meine aufrichtige Erklärung allen, welche durch
e bewußte Anzeige den irrigen Begriff von mir,
s einem erklärten Deisten, bekommen haben könn-
n; sagen Sie dieselbe dem ehrwürdigen Manne,
n ich und alle Rechtschaffenen so nennen, dem vor-
efflichen Sulzer, welcher der Stolz meines Va-
landes, und dessen Wiederherstellung eine Wohl-
at für seine Freunde, für Berlin und die Ge-
rsamkeit ist. Ich habe bei dieser Erklärung keine
lauteren Absichten. Da viele Umstände mich
ndern, auch auf vortheilhafte Bedingnisse,
rlin gegen mein Vaterland zu tauschen, so könnte
mir gleichgültig seyn, wofür ich dort gehalten
rde, wenn nur ein solcher Verdacht von Män-
n, die ich für meine Lehrer verehre, mir nicht
leidlich und kränkend wäre, wenn ich nicht auch
Verleumdung und den Mißverstand fürchtete,
cher durch diese Begebenheit meinem Amt und
arakter einen Flecken auch in meinem Vaterland
hängen könnte; wäre die ganze Sache mehr als
e Privatangelegenheit, so würde ich keinen Au-
blick anstehen, meinen Glauben ausführlicher
aller Welt zu bekennen. Ich empfehle Ew.
hw. der Obhut Gottes, und bin ꝛc. M.

Wie Müller später über diese kleine Fehde und
en jugendlichen Reformations-Eifer dachte, zei-
folgende zwei Billets an Hrn. Nicolai:

An Herrn Nicolai.

Berlin, 6 Dec. 1805.

Hier, mein th. alter Freund, sende ich die an
10 Oct. und 14 Nov. 1772 an mich geschriebene
Briefe, nebst den Billets der beiden Theologen
Ihre Schreiben sind voll des richtigsten Urtheil
und der weisesten Lehren, deren der unbändig
Jüngling sehr bedurfte. Die Recension habe i
nicht. Vermuthlich vernichtete ich sie einmal; e
ist kein Zweifel, daß sie später mir selbst zu leich
sinnig oder überspannt scheinen mochte. Nicht
desto weniger ist mir leid, sie nicht mehr zu haben
ich würde diese Sünde meiner Jugend meine
alten Beichtvater gewiß nicht entziehen; er h
mir sie ja seit 33 Jahren vergeben. Sie müßt
das ich doch kaum glaube, zu Schaffhausen liegen
ich will im nächsten Brief meinen Bruder frage

An eben diesen.

13 Dec. 1805.

Ich habe das 33jährige Corpus delicti n
ganz wieder gelesen*). Es war doch wirklich
Ton etwas sanscülottisch, und Sätze, an sich
gründet, haben durch die Unbestimmtheit i
Ausdrucks den Schein böser Irrthümer bekomm
Man erkennt an dem Verfasser Anlage, Ken
nisse, Feuer, daß er aber nur zwanzig Jah
alt war. Ich glaube nicht, daß der Abdruck
etwas nützlich seyn könnte; vielmehr würde er
nige noch mehr als damals ärgern. Das län
vergessene Buch mag auch wohl recht schlecht ge

*) Obige Recension, von welcher Nicolai dem V
fasser eine Copie mittheilte.

en seyn; das brachte den jungen Recensenten so
n Harnisch. Ich stelle ihrem weisen Urtheil heim,
b nicht am besten wäre, die Sache ganz ruhen zu
ssen, und die Jugendsünde vollends zu vernichten.
Wollen Sie es dennoch drucken lassen, wie sie al-
rdings schon dazumal es thun konnten, so bitte
h um zwei Dinge: daß der Recensent nicht ge-
annt werde; und daß, wenn Sie bemerken, daß
r noch lebt, Sie nicht vergessen beizufügen, daß
r diesen Ton jetzt selbst sehr mißbilligt und er-
nnt, daß er durch die Uebertriebenheiten des
Verfassers sich dazumal zu entgegengesetzten hat
inreißen lassen. Ihr ꝛc.

9.

Herrn Professor Schlözer in Göttingen.

Schafthausen, 21 Oct. 1772.

— Unter dem „gewaltig Vielen, welches Sie
ir in diesen Ferien haben schreiben wollen," ste-
n auch ohne Zweifel — Erinnerungen mancher
hler, die ich gedruckt und ungedruckt gemacht
be. Ich weiß sie sehr wohl, und beseufze bitter-
h erstlich meine Entfernung von einem Freunde,
e Sie, von einem Manne, der mit mir, wie
endelsohn mit Abbt, umginge; sodann Ihre
erhäuften Geschäfte, welche Sie zur Nachlässig-
t im Schreiben nöthigen. Gleichwohl sollen der
hler immer weniger werden. Ich habe geschwo-
, so wenig als möglich, aber dieß Wenige aus
obachtungen, original und neu zu schreiben,
fleißig als möglich in der Observationskunst
ch aufmerksames Studium und durch Umgang
h zu vervollkommnen. Von diesem Vorsatz soll
n Mensch mich abbringen, kein schmeichelnder

gewinnsüchtiger Verleger, keine unkundigen Freun
de, keine Autorsucht, kein Gelddurst. Ich wi
lieber Ein gutes, Ein, wo möglich, vortreffliche
classisches und meinen Zeitgenossen und Nachkom
men nützliches Buch, als eine ganze Liste mitte
mäßiger Schriften herausgeben. Ich wünsch
mir lieber Leser, welche bedauern, daß ich nich
mehr, als welche böse sind, daß ich so viel geschri
ben. Also werden Sie mich im Publicum sel
lange nicht mehr erblicken; bei Ihnen desto öfte
denn ich werde mehr für wenige Freunde lebe
Ich finde, die Geschichtschreibung kann mit so kl
nen Bibliotheken, wie die schweizerischen sin
nicht bestehen, und nutze also lieber schon geschr
bene Geschichten oder Materialiensammlungen z
philosophischen Antwort auf die Fragen:

„Wer sind die tausendmal tausend
Wer die Myriaden alle
Welche die Erde bewohnen und bewohnten -
Und wer bin ich?"

Wie kann man vortrefflich seyn, wie kann m
sich unsterblich schreiben, wie kann man Men
Bürger, Freund, Gatte, Vater seyn, wenn m
so gräulich viel, wie unsere Deutschen, schrei
Ich wüßte auch nicht, was mich nöthigte, da
ohne Verleger à mon aise leben kann und es k
noch besser können werde. Recensionen bleiben
jenem Vorsatz ausgeschlossen, denn in diese pfle
ich Bemerkungen und Probleme, die ich aufgel
wünsche. Was sagen Sie zu dieser Denkungs
Im Journal helvétique, das zu Neufch
herauskommt, habe ich den Franzosen Ihre Z
nordische Geschichte und kleine Weltgeschichte, T
angezeigt.

Seit ich lieber Beobachtungen über die M

chen, ihre Sitten und Gesellschaften sammeln, als unvollkommene, halbe Geschichten schreiben will, bin ich auf zwei Wissenschaften weit aufmerksamer geworden: auf die Pädagogik, wo geschickte Beobachter die nackte menschliche Natur sehen; und auf die Zoologie in der Naturhistorie. In der Schöpfung ist eine ununterbrochene ordentliche Gradation; gewisse Thiere sind unsere nächsten Verwandten, und Beobachter ihrer Sitten und Einrichtungen könnten Semina der menschlichen Psychologie in ihnen finden. „Aber die Thiere sind vom Hauch der Gottheit nicht angewehet?" Woher wissen wir das? woher wissen wir mit Gewißheit die eigentliche Beschaffenheit selbst unserer Seele? Nach den Grundsätzen derer, welche die Thierseelen läugnen, wollte ich leicht den Materialismus auch der Menschenseele wahrscheinlich machen können *).

Mein Bellum Cimbricum hat in der Schweiz unerwartet viel und lauten Beifall gefunden, von Männern, an welche ich nicht schrieb, die ich nie kannte, deren Fach Kritik sonst gar nicht ist; z. B. vom Landvogt Engel, dem Geographen, Oekonomen, Weltweisen, u. a.

---

*) Der Verf. war immer ein großer Liebhaber von Hausthieren, und aufmerksam auf ihre Sitten und Lebensweise; wovon in den Briefen an mich bisweilen etwas vorkömmt (z. B. VI, 206). Er hatte sie gewöhnlich bei sich im Zimmer, erlaubte ihnen große Freiheiten und war sehr sorgfältig für ihre Erhaltung. Eine kleine Sammlung merkwürdiger Erzählungen von den Trieben der Thiere ließ er sich durch seinen Bedienten in ein Buch zusammenschreiben. H.

Ich lese mit unendlichem Vergnügen Montaigne, und erstaune, meine eigenen Erfahrungen und Gefühle so wahr, so vollständig, seit 20 Jahren gedruckt, zu lesen. Im ersten Theil, denn weiter bin ich noch nicht, müssen Sie das 9te, 22 und 25ste Capitel als Pädagoge lesen. Thun Sie es ja! Ich stehe Ihnen für Vergnügen, wenn auch nicht für neue Belehrung. Mir ist mein Freund von Ziegler, was la Boëtie Montaigne'n, was Scipio dem Lälius, was mit Einem Wort ein vollkommen vertrauter Freund seyn kann, dergleichen jeder nur Einen, zum höchsten zwei, aber unter seinen Mitbürgern, persönlich, haben kann. Er studirt Erziehungskunst mit ungemeinem Eifer nach Chalotais und Ihren und Rousseau's Grundsätzen, mit Geschmack und Wahl und Geist. Ohne diesen v. Z. könnte ich es hier oft nicht aushalten; er aber zerstreut alle Wolken und heitert mich auf einmal wieder für viele Tage auf. —

Leben Sie und Ihre liebenswürdige Frau und Dortchen ja recht wohl! Ihr ꝛc.

10.

Herrn Professor Schlözer in Göttingen.

Schaffhausen, 22 Jan. 1773.

— Ich habe Ihnen in einem vorigen Briefe mit Begeisterung von Helvetius geschrieben (dessen Buch (de l'esprit) Sie mir in Göttingen so sehr anprieſen); diese Begeisterung hat durch die Zeit zwar etwas abgenommen, nur aber um sich in kaltraisonnirende Ueberzeugung zu verwandeln. Füßlin liebt den Mann eben so und lieſt ihn alle paar Jahre wieder. Ich einmal habe die Annalen meiner Seele und Neigungen bei ihm am wahrsten

nauesten und detaillirtesten gelesen. Mendelsohn
er sieht nichts als Wetterleuchten des Verstandes,
d Nicolai bittet mich, ihn nicht ohne viele Ein-
ränkung in der Bibliothek zu rühmen. Richten
ie doch zwischen Mendelsohns gemachtem System —
d meinem Gefühl. Sah ich etwa mit krau-
s Augen?

Die Idee eines Buchs vom gegenwärtigen
elvetien, Füßlins und mein Name auf der
tirne — wie gefällt Ihnen die? Wir gehen aufs
athhaus, ins Comptoir, in die Kirche, lauschen
r dem Lehrstuhl des Professors, besuchen den
andwerker, den Pflüger und den Hausvater,
ibliotheken, Schulen, alles.

Der Beifall, den mein Bellum Cimbricum in
r Schweiz findet, macht mich wirklich sehr geneigt,
e Origines Helveticas herauszugeben, mit der
rgundischen Geschichte fortzufahren, und bis
f uns herunter die helvetische Geschichte zu er-
öpfen. Ich kann weit kommen, bis ich 60 Jahre
be. Andere Kenner haben in der Schweiz eben
wie Engel *), von dem Buch geurtheilt und ich
he daher in stolzer Ruhe, wenn Meusel mir

*) Engel hatte an einen Dritten geschrieben: „J'ai lu avec un plaisir indicible le *bellum cimbricum* de Mr. Muller. J'ai été étonné de la lecture immense et de l'érudition prodigieuse de l'auteur, de son jugement, de son arrangement, et surtout encore de la beauté du style, si bien adopté aux sujets historiques. Je n'en ai guères vû de pareil chez les auteurs nouveaux, et je puis dire que ces IX feuilles valent autant que IX volumes de plusieurs autres auteurs."

berichtet, ich wäre in der lateinischen Helmstädter Zeitung unsanft mitgenommen worden.

11.

An Herrn Professor Schlözer in Göttingen

Schaffhausen, 25 März 1775.

Gegenwärtiges, erster und bester meiner aus wärtigen Freunde! bringt Ihnen der edle Jüng ling Junker von Reinhard aus Zürich *), we chen schon mein letzter Brief Ihrer besonder Freundschaft bereits empfahl — der Freundschaf welche meinen Aufenthalt an der Leine zum glü lichsten und für mich lehrreichsten Zeitpunkt me nes Lebens gemacht, welcher Sie aufblühende he vetische Genies mit helvetischem Patriotismus u einer Sorgfalt, welche ihre Geistesfrüchte zur vo kommenen Reife und gehörigen männlichen Stär und Festigkeit aufzieht, zu allen Zeiten gewürdig haben. Statt Versicherungen Ihres möglichen warte ich, erwartet unser Füßlin, erwarten a redlichen Helvetier, welche das Vergnügen hab Herrn von Reinhard persönlich oder durch and zu kennen, aus Ihrem Unterricht einen edlen w sen Eidgenossen zurück, zu jeder guten gro That für das gemeine Vaterland mit althelv scher Treue von Ihnen gebildet. Die Beweise Freundschaft, welche Sie ihm geben werden, w Füßlin und werde ich für Documente Ihrer f dauernden Freundschaft gegen uns ansehen, u solche bei jeder Gelegenheit gegen Sie oder Je Freunde zu vergelten suchen. Mit ewiger E benheit Ihr ꝛc.

*) 1807 und 1815 Landammann der Schweiz.

12.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Schaffhausen, 22 Nov. 1775.

Zuerst, mein Herr, danke ich Ihnen, daß Sie mich nie nach Berlin befördert haben. Ich kenne die Verfassung nun besser. Ich begreife sehr wohl, daß Ihnen der Aufenthalt angenehm seyn mag; mir, der ich's nicht gewohnt bin, könnte er unerträglich werden. — Wir müssen unser Verhältniß in einigem verändern. Ich komme so eben von einer zehnwöchigen Reise zurück. Zu Valeires im Pays de Vaud, zu Aubonne und Neufchatel habe ich für die Wissenschaften, für die Freundschaft des Herrn von Bonstetten und für die angenehmste Gesellschaft dieser Oerter gelebt. Ich wäre noch nicht zurück; aber mein Freund, der mit philosophischem Auge schon Frankreich, Holland und England gesehen hat, ging in das Vaterland Cäsars und der Scipionen. Wir haben mit einander den Virgil, Tacitus, Bolingbroke, vieles von Voltaire und auch den Sebaldus Nothanker gelesen. Er ist sehr wohl mit letzterm zufrieden, und es ist sonst den Neuern nicht gar leicht, ihm zu gefallen.

In ein paar Monaten gehe ich nach Geneve und bleibe daselbst. Verhältnißweise ist diese Stadt die aufgeklärteste weit und breit. Ich werde fortfahren, in Ihrer Bibliothek zu arbeiten; Sie werden mir über, außer den zur Schweizerhistorie gehörigen Büchern, nur wichtige Werke vorschlagen, welche ausführliche Recensionen erfordern. Die übrigen mögen nicht das Porto erleiden. Mit theologischem Unwesen verschonen Sie mich, die Naturtheologie ausgenommen. Die Philosophie, die

Historie und die Politik mit ihren Aesten bleiben mein Fach. Wollen Sie, so zeige ich Ihnen zu Genf auch das philologische und philosophische Fach der Berliner Memoires an. —

Ich sammle über die Constitutionen aller Völker und die Geschichte der Freiheit. Den Plan meiner helvetischen Geschichte habe ich umgeworfen. Dicam insigne, recens, indictum ore alio. Zu haben wie ich rechne, Michaelis 1776. Hierauf will ich die Alten anfangen und wo möglich erschöpfen. Von meiner ganzen deutschen Correspondenz behalte ich nur Sie und Schlözern. Wieland bettelt immer Beiträge zum Mercur, ich habe bisweilen nicht Stärke genug besessen, ihm schlechtweg abzuschlagen und nicht Zeit genug, ihm zu willfahren.

Ich preise den, der die Welt regiert, daß er mich nie nach Berlin geführt hat. Ich werde in einer Stadt leben, die eben so aufgeklärt ist, wo kein König herrscht, wo ich aus- und eingehen darf ohne Zwang, keine Auflagen zahle, und mich nicht unter eines Einzigen Wort schmiege. Wenn die Schweiz zu Grunde geht, so gehe ich nach England. Ich glaube aber unsere Gefahr nicht so nahe, Polen hat alle mittelmäßigen Staaten aufgeschreckt. Wir waren die Stütze von Frankreich, ich glaube nicht, daß uns diese Macht verläßt. Der ökonomische Dauphin kann sie wieder groß machen. Bürge bin ich, daß die alte Scene von Phokäa wieder würde gesehen werden und die Helvetier großentheils an unbekannten Ufern oder in entvölkerten Ländern Glück und Unabhängigkeit durch Industrie und Muth erlangen würden.

Solche Bücher, wie Niebuhr, wie Sulzer Theorie, wie Mannstein von Rußland u. dgl. Bücher, welche man ohne einige Monate Recherche nicht recht recensiren kann, sollten Sie mir gebe

ie gaben mir aber bis dahin nur die Excremente
r deutschen Literatur. Schlözers Universalhistorie,
h. 2. soll erschienen seyn; soll ich den anzeigen?
eben Sie mir alle Schlözeriana, ich bin zu stolz
r Schmeichelei, und wünsche zu heftig, selbst groß
werden, als daß ich große Männer mit neidi-
em Zahn nagen wollte. —

13.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

(Herr Nicolai hatte Müllern, ehe er dessen
ßten Brief erhielt, gefragt, ob er geneigt sey,
e Stelle eines Rectors an dem Joachimsthalischen
ymnasium zu Berlin, mit 800 Rthlr. Gehalt und
r nahen Hoffnung einer Vermehrung mit 356
thlr., anzunehmen; Herr Merian, Mitglied
r Akademie und Visitator dieses Gymnasiums, habe
n darüber gefragt, und begehre für die Stelle
inen Mann von Einsichten, welcher die Absicht,
: man habe, die Erziehung überhaupt, besonders
: Lehrmethode zu verbessern, befördern könne, und
r insbesondere Muth und Thätigkeit genug habe,
m Eigensinn verschiedener alter Professoren, die
ch für das Alte sind, auf eine gesetzte Art zu be-
gnen." Nicolai habe ihn vorgeschlagen und Me-
n zugleich einen Brief von Iselin in Basel
eigt, „der von Müllers Geistesgaben sehr vor-
ilhaft spreche." Herr Merian habe ihn darauf
leich dem Minister von Zedlitz vorgeschlagen.
üller möchte ihm so antworten, daß er seinen
ief dem Minister zeigen könne.)

Schaffhausen, 2 Jänner 1774.

Ich danke Ihnen sehr, werthgeschätzter Herr,
Ihre freundschaftliche Bemühung für mein

Glück. Ich würde sie ohne anders benützt haben, wenn ich sie vor zwei Monaten vernommen hätte; die Hauptstadt Ihres großen Königs und der deutschen Literatur hatte schon lange viel Anziehendes für mich, und wenn man durch keine Mittel, als Verdienste, durch nichts, als Weisheit und Tugend sein Glück bauen und sich hervorthun will, so befindet man sich in den Staaten eines Königes, welcher durch seinen Geist so berühmt ist, als durch seinen Muth, ohne Zweifel am besten; besser als selbst in gewissen freien Staaten, welchen es bei ihrem guten Willen oft an Kräften fehlt, Verdienst auszuzeichnen und zu ermuntern. Mein Wort ist gegeben; ganz freudig würde ich's sagen, wenn dieß gegebene Wort mich nicht des Glücks, ein Bürger Friedrichs zu seyn, wenigstens jetzt beraubt gegeben ist es — einem meiner Freunde zu Genev. In dieser philosophischen Stadt will ich in seinem Hause, wo ich gegen einige leichte Verbindlichkeiten ein glückliches und glänzendes Privatleben führen werde, meine Wissenschaften noch fester gründen noch mehr erweitern, und mehr, als ich bis dahin zu thun Gelegenheit hatte, verfeinern und verschönern. Wenn er nicht mein Freund, Gewiss weniger aufgeklärt, weniger frei, nicht so angenehm wäre — weil das Wort gegeben ist, was würde ich thun müssen. Ob ich die Wissenschaft liebe, m. Fr., das wissen Sie. Daß ich edle, u eigennützige Gesinnungen wenigstens eben so liebe, davon soll die ganze Folge unserer Verbindung, davon soll alles, was Sie von den Handlungen meines Lebens vernehmen werden, Sie überzeugen. Nun halte ich Herrn Tronchin mein Wort.

Vielleicht gäbe er es zurück; allein ein ebenmächtiger Grund hält mich noch ab. Es ist e

reude, unter den Augen eines großen Königs
u arbeiten; es ist eine Wollust, unter Sulzer,
Nerian, Lambert, Wegelin, so manchem würdigen
Gelehrten, nahe bei Ihnen, m. Fr., in der auf-
eklärtesten deutschen Stadt leben. Es ist aber
icht weniger eine gute That, welche mit Götter-
ergnügen lohnt, dem Vaterland einen auszeich-
enden Dienst leisten, es Auswärtigen vortheil-
aft bekannt machen, dem fernen Philosophen, dem
ufblühenden Bürger und den künftigen Geschlech-
ern einen würdigen Begriff davon geben. Dieß
edenke ich zu thun in einer Beschreibung
es Landes, des Volkes und der Ver-
assungen Helvetiens in ihren Revolu-
ionen, welche ich in einigen Jahren herausgebe,
elche die geschicktesten Patrioten im Bezirk unserer
elvetischen Conföderation unterstützen, die man
er zu Land erwartet, und zu der ich mich neu-
ch erst mit Wort und Hand verbunden habe;
ne Arbeit, die man nicht hat, die man aber
ben sollte, weil die wenigsten unser Land ken-
en, weil es viele zu kennen wünschen, und weil
, meines Erachtens, gekannt zu werden verdient.
In einem sehr entfernten Lande würde ich die
uellen und Hülfsmittel dazu nicht haben. Aber
einigen Jahren bin ich fertig; mein Wort habe
alsdann gehalten. Vielleicht würde ich, nach-
m ich dem Vaterlande meine Pflicht als Bürger
stattet, alsdann mit mehrerem Anstand, gewiß
it ungleich erweiterten, berichtigten und geprüf-
n Kenntnissen, als Weltbürger auch andern Län-
rn zu dienen, mich aus der Schweiz entfernen.
ie Projecte über die Verbesserung des Erziehungs-
sens sind Ihres Königs und seines Ministeriums
ürdig. Ich würde, wenn ich's fähig wäre, mit
reuden an der Beförderung so nützlicher Anstalten

Theil nehmen, die nun, da wir leben, im prot
ſtantiſchen und katholiſchen Deutſchland, in d
Schweiz, in Frankreich nach und nach, ſelbſt in d
Lombardei, zu Venedig, im Neapolitaniſchen, i
der ganzen cultivirten Welt, mit dem Eifer, deſſ
ihre Wichtigkeit ſie werth macht, getrieben werde
In einigen Jahren würde ich nachdrücklicher u
mit der Confidenz des beſten Erfolges in den pre
ßiſchen oder andern Staaten, vielleicht mehr dur
Anleitung und Aufſicht, als durch eignen eleme
tariſchen Unterricht bei erwachſener Juge
dieß Geſchäft befördern. Ich bitte Sie, m. F
da ich als Menſch mein Wort nicht brechen, au
als guter Bürger das Vaterland nun nicht verl
ſen, als Freund aller nützlichen Projecte und a
Verehrer Friedrichs des Großen meine Dien
zwar aufs künftige anbieten, nicht aber auf eine
ſtimmte Zeit verſprechen kann — den würdigen M
nern, welche mich nach Berlin gewünſcht hab
meinen ganzen lebhaften Dank zu bezeugen, Ihn
alle meine beſten Dienſte, wenn ich dergleichen
meiner Entfernung denſelben einzeln oder bei
Ausführung nützlicher Einrichtungen leiſten könn
anzubieten, Sie zu verſichern, ich werde durch
ausgeſetzte Bemühungen, mich aufzuklären und z
Dienſt der Menſchheit tüchtig zu machen, Ih
Achtung werth zu machen trachten; ich bitte S
mich denſelben zuletzt in Ihr Andenken, und ſo
wie ich nicht hoffen darf, ein Anlaß ſich geben,
Majeſtät in Dero Gnade zu empfehlen. Da
und ich, wie ich vermuthe und hoffe, lebenslä
lich unſere Verbindung fortſetzen werden, ſo we
ich durch Sie meine wenigen Kräfte, wenn ſie m
zu meiner Dispoſition ſtehen, immer anbieten k
nen. Sollten mehrere Männer, wie Sie, eine
Verbindungen mit mir anzufangen mich würdig

wird es meine Pflicht seyn, Ihnen dieselbe in-
ressant zu machen. Ich bin, wie immer, ganz
hr Eigener.

An Herrn Nicolai, besonders.

Schaffhausen, 2 Jan. 1774.

— Ich lege mein Amt nieder und gehe nach
enf, wo ich gegen einige angenehme und leichte
flichten im vergnügtesten und in einem brillanten
rivatstande lebe. Nun habe ich meine Arbeiten
lanmäßig geordnet, bin neubelebt und arbeite mit
oppelter Lust. Ich habe mir in Italien, Frank-
eich und England Bekanntschaften erworben, bin
uf Einmal über die bisherigen Hindernisse weg,
abe den Grundstein meines Glücks gelegt und eine
länzende Laufbahn mir eröffnet. Von nun an
ibe ich die große Welt und eine Retraite bei mei-
m Freund im Pays de Vaud für mein Etablisse-
ent offen, kann auch künftig im Vaterland auf
ugleich Mehreres prätendiren. Ehe ich die Fesseln
echen, ehe ich die Verzauberung zerstreuen konnte,
tte ich einige Wochen die verzweifeltste Zeit seit
einer Geburt. Ich kam ans Aeußerste, die Ge-
rt meines Glücks war schmerzhaft, wie die des
sten Kindes. Aus besonderer Vorsicht schrieb ich
emandem ohne Noth, aber in einer dieser neblich-
n Stunden, ohne alle böse Absicht, den vorletzten
rief an Sie, kalt, wie mein Herz im Verdruß
rden wollte, unvollständig und unbestimmt, wie
n in einer solchen Lage schreibt, in einem Ton,
cher denen, die es wußten, aus der Revolution
iner Umstände erklärlich, Ihnen, die nichts wuß-
n, unbegreiflich seyn mußte*). — — — — Wenn

*) Nicolai war wirklich über denselben etwas empfindlich geworden.

ich mich zu hart über die Unbequemlichkeiten Ihrer Lande ausgedrückt habe, so kam dieß aus dem Begriff, welchen ich durch verschiedene Erzählungen von der Lage einiger Berlinischen Gelehrten und durch Winckelmanns Donnerworte in einigen seiner Briefe davon bekommen hatte. Ich bin aber von der Unzuverlässigkeit solcher Vorstellungen aus undetaillirten Anekdoten und den Ausdrücken eines großen, aber zugleich auch äußerst kaustischen Genie's so überzeugt, daß dieses auf meinen beiliegenden Entschluß gar nicht eingeflossen. Außer den daselbst berührten Beweggründen war folgender auch einer: Geschichte, Politik und die dazu unentbehrliche Philosophie der menschlichen Seele und des Körpers, nebst den Wissenschaften, so die Schreibart bilden und die man für die Gesellschaft lernt, dieß — nie aber das von alle dem unterschiedene Erziehungswesen war der Gegenstand meiner Arbeiten und Untersuchungen. Ich bin so ganz darin und fühle mich so stark eingenommen, da ich um 1100 Gulden vielleicht vor einem halben Jahre, da ich keinen andern Ausweg wußte nicht aber nun, da sich mir bereitet, was ich wünsche, diesen Plan meines Lebens verändert haben würde. —

— Fahren Sie fort, dieß ist mir über alle meine Schreibart freimüthig zu tadeln. Ich bitte Sie bei unsrer Freundschaft. Der Vortrag erwirbt und nimmt Publicität und Unsterblichkeit. Seyn Sie versichert, Ihr Tadel ist mir unendlich schätzbar, aber begleiten Sie ihn, wie bis dahin mit Gründen.

Ein Punkt der Vocation war mir doch sehr hart schwerlich: Keinen ganzen Tag abwesend seyn und ich liebe die Reisen und die Freiheit so sehr

Herrn Lamberts Organon wird von einem

der tiefsinnigsten Philosophen (ob er gleich noch nichts geschrieben, d. i. herausgegeben) in einem französischen Auszug umgeschmolzen und vortrefflich commentirt. „Mit der Hälfte der Entdeckungen Lamberts, sagte mir Herr Trembley, hätte sich ein Franzose den Rang eines der größten Männer erworben, und hätte μετα πολλης φαντασιας seinen Einzug auf dem Helikon gehalten.“ —

A. d. Herausg. Der Minister Herr von Zedlitz hatte Müllers Bellum Cimbricum gelesen und darüber in einem Brief an Herrn Merian geurtheilt: „Dieses Buch gefällt mir, von „der Vorrede inclus. an gerechnet; ich weiß aber „nicht, ob unsere wenigstens deutschen Gelehrten „den Vortrag nicht zu lebhaft finden, um deßhalb „allzu lebhaft finden würden, weil man alsdann eine Voltairische Unrichtigkeit eher vermuthet und Wahrheiten dem Witz geopfert „worden zu seyn fürchtet. Aber das lasse ich an „seinen Ort gestellt, und bin überzeugt, daß, „wenn alles, was man im Buche nicht sieht, so „wie das darin zu Findende, ist, daß alsdann „Herr Müller ein sehr guter Rector seyn wird.“ — Er verspricht ihm 800 Rthlr. Gehalt, und wenn der 80jährige Heinius stürbe, 1156, nebst freier Wohnung u. a. „Herrn Jselins Lob sey eine mächtige Empfehlung, auch beim König.“ Merian dachte schon damals ungemein freundschaftlich für Müllern. Der Minister begehrte, daß Nicolai einen zweiten Versuch mache, Müllern an diese Stelle zu ziehen.

1782 bot eben dieser Minister, da Herr Merian und mehrere von Müllers Freunden, auch der Kronprinz, seine Anstellung in Berlin lebhaft wünschten, ihm eine Lehrstelle in der lateinischen Grammatik an eben diesem Gymnasium

mit zweihundert Rthlr. Gehalt an. S. oben Th. XXX, S. 29 not. vergl. S. 54. f.

14.

An Herrn Johann von Ziegler in Schaffhausen.

Genf, 7 Mai 1774.

Glaube nicht, mein theurer Freund, mein Herz sey so kalt, als diese Eisberge, an deren Fuß ich schreibe. Es ist an dem, daß meine Freunde alle, auch die zu Zürich, Bern, in Uri, in Solothurn und Berlin, so etwas glauben könnten: denn außer einigen wenigen Briefen habe ich in diesem Land unverantwortlicherweise bisher meine Correspondenz, die sogar, welche mein Herz gebeut, verabsäumt. Es sind nicht bloß die unausweichlichen Zerstreuungen, nicht die neuen Bekanntschaften allein; ich suche nicht viele, als welche mir der Herr von Bonstetten hier hinterlassen, und welche mich als einen Bruder ihres Freundes ansehen. Ich gebe meinen Zerstreuungen den gleichen Zweck, wie dem, was man Geschäfte nennt, und lese hier am Ufer der Arve, oder unter diesen Felsen des Jura oder in diesen schönen Fluren der alten Bischöfe von Genf, in den Armen Trembley's die Annalen des Tacitus, die großen Dichter der französischen Nation und die Schriften der Philosophen. Es ist wahrlich das Vaterland, welchem ich die Wollust mit dir zu schwatzen, aufgeopfert habe. Ich studire hier seine Geschichte mit einer Theilnehmung, welche kein Republicaner altmodisch finden sollte. Ich falle über die Monumente der alten Zeit mit warem Heißhunger her, und daß meine Ideen sich erweitern, daß sie sich generalisiren, daß ich die Städte und Länder der Eidgenossen von der Höhe herunt

in ihrem Verhältniß, mit alten und neuen Völkern auf Erden, mit allen Zeiten und Menschen, nicht mit dem Auge eines Bürgers sowohl, als aus dem Gesichtspunkt erblicke, in welchem sie sich dem zeigen, der dieß Land als einen Theil des Ganzen der Menschheit betrachtet, — gibt mir auf der einen Seite gegründete Hoffnung zu reüssiren, und spornt mich auf der andern Seite an, die Studien, durch welche die Griechen und Römer so viel größer worden sind, als die Menge unsrer Historiker, eifrig zu treiben. Ich arbeite mit mehr Interesse und Leichtigkeit, als vormals; mir ist, ich erwache aus einem Schlummer und sehe den vollen Mittag, so ganz anders finde ich von Zeit zu Zeit, was ich sonst im Detail enger und eingeschränkter beurtheilte. Ich trachte nicht denen nach, welche vor mir diese Geschichte beschrieben, aber den Alten in Rom, Chäronea, Halikarnaß und Megalopolis. Ich liebe das Vaterland besonders wegen meiner Freunde; mit der Treuherzigkeit unserer Nation haben du und ich uns durch Freundschaft verbunden, und ich will dein Freund mit der ersten Wärme bleiben, bis dieser See hier Korn trägt, bis auf diesen Gebirgen Fische gefangen werden.

Ch' Apenin parte, e 'l Mar circonda e l'Alpe.

Ich finde die Veränderung meiner Lage in aller Absicht vortheilhafter und angenehmer, als ich mir selbst vorstellte. Jene Kutten, von denen du weißt, daß sie meiner Seele zu schwer waren, hielten meinen Geist im Staub. Tausend kleine Umstände verbitterten mir Tage, welche sonst dein Umgang mir versüßte. Nun fließen sie wie ein Bach, und der Geist schwingt sich auf wie ein Adler. Urtheile nicht, mein Freund, nach der Schreibart, welche in meinen Briefen an dich aus Eilfertigkeit der Freundschaft immer unausgearbeitet seyn wird.

Mit Vergnügen erwarte ich künftige Woche, von da an lebe ich zu Bessinge, 3 Viertelstunden von der Stadt, und entferne mich nicht von meinem Freund (Herr Tronchin will, daß ich ihm diesen Namen gebe), als wenn ich über den See fahre, wo Bonnet zu Genthod mehr Menschlichkeit, Politesse und ausgebreitete Wissenschaften vereinigt, als ich bei keinem Gelehrten gefunden. Ich erstaunte, als ich ihn von der vaterländischen Geschichte mit den Kenntnissen eines Mannes, der sie schreiben will, reden hörte. Sein Landgut, seine Frau, er, letzte sind meine Freunde, ersteres mein Haus. Der Herr von Bonstetten hat mit seinem Feuer mir alle seine Freunde angeworben, ehe ich hier war; und weil ich unter allen allein vollständige Nachrichten von seiner Reise habe, so bin ich ihr aller Nouvelliste. — Ich halte oft still, weil ich theils so viel zu sagen habe, daß ich nicht anzufangen weiß, theils durch dieß uninteressante Zeug dich zu ennuyiren fürchte. Deine Freundschaft macht mich allemal wieder muthig, dein Wohlseyn und deine Geschichte ist mir auch lieber, als die Geschichte der Pocken, an welchen Ludwig XV tödtlich liegt; lieber, als — ich will aber lieber erzählen.

Hr. Capitain Peyer hat den Plan, nach welchem Herr Prof. Saussure hiesige Schulen reformirt wissen will. Die Bürger, die Akademie, die ganze Stadt sind in Bewegung. Schriften über Schriften: Reflexionen eines hiesigen Italieners gegen diesen Plan, welche auf Begehren der Bürger confiscirt wurden (die heutigen Prediger der Freiheit und Toleranz, Herr Nachbar Voltaire an derselben Spitze, wollen nur selbst tolerirt werden, wie die ersten Christen gegen die Religion Verfolgungen predigten und bald darauf die Ket

verbrannten. Die Freiheit, welche die Genfer so eifrig vertheidigen, artet in eine Licenz aus, welche immer ein Symptom einer abnehmenden Republik ist, und auch für die Dauer dieser und andrer Republiken, in unserm monarchischen Jahrhundert fürchten macht) — ein Brief an einen Freund in Masulipatan, gleich, als schrieb ich am Morgen fürs Publicum, was ich des Nachts geträumt habe; Remonstranz des schönen Geschlechts gegen Herrn Saussure, weil nach seinem Plan die Männer zu klug werden würden, welches der republicanischen Gleichheit in der Haushaltung gefährlich wäre; und manche andere Brochüre, welche uns nicht interessirt. Die Hauptschrift gegen Herrn von Saussure ist von Herrn Professor Bertrand, welcher aber mehr historisch darthut, daß die Schule nach der Absicht Calvins eingerichtet, als philosophisch, daß sie gut sey. Die Zeiten sind nicht mehr, da die Sprüche Calvins heilig waren, wie Lykurgs Rhetren.

Die Genfer fürchten die Post vom Tode Ludwigs XV als eine Post, welche den Ruin ihrer reichsten Familien mitbrächte. Sie fürchten eine Banqueroute der 5 Millionen, welche sie in Frankreich stehen haben. Sie betrügen sich; Ludwig XVI zeigt als Dauphin so viel Oekonomie, und seine Monarchie ist an Hülfsquellen zu reich, als daß er zu diesem verzweifelten Mittel schreiten müßte; wie nach der Zeit der Ligue kann nach Ludwigs des Vielgeliebten Maitressen und unglücklichen Kriegen dieß Königreich sich wieder durch Oekonomie zu seinem alten Flor hinaufschwingen.

Die Leydener Zeitung redete neulich von Prätensionen, welche drei Höfe gegen unsere Nation ausführen wollen. Ich muß also wohl eilen, diese Staaten zu beschreiben, ehe sie aufhören. Zum

Glück ist die Zeitung nicht der Mund der Wahrheit noch sind die Länder so geschwind erobert, als prätendirt.

An einem Morgen, da du nichts Besseres zu thun hast, setze dich hin, und schreibe mir — alles, was dir einfällt, in jeder Sprache, welche dir in den Mund kömmt. Dieß will ich als einen Beweis deiner Freundschaft erkennen. Wenn du mir nicht bald schreibst, so schreibe ich dir wieder zur Beschämung. Wenn du mir recht bald schreibst, so antworte ich dir bald wieder zur Belohnung.

Du weißt alles, was mir in deinen Briefen lieb ist, wenn man mit solchen Augen wie du, eine Menschen wie ich, so nahe und so lange gesehen, so lernt man ihn besser kennen, als er sich selbst.

Kennst du die Mémoires de Beaumarchais nicht? welche ganz Paris belustigen und seine Richter und Gegenpartei in der ganzen lesenden französischen Welt lächerlich machen?

Mein Compliment allen, welche mir die Ehre anthun, sich um mich zu bekümmern.

Neues von Schaffhausen! Wenn nichts geschieht so schreibe mir, was geschehen sollte, oder geschehen wird.

Ich sage dir nicht, daß ich dich von Herzen liebe ich sage nur, daß ich unter dem Vergnügen, welches mir hier Wissenschaften und Freundschaft gewähren, gleichwohl immer fühle, daß du nicht hier bist und daß ich noch glücklicher seyn könnte. Ein Tag wird mich wieder in deine Arme führen, werther Freund, und aufgemuntert durch deine Freundschaft will ich freudiger dem Vaterlande dienen, wenn sich von meiner Wenigkeit dienen lassen will. Bonsoir. Dein M.

15.

n Hrn. Capitain Joh. Ludwig von Peyer in Schaffhausen *).

Bessinge bei Genf, 24 Juni. 1774.

— Ich soll Ihnen ohne Zweifel von meinen Beäftigungen schreiben; gute Bürger schreiben nur n dergleichen; die schlechtern Menschen von neuen ollüsten, und die Diener der Könige von Eroberungsplanen. Ich schätze mich glücklich, die Wissenaften früh gekannt zu haben, und wenn ich dem aterlande nichts schuldig wäre, so möchte ich nach icero's Project εν ησυχια μετα φιλοσοφιας καταζην. egenwärtig habe ich mich auf zwei Beschäftigungen ngeschränkt. Erstlich erforsche ich mit mehr Eifer nd Erfolg, als noch nie, die Geschichte und Verfassung des Vaterlandes. Zwar eine helvetische Geschichte kann in diesem Jahrhundert kein Mensch reiben. Wir müssen erst die Natur, die Gesetze, e innern Begebenheiten der besondern Republiken s Landes besser kennen. Aber ich finde nützlich, e Chronisten mit beobachtendem Auge zu lesen, nd aus denselben werde ich einst auserlesene Bemerkungen über diejenigen Zeiten und Geschichn der Nation bekannt machen, in denen sie sich nd ihren Geist vorzüglich ausgezeichnet, in denen e Hauptstücke der heutigen Verfassungen entstann, und welche auch den Fremden, und denen, lche aus der Geschichte der Völker die Geschichte e Menschheit studiren, merkwürdig sind. Seit ich

*) Ehemals Officier im französischen Dienst: ein Mann von Geist, Wissenschaft und Weltkenntniß, der auf Müllers Bildung viel Einfluß hatte und ihm immer mit treuer Freundschaft zugethan blieb. Viele Briefe an ihn enthalten bloß Privatgeschäfte.

hier bin, habe ich verschiedene Gesichtspunkte e
deckt, welche zuverlässig noch nicht bekannt si
Dieß ist das letztemal, daß ich Ihnen von ein
Buch, das ich schreiben, oder von anderm Gut
das ich thun möchte, etwas schreibe. Ich will l
ber es ausführen, als davon reden. Ich füre
den Zunamen Doson, den die Macedonier d
König Antigonus II gaben, als er große Hoffnu
gen gab, aber ein mittelmäßiger Mann wur
Zum andern, m. Fr., studire ich in allem Ernst
Politik. In alten Zeiten konnte wohl ein eini
die Encyklopädie der Wissenschaften umfassen. D
selben Reich ist aber durch viele große Männer so
weitert worden, daß die Universal-Monarchie
der Literatur so unmöglich als in der Politik, w
den ist. Seitdem sich also die Liebhaber der W
schaften in die Provinzen getheilt, finde ich
am glücklichsten, welche zwar das Commerz
den angränzenden Theilen nicht unterlassen, a
sich nicht zu viel in aller Welt Geschäfte meng
zufrieden mit der guten Anbauung ihres Landesthe
Die Politik empfiehlt sich mir als die Wissensch
des Bürgers, und da ich nicht der Speculati
sondern der Ausführung wegen studiren möch
habe ich dieselbe, als dem Vaterland nützlich
nöthig, zu meiner Provinz genommen. Wenn
Ehre größer ist, einem Riesen als einem Zwe
nachzufolgen, wenn es leichter ist, langgesamm
Reichthümer zu vermehren, als von neuem mit
selben Sammlung anzufangen, so glaube ich,
außer obiger Ueberlegung, rühmlich und edel,
Montesquieu die Politik zu studiren, und f
durch seine vortreffliche Vorarbeit die Mühe a
Nachfolgern von ihm erleichtert. Sein Buch
ich und ehre ich, wie die Theologen Mosen
die Propheten, mit dem gedoppelten Untersch

ich die, welche nicht denken wie Montesquieu, ot verketzere, und das, wenn einst ich selbst von n abgehen sollte, ich den Scheiterhaufen eben so nig zu erwarten habe. Ich lese die Geschichten, nders der Republiken, denn die Politik grün- sich auf die Erfahrungen der Alten, und die ler Athens und Roms sind uns schätzbar als rnungen.

Morgen endige ich Plutarchs παραλληλα. Ich e ihn ganz in der Grundsprache gelesen. (Die französische Uebersetzung Amyots, welche mit Originals Nachdruck und Gravität viel Aehn- es hat, ist weit besser und naiver, als die ere nervenlose Uebersetzung Dacier's.) Zwei Le- sbeschreibungen las ich in Amyots Uebersetzung, eachtet ich wohl zufrieden war, konnte ich nicht r fortfahren, so sehr hatte gleich anfangs das ginal mich eingenommen. Bei dieser Lectüre ich angefangen, die Beobachtungen, welche über die Ursachen mancher Dinge, über die Po- und über die vaterländischen Geschichten zu- g machte, in ein großes Buch einzutragen. ier dem lese ich die Schriftsteller, welche die schliche Seele beobachtet, und die Dichter der n, der Franzosen, Engländer und Italiener, he sich unsterblich gesungen haben. Diese Art üre hat zu der Superiorität der alten Schrift- er, und das fleißige Lesen der Alten hat zu der eriorität der Engländer beigetragen. —

16.

Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Bessinge bei Genf, 9 Jul. 1774.

— Das Schicksal versagt mir nicht für immer Vergnügen, Sie einst persönlich zu umarmen;

ich sehe meine Stelle zu Genf als einen bl
Aufschub an, und hoffe, nicht ohne Grund,
dieser Zeit mich geschickter zu machen, die geleh
und politischen Verfassungen des preußischen Re
einst mit philosophischem Auge zu beobachten,
würdiger zu werden, täglich und persönlich
einem so schätzenswürdigen werthen Freunde,
Sie, umzugehen. Erhalten Sie, ich bitte Sie
um einen wahren Dienst, mein Andenken bei
würdigen Männern zu Berlin, mit welchen
mich bekannt gemacht haben. Zerstören Sie
andern falsche Begriffe, welche ich durch jugend
Unvorsichtigkeiten veranlaßt habe; und wenn ic
etwas Nützlichem in Ihrer Akademie oder sonst
funden werden sollte, so melden Sie es mir.
sichern Sie Herrn Merian besonders der Fre
schaft Herrn Bonnets, und der vollkomm
Hochachtung, welche ich für ihn wegen seiner
dienste trage.

Währen die Kriege Schlözers noch imr
Er ist unzufrieden, daß ich sie nicht billige:
glaube aber, das Publicum und Herrn Schlö
sämmtliche Freunde wünschen mit mir, er m
die Feinde lieber durch fernere große Verdienste
durch niederdonnernde Streitschriften beschä
Hänat der Ruhm denn von Journalisten ab?
den Zoilus und Mävius, Nonotte und Freron
großen Genies, welche sie angeifern? Oder ist
der Neid gleichsam der Bürge und Herold des
dienstes?

— Die wenigsten Politiker haben Facta g
besessen, wenigere Psychologie damit vereinigt.
Psychologen haben meist bloß speculirt. Einer
Politiker aus der Schule Rousseau's und S.
re's macht die Menschen mit ihrem Zustand,
ihren Verfassungen mißvergnügt, und breitet

t der Unabhängigkeit und des Aufruhrs aus,
ber der Gesellschaft verderblich ist, und den De-
ismus befördert und entschuldigt. Die wahren
ressen werden verloren, indeß die Fürsten sie
t kennen wollen, und die Schriftsteller der ge-
ten Sache der Menschheit durch übertriebene
lamationen schaden. Nun studire ich die Ge-
ücher und die Geschichten aller Völker, und
ne Beobachtungen über die Gesetzgebung und
Revolutionen aus, um die Politik zu lernen
die Geschichte anzusehen, wie man nach der
Montesquieu's soll. Bei Plutarch habe ich
fangen; seit dem Mai habe ich bis heut über
Gegenstände, das Vaterland, die Geschicht-
reibung und die Wissenschaften ungefähr 750
nerkungen gemacht. — Ueber die Geschichte des
rlandes arbeite ich mit mehrerem Eifer, als
nie; nach einem ganz andern Geist, als die
mir. Sehen Sie, m. Fr.! womit ich mich be-
tige. Ich fange an, den Wissenschaften ganz
ben.

ich weiß nicht, habe ich Ihnen schon geschrie-
daß der Rath der Stadt Schaffhausen, nach-
ich ihm am 14 Jänner meine Professorstelle,
der Erklärung der Absicht meiner Entfernung,
klärter und nützlicher zu werden, aufgegeben,
gegen alle bisherige Gewohnheit auch ab-
d auf 2 — 3 Jahre in derselben in der aus-
lichen Absicht bestätigt, mir sein Wohlgefallen
einem Eifer für die Wissenschaften zu bezeu-
und mich zur Erwerbung wahrer Verdienste
muntern. Ich bin hierauf durch die Länder
h, Zug, Schwyz, Uri, Lucern, Solothurn,
, Freyburg und Pays de Vaud gereis't; ge-
0 Eidgenossen habe ich theils gesprochen, theils
n gelernt und viel beobachtet. Ich will nun

ein Buch über die Schweizer schreiben, indeß
Verfassungen der Europäer zu studiren fort
ren, und ehe ich mich fixire, einige Länder d
reisen. Gelegenheit weiß ich dazu keine, aber
gibt sich. Mein Grundsatz wird, faites votre
voir et laissez faire aux Dieux.

Stellen Sie sich ein schönes Haus zwis
Gärten und Alleen vor; im Mittag und Ost
ewigen Eisgebirge, die Grundfesten der Erde,
Scheitel im Himmel, ihre Füße in der U
welt. Im Norden der lemanische See, an
andern Ufer das friedsam lachende Waadtland
seinen zahlreichen Flecken und Landstädten.
Westen Genf, die älteste Stadt des Landes
allen Zeiten sein Schlüssel, die Wohnung der
heit, nun auch der Unruhe; Sitten, welche
publiken verderblich werden können, Enthusiae
für die Freiheit, der oft ein Vorbote ihres
lustes, ein industriöses, lebhaftes Volk, viele
denkende Geister; solche unermeßliche Aufklä
nicht, als ich aus fremdem Munde in einem
ner Briefe gesagt habe, aber ein allgemeiner
des Raisonnements und Denkens. Dieß i
Ort, dieß ist die Nachbarschaft, wo sehnlich
Brief von seinem Freunde Nicolai erwartet,
welcher bei ihm in Berlin noch glücklich zu
hofft. J. M.

17.

An Herrn Canonicus Gleim in Halber

Bessinge bei Genf, den 10 Jul. 17

Anstatt mich zu entschuldigen, daß ich Ih
freimüthig schreibe, sollte ich mich eher entsc
gen, daß ich es so spät thue; wenn nicht

r Verzug eher eine Wohlthat für Sie, und ein
btheil für mich gewesen wäre.
Wie allzu junge Pflanzen in das unrechte Erd=
zu früh verpflanzt, schmachten und keinen Sa=
bringen, so geht es dem noch unentwickelten
t der Freunde des Wahren und Guten.
Voll schöner, aber unzusammenhängender und
eutlicher Ideen kam ich 1771, wenige Wochen
jener unsrer theuren Umarmung, in die Re=
ik Schaffhausen, einen kleinen Staat, dessen
fassung als eine Geburt mittlerer Zeiten nicht
kommen, aber, dem Verstand der alten Welt
lge, ihm angemessen ist. Der Tumult des auf=
enden menschlichen Verstandes ist bis auf einige
re in mehreren Kantons nur dunkel vernommen
en. Hier war ich obige Pflanze, und indeß
ber anderthalb, bis auf zwei Jahre ohne Un=
ß kränkelte, schrieb ich Ihnen, theils im Tone
Milzsüchtigen, theils im Tone einer alten
ne, welche Gespenster sieht, und davon erzählt.
Gleim, der Dichter der Freude und der Tugend,
i Jacobi's freundschaftswarmem Schoße, an
timme der zufriedenen muntern Weisheit ge=
t, war so geduldig, meine Träume anzuhören!
n ich jemals für künftige Menschenalter schrei=
so verewige mein Kiel zuerst die Tugend des
ers, dessen Genie, sich selbst genug, keines
ns bedürftig, sich selber verewiget hat. Wenn
ich dieser Hypochondrie nun schäme, so bewun=
ich besonders den hohen Grad derselben, wel=
nir auch nicht im Schoß der Freundschaft
Wissenschaften, auch nicht an Ihrer Brust,
hafte Ruhe zuließ.
n Mai 1773 war ich bei der Gesellschaft zu
znach; wir stimmten freudig in das Lob, wel=
ele Glieder derselben Ihnen gaben. Hier sah

ich Einen, sechs oder sieben Jahre älter als i
Auf den Trümmern Habsburgs lernte ich ihn k
nen. Lavater fand unsere Physiognomie, also u
sern Charakter, aus der Nasen verschieden. W
gestehen einige Verschiedenheit der Nebenzüge; i
Verschiedenheit unsrer Erziehung, und dieses E
nen größere Reife hatten sie unausweichlich gemac
Aber das Ganze des Charakters, sein Wesen, u
sere Geisteskräfte, derselben Proportion in uns
Seelen, fanden wir nach dem anhaltendsten Bri
wechsel, nach dem Zeugniß aller, die uns sah
und kennen, so übereinstimmend, so identisch, d
dieser Herr von Bonstetten aus Bern mein Freu
wurde. Hier in Genf findet man selbst unsere Z
gewissermaßen so ähnlich, daß mich einige, die n
nicht kannten, für meines Freundes Verwandt
hielten. Wir entdeckten uns unsre Herzen in e
nigen Monaten, und fanden jeder den zwe
Theil des Seinigen *). Im September, O
ber und November lebte ich bei meinem Freun
achtzehn Stunden von Bern, zu Valeires, f
seinem Gut in der Waadt. Bei der Lectüre Ti
tus, Voltaire's, Schaftesbury's, Bolingbrok
erwachte mein eingeschlummerter Geist, und s
seitdem den unterbrochenen Marsch dieser J
immer eilfertiger fort. Von dem an richtete ich
Sachen zur Entfernung aus dem Vaterlande
nicht seine Einrichtungen, nicht meine Mitbür
eine Einige Fessel, die ich ohne diesen Schritt
abwerfen konnte, war die Ursache meines Mi
ü

*) Insofern es Liebe der Wissenschaften, vernün
Freiheit, und überhaupt des Guten und Wa
betraf. In andern Sachen war Verschiede
Anm. d. Verf.

ügens*). Im Jänner 1774 sprengte ich sie, und
rzehn Tage nach dem Anfange dieses Jahres gab
dem Magistrat der Republik meine Professorstelle
f, weil ich, um mich besser aufklären, und zu
rdiensten geschickter zu machen, mich länger zu
tfernen, vorhabe. Spruch des Rathes: Er er-
eift diese Gelegenheit, über meinen Eifer für die
issenschaften sein Wohlgefallen zu bezeigen, und
r Ausführnng meiner Absichten mich aufzumun-
rn, und bestätiget mir auch abwesend auf vier
hre diese Stelle **). Indeß ich mit meiner Ab-
se beschäftigt bin, wird mir das Amt eines
irectors über das Joachimsthal zu Berlin ange-
igen, aber der Umstand, daß es nicht einige Wo-
n früher kam, nöthigte mich, es von der Hand
weisen. Hierauf begab ich mich nach Zürich,
et, in Schwyz, Uri, Luzern, Solothurn, Bern,
evburg und der Waadt, beobachtete ich die Ver-
fungen, lernte mehr denn fünfzig Eidgenossen,
le der neuesten Geschichten und Interessen kennen.
— — — Genf war in alten Zeiten eine Haupt-
pt der Allobrogen, ihre Lage gab den commer-
nden Phokäern in Marseille den Schlüssel Hel-
ens; hierauf nach langer Dienstbarkeit brachte
Calvin, mit der protestantischen — zu seiner Zeit
gewaltsamen — Priestergewalt, den Schatten
tischer Freiheit, welchen die Nachkommen reali-
n. Beneidet von mehr als Einem Nachbar, ist
e Stadt die Wohnung einer großen Industrie,

*) Der geistliche Stand, der so, wie er ist, und so wie er war, dem Verfasser nicht gefallen konnte. Anm. d. Verf.

**) Sie wurde dem Verfasser viermal so lange gelassen. Anm. d. Verf.

einer verhältnißmäßig außerordentlichen Menge den
kender Geister, aber, seit den letzten Unruhen, auc
eines gewissen Enthusiasmus, den zwar ein le
haftes Genie angezündet, der aber nicht in der Po
litik einer kleinen Republik zu unserer Zeit sey
darf, und bereits Böses stiftet. Der Kranke sprich
am meisten von der Gesundheit, der Heuchler vo
der Religion, der Lasterhafte von der Tugend; da
große Gelärm vom Glück der Freiheit war oft, ur
ist zur Zeit noch der Vorbote ihres Verlustes. D
Athener zur Zeit der Perser, die Deutschen Ari
vists, Tells Schweizer sprachen weniger davo
aber erwarben oder behaupteten sie.

Hier lebe ich, und sammle die Geschichte d
Landes unter allgemeine Augpunkte, um sie d
Publicum in dem Plan, in welchem noch kein G
schichtbuch ist, vorzulegen. Hiernächst untersu
ich die Codices und Jahrbücher der Europäer, u
mache über ihre Gesetzgebung Beobachtungen, a
welchen ich einst allgemeine Wahrheiten abstrahir
und meinem Vaterlande oder einem guten Für
Räthe ertheilen möge. Die Schule Rousseau
und S. Pierre's baut, bei vieler Schärfe des p
losophischen Auges und Empfindlichkeit des Herze
nicht genug, auf Erfahrung; die Physiokraten
im gleichen Falle; aber um nach Montesquieu, d
Zeiten der Leser würdig, dergleichen Gegenstä
zu beschreiben, habe ich Observationen nach der
schichte für gleich unentbehrlich gehalten, als si
der Physik sind.

Hier, mein Freund, schmachte ich nach Ih
Brief, und wünsche Ihr Wohlbefinden, I
Freundes seines, Ihre Arbeiten, Ihre Plane i
Neuigkeiten der deutschen Literatur zu vernehm
Ich würde Ihnen gern noch einmal meine vor
Hypochondrie abbitten, sehe aber keinen Kra

entschuldigen, daß er die Freiheit genommen,
nk zu seyn. Im Schoße der Wissenschaften fehlt
: nichts, als die Möglichkeit, mich zu Zeiten
die Brust Ihrer Freundschaft zu legen. Ich
le, daß ich Ihrer Freundschaft täglich würdiger
de, wenn ich mich täglich zum Dienste der
nschheit fähiger mache. Mein weiteres Schick-
liegt noch nicht vor mir enthüllet. In Erwar-
g thue ich meine Pflicht, und glaube an die Wis-
chaften, die Freundschaft und Sie. —
Wenn ich auf die Literatur, wenn ich auf die
itik und Statistik des Jahrhunderts meinen
k hefte, rufe ich aus: Welches Jahrhundert!
ische an der Ausführung dieser großen Dinge
il zu nehmen, trachte mich dazu tüchtig zu ma-
, aber, von den Vorboten der Zukunft er-
ckt, fliehe ich, mich in dem Schoße der Freund-
t zu verbergen. —

18.

Herrn Professor Schlözer in Göttingen.

Bessinge bei Genf, im August 1774.

Stellen Sie sich, th. Hr. Pr., auf einer mäßigen
ein schönes Landgut vor. Im Norden den
nischen See zwischen der friedsamen Waadt und
Ebenen von Chablais, zwischen Aristokratie mit
und Despotismus mit Armuth. Im Osten
Gletscher, der Montblanc, der sein Haupt über
Nachbarn erhebt, Ruinen einer antemosaischen
chöpfung, Fundgruben künftiger Reichthümer,
die Americaner nach tausend Geschlechtern un-
Welttheil entdecken. Im Süd und West Stadt
Gebiet Genf, die älteste menschliche Wohnung
Gegenden, die Residenz Godegisels, des Bur-

gunden, hierauf einer Hierarchie, endlich politisch
Freiheit, welche im Anfang unsers Jahrhunder
der religiösen den Weg bahnte, folgends die Ind
strie und den Handel belebte, endlich zu unserer Z
sich in einen Enthusiasmus verwandelt, welcher
nach der Geschichte allein bei solchen Völkern fint
welche anfangen, die Freiheit zu mißkennen und
derselben Verlust bereiten. Dieß ist der Aufenth
Ihres Freundes. Der Genfer fürchtet nichts,
ein Gespenst von Oligarchie, der Savoyarde sein
Herrn, der Berner seinen Landvogt, ich nichts,
die Kürze des Lebens. —

Man sendet mir aus der ganzen Schweiz D
zu einer Geschichte derselben. Was aus allem la
werden wird, sehen Sie in zwei Jahren. Ich w
es zur Zeit selbst noch nicht, arbeite aber im
fort.

Plan meiner Arbeiten: Sehen Sie den Th
von Polen in seiner Erniedrigung zertrümmt,
das Kaiserthum des Osmanen erschüttert, die
publiken und die kleinen Staaten der deutschen
sten mit Noth und in Furcht subsistiren, Fr
reich wieder aufblühen, die Armeen und Reich
mer von Habsburg den Grund einer gewalti
Monarchie legen, überhaupt uns Barbaren es
Nordens, nachdem die große Erbschaft Roms
großem Gezänke endlich ausgetheilt ist, an
Gründung neuer Weltmonarchien arbeiten, n
den Despotismus, so viel des Landes Natu
laubt, durch die Reunion der Gewalt im N
des Hemisphäriums aufkeimen, die Freihei
Ende ihrer großen in Osten angefangenen Lau
an der äußersten europäischen Gränze, in Eng
durch das Nationalverderben geärgert, auf
Fluge nach andern Küsten begriffen. Europe
sinkt zurück in die Nacht der Tyrannei.

e Classe leidiger Tröster aus der Schule Rous-
u's und einiger Encyklopädisten, welche von
n Naturrecht, einem Contrat Social, einer all-
neinen Gleichheit und den Vorzügen der Demo-
tie schreiben, wie Descartes von seinen Wirbeln,
undsätze setzen, Folgen daraus ziehen, das große
hauspiel der Universalhistorie aber nur aus Bos-
t und Jselin kennen. Ihre Chimären unter-
ben die Thronen, denn sie entfremden den Ver-
fungen die Herzen der Unterthanen, sie machen
h letztere unglücklich durch unvorsichtige Empfeh-
gen gewisser zur Zeit unmöglicher Systeme und
undsätze. Ich sehe unsere Zeit schwanger an gro-
Veränderungen, und unser Jahrhundert das
ick oder Verderben vieler folgenden bereiten.
Wer gibt mir Annalen des Menschengeschlech-
, plene, critice et distincte geschrieben! Ich
Betrachtungen anstellen über die Grundsätze
er sämmtlichen Legislationen und Monarchien,
Ursachen ihrer Größe, die Principien ihrer Zer-
lung; und wenn ich 20 — 30 Jahre Considé-
ons sur les causes de la grandeur et de la
adence de tous les peuples de l'Univers stu-
habe, will ich hingehen auf den Montblanc, alle
Aussichten in einen Augpunkt sammeln, wel-
die Ontologie der Politik werden soll, diesen
en Zerstörern der nordischen Verfassungen
e Beobachtungen über das bestmögliche
l ihrer Staaten mittheilen, aber den Archon-
Consuln, Bürgermeistern, Schultheißen,
ammann und Räthen der freien Republiken
ada, Surinam, der Eskimos und Patagonen
nem Buch die Erfahrungen unsers Hemisphärs,
frucht unsers Unglücks und unserer jugendli-
Unerfahrenheit mittheilen. Auf solche Beob-
ngen soll die Politik sich gründen, so wahr

sich Newtons Optik auf Experimente gründ
mußte. Ich weiß keinen Menschen im Stan
mir solche Annales generis humani zu schreibe
als Sie, und die größte Frage ist, ob Sie
thun werden? Ich nehme also in derselben C
manglung die großen Alten, die Hauptgeschic
schreiber der Neuern und besonders die groß
Sammlungen zur Hand, und — observire. Oj
aggredior opimum casibus, atrox proeliis, c
cors seditionibus, ipsa etiam pace saevum.
25 Jahren sehen Sie eine Entwicklung di
Ideen. Wenn ich diesen Plan und die Erfort
nisse desselben bedenke, so schaudert mir bei d
Gedanken, wie ein Basedow, ein Rousseau,
manch flüchtiger Franzose, wie ein Wieland ü
die Politik zu schreiben sich unterstehen.
Beobachtungen, welche ich seit dem ersten Jun
über diese Sachen mache, zeichne ich nach i
Rath, welchen Bonnet mir gegeben, in ein
ßes Buch, und habe schon über tausend Di
bemerkt. Ich thue leise zu dem allem, d
schreibe dessen ungeachtet ganz getrost die Sch
zer Chroniken ab.

Zwar kenne ich den ganzen Werth der G
ralisation der Ideen, welche Sie, Montesq
und Tacitus besitzen, und welche die Sucht
blühender Genie's wird. Ich trachte auch
darnach, will sie aber in Zukunft den Leser n
zu viel merken lassen, auf daß er nicht erschr
sondern, wie Sokrates, durch die Details d
Gemälde und Beobachtungen, durch lachende
ren, ihn selbst dazu, zu dem Tempel der wa
Weisheit, führen; studire darum auch die Ku
zu schreiben.

Man singt und sagt viel von einigen Ju
lingen, welche der Geschichte und der ganze

eratur große Dinge versprechen. Ich freue mich, enn aus dem allem will ich das Mark saugen, nd sie sollen alle mir Stoff zum Beobachten dar- eichen. Ich freue mich, daß die Abwechslung einer Studien, das Vergnügen der Freundschaft nd gute Aussichten in die Zukunft seit der Epoche einer Freiheit, daß alles mir eine dauerhafte Gesundheit und ein langes Leben zu versprechen beint. Eine meiner Hauptergötzlichkeiten sollen inst Reisen durch die europäischen Länder werden.

Sie führen in Ihrer Universalgeschichte irgend- o Denina an; der ist aber ein schlechter Schrift- eller. Ich erwarte nächstens reiche historische Schätze aus Italien, welche ich verarbeiten will. inige derselben sind vielleicht selbst zu Göttingen icht; oder haben Sie Manuscripte über Toscana nd Ragusa?

Es läßt übel, wenn Sie Mäcen's Verdienst n dem 2ten Theil der Univ. Hist.) in Mahl- iten setzen, „welche er hungrigen Poeten gab." ener hatte große Eigenschaften: diese, nachdem den Thron Cäsars und das ewige Rom über- bt haben, werden in den Wäldern der Germa- er, werden in Kaiserthümern, deren Daseyn sie cht wußten, verehrt, verdienen es durch große Karimen, welche eine Seele in einer Krisis stär- n oder entscheiden mögen, und durch Bilder, odurch sie die angenehmen Stunden der Men- en seit 1800 Jahren vervielfältigt; nennen Sie e nicht hungrige Poeten!

Herr Magister Hartmann *) hat mich noch Schaffhausen besucht: ein Jüngling von sehr

*) Von Ludwigsburg gebürtig; als Professor zu Mi- tau verstorben 1775.

vielen und großen Einsichten, voll Verehrung fü Sie. Er hat ein Buch, Sophron, und einig Gedichte geschrieben. Ueber die Geschichte denk er gut. Er geht nach Mitau.

Wissen Sie mir nicht einen guten deutschen Rechtsgelehrten, der Zeit und Geschick hätte, mi einige Fragen über die Verfassung zu beantworten

Heißt Laga in alten Sprachen nicht allein Ge setz, sondern auch Land, wo Gesetze eingeführ sind?

Bonstetten hat Sie dem Herrn Grafen Fir mian, Gouverneur des Herzogthums Mailand bekannt gemacht. Wann wollen Sie mit Ihre Frau und Dortchen bei Bonstetten und mir hie in der Schweiz εν ησυχια μετα φιλοσοφιας καιρ ζην. Ich bin von Herzen Ihr Freund ꝛc.

19.

An Herrn Joh. Jacob von Peyer i Schaffhausen *).

Bessinge, 8 Dec. 1774.

— Die Wissenschaften werden Sie immer mel lieben, je genauer Sie sie kennen lernen; d Mühe wird Ihnen durch den Nutzen und das Ve gnügen bezahlt werden, welches Sie von dense ben in jedem Alter und in jeder Lage des Lebe einernten werden. Ich rathe Ihnen nichts i Detail über die Art zu studiren; der, welch aus eigener Erfahrung Ihnen besser rathen kan

*) Ehemals Schüler des Verfassers, der ihm Priv unterricht in der Geschichte gab. Er starb jung.

sehr nahe bei Ihnen *). Wenn ich im Gan-
Ihnen eine Maxime empfehlen soll, so besteht
darin: Lesen Sie, was Sie wollen und Ihnen
besten gefällt. Wenn diese Regel wegen ihrer
nigen Austerität Ihnen verdächtig ist, so be-
ken Sie, daß alles an dem liegt, sein wahres
ld, zu dessen Cultur uns die Natur qualificirt
, zu finden. Wenn Sie diejenige Wissenschaft,
welcher Ihr Trieb Sie am mächtigsten anlockt,
unden haben, so traue ich Ihnen genug Ge-
theit zu, um derselben mächtig zu werden zu
chten. Sie werden sich alsdann keine Mühe
uern lassen, dieser Wissenschaft Ausdehnung und
efen zu ergründen; wenn Sie also unter der
türe das Buch gefunden haben, so vor allen an-
n Ihre Aufmerksamkeit gefesselt, Ihre Seelen-
fte in Bewegung gebracht, und in Ihren Er-
ungsstunden andere Zerstreuungen Ihnen un-
nackhaft gemacht hat: so schreiben Sie's mir;
lleicht kann ich Ihnen unter den andern das
eigen, in welchem Sie fortfahren müssen, viel-
ht Ihnen rathen, wie Sie es anfangen sollen,
dieser Wissenschaft mächtig zu werden. Nie-
nd ist in allem groß, jeder nur in seinem Fach,
wer kein eigenes Fach hat, ist mittelmäßig
allen Stücken. Man soll freilich die Gestalt
die Terminologie der übrigen Wissenschaften
wissen; hiezu werden Sie in Ihres Vaters
prächen oder bei Ihren Lehrern Anleitung fin-
. Aber nothwendig muß, wer etwas Großes
den will, sich einen gewissen Zweck wählen.
en Sie sich nie bereden, es gebe Universal-

*) Sein Vater, an welchen der Brief Num. 15 ge-
schrieben ist.

genie's, und Voltaire oder Fontenelle wären de
gleichen; des ersten Studium und Fach ist, d
Kunst über alles schön und mit Grazie zu schre
ben; der zweite wußte alle Tiefen der Philosoph
mit dem Schmuck seiner Einbildung zu zieren u
leicht und deutlich vorzutragen. So ist der Ma
von Welt, wenn er von allem mit Geist und G
schmack spricht, nicht der Universalgeist, welch
alles umfaßt, sondern er hat aus der Lectüre all
Art Literatur, wie die Biene den Saft gezoge
welcher im Leben anzuwenden ist, und ist über d
Kritische und Hochphilosophische weggesprunge
Wenn Sie an mehr, als an Einer Art Wiss
schaft Geschmack finden, so sind Sie dadurch
diesem letzten Fach bestimmt, und es liegt all
daran, das Gemeinnützige, was im Leben und
der guten Gesellschaft gilt, auszuwählen zu wiss
Hierüber gebe ich Ihnen keinen Rath; viel
was hier einschlägt, ist, besser als ich's sa
könnte, bereits in Lord Chesterfields Briefen
seinen unächten Sohn gesagt. Diese Briefe w
den Sie lehren, was man in der guten Ges
schaft zu wissen braucht; mich aber, was die g
Gesellschaft wissen will; so daß Sie mit dem Sch
gerippe todter Erudition Ihre Stunden nicht v
derben, ich aber nicht Namen und Jahrzahlen
Gesellschaften auslegen, oder, wenn ich schre
Bücher mit unnützen Details steif und strotzig
chen und aufschwellen werde.

Ich habe bedacht, daß ich die Ehre nicht h
Mylord Chesterfields unächter Sohn zu seyn, d
daß ich die Vorzüge, welche diesem seine Abku
sein Reichthum, seine Lage gaben, mit einer
Verdienst, so er nicht nöthig hatte, d. i.
dem genauesten Studium irgend einer Wissensch
durch die ich reüssiren könne, ersetzen müsse.

wissen, daß ich hiezu die Wissenschaft der Führung
emeiner Wesen, die Politik der Monarchien und
Republiken erwählt, und mit dem Studium der
unstgriffe, durch welche die Menschen regiert wer-
en, verbinde ich die Kenntniß des öffentlichen,
es deutschen und des Lehenrechtes, Kenntnisse,
welche den Eroberern Präterte, den Republiken
pologien an die Hand geben, und durch welche
n beredter Mann die Welt von der Gerechtig-
eit oder Ungerechtigkeit der großen Weltbegeben-
eiten seiner Zeit überzeugt, seine unterdrückte
ation den Völkern zum Mitleid und Beistand
mpfiehlt, oder mit dem sanften Scepter seines
ürsten die kleinen Staaten zur Unterwerfung
nlockt. Diese Wissenschaft wird mir desto lieber,
) weil ich finde, daß die Eidgenossen nicht geringe
olitik brauchen, um zu subsistiren, und weil ich
ne Zeit vermuthe, da sie solche noch weit nöthiger
rauchen werden, um einem Theil ihrer Nachbarn
nd den übrigen großen europäischen Mächten zu
monstriren, wie nützlich es denselben sey, uns
i unserer alten unschuldigen Unabhängigkeit zu
issen; 2) weil diese Wissenschaft alle Passionen be-
häftiget, und ein Mann, dessen Seele und Lei-
enschaften lange unter den Ketten eines für ihn
nschicklichen Berufs gedrückt worden, die Passio-
en, welche sie bei seiner Befreiung entwickeln,
it dem beschäftigen muß, worin sie ihm dienen
nnen, zu seinem Vortheil und gemeinem Be-
en große Schritte zu machen. Die Wärme, wo-
it ein Mann sein Studium ergreift, macht ihn
oß. Verwechseln Sie die Wärme der Passionen
icht mit Schwärmerei oder gar Etourderie: diese
nd jener Eigenschaft Ausartungen, wenn selbige
it keinem eigentlichen wichtigen Gegenstand be-
häftigt worden sind. Man kann aber durch diese

Wärme auch zur Kaltblütigkeit, zum anhaltende Betrachten großer und schwerer Dinge begeister werden; durch sie ließ sich Sixtus V viele Jahr als einen Pinsel ansehen; durch sie stellte sich de alte Brutus als Thoren an. Wenn die Seele de Gottheit Hauch ist, so ist derselbe in großen Mär nern besonders lebhaft und feurig; ohne diese hätte Timur die Welt nicht erobert, wäre Cäsa nicht Monarch des Menschengeschlechtes geworder hätten Tacitus, Macchiavelli und Montesquie nicht Gesetzcodices für alle Zeitalter verzeichne hätte Newton nicht den Gang der Sterne und di Himmel gemessen, noch Voltaire den großen Hein rich besungen, und Mahomet und Alzire vor der erstaunten Frankreich ihre Empfindungen in de Sprache der Götter beschreiben lassen. 3) We diese Wissenschaft nach der Art, wie ich sie cult vire, mich geschickt macht, dem Vaterlande zu di nen. Ich will dieß in Wahrheit redlich, und fü desselben Vortheil alles anwenden, wenn ich i seinen Geschäften gebraucht werden kann; wen die Umstände dieß nicht zulassen, werde ich zw nicht heimkommen, aber alles, was ich verma anwenden, anderswo meinen Mitbürgern zu di nen. Wenn mich aber Vorurtheile gegen mei Person oder Neid oder Bosheit von denjenige Geschäften, wo ich Dienste leisten könnte, ausschli ßen, so will ich einen andern Plan ergreifen.

Ich befolge zwo Regeln, oder ich wende zweie lei Arten Studium an, um in meinen Absichten reüssiren. Erstlich lese ich wenige Bücher. W nige in allen Jahrhunderten haben die Kunst ve standen, die Menschen zu beobachten und die G schichte so zu schreiben, daß sie selbigen in Führu ihrer Angelegenheiten nützlich ist; diese wenigen le ich mit sorgfältiger Erwägung ihrer Betrachtung

nd ihrer Art, die Dinge vorzustellen, und ich
hreibe meine Reflexionen über diese Bücher, nicht
u Nutz und Trost des Gelehrten in der Studir-
ube, sondern zu Regeln meines Verhaltens und
u Berichtigung meiner Begriffe von den menschli-
en Dingen. Und weil man die Menschen nicht
rrathen, sondern sehen soll, werde ich zweitens
iesen Winter täglich einige Stunden dem Umgang
ller Art von Menschen widmen. Herr Tronchin,
eine Bekanntschaften, die Art meiner Studien
nd andere Umstände erleichtern mir sehr den Zu-
itt zu allen Arten Gesellschaft, wo ich die Den-
ungsart der Menschen und derselben Handlungs-
eisen kennen lernen kann. Ich will hienächst nicht
ersäumen, unausgesetzt zu meinem Zweck zu arbei-
n und diejenigen Bekanntschaften zu suchen, welche
ir in der Welt nützlich seyn können. Unter den
chriftstellern, welche mir besonders wohl gefallen
nd die in der Politik sehr wohl gesehen haben,
nd vorzüglich die Italiener, deren Schriften ich
or andern liebe. Alles mit Einem Wort zu sagen,
alte ich una longa sperienza delle cose moderne
: una continua lezione de 'gli antiche für die
auptquellen gesunder Politik, und die Stücke, um
e ich mich besonders zu bemühen habe. —

20.

n Herrn Joh. Jacob von Peyer in Schaffhausen.

Genf, den 4 Jänner 1775.

Ihren Brief, m. Fr., habe ich mit desto mehr
ergnügen gelesen, je seltener man in so jungen
ahren über wichtige Gegenstände in so wohlge-
ählten Ausdrücken schreibt. — Ich sehe Sie mit

wahrem Vergnügen den einigen Weg einschlagen, auf welchem man zu gründlicher Kenntniß einer Wissenschaft gelangt. Sie simplificiren Ihren Plan; mit desto größerm Erfolg werden Sie sich in Ihren Lieblingsstudien vervollkommnen. Die Wolfische Philosophie ist nützlich, die Bedeutung der philosophischen Kunstwörter zu lernen; die Sache selbst, ein ganzes System dieser Wissenschaften, ist noch zur Zeit über menschliche Kräfte. Es gründet sich all unser Wissen auf Observationen; wie schwer aber solche seyn müssen, läßt sich aus der geringen Zahl derer schließen, so sich damit glücklich beschäftigt. Es sind noch erst einzelne Seiten der Seele durch die Philosophen mit Zuverlässigkeit abgeschildert worden; den Menschen in seiner ganzen Gestalt und die Stammtafel aller seiner Ideen lassen Sie uns nach einigen hundert Jahren zu sehen hoffen. Lesen Sie Wolfen; lernen Sie, wie viel man zu wissen behauptet; bei mehrern Jahren werden Sie lernen, wie wenig man weiß. Lesen Sie ihn besonders, um sich mit dieser metaphysischen Sprache zu familiarisiren. Uebrigens halten Sie sich in der Hauptwissenschaft, die Sie wählen werden, an diejenigen Schriftsteller, welche am meisten detailliren; die übrigen sagen nur, was geschieht, nicht warum und wie? welches letztere das Interessanteste ist. Schreiben Sie die Gedanken oder Bemerkungen auf, die Ihnen bei Wolf beifallen; hiedurch werden Sie sich in der Aufmerksamkeit erhalten und bei spätern Jahren den Weg mit Vergnügen übersehen, den Sie durchreis't haben. Ich habe voriges Jahr mehrere tausend Observationen über die Rechte zusammengeschrieben, und finde solche Sammlungen von sehr wichtigem Einfluß und Nutzen zur Berichtigung der Begriffe und zur Schärfung des Geistes

Es ist mir leid, sehr leid, m. Fr., daß ich
icht, sobald ich's wünschte, den guten Rath Ihres
erehrungswürdigen Vaters werde benutzen kön-
ien. Ich bin geneigt, unserm Vaterland zu die-
ien, zurück aber kann ich unmöglich eher kom-
ien, als bis jene Fesseln, die mich an einen un-
eliebigen Beruf banden, und die ich aufgelöst habe,
ollends zerbrochen sind. Wenn dieß geschieht, so
in ich des Vaterlandes: wo nicht, so ist mir alles
eber. —

21.

n Herrn J. J. v. Peyer in Schaffhausen.

Genf, März 1776.

— Ich habe gemeinschaftlich mit einem jungen
reund das Gemälde der Universalhistorie noch
nmal übersehen, wozu Voltaire, welcher viel-
ehr malt als erzählt, gedient hat. Man hat
ch ein *Tableau des Révolutions de l'Europe de-
is* 476 — 1763, von Professor Koch zu Straß-
rg, welches wir als das ordentlichste, deutlichste
d in seiner Art vollständigste Compendium der
istorie befunden haben. Hierauf wollten wir
aynals berühmtes Buch über beide Indien lesen.
h vertraue Ihnen aber, daß mir nicht möglich
ar, dasselbe zu vollenden. Viele unbekannte und
chtige Facta sind zwar mit außerordentlicher Ge-
uigkeit in demselben beschrieben worden; die
achrichten, welche ich bisher von Engländern und
ewohnern beider Indien hierüber vernommen,
d ihm meistens günstig; — aber angesteckt von
r neuen Wuth, philosophisch, d. i. anders, als
: andern zu schreiben, hat dieser Verfasser eine so
llkommene Unordnung in sein Werk gebracht,

und so viele Declamationen theils gegen respectabl
Institute und Gesetze, theils gegen längstbestri
tene Vorurtheile eingemengt, daß seine Lectüre na
der Lectüre der majestätischsimplen Alten mir nic
erträglich war. Hiezu kommt, daß, ob ich's wol
schon dreimal versucht, ich gleichwohl nichts Zu
sammenhängendes aus ihm meinem Gedächtni
einzuprägen vermocht habe.

Halten Sie sich sehr an die Alten, m. Fr
in denselben und den wenigen, welche unter un
ihres Gleichen sind, finden Sie eine Energie un
Einfalt, welche nicht allein edler, als alle Kun
mäßigkeit der andern ist, sondern wirklich auf d
Charakter vortheilhaft einfließt. Ich habe Cic
ro's Briefe, III Bände in 4., diesen Winter a
gelesen. Die Reflexionen, welche sie in mir üb
den Geist der damaligen Zeiten und Menschen un
über den Verfasser selbst, auch überhaupt über d
menschlichen Geschäfte erweckt haben, sind für ein
Brief zu lang und zu zahlreich. Ich kann Ihn
einen Wunsch, welcher mir beifällt, nicht verschw
gen. Wenn die Umstände mir gestatten werde
meinem Wunsch gemäß einst in Schaffhausen
leben, so wünschte ich mit 3 — 4 Freunden d
schönen Wissenschaften und der Alten die groß
Meisterstücke der verschiedenen Zeiten und Völ
zu durchlesen. Es ist nichts Angenehmeres n
Lehrreicheres, als gemeinschaftliche Lectüre; nich
das den Geschmack besser bilde, nichts, das in g
ten Grundsätzen mehr befestige, nichts, das m
wahre Sympathie und Freundschaft erzeuge. G
meiniglich lies't man zu geschwind und zu flücht
was man allein und ohne einen festen Plan lie
Daher viele unserer Mitbürger belesen, sehr w
nige gründlich, noch wenigere durch ihre Stud
weiser geworden sind.

Nach Cicero lasen wir Vellejus; er ist bis-
eilen tief in der Menschenkenntniß, selten oder
e in der Staatenkenntniß, immer charmant, nur
gen das Ende aus Noth zu geschmückt. Hierauf
uetonius; worüber ich Ihnen wiederholen
ill, was ich einem andern Freunde geschrieben:
an bewundert Cäsars Genie, Augusts Staats-
nst, Tibers Verstellung; man beklagt Cali-
ula, denn er verlor seinen Verstand; Clau-
us, denn er hatte mit guten Absichten allzu viel
chwachheit; Galba, denn er hatte nicht mehr
igor genug, auszuüben, was er zum Besten des
eiches gern hätte thun mögen; man verabscheut
ero und Domitian; man interessirt sich für
tho, man verachtet Vitellius, ist zufrieden
it Vespasian, Titus allein liebt man, be-
t man an. Mit dem Schriftsteller selbst war ich
frieden, bis ich sogleich nach ihm den Tacitus
m viertenmale zu lesen anfing. M. Fr. Mon-
squieu, Horaz und Newton sind nicht erhabener
er alle anderen Politiker, Dichter und Mathe-
atiker, als Cornelius Tacitus erhaben ist über
e andern Geschichtschreiber. Ich respectire Hume
d die italienischen Historiker; an meiner Hoch-
tung für den Thucydides, Xenophon und Polyb,
r den philosophischen Sallust und den edlen Cäsar
nnen Sie nicht zweifeln. Aber tiefsinnigere Ma-
nen und lebhaftere Gemälde in wenigen Worten
d mit mehr Würde, als mein Tacitus, hat nie-
nd entworfen.

Ich lese zum zweitenmale Henault. Dieß
rk ist das Werk eines vielumfassenden und tie-
Genie's, und ist's im Verborgenen nur vor
Augen, welche es sehr aufmerksam betrachten,
d schon mehrere betrachtet haben. —

22.

A Mr. *Picamilh de Casenove* *).

1776.

— Il y en a entre ces objections qui méritent à peine d'être nommées. On a dit, que le *service mercenaire* était en lui même une condition deshonorante; ce qui ne pourrait avoir du poid, qu'avec ceux, qui raisonnent d'après les principes chimériques de quelques philosophes, ceux qui savent, que les Athéniens ont servi un usurpateur, qui allait détruire le grand ro son frère, qu'ils ont servis les tyrans de Sicil et la république de Carthage et que nos ancê tres, les peuples du septentrion, ont servis d tout tems dans les armées romaines, ne croi ront pas, qu'une chose aussi anciennement pra tiquée puisse être ignominieuse pour la natio des Suisses. Le bourguemestre Wetstein, am bassadeur des Ligues Helv. à Munster, allégu dans une mémoire de 1655 des historiens frar çais et italiens, qui avaient trouvés dégradar pour un peuple libre de se louer à prix d'ar gent au service d'un monarque étranger; la m nière dont M. d. Voltaire, M. l'abbé Rayn et M. de Chatelus, et d'autres grands auteu de la France s'expriment aujourd'hui en parla de Suisses, doit faire oublier, ce que Silh et Matthieu et le président de Grammat o hasardés avec aussi peu de délicatesse que discrétion. On a allégué le contraste entre l

*) Secretair bei der französischen Gesandtschaft in S lothurn. Der Anfang des Briefes fehlt.

leux nations; mais aujourd'hui tous les peuples e rapprochent. Plusieurs autres scrupules sont enus de la hauteur, avec laquelle le cardinal le Richelieu et bien plus encore le roi Louis XIV ont usés à l'égard des leurs voisins. Ce n'est que cela qui a fait naître les vaines frayeurs es projets d'une monarchie universelle, dont e roi Guillaume se servit en s'en moquant. On a toujours dit, que le roi ne voudrait pas remplir ses engagemens; mais, dans ce cas il ne semble, qu'il n'aurait qu'à ne pas les prendre, et que, s'il nous veut du mal, il pourrait nous le faire, sans conclure une alliance avec nous et sans s'attirer la honte d'une perfidie. —

Des vieux patriotes ont insistés sur la corruption des mœurs nationales; mais sans rechercher si la prétendue corruption n'est pas plutôt une correction, il paraît impossible aujourd'hui que tout est mêlé de conserver les anques coutumes d'un peuple au milieu de l'Europe: il faudrait pour cet effet nous embarquer pour l'île de Robinson. On a ajouté que notre peuple réveillait dans le service étranger un esprit d'inquiétude, que ces soldats troublaient volontiers leur patrie; chose facile à empêcher, lorsqu'on renforce les lois et lorsqu'on prend de bonnes mesures. Enfin on a objeté: que le but de la constitution helvétique étant une possession tranquille des biens, que le pays produit, de la vie dont nous jouissons et des lois que nous avons établies, chaque entreprise devait être jugée conformement à ce but. Il s'en faut de beaucoup, a-t-on dit, que notre pays soit aussi peuplé, qu'il devait être, et que dans des certaines endroits (comme dans le Neuchatellois, l'Appenzellois et sur

le lac de Zuric) il l'est. Bien des campagne sont en friche; il y en a qui depuis des siècle ont été abandonnées. Plusieurs villages on disparus; des bourgs, des petites villes son devenus des hameaux, on en voit les ruines par tout. Notre peuple est pauvre, donc il sera industrieux et les fabriques prospéreraient : la vile oisiveté ne se refugiait sous les tentes ne se cachait sous l'uniforme. Pourquoi Scha house et Lucerne ne font elles pas le commerc comme Genève, dont la fleuve n'est pas nav gable? D'autres villes commercent peut-êtr elles commerceraient avec bien plus d'éclat de succès, si plus de bras travaillaient da leurs fabriques. N'est il pas singulier de vo des villes, fondées et augmentées sous les Hab bourg, arrêtées dans leur accroissement depu 500 ans? Les franchises, dont nos pères jou saient en France, étaient quelque dedommag ment. Quel dedommagement nous reste-t pour la perte de notre peuple et pour la dé dence de notre commerce, depuis qu'on no a privés de ces avantages? Il faut être p sionné pour ne pas voir, que nous sommes dupes.

Puis on viendra nous dire, que l'allian maintient la paix parmi nous. Ceux qui co naissent notre histoire, savent, que nos gu res civiles ont été plutôt l'effet des intrigues étrangers que de la bigoterie. Sans parler anciennes guerres, que n'a pas fait l'amba deur de la Barde en 1653 pour étouffer la volte de nos paysans? Non seulement il nou a réfuté 200 hommes de cavalerie et 50,000 é que nous voulions emprunter, il a fait pis il a fomenté la discorde. Lorsque le sénat le

erne, seduit par les intrigues d'une certaine amille, avait connivé au passage du général Ierei, que fit l'ambassadeur du Luc? Ne fit il as parvenir aux Bernois, qu'il leur ferait sen- r ce que c'était que d'offenser Louis XIV. La essus les intrigues étrangères ont mis la patrie n combustion et elles ont enfantées la malheu- euse guerre de Tokenbourg. Elles ont fait lus; la traité de 1715 a perpetué la défiance ntre les cantons. Mais la maison d'Autriche? Cette maison d'Autriche depuis 300 ans ne nous jamais inquiétée, n'a jamais bouchée nos pas- ges, n'a jamais ménacée de faire revivre ses nciennes prétentions qu'à l'occasion de l'al- ance française. Elle ne s'en serait pas plainte, cette alliance, conformément à son éspritait restée défensive; mais quand les rois de rance ont fait traverser le Rhin à nos trou- s, quand on nous a forcés de servir contre mpire et de transgresser notre union héré- taire avec Habsbourg, que pouvait-elle faire? le se plaignit, et que pouvions nous faire? ste punition du faible, qui s'attache au fort; s soldats n'étaient plus dans notre puissance nous demandames en tremblant, qu'on vou- t bien nous tenir parole. La Pologne est de- mbrée, la Corse est subjuguée, nous le voyons. u tems de Charles V, du tems de Ferdinand II ns le siècle de Louis le Grand nos ancêtres t tremblés. L'histoire des tems passés nous prend à ne plus craindre. La prétendue con- ation contre les états médiocres ou faibles a la fable de l'avenir, comme la monarchie iverselle de Philippe II l'est de nos jours. nos Alpes sont un rempart de la France, elle endra ses boulevards sans alliance. Un tel

traité ne serait qu'une source de discorde entre elle et nous. Si elle est puissante, elle nou opprimera; si elle est faible, elle nous entrai nera dans sa perte et sacrifiera nos rochers : la conservation de l'Alsace et de la Lorraine.

Il y en a, Monsieur, d'entre ces difficultés qui ne seraient pas difficiles à resoudre, si j ne craignais pas d'abuser plus longtems d votre patience. Il y en a d'autres sur lesque les je souhaiterais fortement de connaître v idées, afin de détruire tant qu'il est en moi d préjugés nuisibles à la question.

23.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berli

Valeires bei Yverdun, 21 Oct. 1777.

Sie wissen, m. w. H. u. Fr., wie ich schon Jahre lang mit der Historie der Schweiz besch tiget bin; den ersten Theil habe ich endlich ausge beitet. Ich habe ihn zweimal wieder vernicht aber ich glaube, mich nun mit demselben vor Welt wagen zu dürfen. Er enthält die Histo der acht ersten Orte vor dem Bund und auch Kriege mit Oesterreich bis 1415. Ich habe auf el denjenigen Reisen, welche unsern Briefwechsel u meine Arbeiten für unsere A. D. Bibl. so s unterbrochen haben, auch die Beschreibung der G genden verfertiget, deren Geschichte ich erzäl. Endlich habe ich die Grundsätze der Verfassun und des helvetischen gemeinen Wesens gesu. Dieses Werk führt folgenden Titel: Allgemei Aussicht über die Bundesrepubli der Schweiz. Ich muß beifügen, daß wenn von den Regierungen rede, meine Absicht ihre

altung, sogar die Erhaltung ihrer gegenwärtigen
formen ist, indem ich die Ruhe in der Schweiz
ür nothwendig halte, zur Behauptung der uralten
reiheit, welche unsere Vorväter uns hinterlassen
aben; zumal ich die Aristokratie ohnedem für die
este Regierungsform eines bürgerlichen Gemeinwe-
ens halte. Man hat mich sehr gebeten, dem
Buchhändler Emanuel Haller zu Bern dieses Werk
u überlassen. Weil aber in verschiedenen Aristo-
ratien sogar alles Reden und Schreiben über die
Verfassung von den Schutzherren des Staatsgeheim-
isses und anderer abergläubischen Einbildungen als
n Staatsverbrechen angesehen wird, so habe ich
iesen Buchhändler gewarnt, er soll mein Werk
icht unter der Aufschrift Bern lassen drucken.
un er meinem Rath nicht Folge geleistet hat,
er der Censor überdem selbst auch vor Zeiten eine
genannte Schweizerhistorie hat lassen drucken, so
erfolgt, daß von letzterm drei der wichtigsten
apitel verboten worden sind. Ich hatte dem Buch-
ndler vorhergesagt, daß meine Absicht nicht sey,
agmente eines Buchs oder das Buch eines an-
rn, sondern ein Buch, und zwar das meinige,
ucken zu lassen. Da er dieses nicht thun kann,
lte ich für klüger, mich an jemand zu wenden,
dessen Land mehr Freiheit als hier, über diesen
tikel, herrsche; überhaupt hätte ich gleich anfäng-
h dieses thun sollen; denn kannte ich nicht die
epubliken, und wie sie immer in ihrer eigenen
che richten wollen! Sie, mein werther Freund,
te ich, mir zu melden, ob nicht Sie den Druck
ses Werks übernehmen wollten? u. s. w. *)

*) Hr. Nicolai entschuldigte sich, daß bis auf Ostern 1779 seine Pressen genug beschäftiget seyen,

24.

An Herrn Hauptmann Heidegger in Zürich.

(Die Schweizergeschichte sollte in Bern gedruckt werden, der Censor verweigerte aber einen Capitel: über die Erhaltung der Staatsverfassung von Bern, fein Imprimatur, darum nahm der Verfasser das Manuscript zurück, und trug es einer Buchhandlung in Zürich an (an welche Herr Heidegger, so viel ich weiß, Antheil hatte) „es ohne ihren Namen und also ohne Censur zu „drucken.")

Genthod, 30 Jänner 1778.

— Wegen der Censur ist keine Unbequemlichkeit, als bloß daß ich gegenwärtig nur noch zwei Drittheile übersenden kann, indem ich noch an der Vervollkommnung des letzten Drittheils arbeite denn ich habe das Ganze wohl sechsmal umgeschrieben. In den zwei ersten Drittheilen ist nicht das, meines Erachtens, der Censur beschwerlich scheinen könnte. Das letzte Capitel des Werks (welches im ganzen Werk das schwerste, wo nicht das beträchtlichste ist) handelt von der schweiz

---

und daß er fürchte, da doch der hauptsächliche Debit des Buchs in der Schweiz seyn werde, möchte nachgedruckt werden; auch müßten alle Bücher über das Staatsrecht und die Verfassung fremder Staaten dem Staatsminister der auswärtigen Geschäfte in die Censur gegeben werden, welcher aber vermuthlich toleranter seyn werde, als die schweizerischen Regierungen.

schen Kriegskunst *); nämlich ich erinnere die Unfälle der freien Völker und an das Glück serer Freiheit, und nachdem ich angemerkt, daß Päße und Gebirge, wie auch, daß die bloße pferkeit nicht hinreiche, suche ich durch alle wich- en Betrachtungen die Nation zu ermuntern, un- e Milizen sowohl an große Behendigkeit und Ge- icklichkeit in der Waffenübung, als an die Kriegs- cht zu gewöhnen, und ich rede von einigen Mit- n zu dieser Absicht. In diesem Capitel wird kein taat, weder in der Schweiz noch im heutigen ropa, getadelt, und ich habe meine hierin ge- hnliche Kaltblütigkeit nicht verläugnet. Aber die- Capitel kann ich nun sogleich noch nicht ausar- ten. Wenn unser Füßlin glaubt, Euer Censor kein Anbeter der Berge, und nehme nicht übel, ß man die Nation von dem Glauben an die Al- n zum Vertrauen auf gute Ordonnanz zurückrufe, haben wir nichts zu besorgen **). — Schreiben e mir Ihre Gedanken; denn Sie können mir ien, was ich von dem Censor in Zürich erwarten ge. Im Grunde, da dieses Buch so geschrieben , daß die Dinge, welche Censoren bedenklich sind, der vom gemeinen Volk noch von allen Räthen, dern von denen, welche in jedem Staat alle the und das Volk regieren, bemerkt werden werden, nen die Censoren ziemlich ruhig seyn. Auf das telblatt schreibe ich nur: „Vom Ursprung der hweiz. Durch Joh. Müller von Schaffhausen.

---

*) Nur der Entwurf und einige Fragmente davon sind noch vorhanden. A. d. H.

**) Obiges dem Censor in Bern anstößige Capitel hatte der Verfasser (nach einem frühern Briefe) ganz wieder zurückgenommen. H.

E dal man, che guardò rozzi armenti,
Par' ch'i Regi sfidar nulla parventi.
Tasso.

(Die Antwort des Herrn Heideggers ist nic
mehr vorhanden, läßt sich aber aus Müllers nä
stem Briefe, vom 20 Februar 1778, errathen.)

„Aufrichtig zu reden, m. Fr., kann ich mi
nicht entschließen, mich noch einmal in die Pfot
einer schweizerischen Censur zu wagen. In Deutsc
land hat der einige Buchhändler, den ich kenne*
bis Ostern 79 seine Pressen beschäftiget; andere U
sachen halten mich ab, mit zwei deutschen Bu
händlern mich einzulassen. Da Sie nicht ob
Censur drucken wollen, und in Ihrem letzten m
nicht das Geringste von derselben sage
sehe ich mit Verdruß mich genöthigt, dieses Buch ni
herauszugeben, und fange an zu glauben, die St
verei in der Schweiz sey zu groß, als daß m
über die Erhaltung der Freiheit schreiben dürf

Ich bitte Sie, mir zu sagen, wenn ich jem
dieses Buch auf meine Unkosten drucken las
sollte, ob Sie eine Anzahl der Abdrücke übern
men würden, und zu welchem Preis? Es wü
einen Octavband von 480 S. ausmachen. Ich bin
unwillig, um weitläuftiger zu seyn. Leben Sie wol

(1780 wurde die erste Ausgabe der Schweiz
geschichte dennoch zu Bern, aber angeblich
Boston gedruckt. H.)

---

*) Nicolai in Berlin.

25.

Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Blumistein, près de Berne ce 9 Août 1780.

Ce n'est point à celui, qui a écrit la vie du
gister Sebaldus, ce n'est pas non plus à ce
doutable Nicolai, qui depuis vingt ans préci-
e du Parnasse allemand tant d'innocens au-
rs (en vérité, des innocens), qui en ram-
nt ont espéré de parvenir au temple de la
oire, ce n'est pas à ce Nicolai, qui éclaire en
sant rire, que j'envoye cet ouvrage *): mais
st à un tout autre Nicolai, à ce sérieux,
ave et érudit historien, qui de mille chartres
tiques à sû tirer l'histoire de Berlin et de
tsdam. Comme je viendrai vous voir inces-
nment, j'aurai pû vous apporter cet enfant
mes veilles: mais je n'aime pas voyager en
nille.

J'ai lû et extrait avec un soin extrême votre
re sur Berlin et Potsdam. Les révolutions
ciennes sont conformes à celles des villes de
Suisse et de l'Italie; je crois par rapport
x choses modernes votre ouvrage un des plus
éressans, qui ait paru dans ce siècle, non
lement parce qu'il nous apprend sur la mo-
rchie de Prusse, mais parce qu'il servira de
dèle.

Mille graces au nom de manes de Schluter
les avoir vengées d'Eosander. Je ne suis
n moins qu'architecte, mais la cause de
hluter est celle de tous les gens de mérite et
tous les hommes justes.

---

*) Den ersten Band der Schweizergeschichte.

Permettez moi d'observer, que dans la vi du comte Roch de Lynar (pièce très-curieuse e écrite avec le plus grand intérêt) la date de s naissance (1525) est fausse, car le duc Alles sandro, ayant été assassiné en 1531, Cosime son successeur, étant déjà majeur, vous voye en comparant ces dates et l'histoire de Lyna avec la date de sa naissance, que cette dernièr ne sauroit être vraie.

Les mots Kaput, que vous trouvez dans l langue des Venedes, Bollen, pour Zwiebeln, quelques autres termes provinciaux de votr pays, se trouvent aussi dans le patois de l Suisse allemande. — J'ai fait bien des rema ques sur votre ouvrage; malheureusement j' perdu la note et je n'ai pas le livre sous main. Recevez mon ouvrage comme une ma que de reconnoissance pour plusieurs preuv d'amitié et comme une marque de mon estin particulière pour les beaux talens, que j'admi en vous. Je suis etc.

26.

An Herrn Canonicus Gleim in Halberstad

Berlin, den 2 Dec. 1780.

Standhaft, werther Freund, war ich immer i Studium der Historie von früher Kindheit a nie wankte ich, von langer Mühe geschreckt; stan haft auch in der Liebe eines freien mit Arbeit füllten Lebens, in Bewunderung alles Groß Begierde nach Rühmlichem und Liebe der wenig Edlen; standhaft im Verschmähen unwürdiger M tel zu meinen Absichten, im Haß der Verstellur des Eigennutzes; denn dieses hängt alles v mir ab.

Ob ich zu Berlin oder zu Genf, nun oder je,
it wenig oder viel, in freier Würde, oder im
lanz von Aemtern leben soll, — das, Freund,
ngt von mir nicht ab; im Wunsch bin ich
ndhaft, in der Wahl, in Ermanglung des Be-
n, dem möglichen Guten geneigt.

Dieses, weil Sie zu glauben scheinen, ich könnte
Berlin weniger, als ich sollte, lieben, und hätte
elleicht aus freiem Leichtsinn

„den Blick gekehrt nach Genf."

Haben Sie Cato, ein Gespräch, ohne Namen,
er von Rehberg, einem sehr philosophischen
opfe? In der Schreibart ist eine gewisse alte Fe-
gkeit. Eben dieser hat Spinoza gerechtfertigt und
wiesen, daß man dessen oder Leibnitzens Meinung
n müsse.

Man hat mich im Concert Namlern präsen-
t, es war, als stehe Horaz mir zur Seite, und
e mir ohne Unterlaß: „Das bin ich nicht!"

27.

n Herrn Professor Schlözer in Göttingen.

Berlin ce 9 Janv. 1781.

Je vous écris cette lettre, mon cher Mon-
ur, parceque je sais que vous prenez inté-
à tout ce qui me regarde, de sorte que je
is vous faire part des plans de vie que je me
écris; vous verrez par cette lettre ce que
veux être dorénavant et à moi-même et à
s amis, dont vous serez toujours un des prin-
aux.

Vous savez que l'histoire est mon étude fa-
rite, mais ayant beaucoup vécu parmi ceux
i conduisent ses affaires dans les republiques,

et beaucoup voyagé parmis des peuples libre
la sensibilité de mon cœur et quelques reflexio
sur l'état présent des affaires publiques m'o
fait préférer la façon d'écrire l'histoire en po
tique ou en citoyen à celle que peuvent e
ployer ceux qui n'écrivent que pour la curi
sité des savans; pour vous, vous écrivez da
l'un et l'autre genre, mais tous les esprits
sont pas faits comme le votre pour tout réun

Cependant j'étois trop bien élevé par v
préceptes et vos soins pour négliger l'exac
tude; ainsi je n'ai lu que les sources de l'h
toire et rarement j'ai cité un fait, qui ne s
fondé sur le rapport du plus ancien historie
qui en ait fait mention; mais il est vrai q
ma façon de sentir et voir m'a empêché
m'étendre dans l'ouvrage que j'ai publié,
les discussions de points de généalogie
même de diplomatique; je n'ai indiqué que
résultat de mes recherches.

Quant au style je m'étois prescrit de n
adopter aucun, excepté celui que la mati
me dicteroit; il est vrai cependant que l'am
de la brièveté m'a rendu trop sévère à ra
des mots qui auroient pû donner plus l'h
monie et de clarté; c'est un défaut dont
comptois de me corriger.

Vous serez surpris après cela d'appren
que je ne veux pas continuer l'ouvrage que
vois entrepris, que même je cesse d'écri
qu'enfin je vous prié de communiquer ma
solution au public, pour que d'autres écriv
achèvent le tableau que j'avois commencé
tracer.

Depuis sept ans je vis à Genève; il y a
parence que je m'y fixerai; où trouverai-je

illeurs amis! où mènerai-je une vie plus uce, dans une société plus éclairée! Mais ne me dissimule point le desavantage qu'il pour tout écrivain à vivre dans des pays, l'on ne parle pas sa langue; je sais que la ture de ce qui paroît en Allemagne et des ages, que j'aurois pu faire de tems à autre s les provinces où l'on parle l'allemand le s pur, auroient pû me sauver quelques ets de cet inconvenient; mais je ne suis pas ez vain pour me croire des forces que d'au- s ne me trouvent pas, et je n'ai publié un . d'hist. Helvétique que pour être instruit la voix du public de ce que je suis ca- le de faire.

Je suis fermement determiné à me borner devoirs de la vie privée, si j'ai lieu de pré- ier que mes efforts n'aboutiront qu'à pro- re de tems à autre quelque écrit, trop mé- re pour pouvoir faire impression sur l'ésprit na nation. J'ai donc à rendre grace à celui dans les nouvelles littéraires qui paroissent s votre ville, m'a desabusé des vaines espé- es et des préstiges dont auroit pû m'éblouir onfiance trompeuse en ma capacité de faire ien; il m'a rendu à moi même, il m'a rendu lus grand service qu'un mortel puisse re- ir d'un mortel, il m'a fait connoître à moi- e. Il s'est trompé lorsqu'il a crû que j'avois é d'imiter un ancien auteur et aussi quand crû que je ne savois pas l'objection qu'on aux actes de Muri; mais ce sont là des vé- s que je n'ai garde de relever dans un me qui paroît avoir un excellent esprit. nd j'ai vu qu'après un travail de dix ans, s six voyages, après la lecture de 8000 do-

cumens manuscrits, après avoir cinq fois fait
réfait cet ouvrage, je n'étois parvenu qu'au poi
de faire espérer *qu'en abandonnant de certain
singularités, je pourrois un jour devenir un a
sez joli historien*, il faudroit que j'eus
été bien prévenu de l'étendue de mes forc
et que j'eusse été aveuglé par un amour prop
impardonnable, si j'avois continué d'espér
qu'un jour ma plume pourroit ébranler d
vices destructeurs du bonheur de ma natio
ou rallumer chez elle l'esprit de nos génére
et vaillans ancêtres; ce n'est pas les *pointes*
les *jolies choses* qui vainquent les passions;
finesse est bonne dans les intrigues de co
elle ne produit point ces grands mouvem
de l'ame qui font que de jeunes guerriers,
des senateurs se vouent à devenir les héros
bérateurs et conservateurs de leurs républiqu
dites moi si Demosthène ou Chatham auroi
bien fait de sacrifier leur loisir à l'étude
l'éloquence, s'ils n'avoient été capables que
dire de jolis traits d'esprit et de faire enten
finesse à leurs discours?

> Quis Martem tunica tectum adamantina
> Digne scripserit? aut pulvere Troïco
> Nigrum Merionen?

Ne me dites pas que je dois m'exerce
peindre désormais les exploits de nos pères
plus d'énergie; ce qui n'est pas dans mon a
ne sauroit y entrer par les livres, et je
point d'autre ame que celle que j'ai mo
en exposant le patriotisme des trois libérat
et de d'Erlach et des héros qui sont mort
Morgarten, à Sempach et à Neffels; d'aill
je ne sais pas être quelque chose seuleme

oitié, et si je ne puis tout à fait remplir mon
t de présenter un tableau touchant et vif des
ands hommes de l'ancien tems, j'aime mieux
noncer à l'entreprise. Veuillez, je vous sup-
ie, mon cher ami, vous informer de celui
i a fait l'article en question *et le remercier de*
a part; il me sauve de pénibles travaux, des
grets, des chagrins; je lui dois de ne m'être
s deshonoré en décrivant joliment ce que je
vrois sentir fortement. Il sera peut-être sur-
is de mes remercimens; mais priez le de ne
s me confondre dans la foule ignoble des
ibes qui à toute force veulent se faire impri-
r; j'ai écrit, parceque je croyois pouvoir ser-
mon pays, voilà l'unique avantage que j'en
prétendu retirer; je vois que j'en suis in-
able, cela suffit. Je ne me souviendrai de-
mais que de ce que je dois à moi-même, et
saurai me respecter assez pour ne plus me
nprometre; cela me coutera, je le crains;
endant il me sera plus aisé de vaincre mes
sions, que de vaincre mon incapacité.

Cette lettre est un peu longue pour une
re de divorce; mais on ne quitte pas sans
lque peine un objet qu'on a longtems ca-
sé; vous me le pardonnerez, c'est la der-
re foiblesse que je marquerai pour mon an-
ne passion.

En prenant congé de la république des
res pour me ranger parmi la foule de ses
irateurs, je souhaite que ses chefs (vous
s du nombre) joignent à l'ardeur qui m'ani-
de contribuer au bien public des forces suf-
ntes pour accomplir leurs nobles desseins,
qu'à la science et à l'esprit ils joignent des
s élevées au-dessus du vulgaire, pour pou-

voir avec succès *magna quatere Demosthen arma.*

Je suis et je serai à jamais

Tout à vous.

J. Muller.

P. S. Je vous ai écrit cela par ce que je veux point que la publication de m 1er Vol. et l'attente du second empêc de meilleures plumes de s'exercer s l'histoire de la Suisse.

(N. S. Dieſes war das erſte und letztem wo der Verfaſſer ſich durch eine Recenſion unm thig machen ließ. Die in den Göttinger g Anzeigen, n. 4 1781 recenſirte erſte Ausg ſeiner Schweizergeſchichte war aber auch ſo v als ſein erſter Auftritt in der Reihe der ſchichtſchreiber (ſein Bellum Cimbricum 1 glaubte er vergeſſen); der kalte Willkomm krän ihn, und er meinte noch, der wahre und dauer Ruhm eines Schriftſtellers hänge von Recen ten ab. Etwas Hämiſches und ein von o herabſehender Schulmeiſterton iſt allerdings dieſer Recenſion nicht zu verkennen; wie auch einer folgenden eben dieſes Recenſenten von ei andern Schrift Müllers. Schlözer machte wie leicht zu erachten, über ſeinen Unmuth ſtig: „Statt Sie zu tröſten, lache ich Sie a „Eine Recenſion! Eine Recenſion!.. Ma „Schweizermann! ſeyen Sie größer! Sie ken „die Welt, alſo auch die literariſche, hoffen „auch noch die literariſche deutſche Welt. W „mir einer mündlich ſagt, ich wäre ein Dum „kopf: ſo gebe ich ihm eine Ohrfeige. Sagt „aber einer in einem Epigramm oder in e

„Recenſion, ich wäre ein Rindvieh, ich hätte „geſtohlen, ich hätte einen falſchen Eid gethan: „ſo mache ich kein mouvement.“

28.

Herrn Canonicus Gleim in Halberſtadt.

Berlin, ce 24 Février 1781.

Deux jours après mon retour, le roi écrivit Mr. Merian, qui (ce qu'il n'avoit jamais fait, puis qu'il est de l'académie) m'avoit recommandé: „qu'il m'avoit vû, qu'il m'avoit trouvé omme d'esprit vif et animé du désir de la gloi-e; qu'il voudroit seulement que j'eusse fait uelque ouvrage classique qui put me servir e titre pour entrer dans l'académie.“ Le , qui d'ailleurs ne lit aucun livre allemand, jamais vû l'histoire de la Suisse; aussi hant qu'il ne la liroit pas, je ne la lui ai nt envoyée. Quant au petit ouvrage fran-s *), il faut vous raconter un fait qui peut-explique ce que vous venez de lire. De-s dix mois le roi a auprès de lui un cer-abbé du pays de Liège **), qui veut ob-r un bénéfice: en attendant il amuse le dans sa retraite de Potsdam; cet homme que très peu de connoissances; il a fait un e illisible, c'est un salmigondis de phrases quelles on ne comprend rien. En sortant près du roi, je vis cet abbé dans l'anti-mbre. Il fût fort étonné de me voir sortir là. Puis après m'avoir fait deux ou trois

---

*) Essais historiques. Berlin 1787.
**) *Duval Pyrau.*

questions, qui dénotoient sa surprise, il par
vouloir s'attribuer l'avantage, que j'ai eu d'av
été appellé: Il me parla d'une conversation, q
le roi avoit eu avec lui au sujet du livre, que j'av
envoyé au roi (je ne lui en ai envoyé aucun, c'
Mr. Merian). Pendant qu'il parloit, le roi sort
et je partis. Le roi dit du bien de moi à l'abb
mais comme il reçoit tous les jours des livr
qu'il ne peut pas lire tous, il lui demanda, s'il co
noissoit l'essai, que javois publié sur le moy
âge. L'abbé repondit, que c'étoit une histo
écrite *dans la méthode analytique*. Le roi
manda, s'il y avoit quelque chose de nouve
„Sire, il n'y a rien de nouveau dans l'histoi
les historiens sont obligés de se servir du t
vail de leurs prédécesseurs." Voilà ce
l'abbé m'a lui-même raconté depuis. J'ai au
appris, qu'il me donnoit partout pour un je
homme de 21 ans. Ce sont des faits, dont
puis constater la vérité, mais non leur liai
les uns avec les autres *).

Ici tout le monde, les académiciens, les
nistres d'état et étrangers, et un grand n
bre de particuliers ont pris intérêt à mon s

*) Er ſoll auch zu verſtehen gegeben haben, daß der
faſſer nach ſeinem jugendlichen Dünkel von den
ken des Königs ungünſtig urtheile (wovon der
grund aus der Recenſion derſelben, die der Verf
lange nach des Königs Tode für die Allgemeine
ratur-Zeitung ſchrieb, ſattſam erhellet). Auch
deres iſt geſagt worden, was der Verfaſſer
nicht glauben mochte. — Daß er vor und
und als der Tod alles änderte, von Friedrich
gedacht, iſt genug. A. d. Ver

prince paroît très-bien disposé. Il ne faut , dit-on, marquer trop d'empressement: t une faute dont j'ai toujours de la peine ie préserver. Cependant je n'ai rien à me rocher dans cette affaire.

Il m'est venu une idée. Ne pourrais-je demander la place de Lessing? Il étoit liothécaire à Wolfenbuttel: c'est une des mières de l'Europe. Je serois recommandé duc, et comme il est un des grands généraux l'Europe, que d'ailleurs Brunswic n'est pas de Halberstadt, et sur la route, qu'il faut ndre pour la Suisse, je compte y aller.

29.

Herrn Geh. Rath Dohm in Berlin.

Halberstadt, 4 Mai 1781.

Wertheſter Freund!

Ich habe von dem König zur Zeit noch keine wort. Meine Pferde ſind auf Montag Mor- bestellt. Wenn ich alsdann etwas erhalte, fahren ſie mich nach Potsdam — wo nicht, Genf: denn die Miniſter vermögen wenig wagen gar nichts; ich aber bin müde, mich bieten, zumal da ich befürchte, das humiliter iunt, superbe dominantur, ſey eine Pro- eyung auf dieſe Herren (die, welche ich aus- ne, wiſſen Sie wohl). Sie, lieber Dohm, en wohl, daß ich nicht nach Preußen gekom- bin, bloß meinen, ſondern beiderſeitigen, den meinen Ruhm und Vortheil zu ſuchen: was hätte ich mehr thun ſollen, wenn ich zwei- end Thaler Jahrgehalt, und ohne Arbeit, ver- t hätte!

Unter die allergrößten Vortheile meines Aufent
haltes in Preußen rechne ich Ihre persönlich
Bekanntschaft und Freundschaft. Wenn ich nac
Genf komme, so werde ich alles halten, was Si
von mir verlangt haben. Ich trete in keine Dienste
als in die Dienste der Wahrheit und Freiheit
welche die Königinnen der Geschichtschreiber sind
Ich werde denselben so getreu seyn, als dem preu
ßischen Hause, wenn ich je in seine Dienste gero
fen werden sollte: wenn letzteres nicht geschieh
werde ich unschwer zu trösten seyn; wäre es nic
ungereimt, mich über Dinge zu grämen, die a
ßer meiner Macht stehen? Dazu liebe ich Freud
Ruhe und Musen zu sehr.

Mein Reisegefährte wird Gökingk seyn. We
wir bemerken, verzeichne ich in die Jahrbücher u
er macht Epigrammen darüber. Ich habe mit ih
eine, wie ich hoffe, unverbrüchliche Freundschaft g
stiftet.

In Genf ist nun die Frage, ob die Mediatic
zu Solothurn oder Genf seyn soll? Jenes w
Frankreich. Doch auch dieses; alsdann aber soll
schweizerische Truppen einrücken, die Mediation
behaupten.

Wenn ich nach Spanien gegangen wäre,
hätte Gökingk ein Grablied auf mich gemacht;
wünschte mir, in diesem Fall daselbst verbrannt
werden.

Ich reise mit größtem Vergnügen in den Sch
der Wissenschaften, der Freundschaft und Ruhe z
rück; nach der Lehre meines trauten Freundes,

qui simul aspexit, quantum dimissa petitis
praestent, mature redeat, repetatque relict

Tausend Empfehlungen in das Andenken ihr
liebenswürdigen und vortrefflichen Gemahlin.
ben Sie wohl und meiner eingedenk. Schon glau

ch die rebenreiche Waadt, schon die blaue Rhone, ben schönsten der Seen und unersteigbare Thürme von weltaltem Eise wieder zu sehen; schon spaziere ch in Tronchins prächtigen Alleen, und liege hingestreckt auf hochgrünem Rasen am Ufer seiner Fischreiche, oder wandle studierend mit starken Schritten unter der Colonnade, oder stehe bewundernd vor einen Tenier, Rubens und Vandyck. Noch vergoldet mir die Sonne des Montblancs blendende Wand, und ihr untern Sterblichen sehet sie schon lange nicht mehr;

Quo me, Bacche, rapis, tui plenum?

N. S. den 7 Mai. Ich weiß nicht, ob der König meinen Brief nicht bekommen, oder mit wem er von demselben gesprochen haben mag. Διος δ' τελειετο βουλη. Leben Sie wohl! Der Postknecht läst't. Leben Sie wohl und alle Preußen und Friedrich der Große!

30.

An Herrn Hofrath Schlözer in Göttingen.

10 Mai 81.

Le point de vue que vous m'avez fait envisager *), m'a vivement frappé. Vous avez raison: il faut avoir un état. Malgré les avantages extérieurs de ma position à Genève, je me souviens distinctement des dégoûts, des ennuis, des mal-aises qu'une situation plus ou moins précaire m'y a très-souvent fait éprouver, au point qu'il m'a fallu des voyages pour en être remis.

*) In einer mündlichen Unterredung.

Il est vrai que j'ai une telle horreur de places, qui en ne me fournissant pas même le nécessaire, me rendroient l'esclave des caprices d'une troupe de jeunes gens ou du savoir faire et de la bonne volonté d'un libraire, que j'aimerois mille fois davantage oublier l'ABC, et n'être jamais qu'un bon père de famille à Schaffhouse.

Mais si je pouvois obtenir une autre place, je me connois assez, pour pouvoir répondre de la manière dont je m'en acquitterais et du bon emploi que je ferois du loisir qu'elle me laisseroit. Ne craignez point que 5 à 600 écus soient capables de m'engourdir.

Si, comme il n'est que trop vraisemblable, il est impossible de trouver ce que je souhaite, j'irai à Genève pour le tems nécessaire à la composition du 2d volume de mon histoire: après quoi je reviendrai. Pendant ce tems je ferai quelque chose de Foscarini, des Medicis, de Raguse et d'autres pièces, dont vous voudrez bien avoir la bonté d'insérer ce, qui en vaut la peine, dans votre recueil.

Cela est très sur: quant à mon établissement, le plutôt seroit le mieux. *To be or not to be*, that is the question. Et si ne je puis pas trouver ce que vous jugez fort bien être le mieux, il faudra entrer dans d'autres plans, étrangères à la carrière des lettres.

Lisez, s'il vous plaît, cette lettre de Mr. le Procureur-Général Tronchin: je vous reverrai et nous en parlerons.

Je me fais conscience,

„cum tot sustineas et tanta negotia solus" — de vous embarasser de tous ces détails: mais comme il m'importe infiniment, d'avoir votre

vis, parce-que je n'ai jamais vû d'homme qui oie mieux, ni auquel je craigne moins de de-oir beaucoup, votre amitié pour moi fera mon pologie. Chacun a sa manière d'être heureux: uelque soit la mienne, votre amitié en fera oujours un des principaux ingrédiens: et quel-ue genre de vie que le sort me destine, je n'ou-lierai rien pour la mériter *).

M.

31.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Cassel, 26 Jun. 1781.

M. H. Die militärische, politische, religieuse, rerarische und häusliche Geschichte jedes Volkes in der Zeit ist mein Studium. Was ich recensiren ll und kann, werde ich gern und bald recensi-:n **). Allein was andere so gut oder besser be-rtheilen können, damit bitte ich Sie, mich zu versche-en; ich brauche noch zwanzig Jahre, um zu ler-en, alsdann werde ich meinen Freunden oder dem senden Publicum würdigere Bemerkungen vorle-:n können.

Ich bin

Ihr ergebenster Diener

J. M. Prof.

---

*) Der letzte Brief von Schlözer ist vom 18 Oct. 1782, und von Müller 20 Oct. 1782. Von da an haben sich keine mehr gefunden. A. d. H.

**) Der Verf. hatte von 1776 bis 1781 nicht mehr für die Allg. deutsche Bibliothek gearbeitet. Er scheint von Herrn Nicolai wieder dazu aufgefordert worden zu seyn, und lieferte in diesen Jahren einige wenige Recensionen.

32.

An Herrn GR. Dohm in Berlin.

Cassel, 19 Jul. 1781.

Herr von Telter hat mir versprochen, Ihnen liebster Dohm, diesen Brief zu überbringen: ver muthlich kennen Sie denselben bereits. Wie ver gnügt und glücklich ich bin, ist mir schwer zu be schreiben. Ich besuche keinen Menschen, und hab mit niemanden Freundschaft, noch genaue Verbin dung, als mit Herrn von Schlieffen. Diese habe ich aber so lieb gewonnen, an ihm habe ic solche Eigenschaften gefunden, daß ich nicht geglaub hätte, nun Athen und Rom untergegangen, einen Mann von so mannichfaltigen Tugenden und Ein sichten finden zu können. Auch ist nicht leicht ei Tag meines Aufenthaltes verflossen, ohne daß wi beiden Einsiedler einander geschrieben oder gesehe hätten. Bei meinen Studien freute ich mich beson ders, ihm das Resultat mittheilen zu können, sein Gedanken zu hören, mit ihm, wie oft geschehen zu streiten. An das Bedürfniß andern Umgange dachte mein Herz nicht. Nun ist er freilich a drei Wochen in Mecklenburg, wo er Fredenhage gekauft hat: Gott weiß und er, was es mir gek stet; ich schreibe ihm nun so, als ob er hier wär behalte aber alles auf seine Heimkunft: ich erwart diese mit schmerzlicher Sehnsucht, ich glaube mi in eine Einöde gebannt oder zu Wasser und Brot Wie viel besser ist's, an ihn zu gedenken, als m andern zu leben! Doch mißfällt mir hier nichts im Grunde kenne ich Cassel wenig, aber die Gesel schaft scheint aus gutgesinnten Leuten zu bestehen das beste von allem ist die Freiheit. Nicht, al mißbrauchte ich dieselbe; der Cursus meiner Ju

gend-Thorheiten ist endlich alle, aber der Orte sind nicht allzu viele, wo man einen inoffensive way of life, so wie ich hier, ohne einige langweilige Pflichterstattung führen kann.

Im August halte ich eine Antrittsrede, vom October an meine Collegien; derselben werden zwei seyn:

1) de regno et republica, oder die Politik.

2) Die Statistik, verbunden mit der Historie.

Die Briefe über ein schweizerisches Hirtenland habe ich fast vollendet. Nun erhelle ich die Dunkelheiten meiner Historie, und vergleiche sie aufs neue mit meinen Quellen: hierdurch wird eine zweite Ausgabe zugerüstet.

Anfechtungen habe ich zwo erlebt: eine, die mich ins Lachen gebracht: ein Citoyen de Genève hat gegen meinen Essai mit aller Grobheit eines Citoyen geschrieben; zu Bern soll eine Schrift wider meine Vorstellung dasiger Verfassung herausgekommen seyn. Hierüber sind meine Grundsätze, wahre Fehler stillschweigend zu verbessern, unbegründete Vorwürfe zu verachten, Grobheiten zu ignoriren; und vernünftigen Antagonisten schriftlich zu danken.

Uebrigens habe ich mit Rath meines hiesigen Freundes die kritische Durchlesung des ganzen Alterthums unternommen, zumal in dieser Schule zu Thucydidis Würde, Xenophons Anmuth und Cäsars majestätischer Einfalt mich zu bilden: denn ich bin jung, und was ich gethan habe, ist nichts gegen das, was ich sollte thun. Den ganzen Homer, Hesiodus, Anakreon, Theognis, Aeschylus, Herodot, Paläphatus, Heraklitus, Eratosthenes, Phurnutus, die arundelschen Marmor und andere Alte habe ich bis dahin hier gelesen, und vollständig excerpirt.

Sollte wider mein Vermuthen mir irgend jemand nachfragen, oder sich wenig oder viel für mich interessiren, so melden Sie solchen Personen, wo ich bin, damit Sie sich für jeden guten Dienst an mich adressiren können. Ihre Frau aber, wenn Sie mir auch nicht nachfrüge (wie Sie, das weiß ich, doch wohl thut), soll wissen, daß ich Sie äußerst ehre und sehr liebe. Sie, wenn Sie mir eine Freundschaft erweisen wollen, so sorgen Sie besser für Ihre Gesundheit, und leben Sie nicht so stark in intenso, auf daß Sie es in extenso desto weiter bringen; denn, wo wollte ich einen andern Dohm finden! Leben Sie recht sehr wohl, herzlich geliebter guter Freund!

33.

An Hrn. GR. Dohm in Berlin.

à Cassel, ce 18 Octobre 1781.

— J'ai été invité à la traduction de mon histoire de la Suisse, de façon que je n'ai pû m'y refuser.

Les leçons, dont vous aurez eu le programme, ne laissent pas pour la première fois de m'occuper aussi beaucoup; elles me retraceront pourtant le tableau de tous les tems et le peu que je connois du notre. Je m'attache à les bien écrire pour que le même travail puisse me servir tôt ou tard pour quelque chose d'autre. Dailleurs j'aime davantage de jour en jour cette langue allemande si riche dans ses compositions, si hardie dans ses tours, si grave et en même tems si souple.

Je poursuis mon plan de lecture antique. J'ai lu jusqu'ici 54 auteurs.

Là-dessus j'entretiens une correspondance très curieuse avec Mr. de Schlieffen, surtout par rapport à la partie militaire. J'ai fait une foule immense de remarques sur les gouvernemens anciens, et je vous en écrirai, mais cette lettre n'est au fond que pour W., je n'ai pas le tems aujourd'hui d'être plus long.

A Genève les médiateurs sont divisés, l'on ne prévoit que des lenteurs infinies ou des catastrophes funestes. Fribourg est dans un état pire que j'amais, la noblesse elle-même s'est jointe aux bourgeois et aux mécontens contre 9 magistrats, objets de la haine générale. Il y a eu une conspiration pour mettre le feu à la ville, et les magistrats ont été trop foibles pour la punir.

Les Bernois travaillent à une ordonnance militaire, relative à leur pays et à leur peuple. L'empereur étant à Cologne, des chanoines vinrent lui faire la cour. Il prit ses tablettes et dit, tel a pris 8000 écus, tel en a pris 10,000, — et refusa de les voir. Ce n'est qu'en Septembre que nous avons su qu'en Juin il a été ici. Lui-même la dit au Landgrave de Philippsthal.

34.

An Herrn Heinrich Füßlin in Zürich *).

Cassel, den 11 Dec. 1781.

In wie fern Sie mein Freund noch seyen, weiß ich nicht, wohl aber, daß ich der Ihrige so lange

*) Dieser Brief kommt in der von Herrn Füßlin herausgegebenen Sammlung der Briefe Müllers an ihn nicht vor. A. d. H.

seyn werde, als ich Einsichten und Gesinnungen, wie die Ihrigen, für die Ehre der Menschheit halten werde, also immer. Wenn ich also anders schreibe, als vor Zeiten, so schließen Sie hieraus nicht, ich sey anders.

Ich bitte Sie um einen Dienst, welchen Sie mir als Mensch, als Eidgenosse, als Geschichtschreiber und als mein alter Freund nicht versagen werden.

Der erste Theil meiner Geschichte der Schweiz hat in Zürich mißfallen. Dieses nehme ich niemanden übel, denn mir selbst gefällt nicht alles an demselben: dieses ist eine natürliche Folge der Fortschreitung meiner Kenntnisse, und ich habe nie glücklicher, nie mehr, als in Cassel, gearbeitet. Aber das ist mir unangenehm, wenn meine Absicht verkannt wird. Niemals, und nun weniger als jemals, habe ich irgend eine Republik noch Monarchie geliebt noch gehaßt, oder von Zürich parteiischer schreiben gewollt, als von Athen, oder von Bern, als von Sparta, oder von Genf, als von Corcyra: denn warum? Wenn durch historische Darstellung der alten Zeiten der Schweiz etwas bewirkt werden kann, so wünsche ich, daß es in öffentlichen Geschäften die Unerschrockenheit, im Land aber politische Ordnung und persönliche Freiheit seyn möge. Hierin sehe ich nicht allein auf das dießmalige Schweizerland, von dem niemand weiß, wie lange wir es behaupten können, sondern mehr noch auf die Nation, auf daß dieselbe, wo sie nur sey, sey, wie sie soll. Vergessen Sie, was von meinen Gesinnungen in Ihrem Gedächtniß oder meinen Briefen ist, halten Sie mich für diesen Augenblick für jeder Tugend unfähig, und für, Gott weiß, ob ich das bin! einen eigennützigen Menschen: kann ich, in meiner Lage, in Betrachtung des gegenwärtigen Zustandes

r Geschäfte, in Betrachtung der Nachwelt, für
e zu arbeiten uns zukömmt, anders denken? So
so denke ich; weil ich muß; wer mich aber kennt,
ird hinzufügen, und weil ich will.

Daß ich den Tod Wasers gemißbilliget, ist mir
it halb Deutschland, wo nicht mehrern gemein; ob
) Rudolfen Brun zu hart beurtheilt habe, darüber
nn ein Füßlin mir schreiben: daß ich von den
unftmeistern gesagt habe, wie sie waren, und
icht wer sie wurden, sieht man daraus, weil ich
och nicht vom achtzehnten Jahrhundert gesprochen.
llein das Buch war kaum erschienen, als mir
r. L. einen unbeantwortbaren Brief schrieb. Von
m an haben viele mir mancherlei Unwahres von
ürich und vielleicht eben so viel von mir nach
ürich geschrieben: denn daß ich zu Zürich decretirt,
ein Buch aber durch den Henker verbrannt wor-
en sey, ist vermuthlich so wahr, als daß, wie
ich gesagt worden, ich von Cassel vertrieben wor-
n sey: welches ich gelesen, da ich von dem Prin-
n von Hessenphilippsthal und vielen Officiers
nd Herren vom Hof zu einer Vorlesung über die
raber erwartet wurde. Ich schließe hieraus, daß
nige mich gegen Ihre Stadt, und Ihre Stadt ge-
n mich erbittern möchten. Ich meines Theils
erde nach wie vor die Geschichte, so wie ich sie
nde, verzeichnen und alle nichtsbeweisenden Wi-
rlegungen unbeantwortet lassen, begründete aber
ützen. Da ich aber von vielen gebeten worden
n, die andere Auflage und eine Fortsetzung her-
uszugeben, so würden Sie mich und alle Leser
hr verbinden, wenn Sie mich auf die Stellen,
e bei Ihnen mit Recht (nach Ihrer Meinung mit
echt) mißfallen, auch nur durch ein Kreuz am
ande eines Exemplares aufmerksam zu machen
liebten.

Wäre es nicht besser, mit vereinigten Kräfte gemeines Wohl zu suchen und einander über Vor stellungen, die einer für unrichtig hält, aufzuklären und freundlich zu warnen (wie auch Hirzel in de Ephemeriden), als durch störriges Schweigen ode Verleumdungen, wie die obigen sind (und noch an dere), sich dem Vorwurf des Verfolgungsgeistes des Neides oder der Zanksucht auszusetzen, un einander diese Minute Daseyn, die uns Gott gab um fröhlich zu seyn, unmenschlich zu verbittern.

Ich versichere Sie, daß ich nicht nur Ihnen sondern jedem Ihrer Mitbürger, zumal wenn Si mir ihn rühmten, immerdar gern diene, Sie abe sehr hoch schätze und liebe.

Uebrigens bin ich glücklich, denn Arbeit, wen sie gelingt, ist mein Leben, und hier arbeite ic täglich 14 Stunden, habe auch aus 88 Schriftste lern, seit meinem Hierseyn, Auszüge gemacht, un einen Plan entworfen, zu welchem nur zehn Jahr erfordert würden, um daß Zeitgenossen und Nach kommen auch meiner Rechenschaft meines Daseyn zufrieden seyn mögen, und niemand, mein Freun gewesen zu seyn, anders, als mit Vergnügen er innere.

Meine neulich gehaltene Rede hat Herr Doh in das Museum drucken lassen, sonst hätte ich Si Ihnen zugeschickt.

Ich erinnere mich Ihrer Arbeiten, und wei nicht, ob Ihnen möglich seyn wird, mir nächsten zu antworten: daher ich Ihnen den Vorschlag thu möchte, diesen Brief in solchem Fall einem Ihre Freunde zu geben, der mir aus Ihrem Herze sage, worauf es denn ankomme? u. s. w.

35.

An Herrn Salomon Hirzel, des Raths, in Zürich.

Cassel, den 20 Jan. 1782.

T.

Da mein Entschluß ist, niemals irgend einen Streit vor dem Publicum zu führen, gedachte ich den Eindruck, welchen Ihre öffentliche Zuschrift mir gemacht hat, anders nicht, als werkthätig bei der neuen Ausgabe des Buchs darzulegen. Aber da ich diese nun auf die Herausgabe des ganzen Werks verschoben, diese aber wegen der Geschäfte, die des Herrn Landgrafen Durchlaucht mir auftragen, wohl nicht vor Ostern 1783 erscheinen dürfte, will ich über Ihnen schreiben, als Gefahr laufen, daß mein Stillschweigen von Ihnen mißgedeutet werde. Ich habe nämlich in dem Geist Ihrer Abhandlung wer mein Buch Ihr vaterländisches Gemüth und Ihre redliche Gesinnung auch gegen mich nicht verkannt.

Ihre Anmerkung über die Undeutlichkeiten der Schreibart finde ich wahr. Ich hatte durch einen mehrjährigen Aufenthalt in undeutschen Landen die Sprache fast vergessen, zumal da mir nicht leicht begegnet, neue Schriften zu lesen. Die Begierde, zu schreiben, wie Tacitus, wenn sie mir gleich von Ehreren und rühmlich zugeschrieben worden, ist gänzlich unbegründet; ich habe diesen Schriftsteller seit 1776 nie, damals aber nur Einmal gelesen: Cäsar ist unter den alten mein liebster Schriftsteller; diesem aber weiß ich wohl, daß weder ich noch sonst einer gleich kömmt. Ueberhaupt warum sollen wir nachahmen.

Da die verdrießliche Note im Vorbericht bei veränderter Einrichtung des Buchs von selber weg-

fällt, ist nicht nöthig, von ihrem Inhalt zu sprechen; vermuthlich wünschen Sie, wie ich, daß derselbe aus dem Gedächtniß der Menschen überhaupt vertilgt werde.

Ich glaubte nicht, im Text jemanden zu beleidigen, da es doch geschehen, werde ich bei der verbesserten Ausgabe Männer von Ihrer Billigkeit befriedigen. Warum wollte ich eine Stadt beleidigen, von der ich so viele vortreffliche Thaten zu beschreiben vor mir habe, und in deren Mauern außer Ihnen, Ihr Bruder, Bodmer, Füßlin, Geßner und andere mir theure und liebe Männer leben! Unvermeidlich muß nach Vollendung dieses Buchs jeder Kanton, bevorab die größten mehr als Eine unangenehme, doch mehr erfreuliche und rühmliche Stellen finden: das aber weiß ich gewiß, daß Hirzel und alle ihm gleichgesinnten Bürger und Landleute in allen Städten und Ländern des alten ewigen Bundes den Beschluß des Buchs, das Resultat unsrer ganzen Geschichte, lieben und ihren Söhnen und Enkeln loben werden, auch den Verfasser werden sie einst kennen lernen, und nicht wenige schwache Neider in und außer Landes ihn gerne malen, sondern wie die wenigen Freunde mit welchen er lebt, wie der Fürst, welchem er dient, wissen, daß er ist, und wie auch Sie a. 177 ihn gesehen, ein redlicher Forscher der Wege der Vorsehung mit uns Menschen.

Sollten Sie oder jemand bei Ihnen mir die Seitenzahlen, wo anstößige Stellen sind, anzeigen, so würde derselbe mir, meinen Lesern, ich darf beifügen, auch seinen Mitbürgern einen angenehmen und nützlichen Dienst leisten. Sollte ich einem Ihrer Freunde, Angehörigen oder Mitbürger zu Cassel eine angenehme Stunde machen, oder Deutschland einen Dienst erweisen können, so wür

ch mich freuen, meine Dankbarkeit für Ihre Theil-
ehmung an Vervollkommnung meiner Schriften
arzuthun.

In dieser Gesinnung werde ich von Zürich, nicht
ls von einer Stadt, worin man mich haßt, son-
ern con amore als von dem ruhmvollen Vater-
nd vieler großen Männer und eines treu und
ännlich gesinnten Volks schreiben, und auch zu
hrem Vergnügen dieses Geschichtbuch vollenden.
ersichern Sie obgedachte Herren meiner wahren
ochachtung. Sey'n Sie der meinigen versichert,
id erhalten Sie sich lange dem Vaterland und
hren Freunden, worunter einer ist, welchen Sie
ohl nicht dazu zählten. Es ist

Hochedelgeborner,
Hochgeehrtester Herr
Ihr

ergebenster Diener
J. Müller, Prof.

36.

A Mr. Général *de Schlieffen* à Cassel.

Cassel, 29 Janv. 1782.

— Je ne connois aucun historien italien,
i aie le style de *Voltaire*. Celui de Macchia-
l est très-noble, mais il n'a jamais cherché
grâces; Guichardin est d'une longueur assom-
nte, Nani d'une sécheresse insoutenable;
ruta est fort bon, mais ne finit jamais. Ceux
notre siècle, Contarini, Offieri, Amici, ne
uvent pas entrer en comparaison. Les meil-
urs ont toutes les autres grandes et belles
alités, mais le coloris de Voltaire né s'a-
iert qu'à Paris.

Le *siècle de Louis* XIV me brouille avec l'Hist. de la Suisse. A parler vrai, les guerres que j'ai décrites, plus encore celles que j'ai à décrire, et le tableau du pays, me plaisent assez; mais le sujet me force à prendre connoissance de détails qui doivent lasser extrêmement tout lecteur. Vous me ditez que les anciens ont sû intéresser par l'histoire des républiques pas plus puissantes, mais

1. ces républiques ont influé sur l'esprit humain;
2. les anciens n'étoient pas obligés à parler du droit public;
3. aucun d'eux n'a fait une hist. de la Grèce, aucun d'eux n'en a fait une de Sicyon, de Thèbes, de la Thessalie.

Ed io anche son pittore. Faites-moi faire l'hist. des anciens, et je saurai intéresser. Faites-moi tracer le tableau des grandes révolutions des lois, des mœurs, des sciences, des arts, de la politique, du militaire, et le tableau sera piquant. Mais quand je vois l'immense avantage d'un auteur, qui ne décrit que la plus brillante cour du monde, le héros le plus romanesque, un Czar créateur et les fastes du genre humain, je suis tenté mille fois à envoyer au diable le bailliage de Trachselwald et celui de Herzogenbusch et les seigneuries de l'Aargau, et toute leur languissante histoire, qui fait mourir d'ennui le lecteur et de honte l'auteur. Le moyen d'échauffer l'imagination, de toucher le cœur par le détail des droits, qu'ont acquis quelques hordes à demi policées et aujourd'hui oubliées en Europe, sur quelques mauvais pâturages situés parmi les rochers des Alpes.

Vous dites, et Bonstetten aussi, que le

ù je suis, est celui de la vigueur de l'esprit, t que je dois en profiter. N'est il pas déso- ant, de consumer mes forces à me trainer omme une tortue au pied des glaciers, tandis ue d'autres, avec bien moins de peine que ne ie coutent ces ingrates recherches, se sont élan- és en fiers coursiers dans les plus beaux siècles e l'hist. du genre humain.

Je ne vois que deux partis à prendre:

Ou je laisserai tomber cet ouvrage. Per- nne en sera surpris, parce qu'on sait que j'ai hangé de patrie, et on croira que je n'ai plus é à portée des matériaux.

Ou bien je jetterai au feu le 1er volume. Je lirai alors tous mes extraits, et sans m'arrêter u détail des droits, qui n'intéressent que les eilles perruques du sénat de Berne, je ne isirai que ce qu'il y a de piquant, que ce qui it connoître la constitution et les mœurs du uple helvétique et j'en ferai un tableau, qui tout ne sera guères plus long que le 1er vol. été.

Vous direz que j'ai tort d'être aussi impa- nt. Mais c'est que vous ne savez pas com- en les détails, que je dois examiner, sont fati- ans', combien j'aurois besoin d'être soutenu r l'espoir d'intéresser, et combien je trouve on sujet peu propre à soutenir cette espéran- . Je suis désolé de tout cela etc.

P. S. En ce moment on m'apporte une lettre Mr. et de Mde. Bonnet. Elle m'a causé une s grande joie; leur silence, comme celui de mère, m'avoit fait croire que tout étoit per- , et que les mauvais contes qu'on a débité Suisse, m'avoient fait perdre tous mes amis. ton de la lettre de M. Bonnet m'a fait voir

que mes craintes, ainsi que mes autres sentimens, sont toujours extrêmes, et que je dois me corriger de ce défaut, fatal à mon bonheur. Vous y trouverez bien une petite leçon qu'on me donne, mais si douce que c'est le moins qu'on puisse dire. Quant à la lettre de Madame, elle peut vous consoler de votre écriture, qui est une vraie calligraphie en comparaison.

J'ai fait deux pages de cette maudite histoire. Quand j'y travaille, j'en suis content, mais quand je lis des ouvrages plus interessans, je cesse de l'être; elle me devient alors insupportable.

37.

An Herrn GR. Dohm in Berlin.

Cassel, ce 13 Février 1782.

N'attribuez ce long silence, mon cher Dohm à aucune autre raison qu'à mes occupations. Il est vrai que j'ai essuyé une courte maladie qui menaçoit de devenir une plus grande: c'étoit un Nesselfieber, et il y avoit lieu de craindre que l'inflammation me gagnât, mais cela ne fit qu'affermir ma santé, et je ne me suis jamais mieux porté que depuis. Je suis sujet aux hémorrhoides, mais vous savez, que cette incommodité passe pour un brevet de santé. J'ai changé de logement au mois de Janvier, et demeure dans le quartier le plus solitaire qu'il m'a été possible de trouver: c'est chez le Baron de Caniz, à coté de la chambre, où peut-être vous avez vû Rieger. Je n'y vois de tout le jour que la Fulde et la campagne, quelquefois les chevaux de Mr. de Gilsa; je n'entends que le bru

l'un moulin. Ce n'est qu'à regret que je sors le ma retraite. Mais j'ai tellement à me louer lu zèle de nos officiers pour mes leçons, que e n'ai pas pû leur en refuser trois par semaine, t deux en françois. Comme je les compose à euf, ce travail me prend trois matinées en- ières. Il se trouve que le Professeur, jus- u'ici le moins payé, est celui qui donne le plus, le leçons, et cela *gratis*. D'ailleurs je ne vois que Mr. de Schlieffen, dont la société est faite our dégoûter de celle d'autrui. J'en reconnois t j'en aime les grandes qualités de plus en plus, l me tient lieu, non seulement des amis, que ai laissés en Suisse, mais d'un père même. e vois quelquefois, mais plus rarement, le Mar- uis de *Luchet*, le Commandeur de *Veltheim* etc. Mais le travail m'oblige à renoncer pour quel- ues années à de plus fréquentes distractions. I. de Schlieffen m'a tant reproché le trop grand ombre de mes leçons, qui m'empêchoit de con- inuer mon ouvrage sur la Suisse, que je l'ai épris en Décembre. Je crois que le second olume sera meilleur que le 1er. Il est naturel u'il y ait moins de fautes de grammaire, et epuis que j'ai quitté la Suisse, mes voyages et es lectures m'ont fait réfléchir davantage sur s principes des lois. Le 2d volume paroîtra n été. Je ferai incessamment le 3me et serai harmé d'achever un livre, dont la composition été aussi souvent interrompue et qui m'em- êche d'écrire sur des sujets plus intéressans. e travaille dans ce moment un article épineux, a conquête que nous avons faite au milieu de a paix des antiques terres allodiales de la mai- on d'Habsbourg. En général, telle est la na- ure des matières, que dans ce 2d volume *in-*

cedo per ignes suppositos cineri doloso. Je n'aurois jamais cru, que *l'ordre* fut un aussi grand secret des études: depuis que je lis les anciens dans l'ordre, dans lequel ils ont vécu et écrit, l'antiquité prend une face nouvelle à mes yeux, en vérité, son histoire est à faire, jusqu'ici nous n'avons rien de bon. Bonstetten et Mr. de Schlieffen trouvent le petit nombre de remarques, que je leur ai communiquées sur ce sujet, nouvelles et fort intéressantes.

Pour vous dire en un mot, où j'en suis dans le voyage, que je fais par les siècles, j'ai lû en Décembre tous les orateurs de la Grèce, en Janvier tout Platon et Aristote, en Février j'ai parcouru les auteurs de la musique, et je lis maintenant avec la plus grande attention et la plume à la main — devinez — — Moïse et les Prophètes, traduits par les Septantes.

Moïse prophétise dans l'avant-dernier chapitre du Levitique, que les bonnes intentions de mon cher Dohm en faveur de la race d'Abraham etc. demeureront sans effet, mais comme ce n'est pas le seul point, sur lequel je suis d'un autre sentiment que cet homme de Dieu, je vous prie de me marquer dans votre réponse à *quelle page de votre livre* j'en suis resté avec les petites remarques, que j'ai pris la liberté de vous communiquer: j'en ai encore quelques unes, mais je ne me rappelle pas, où j'en suis resté.

Je vois avec grand plaisir l'intérêt que le roi prend encore au sort de Genève. Les Bernois y sont aussi sensibles, mais dans nos républiques on n'aime pas les moyens extrêmes dont le mal auroit besoin pourtant. Mr. de Vergennes ne cesse d'exhorter le parti du gou-

rnement à la fermeté et à l'union, mais on nore son plan, dont il promet beaucoup. A ribourg les affaires vont encore plus mal: le nat de Genève a montré trop de foiblesse, ais le conseil secret qui règne dans Fribourg, perd par son opiniâtreté. Depuis longtems sage ou l'abus, protégé par les plus puissans, exclu du gouvernement une partie de la *no*esse. Plus l'oligarchie a fait de progrès et plus peuple, c'est à dire, les *bourgeois* et les *pay*ns ont souffert: car l'avarice de ceux, qui uvernoient, fut excessive, il y eut des abus, s que je ne les aurois pas crû possibles dans tre siècle. Les cantons de *Berne*, de *Lucerne* de *Soleure* viennent d'offrir leur médiation; oiriez-vous, que dans ce danger extrême le nseil secret les a refusés, quoiqu'il ait tout pays contre lui. Les sujets disent tout haut, e le sénat de Fribourg est indigne du gouernement, et qu'ils veulent être aux Bernois. s derniers reçoivent à-présent la rétribution soin, qu'ils ont eu de toujours bien gouver-r: ils soutiennent toutes les aristocraties du isinage, sans profiter du malheur d'aucune. ur vous peindre en un mot l'état de ces rébliques, représentez vous que par exemple Soleure et Fribourg il n'y a *aucune loi impri*, qu'il y a des *Copies différentes* des lois, qui stent, et que le baillif prend celle, qui fait trer le plus d'argent dans sa bourse. Dans le ibourgeois, quand l'amende étoit trop forte, paysan avoit droit de se plaindre au sénat. que croyez-vous, que fit alors le sénat? Il nfisqua l'amende. On verra tout cela, et l'oine et les progrès de ces horreurs dans mon rnier vol., qu'en Suisse même on attend pour

cela avec impatience. Car *on veut se corrige* du moins là, où la corruption ne fait que cor mencer.

Je crois vous avoir parlé une fois d'une r *lazione fatta del Marchese Foscarini, già amb siadore Veneto presso la corte di Torino,* r 1742. C'est un excellent livre, digne de grande réputation de cet illustre Doge (il mo rut en 1763). Il fait connoître tous les moyen dont les deux derniers rois se sont servis po l'établissement de cette puissance. Il me sem ble, que cette relation mériteroit de paroît dans vos *matériaux* (elle est en Msc. com vous savez), mais en même tems je serois bi aise qu'un autre, qui auroit plus de tems q mois, voula la traduire: car en général les tr ductions ne sont pas ce, qui me divertit. Vo lez-vous, que je vous l'envoie? Que s'il éto *absolument impossible* de trouver quelqu'un, q sut assez l'italien, je m'en chargerois peut-êt en ce cas, et alors je pourrois vous la donn vers le milieu du Mars.

Voyez ce qui convient.

Je serois bien aise de savoir, si les essais Mr. de Schlieffen et ma pièce ont paru ou n dans le Muséum.

Mais bien plus encore d'apprendre comme vous êtes et votre aimable femme (qui bien telle, comme j'en prendrois une, si e n'étoit pas unique peut-être) et à quoi vo avez travaillé cet hiver. Je ne compte pas d' ler en Suisse en 82, mais probablement l'ann prochaine. Quand on se trouve bien, il fa rester où l'on est, et j'aime Cassel; si en 83 fais le voyage de Suisse, ce n'est que pou récueillir quelques matériaux nécessaires. J'e-

ois en parlant de ce, que j'ai fait cet hiver, vous dire que dans les momens de loisir i lu toute l'histoire naturelle de Mr. de Buffon quelques vol. de Voltaire, car je tiens pour s heures un petit catalogue d'auteurs non his-riques, que je lis, les uns pour apprendre écrire et d'autres pour me procurer les con-issances générales, qu'il faut avoir de toutes sciences. Aussi je ne suis jamais plus heu-ux que lors qu'après avoir bien rempli toutes heures, je m'endors de fatigue, comme on eurt de vieillesse:

Haec est vita solutorum misera ambitione gravique,
His me consolor, victurum suavius ac si
Quaester *) avus, pater atque meus, patruusque fuisset.

P. S. La brochure *des Hessois en Amérique* t de l'homme du monde, qui le mieux pouvoit ndre raison du traité de subsides, dont il it.

J'ai lu avec plaisir ce qui dit Mr. de Herz-rg de la façon de juger la puissance d'un état, n de plus vrai ni de mieux raisonné. Mais voue qu'en lisant, *que le roi de Prusse a ef-ce les noms de César, de Polybe, de Tacite, Horace*, j'aurois voulu, que cela eût été dit r un autre.

*) Surtout comme Mr. de Gœrne. J'en ai été petri-fié! C'est le moins qu'on puisse souhaiter à ceux, qui donnent des bons diners, de n'être pas pendus.

38.

An N. *)

Cassel, den 9 März 1782.

Ich verwundere mich nicht über Ihren Brie
wohl aber über mich selbst. Alles will ich Ihn
erzählen, wie es war. Im Geräusch der Welt u
ter mühsamen Studien hatte ich vielleicht zeh
oder eilf Jahre lang nie zusammenhängend üb
die christliche Religion gedacht: mir schien unmö
lich, von dem, was außer dem Kreis der Sin
liegt, etwas zu wissen; daher ich auch die natü
lichen Religionswahrheiten, wie es nicht ande
seyn kann, gemäß der Stimmung meines Geist
die von zufälligen Betrachtungen oder Lectüren
hing, für mehr oder weniger gewiß ansah. Nu
aber blieb ich dem verborgen, den ich dazum
nicht kannte: vielmehr wurde durch eine sond
bare Verwicklung mannichfaltiger Umstände me
Geist im Fortgang seiner Kenntnisse befördert, u
ich aus vielerlei Gefahren von allerlei Art,
ohne mein Wissen, wider meinen Willen gerett
Als ich dahin kam, wo ich nun bin, unternal
ich, ohne Rücksicht auf Höheres, die Arbeit, d
Alten, so viel ihrer übrig sind, in der Ordnu
wie einer nach dem andern gelebt und geschrieb
zu lesen, und alle Facta aufs genaueste zu exc
piren: denn ich wollte mir ein wahres, vollstän
ges Gemälde des politischen, militärischen u
moralischen Zustandes aller Zeiten und Natio
entwerfen. Also fing ich bei der Ilias an; de
Mosen verschob ich auf die Zeit Ptolemäi

*) Unbekannt, an wen? H.

weiten, weil ich mit andern sein Alterthum be-
zweifelte. (Nun ich ihn gelesen, sehe ich, daß
eses Buch nur von ihm seyn kann.) Ich las ein
albes Jahr, in täglichem Erstaunen über das We-
ige, was die neuern Geschichtschreiber gethan, da
ch so vortreffliche Materialien in den Alten lie-
n: ich wurde zugleich über die Wege der Staaten
nd Menschen moralisch, besser als zuvor, durch
e Details belehrt. Als ich aber Xenophon, Plato,
ristoteles und andere weise Männer kennen
rnte, nahm ich lebhaften Antheil an ihren Un-
rsuchungen, bewunderte das Ringen des Geistes
ach den wichtigsten Erkenntnissen, und bejammerte,
ß die Zweifelhaftigkeit, in der man endlich blieb,
icht eine Wirkung der Schwäche dieser Philoso-
hen, sondern der Natur dieser Wahrheiten selbst
: welches letztere mir in die Augen fiel. In-
ssen zog mich die Liebe der Wissenschaften, durch
gliche Entdeckungen angeflammt, mehr und mehr
die Einsamkeit, und in dieser beobachtete ich na-
irlicher Weise ungestörter, tiefer, heller. Als
h nun den Zusammenhang der ganzen Geschichte
s auf Augustum endlich übersah, konnte ich nicht
nders als bewundern, wie alles Große und Kleine
it erstaunenswürdigster Uebereinstimmung zur
ubereitung und Beförderung dessen diente, was
e Bibel als den Rath Gottes angibt. Wenn ich
usend Strahlen bis auf ihren Ursprung verfolgte
nd fände sie in demselben alle beisammen, so müßte
h wohl diese Stelle für ihren Mittelpunkt, die
onne, halten: so fiele mir auf, daß Geist und
eben (durch Selbstkenntniß und Ueberzeugung der
nsterblichkeit entwickelt) der Schlüssel der ganzen
Weltgeschichte seyn müssen, da sie ganz dazu ge-
immt worden, diese Lehren zu fördern. Um hier-
ber mich aufzuklären, las ich in den Evangelien

zumal die eigenen Worte Jesu. . . . Und hie
breche ich ab; wie mein Herz dabei gebrannt, we
cher Strahl in meinen Geist gefallen, wie er m
die ganze Welt erklärt, ist unbeschreiblich; und
schreiblich, welches Licht mir den Zusammenhar
meines eigenen ganzen Lebens erhellte. Nicht, a
wisse ich nun alles; je mehr ich forsche, desto me
Neues finde ich täglich; was ich einsehe, ist ei
Kleinigkeit gegen das, was ich lerne. Ich ler
aber sowohl den Weg, die Wahrheit und das L
ben, als zumal was ich sey, was ich thun soll
und möchte, und nicht kann ohne Ihn, der b
uns ist bis an der Welt Ende. Oft habe ich mi
sehr betrübt; oft aber mich auch hierum gestra
weil ich vielmehr mich immer freuen soll, endl
seine Stimme zu hören, zu wissen, daß mich n
mand und nichts Ihm aus der Hand reißen kan
Alle meine Sorgen werfe ich also auf Ihn: daß
alles gütig höret, weiß ich schon aus vielen Erfa
rungen; und es ist ihm wohl bewußt, wie nich
ich ohne Ihn thun kann. Eben dieselben Unt
suchungen der Geschichte setze ich desto freudiger fo
weil ich Seine Fußstapfen überall finde, und Ih
kennen lerne durch seine Wege. In der groß
Haushaltung hat jeder ein Geschäft, und jet
zieht Er auf eine eigene Manier zu demselben .
Ich war zur Geschichte geboren, durch sie sollte
alles lernen, durch sie wirken, wie ich auch th
will; denn alles ist nun unserm Herrn hei
Bitten Sie Ihn für mich. Dieses bedurfte b
Ihnen zu erklären; wenn ein Selbstbetrug da
wäre, welches ich nicht glaube, so werden Sie ir
ihn andeuten. Daß ich schon weit sey, sage b
nicht; ich liebe zwar die Menschen, aber dies
habe ich, außer in Augenblicken der Ueberraschu
allezeit gethan, und erinnere mich keines Mensch

gegen den ich anders gesinnt wäre: doch fühle ich, daß mir unser Freund schon mehr Kraft in Selbstbeherrschung ertheilt; alles erwarte ich noch, wahrhaftig nicht als verdiente ich etwas, alles ist sein Geschenk, aber wir wissen, daß er χαριν αντι χαριτος *) gibt. Wie kann ich Sie anders als zärtlich lieben? Auch lieben Sie mich: Und wenn Sie noch für mich fürchten, so wenden Sie sich an Ihn, der alles gibt, auf daß er Ihre und meine Freude vollkommen mache. J. M.

P. S. Dieser Brief, so wahr er ist, gefällt mir nicht, weil er mit einer Feder geschrieben ist und nicht mit Flammen; Sie sehen daraus wohl meine Geschichte, aber nicht meine Empfindung. Ich hoffe wir sehen uns noch in diesem Jahr. Hundert Ideen habe ich über die Lehre aufgeschrieben, so wie sie mir kamen, aber es ist allzu weitläuftig, hierüber einem so beschäftigten Mann zu schreiben. Wie ein wenig Sauerteig bald in die ganze Masse dringt, so schlingt sich das Evangelium nun durch alle meine übrigen Kenntnisse und beseelt alle, wie der Hauch Gottes den Erdenkloß. Nicht nur erklärt es die Geschichte, aus ihm folgt alle politische Freiheit, alle Wunder des Heldenmuths werden zur Pflicht und vernünftig dadurch. Wer aber in der Finsterniß wandelt, weiß weder was er thut, noch wohin er geht. Ist's nicht erstaunlich: das Licht leuchtet schon 1750 Jahre und man sieht es nicht?

---

*) „Gnade um Gnade."

39.

An Herrn General-Superintendent Herde in Weimar.

Cassel, den 19 März 1782.

Ich bin ungewiß, ob ich Ihnen, unschätzbar Freund, mehr für Weimar oder mehr für Gott danken soll *)? Herr von Thümmel hat mich m einer so gütevollen Höflichkeit empfangen, der Pri (August) ist an Kenntnissen so reich und im Leb so einfach und liebenswürdig, daß ich den Wag in Bischhausen zwei Tage habe stehen lassen. Mi hat der Herzog (ein Mann von vielen Kenntnisse sowohl als die Herzogin mit einer sehr zuvorko menden Güte empfangen, und ich habe an sein Tafel und in der Stadt an dem Canzler einen se gelehrten, auch an dem Herrn von Frankenb einen verdienstvollen Minister gefunden; aber i Frau von Buchwaldt hat mit ihrem außerorden chen Feuer und Geist bei solchen Jahren Bew derung, auch durch ihren fast mütterlichen Ei für die Erhaltung meiner Gesundheit eine dankb Freundschaft in mir erregt. Auch die Frau v Diede habe ich besser, als zu Cassel, kennen lernt. Thümmel bat mir den unermüdeten Bib thekarius Reichardt, den Kirchenrath Stroth, i witzigen Gotter und den mathematischen Lichtenb. Es wurden einige Scenen aus Schillers Räub vorgestellt; sie sind gut geschrieben, aber des Sc ckens däucht mir zu viel, eben deßwegen kann n

*) Der Verfasser hatte kurz vorher auf seines A ders Bitte Herdern zu Weimar besucht und A sen nach Gotha von ihm erhalten.

nicht tief genug wirken, sondern verdringt sich elbst.

Gestern Abend bin ich hier wieder angekommen. Die Dauer meiner Abwesenheit hatte beunruhiget, nd ich lernte, daß ich Freunde auch hier habe. ch war noch nicht umgekleidet, als ich zu einem örmlichen Mittagessen bei A. geladen wurde; bei Herrn von Schlieffen fand ich noch eine bessere Nahrung, denselben Diodor, den Sie mir gaben, atte er indessen für ihn und mich kommen lassen. —

Es ist unnöthig, Ihnen meine Gedanken über Weimar zu sagen, denn Sie haben sie gesehen. Was aber nicht möglich war, zu sehen, ist mein Schmerz, daß ich Sie, daß ich Ihre Frau, ja Ihre Kinder verlassen mußte. Nie hat mich in einem Hause so alles eingenommen, und ich sah nie eines in diesem Grad für ernste und fröhliche Augenblicke gleich gut gestimmt, nie einen Gelehrten, der ganz gewesen wäre, wie der Weise seyn soll, und wie der Verständige zu scheinen wünscht. Ich sage Nichts von allem Väterlichen und Mütterlichen, so wie meinem Bruder erwiesen; sein und Ihr Herz wird Sie darum lohnen; diese Gefühle haben von den deutschen Gesellschaften keine Ausdrücke bekommen. Mich haben Sie sich auf mein Leben lang zu Pflichten gemacht; hierauf bin ich stolz, denn ich bin alles Gute, das in mir seyn mag, der Freundschaft schuldig; daher sehe ich vor, daß auch die Begierde, besser seyn, wie Sie wünschen, mir mehr Vollkommenheit geben wird.

Bereuet habe ich, daß wir nicht noch dieß und das zusammengelesen haben; ich lese Ihnen gar zu viel, und zwar entweder meine oder gute Schriften; denn Sie fühlen (welches wenigen gegeben ist) und hiedurch lehren Sie, oder vervielfältigen das Vergnügen durch Sympathie; es ist aber für die

Seelen eine unendliche Wollust, andere zu finden, welche die Zeichen des gemeinschaftlichen Ursprungs tragen. Einst, wenn der Herzog frei ist, kann ich hinüber kommen, und singen, wie meine Vorweser Hecatäus, Hellanicus, Ennius, die Barden der Südwelt, von den Thaten des Alterthums. Die Gothen, d. i. Thümmel, die Frau von Buchwald u. a. hielten dafür, ich sollte aus meinen Vorlesungen, von welchen aber nur Thümmel etwas gesehen, die Reisen der Päpste nun drucken lassen. Also schreibe ich sie ab für das Publicum, oder zu einem Brandopfer des guten Geschmacks, wenn sie mir mißfallen.

Diodorum bringt Ihnen der Postwagen zurück. Ich werfe mich nun darüber her ὡς σκυμνος λεοντο

Wollen Sie wetten, die Hierarchie bricht noch nicht? Ihre Stunde ist noch nicht gekommen. Wer weiß, ob es nicht gut ist?

Leben Sie glücklich und gesund; ersteres begreift auch die Wünsche für alle Ihrigen. Wenn, wie vermuthlich, alle Ihre Federn allein für Mose und die Propheten geschnitten sind*), so bitte Ihre Frau sehr mir zu schreiben, was Sie wissen, wo nicht, so wende ich mich an den kleinen Gottfried, in dem ich den Keim eines großen Briefschreibers entdeckt. — In allem aber bitte ich Sie besonders sehr, mich als meines Bruders Bruder zu betrachten: ich theile mit ihm die Ihnen schuldigen Empfindungen, denn was ihm geschieht, geschieht auch mir; dieses, so lange er uns liebt, d. i. so lange er bleibt, wie er ist und wird.

Ganz Ihr Eigener

J. M

*) Herder schrieb damals den ersten Theil seines Geistes der ebräischen Poesie.

40.

A Mr. le Général de *Schlieffen.*

30 Mars 1782.

Jamais, mon G., je n'ai éprouvé de plus grand combat en moi-même: quand je lis mes Papes *), ils me semblent devoir intéresser, je ne suis d'ailleurs qu' historien, j'ai partout substitué le *prétérit* au *présent.* De l'autre côté je crains d'être confondu dans une cause, qui a l'opinion publique contre elle. D'un côté, je me ferois connoître, de l'autre, je crains que ce ne soit à mon désavantage. Tantôt je suis convaincu de la nécessité d'écrire, du moins une fois, une pièce du jour; de l'autre il me semble, que je dois toujours n'envisager que l'avenir. Il est beau de soutenir une grande cause et de changer, de modérer, s'il est possible, les idées du public sur un pareil sujet: il est encore plus beau de ne jamais défendre que la cause d'humanité, et de dédaigner l'agitation passagère des révolutions particulières, qui bientôt vont se confondre dans le vaste amas de celles dont l'histoire n'est déjà que trop chargée. En un mot, je ne sais ce que je veux; dites le moi —

Vous avez raison d'omettre l'endroit sur Raynal, dont vous me parlez. Ce n'est pas lorsqu'on a raison qu'il faut le faire sentir. Le sien est digne de sa philosophie, et votre dédain l'est de la vôtre.

Je vous renvoie l'almanac. Il contient les

*) Die Reisen der Päpste.

maisons régnantes, mais ceux qui les gouvernent n'y sont pas.

Zimmermann, le médecin d'Hannovre, m'a fait demander si tôt ou tard je ne voudrois pas m'établir à Gœttingue?

Il paroît que l'empereur veut détruire le reste des libertés de Bohème et de Hongrie, sous prétexte de réprimer les abus du pouvoir des nobles. Est-il possible que le public aie la stupidité de recevoir des fers comme autant des bienfaits?

J'ai lu Théocrite avec un indicible plaisir: la nature y est peinte de couleurs si vraies, que je me croyois parmi les bergers des Alpes. Son beau style m'a enchanté, mais bien souvent j'ai eu des regrets amers du tems où il vivoit, et où rien m'auroit manqué à mon bonheur. Qu'il y a loin d'une cour de la barbare Germanie à celle du second des Ptolémées!

Je lis le Théâtre de Voltaire avec enthousiasme. Comment la souveraine de toutes les Russies a-t-elle pû honorer le chantre de Sémiramis? Si la pièce n'étoit pas antérieure à son règne, comment ne pas réconnoître les prétextes de son ambition en ces vers,

„Ninus en vous chassant de son lit et du trône,
En vous perdant, madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévintes ses coups" —

Haller quand il vit représenter Zaïre, dit, que c'étoit la première fois; qu'il avoit vû donner un rendez-vous pour se faire baptiser.

En vous écrivant, mon cher Général, je trompe l'accablement, qui ronge mes forces. Il me semble que l'amitié est la fontaine de jouvence, qui répare tout. Je suis etc.

41.

An Herrn General-Superintendent Herder in Weimar.

Cassel, den 2 April 1782.

So eben bringt man mir meines Bruders Brief. Ich muß Ihnen schreiben, tief gerührt für Sie, für ihn, von dem, was Sie gethan, von der Art, wie er es fühlt. Ich liebe meinen Bruder noch mehr, da ich alles dieses gesehen. So denkt auch unsere Mutter; diese liebte ich von Kindheit an mit einer Zärtlichkeit, welche nie etwas gestört hat; aber seit mein Vater todt ist, ehre ich sie täglich mehr; seit sie durch sich selbst handelt, lerne ich sie besser kennen. Wenn Sie sie sähen, eine kränklichscheinende, einsame, gebeugte, alte Wittwe, durch Tod und Umstände von allem, was ihr Herz liebt, getrennt, ihrerseits ohne irgend einen Verwandten, ohne Freunde, ganz munter, fromm, verständig, und ruhiger, als da sie noch alles hatte, — Sie würden sehen, daß, wen Gott prüfen will, dem steht er auch bei: als ich vor dreizehn Jahren nach Göttingen ging, und diese gute Mutter, laut weinend, meinem Wagen nachlief, wie hätte ich ihr die bisherige Standhaftigkeit zutrauen können!

Täglich fühle ich, überzeugt aus der Historie, und wenn ich die nicht wüßte, durch die Beobachtung meiner eigenen Lebensgeschichte, daß Entwicklung der Seelenkräfte der Zweck von allem ist. Ich könnte ein Buch von meinen Beobachtungen hierüber schreiben; mein Lebenslauf macht mir alle Theodiceen entbehrlich; fast alles, was ich wünschte, mißlang, und bald fand sich's daß es nicht gut gewesen wäre; ich bin fast allezeit glücklich gewesen, und fast nie auf dem Weg, den

ich gesucht; ich habe nicht leicht etwas Gutes oder Böses ohne Folgen gethan, und alle Folgen riefen mich von Abwegen auf die Straße der Entwicklung aller todten Kräfte meines Geistes. Vermuthlich bieten alle wohlbeobachteten Lebensgeschichten dasselbe dar, aber die Menschen haben Augen und sehen nicht, darum brauchen sie Katechismen.

Seit meinem Letzten beschrieb ich die Reisen der Päpste. Ich war von dem heiligen Vater wie besessen, ich habe nie begeisterter gearbeitet; früh beim Aufwachen war diese Sache vor meinen Augen bis ich sie schloß, vermochte sich keine fremde Idee in meine Seele zu drängen. Man könnte die Schrift betiteln: „Wider das dumme Jubelgeschrei des Publicums, bei der Vernichtung aller Hindernisse des militärischen Despotismus." Gegenwärtig druckt man sie deutsch und französisch. Sr. Heiligkeit von Rom, Sr. Unheiligkeit in Potsdam und einigen verständigen Reichsfürsten kann sie nicht mißfallen; ich selber spreche fast nie, die Historie sagt alles.

Ich danke Ihnen sehr für alles, was Sie in den theologischen Briefen über mein Lieblingsbuch sagen über den Prediger Salomons. Für alles, was in diesen Briefen (wahrlich zu seiner Zeit) gesagt worden, danke Ihnen, wer würdig ist, sie zu verstehen. Es herrscht in denselben ein, wenn ich mich nach meinem Gefühl ausdrücken darf, kindlich großer Geist. Mir gefällt sehr, daß Sie die Menschen davon ableiten, überall Ursache und Wirkung, oder aber Zufall zu sehen, da Zusammenordnung das eigentliche Geheimniß dessen ist, welcher sich seinem Zweck unserer als Werkzeuge bedient. Th. S. 213 hat mich die tröstende Anmerkung wider Voltaire sehr gefreut. S. 252. Daß auch Sie die alten Hymnen so gefühlt haben (in den Scriptor-

rer. Ital. von Muratori sind einige Benedictinische auch voll derselben Salbung und sanften Melancholie: sie hätten mich bald zum Benedictiner gemacht). Auch sehr wahr ist S. 256, die Kirchenväter waren weiter, als man glaubt. Wie können Sie S. 267, die Maccabäer, diese unerträgliche Declamation, unter die angenehmen Bücher zählen? Von den Weissagungen hat niemand wahrer geschrieben, weil niemand unbefangener. Eine, die für mich am schwersten ist, ist die Nennung des Cyrus einige hundert Jahre vor seiner Geburt. Ihre vortrefflichen Stellen aus Pirkè avoth erweckten in mir den Wunsch, auf einem Octavblättchen diejenigen jüdischen Schriften verzeichnet zu haben, welche entweder moralisch oder zur Historie für mich merkwürdig seyn können.

Aber was ich noch mehr wünsche, ist, einst besonders bei Ihnen die Jamben über die Offenbarung zu lesen.

So lange ich von Gregorius, von Alexander und Innocentius voll war, befand ich mich so wohl, als wären Leib und Seele gleich unsterblich an mir. Nachdem ich dieses vollendet, bemächtigte sich meiner unerhörte Traurigkeit. Ich fühle eine unbeschreibliche Wirksamkeit in mir; wenn sie sich ausbreiten kann, so ist alles gut; wo nicht, so frißt meine Seele in sich selber, zumal in dieser Einsamkeit: hiewieder hilft nichts, als Freunde, oder wenigstens Zerstreuung.

Ich umarme Sie herzlich und Ihre Frau.

Ihr ꝛc.

42.

A Mr. N.

à Cassel, 11 Mai 1782.

Excellence!

Le désir qu'elle a témoigné dans sa lettre à Mr. le général de Angelelli, d'avoir quelques exemplaires de la pièce ci-jointe, est trop flatteur pour moi, pour n'y pas satisfaire avec empressement. Votre excellence verra bien en la lisant, que je considère les intérêts du St. Siège comme étant les mêmes avec ceux de la liberté générale et de la religion; la cour de Rome ne devroit pas négliger, de déterminer, qu'il est possible, l'opinion du siècle en faveur de ses droits. Le parti opposé n'auroit jamais osé ce que nous voyons, si des écrivains célèbres n'avoient préparé les esprits. Plus le goût de la lecture s'est répandu, mêmes parmi les militaires, et plus il est essentiel que la cause, qu'il faut défendre, soit présentée sous un point de vue avantageux; il faut surtout y intéresser tous les états, qui courent des dangers semblables; il faut parler à chaque classe d'hommes, selon ses idées *). Les immenses volumes autrefois compilés sur ces matières ne sont pas aujourd'hui de plus de service que ces prodigieuses pièces d'artillerie que le prince Eugène trouva dans Belgrade. Je n'ai guères vu d'ouvrage bien écrit, qui eût tâché de détromper le public, aveuglé aujourd'hui sur les desseins secrets de ceux qui vont enve-

*) On pourroit tirer grand parti de l'histoire, de l'expérience de tant les siècles.

opper l'église, la noblesse, les petits princes, t les républiques dans le même asservissement. .u contraire les plus illustres écrivains em- loient leur esprit à nous faire prendre les ers, qu'on nous prépare, pour des couronnes e fleurs, dont l'humanité désintéressée de cer- ains princes veut bien décorer notre siècle hilosophique. Votre excellence voit elle-mê- ne ce qui doit arriver, si le pouvoir des ar- es est soutenu par toute la force du génie, ndis que ceux dont le pouvoir est fondé sur opinion, ne se donnent aucune peine pour ue l'opinion publique leur soit favorable. espère, que Dieu, qui déjà plusieurs fois uva l'Europe d'un joug universel, voudra en avoir encore pitié de sa liberté expirante. ais si l'amour du bien public s'étoit assez eint parmi les ministres de la religion et par- is les hommes libres, pour qu'ils ne fissent us d'efforts pour la défense de ce dépôt sacré, craindrais qu'il ne leur fut dit, vous étiez sel de la terre; quand le sel perd sa force, n'est bon qu'à être jetté.

Au reste la pièce ci-jointe vient d'être réfu- e avec beaucoup d'empressement par le Mar- is de Luchet, dans un journal françois nom- le Potpourri. J'ai pour maxime de ne ré- er jamais des réfutations, et quand des rai- ns majeures m'engageroient à le faire, je ne mmerais jamais celui dont je résoudrois les jections, ni sa pièce. La silence est la seule ngeance, que je me permets de la vanité des troversistes.

Mille idées me sont venues sur les affaires sentes, qui, si elles étoient aussi bien pré- tées que j'en suis profondément pénétré,

ne laisseroient pas de ramener peut-être assez grand nombre de gens. Il se peut cepe dant que je n'en exécute aucune; et je m' vais dire à V. E., pourquoi. Deux partis visent le monde: l'un qui attaque avec to les avantages que donne la puissance, et force des passions; l'autre plus juste, m plus divisé, plus foible, qui se défend. Vo voyez pour quel parti penche mon cœur: m si ce parti ne veut pas que mes talens soy consacrées à sa cause, seroit-il sage de brouiller avec l'autre; et ne vaut-il pas mie couler tranquillement au sein des lettres moment d'existence, pour moi qui n'ai jam été ni ambitieux ni avide de biens? Celui i connoît les cœurs, voit bien que pour fa mieux ce n'est pas la volonté, qui me manq.

Je me croirois bien heureux toutes les is que j'aurai occasion de prouver à V. E. le vouement respectueux avec lequel je suis

Monsieur, D. V. E
le très-humble etc.

43.

An Herrn C. Gleim in Halberstadt.

Cassel, den 15 Mai 178

Sobald Kaiser Joseph der Zweite seyn wird, ie einer der Jünger, wird Papst Pius der Sechste Abendmahl halten, wie Christus, unser Herr!

Zu derselben Zeit wird auch der Mundkoch ist mehr kredenzen!

Die Geschichte des Papstthums, bester Fre ist noch ganz vom Parteigeist und polemischen esichtspunkten beider Theile verstellt. Innocen

r Dritte und andere haben die höchsten Tugen-
n in ihrer Aufsicht über die christliche Welt aus-
übt. Alexander dem Sechsten den Papst vorwer-
n, ist, als wenn man aus der Geschichte Nero's
ider den Kaiser schreiben wollte. Was nun ge-
ieht, ist in Einem gut: die Geistlichkeit lernt
ich das Joch fühlen. Eben deßwegen möchte ich sie
rn erhalten, denn sie wird an allen Höfen wider
n seyn, der alles bedroht *).

Die Religion ist unstreitig durch den Papst er-
lten worden. Zuerst machten die Wunder auf-
erksam; hierauf behauptete sich die Lehre durch
gene Kraft, als das römische Menschengeschlecht,
st nicht anders als wie das vor der Sündfluth, ver-
ng, bedurften die Barbaren, welche seiner Ge-
hle unfähig waren, eines Vormundes, der aus
m gelehrtesten alten Land, von unverletzlicher
ürde, und als Priester zur Erhaltung des Glau-
ns interessirt wäre. Ohne ihn wären uns die
enntnisse der Vorwelt eben so fremd, als die grie-
ischen dem Türken, in dessen Residenz der grie-
ische Patriarch freilich kein Papst ist. Ich bin so
u nicht, daß ich nicht wissen sollte, welcher Mit-
l der Papst sich manchmal bedient hat; „aber was
gt hieran? sagt Paulus, zum Vorwand oder in
ahrheit wird Christus verkündigt." Obwohl Ab-
tterei und Laster die Leviten geschändet, blieb die
interlage des Gottesdienstes bei ihnen, bis zur
ollendung der Zeit ihres Gebrauchs. In allen
eschäften frag' ich nur Eines; was will der, der
les zu unterwerfen sucht? Hierauf will ich das
egentheil, welchen guten Schein er sich auch gibt.

Ein Bologneſischer Senator, Kammerherr des

*) Das ist freilich nun ganz anders! A. d. Verf. (1806.)

Infanten von Parma, gab in München dem Pa
meine Reisen*). Der Papst lobte sie assai e mol

Schließen Sie aus dem, was ich hierüber
schrieben, was ich thun würde in einem Krieg ei
Gustav oder Friedrich für die allgemeine Freiheit

Es geht ein Gerücht, welches für des Köni
Gesundheit schreckt. Für sich hat er genug gele
das Uebrige weiß, der den Plan der Welt hat. We
er über kurz oder lang stirbt, liebster Freund,
verzeihen Sie mir, wenn ich wenigstens vierze
Tage lang nicht schreibe. Ich weiß, daß Sie
allen andern dieses mir vergeben werden.

Ich habe diese acht Tage die alten Taktiker u
Ingenieurs gelesen. Ich bekümmere mich zu
mehr um die, die die Maschinen regierten, als
sie selbst, weil die Waffen ändern, Geist und M
bleiben; doch war mir Hero merkwürdig, weil
beiläufig viele Betrügereien der damaligen Prie
erklärt. Vor allen hat Julius Africanus (
wohl so verdorben) mich unterrichtet; die militäri
Menschlichkeit war damals ganz unbekannt; näm
um die Zeit, als die Sitten verfielen, und Gift
Kriegskunst galt. Schauder ergriff mich bei die
teuflischen Vorschriften.

Hierauf las ich einige alte Astronomen, weil
beiläufig die Fabel erzählen. Hygin ist hierin
lehrt.

Nun beschäftigen mich die Rustici. Marc
Cato, der zwar nicht ohne Tadel ist, nimmt e
wegen der Natur und alten Sitten-Einfalt. Var
ist für mich ein wahres Vergnügen.

Heut aber umarme ich Sie herzlich, und eile
der Eroberung der Alpen unter Augustus. —

---

*) Reisen der Päpste.

44.

ettre de l'auteur d'une pièce, intitulée *Voyages des Papes* *).

1782.

Tout le monde sait que la terre, conquise
· les romains, a reconnu leurs lois pendant
s de six cent ans: il est aussi connu que le
verain Pontife a donné à nos pères la loi
salut: et il est impossible de nier, que de-
s Raphael et Michel Ange Rome n'ait tenu
sceptre dans les beaux arts. Plusieurs ro-
mes, plusieurs villes ont eu chacun le tems
ison lustre; puis ces beaux siècles ont dis-
u, et les habitans d'Athènes, de Tyre, de
nphis et de Carthage ne montrent plus au-
désir d'exceller par des travaux glorieux.
l'y a jamais eu de ville comme Rome, qui
dant deux-mille-cinq-cents ans ait régné
ord par ses armes, puis par le bâton pasto-
enfin par une supériorité reconnue dans
ouvrages de l'art.

Mais l'auteur de la pièce dont vous daignez,
sieur, faire mention, dans le N. 18, à la
369 ne s'est nullement proposé de prou-
une chose aussi indubitable: son but (si
toire en a d'autre que d'instruire des tems
és), son but a été plûtot, de montrer *que*
uvoir hierarchique a servi de balance au pou-
absolu de quelques princes.

---

*) An den Marquis de Luchet am Casselschen Hofe (ein Mann, wie ungefähr des Wandsbecker Boten Herr von Saalbader!) S. den vorigen Brief vom 11 Mai 1782.

Au reste ce petit ouvrage ne contient pas
centième partie de ce qu'on peut dire là-dessu
Continuez, Monsieur, pendant long-te
votre intéressans journal; car

Sai, che là corre il mondo, ovè più versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnaso.

Je suis etc.

45.

An Herrn Geheimen Rath Friedrich Heinri Jacobi in Düsseldorf.

Cassel in Hessen, den 23 Mai 1782.

Es ist nicht nöthig, Edler, Weiser, Ihnen f Ihren Brief meine Dankbarkeit noch mein V gnügen über denselben zu erklären: warum so schreibt man, als um gelesen zu werden von d wenigen, welche sind, wie Sie!

Allzuwahr sind Ihre Klagen. Mein Unwill über die, welche mit abgenutzten Ausflüchten u um die Ueberbleibsel der Freiheit bringen wolle wird verschlungen von dem gegen die Schreil (auch noch so berühmte), welche diese Verräthe an der Menschheit preisen. Die Lobreden der S tistiker über die Einrichtungen gewisser Monarch sind nicht vernünftiger als eine Dankadresse i Gänse an die Hauswirthin, die aus edler Gän liebe sie füttert und mästet. Aber klagen hilft n nig, man sollte handeln; meine Gedanken will Ihnen treulich sagen, urtheilen Sie: denn da i um irgend ein Gutes zu thun, alles aufopfe möchte, ist billig, mich nicht in Zweifeln zu la über den rechten Weg.

Wir stehen auf der Gränzmark zwei gro Zeiten.

Europa erstirbt. Die Urstimme natürlicher Frei-
it schweigt schon lange, oder sie wird aus dem
esenal beantwortet: nun, will man auch die Wahl
r Herren uns nicht mehr lassen: mehr und mehr
rsinkt alles in die grauenvolle Nacht und Stille,
rin die, welche im Teutoburger-Walde gestrit-
n, die Helden von Murten, neben den Enkeln
rer, die in den Thermopylen gefallen, geduldig,
e die Todten gehorchen werden; denn die Elen-
n haben keine Seelen mehr, wollen, glauben
ne mehr. Freund! (gemeine Noth fesselt gute
rzen) es kömmt eine Zeit, noch trauriger als
ter den Cäsaren bei Vernichtung der griechischen
d römischen Menschen: im Süd konnte ein ge-
sser Geist nicht ganz getilgt werden; der Nor-
n war noch übrig. Nun in dem kalten, schwe-
n Nord, welcher schon wenig mehr fühlt, wer-
n die Gemüther vollends erstarren. Dem Land
ien blieb doch sein schöner Himmel, Europa hatte
e nichts als Männer; wenn diese vollends todt
schossen sind, was wird bleiben? Der Gebieter bei
nen Kanonen und wandelnden Maschinen, die
Schlözers Heften für Menschen gezählt werden.
America ist noch nichts. Aber die Historie lehrt
d es ist in der Natur, daß demselben Land eine
öne Zeit von Tugend, Licht und Glück bevor-
he; für unsere Todesnöthen ist America noch zu
ig. Wenn einst auch seine bösen Stunden kom-
n, so komme denn auch der große Komet, um
s verworfene caput mortuum, welches zur selbi-
n Zeit Menschengeschlecht heißen wird, aufzubren-
n, und mit in ferne Kreise des Weltalls fort-
schleppen! Wir, die Zuschauer, und (weil Neu-
alität in solchen Zeiten unerlaubt), wir die Mit-
eler des zu Ende laufenden und eines anfangen-
n Stückes des großen Drama, wofür die Erde

zugerüstet ist, wir, die die Vorsehung zwische
Scenen der Furcht und andern der Hoffnung in
Leben gesetzt, haben zwei Pflichten.

Die europäischen Wunden liegen wohl zu tie
zu viele edle Theile sind in Fäulniß übergegange

Wie kann man hoffen, daß unsre Ritterscha
lieber werde wollen auf den Burgen ihrer Vät
frei, auf den Landtagen groß, der Schirm d
Volks und Schrecken der Tyrannen seyn, als a
dem Paradeplatz gehorchen und prügeln!

Wie kann man hoffen, daß unsre Bürger u
Bauern lieber werden wollen ihre Söhne auf de
Acker, im Weingarten, bei der Heerde, zu Ho
und Feld behalten, als im Frieden lahm schlage
im Krieg zu Krüppeln oder todt schießen lasse
und für solche Anstalt jährlich drei Viertheil
des Ertrags der Güter an den gnädigsten Lande
vater unterthänigst abtragen!

Wie kann man hoffen, daß die Geistlichen li
ber werden diejenigen in Freiheit predigen, welc
milde Stiftungen an sie machen, welche sie ho
verehren, deren Brüder sie sind, als das Joch d
rer, welche die Klöster einziehen, die Bischöfe ve
bannen, und alle geistliche und weltliche Gege
macht in einen Klumpen zusammen hinter ihr
Thron schleudern!

Ist wohl zu erwarten, daß Dichter, Geschich
schreiber, Staats- und Weltweise lieber soll
wollen wie der alte Homer, wie der Vater Her
dot, wie Demosthenes, und Marcus Tullius u
Cornelius Tacitus, viele Jahrhunderte lang
allen edlen Seelen aller Classen des menschlich
Geschlechtes Liebe und Bewunderung erregen, a
vom Sultan mit einem allergnädigsten Handschr
ben beehrt werden, ihre Söhne zu Junkern m
chen und ihren Beutel spicken!

D

Das ist alles viel zu simpel für dieses unser hyperphilosophisches Jahrhundert.

Es möchte zwar dem Adel das Beispiel des römischen unter Kaisers Tiberii Majestät einigermaßen bedenklich fallen; unsern dießmal so ehrlich jubilirenden Bürgern möchte es wohl gehen wie dem weltbeherrschenden römischen Volk; es möchten die Fürsten aus des allerchristlichsten Ludwig des XI ruhmvoller Historie eine Warnung nehmen; endlich dürfte auch die unterthänige Leibwache des großen Sultans prätorianisch und preobraschinskisch bemerken, daß Tausend stärker sind als Einer; die Geistlichkeit aber dürfte das nicht einmal erleben. Mag es doch seyn! Wir schicken unsre Kinder nun anstatt in das gefährliche müßige Wohlleben der Klöster in die Casernen, io triumphe! O des glückseligen, zumal aber, o des aufgeklärten Jahrhunderts!

Da Kranke, so lange sie sich gesund glauben, unheilbar sind, muß man vor allen Dingen den Schaden aufreißen und ans Licht bringen, die letzten Tropfen guten Geblütes, unter welchen Geschwüren sie nur fließen, hinauf destilliren und ausbreiten, die heilige Flamme aber, die Gott einigen Seelen gibt, anwenden, der erstorbenen Masse wo möglich Leben einzuhauchen.

Zuerst werde der Tod verhütet; nichts ist unheilbar als der Tod. Unterwerfung des ganzen Europa unter Einen halte ich für den Tod; Unterwerfung des deutschen Reichs im Herzen von Europa unter Einen für den Vorboten des Todes. Also bleibe weder Freiheit noch Herrschaft, noch Meinung, noch Leidenschaft, noch Privatvortheil, noch allgemeines Interesse zu solchem Zwecke unbenutzt. Also streite der Glauben, streite die Philosophie, streite das Gefühl der Gefahr, die theuer

erkaufte Erfahrung dreißig blutiger Jahrhundert
mit allen Donnern der Beredsamkeit und alle
Waffen des Himmels und der Erde, dieser un
jener Welt, würdig der Väter, zum Beispiel de
Enkel, als in dem glorwürdigsten Kampf der ste
benden Freiheit und für den letzten Ruhm de
großen Namens der europäischen Menschen. Ic
weiß nicht, aus welchem Land ein Gustav Adolp
aufstehen wird, oder was für ein großer Bun
gleich dem unter Wilhelm dem Dritten? W
aber will beweisen, daß es nicht geschehen werde
Nun, so lange wir solch eine schreckliche Zeitur
nicht aus dem eigenen Munde Gottes hören, dü
fen wir die anvertraute Hinterlage nicht verrathe
und als unmöglich versäumen, was oft mit Glü
geschah.

Daß Universal-Despotismus Gottes Wille nic
ist, ist aus dem abzunehmen, weil Menschenve
stand nicht unter die Regalien gehört.

Deutsche und Europäer zu Selbsterkenntniß, l
sonders aber zu Selbstgefühl bringen, sey also d
erste Pflicht. In allen Geschäften werde zuerst
fragt, nicht, wer hat Recht? Es ist bisweilen du
kel. Sondern die erste Frage sey: was will d
furchtbarste Gewalthaber? Hierauf, wer ein fre
Mann ist, auf die Seite der Gegenpartei. D
ses so lange, bis es das Interesse der Taut
seyn wird, einen Preis zu setzen auf die Verg
ßerung der Klauen des Geyers.

Die zweite Pflicht scheint mir, den Ursprun
und Fortgang, die Verkettung und Wirkung i
großen Thorheiten, durch die wir wurden, n
wir sind, mit Wahrheit und Freiheit, Würde u
Leben zur Warnung der kommenden Geschlech
in der neuen Welt aufzuzeichnen. Die Zeit w
kommen über kurz oder lang, da sie werden w

den wie wir; wir aber werden dieses Zeugniß der Wahrheit abgelegt haben.

Siegen ist herrlich, Themistokles verdiente die ἀριστεια *); aber auch Leonidas hat seine Krone; um große gute Sachen ist schon der Streit ein Ruhm. Welcher Geschichtschreiber würde nicht lieber umkommen, wie Cremutius Cordus, als bleiben, wie Velleius!

Diesen Gedanken gemäß zu arbeiten, fehlt mir der Muth nicht, und es wäre ein Undank gegen Gott, wenn ich Kräfte verläugnete: Muße und Leben gebe Er mir. Dieser Brief sey, wenn ich mir gleich bleibe, ein Band der Freundschaft für uns; wenn ich aber aus Eigennutz die Wahrheit verdrehe, oder aus Feigheit verhehle, so zeuge er wider mich.

Von den Mönchen ein andermal.

Wo steht ihre vortreffliche Stelle aus Lessing, um die ich ihn höher ehre, als um die ganze Dramaturgie?

Leben Sie wohl und lang; lieben Sie mich, so lang ich's würdig bin. Ich bin (die Titel gibt ihnen mein Herz) der Ihrige J. M.

46.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Cassel, 17 Jun. 1782.

So eben erhalte ich den zwar billigen, aber ich nicht unentschuldbaren Vorwurf, daß ich die amtlichen Recensionen des vorigen halben Jahrs noch nicht eingesendet. Ich werde dieses Geschäft nie wieder auf den letzten Monat verschie-

*) Den Lohn der Tapferkeit.

ben; denn weil ich dieses gethan, konnte ich es nicht vollziehen, weil die übergroße Anstrengung der Arbeit im Winter mir Anfangs März eine solche Hypochondrie zuzog, daß ich reisen mußte. Ich war also zu Weimar und Gotha, wurde wider alles Vermuthen veranlaßt, über die Reise der Päpste zu schreiben, und schrieb zu meiner noch größern Erstaunen, das, was ich Herrn Broner *) gebeten habe, Ihnen, w. Fr., in Leipzig zu übergeben. Denn wahrlich wollte ich niemand gefallen und war Treu nur der Wahrheit schuldig; diese fiel so offenbar in die Augen, daß ich nie eine lebendiger gefühlt. Ich gestehe, daß die Blindheit unserer Mitbürger, zumal im Reich, daß zumal auch die übertriebenen, einseitigen, unpolitischen Lobdeclamationen einiger, selbst berühmten Männer auf einen gewissen Hof den äußersten Unwillen in mir erregt; letztere als wahre Verräthereien an der sterbenden deutschen Freiheit. Alles dieses begeisterte mich so, daß ich leicht noch zehn andere Schriften über das Reichsinteresse schreiben könnte; denn die Ideen drängten sich, und nie habe ich stärker etwas gefühlt, als die Nothwendigkeit und Möglichkeit, unserm Publicum die geheimen Wege aufzuklären, auf welche man ihm an die Freiheit und alte Verfassung will. Wenn ich von der Möglichkeit spreche, beziehe ich mich vornehmlich auf meine eigene Erfahrung in Anlaß der Wirkung dieser kleinen Schrift. Ueber diesem allem hatte ich die Recensionen vergessen, werde sie aber nun ohne allen Verzug vornehmen.

Schreiben Sie mir doch, wie man bei Ihnen die Geschäfte dieser Zeit betrachtet. Es sollte mir

*) Verleger der R. der P.

eb seyn, künftighin merkwürdige Bücher hier-
ber zum Recensiren zu bekommen. Was Ihnen
egen Localumständen unzulässlich scheinen dürfte,
echten Sie meinetwegen ausstreichen, mit Beding,
ß solch eine Censur niemand übe, als gerade Sie.
ben Sie wohl.

47.

A Mr. le Général *de Schlieffen.*

Cassel, 2 Juil. 1782.

Incidit in Scyllam, qui vult vitare Charybdim; qui est bien pis, c'est lorsqu'on tombe dans ne et dans l'autre en même tems. Demain reprends mes leçons et avant-hier Luchet m'a voyé vingt volumes pour en faire la lecture pour en parler dans son journal: il m'a en-gé aussi à faire un discours pour la société Samedi; de plus il me prie, d'écrire des nsidérations sur la révolution d'Amérique. ut cela tandis que les héros de Morat et de vare et de Marignan et de la Bicoque me ta-ment sans cesse. Tout cela tandis que j'ai oin moi-même de m'instruire ..... Le grand *eron* me cause un si vif plaisir qu'il me fait retter le tems, qu'il faut lui dérober, et il m'apprend que je ne sais pas encore écrire. ssi, mon cher général, j'ai été ces jours ci n épuisement tel que j'ai pense me tuer d'en-, et que j'ai prié Bonstetten de toute sorte choses qu'il devoit faire si je venois à mou-. Je suis mieux à présent, graces à Marcus lius; mais dès que je le pose, je ne sais où ner de la tête. — —

Mon estime pour le génie de Cicéron aug-

mente: je ne lui aurois pas crû autant d'idées générales, et il est singulièrement éloquent; je ne sais si Demosthène l'étoit plus, quoiqu'on en dise. D'ailleurs je me familiarise avec tous les hommes illustres de la république romaine d'alors. Et quand je retrouve dans un moderne leurs grandes vertus et leurs belles qualités, il en resulte que je suis

Tout à vous

M.

48.

An Herrn GR. Dohm in Berlin.

à Cassel, ce 4 Juillet 1782.

Je ne suis pas aussi inexcusable, mon cher Dohm, que je dois vous le paroître. Je ne sais comment votre lettre a trainé pendant quatre semaines avant qu'elle me parvint. J'étois alors le *Cicérone* d'une belle Dame, *dont le mari étoit avec elle*, cela me prit quelque jours, puis d'autres occupations qui s'étoient accumulées, m'enlevèrent le reste du juin.

Le marquis de *Luchet* m'a prévenu au sujet de la *réforme des Juifs;* il en a parlé dans le premier numero du journal pour les gens du monde, je n'ai pas encore vu son article. Je m'en vais lire toute la traduction, et vous écrirai là-dessus, puis je l'enverrai en Suisse, car en effet il n'y a guères plus de juifs, mais par contre beaucoup d'hommes éclairés, qui sauront apprécier vos vues. Cicéron traduisoit *ut orator*, *non ut interpres;* je souhaite que Mr. Benouilli ait fait de même, le peu que j'ai vu m'a fait désirer qu'il eut écrit en françois, comme

ous auriéz fait si l'original avoit dû paroître ans cette langue.

Cependant les choses sont si neuves et si inéressantes que des lecteurs sensés pardonneront isément quelques tournures allemandes, que e mérite du livre leur laissera à peine le tems 'appercevoir. J'en dirai davantage quand je aurai lu en entier. La pièce que Brœnner ous aura envoyé *), m'a entrainé dans des correspondences d'autant plus difficiles à entreenir que chaque lettre étoit un mémoire sur s affaires du tems. Je tâche de m'en débarasser peu à peu, on ne peut faire qu'un bien iédiocre, incertain et passager en s'occupant es intérêts du jour, j'aime mieux suivre mon essein de travailler à un ou deux ouvrages, ui puissent durer. Le souverain pontife et les rincipaux membres du St. Collège ont été rès contens de m'a pièce, plusieurs grands dans empire ne l'ont pas été moins: Schlœzer, dit-il, veut la réfuter. Mais les éloges des premiers ne me déterminent pas plus à continuer ue les objections du dernier à lui répondre. y ai réfléchi depuis; je ne ferai que plaisanter il écrit en homme de lettres; s'il écrit en omme d'état, je répondrai, sans le nommer. est *Austriacissimus*.

Je suis tout entier à l'histoire de ma nation à une autre plus grande entreprise, qui exige utes mes forces. Au service d'un état je me oirois obligé à lui en consacrer une partie, ais ne l'étant pas, je ne me crois attaché qu'à postérité, qui seule récompense les bons storiens en profitant de leurs leçons: *Nescio*

*) Reisen der Päpste.

quomodo inhaeret menti quasi saeculorum quoddam augurium futurorum. Et quant aux controverses littéraires, je trouve la carrière, que nous parcourons, si immense, que je n'ai pas le tems de m'arrêter à chaque caillou qu'un malveillant jète contre moi: je dépose ces sentimens, mon cher Dohm, dans le sein de votre amitié, il seroit ridicule de paroître compter sur le souvenir de la postérité devant d'autres, tant de grands écrivains ayant été perdus, mais vous savez qu'il faut envisager ce qu'il y a de plus grand dès qu'on veut s'élever un peu au-dessus du médiocre.

N'êtes-vous pas bien étonné qu'une seule bataille perdue fasse désirer la paix au roi de France, tandis que les anglois ont soutenu sept ans de malheurs continuels? C'est la différence des gouvernemens: les états libres se défendent à merveille. Il semble que vous vous rapprochez de la G. B.; si cela est, j'avoue que je ne conçois rien au système du continent. Celui de 1756 étoit trop peu naturel pour que j'eusse crû devoir m'attendre à sa perpétuité. Aussi quoi qu'on en dise, j'ai bien de la peine à m'imaginer que vous soyez contraires aux Bourbons. Souvent un parti habile sème des bruits qu'il voudroit voir réalisés.

César, trompé par l'artifice des évêques d'Hongrie, se voit arrêté au milieu de son projet. Mais il en a peut-être de plus allarmans pour ses voisins; je me suis apperçu en différentes occasions de craintes et de jalousies qu'il sera toujours bon d'entretenir, j'espère que César se chargera lui-même de ce soin comme ses prédécesseurs, qui n'ont jamais été ce qu'ils auroient pu devenir, parcequ'ils on

rop tôt crû l'être déjà, et que les ménagemens toient peu dignes de leur grandeur suprême. Celui-ci leur ressemble plus qu'il ne croit, et 'est une des raisons, qui me persuade que la onne cause est loin d'être perdue.

— — Quant au reste, vous voyez bien que usqu'ici j'ai conservé mes anciens sentimens, ue je regarde le bien de vos affaires comme elui des états libres et médiocres dans toute Europe, que je serais par conséquent tou- ours fort aisé d'y contribuer de près où de oin, que si cela ne se peut pas je m'en con- olerai aussi.

Les affaires de Genève vont très bien: il alloit cette crise, et j'admire ainsi que le grand onseil de Berne, la modération de la France. lle sent quel est le rôle', qu'il lui convient, e jouer vis-à-vis des républiques de l'Europe, t la gloire du désintéressement lui vaudra plus ue la prise d'une ville; je suis charmé pour la uisse que le mauvais exemple aille être puni: n sédition gagnoit le pays de Vaud, tout alloit embrasser. Déjà les troubles de Fribourg pren- ent une tournure plus paisible, et il est aussi ux, que les sujets de Berne aient voulu se évolter pour le bien des représentans de Ge- ève, qu'il l'est que Mr. de Vergennes ait écrit n lettre sans l'approbation du roi. —

M. vous a dit que je ne suis pas pour la berté. M'étant fixé en Allemagne, j'ai fait ce ue j'ai pu pour en trouver les gouvernemens eilleurs qu'aucun autre sauroit l'être: je me is commandé de ne voir que les avantages une domination absolue. J'ai crû devoir cette usion à mon bonheur. Mais j'avoue qu'elle a pu résister à l'éclat de deux ou trois grandes

vérités, qui m'environnoit: les gouvernemens libres sont assurément plus favorables au développement de l'esprit humain: ils permettent aussi d'avoir plus d'ame, on y est plus *soi:* l'art qu'il faut pour dominer dans un sénat ou sur un peuple est plus noble que les moyens de parvenir dans les cours; enfin les maximes d'un sénat sont ordinairement plus stables que ceux d'un cabinet. Ce n'est pas que j'aie oublié, combien il est peu de vérités générales applicables en fait de politique: toutes sont sujettes à mille modifications apportées par le climat, le terrain, le caractère national, l'état des affaires générales, et les mœurs et anciennes institutions. Plus j'étudie, plus je reviens de l'enthousiasme exclusif pour une forme de gouvernement déterminée: le despotisme cependant me choque toujours, et plus encore l'idée d'un despotisme universel tel qu'on voudroit rétablir selon l'exemple des anciens Césars.

On traduit à présent mon histoire de la Suisse en anglois, les premiers chapitres ont fort bien réussi. Je publierai bientôt une édition beaucoup changée à l'avantage de la clarté et à l'égard de la langue, et j'espère que le second volume paroîtra vers la fin de l'année. Msgr. le prince de Kaunitz m'a fait assurer, qu'il n'y a d'autres documens à Vienne que ceux que je connois. Je le crois, car nous avons pris les archives de la maison, lors du concile de Constance. Quant à mon cours de leçons, je n'en tire pas le moindre profit. Il me faudroit en effet quelques centaines d'écus de plus, vu qu'il m'est impossible de vivre de ce que le Landgrave me donne. Mon système est de vivre de ce que j'acquiers, et de réser-

r mon patrimoine aux cas imprévus, d'avoir ssi peu de besoins qu'il est possible, pour re d'autant plus indépendant, et de donner moins de tems possible au soin de la for- ne pour l'employer tout entier à mettre dans on esprit ce qui y demeurera, quand je se- i obligé de quitter les biens de ce monde. le landgrave n'augmente pas ma pension compte de quitter dans l'année, parcequ'ail- urs j'ai autant et davantage en ne faisant que e pendant 6 mois mes cahiers, je suis dès s débarrassé de la société des antiquités et utres travaux ennuyans et par-dessus le rché, je suis libre.

Je ne sais où j'en étois des anciens la der- ère fois que je vous écrivois. Je lisois, je ois, les LXX. Depuis ce tems, Diodore de cile m'a instruit de plusieurs points de la my- ologie, mais ce qui m'importoit plus, des af- res de son pays qu'on ne trouve nulle autre rt aussi bien détaillées et des guerres des suc- sseurs d'Alexandre que j'ai lu avec beaucoup plaisir, parcequ'elles sont instructives pour istoire de l'art de la guerre. C'est un champ 'on n'a pas assez travaillé, quoique le sort des ts en dépende. Théocrite m'en chanta, Phi- , Héron (surtout le traité des automates) plus encore les *céstes* de Jules-Africain m'ins- uisirent beaucoup, le dernier, sans le vou- r, de la dépravation de son siècle. Du tems la république les consuls avertirent Pyrrhus x portes de Rome de se garder contre les isons, et Jules traite en dix pages de l'art mpoisonner les sources, les blés, l'air même. tois fort content d'autres bonnes leçons qu'il nne, mais peu de tems après je lus Enée, et

je découvrit aisément la source de presque tout ce que Jules dit de bon. Je ne vous parlerai pas d'Aratus et de ses commentateurs. Mais j'aurois voulu jouir avec vous du plaisir, que m'ont donné les *Rustiques*, surtout Mr. Varron, c'est l'un des auteurs qui m'en ont fait le plus: on voit qu'en effet Rome conserva ses mœurs plus long-tems qu'aucune autre ville. Après que j'eus joui délicieusement de ce tableau de leur vie domestique, je ris avec Plaute, auquel je trouve pas plus d'esprit qu'aux François, mais une *vim comicam* que je ne me rapelle pas d'avoir sentie dans un autre. Lisez-le, cher ami, il vous délassera d'une façon charmante. Je ne suis pas surpris que Luther l'ait tant aimé. Il y a pourtant de l'esprit de Plaute aux gaîté du réformateur la même distance comme de Rome à Wittenberg. Ensuite (ici il faut tirer le chapeau) j'ai lu le plus grand homme d'état qui ait écrit l'histoire depuis Thucydide, j'ai senti toute la dignité, j'ai admiré toute la science, toutes les grandes vues de Polybe. J'aurois pu pleurer en l'achevant, car je suis bien sûr que dans le cours des siècles je trouverai de grands écrivains; et pourtant point de Polybe. J'espère que cette étude se fera ressentir dans toutes mes histoires. Enfin après quelques astronomes, j'ai entrepris le grand Tullius, dont jusqu'à présent j'ai extrait onze traités. Je ne l'aurois pas crû si grand, j'y trouve la belle idée de l'unité et des rapports de toutes les sciences; son éloquence me charme, surtout parcequ'on y voit l'image de sa belle ame, présent je me familiarise dans les affaires d'état lors avec tous les hommes illustres de la capitale du monde; telle est la puissance de son

génie, qu'il me force à aimer même le droit civil. César avoit grande raison de dire, le laurier de Cicéron est d'autant plus beau que tous les triomphes, qu'il l'est plus, d'avoir étendu les bornes du génie, que ceux de l'empire romain.

Je me suis fort amusé à Weimar et Gotha. *Herder* est un homme de génie si jamais il en fut. J'ai à me louer de la politesse de ces deux cours; les ducs ont des bonnes connaissances de différent genre; il règne autour d'eux une aisance aussi aimable que l'étiquette de certaine autre cour est ridicule. Je ne suis pas de ceux qui apprennent à connoître en trois jours le système politique d'un état, ainsi je ne dirai rien plus de Gotha ni de Weimar. J'ai admiré l'ancienne amie de Voltaire, Madame de Buchwald, à laquelle quinze lustres ont laissé plus de feu que la plupart des hommes n'en ont à l'âge de 30 ans. A Erfort, j'ai fait dans l'absence du gouverneur, la connaissance du Président, Baron de Dacherœde, qui a un très bon esprit et une charmante fille. J'ai été depuis membre de l'académie des sciences dans cette ville. —

Vous avez vu le prospectus du journal pour les gens du monde *). On m'a prié d'y faire quelques articles; je n'ai pas pu le refuser, et je n'ai pas cependant le tems (ni grand envie) de le faire. Je ne sais donc pas encore comment je m'en tirerai. C'est qu'ayant repris mes leçons, ayant à faire l'histoire de mon pays, à écrire beaucoup de lettres, à m'instruire,

*) Von dem Marquis Luchet.

et à vivre pourtant aussi, j'ai peu de tems moi. Quand j'aurois rélu votre ouvrage, vous écrirai derechef. Aimons nous bien toujours, c'est à quoi il en faut revenir, pui que même Epicure a senti *in hoc vitae spat amicitiae praesidium esse firmissimum.* Adie saluez Madame de ma part, vivez heureux pas trop vite, c'est ce que je crains quelqu fois en vous lisant en pensant à vos affaire

P. S. Raynal est en effet trop bavard pou un grand homme.

Je viens de lire à l'assemblée de la socié un discours sur les mœurs de la ville d Cynéthe, qui a quelque trait aux troubles d Genève.

49.

A Mr. N. . . .

1782.

Je demeure toujours dans mon sentimer l'église court des grands risques; cependa son danger, par rapport au temporel, n' pas plus grand que du tems des anciens e pereurs d'Allemagne, qui ont si souvent occu tout l'état ecclésiastique et saccagé Rome: quant au spirituel, il ne me paroît pas qu falloit craindre davantage que sous les emp reurs romains, qui ont fait périr vingt pap du dernier supplice, et qui ont employé tou la force du pouvoir suprême absolu du p grand empire du monde pour détruire la i naissante. On dira que les tems ont chang mais si les ministres de la religion *étoient s qu'ils devroient être,* et s'ils étoient animés d

rai zèle, celui qui a promis d'être avec nous
isqu'à la consommation des siècles, montreroit
ientôt par une révolution salutaire qu'il est
e même aujourd'hui comme il y a mille ans.
i l'on se conduisoit comme il le faudroit, et
u'on ne perdit pas de vue que le *Souverain*
ontificat, indépendant de la domination tempo-
elle, est d'une toute autre nature que les
oyaumes du monde, je suis persuadé qu'il
ourroit être attaqué, affligé, dépouillé de
uantité d'accessoires, qu'il pourroit changer
e forme, mais *qu'il ne pourroit être détruit.*
ille raisons, divines et humaines, m'en con-
ainquent de plus en plus. —

50.

An Herrn N. *)

1782.

Dieſes Buch iſt eine Leichenpredigt. De mortis nil nisi bene. Es wäre zu wünſchen, daß das Publicum in ſeinem Frohlocken über den Tod ines Feindes nie vergeſſe, daß ein weit ſtärkerer zur unüberwindlichen Größe mehr und mehr ebt. Allein, wenn auch kein Philipp wäre, ſere Athenienſer würden einen erwecken.

Sie, M. H. ſehen die Zukunft im Keim, der r uns liegt, weil Sie das Vergangene wiſſen: her ſeyen Sie leicht ein, warum ich nicht geieben habe als ein Oeſterreicher, ſondern als Europäer. Die Olynthier mögen Unrecht ben, aber Macedonien ſchreckt. Ihr ꝛc.

*) Bei Ueberſendung der Reiſen der Päpſte.

51.

A Mr. ——

1782.

— Il manque une grande chose en All magne: c'est le *cri de Paris.* En France l gens de lettres faisant corps et s'étant rend maîtres de l'opinion publique, ils forcent so vent le ministère à respecter leur jugement: Allemagne ils ne font *que louer tout.* Les ge de lettres pourroient se rendre maîtres rois s'ils faisoient cause commune. Car po quoi au bout de compte cette agitation co tinuelle des états? N'est ce pas les Athénie pour lesquels Alexandre travaille? Leurs lo anges sont la récompense. Sous ce point vue la hierarchie étoit le chef-d'œuvre l'esprit humain. Quand j'écrirai un jour l'h toire universelle, bien des rois seront frust du fruit de leurs crimes, bien des nati vengées par la dégradation de leurs tyran

52.

An Herrn General-Superintendent und Ob consistorialrath Herder in Weimar.

Cassel, 12 August 178

Nachdem ich, verehrungswürdigster Freund, Buch *) empfangen, habe ich es mit mehr Vergnügen und Nutzen, als irgend ein Buch in vielen Jahren selbst und mit andern mehrm

*) Vom Geist der ebräischen Poesie, 1r Theil.

ieſen, denn es iſt ein unerſchöpflicher Schatz
:uer Gedanken. So daß ich einigen geſchrieben,
) würde eine Ueberſetzung des ganzen alten Te-
ımentes von Ihnen für einen ſolchen Dienſt,
m Beſten der mißkannten Religion anſehen, daß
, eine Epoche der Kirchengeſchichte damit anfangen
ürde: denn wer hat ihren morgenländiſchen Blick
ıd Ihr Gefühl! dadurch würden Tauſende be-
ämt und erbaut werden. Man hat hierauf be-
ıgt, Ihre Geſundheit möchte der Größe der
:beit unterliegen: hievon zu urtheilen ſteht Ih-
n zu. Wenn es wahr iſt, iſt es freilich beſſer,
.e wirken länger und mannichfaltiger, weil Sie
ıfſchlüſſe geben können, welche verfolgen mag,
m es Gott geſtattet. Ueber vieles möchte ich
:t Ihnen ſprechen, denn ich geſtehe, daß ich
B. vom Fall noch etwas mehr glaubte. Ueber
s Allermeiſte möchte ich mich mit Ihnen freuen;
wie ich abweſend mich Ihrer freue. Gehen
e Ihren Weg fort, welchen keiner vor Ihnen
rat, und welcher näher als keiner zur Erkennt-
ı der Wahrheit leitet. Jeder hat ſeinen Weg:
ch leitete die Vorſehung von Kindheit auf zur
ſtorie; und vor nicht langem, durch die Hiſtorie
n Glauben; dieſes wird allen klar werden,
nn ich meine Vorſtellung der Univerſalhiſtorie
lenden kann: Seele hatte hin und wieder ſchon,
s ich Ihnen vorlas, künftighin wird es auch
liſt haben, aber nicht esprit, ſondern πνευμα.

Ich würde Ihnen über dieſes alles viel früher
ſchrieben haben, wenn ich nicht mehrere Wochen
zlich verloren hätte: ich nenne die Zeit ver-
ren, in der mein Geiſt nicht fortſchreitet. Letz-
es that er darum nicht, weil viele unangenehme
ten meiner hieſigen Lage mich in ſolche Trau-
rigkeit brachten, daß ich aller Arbeit, auch des

Lesens unfähig wurde, und zusehends abnahm
Die Haupturſache war, weil mir der Landgraf s
wenig Besoldung gibt, daß ich mich deßwegen i
beständigen Verdrießlichkeiten befinde, und weil ic
doch zu viele Zeit ihm und andern, die um ih
sind, aufopfern muß, als daß ich meine Kenntniß
genugsam vermehren, oder dem Publicum nützlic
machen könnte: welchem darum schwer zu helfen
weil ich zwar viele auswärtige Verbindunge
habe, deren aber die besten das nicht können, wa
sie wünschen, und andere das, was sie könnte
vernachlässigen zu thun. Diesen Betrachtunge
auszuweichen, suchte ich mich zu Geismar, wo G
sellschaft ist, einigermaßen zu zerstreuen; dieſe
hat nicht mehr, noch weniger geholfen, als ein
Zerstreuung vermag. Wenn Tronchin nicht a
Fuß der Pyrenäen wäre, so wäre ich bei ihn
Den Ausgang von allem erwarte ich nun geduldi
da ich mir bewußt bin, daß ich jede bessere La
zu Entwicklung und guter Anwendung der Kräf
meines Geistes anwenden würde, und also d
ganze Sache nicht mehr meine, als die der Vo
sehung ist, welche alles Gute will, und mir leic
einen glücklichthätigen Freund erwecken kan
Daraus aber sehen Sie die Ursache meines la
gen Stillschweigens.

Die Reisen der Päpste haben sowohl de
Papst wohl gefallen, als im Cardinals-Collegiu
Aufsehen erregt, und mich zu mehreren Briefen üb
die gegenwärtigen Geschäfte veranlaßt. Pius
scheint in tiefe Gedanken gesenkt: ihre Natur we
niemand, nur daß er nach Deutschland wichti
Breve bereitet; weßwegen auch das Consistoriu
auf den September verschoben worden. Vom Kai
hat er mit wechselsweiser Unzufriedenheit Absch
genommen. Seine Sache ist verloren, wenn

e für verloren hält: wenn er aber der Kleriſei ine Seele geben könnte, würde ſie der Menſchheit richtiger und wohlthätiger, als je zu einer Zeit.

Als Raynal*) vor dem König erſchien, hatte ieſer die Histoire du Stadhouderat auf dem iſch und ſprach von dieſer. Der Abbé: Sire, 'histoire du Stadhouderat est un ouvrage de na jeunesse; je crois en avoir écrit un autre epuis, pour faire oublier celui-ci. Der König: t quel est cet autre livre? Raynal: C'est histoire philos. et politique des deux Indes. Der König: Ah, je n'en avois point entendu arler, je ne le connois pas du tout.

Ich habe meinen Curſus der Alten fortgeſetzt, nd nun iſt kein Factum von Moſes bis auf icero in den Schriftſtellern, das nicht in meinen uszügen an ſeinem Ort ſtünde: was aber mehr ſt, nie habe ich mehr beobachtet. Nur hierdurch . B. habe ich unſern Glauben erkennen gelernt. euchten müßte der große Weg unſers Gottes

*) Herder hatte an Müller geſchrieben: „Raynal iſt hier geweſen; und mich freut's, daß Sie nicht hier waren. Er iſt der geſchwätzigſte Declamator, der mir im Leben vorgekommen iſt; völlig die Blüthe unſers Jahrhunderts: denn auch die Diſtel blüht. Uebrigens iſt für mich nichts an ihm hochachtungswürdig, als ſein jargon philosophique et politique, nach dem er in Europa in jedem Cabinet ſo zu Hauſe iſt, wie in den beiden Indien, und ſehr fein ſeine Menſchen zu finden und zu meſſen weiß. Er iſt, vom Prinzen Auguſt begleitet, wie ein Gott hier angekommen, und hat ſich wie ein Oracle politique et philosophique hier betragen. Wohl den Göttern und Oraſeln!"

mit uns, wie die Sonne des Mittags, wenn ich dieses ausarbeiten und darstellen könnte. In großen Sachen ist schon das Wollen eine Befriedigung: also, wenn es nicht geschieht, schließe ich daraus, die Ausführung wäre schlechter geworden als ich denke; das weiß der, welcher die Zukunft wie das Vergangene und alle Möglichkeiten wie das Gegenwärtige sieht. Leben Sie wohl, Sie und Ihre würdige Hälfte und Ihre Kleinen, die ich sehr liebe. Schicken Sie gelegenheitlich meinem Bruder dieses Briefchen, gedenken Sie mein und lieben Sie mich, wie ich Sie. J. M.

Nach Göttingen ginge ich, denn von da lie sich guter Samen weit und breit streuen: ab Schlözer, so viel ich weiß, bleibt. Schreiben Sie mir doch, wenn Sie können; es ist wahrlich ei Wohlthat für meine Seele, denn ich liebe Sie sehr.

53.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin

Cassel, 1 Sept. 1782.

— Ich müßte kein freier Mann, kein ehrlicher Geschichtschreiber, kein Mensch von einigem Gefühl seyn, wenn mich, nach der Betrachtung vieler alten Staatsveränderungen, die, welche nun zubereiten, kalt gelassen hätten; vielmehr habe ich mir von dem Zustand gegenwärtiger Geschäfte und von der Zukunft, welche sie uns versprechen oder drohen, einen möglichstklaren Begriff zu machen gesucht, und möchte das Resultat dieser Untersuchungen allen tugendhaften Bürgern einprägen. Sollten also über die allgemeine

Politik oder über die gegenwärtigen Geschäfte erhebliche, gute oder böse, Bücher erscheinen, so werde ich sie gern aufmerksam lesen und sorgfältig beurtheilen.

Uebrigens, wenn in der Manier oder im Geiste derjenigen Anzeigen, die ich Ihnen sende, etwas Ihnen mißfällt, so erwarte ich, w. Fr., von Ihrer mir jederzeit bewiesenen freimüthigen Freundschaft, daß Sie es mir allemal frei sagen werden; denn Ihre Erfahrung und Ihr heller Beobachtungsblick wird allezeit bei mir den verdienten Eindruck machen. Ich suche den ganzen Tag die Wahrheit; in meinem Leben suche ich nur sie; wie sollte ich nicht jedem danken, der mich darauf leitet! wie nicht jeden lieben, wenn er mir, wie Sie, dazu freundschaftlich winkt!

— Ich weiß nicht, ob ich lange da bleiben werde, wo ich bin; denn da mir nicht möglich ist, aus der mir bestimmten Pension des Landgrafen zu leben, habe ich bei einer sehr guten Gelegenheit ihn um eine andere Stelle gebeten. Obwohl er dieses noch nicht versagt, auch der Herr von Schlieffen hiezu mit edler Freundschaftlichkeit alles thut, weiß ich doch nicht, ob es mir nicht schaden wird, ein Deutscher und nicht ein Wälscher zu seyn. In diesem Fall würde ich meinen Abschied nehmen und in die Schweiz gehen. Sollte ich dieses thun, so würde ich es Ihnen schreiben.

Den zweiten Theil Ihrer Tempelherren habe ich erst heut bekommen. Zwei Anmerkungen (die übrigen, wenn ich diesen Theil gelesen).

1. Der Aberglauben, wovon die Richter Spuren blicken lassen, beweiset nichts. Es ist nicht leicht ein Proceß aus alten Zeiten genauer und umständlicher auf uns gekommen, als des Jezers von Bern (1509), die unbefleckte Empfängniß be-

treffend; wenn ich sehe, daß die Mönche, die sich damals verschworen, und, als zum Zeichen, ihre Finger in einen Ring, den sie alle hielten, gesteckt jedesmal außer den Fingern, ihrer vier (denn vier verschworen) einen fünften, schwarzen, gesehen: [illegible] erklärt mir dieses, wie bei gewissen Verhandlungen der Tempelherren einer zu viel war. Solche Einbildungen geschreckter Gewissen sind nicht unbegreiflich. Ueberhaupt scheinen mir die Verhöre der Tempelherren den Zeiten gemäß.

2. Polybius im 6ten Buch meldet, wenn zu Rom ein Großer sterbe, werde sein Bild in seinem Hause in ein hölzernes *ναιδιον* (Tempelchen) gestellt: es bestehe aber (nicht aus dessen ganzer Gestaltung) aus dessen *προσωπον*, welches i *ὑπογραφη* (*contour*, wie mir dieses hier übersetzt werden zu müssen scheint) und *πλασις* ihm [illegible] ähnlich, wie möglich; diese Bilder werden bei gewissen Opfern geöffnet und geziert; es werde der übrige Körper möglichst ähnlich dazu gemacht. Es ist mir beigefallen, daß, da solch ein *προσωπε* dem Tempelherrnkopf so ganz ähnlich ist, hieraus das hohe Alter solcher Bilder zu schließen wäre; die Tempelherren konnten wohl auch dieses von den uralten Gnostikern geerbt haben. Daß letztere nie erloschen, sondern von Anfang her fortgewährt und noch dauern, halte ich für ausgemacht; alles bestätigt es; die Kirchengeschichtschreiber haben es nur nicht bemerkt, weil sie zu unphilosophisch zu seyn pflegen.

54.

n Herrn Geh. Rath Friedr. Heinr. Jacobi in Düsseldorf.

Cassel, den 16 October 1782.

Macte virtute esto, verehrungswürdiger Freund, hre Schrift *) ist voll großer Wahrheiten und rk gesagter Gedanken. Endlich müssen wir so rechen; wäre es nur des Beispiels wegen. Denn wahrem Freiheitssinn steht unsre deutsche Ge- rten-Republik ihren Schwestern schändlich nach; d mir ist fast wahrscheinlich, sie werde noch fer sinken: die Zahl neuer Bedürfnisse steigt; uns können sie nur durch Gekrönte befriedigt rden, anderswo ist reicher Adel und Gelehrten- utz ein Ruhm. Gott weiß aber, was geschehen rd; was wir thun sollen, hat er in unsre Her- gelegt. Nur das noch; das Verhalten der lehrten scheint mir selbst vor dem Richterstuhl Eigennutzes unverantwortlich: wenn sie Män- r wären, und keine Fürstenlob-Trompeten, die ßen würden sie fürchten müssen: für wen an erobert Alexander, wenn es nicht für die henienser ist? wenn ihm diese nur für gute aten Dank wüßten! manum de tabula; ohne- n fällt einem die Feder aus der Hand, wenn n bedenkt, wie dem armen Menschengeschlecht n seinen Hirten und Lehrern geschieht.

Ich danke Ihnen sehr im Namen unsers vor- fflichen alten Lehrers Macchiavelli, gegen wel- n die Weisen, si diis placet, schreien, wie die ebe wider den Erfinder der Laternen. Dieses

*) Etwas, das Lessing gesagt hat ꝛc.

erklärt auch sehr gut, warum der Anti-Macchia
geschrieben worden.

Von den ewig wahren Grundsätzen Ih
Schrift mag ich gar nicht anfangen, denn
wäre schwer zu endigen.

Vier Fehler sind auch mir bei den mei
menschlichen Anstalten aufgefallen. Der erste,
die Menschen in allen Entschlüssen aufs äuße
gehen, da sie doch in der That höchst mittelmä
sind. Alles wird übertrieben, sonst merkt man
nicht mehr darauf. Ursache: weil unser Gef
so stumpf geworden, daß uns die Nachtigall n
mehr weckt, es muß wenigstens ein Uhu s
Der zweite, daß die Ungeduld von vielem Gu
die Früchte verdirbt. Ursache: weil wir die
sterblichkeit nicht mehr glauben, daher wir in
sem Leben ernten wollen: und weil wir so
fühlen, daß sie sich selbst auf unsre Enkel n
mehr erstreckt; alles geschieht für unser allein
liebtes Ich. Der dritte, daß wir uns vorstel
die Regierungen müssen handeln, da doch ihre
stalten ihrer Natur nach nur negativ seyn so
Der vierte, daß wir wähnen, der Mensch m
nichts thun, Ruhe sey Glück, da doch Gott
unendliche Wesen mit unendlichen Begierden
darum ausgerüstet, weil dadurch unser Geist
wickelt, und hiedurch die ganze Schöpfung
schönert wird.

Ganz zuletzt übersetzen Sie ein Capitel M
chiavelli's, womit ich ganz übereinstimme: e
aber so eine Sache mit Aristokratie, Demokr
Monarchie, man wird so leicht mißverstan
diese Namen werden so oft absichtlich gemißbr
u. s. w., daß ich fast verschwören möchte, sie
keiner gegebenen Verfassung mehr zu gebrau
Ich kenne ohnedem fast keine, die ganz rein, m

eispiel eine Demokratie sey, der Unterschied be-
ht meist auf der mehrern oder mindern Zahl
r Aristokraten. Zum Beispiel, Genf war wahr-
ftig weder nach Gesetzen eine Demokratie (da
n 30,000 Menschen mehr nicht als 1800 in die
emeinde kamen) noch jemals in der That, sinte-
al es ehemals eine Aristokratie, und seit 1768
ne Demagogie gewesen; Uri ist keine Demokra-
e, denn der halbe Theil des Landes ist Unter-
an der andern Hälfte; Schweiz gewissermaßen
ch nicht, weil auch dort ein Theil des Landes
m andern gehorcht. Unterwalden däucht mir die
inste Demokratie, und hat ein vortreffliches Volk,
rch die alten Sitten. Uebrigens, wenn ich sagen
ll, welcher Verfassung ich den Vorzug ertheilen
ürde, so muß ich antworten, erstens derjenigen,
elche dem Land und Volk in seinen localen und
dividuellen Umständen die angemessenste ist;
eitens derjenigen, welche auf der einen Seite
m Geist möglichst freien Lauf läßt, aber auf
r andern Seite gegen fremde List und Macht
n besten wacht und kämpft. Endlich drittens,
ber alle Krankheiten, als den Tod! Sie ver-
hen dieses.

Betreffend Wielands Gespräch, ist mir dießmal
cht möglich hierüber zu schreiben: es ist vielmehr
eine Natur, als meine Regel, immer ganz Einer
ache zu seyn; so bin ich von der Geschichte der
chweiz wie besessen, wache damit auf und schlafe
ihren Gedanken auch ein. Der erste Theil er-
heint ganz neu, der zweite zugleich. Es war mir
ngenehm, einen so guten Anlaß zu haben, den
arsch des neuern Despotismus, den Kampf der
reiheit, schon bei der Ankunft unsrer Voraltern
n alten Kaiserthum anzuheben und bis auf den
und herunter durch das ganze Mittelalter der

immer abwechselnden Scene zu folgen. Im Frühlin
hoffe ich, sollen Sie haben, quidquid est libelli

Ihre Hypochondrie ist mir darum überaus lei
weil ich auch weiß, was das ist; sonst, war ich n
krank. Sie zu umarmen, wünschte ich sehr. Hie
würden Sie aber nicht viel gewinnen, denn ich b
in meinem Thun und Lassen ein gar nicht me
würdiger, überhaupt ein ziemlich stillschweigend
Mensch, zumal seit ich in Deutschland lebe; de
vormals war ich überaus lebhaft. Wenn wir u
aber je persönlich genauer kennen lernen sollte
so darf ich hoffen, Sie würden alsdann imm
mehr mein Freund werden; denn das, was Ihn
an meinen Schriften gefällt, würden Sie in m
nem Herzen finden, hingegen viel anderes nic
was le tiers et le quart darin zu seyn vermuth

55.

A Madame T.

Cassel, 10 Dec. 1782

— Actuellement je suis occupé du matin
soir de l'histoire de la Suisse. Afin d'y é
entièrement, j'ai abandonné toute autre lectu
pour tout le tems de cette composition; e
cepté que, n'ayant d'autre moyen de me dél
ser, je lis tous les jours quelque pièce
théâtre, ou bien quelque traité de philosoph
ces deux choses, comme vous savez, ne s
pas bien différentes, puisque „la metaphysic
n'est qu'un long menuet où après mille to
et pas très-savans chacun revient à la mê
place *)."

*) Ein Wort von Voltaire. H.

56.

den Herrn Geh. R. Fr. H. Jacobi in Düsseldorf.

Cassel, 24 Febr. 1783.

Ich müßte mich über mein Stillschweigen schä-
n, vortrefflicher Freund, wenn ich gesund ge-
en wäre: aber vom ersten Tag dieses Jahres an
r ich fast vier Wochen in einem solchen Zustand
Erschöpfung meiner physischen Kräfte, daß ich
weilen kaum die gewöhnlichsten Sachen thun
nte; und eben so lange seither durch eine
ankheit an den Augen eingeschlossen und oft
o lange von Büchern und von der Feder entfernt.
ides kann ich keiner übermäßigen Verwendung
iner Kräfte zuschreiben, und also hierin keine
rwürfe gegen mich selber suchen. Vermuthlich
d nun sich alles bessern, da die Luft rein und
in Gemüth getroster wird. Auch hoffe ich, im
ril meine Freunde an der Aar und Rhone
der zu umarmen: auf wie lange, weiß der All-
ssende allein; ich habe mir abgewöhnt, Plane zu
chen, seit mir mehrere zu großem Glück miß-
gen. Uns ist gegeben unsere Schuldigkeiten zu
llen; rechts und links dürfen wir nicht sehen;
Zusammenordnung der Umstände ist Gottes.

Georg Forster (ein seltener unter den heuti-
Gelehrten, empfindlich für alles Gute im Him-
l und auf Erden, ein Freund ohne Falsch) hatte
: die Erinnerungen schon gegeben. Sie ge-
en mir fast noch besser, als das Etwas *):
lich, weil jede Entwicklung einer guten Wurzel

*) Etwas, das Lessing gesagt hat.

schöner, als die letztere zu seyn pflegt; aber auch weil sie diesem bestimmten Gegner so gar pertinent und nachdruckvoll antworten. Die letzten beiden Seiten und viel anderes ist mir aus dem Herzen geschrieben. Desto begieriger bin ich, Ihnen im Sommer die neue Ausgabe der Geschichte der Schweiz zu senden: vieles ist auch durch die Ueberlegungen, worauf Sie mich gebracht, gleichwie durch eine seither erworbene anschauendere Kenntniß der Verfassungen unserer Staaten, weit bestimmter und oft anders ausgedrückt worden. Ich freue mich sehr, zu sehen, daß diese unsere Grundsätze doch wirklich von vielen Tongebern auch in den Zweigen der Politik angenommen werden (Smith, on the wealth of nations, lehrt nichts mehr, als daß die Regierungen sich einer negativen Gewalt wider das Böse allein bedienen dürfen, da das Gute durch Zwang nie geschieht). Billig erinnern Sie, daß wir nie das Bevorstehendscheinende als unvermeidlich fürchten und erdulden müssen: Wenn der Mensch keinen Rath mehr weiß, fangen die Wege der Vorsehung an; seit mehr als 200 Jahren ist auf dem großen Schauplatz fast immer das Unwahrscheinlichste geschehen. Endlich kömmt in Wahrheit auf die Form der Staaten weniger an, als auf die Lichtmasse in denselben, welche auch die Tyrannei scheuen muß: diese nur, keineswegs ein wesentlicher Unterschied in der Staatsverfassung, macht unsere Despotie erträglicher, als die türkische. Den Fall nehme ich aus, da ein Weltreich hergestellt würde: solch einem Unglück ist keine Aufklärung noch Menschlichkeit möglich zu widerstehen, denn ein Weltmonarch fürchtet gar nicht mehr. Daher mein System in folgende zwei Grundsätze zerfällt 1) alles, was die Menschen überhaupt besser, weiser und edelgesinnter machen kann, aus allen Kräften

und weit mehr, als was die äußerlichen Formen der Gesellschaft betrifft, auszubreiten, als fern mir Gott hilft; 2) den Interessen der jedesmal furchtbarsten Macht, wer sie nur sey, Papst oder Kaiser, Marokko oder London, Wien oder Appenzell, nie zu schmeicheln, sondern wer nur hören will, den mit lauter Stimme zu warnen.

Die Stelle in Schlözers Magazin habe ich nicht gesehen und weiß nichts von dem Schreiben. Wenn es herauskömmt, und schlecht ist, werde ich es bei Seite legen; wenn es gut ist, nutzen zu meinen künftigen Schriften. Daß ich niemand antworte, kömmt wahrlich nicht aus Eigendünkel, noch daher, daß mir der Nutzen solcher Zeit- und Streitschriften unbewußt wäre, sondern aus der Natur meiner Studien: Sie, mein Freund, erforschen in sich und andern den Menschen, abstrahiren aus diesem Studium, und lehren durch Schlüsse, mit aller Kraft Ihres Gefühls. Mir hat von Kindheit auf die Natur den andern Weg aufgegeben, die Erfahrungen der Menschen in allen Quellen der Geschichte mühsam zu suchen, zu ordnen, und in Verbindung vorzutragen. Die Lectüre so vieler Bücher nimmt mir zu viel Zeit weg, um, derselben unbeschadet, oft und schnell zu schreiben: die nöthige Unparteilichkeit eines Geschichtschreibers hat mir zur Fertigkeit gemacht, im Componiren an gar keinen Menschen und keine Zeit, nur an die Sache und ihre Zeit, zu gedenken; daher ich vielleicht besser die Wahrheit vorstellen, als den Irrthum widerlegen werde. Meine ganze Natur (jeder hat seine) macht mich zu letzterm nicht sehr tüchtig. Daraus folgt meines Erachtens, daß jeder durch *seine* Gabe nach bestem Vermögen dienen, der andere aber ihn brüderlich lieben und wahrheithungrig nutzen soll. Es ist

auch der Sache vortheilhaft, wenn mehr als Eine auf unterschiedenen Wegen das Gleiche findet. —

57.

An Herrn Canonicus Gleim in Halberstadt

Boissiere bei Genf, d. 8 Mai 1783.

Den Tag nach meinem letzten Brief, edler b ster Freund, ging ich nach Göttingen, woselbst i mit Heyne eine mir sehr werthe freundschaftlic Verbindung erneuert, und mit Spittler eine gesti tet. Jenen ehre ich wegen seines richtigen Urthei und seiner großen Rechtschaffenheit; am letzteren lie ich einen seltenen Eifer für gemeinschaftliche Studie einen sehr feinen Beobachtungsgeist und angene men Umgang. Da sie alle wußten, daß ich in d Schweiz ging, riethen mir die meisten mit warm Theilnehmung die Rückkunft, und vermochten mi sie zu wünschen. Sobald ich wieder in Cassel an kommen, und nach wenigen unausweichlichen Be chen, verabschiedete ich mich fast weinend von Schli fen und von einigen andern mit Rührung. Ihn mein Freund, konnte ich nur einen stummen K über den Harz zuschicken, zum Schreiben fehlte r der Augenblick. Mich beunruhigt über alle Mo Ihr Stillschweigen, und ich bitte Sie bei der al Freundschaft, meine Sorgen zu zerstreuen. A Cassel bis auf Schaffhausen habe ich nur wen Menschen, und nur in Frankfurt einige Ihnen w nicht bekannte Gelehrte gesehen. Entzückt wurde h über den Wohlstand, welchen der Bergstraße u rheinischen Pfalz die milde Natur darbeut, und s gar die Regierung nicht ganz zerstören kann. Man trägt Spuren der Vatersorge seines Fürsten. D

sah Mannheim wieder, aber die reguläre Schönheit zu wenig bevölkerter Städte hat für mich keinen Reiz. Emmendingen ist für Schlosser, der abwesend war, angenehm. Um Freiburg schienen die Zäringschen Schatten mich zu umflattern; nur das Andenken der Condé, Mercy, Turenne, vermochte mich zu zerstreuen. Der Paß Hölle ist einer der schrecklichsten; er schien es mir, der die Alpen bereiset. Zwei hohe, senkelrechte, drohende Felsen, braun und einsam, unweit von der Falkensteig moosbewachsenen Trümmern, bilden diesen Paß, durch den die Treysam furchtbar daherwallet. Alsdann eröffnen sich die Schwarzwaldhöhen, ungefähr denen des Jura gleich, doch niedriger. Von dieser Seite her ist in dem Kanton Schaffhausen der Paß des Randens, durch die überall todte Natur der Gegend, traurig. Ein langes Thal herab, das einigermaßen tröstet, eilte ich der guten Mutter, dem besten Bruder und einer zärtlich liebenden Schwester in die offenen Arme. Nie hatte uns etwas entzweiet; von der Wiege an sind wir einander lieb. — Die alte Mutter, wohlgemuth im einsamen Wittvenstande, in mancherlei schweren Zeiten und bei einem schwächlichen Körper, verlor beinahe die Sprache. Der Bruder frug auch viel von Gleim, den er gern sehen möchte, wenn er Herdern wieder besucht. Eilends kam, zwei Stunden weit her zu Fuß, die liebreiche Schwester, noch nicht getröstet um zwei Kinder. Sieben frohe Tage lebten wir so, und ich vergaß die ganze Stadt über meiner Mutter Hause. Doch verdienen alle die, welche ich gesehen, mein dankbares Andenken. Bis in Zimmermanns Vaterstadt *) begleitete mich der Bruder; und weh-

*) Brug im Aargau.

müthig war der Abschied, obwohl ohne Thränen weil wir einer des andern sicher sind. Von da nac Bern, das reich bebaute Aargau hinauf. Den er sten Augenblick bei Bonstetten überlasse ich Ihrer Herzen zu fühlen. Hierauf war ich einige Tage b ihm und sah fast niemand als ihn. Wir lasen vi von der neuen Schweizergeschichte, mehr aber spr chen wir von Lebensplanen, von der Tochter de Himmels, der Freundschaft, von ihrem unersetzl chen Werth, von Europa und Friedrichs Grenadie dessen bester Freunde einer dieser Bonstetten i welchen er nie gesehen. Wir kamen zusammen b nach Aventicum, und umgingen die Trümmer d alten helvetischen Hauptstadt, welche einen zwölfm größern Umfang, als nun Bern, gehabt hab muß, und mit vielen Palästen, Thürmen, Te peln, Theatern, amphitheatralisch über den S von Murten die Hügel hinan sich erhob. Hi verließ ich Bonstetten, wie ich Gleim verlassen ha nur dem Körper nach, sehr empfindlich selbst hi über. Bei Lausanne stellte sich in voller Pracht jer Wasser mir wieder dar, von dem Voltaire bil sagte: mon lac est le premier des lacs. A hier, dem Ufer nach, unter mancherlei Gemüt bewegungen in das beruhigte Genf. Bei Trenc schien ich immer gewesen zu seyn, und bei Bont seyn zu sollen. Ganz ungezwungen fand ich m wieder zu Hause, als wenn ich gestern ausgegan wäre. Von allen, die ich noch gesprochen, bin als derjenige empfangen worden, welcher bei a Veränderungen dieser Stadt immer den Besten e Regierung gewünscht. Genf hat alle Freiheit, s che es zu ertragen vermochte; überall herrscht n Gefühl der Sicherheit. Mühe muß es freilich E gen kosten, sich des Aufruhrs abzugewöhnen; ih bin ich durch vieles bewogen, zu glauben, daß e

ortheile des Friedens und einer sanften Verwal-
ng jedermann die größten scheinen würden, wenn
: vertriebenen Parteihäupter nicht unaufhörlich
s Volk zur Auswanderung, und Stiftung einer
uen Stadt bei Waterford in Ireland, reizten.
ist zum Besten von Genf mehr zu wünschen, als
hoffen, daß eine beträchtliche Anzahl dahin ziehen
rde. Man will nun Genf durch Künste und
issenschaften emporheben. Dieß ist ein Theil des
ans der hergestellten Obrigkeit. Was mich be-
fft, bester Freund, so bin ich ohne einen andern
an hieher gekommen, als: zu sehen; hiemit bin
noch nicht fertig; Wichtigeres weiß ich also nichts;
erinnere mich alles dessen, was ich meinen deut-
en und schweizerischen Freunden und auch mir
uldig bin; die Erfahrung erlaubt mir, mehr als
ne Lage zu vergleichen: in meinen Entschlüssen
rde ich Ihrer würdig erscheinen, darin, daß ich
Wissenschaften, wodurch man für die künftigen
schlechter auch leben kann, als die Pflicht meines
ens, die Erfüllung letzterer als mein Glück be-
chten, und unter allen Lagen die wählen werde,
der ich es hierin am leichtesten weit bringen,
inen Freunden dankbar seyn, und meine Arbei-
mit ihren Wohlthaten der Nachwelt nützlich
chen kann.

Schreiben Sie mir, ich bitte Sie sehr, alsobald.
bin hierin immer noch der ungeduldigste der
nschen.

58.

A Madame T. à Genève.

Genève ce 1/1 1784.

Cet ancien poète, cité par Platon, avoit
n raison de demander au père des dieux

qu'il lui donnât ce qui lui seroit vraiment bon, lors même qu'il ne l'en prieroit pas, et d'écarter de lui les choses même qu'il souhaiteroit le plus d'obtenir, au cas qu'elles lui fussent réellement nuisibles. Il me semble que c'est à quoi devroient se borner nos vœux le jour de l'an, puisque malgré les progrès de l'esprit humain en toute autre chose, nous ne savons pas beaucoup mieux que les anciens ce qui nous convient. Je ne vous souhaite, Madame! que deux choses: que votre bonheur soit toujours égal à votre mérite éminent, et (puisque c'est le sort de tous les êtres finis de n'être jamais parvenus au comble de la perfection) que vous ajoutiez encore aux vertus et aux lumières qui vous ont de tout tems distinguée. Je vous remercie moins de vos bienfaits que de votre amitié qui seule leur donne un prix inestimable; j'ai contracté chez vous une dette que le cœur seul pourra payer; pour cela il faut que vous viviez de longues années, il n'en faut pas moins pour que j'aie le tems de m'aquitter envers vous, et que sera ce, si, comme je le prévois, cette dette va en augmentant! il ne me restera que la dernière ressource des débiteurs insolvables je me donne à vous, je suis

Tout à vous

J. *Muller.*

59.

An Herrn Hofrath Heyne in Göttingen.

Genf, den 24 März 1784.

Was müssen Sie von mir denken, mein liebe Herr Hofrath? wenn Sie sich erinnern, wie ve

ügt ich zu Cassel alle Ihre Aufträge, und mit elcher Behendigkeit ich sie übernommen, ausge- ihrt, und um neue Sie gebeten; was ich Ihnen n meinen Gesinnungen für Sie, was von den hrigen für mich Sie mir gesagt; was ich von hier is thun zu können gehofft und wie gewiß ich mich glaubt, meines Herzens Wünsche erfüllen zu kön- n; und wie nach dem allem ich Ihnen mehrere Mo- te nicht geschrieben, und für die Anzeigen zu enig ausgearbeitet, als daß es mir selber des berschickens würdig vorgekommen wäre. Ich bin eder sehr jung noch leichtsinnig von Gemüth; also rd wohl in Umständen und nicht in mir zu die- n Widersprüchen der Schlüssel seyn. Ich will Ihnen freimüthig, wie es unserer wechselsweisen esinnung würdig ist, erzählen; um so mehr, da ich cht weiß, wann ich Ihnen wieder schreiben werde, und nichts Kostbareres mehr zu verlieren habe als die te Meinung meiner Freunde von mir; den Ge- auch überlasse ich sicher Ihrer Klugheit und Freund- aft; ich habe nicht nöthig Ihnen zu sagen, daß keinem andern Gelehrten diesen Brief schreiben chte.

Wenn ich die hiesige Gelehrsamkeit (von der turhistorie rede ich nicht), wenn ich die Hülfs- ttel derselben mit jener in Deutschland vergleiche, sehe ich ein, daß ich durch meinen Entschluß hier bleiben, mir viele kaum entbehrliche Nahrungs- ttel des Geistes entzogen habe; wenn ich den Un- schied fühle, allein seiner Stunden Herr zu seyn, r bei einem Andern zu wohnen, so fühle ich, ß die Aufopferung so vieler persönlichen Unabhän- keit auf wer weiß fünf oder zehn Jahre schwerer lt, als im ersten Augenblick scheint; wenn ich be- chte, wie anhaltend ich gearbeitet und wenig ich han, wie ich in der Erforschung der Wahrheit,

und wie in der Ausbreitung derselben ich in diesem Jahr zurückgeblieben, daß nicht eben etwas Außerordentliches die Ursache war, sondern der ganze Ton meines Lebens in diesem Land, welchen abzuändern von mir nicht abhängt, und wie zuverlässig ich also vermuthen kann, daß es in den folgenden Jahren, den besten meines Lebens, nicht besser gehen werde — so sehe ich unschwer ein, daß ich mein Leben verdorben habe, und niemals werden werde, was die Natur vielleicht aus mir machen wollte: endlich, wenn ich mich fern von Deutschland und aus den Augen aller derjenigen, von welchen ich zu Bessern befördert werden konnte, in einem Land erblicke wo ich nie etwas werden kann — so können Sie sich vorstellen, wie mir das vorkömmt. Also bleibt mir das, was den Sterblichen meist nach langer Erfahrung erst entrissen wird, in meinem 32sten Jahr nicht mehr, die Hoffnung. Daher — bleibt mir nur, so unempfindlich, als möglich seyn wird mich zu machen, damit ich meinen Verlust wenige fühle. Ich vermuthe zwar, daß ich in diesem Kampf eher gänzlich unterliegen werde, doch ist auch das Wollen Pflicht. Sie können sich gar nicht vorstellen, wie viele Zeit und wie viel mehr Munterkeit mein Collegium, verschiedene Pflichten und mancherlei unvermeidliche Verdrießlichkeiten mir wegnehmen; dadurch wird meine Lebenskraft, wovon alles Uebrige abhängt, untergraben. Das Unangenehmste ist mir, nach der Langenweile der unaufhörlichen Unterbrechungen und unfruchtbare Mühe, mich nieder zu legen in dem Gefühl daß bei dem allem nicht nur ich selber nicht bin und arbeite wie ich soll, sondern daß die, welche ich besonders liebe und ehre, unter welchen zuerst Sie mir beifallen, mit mir unzufrieden seyn und mich des Nichtsthuns oder der Vernachlässigung d

liebsten Pflichten in Verdacht haben müssen. Genießen Sie, liebster Herr Hofrath, bessern Glücks, und länger als ich; ich wollte nur, Sie sollten mich nicht verurtheilen, sondern begreifen; da ich weder mir noch andern zu etwas nütze seyn kann, will ich, wo möglich, noch Herrn Reich sein Buch*) liefern, so gut es werden mag, sonst aber über meinen mühsamen Müßiggang damit mich trösten, daß andere besser thun das, wozu ich nur das Wollen besaß. Leben Sie recht wohl und lange; noch das: grüßen Sie von mir die liebenswürdigen lebhaften Grazien, die, wenn mein Wunsch wahr wird, ihr spätestes Alter erfreuen werden.

J. Müller.

60.

A Monsieur *Dohm*, Conseiller privé de S. M. le Roi de Prusse à Berlin.

à Berne, ce 20 Sept. 1785.

Mr. Spalding que j'ai eu le malheur de manquer, m'a fait parvenir votre lettre, mon cher Monsieur. Je vous assure sur ma parole d'honneur que je n'ai reçu aucune des lettres ni le livre que vous dites m'avoir fait passer par Mr. *Gleim;* lui même ne m'a jamais ai écrit depuis le mois de Mars 1783; voyant qu'il ne repondoit pas à trois grandes lettres que je lui ai écrites, je n'ai pas continué de lui en adresser d'également inutiles. Rien au monde, mon cher Monsieur, ne m'a jamais été aussi sensible que cet inconcevable refroidissement d'un homme

*) Die Schweizergeschichte.

que j'aimerai toute ma vie, que dans mon estime je mets à la tête des plus excellens esprits qui aient honoré par leurs productions l'Allemagne et notre tems, et que je ne compare qu'aux anciens, soit pour la beauté du génie, la force et la délicatesse des expressions, soit par cet esprit patriotique et la vertu que respirent ses ouvrages: mais voyant, qu'il ne vouloit pas rester en liaison avec moi, que pouvois-je faire? La conscience de n'y avoir, de mon sû, contribué en aucune façon, a seule pu me consoler: il me reste encore des amis, qui me connoissent; j'ai assez de témoins de la manière dont j'emploie ma vie; si ceux que j'ai tant aimés, m'abandonnent en partie, que puis-je faire d'autre, que de m'efforcer d'autant plus à prouver que j'étois peu digne d'un pareil traitement, et que je méritois leur première amitié. Je puis vous jurer encore, mon cher Monsieur, que la connoissance de vos vertus, l'amour des mêmes études et l'estime de vos travaux et de vos lumières m'ont donné pour vous un attachement que rien sauroit détruire, et dont tous ceux peuvent me rendre témoignage avec lesquels j'ai eu occasion de m'entretenir de vous: mais vous aussi vous ne m'écriviez plus, quoique je vous eûsse adressé encore de Cassel une lettre dont le contenu il me semble n'avoit rien qui eut dû vous déplaire; je vois à présent que vous m'aviez écrit, mais je n'en ai rien sû; — je vous en remercie du fond de mon ame; comptez sur moi en quelque pays que je puisse être, soit que je puisse à vous même ou à des personnes qui vous intéressent, être utile ou rendre service en aucune façon. Nous avons autrefois souhaité de servir

nsemble dans le même département; les cir-onstances n'ont pas favorisé nos vœux; il est ossible que nous ne nous revoyons jamais; ais mes sentimens pour vous sont très-indé-endans de ce que la fortune et la faveur peu-ent faire de moi. J'eusse voulu servir votre rand roi, et cela surtout par le vif attache-ent que j'ai pour sa cause, qui est celle de la berté publique, et à la quelle ma propre pa-ie est extrêmement intéressée, je puis dire ue j'y aurois apporté le plus grand zèle: mais uisque cela ne se peut pas, ce qui me fait le us de plaisir après cela c'est de voir que le épartement est parfaitement bien composé: regarde le ministère d'un Herzberg, et vos ccès, mon très cher Monsieur; comme des antages publics auxquels tous les amis de la nne cause ont un égal intérêt. Il est donc ès-naturel que je souhaite fort d'avoir quel-uefois de vos nouvelles; et je désirerois seu-ment de pouvoir vous en donner d'intéressan-s de la Haute-Allemagne; mais je crains un eu les postes.

Depuis la lettre que j'ai envoyée à Mr. artin pour vous, j'ai passé un mois à Genève ez M. Bonnet; je le devois à son amitié, ns cela je regretterois d'avoir par là inter-mpu le cours de mon travail. J'ai été en-ite à Olten, à l'assemblée de plus de 160 hom-s plus ou moins éclairés, de diverses parties la Suisse: je leur ai lu le commencement de n histoire; jusqu'au tems où César parvint opprimer l'ancienne liberté des Helvétiens. près cela j'ai passé six semaines chez ma mère Schaffhouse, et j'y serois encore, si je n'a-is éprouvé bientôt qu'il est difficile de con-

server au milieu d'une foule d'anciennes connoissances la liberté et le loisir qu'il falloit pour la composition d'un grand ouvrage. J'ai fait dans ce tems une petite excursion dans la Forêt-noire, principalement pour voir le prince-Abbé de St. Blaise, le Mabillon de l'Allemagne, dont son monastère est le St. Maur; tout y a surpassé mon attente. Puis j'ai voulu renouveller à mon souvenir le tableau du local des pays que je décris, et voir de plus près les principaux gouvernemens dont je trace l'histoire; j'ai parcouru différens cantons, j'ai fait un long séjour, et qui m'a été aussi utile qu'agréable, à Zuric; j'ai recueilli un grand nombre de manuscrits dont je profiterai, d'autant plus qu'ils n'étoient pas connus: j'ai aussi eu occasion de m'entretenir quelque fois sur les affaires générales avec des personnes qui en étoient instruites, et j'ai été parfaitement confirmé dans ce que je croyois des desseins d'une certaine cour, de la convenance de ce qu'on fait chez vous, et de la possibilité d'arrêter encore les progrès du mal; on a bien des ressources pour cela; il est désirer seulement qu'on n'en néglige *aucune;* le but est si grand, d'une importance si majeure, que *tout ce que peut inventer l'esprit humain* pour y réussir, devra être employé.

Je me suis enfin arrêté à Berne; j'y passerai l'hiver; je travaille beaucoup et avec succès: je pense que trois volumes sur l'hist. de la S pourront paroître au printems prochain. Je ne suis pas déterminé, si après cela je ferai un autre voyage en Allemagne pour m'y fixer quelque part, ou si je resterai en Suisse: cela dépend de circonstances dont plusieurs ne dépendent pas de moi; je n'en suis point inquiet

je cherche à me rendre propre aux places, à en mériter une bonne, si je puis; lorsqu'elle se présentera, dans quelque pays que ce soit, je ferai en sorte que l'état ou le prince aient à s'applaudir de leur choix; et si je n'en trouve point, je tâcherai de me montrer tel que dans les tems avenir on puisse s'étonner de ce que tel ou tel prince ne m'ait pas attaché à ses intérêts. Je me croirai bien heureux si pendant cet hiver je peux parvenir à m'acquitter dignement de la dette que j'ai contractée envers ma patrie.

Vous, mon cher Monsieur, mon ancien ami, courrez la belle et grande carrière dans laquelle Frédéric vous a fait entrer; vous avez dans le chef du département le modèle des plus excellentes qualités et l'exemple des meilleurs principes; vous vivez dans les tems d'une crise dont la décision agira puissamment sur le sort de l'Europe dans les siècles avenir. Vous voyez de près les ressorts de la grande machinerie; un tems pourra venir, où vos propres principes y pourront influer plus directement. Au milieu de la gloire n'oubliez pas le bonheur; l'amitié en est une partie essentielle, elle console, elle repose, elle enflamme. Ma lettre bien longue, est encore beaucoup trop courte pour mon cœur, qui voudroit y mettre l'expression de tous les sentimens avec lesquels je suis à vous, et très parfaitement;

Jean Muller.

On a beaucoup admiré ici les soies que Mr. le Herzberg m'a envoyés, et qui prouvent bien ce que l'homme peut sur la nature: qui l'eût crû du pays des Herules, des Turcilingues, des Vandales!

61.

An Herrn Hofrath Sömmering zu Mainz

Nachfolgende Briefe habe ich von des Verfasser edelm Freunde, dem königl. bayer. Geheime Rath und Mitglied der Akademie der Wissenscha ten, Herrn Sömmering erhalten, mit der güt gen Erlaubniß, sie bekannt machen zu dürfer Es macht mir Vergnügen, aus dem Schreibe desselben an mich vom 12 August 1809 folgend historische Nachricht über die Berufung Müller nach Mainz 1785 — einen schönen Beweis sein treuen Freundschaft gegen den Seligen — beizu fügen. H.

München, den 12 August 1809.

Als Ihr Herr Bruder mit Thränen in Cass von mir, und Forster (welcher sich ebenfalls sein mit Herzlichkeit angenommen hatte) schied, hinte ließ er mir sein sonst beständig im Busen gehegt einäugiges Eichhörnchen, an dem sich, als es v schied, die wichtige Entdeckung der Kreuzung d Sehnerven darbot, worauf sich die Stelle in seine Briefe vom 6 März bezieht. Forster ging ba darauf nach Wilna und ich nach Mainz, weil He v. Schlieffen die Curatel an Hrn. v. Bürgel ab geben hatte. „Stets eingedenk seines in eben d Brief, so wie in andern geäußerten Wunsches, w um so mehr mein eifrigstes Bestreben, das Meini zu dessen Erfüllung beizutragen, als er dieses sog als Wiedervergeltung fordern konnte, da er m so zuvorkommend zur Professur der Physik in Be empfohlen hatte. Um seinem Zutrauen Ehre machen, gab ich mir alle Mühe, für diese St

(welche nicht angenommen zu haben, mich wohl manchmal gereute) einen Mann zu finden, der den edelsten Absichten der Herren Curatoren vollkommen entspräche, und da über Herrn Tralles, die mündlich eigens zu Rathe gezogenen beiden Männer, Lichtenberg und Kästner, aufs genauste übereinstimmten, so erhielt auch dieser bekanntlich diese angenehme Stelle, wie Sie gleichfalls aus diesen Briefen ersehen.

„Glücklicherweise zeigte bald zu Mainz die durch den Abgang von Hofr. Diez entstandene Vacanz an der Bibliothek die erwünschteste Gelegenheit, für ihn sich thätig beweisen zu können. Um Ihnen eine richtige Vorstellung von dem eigentlichen Gang dieser Verhandlung, welche für das ganze übrige Leben desselben von so wesentlichen Folgen war, zu geben, muß ich Ihnen etwas genauer die damaligen Zeiten und Menschen schildern.

„Durch ein wirklich gar sonderbares Zusammentreffen erhielt ich nämlich an dem nämlichen Sonntag Vormittags den Brief Ihres Bruders, und Nachmittags den von Heyne, welche beide ich beilege. Gegen Abend schickte ich beide Briefe nebst einem Billet (von welchem ich keine Copie besitze, dessen Inhalt Sie aber leicht errathen können) an den Curator der Universität, den würdigen Freiherrn von Benzel, und noch vor Nacht erhielt ich von diesem, alles auf das gerechteste besorgenden, wahrhaft großen Manne das beiliegende Billet.

„Unverzüglich meldete ich dieses mit der nächsten Post Ihrem Herrn Bruder in einem Schreiben, welches sich vielleicht noch unter seinen Papieren findet, und rieth ihm, außer an den Kurfürsten auch an Herrn von Benzel zu schreiben, indem ich ihm nebenher von dem wechselseitigen Verhältniß zwi-

schen dem Kurfürsten und dem Curator hinlänglich unterrichtete.

„Ich begab mich in aller Frühe zu Benzeln, um mit ihm das Nähere wegen der indessen zu Mainz nicht zu verabsäumenden Einleitung mündlich zu verabreden. Er rieth mir, mit niemanden, außer dem damaligen Prorector, nachherigen Reichsreferendar Baron von Frank zu Wien, einem für das Beste der Universität eifrigst besorgten Manne davon zu sprechen. Diesem wolle er auftragen die wichtigsten und angesehensten Professoren für Müllern zu stimmen.

„Bei der Mainzer Universität war es damal statutenmäßig, daß jeder Professor zur Besetzun einer erledigten Stelle, drei Männer in Vorschla bringen, und deren Namen in einem versiegelte Zettel durch den Dekan dem Kurfürsten übergebe lassen mußte. Da ich nun wußte, daß die meiste Stimmen Ihren Herrn Bruder empfohlen hatte so schlug ich in meinem Zettel statt dreier, dreizeh Männer *) vor, weil man mir hinterbrachte, d der Kurfürst gern wissen wollte, von wem eigen lich Ihr Hr. Bruder zuerst und hauptsächlich g wünscht würde, und weil mich sowohl Prorect Frank als Curator Benzel nachdrücklichst gewar hatten, zu schweigen, indem schlechterdings uns Wunsch nicht erfüllt werden würde, sobald Em nentissimus gewahr würde, daß Hr. v. Benzel a diese Wahl Einfluß hätte; der Kurfürst näml war nicht nur im Allgemeinen gegen alle Vo schläge von Benzel eingenommen, sondern er lie

*) „Es hatten sich eine Menge wegen dieser Stelle meldet, und mehrere deßhalb durch Briefe an m gewendet.“

ei solchen Gelegenheiten das Ansehen zu haben,
ls thäte er alles aus eigenem Antrieb ohne je-
nands Leitung. Diese Freude gönnten ihm diese
ortrefflichen redlichen Männer herzlich gern, da
s ihnen nur daran lag, daß das Gute geschah,
nbekümmert, ob man es ihnen verdankte oder
icht.

„In dieser Zeit brachten mich andere Angele-
enheiten zum Kurfürsten, welcher mich unter an-
ern folgendermaßen anredete: Mein lieber S.!
Sie haben gefehlt, daß Sie Ihr Billet, worin Sie
ie Candidaten benennen zur Besetzung der Biblio-
hekar-Stelle, an den Dekan adressirten, welches
r mir geöffnet übergeben hat; das darf nicht seyn,
ndern das Billet muß an mich gerichtet seyn, und
n mir allein geöffnet werden. Ich gebe Ihnen
so hiemit auf, nochmals ordnungsmäßig ein neues
illet zu schreiben, und solches versiegelt durch den
ekan Ihrer Facultät an mich zur Eröffnung ge-
ngen zu lassen. — Kennen Sie Müllern? (Ich)
ehr wohl, Ewr. kurfürstl. Gnaden, weil ich mit
m zu gleicher Zeit in Cassel am Carolino als
ofessor stand! (Er) Was halten Sie von ihm,
ickt er sich zum Bibliothekar? (Ich) Ewr. kur-
rstl. Gnaden, dem wüßte ich keinen an außeror-
ntlicher Genialität, umfassenden Kenntnissen und
ernem Fleiße gleich zu setzen. Es wäre für unsere
ademie der größte Gewinn, wenn wir ihn er-
lten könnten. (Er) Sie haben Recht, ich kenne
n, und er ist mir von Mehreren empfohlen
rden."

„Statt aller andern setzte ich nunmehr einzig
d allein seinen Namen ins Billet, welches Decan
rell dem Kurfürsten überreichte. Bei dem allem
r ich nicht ohne Sorgen, weil mir kurz darauf
nu von C — gelegentlich mit einer Art von An-

züglichkeit und Bitterkeit bemerkte: „An Diezens Stelle paßte keiner besser, als Heinse in Düsseldorf. Dieß sey der rechte Mann, von einer Genügsamkeit ohne gleichen, den könnte man sehr wohlfeil haben (denn NB. der Universitäts-Fonds war damals schon in schlechtem Zustand), der könne von nichts leben; sie habe schon längst gewünscht, ihn nach Mainz zu ziehen, das sey ein trefflicher Mensch, der müßte nach Mainz, den sollte die Universität vorschlagen statt Müllers, den man dem Kurfürsten empfohlen hätte." Ich konnte nichts als schweigen, und nur erwiedern, daß ich Heinsen nicht persönlich kenne.

„Wie froh war ich demnach, als ich nicht lange darauf wieder eines Sonntags an der Tafel bei Stadion von Ihrem zu Mainz angekommenen Bruder, aus dem Wirthshause zu den drei Reichskronen ein Billet erhielt. — Ich eilte sogleich zu ihm, und erfuhr, daß ihm der Kurfürst selbst geschrieben und nur zu kommen befohlen habe. Da so weit alles aufs beste gegangen war, so kam es nun um so mehr darauf an, ihn ferner mit möglichster Behutsamkeit so zu leiten, daß der Zweck nicht verfehlt würde. Ich rieth ihm ohne weiter bei dem Kurfürsten um eine Audienz anzuhalten vor seiner wirklichen Anstellung aber keinen Menschen, außer zu dem ihn der Kurfürst zu gehen ausdrücklich anweisen würde, zu besuchen, und nebenher ihm bemerklich zu machen, daß er sich lediglich seiner Leitung anvertrauen wolle. — Da ich es kurz fasse, der Kurfürst wies ihn an, zuerst den Weihbischof Heimes, einige Tage darauf den Staatsrath Strauß, und den Herrn von Deele zu besuchen. So verstrichen über 14 Tage, wo Ihr Bruder wie ein Einsiedler im Wirthshaus harren mußte, und sich für Ungeduld fast nicht zu fassen wußte, da ich ihm kaum Bücher genug zur Unter

altung schaffen konnte. Denn beim K. F. ging lles gar bedächtlich und umständlich einher. In er Zwischenzeit fragte mich auf einem Carnavals-Ball der Curator: „Ich höre, Müller soll hier yn?" (Ich) Ja, Ihr Excellenz! allein ich habe m ausdrücklich verboten, Ihnen aufzuwarten, eil ich weiß, wie Se. kurfürstl. Gnaden dieß ufnehmen würden u. s. w. Er lobte meine Vor-cht. — Endlich hieß ihn der Kurfürst auch Hrn. Benzel besuchen, und nun kam alles gar bald in ichtigkeit. Diese kleine Pönitenz hatte denn doch n Ende die angenehme Folge, daß er 1800 Gulden nehr als irgend ein damaliger Professor) und 0 Gulden Reisegeld erhielt, weil der K. F. aubte, da das Ganze sein alleiniges Werk sey, so üsse er sich generös bezeigen. Mein größter Trost r, daß selbst der K. F., dem er nicht verhehlte, ß ich ihn als ein alter Bekannter berathen hätte, ihm sagte: Folgen Sie nur Sömmering, der nt beide Parteien (die kurfürstliche, meinte oder seine, und die der Domherren).

„Ich führte ihn darauf ins Cudenhovsche Haus , durch welches er Gelegenheit erhielt, sich end-auf den wichtigen Posten zu schwingen, den er hr der That, als dem Namen nach bekleidete. r bald gewann er hier beim Kurfürsten ein so es Ansehen, daß er von ihm die Dedication des ziten Bandes seiner Schweizer-Geschichte förm-verlangte, welches Ihren guten Bruder in t geringe Verlegenheit setzte, an welcher ich um mehr Theil nahm, als ich zum voraus wußte, d ihm diese abgenöthigte Dedication keinen er eintragen würde.

„Als ich ein Universitäts-Haus bezog, ward er n Hausgenosse. — — — Zur Wiedervergeltung ner ihm bewiesenen Thätigkeit bewirkte er nicht

nur, daß ich nach Heidelberg als Deputirter zum Jubiläo geschickt wurde (wovon zum Theil meine jetzige Anstellung in München selbst noch eine entfernte Folge seyn möchte), sondern auch noch meines Freundes Forsters *) Berufung und Anstellung in Mainz."

Sömmering.

Valeires, 6 März 1785.

Ihr Brief, mein bester S., hat mir wahre Freude gemacht. Wo ich sey, und so lange ich lebe bin ich Ihr zu jedem Dienst. — Ich bin zwar nicht mehr in Genf, und unter „den Kindern der Zerstreuung" von Cassel bin ich der Einige ohne bleibende Stätte. Die Zeit, welche ich in Genf zugebracht, verlor ich so gut als ganz über Collegien Zerstreuung, Aerger. Denn ich hatte nicht gedacht wie viel abhängiger man bei einem Privatmann ist, als unter einem Fürsten. Da ich sah, daß mein Leben so verloren ging, faßte ich den Entschluß alle Bande zu reißen. Einer meiner Freunde gab mir sein Landhaus, daselbst bin ich nun seit 5 Monaten, täglich vom Morgen bis in die Nacht, mit Ausarbeitung der Geschichte meiner Nation beschäftiget, welche nun ganz anders wird, als vor einigen Jahren. — Pecuniarisch habe ich durch die schändlichen Geiz des Mannes, dem ich meine Stelle aufgeopfert habe, sehr eingebüßt; nicht desto weniger bin ich ganz zufrieden, mir zu leben zu arbeiten et memoriam nostri quam maxime longam efficere, wenn ich kann. Wenn Schlieff

*) Auch Heinse's. H.

über unsere Sachen geblieben wäre, so würden Sie geblieben und ich wieder hingekommen seyn. So, mein Liebster, bleiben wir jeder sich selbst überlassen, und seinen Freunden, wenn er welche hat. Wenn Sie an Forster schreiben, so sagen Sie ihm doch, „wenn sich auf seinem Weg etwas finden sollte, Bibliothek, Archiv, Akademie, oder solch Zeug, wobei jemand gebraucht werden könnte, den man für einen Geschichtkundigen hält, so soll er meiner gedenken;“ weiter nichts; ich weiß, daß wenn er etwas kann, er für mich thut, was ich recht gern für ihn thäte. Er ist unter den wenigen, um deren willen man es noch in der Welt aushalten mag. Ich kann zwar nicht absehen, daß der Fall in dem Lande, wo Sie sind, eintreffen könnte; indessen, Lieber, wenn Ihnen oder Ihrer Freunde einem dergleichen etwas, wie ich von Forster begehre, bekannt werde, so bitte ich Sie wie Forstern. Sie wissen selbst, Einkommen begehre ich nie mehr, als man in jedem Lande braucht, um ehrbar zu leben: daß es Bücher an dem Ort gebe, ist mir nothwendiger. Meine Gesundheit ist fest: ich bin hier seit 7—8 Wochen kaum einmal vom Zimmer gekommen, und ich befinde mich recht wohl. — —

Adieu! Vergessen Sie im Umgang mit Ihren Todten des Lebensgenusses nicht. Rechnen Sie auf mich, als den Ihrigen überall.

J. M.

N. S. Zu Avenche, über den Trümmern des alten Aventicum, habe ich Nachricht bekommen, was für ein Schicksal Sie dem Eichhörnchen gemacht haben. Ich sah ein Gebund Götting. Anzeigen auf dem Tisch, und las Ihre Bemerkung über die Sehnerven.

62.

Bern, 9 August 1785.

Ich habe Valeires, sobald der Schnee es zuließ, verlassen; den April war ich bei Bonnet, um an die Herausgabe seines Briefwechsels mit Haller die letzte Hand zu legen; von da ging ich auf Ol= ten, der helvetischen Gesellschaft meine Geschichte des Landes vorzulesen; hier ließ ich mich verleiten, auf Schaffhausen zu gehen, wo ich her bin, und meine Bekannten und Verwandten ließen mir, wie Sie wohl denken, wenig Muße; dieser Gelegen heit, weil ich so nahe war, bediente ich mich, der Fürsten von S. Blasien auf dem Schwarzwald einen der größten Kenner der Diplomatik, persön lich kennen zu lernen, und fand S. Blasien wür dig des Namens, den sich in Frankreich die Con gregation von S. Maur gemacht. In der Stund meiner Heimkunft nach Schaffhausen bestimmte mich Briefe meines Freundes von Bonstetten, ih zu Luzern zu besuchen. Von da nach einem ang nehmen Aufenthalt von wenigen Tagen begabe wir uns nach Zug zu dem General=Lieutenan Baron von Zurlauben, einem der allergelehrteste Geschichtforscher, die jemals gelebt haben. Vo Zug nach Zürich, wo unter allen schweizerische Städten der bürgerliche Geist in allen Sachen a thätigsten ist, und vortreffliche Anstalten hervo gebracht hat; ich habe daselbst viele zu meiner A beit sehr wichtige ungedruckte Urkunden gefund und excerpirt, und mit größtem Vergnügen der Gesellschaft vieler Gelehrten oder sonst se verständiger Männer 2 — 3 Wochen gelebt. N einem kurzen Abschied, welchen ich noch von mein Mutter zu Schaffhausen genommen, begab ich m mit Bonstetten erstlich auf Muri, welche a

Habsburgische Stift mir in verschiedener Absicht merkwürdig war, hierauf über das uralte Veronmünster durch viele ungemein schöne und volkreiche Thäler der Berner in diese Stadt. —

(Daß die Regierung zu Bern einen Professor der Experimentalphysik suche, daß man an verschiedene Orte geschrieben, und auch ihn gefragt habe, ob nicht Sömmering diese Stelle annähme? Er soll ihm darüber schreiben.)

63.

Bern, 29 Nov. 1785.

(Er wünscht es sehr, Dieze's Nachfolger in Mainz zu werden.) „Sie wissen, daß ich Cassel verlassen, erstlich aus Gefälligkeit für einen alten Mann, von dessen Denkungsart ich mir eine edlere Vorstellung machte, als ich nachher in der Wahrheit begründet gefunden: zweitens, wegen der Geschichte meines Vaterlandes, welche, so weit sie gehen soll, nun beinahe vollendet ist. Seit ich nicht mehr zu Genf bin, und schon früher, verlangte mich sehr nach einer eben solchen Stelle, wie ich ungeschickter Weise zu Cassel aufgegeben; aus der einigen Ursache, weil ich, nach der Natur meiner Studien, Muße und Bücher am allermeisten bedarf; auch ist wahr, daß ich des Herumreisens eben wegen der vielfältigen Unterbrechung meiner Arbeiten müde bin. — Ich weiß, es würde Sie selber freuen, der göttlichen Vorsehung Werkzeug zu seyn zur Beförderung meines billigen Wunsches. — Andre betreffend, welchen die Sache müßte beliebt gemacht werden, so, dächte ich, könnten folgende Dinge überhaupt, und in Mainz zumal, mir für Titel dienen. Ich bin einmal bereits Bibliothekarius gewesen. Zweitens, die von mir bis dahin herausgegebenen Schriften

(deren Titel im gelehrten Deutschland und ihre Beurtheilungen in der Berliner Bibliothek, in den Göttinger Anzeigen und Büschings Wochenblatt gefunden werden können) sind, ob mit Recht oder nicht, wenigstens von dem Publicum so aufgenommen worden, daß mein Beruf der Akademie wohl keine Unehre machen würde. Drittens, wenn je irgend ein Protestant an einem solchen Orte zu stehen verdient, so, dünkt mir, kann derjenige, welcher der erste unter allen Protestanten dieser Zeit in den Reisen der Päpste die Hierarchie vertheidiget, wohl vorzüglichen Anspruch darauf machen. Ich bin gewissermaßen ein Märtyrer derselben, da die Allg. deutsche Bibliothek für gut befunden, mich einer Verständniß mit den Jesuiten zu insimuliren, die zwar falsch ist (weil ich nur nach meiner Ueberzeugung schrieb), die mir aber wenigstens doch zu Mainz nichts schaden soll. Wenn Sie für gut finden, mich gewissen Personen, unter diesem Verhältniß zu der bei ihnen herrschenden Kirchenform, bekannter zu machen, so schreiben Sie nur an Brönner in Frankfurt um Exemplare besagten Buchs, welches deutsch und französisch zugleich erschienen ist. — —

Hier, m. Fr., so sonderbar das klingen mag, ist mir, weil ich aus einem andern Kanton bin, schwerer, eine Stelle zu bekommen, als einem ganz Fremden; dabei muß ich noch sagen, daß in der That keine mir schickliche ledig ist, vielleicht Jahre lang es nicht wird. Man müßte also eine aufrichten für mich, und hiezu sind, nach dem damaligen Geiste dieser Staaten, gerade so viel Schwierigkeiten, als zur Vermehrung des Kurfürsten-Collegiums. Beinahe in der Welt ist kein Ort, welcher mir wie Mainz gefiele; er ist in Deutschland, bei der Nation, deren Sprache

ich schreibe; er ist nicht in Morast und Sand, sondern unter einem freundlichen Himmel; er ist nicht unter militärischem Zwang, sondern er hat eine Verfassung, für die ich eine gewisse Liebe schon gezeigt habe,

Rex Anius, rex idem hominum, Phoebique sacerdos.

Ich mag die Idee, zu Ihnen zu kommen (so schön findet sie mein Herz), nur nicht allzulange caressiren: Gott wird leiten, was geschehen soll, wie er schon hat wollen, daß ich diesen Beweis Ihrer Freundschaft bekommen habe. —

Der Freiherr von Benzel schrieb an Herrn Hofrath Sömmering: „An Dieze's Platz müsse „ein Mann von erster Größe. Müller habe allen „Anspruch auf eine Stelle in dieser Reihe, und „der Verfasser der Schweizergeschichte sey für mehr „als Ein Fach brauchbar. Die Antrittsrede zu „Cassel habe er schon damals bewundert. Müller „soll sich mit einer Vorstellung unmittelbar an den „Kurfürst wenden."

Brief von Herrn Hofrath Heyne an Herrn Hofrath Sömmering.

Göttingen, 30 Oct. 1785.

„Den Bibliothekar, den Sie zu Mainz brauchen, zu finden, wird immer schwer seyn. Strieder wäre ein arbeitsamer Mann, aber schwerlich übersieht er die Sache. E. ist zu bequem, er möchte lieber hinter dem Schreibpult sitzen. Hat man nicht an Ebeling gedacht? Das ist ein großer Litterator, liebt die Arbeit und nun wäre er der Handlungsakademie gerne los. Indessen habe ich ihn seit 15 Jahren nicht gesehen, kann also nicht wissen, was Hamburg auf sein Aeuße-

„res gewirkt hat. Gl— in A— würde auch einen „gelehrten Bibliothekar machen; aber er dürfte „doch den umfassenden Geist im Wissenschaftlichen „nicht haben können. Aber, bester Freund, warum „denken Sie nicht an den Professor Müller, „der ehemals in Cassel war! Einen bessern Mann, „was Geist, Kenntnisse, Aussichten betrifft, fin„den Sie nicht. Der Mann brächte zugleich eine „große Reputation in seinem Fache mit sich; ein „Geschichtschreiber, wie wir keinen haben. Er lebt „jetzt in Bern, und wünscht wieder nach Deutsch„land. Hätte ich nicht N— zu menagiren gehabt „und hätte mehrere Hände gebraucht, so hätte ich „ihn sicher hieher gezogen: ich habe für den Mann „großen Respect."

Müller an Sömmering.

Bern, 14 Nov. 1785.

(M. dankt S. für alle seine Nachrichten. C habe an den Kurfürsten gerade so geschrieben, w S. ihm zu rathen scheine. Er wolle ferners seine Räthen folgen.) „Hätte ich denselben 1783 z Genf befolgt, so würde ich nun besser stehen. Ser sapiunt Phryges, aber wenn sie doch nur endli sapiunt." — „Auf Genf habe ich einen Antr wirklich auch bekommen; Deutschland aber wür mir unendlich wichtiger seyn."

Den 10 Dec. 1785.

Daß er an S. und den Kurfürsten schon vor Wochen geschrieben, aber keine Antwort erhalt „An den Herrn von Benzel habe ich nur dari nicht geschrieben, weil ich wollte, daß die J einig des K. F. zu seyn schiene, er aber desto fre befördern könnte, was er in seinem Brief an C

schien für wirklich gut anzusehen." — „Ich bin in Absicht auf die Stelle in denselben Gedanken, wie vor drei Wochen; ist aber nicht möglich, sie unter solchen Bedingungen zu bekommen, bei welchen ein Gelehrter zu Mainz bestehen kann, so werde ich darum noch nicht in die Aar springen." — (Von S. Blasien aus habe man in freundschaftlichem Eifer an einen gewissen H. R. oder Prof. Hoff, in Mainz geschrieben, und ihn an Dieze's Stelle empfohlen; ohne sein Wissen. Auch Casparson habe ihm geschrieben [noch beim Leben des vorigen Landgrafen], um was für Bedingnisse er wieder nach Cassel kommen würde? Er sey begierig nach Antwort von Mainz.) Von den zwo Stellen in den schönen Wissenschaften, welche zu Genf auch die Historie inbegreifen, ist eine erledigte mir von jemand angetragen worden, dessen Partei hiezu entscheidend wirken kann. Die geringe Lust aber, welche ich hatte, mich aufs neue aus deutschen Landen zu entfernen, hat sich noch mehr durch einen Brief Bonnet's vermindert, welcher mir schreibt, ich müßte nicht Historie, sondern Philologie lehren, welches meine Sache nicht ist. So ist zwar die Stelle noch ledig, aber ich gedenke sie nicht anzunehmen. J. M.

64.

An Herrn Canonicus Gleim in Halberstadt.

Bern, den 8 Januar 1786.

Der erste Brief, den ich im 1786sten Jahr Muße habe zu schreiben, für wen könnte der seyn, als für Vater Gleim? Dank der Freude, die er mir am 1. Christmonats gemacht! Am 25 Dec., und wie, daß er nicht an Ostern kam — — denn ein Wiederauferstehen war er mir; mein Freund ist mir wie-

der erschienen, den ich allezeit geliebt, und suchte; und wo war er denn, daß er die Stimme meines Herzens nicht hörte? Das wollen wir nicht fragen in der Freude des Wiederfindens: genug, meine Liebe war immer mit ihm, und ich sehe, daß ich ihm auch nicht fremd geworden; so ganz Er, wie an der Holtemme, steht er vor mir in dem schönen Briefchen aus Dohms Hause. Kurz und gut. Müller indessen

opera multa

Pertulit, adversis rerum immersabilis undis,

also, daß er auch ganz vergnügt herausgeschwommen, und ihm nur sein Vater Gleim fehlte, dem er alles hätte mögen erzählen. Geblieben bin ich zu Genf hauptsächlich bewogen durch den Greis Tronchin und, weil das Herz gemeiniglich in solchen Fällen bei dem Verstand eine Entschuldigung sucht, fand ich klug, eine in sechs oder sieben Jahren bevorstehende gewisse unabhängige Rente dem Einkommen meiner Casselschen Bedienung vorzuziehen. Ich bedachte aber nicht genug, daß, da ich indessen auch leben mußte, diese Jahre verloren gingen, theils über dem Gesellschaftleisten, theils über Arbeiten durch die ich für meine Bedürfnisse sorgte, wodurch erfolgte, daß zur Geschichte der Schweizer in denselben achtzehn Monaten fünf Seiten und nicht mehr zu Stande gekommen. Dieses bewog mich, eher die Rente, als die Anwendung des Frühlings meiner Jahre, in die Schanze zu schlagen. Also begab ich mich nach Valeires, wo der ganze Winter des vorigen Jahres buchstäblichst einsam mit so großem Nutzen zugebracht worden, daß ein ganzer nicht kleiner Band von der Schweizerhistorie ausgearbeitet wurde; ich selbst aber, äußerst vergnügt, den Abend alle Tageslast mit Horaz und Boccaz auch Metastasio (Deutsche hatte ich nicht) vergn

Den April gab ich Bonnet; wir wollten Hallers wichtigen Briefwechsel mit ihm herausgeben, und endlich würde man Hallern ganz kennen gelernt haben; es ist aber unterblieben, weil ein zu Paris wohnender Sohn, Haller der Banquier, ohne den es Bonnet nicht thun wollte, fand, Haller könnte bei der dominirenden Secte in Paris hierbei verlieren. Hierauf las ich zu Olten meinen Landleuten den Anfang ihrer Historie vor. Von da riß mich ein Anfall Vaterstadts-Liebe nach meinem Schaffhausen; ich würde auch noch da seyn, hatte aber das vielleicht zu stolze Gefühl, daß, da jeder thun kann, was dort ich, ich dem Trieb nach dem öffentlichen Leben und größerm Wirkungskreise folgen soll. Ich ließ mich also von Bonstetten auf eine Reise laden, und eilte, in Luzern ihn zu finden. Von da nach Zug, wo Zurlauben, so alt und hochadelig, als so ein großer Gelehrter in der Diplomatik, mir noch lieber wurde durch seine mittheilende Güte und verständige Politik. Zu Zürich wurde ich empfangen, als wenn ich sie nie beleidigt hätte; bewirthet mit wichtigen Manuscripten, gewonnen durch vortrefflichen Umgang. Da wurde mit Hirzel und Geßner viel von Tyrtäus Gleim und viel vom Sänger des Frühlings, lehrreich und mit würdiger Liebe und Erinnerung, gesagt, gierig aber von mir verschlungen, und in das Herz eingegraben. Von Zürich durch historische Gegenden, der alten Bonstetten Herrschaften, das Habsburgische Muri, Beromünsters tausendjährige Mauern, manch schönes, frohes, glückliches Thal heraus,

Wo Uechtlands Haupt, in unerstiegnen Wällen
Und stolzer Freiheit, fürstlich ruht! *)

*) Haller.

Und nun lebte ich diesen Winter über so ganz gut, wenn nur Haller den Verstand gehabt hätte, in seinem Bern 48stündige Tage einzuführen. So, da ich zugleich zum dritten Theil der Schweizerhistorie noch dritthalbhundert Seiten in zwei Monaten auszuarbeiten habe, und vielen Edlen zu gefallen, mein französisches Werk über die allgemeine Historie deutsch und mit schweizerisch-preußischen Reflexionen beseelt, schreibe und vorlese, so einsiedlerisch ich meist lebe, ich doch bald nicht weiß, was anzufangen, um in keiner Sache die Erwartung jemandes zu betrügen. Mein Plan auf den Sommer ist nur im Himmel bekannt. Nach diesen drei Theilen könnte ich Größeres unternehmen. — Ich fühle für die kommenden Zeiten, für Europa, Ihr und mein Land, was entstehen würde, wenn es der Union *) mißglückte: ich denke, jeder Mann von Geist und Muth sollte arbeiten, die öffentliche Meinung mehr und mehr für die Grundsätze dieses großen Bundes zu gewinnen. Man verwirrt, verdunkelt der Fürsten und Stände Rechte und Interessen: ich möchte das Gegengift verarbeiten, und für Ihres Friedrichs Propositionen, durch starke Darstellung, was Deutschland war, ist, werden könnte, und bleiben soll, die Gemüther bereiten.

*) Der Fürstenbund nahm seinen Anfang.

Gedruckt: Augsburg, in der Buchdruckerei der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.

Inhalt.

Briefe an Herrn Charles Bonnet, zu Genthod.

Zugabe.

Beobachtungen über Geschichte, Gesetze und Interessen der Menschen: 1774 — 1776.

§. 1 — 6. Wissenschaften.
7 — 10. Ueber idealische Philosophie außer der Zeit.
11 — 33. Von der Geschichte.
34 — 37. Absichten und Anfang der menschlichen Gesellschaft, des Eigenthums und der politischen Gewalt, besonders im Süden.
38. Gallien beherrscht von Weibern.
39 — 41. Geschichte Roms. Augustus. Die Kaiser.
42 — 46. Ueber den Norden.
47 — 48. Karl der Große. Kaisergewalt.
49. Die Reichsstädte.
50. Freiheit und Verfassung von England.
51 — 52. Von Oesterreich.
53. Entdeckung beider Indien.
54 — 57. Hierarchie.
58 — 59. Kreuzzüge.
60. Unser Europa.
61 — 96. Von der Schweiz und der Schweizergeschichte.

§. 97 — 102. Ueber den Geist der Gesetzgebungen.
103 — 135. Politik.
136 — 142. Von den Republiken.
143 — 149. Von der Freiheit.
150. Herrschaft der Aeltesten.
151 — 155. Demokratie.
156 — 161. Aristokratie.
162 — 165. Von der Dictatur.
166 — 174. Von der Reformation des gemeinen Wesens.
175 — 185. Von Revolutionen.
186 — 191. Monarchie.
192 — 194. Religion.
195 — 201. Von den Schicksalen und Belohnungen verdienter Männer.
202 — 207. Von Ostracismen, Petalismen, Mitzen und andern Mitteln gegen verdächtige und übermüthige Bürger
208. Von dem Gesetz der Jahre, so man zur Theilnehmung an Geschäften haben muß.
209 — 210. Gouverneurs, Landvögte u. s. f.
211. Von Auflagen.
212. Von Bündnissen.
213 — 235. Ueber den Krieg.
236 — 237. Duelle.
238 — 239. Künste.
240. Sprache.
241 — 248. Sitten.
249 — 258. Personalien.
259 — 275. Von den Studien und der Schreibart.

Sr Brief an Freunde I. Abtheilung.

Johannes von Müllers

sämmtliche

Werke.

Herausgegeben

von

Johann Georg Müller.

Achtunddreißigster Theil.

Stuttgart und Tübingen,
der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1835.

Johannes von Müllers

Briefe

an

Herrn Charles Bonnet;

und:

Studien.

Briefe an Freunde.

2.

Herausgegeben

von

Johann Georg Müller.

Stuttgart und Tübingen,
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1835.

Johannes von Müller

Briefe an Freunde.

II.

65.

An Herrn Geheim. Rath Dohm in Berlin.

Mainz, den 6 Hornung 1786.

Ihre Schrift wider Gemmingen*), vortrefflicher, unvergeßlicher Freund, ist in ihrer Art bei weitem die vorzüglichste, welche seit vielen Jahren erschienen: ich weiß ihr nur die Provinciales und Montesquieu's Défense de l'esprit des lois zu vergleichen, so treffend in allem, so beredt in ihrer Kürze, so reich, wo sie erklärt, und so sinnvoll im Schweigen habe ich in neuern Zeiten wenige politische Streitschriften gelesen, und nie (erlauben Sie mir dieses Bekenntniß) Dohm den Schriftsteller, immer gelehrt und scharfsinnig, in so mannichfaltiger Vollkommenheit bewundert. Mir war besonders auch darum dieses Geschenk ausnehmend lieb, weil ich von meiner Antwort an den Gemminger eben die neunte Seite schrieb; tum patriae cecidere manus, denn was hatten Sie zu sagen übergelassen! Zwar hatte ich einen etwas freien Plan, und handelte in verschiedenen Capiteln 1) von der deutschen Freiheit, wie unchimärisch dieselbe sey, und wie bedürftig der Association; 2) von

*) Ueber den Fürstenbund.

Deutschlands Größe, bestehend in der Verwahrung aller andern Staaten vor einer allen drohenden Macht, welcher ohne die associirte deutsche Freiheit niemand vermöchte zu widerstehen; 3) von dem besondern Interesse jeder europäischen Macht bei Erhaltung der gegenwärtigen Reichsverfassung; 4) von dem verschiedenen Charakter, welchen O. und Br. in der Historie zeigen: und von diesem allem die Folgerungen wurden zusammengefaßt in eine Philippische Rede an die Deutschen. Ich habe die Ausführung sowohl darum unterlassen, weil der Feind von Ihnen schon überwunden lag, als wegen der besondern Lage, worein ich unvermuthet gekommen bin. Ehe ich hievon rede, kann ich nicht vorbeigehen, zu sagen, mit welchem Lob der Kurfürst von Mainz über Ihre Schrift und jene wirklich unvergleichliche Mischung bitterer Wahrheit und harmloser Höflichkeit mit mir gesprochen. Ich kann mir weder vorstellen, wie Gemmingen schweigen darf, noch was er sagen könnte.

Ich war mit Ausarbeitung des 3ten Theils der schweizerischen Geschichten und mit Vorlesungen beschäftiget, welche ich zwar überhaupt über die Historie, aber mit beständiger Anwendung auf die politische Lage der Schweiz ausgearbeitet; indem bekam ich am 17 Jänner einen eigenhändigen Brief des Kurfürsten, „er sey geneigt, mir Dieze's Stelle bei seiner Universitätsbibliothek aufzutragen, und wünsche, daß ich baldest nach Mainz komme." Dieses versprach ich zu thun. Alle meine Freunde (und ich hatte durch die obigen Vorlesungen in Bern diesen Winter über viele bekommen) bezeugten hiebei ihr Leid auf eine meinem Herzen äußerst rührende Weise. Als ich aber endlich am vorletzten Tag meines Aufenthalts im Vaterland noch einmal nicht über alte Geschichten, sondern die Krise, worin

Europa nun ist, über die Gefahren der Schweiz, und über die Mittel, sie zu behaupten und im Nothfall den angestammten Ruhm wiederum emporzubringen, eine Vorlesung hielt, welche mein Vaterlandsgefühl gewiß zu der beredtesten gemacht, welche ich in meinem Leben geschrieben — war mir fast unmöglich, den Schluß derselben auszusprechen; die anwesenden Edlen aber ließen theils Thränen fallen, theils begeisterte sie die Darstellung der (ganz gewissen) Möglichkeit, ihrer Voreltern Freiheit und Namen zu erhalten, so daß an demselben Abend alle Gemüther bewegt waren, und mir (wie noch niemals) offenbar wurde, was Gutes und Großes zu Bern und vermittelst ihres Einflusses in der ganzen helvetischen Eidgenossenschaft noch gewirkt werden könnte. Diese Gesinnungen waren keine vorbeifliegende Hitze: viele, diplomatisch und moralisch die edelsten Jünglinge, haben ihre Väter gebeten, und suchen seit meiner Abreise vor meiner gänzlichen Antretung des hiesigen Amtes zu bewirken, daß, da die Langsamkeit republicanischer Formen in diesem Augenblick die Errichtung einer Stelle für mich nicht erlaube, die Geschlechter des alten Adels und andere, welchen die Erhaltung der Verfassung besonders interessant ist, aus den Familiencassen mir ein Jahrgeld setzen, wodurch ich in den Stand gesetzt werde, nach meiner Neigung die Zeit meines Lebens dem Vaterland einig zu widmen. Sie werben hierum gegenwärtig, wie für die Angelegenheit eines jeden, ich indessen suche und wünsche das letzte Ja oder Nein hier zu verspäten, bis ich den Erfolg ihrer Bemühung weiß: einzig darum, weil ich mich verpflichtet fühle, eine etwas größere Besoldung, den größern Glanz des Dienstes und höhern Grad persönlicher Unabhängigkeit aufzuopfern dem überwiegenden Vortheil,

den, dieser Stimmung der Gemüther zufolge, ich in einem äußerst geliebten Vaterland wirken könnte.

Sonst würde mir wenigstens bei dem Leben dieses Kurfürsten hier nichts fehlen; er hat sehr ausgebreitete und richtige Einsichten in Geschäfte und Wissenschaften, und einen Eifer für alles Löbliche, der der ungeheucheltsten Unterstützung würdig ist; in der That ein Fürst, welcher gewinnt bei persönlicher Bekanntschaft. Sollte sich wider jenes ein Hinderniß finden, durch deren Unüberwindlichkeit ich und meine edlen Freunde dem Vaterland entschuldigt würden, so sollte künftig die Geschichte des deutschen Reichs der Hauptgegenstand meiner Beschäftigungen seyn. Der Kurfürst schien auch besonders aufmerksam auf die Kenntnisse, die ich im Staatsrecht erworben, und geneigt, sie zu gebrauchen. Die Entscheidung dieser Krise meiner Bestimmung werde ich Ihnen melden, sobald ich sie weiß. Ich kenne Ihr Herz, und sehe von hier aus Ihre Theilnehmung an den Schicksalen Ihres Freundes. Kann ich hier so oder anders Ihnen dienen, oder haben Sie einen Augenblick Muße, mich zu erfreuen mit einigen Zeilen, oder zu belehren mit einem guten Rath, so ist meine Adresse noch immer Conseiller du Landgrave de Hesse à Mayence. Ich bin

Ihr Freund für immer.

66.

Au même.

Mayence . . , 1786.

— — Vous savez apparemment déjà que l'indécision dans laquelle je flottai entre Berne

et Mayence a été terminée pour le service de l'électeur, qui, de la manière la plus gracieuse, m'a donné la place de Dieze avec 1800 florins, une demi-heure seulement avant l'arrivée de la lettre qui me rapelloit à Berne. Il a depuis ajouté 100 Ducats pour mes frais de voyage, et le titre de conseiller de la cour. Je ne puis que me louer de l'accueil que j'ai jusqu'ici constamment reçu de lui, du ton qui règne dans cette ville, et de la position agréable dans laquelle je me trouve. L'électeur ne veut que le bien, et avec persévérance; il voudroit perpétuer cet excellent système, et il a même question (entre nous) si, après avoir terminé l'histoire de mon pays, je ne ferois pas bien pour la cause générale, d'écrire celle de cet état, dans la vue de répandre et de graver dans l'ame les principes de politique qu'un prince archevêque et archichancelier doit suivre pour le bien de l'empire et pour remplir glorieusement les devoirs de ses eminentes dignités. Il est certain que plusieurs hommes bien-intentionnés sont souvent rétenus par d'anciens préjuges qu'il faut chercher à dissiper, et l'histoire, paroissant écrite sans ce but, le produit plus sûrement que toutes les spéculations abstraites. Maintenant je suis encore à rédiger le 3me vol. de l'histoire de la Suisse, et extrêmement occupé de l'arrangement de la bibliothèque; il ne laisse que d'être instructif et même amusant pour moi, je parcours tant d'ouvrages qui dans leur siècle ont eu de l'éclat, tant de sciences qui après avoir long-tems été les *Hobbyhorses* des meilleurs esprits, sont tombées dans l'oubli. J'ai peu de tems pour la société; mais j'ai trouvé dans le grand cha-

pitre quelques hommes vraiment du premier mérite. Quant aux envoyés, je n'ai vû de près que celui de la cour d'Hannovre, homme aimable et d'esprit. On dit que le votre a un peu de morgue etc. et cela fait que je n'ai pas voulu aller chez lui encore. Celui de Vienne est, à ce qu'on dit, un homme très-intéressant, et j'aime beaucoup deux cavaliers, attachés à sa légation, gens d'esprit, aimables, savans même: pour lui j'ai crû plus à-propos de me tenir à une certaine distance.

Et vous que faites vous? Vous reposez vous sur les lauriers accueillis dans la guerre de Gemmingen? ou avez vous déjà quelque nouvel antagoniste plus digne d'entrer en lice avec vous? — En général soyez très-parfaitement persuadé de la constance de mes principes et des sentimens que je vous ai voués pour la vie. Quoique je suis très-persuadé aussi des votres, vous me feriez plaisir de me les exprimer un peu en m'écrivant, comme aussi ceux qu'on doit avoir chez vous pour l'électeur; il sait et il aime que nous soyons liés, vous et moi, et probablement je lui lirai quelques passages de votre lettre.

Je n'ai pas besoin de vous recommander le porteur de celle-ci, Mr. Trembley de Genève, un de mes plus anciens et de mes meilleurs amis, déjà lié avec tout ce qu'il y a de mieux chez vous, et désirant à juste titre de faire aussi la connoissance d'un homme tel que vous. Vous êtes faits tous deux pour vous rendre justice, et pour que vous vous connoissiez, il suffit de quelques momens d'entretien. Je vous embrasse de toute mon ame, et suis très-parfaitement à vous.

67.

An Herrn Geh. Rath Friedr. Heinr. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 20 März 1786.

Gott ist Einer, überall, im Halm, im Sirius und in uns. Es ist schwer, Worte von ihm gebrauchen, die von der Unvollkommenheit begränzter Vorstellung nicht ein zu menschliches Gepräge bekommen: sonst würde auch ich ohne Bedenken sagen: Er sey intramundan. Mundus, was ist's, als Gottes Wirkungskreis? Dem aber kennt niemand Gränzen: Wer hätte sie gesetzt? Gott aber kann das Eine nicht, irgendwo nicht Gott (Kraft, lebendige Kraft) seyn. Doch Ausdrücke mag jeder wählen; der Begriff des Endlichen von dem Unendlichen wird nie adäquat seyn: der ganze Sinn, die ganze Seele, geblendet, unterjocht, vermag nicht über seinem Gedanken zu verweilen. Deus dat mortali, juvare mortalem, et haec ad aeternam gloriam via. „Wer seinen Willen thut, wird erkennen, welche Lehre göttlich ist." Ihre vortreffliche Schrift*) ist Commentar hierüber.

Auch Ihrer Leyer — den Ausdruck nehmen Sie im wenigsten übel, der Sie vor andern fühlen, daß Gott sich empfinden und singen läßt, nicht exculiren und beschreiben — weiser, edler Freund, auch Ihrer Leyer letzter Klang tönt wie des alten Cato, wie Cicero's, „uns zu beruhigen über Gott, müsse Er selbst reden;" so weit eindringender ist die Ihrige, als die Darstellung den Wunsch übertrifft.

---

*) Ueber die Lehre des Spinoza.

Ich bin gern aufmerksam auf des Morgenlandes erste Vorstellungsarten. Der Mensch, dessen Geschichte doch nirgends höher hinaufsteigt, mußte — wann und wo immer er zuerst erschien — da kein Abstract sich zeigen kann — an seinem ersten Tag eine gewisse Beschaffenheit, wie seines Körpers, also der Seele, mitbringen. Mir scheint natürlich, er sey mit wenigen, aber befriedigenden, gewiß reinen, zumal solchen Begriffen, wozu seine neue Organisation ihn schwerlich oder nicht leiten mochte, ausgerüstet in die Welt getreten; und es däucht mir, dieselben eingeschaffenen Ideen hin und wieder lang hervorleuchten zu sehen. Allein — zum Wirken gemacht, verlor er sich ins Grübeln wovon die wohl älteste Frucht, in dem Y-king wohlverstanden, dem System sehr nahe ist, worüber Sie Ihr Buch geschrieben.

Vorzüglich schön und wichtig ist, wie Sie den Menschen erinnern, wie der Gedanke, unser Göttlichstes, doch so menschlich ist, und wir überhaupt nicht speculirend, sondern wirkend und Ebenbilder unseres Urhebers zeigen.

Es ist ωγυγιος μυθος, durch ganz andere Stämme als die Moses lasen, bis auf die Ptolemäer herunter geerbt:

„In ewiger Jugend, unschuldig und unsterblich sey der Mensch aus der Hand Gottes gekommen; bloß den Zugang eines Brunn's habe ihm der Vater verboten; einig zu diesem sey eben darum sein Durst entbrannt; eine Schlange habe den Brunn bewahret; endlich habe sich der Mensch in ein Gespräch mit ihr eingelassen und um den Genuß der Quelle die Verjüngerungsgabe dahingegeben." (Nicanders Θηριακα.)

Der Brunn der Weisheit war dieß, worin der Mensch nur die Neugier antraf.

Αληθειαν εν αγαπη werden wir finden, die ollen wir haben, einer gegen den andern, die r Welt lehren. Leben Sie wohl.

J. M.

68.

An Herrn GR. Dohm in Berlin.

Mainz, den 20 April 1786.

An Spenern habe ich meine Zweifel geschrie- n, liebster bester Freund (welchem von hier s doch näher zu seyn, ich mir zu einer Glück- igkeit rechne); von ihrer Auflösung und was r indessen hier etwa erinnert wird, hängt mein tschluß ab, welchen er sofort vernehmen soll. *) e Hauptsache wird seyn: Quellen; —

cui potenter lecta erit res,
nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Sie sind von zweierlei Art: statistische, e ich, hofft Spener, und erwarte ich so durch n; publicistische (namentlich, primo, alles r die Association Gedruckte, secundo, was aus m Ungedruckten sich gebrauchen läßt) werde hier wohl finden, doch könnten mir verschie- e mangeln, die ich hoffe sodann durch Sie zu en. Jetzt nur Eins hierüber (auf den Fall nlich, daß ich die Arbeit übernehme): Manches t sich zeigen, aber nicht versenden: soll- Sie beim Departement dergleichen Stücke ha- , so schreiben Sie es mir; vielleicht könnte

*) Müllers Schrift: Darstellung des Fürstenbundes, betreffend.

ich auf ein paar Wochen hinüber kommen, d
hätte doch jeder Tag wenigstens 10 Stunde
in 140 Stunden läßt sich manches lesen und reden
bedenken Sie, daß durch mich verschiedenes v
das Publicum gebracht werden könnte, was au
mancherlei Gründen von einem beim Depart
ment avouirt angestellten Verfasser sich bisweile
weniger sagen läßt. Auf das verlassen Sie sich
ich fühle für die Sache; das ist eins; zweiten
ich weiß, wie gut meine Schrift werden müßt
um die gute Meinung ferners zu verdiene
welche Sie und andere von mir haben. Es i
wahr, daß ich dießmel über die Maße beschäftig
bin; doch

Nil sine magno vita labore dedit mortalibu

und ich merke meistens, daß die Anstrengun
meine Kräfte erhöher.

In Berlin sieht man doch (kömmt mir vo
bisweilen Gespenster. Ich bin weder mit Lavat
noch mit seiner Schüler einem in Verbindun
und kann also nicht beurtheilen, was von ihre
Jesuitismus wahr oder falsch ist, wohl aber
creditirt gewisse Vermuthungen D. Biesters (
mir), was mir selber begegnet: im Jahre 17
da ich mit keinem Jesuiten jemals in irgend
ner nahen oder fernen Verbindung gewes
schrieb ich die Reisen der Päpste in Grun
sätzen, die mir einleuchteten; sogleich klagt m
die Allgem. deutsche Bibliothek, ich weiß nic
was für einer jesuitischen Verschwörung für
Ausbreitung des Katholicismus an! So fal
dieses war, so leicht könnt ihr auch an ande
irren. Wenn bekannt worden wäre, daß ich b
nach diesem wirklich eingeladen wurde, auf R
zu gehen — man würde geglaubt haben, die D
monstration methodo mathematica für me

esuiterei zu haben, und gleichwohl war nichts
ran, gar nichts. Dieses macht mich mißtrauisch
gen eure Argwöhnungen. Jenes andere, weß-
egen ich höre, daß die Lavaterianer mich rüh-
en (gedruckt? sagen Sie's mir doch, sie möch-
n leicht mir Gesinnungen andichten), das,
ein Freund, verhält sich so. Ich habe seit un-
fähr derselben Epoche, 1782, die mancherlei Re-
gionssysteme wirklich geprüft, und, wie zu ge-
hehen pflegt, bald einer, bald einer andern Vor-
llungsmanier den Vorzug gegeben; Resultat
evon: Gott, Fürsehung (auch besondere, denn
s Ganze ist aus den Theilen zusammengesetzt),
lan und Fortdauer glaube ich aus vielen Ursa-
en; sehe, als Republicaner, ungern bei meinem
olk den Fall der Begriffe, auf welchen in un-
n Verfassungen so unendlich viel ankömmt;
daure eben so sehr, wo nicht mehr, daß die Re-
gion ein Priestergewerbe ward und ist, sintemal
ese Leute alles auf sich ziehen, für den Staat
inen Sinn, für nichts Großes eine Seele haben,
öchte, wenn ich könnte, den bessern Gebrauch
ser Sachen zeigen, und hoffe, daß durch die
hre (nicht schöngeisterische, nicht metaphysische
ndern patriotische) Aufklärung der Begriffe,
rüber die, welche nur für ihr Corps denken
d arbeiten, von selbst werden fallen müssen.

Eine andere Bewandtniß hat es mit der Hier-
chie in ihrer gegenwärtigen politischen Lage:
stlich gönne ich eher dem Adel als dem Einen,
r Europa stört, was die hohe Kirche noch hat;
eitens fürchte ich für mein Volk nicht die
löster dieses Einen, wohl aber seine Casernen;
ittens hat wirklich die hohe Klerisei den Jesui-
geist nicht, viertens mag ich lieber neubele-
n, als umstürzen, und halte für möglich und

für besser, gewisse Leute für die gute Sache zu gewinnen, als zur Verzweiflung zu bringen. Siehe liebster Freund, ungefähr meine Denkungsart ich weiß nicht, ob und welchen Parteinamen sie verdient; lieber möchte ich erfahren, wie sie Ihnen gefällt, ob und was Dohm dawider hat.....

Was in meiner letzten Rede zu Bern vorzüglich war, ist nun in die Zuschrift meines umgearbeiteten ersten Theils der schweizerischen Geschichte gekommen; sie ist an alle Eidgenossen ein Rede als zum Volk. Sobald es gedruckt ist sende ich es Ihnen.

Das Beste und Schönste würde seyn, wenn wir uns bei diesem Anlaß wieder umarmen könnten der Tag, dem deutschen Publicum, ja Europ geweihet, und jene angenehmen Abendessensstunden wieder auf ein paar Wochen hergestellt würden. Das hängt wohl nun meist von dem a ob Sie mich von Details und Sachen unterrichten könnten, die zu wissen gut, und unmöglich zu senden oder zu schreiben wären. Leben Sie, Bester, so glücklich, wie ich's Ihnen und Ihrer theuren Hälfte redlich wünsche.

J. M.

69.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berli

Mainz, 10 Mai 1786.

Ich habe aus der Nachschrift vom letzten St der Allg. d. Bibl. wohl bemerkt, mein wertheste Herr, daß Ihr Gedächtniß Ihnen zu treu i mich zu verwechseln mit andern meines Namen ich ebenfalls habe in keiner Veränderung mein Lebens vergessen, wie manchen guten Rath

hnen im Anfang meiner Laufbahn zu danken ge-
abt, und welchen Mann ich in der Nähe und
erne immer an Ihnen gefunden. Damit also
uch Sie von der Gesinnung meines Herzens wie-
er einmal ein kleines Denkzeichen bekommen,
abe ich Herrn Reich geschrieben, Ihnen, sobald
eine Geschichte der Schweiz erschienen seyn wird,
in Exemplar davon zu senden. Empfangen Sie
s mit gleichem Gemüth, womit ich dasselbe Ihnen
ebe. Wo ich in der Lage, worein ich gekommen
der sonst Ihnen zeigen kann, daß ich derselbe
in, welchen Sie in den fünfzehn Jahren seit
nserer ersten Bekanntschaft, wohl etwa nachlässig,
mmer aber im Herzen freundschaftlich und für
as Wahre und Gute zu jedem Dienst willig wer-
n gefunden haben — da zählen Sie auf mich.

Damit Sie doch wissen, was ich mache, muß
h beifügen, daß erstlich die Besorgung dreier
ibliotheken, dann der dritte Theil meiner Hi-
orie, und über dieß noch eine (unter uns)
n Fürstenbund betreffende Arbeit mir kaum Zeit
ssen, meine eigenen Kenntnisse zu vermehren.
ch will daher auch nicht sagen (was am Ende
ch kaum auszuführen wäre), daß ich zu ordent-
cher Mitarbeit bei der Bibliothek, wie ehemals,
tunden hätte; und Sie haben wohl meiner eben
ich nicht nöthig dabei; das aber doch: sollte zu
r Beurtheilung eines besonders erheblichen Bu-
es (zur Historie oder Politik gehörig) Ihnen
eine Mühe von einigem Nutzen für das Publi-
m scheinen, so melden Sie es mir; es wird
ir auch darum lieb seyn, weil wir einander doch
mmer hiedurch etwas näher bleiben; könnte ich
ß nicht wünschen, da ich Sie kenne!

Obwohl ich nicht weiß, daß Sie seit einiger
it noch etwas über den Gnosticismus Ihrer

Tempelherren geschrieben, kann ich doch wohl den ken, daß die Sache Sie allezeit interessirt. Is es nicht sonderbar, was für gnostisirende Lehren (laut meiner Geschichte Th. II,) auf einma im XIV Jahrhundert bei einem österreichischen Großen erscheinen? Wie kam der darauf? Abe auch sonst ist ihre Spur kenntlich durch alle die selben Zeiten.

Fast glaube ich bereits ein andermal Ihnen geschrieben zu haben, von dem Bild Simons de Magiers, welches er im innersten Gemach nu für die Vertrauten hatte: die recognitt. Clemen tis, worin dieß ist, sind ein gewiß altes Buc dem Simon wird gemeiniglich zugeschrieben, wa man von Gnostikern Verhaßtes wußte; hiebe habe ich an den Baffomet gedacht. Wissen Si nicht, ob und mit was für Symbolen letz terer bezeichnet war? denn ich bin auf einer Spur daß die geheimen Buchstaben des Buches Y=kin den Schlüssel der Gnose geben könnten; und gleic wie der alte Orient seine Weisheit auch sonst ger in Tafeln oder Denksäulen grub, könnte di Summe der Gnose so in adyto den Geweihte an dem geheimnißvollen Bilde gezeigt worden seyn Leben Sie wohl ꝛc.

70.

An Herrn Geh. Rath. Dohm in Berlin.

Mainz, den 22 Mai 1786.

Daß Ihren vorletzten Brief der Kurfürst se ber gelesen, dieß, theuerster Freund, ist erstli nicht mit meinem Willen geschehen, denn er h mir ihn aus der Hand genommen; zum ande war es gut, indem er ihm sehr wohl gefalle

er denkt überhaupt von Ihnen, so wie Sie es verdienen, das ist, mit vorzüglich großer Achtung: und ich, der dieses, ohne daß der Kurfürst es weiß, mit Vertraulichkeit Ihnen, meinem Freund, schreibe, kann versichern, daß der Kurfürst alles, was Sie hin und wieder von ihm gesagt haben, im genauesten Verstand verdient. Ich habe schon sehr oft und noch gestern über die allgemeinen Geschäfte, zumal des Reichs, mit ihm gesprochen, und ungemein helle richtige Begriffe und feste Grundsätze, von denen er auch nicht weichen wird, bei ihm gefunden.

Auf das hin besonders, was Sie mir schreiben, habe ich Spenern versprochen. Aus Ihrem Brief habe ich dem Kurfürst einiges vorgelesen, alle Ihre Anmerkungen haben seinen Beifall. Die betreffend, wer den statistischen Theil machen soll, dünkt mir das Beste: „daß das Wesentliche, das Große, die Resultate, in die Historie eingerückt werde, das übrige Tabellarische, als Beilagen am Ende."

Nun aber, Bester, habe ich Sie um eine sehr große Gefälligkeit zu bitten, die mir nothwendig ist, wenn die Sache eines Freundes von Dohm würdig seyn soll. Natürlich gibt mir der Kurfürst vieles, hat es auch schon gethan: als ich ihn aber bat, mich den Bund selber sehen zu lassen, sagte er mir, „er werde dieses recht gern thun, wenn er genugsam überzeugt sey, daß er es dürfe; er zweifle nicht an mir, da ich ihm zuerst mein Wort gegeben; aber das wünschte er, der Herr von Herzberg möchte mir schreiben, sie haben zu Berlin dawider nichts, daß er mir die Acte zur Einsicht verstatte." Sie können sich vorstellen, daß ich keinen Mißbrauch, d. i. auch keinen öffentlichen Gebrauch davon machen werde,

den Sie nicht billigen, ich begehre sie nur darum zu sehen, damit ich mich in ihren Geist völliger hineindenke. Ich hoffe, auf den beigelegten Brie hin werden seine Excellenz mir diese Gefälligkei nicht abschlagen: ich habe denselben so geschriebe daß der Herr v. H. mir nach Wunsch antworte kann, ohne im Allermindesten sich zu compromit tiren; Sie aber, liebster Freund, bitte ich, dem selben alles umständlicher zu erläutern: übrigen je mehr Zutrauen und Wohlwollen aus der Ant wort hervorleuchten wird, um so besser wird es ich will nicht sagen für meine Person, sonder für die Sache selber seyn, als für die ich, dur alle meine Grundsätze und mein Vaterland bew gen, herzlich gern recht viel thun möchte. Glau ben Sie, was ich über die Statistik Preußens i den Memoires des Herrn von Herzberg und Bü schings verschiedenen Schriften zusammen finde kann, sey nicht hinlänglich? Nach Baden un nach Zweybrück wünschte ich, daß von Berlin au geschrieben würde, weil, obwohl nahe, ich oh Bekanntschaft bin in diesen Landen. Sachse Braunschweig, Weimar und Gotha besorgen au Sie; Hessen, Mainz, Hannover, ich. Ich we nichts von Anspach und kenne die gehörigen Leu zu Dessau nicht. Um daß aber alles ordentlic leichter und ohne Zeitverlust geschehe, dünkt m folgendes gut: Wohin die Anregung durch S. vortrefflicher Freund, geschähe, könnten Sie vi leicht schreiben, daß die Nachrichten gerade zu n geschickt würden; und wo Herr Spener Bekan schaften hat, soll er mich mit selbigen ebenfa in Briefwechsel bringen. Im Uebrigen, wenn anders besser ist, ist es mir auch recht, ich su nur die Sache; Mühe und Ausgaben dauern m nicht, es ist ein großes und gutes Gesch

woran der Menschheit liegt, und worin durch Preußen das Reich zur herrlichsten Rolle kommen kann, die je ein Staat gespielt.

Befördern Sie, ich bitte Sie bei unserer alten Freundschaft, deren Erneuerung mein höchstes Vergnügen, welche immer zu verdienen mein unausgesetztes Bestreben ist, daß der Herr v. H. mir bald antwortet, wir haben wenige Zeit zu verlieren.

Ich bin von Herzen ganz der Ihrige.

P. S. Schreiben Sie mir ungescheut, Ihren letzten hat sich der Kurfürst von mir lesen lassen; Ihre für ungewohnte Augen nicht überall sehr leserlichen Züge haben ihm die Lust vergehen gemacht.

Zum Besten der Sache: Da der Kurfürst Herrn v. Herzbergs Brief sehen wird, zweifle ich nicht, er werde auch für sich etwas darin finden. Sapienti sat.

71.

An Herrn Geheimen Rath Friedrich Heinrich Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, den 5 Junius 1786.

Ihren Brief habe ich mit mannichfaltigem Vergnügen gelesen; doch die Beilage besonders. Den Menschen, von welchem Sie schreiben,*) habe

*) Den damals bekannten, Baron Leuchsenring; dessen Träume nachher durch die Schule des Doctor Bahrdt u. a. zum System erhoben wurden. Ein unruhiger Eifer, Proselyten zu machen, trieb ihn immer herum. A. d. H.

auch ich, und in gleichem Licht vor etwa einem halben Jahr gesehen. Welch sonderbarer Kopf ihm ist alles durch geheime Gesellschaft geschehen; aufs wenigste das alte Testament, Moses Bücher zumal, hat eine solche geschrieben welche an Cyrus Hof die Speculation ersonnen den Juden ein Centrum zu geben, wohin sie al aller Welt steuern sollen; das Gesetz war vi gestern, und die geheime Gesellschaft machte ihm weiß, es sey tausend Jahre alt, nachmals wur ein David und Salomo erdacht, weil doch die R mer einen Romulus und Numa hatten . . . E alles; ich könnte ein Buch schreiben von sein Einbildungen, das unglaublich scheinen würd die geheimen Gesellschaften sind nun der Mode danke, der sich überall eindrängt; nun haben s alles gethan, thun alles. Was mich unglau macht in Absicht auf den Kryptojesuitismus, daß ich zu einer Zeit, wo mir nichts weniger den Sinn kam, ich, der zu diesen Sachen a jetzt weder Neigung noch Muße habe, und ein ganz andern Arbeitsplan folge, desselben auch geklagt worden bin: lesen Sie in der allg. d. B. das Ende der Anzeige von den Reisen der Pä Und ein Mensch, wie L—chs—g, sein gefärb Glas in der Hand, womit er alles grün sie kann leicht seinen Freunden als Thatsache be ten, was nur er sich vorstellt. Im Illumina wesen bin ich so weit als Sie; ich gehe nicht ga ohne zu wissen, wohin, lasse mich ungern le von solchen, die ich nicht kenne, und bin, ich m es nicht verhehlen, doch nicht so ganz geheilt on gewissen apprehensions, politische Einflü betreffend.

Ich sende Ihnen die Geschichte der Sch und könnte gar leicht etwa gegen Ende des Au

m Wunsch meines Herzens zu Ihnen einmal olaen. Gegenwärtig bin ich über die Maße be=häftigt: es mühet mich die Unordnung dreier Bibliotheken; ich schreibe den dritten Theil mei=er Historie, und jetzt noch eine andere Abhand=ung, die öffentlichen Geschäfte betreffend.

Ihre Antwort, Werthester, ist sieghaft in allem, as procédé betrifft, vortrefflich das Ganze in einem Zweck, wie ich mir ihn vorstelle, und äu=erst unterhaltend in der Manier. Ich bin kein Metaphysiker, und habe die Religion auf einem anz andern Weg studirt, schreibe auch bloß als Bürger und Mensch davon; aber gewisse Sachen nd, bei welchen Gleichgültigkeit mir nicht mög=ich ist; und deßwegen auch bin ich auf die Er=cheinung Ihrer Resultate begierig, sie werden ihr icht auf das vorige zurückwerfen, ich werde mir as Ganze alsdann zusammenhängend vorstellen; s ist mir nun leid, es nicht Bonnet vorlesen zu önnen. Leben Sie wohl, Edler und Weiser; mein Herz ist Ihrer Freundschaft voll. J. M.

72.

A Mr. *Dohm*, Envoyé de S. M. le Roi de Prusse au Cercle du Bas-Rhin à Cologne.

Mainz, 9 August 1786.

Sie werden ohne Zweifel, verehrungswürdiger reund, denjenigen Brief empfangen haben, den ch in der Mitte des verflossenen Monats an Sie eschrieben; und in der That war nöthiger noch, ls ich damals dachte, daß ich Sie bat, ihn Herrn Spener mitzutheilen. Bald, nachdem ich ihn ge=chrieben, wurde ich durch des Herrn von Couden=

hove (dessen Hause ich vornehmlich verbunden war und blieb) unerwarteten Tod genöthigt, nach Aschaffenburg eine zweite, und hierauf in Familiengeschäften auf des Kurfürsten Befehl eine noch größere Reise bis an die Gränzen von Lothringen zu thun. Von der dritten Reise nach Aschaffenburg bin ich seit wenigen Tagen endlich hier zurück, in überhäuften Geschäften. Vor mehr nicht als drei Tagen habe ich das bewußte Stück des Museums erhalten. Ich danke Ihnen für die gütige Note; in meiner Abhandlung kann ich so wenig Ehrenrühriges für Majestäten entdecken, daß ich den in meinem letztern Ihnen excerpirten Brief eher der Furcht vor dem zuschreibe, was Sie in jener Note so gütig ankündigen. Gleichwohl, da dem also ist, überlasse ich Ihrer eigenen Betrachtung, ob, da letzteres oder beides diesen Eindruck gemacht, für meine Lage thunlich sey, über den Fürstenbund nach unsern Grundsätzen zu schreiben! Mißrathen wird es mir an und außer dem Hofe von jedermann, aus gleicher Betrachtung. Ich will nicht sagen, daß die meisten, welche in oder nach dem Interregnum hier Gewalt haben werden, für die Widerpart seyen; aber 1) werden verschiedene dergleichen thun müssen, andere ihr wenigstens nicht zuwider seyn dürfen; 2) sind wirklich die meisten mir bekannten in einem gewissen Mittelsystem, das Ihnen wohl nicht fremd seyn wird. Urtheilen Sie, was bei so bewandten Umständen ich mit Vernunft wagen darf! Preußen, Sie wissen es, will alles ignoriren, würde gewiß für mich nichts thun; die Schweiz, beim besten Willen, dürfte nicht, oder würde nicht wirken. Die nächsten und allernächsten um den Kurfürsten, Schlieffen, überall meine Freunde, fühlen dieß. Anders, wenn ich wäre, wo Sie waren! Ver-

setzen Sie sich einmal in diese Lage; urtheilen Sie unbefangen.

Ich bin ꝛc.

73.

An Herrn Säckelmeister von Balthasar zu Luzern.

Mainz, 13 August 1786.

Mit unbeschreiblichem Vergnügen, verehrungswürdigster Patriot und Freund alles Guten, habe ich den andern Theil Ihrer Merkwürdigkeiten *) excerpirt.

Wenn Sie denselben durch Ihren vortrefflichen Brief auch nicht einen besondern Werth für mich gegeben hätten, wie konnte ich anders als mit äußerster Theilnehmung ein, seinem ganzen Inhalt nach so neues, und in seinem Ton und Geist so vaterländisches Buch lesen! Ich habe es, wie gesagt, meiner Gewohnheit nach mit allen Büchern excerpirt; und mit so viel mehr Aufmerksamkeit, je mehr es die Lücken und Fehler meiner Historie der alten Zeiten verbessert und füllt aus den kostbarsten Diplomen; wo aber meine Feder aufhören mußte, weil mein Herz ganz Gefühl sey, weil ich den Inhalt nicht ausschreiben, sondern in meine Seele prägen wollte — in den Stellen, wo Ihre Empfindung sich ergießt, und in den herrlichen Auszügen der zwo Sempacher Schlachtpredigten — da habe ich Sie so geliebt, wie anderwärts bewundert, und vergessen, über dem Gefühl des Patrioten, daß

*) Historische und politische Denkwürdigkeiten des Kantons Luzern. 3 Thle.

ich eigentlich als Geschichtforscher las. Empfangen Sie für alles meinen warmen Dank, und, als wenn ich in diesem Augenblick Dolmetsch der verewigten Schatten unserer Väter und der Nation wäre, die Bitte um lange Fortsetzung dieser verdienstvollen Arbeit. Luzern hat, bei meinem Denken schon, sehr gewonnen: es haben sich in Staat und Kirche edle und weise Männer gezeigt, welche, bei allem Gegenkampf, der von den unterliegenden Vorurtheilen immer zu erwarten ist, wirken werden mehr und mehr.

Sie, verehrungswürdigster Freund, bringen Ihren Mitbürgern die Vorwelt wieder vor die Augen; Ihr vortrefflicher Sohn breitet Britanniens hohen kühnen Freiheitssinn unter seinen Freunden aus; es ist für die Erziehung gesorgt; selbst Ihr Wochenblatt athmet Bürgersinn; zu gleicher Zeit erheben sich patriotische Stimmen in andern Kantons; Luzern gibt und empfängt ermunterndes Beispiel. Welche Aussicht! Es ist nicht, wie da vormals fremde Meinungen und Sitten Religion und Staat untergruben. Diese, die wahre Aufklärung, entspringt aus dem Schoße des Landes aus der heiligen Wurzel der alten Sitten; es wird Nationalgeist emporblühen, und, statt in schwacher Nachahmung andern nachzustreben, werden wir bald keine größere Ehre suchen, als Schweizer zu seyn. Desto besser, desto dauerhafter werden wir es seyn. Trügt mich schmeichelnder Wahn, oder ist's wahrer Schluß aus der Ansicht all dieser Umstände, wenn ich glaube (wahrlich glaube ich's), der Gott, durch welchen unsere Harste am Tage bei Sempach obgesiegt, habe unser Vaterland nicht nur zu einer längern Freiheit, sondern einem neuen Glanz der republicanischen Tugend aufbehalten. Glücklich Sie, daran zu arbeiten! so warm, so eindringend! Mich

haben in diesem Jahr die Geschäfte und Zerstreuungen der Stadt und des Hofes in meiner neuen Lage am Ausarbeiten bisher verhindert; aber weder die Entfernung, noch dieses hat meinem Vaterlandsgefühl etwas von seiner Lebhaftigkeit genommen; ich hoffe, Anlaß zu bekommen, dieses zu beweisen; würdigen Sie mich, edler, vortrefflicher Freund, Ihrer Theilnehmung, Belehrung und Freundschaft. Ich bin äußerst begierig, Sie wieder zu sehen, und all mein Entzücken über Ihre eidgenössischen Unternehmungen Ihnen mündlich zu sagen. Die Zeit, wenn es geschehen kann, hängt ab von der leitenden Fürsehung; sie erhalte sie lang dem Vaterland und Freunden, unter welche zu gehören mein Stolz und meines Herzens Wonne seyn wird für immer. J. M.

74.

A Mr. Dohm M. à Cologne.

Mainz, 29 August 1786.

Sie können sich vorstellen, edler, vortrefflicher Freund, daß ich die in Potsdam erfolgte Veränderung*) nicht ohne Theilnehmung vernommen habe; die Achtung aber, die der neue König für Herzberg bewiesen, hat mich so erfreut, daß ich mich nicht enthalten konnte, letzterm es zu bezeugen. In der That werden, die noch zweifelten, alle schließen, der König billige das ganze bisher befolgte System. Ueber wie Vieles hätten wir nun zu sprechen? Es ist meiner liebsten Gedanken einer, Sie zu besuchen. Zuvor muß ich aber noch auf Aschaf-

*) Den Tod Friedrichs II.

fenburg, und erwarte überdieß aus der Schwe
verschiedene mir nothwendige Briefe. Ich denk
es werde im Laufe des Octobers am leichtesten sey
Die in das Museum von mir eingerückte Kleini
keit*) hat in der Schweiz gefallen. Es ist mir
der That leid, nicht in der oder dieser Form üb
diese Dinge zu sagen, was ich auf dem Herz
habe. Ich glaube, es könnte doch nützlich sey
Aber nicht allein die Localbetrachtungen halt
mich ab, auch der Zeitmangel; die Besorgung d
Biblicthek kostet mir täglich die besten fünf Stu
den, die Blüthe der Kraft; und dann sind auch a
dere Zerstreuungen unausweichlich. Ich habe h
noch keinen halben Bogen zu Fortsetzung meir
Historie der Schweiz ausgearbeitet. Auch verdri
mich dieses Zeitverlustes nicht wenig; ich wollte l
ber entweder meinem Vaterland oder Preuß
dienen (entweder akademisch oder diplomatisch
Meine Geschichte ist bei allen Mängeln, welche
hat, in der Schweiz, so viel ich aus den Brie
der Vorsteher und der vornehmsten Gelehrten we
gut aufgenommen worden. Der Senat von B
hat dem regierenden Schultheiß aufgetragen, i
zu danken, und eine, vierzig Ducaten schwere, g
dene Medaille zu senden, die sie vor mir nur
nem gegeben. Ich habe auch, ohne daß ich wü
von wem, ein kleines Service von schweizerisch
Porcellan, allem Ansehen nach aus Bern, bek
men. Ich weiß aus dem, was ich gesehen, d
aus Ihren Briefen, wie nahe auch Ihnen so vi
Zeitverlust ging; allein Sie waren doch dem Lf
der größten Geschäfte gegenwärtig; dieß Erfahrun
studium gibt jeder, auch der kleinsten Schrift n

*) Zweierlei Freiheit.

hrer Hand eigenthümlichen Werth; ich habe bei
r wider Gemmingen bemerkt, wie bewunde-
ungswürdig auch Ihr Schriftstellertalent sich
rvollkommnet hat. Auch ich klage nie über das,
as in der eigentlichen Literatur zu thun Reisen
ich verhindert haben. Es gibt aber todte Geschäfte,
elche den Geist endlich auch tödten.

Vor einigen Tagen habe ich Lloyd's zwar schon
781 herausgekommenen Continuation of hist. of
e late war in Germany gelesen: Sie wissen,
ß die Oesterreicher 1778 seinem Plan gefolgt; er
hlt und sagt es auch, und ist so dankbar, daß er,
as Preußen dazumal that, nicht unparteiisch be-
theilt. Nun hat mich frappirt, zu sehen, wie
aus der Betrachtung der österreichischen Gränze
gen West das bayerische Tauschproject als eine
r allerinteressantesten Unternehmungen herleitet
d empfiehlt. Es ist nicht wenig über dasselbe Ca-
el zu bemerken; auch über den ganzen Gang des
erfassers.

Ein Räthsel ganz anderer Art, und mir parti-
larer, habe ich Sie längst bitten wollen, mir,
nn sie können, doch aufzulösen: Sie wissen, daß
bei Ihnen vor langem unsers Gleims Still-
weigen beklagt; als er bei Ihnen zu Berlin war,
rieb er mir endlich; ich habe ihm sogleich geant-
rtet, und nachmals meine Historie übersandt;
ist mir unbegreiflich, woher kommen mag, daß
mir gar nicht mehr antwortet. Soit; ich kann
nicht ändern, und Sie wissen vielleicht nicht
hr als ich.

Melden Sie mir doch, ich bitte Sie sehr, was
Berlin sich nun ändert, besonders im Departe-
nt, auch ob der König sich der Akademie an-
mmt, er könnte sich einen neuen Ruhm erwer-
, wenn er, da sie die einige in Deutschland ist,

ihr ein zweckmäßiges Leben gäbe. Ich wünschte zu mal auch, daß er jemanden unterstützte, die Geschichte des deutschen Reichs zu schreiben, auf dagegen die Schmidt'schen Verdrehungen ein antidotum wäre.

An den Posten habe auch ich bisweilen gezweifelt, doch bin ich von nichts überzeugt worden. Wo Sie mir aber auch halb und verdeckt sagen, wird mir meist klar seyn.

Vom Plan der Bischöfe das nächstemal; d Brief ist schon lang und meine Zeit sehr eingeschränkt.

Ihrer liebenswürdigen, vortrefflichen Gemahl empfehlen Sie mich bestens. Bleiben Sie geg mich wie ich gegen Sie mein Lebenlang.

75.

An den Herrn Geheimen Rath Jacobi Düsseldorf.

Aschaffenburg, 25 Sept. 1786.

Meine herzlichste Liebe zuvor, theuerster Jacobi! Die Reise, welche ich gethan, ist von den durch die der Mensch weiser und besser, besond wodurch er gestärkt wird für alles Gute. Sie, groß meine Erwartung war, habe ich noch weit üderselben gefunden, in Vielem, dem Wesentlichst. Nicht nur bei Dohm ist Ihrer noch viel gedacht wden; ich habe allen, die ich seither gesprochmeine Freude über Sie verkündigt. Sagen Sie Heinse, daß ich ihn auch von Herzen liebe, Ihnen sage ich, daß wir hier mit neuem Ernst ihn die erste Gelegenheit benutzen wollen. Wir

nann*) hat, ich weiß nicht, was für eine Mischung der scharfsinnigsten Feinheit und einer gewissen angelischen Unschuld in seinem ganzen Wesen, woran ich seither oft mit großem Vergnügen zurückgedacht. Es ist mir für Sie auch ein großer Trost, zu wissen, daß Sie unter Freunden und Freundinnen leben, deren Herz Ihrer würdig ist, und welche fühlen, was Sie an Ihnen haben .....

Leben Sie, Bester, so wohl, als mein Herz voll Liebe es Ihnen wünscht.

76.

An den Herrn Geheimen Rath Jacobi in Düsseldorf.

Aschaffenburg, 26 Sept. 1786.

Eine halbe Stunde nach meinem gestrigen Brief ist Heinse Vorleser beim Kurfürsten geworden; er soll ihm aus Journalen und aus den besten Schriften, welche herauskommen, täglich das Interessanteste und Schönste ausziehen und lesen; auch bisweilen einen der Alten. Die Besoldung ist zwar fürs erste nicht stark, 6 — 800 Gulden; aber der Kurfürst sagt, wenn er ihn persönlich kenne, werde er wissen, ihn mit einer sonst schicklichen Stelle zu versehen. Das haben wir versichert, er werde nichts liegen oder schreiben gegen die Landesreligion; das versteht sich auch. Senden Sie uns ihn. Wenn er kömmt, werde ich wohl zu Mainz seyn; da soll er nach mir fragen. Die Frau von Coudenhove

*) Verfasser der Resultate der Mendelsohn- und Jacobi'schen Philosophie. Er starb bei Hrn. Jacobi 1787. A. d. H.

und ich haben dieses gethan. Leben Sie wohl, e
ler, allerliebster Freund.

77.

A. Mr. *Dohm*, Ministre Plénipotentiai de S. M. le Roi de Pr. à Cologne.

Mainz, 10 Oct. 1786.

Sie machen mir entsetzlich viele Mühe, mein l
ster Dohm; ich habe ihren Fürstenbund wieder
gelesen, und erschrecke, nach Ihnen, über glei
Sache schreiben zu sollen, so reich, so schön ist e
was haben Sie nicht gesagt? Was nicht aufs best
Was bleibt mir übrig? das Eine, daß da ein Jo
seither verflossen, in schwachen Gedächtnissen glei
Ideen in anderer Form wieder aufgewärmt werd
dürfen. Ich lese also alles, denke, ordne, und
eifere mich, um des Ruhms des bessern Vorgi
gers doch nicht zu unwürdig zu erscheinen. Das fr
zösische Buch sollen Sie bald wieder haben. D
elende Pfeifer ist ein zu Heilbronn sitzender Thür
ger. Haben Sie die schönen „Betrachtungen der B
liner Beantwortung" gesehen, von J. R. R. v.
(auch wohl einem Reichsfreiherrn); Styl und G
halt sind einander würdig; die Entdeckungen f
unerhört, à la Gemmingen. „Umfang und Gr
zen des Bündnißrechtes, Berlin 1786," sind w
nigstens scheinbarer, obwohl gleich falsch; der F
stenbund sey gegen den westphälischen Frieden; n
dürfe sich gar nie wider das Reichshaupt verbünd
Abscheulich, daß Wekhrlin die Sklavensprache zu
den beginnt; diese Leute von Laune haben kei
Grundsätze. Der gleiche Geist lebt in den „mo
lisch politischen Betrachtungen," die zu Freibu
herausgekommen; ihr ganzer Sinn ist: „was fü

ert's uns?" Das ist wahr, wenn man die Ver-
ssung behaupten will, sollte man den Deutschen
uch mehr wahre Freiheit athmen lassen, und in
em großen Grundsatz der Fürstenbundsuniform be-
arren. Ich meine, in dem Grundsatz, den man
m geben muß. Ich fühle, doch vielleicht um et-
as weniger, als dazumal Sie, daß, wer nicht
anz für sich schreibt, über diese Sachen gewal-
g Mühe hat, zugleich Hof und Publicum zu be-
iedigen; und vielleicht mache ich außer der vorzu-
igenden noch eine kleine Abhandlung, welche ihren
Weg ins Publicum etwa sonst finden mag. Ein
efühl ist bei den vielfältigen Untersuchungen, welche
y diese Tage über anstellen mußte, oft in mir auf-
stiegen, das von der Nothwendigkeit einer neuen
earbeitung der von den vorigen geistlos geschriebe-
n und von Schmidt geflissentlich verdrehten Reichs-
storie. Ich weiß wohl, daß sie erst nach Berich-
gung aller Provincialgeschichten vollkommen werden
nn; allein le plus grand ennemi du *bien*
est le *mieux*; der jüngste Tag des Reichs kann
dessen erscheinen; nähmen wir nur die doch wahr-
ftig schönen, bereits bekannt gemachten Materia-
n, und ein paar Archive verbündeter Fürsten, so
it Kopf und Patriotismus gearbeitet, und es
ße sich mehr thun, als man glaubt; nichts
irde die Deutschen besser sich als Nation fühlen
achen. Gern wollte ich so einer Sache mein Le-
n widmen. Und es wäre leicht, mich dazu zu
ben. Der bisherige Geschichtschreiber der Eid-
nossen würde, darf ich mir doch schmeicheln, we-
r die Akademie noch ihren Curator, noch den gro-
n Protector der deutschen Musen und Freiheit
tehren; und es wäre leicht zu machen, entweder
ß der Kurfürst hiezu mich mit Vergnügen her-
be, oder daß ich jetzt auf die Zeit seines Todes

hin Zusage bekäme, so könnte ich indessen das vie leicht nicht immer so offene hiesige Reichs- und La des-Archiv zu demselben Behuf nutzen, und übe haupt, als schon Preuße, freier in dem Syste handeln und dienen.

Die Entscheidung zu Bern verzieht sich bis g gen Ende Novembers, da Vacanzen dazwischen g kommen, und die gute Sache hat die Macht d Pharisäer und Schriftgelehrten (Prädicanten u Professoren) gegen sich. Was meinen Sie von ol gem Gedanken?

Adieu, theuerster Freund; die Liebe des G ten und Wahren feße uns mehr und mehr anei ander.

Einen Kuß Ihrer lieben Gemahlin.

Ich bin ganz der Ihrige.

P. S. Gleim hat mir geschrieben, er möd mich für Friedrichs Leben, aber man muß vor len Dingen erwarten, ob er nicht, wie Cäsar, i Arbeit anderer unnöthig und tollkühn gemacht. T neue Graf*) hat dem hiesigen Gesandten mit viel Lob von meiner Schweizerhistorie geschrieben, so d er vielleicht gut disponirt wäre.

78.

An Hrn. G. R. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 20 Oct. 1786.

— Thun Sie in Ihren Briefen ja oft Wiz mannns Meldung. Ich habe die „Resultate" it äußerster Begierde und Befriedigung gelesen. T türlicherweise wünsche ich ihm langes, thätiges b;

*) Herzberg.

n; wer aber auch stirbt nach so einer Schrift, von em weiß die Welt, warum Gott ihn werden hieß; nd wer ihn hingehen sieht, mag weinen, wie h beim Abschied bald gethan hätte, ist aber auch unbekümmert, als wenn die Reise aus der sicht- ren Welt nur gleich der von Pempelford auf Düs- ldorf wäre. Ich kann Sie versichern, daß jener eilige Abend, da wir drei beisammen saßen, mir r schönsten einer im ganzen Laufe des Lebens jetzt ch ist und immer seyn wird, und daß ich an un- m lieben W. Freundschaft für mich wahrnahm, mir ein mehr erfreulicher Gedanke, als wenn die lehrtesten Beurtheiler meinen Schriften uneinge- ränkten Beifall gegeben hätten.

Dank Mendelsons Schatten, daß diese wichtigen tersuchungen durch ihn rege geworden! Man ht, er war nicht sowohl eifrig für Lessing, als e seine Philosophie, für den süßen Gedanken, ei- n Weg zur Wahrheit gefunden zu haben, der neinen Sterblichen nicht zugänglich sey, und nach lchem ihm und seines Gleichen allenfalls erlaubt re, ihre erdachte Weisheit der Stimme des gan- Menschengeschlechts in allen Zeiten und Ge- echtern entgegenzusetzen. Es ist doch ungemein fallend, daß selbst er die Unzulänglichkeit der eculation fühlte. Was aber (ich glaube) er, in ts Correspondenz gegen Reimarus sagte, „ich nie mehr wider einen Mann disputiren, der Compendium der Logik geschrieben," geht herr- auf ihn selbst: wer die Fahne der Speculations- sheit einmal aufgesteckt, meint nicht anders zu fen. —

Der feine Beurtheiler in Göttingen sah also, Sie die Kant'sche Philosophie aufbringen wol- ! oh!

Ein ganz anderer Gegner Mendelsons ist der

Verfasser der philosophischen Betrachtungen üb
Theologie und Religion (Frankf. u. Leipz. 178
8.), der mir sehr gerühmt worden; er ist aber e
Schwätzer, welcher schimpft, auf was er weder v
steht noch überdacht hat: nämlich, er lästert d
Gott Jehovah aus gleichen Gründen, wie das s
tème de la nature den Herrn der Natur, u
unbekannt mit dem Gang der Menschenbildung, i
historisch, richtert er Gott, weil ihm einmal dau
er würde es viel besser gemacht haben. Freilich
niges Wahre hat auch er; die Priester haben
viel verdunkelt, daß, wer sich kühn von ihnen rei
fast nothwendig auf etwas Licht kommen muß.
— — —

Haben Sie in Sailers Vernunftlehre das
pitel vom Glauben wohl gelesen?

Mit dem Buch jüdischer Sagen sende ich Ihn
das wider mich zurück. Es ist eigentlich nic
weniger, als mir entgegen; vielmehr unterschre
ich's und will dieses beim nächsten Anlaß öffen
sagen. Die Recension war zu kurz, als daß ch
meinen Sinn erklären konnte; locale und a
tionale Nebenideen haben mir den eigentlichen
sichtspunkt um etwas verrückt, und so Ihnen ch
der Gedanke, daß dieß Urtheil absichtlich hä
von einem ganz andern gestellt worden sey. Z
z. B. „hinreißendes Feuer" hatte ich wahrh
nicht tadelsweise gesagt ꝛc.; die Schrift ist seh
Erhaltung würdig, wegen einer Menge Geda
und Weisungen, wenn es auch nur der unverg
lich beredten, wahren und nöthigen Philippika
Linguet wegen wäre.

Eine Stelle in den Resultaten, welche ich ht
gleich wieder finden kann, hat mich an eine a
in meiner Universalhistorie erinnert. Es ist och
merkwürdig, wie uralt der Streit ist, ob die

sache Verstand und Willen habe. Das Buch king, welches hinauf bis zu Fohi geleitet wird, Jahrhundert Homers von Wenwang und Tscheong erläutert worden, und von welchem Komtsee sagt: „nur dafür sey ihm das Leben lieb, il er seine Geheimnisse studiren könne," beruht anntlich auf dem Begriff einer ersten Ursache, en Abdrücken (effigies) oder Gestalten, vier Bilin (imagines) und acht Symbolen, deren Comationen die Zahl des Menschen hervorbringen, aus fünf Elementen so viele Tugenden. Diese isheit war die erste Form der Gnose; und nun t man aus dieser, daß zwo Secten sich darüber lten, „ob die ersten Operationen der Ursache ch die Zeit entstanden, oder ob die Weisheit hervorgebracht habe;" jene hielten die Ursache blindes Schicksal, diese gaben ihr Willen und stand, und scheinen sie mehr auf Menschenweise odelt zu haben.

Freilich Kleuker*) läßt manches unbeantwor- Ich sehe nicht, wenn ja die Kabbala zu Babylon erst ausgebildet worden, warum ihre Grundzüge nicht unter den Juden uralt seyn könnten. Einmal hat mich sehr vieles in der Bibel auf die Vorstellung gebracht, daß eine geheime Lehre den in vorhandenen Büchern coëristirt habe: geheim dacht, wenn auch Heimlichkeit nicht bezweckt worden wäre; denn der gemeine Jude war weder dem Lesen noch überhaupt Studien ergeben. Die Lehre dieser, wenn man will, kabbalistischen Weisheit finden in den heil. Büchern ihre Haltung. Lange war alles nur Sage: bis Moses die ältesten Nachrichten, und die Propheten alle Ueberlieferungen von

*) In seiner Emanationslehre.

der bevorstehenden Entwicklung, der Hoffnung S
raels, sammelten: durch Gottes Leitung; w
als die Nation sich ausbreitete, jene ersten, als
Nation zerstreut wurde, diese letzten verdun
und verunstaltet worden wären. Nun, daß in
sen Büchern noch ein verborgener Sinn lag, t
sichtbar, aus der, von den Juden unwidersprо
nen, ja in den ältesten rabbinischen Documen
auch befindlichen, Anwendung solcher Stellen
Geschichten auf den Messias, in denen wir
unserer Sehart ihn gewiß nicht gefunden hät
So sieht man eben auch in den spätern Proph
Figuren und Ideen, die sie gar nicht als neu
ciren, sondern als angenommen gebrauchen, obs
wenig oder keine Spur in den ältern Büchern
Man betrügt sich gewiß in der Meinung, sie
Vorstellungen seyen erst aufgekommen. Uebri
verlangt mich auf die Muße, worin ich die
bala und andere orientalische Schriften gen
studiren könnte; sie sind gewiß lehrreich, entn
zu befestigen oder auszubilden, was wir wissen
glauben. Ihr Sprachgebrauch dient besonders
N. T. herrlich. Wie viel wir noch nicht wi
noch nicht bedacht haben! Doch kömmt man au
guten Pfad; und Sie thun viel dazu.

Seyn Sie gewiß, daß ich Heinse betrachter
für ihn thun, sagen und denken werde, als är
er mein viel älterer Freund. Ich habe die in
heit und Kühnheit seines Geistes allezeit ge
und daß er dreizehn Jahre mit Ihnen g
sagt für seinen Charakter alles.

Der Mensch mit dem Glaubensbekenntniß wo
von Lavater spricht, ist ohne Zweifel Leuch
ring: ich habe es nicht gesehen, wohl aber ne
Eifer, Proselyten seiner Lehre zu machen; abe

icht er von so genauer Verbindung mit Berli-
Gelehrten, daß Lavater wohl für gemeinschaft-
ben Plan halten konnte, was vielleicht Leuchsen-
gs Grille nur ist. Uebrigens wenn man ein
es Gebetbuch *), das katholische Lehren vermuth-
unrömisch vorstellt, allenfalls nicht anpreisen
f, so weiß ich nicht mehr, was Intoleranz
Mir schreibt man, „Sailer, als ein Mann
seltener Aufklärung und edlem reinem Cha-
ter, habe geflissentlich manche zu grobe Vorstel-
gen seiner Kirche gereiniget und veredelt, um
aus dem Volk wegzubringen, der Messe, An-
rung der Heiligen u. a. einen so schönen Sinn
geben, als möglich, überall leuchte Frömmigkeit
ch, er habe Stellen würdig der Einfalt der er-
Kirche, aber ein verdrehter Verstand und ein
s Herz sehe in dem allem Kabale, Verfüh-
g." Daß auch Sie und unser lieber Wizen-
n so beschuldiget worden, freut mich; wie ohne
ifel Sie ebenfalls. Nichts ekelhafter, als diese
ffsichtige Katholikenjagd, dieses ganze Hirnge-
nst von Planen, die, wenn sie existirten, gewiß
usführbar wären.

Adieu, liebster edler Freund, meine Seele um-
t Sie herzlich.

N. S. Mißverstehen Sie obiges nicht, als ob
das, was Kl. sagt, nicht recht gut fände, nur
darum hätte ich ihn weiter hören mögen.

Ich bin ganz in Reichssachen; was darüber
hört Dummes und wie kühn dieses geschrieben
, läßt sich kaum denken.

---

*) Sailers katholisches Gebetbuch.

79.

Herrn von Dohm ꝛc. in Köln.

Mainz, den 3 November 1786.

Ich habe Ihnen längst schreiben wollen, Ihr mein Vergnügen zu bezeugen, daß der König fohlen hat, man soll Ihnen ihren rechten Nam geben: denn edel waren Sie immer, und hab sich nicht darum bekümmert, so zu heißen, sond es in ihrem ganzen Leben zu seyn; für ein Staatsmann ein so wichtiger, und doch so selte Charakter! —

Die Weltbürger-Republik ist gewiß a Hirngespinnst, dessen Ausführung der Gang r Menschheit und die ganze Lage unserer Staa sich widersetzt; es ist aber sehr tadelnswerth, d dieser Mann die unschuldigsten und besten Di verdächtig machen könnte *).

Heinse hat bei Hof gefallen; er ist in r That nicht nur ein trefflicher Kopf und ein M von dem besten Herzen, sondern, welches nicht u eine oft vorkommende Eigenschaft deutscher Gelr ten ist, er hat auch sehr vielen Geschmack. ir wollen jetzt suchen ihn möglichst bequem einzu ten, und bei Gelegenheit ihm eine bessere ob sicherere Stelle zu verschaffen. Hiezu wäre er

*) In diesem Urtheil über das merkwürdige Sch Enthüllung des Systems der Weltbür ger-Republik (Rom 1786), hat sich M. ehr geirrt; hingegen viele andere seiner Urtheile n Voraussichten der Erfolg nur allzusehr bestätig H.

e Weg, wenn unser Gedanke nach Berlin (mit r) ausführbar wäre.

Ich bin mitten in der Arbeit über den Fürstennd, sie wird größer, als ich glaubte, wie Ihre gefähr; der Plan ist, wie Sie ihn im Museum nannt, möglichst systematisch, der Geist aber nalicherweise der, der er seyn darf. Man hat erall auszustreuen gesucht, die Fürsten seyen verfen; man habe sich einverstanden. Sie aber ssen am besten, wie falsch dieß ist, und auch wir eifeln nicht.

Die Leute im Reich wollen wissen, Sie gehen ld wieder nach Berlin zurück. Der Gedanke ist türlich; ich wünsche es den Geschäften der guten che: von ihrer Seite würde es Aufopferung n, aber eben dafür sind Sie edel, mein Theuer, weil Sie fähig sind, dergleichen zu thun. ich verlangt sehr, solche Abende noch wieder zu en, wie in Köln und wie ehemals. Es ist so ten möglich, über die größten und interessanten Dinge mit jemand offen zu sprechen! Die bservations, ein merkwürdiges, und bisweilen ht gutes Buch, bekommen Sie spätestens in 8 gen wieder.

Adieu, vortrefflicher Freund, von dem in allen tationen wahr seyn wird, was ich in der Geichte der Schweiz von einem Andern sage: *) Daß sein Verdienst nicht unter seinem Glück war, ewies er, indem er sich selbst gleich blieb, nur rfuhr die Welt besser, wie viel in ihm war."

Ich bin Ihr ganz eigener

J. M.

*) Von König Rudolf von Habsburg.

80.

An Herrn Geh. Rath Jacobi in Düsseldorf

Mainz, 21 Dec. 1786.

Endlich hier das Gutachten; was der Verzu
mich leiden gemacht, kann Ihr Herz fühlen, welche
weiß, wie auch ich den Kranken*) liebe. De
Urquell aller Kraft, von dem er die erhielt, Ve
fasser der Resultate seyn zu können, wird vielleic
seine Lebenskraft erneuern. Wie ich's wünsch
können Sie sich vorstellen, seinetwegen, der no
so viel thun könnte, Ihrentwegen, die Sie seine
Gleichen so bald nicht wieder finden werden, u
des Publicums willen, welches seiner bedürft
auch für mich, den er ermuntern, oft erfreuen, o
über andere trösten könnte und würde.

Ich hätte Ihnen, theuerster Freund, längst g
schrieben; allein bis vor zehn Tagen war ich tä
lich fünf Stunden in der abstumpfenden Arbei
viele tausend Büchertitel in alphabetische Ordnun
zu legen, und als darüber sowohl meine Zeit al
mein Kopf zu Grund gingen, so daß ich um 1
Tage Urlaub nehmen mußte, durfte und woll
ich auch nicht anders als jede Stunde der Ausa
beitung meiner Schrift über den Fürstenbund wi
men, welche im Jänner erscheinen sollte.

Heinse ist mir lieb, sowohl der besonder
Feinheit seines Geistes und seines trefflichen G
schmacks, als auch seines guten und edlen Charal
ters wegen. In vielem ist er einer der Alter
An seine Saumseligkeit im Schreiben werden Si

*) Wizenmann.

gewohnt seyn; doch soll sich ein Brief verloren haben, und Ihr Freund ist er so wie immer und für immer. Die edle Frau von Coudenhove, die erste hier und weit und breit, schätzt und liebt ihn. Der Kurfürst ist sehr wohl zufrieden. Die an letzterm alles tadeln, haben auch sonderbar gefunden, daß er H. berufen. Darum hat er sich nicht zu bekümmern. Eine stätere Lage wollen wir ihm zu geben suchen, sobald sie sich zeigt; indessen ist sie so, daß er bestehen kann. Ein Mann von Geschmack, wie er, wäre hier nothwendig und wichtig; möchten sie's fühlen!

Ich bitte Sie, mir „Etwas, was Lessing gesagt hat," auf nur 14 Tage zu leihen; meiner selbst wegen und für den Herrn von Deelen, hier Geh. Staatsrath in den auswärtigen Geschäften, und bei weitem den größten Denker, welcher auch viel (Ungedrucktes) über ähnliche Materien geschrieben hat, was ich ihn vielleicht noch bewege, bekannt zu machen; er kennt durch mich den Geist Ihrer Schrift, und möchte sie sehr gern ganz lesen. Auch Mendelsons Jerusalem hat er sehr durchgedacht, und unrichtig befunden. Das Zeug in der Allgemeinen deutschen Bibliothek habe ich noch nicht lesen können.

Die Sache in Bern ist unentschieden, scheint aber eine schiefe Wendung zu nehmen: einige scheuen den Aufwand, andere fürchten heimlich die Fortsetzung meiner Historie, zu der sie glauben, daß ich nicht so leicht kommen kann bei meinen hiesigen Geschäften und in der Entfernung. Natürlich thue ich in der Sache nichts, Gott leitet unsere Schicksale, wir wissen selten den besten Weg; allein das ist wahr, daß wenn ich meiner Nation nicht seyn kann, was ich ihr hätte seyn mögen und können, das Leben seinen vornehmsten Reiz

für mich verliert. Das Gute so in Monarchien geschieht, ist gerade so wankend als das Böse. Sey es! Ich will in jeder Lage das Möglichste thun. Lieben Sie mich wie ich Sie, Bester, Edelster, und was kümmert uns die Menge!

J. M.

Matthison hat mir und Bonstetten seine Gedichte zugeschrieben; die Verse sind schön, die Manier ist lieblich, oft athmet Freiheit; er muß nur mehr Sachen studiren; dieß will er auch.

81.

An den Herrn Geh. Rath Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 24 Febr. 1787.

Und Sie, Vortrefflichster, der Freund sowohl meines Geistes, als meines Herzens, was halten Sie von dem Zug, daß ich so langen Stillschweigens fähig bin? Ich errathe es. Sie sind billig und urtheilen von mir nach Ihnen: ich sey nicht Herr meiner Stunden gewesen. Da haben wir's. Die unter der Hand wachsende Arbeit über bewußte Sache*), die unaufhörlichen Verbesserungen, welchen ich sie unterwarf (NB. nicht fremder, sondern meiner eigenen Kritik; jener habe ich gewußt auszuweichen), diese Beschäftigungen, die ich doch beschleunigen mußte, raubten mir einen Tag nach dem andern. Immer in meiner Idee dem Ende nahe, gleichwohl täglich wieder zurückgestoßen, litt

*) Die „Darstellung des Fürstenbundes."

ich alle Briefe liegen. Ich habe in der That seit einiger Zeit allzu wenig mir, meinen Freunden und meinen Studien gelebt; wenn das immer so ginge, so würde ich sehr fürchten, endlich nicht mehr Mensch zu seyn, sondern ein Buch zu werden; es ist ordentlich ein erschöpfendes Libertinage um das unaufhörliche Hervorbringen solcher Kinder des Geistes; und da ich fortfahren muß nun die übrigen zwei Drittheile des dritten Theils der Schweizer-Geschichte stracks zu vollenden, besorge ich wahrhaftig, wenn wir uns wieder sehen, werden Sie mir Verstand und Seele durch die allzu viele Hurerei mit den Musen etwas schmächtig finden. Sey es, weil ich's nicht ändern kann; wenn es nur nicht auch auf die Kinder wirkt, und auch diese ziemlich rhachitisch ausfallen.

Sie, Theuerster, womit beschäftigen Sie sich? Sind Ihre Gespräche, ist Ihre neue Ausgabe vollendet? ich will sagen auf dem Papier; im Kopf ist längst alles aufs herrlichste geordnet. Wie geht es mit Ihrem Kopfweh? Will die Maschine allezeit sich rächen, daß Sie so weit über sie hinausdenken? Wizenmann darf ich fast nicht nachfragen; ich fürchte die Antwort; doch laßt uns Männer seyn; lebt er noch, der Gute und Geliebte? und wie? ist Hoffnung? war es noch nicht zu spät? schreiben Sie mir dieses, auf daß wir uns mit einander freuen, oder mit einander ihm nachweinen. Lebt er, so küssen Sie ihm einen Gruß von mir auf die engelschönen Augen. So pflegten ja die Alten zu thun.

Sobald nur ich meine Schrift erhalte, so bekommen Sie sie. Ich denke, der Druck soll nun anfangen, oder angefangen haben. Sehr oft bin ich in derselben auf das Etwas gekommen, das

Lessing sagte, habe lange, und doch nicht alle Stellen daraus angeführt, welche jeder freie Mann auswendig wissen sollte.

Mit Schulzens Büchelchen habe ich mich nicht in einemmal begnügt; ich lese sehr gern, was erheitert und lachen macht, aber zumal, wenn es Leute betrifft, welche in der Gelehrten-Republik Despoten seyn wollen. Obwohl vieles wahr seyn mag, das der Sch. von Mendelson sagt, hat seine Satyre auf den E. mich vorzüglich belustiget; ich habe sein preciöses Wesen immer gehaßt; M—z ist schon zu lächerlich, als daß der S. viel zu thun gehabt hätte, uns über ihn das Zwerchfell zu erschüttern. Ich habe das Büchlein gelesen, wie ich einen witzigen Mann bisweilen gern höre, wenn er zu viel getrunken hat. Ich kann die Satyre nicht ausstehen, wenn sie das Heilige oder Große trifft; ohne von den Spöttereien gegen die Religion zu reden, ist sie mir unausstehlich, sobald ein großer Mann angegriffen wird; wohl eben hingegen, auf Unkosten literarischer Kleinmeister, zumal aber der Heuchler und Pedanten in allen Classen; der große Mann müßte denn so groß seyn, daß die Satyre ihm unmöglich schaden kann, wie dem Dictator Cäsar der Spott Catulls oder Friedrich die Schweinerei des Voltaire, die mehr wider diesen selbst wirkt. So wie alle Künste der Beredsamkeit, ist auch diese bei uns Deutschen zu wenig benutzt worden. Heinse hat hiezu treffliches Talent.

Ich habe den Weimarschen Herrn von Knebel kennen gelernt; ein Mann von edler Denkungsart, aber zu erfahren oder zu schwergläubig, um von den Deutschen viel politisch-wahrhaft-Gutes zu hoffen. Ich glaube doch immer, die Nation ließe sich noch elektrisiren; dazu könnten Sie un-

gemein wirken; und, wenn ich das Etwas betrachte, ist mir sehr leid, daß Sie nicht weit mehr über die Politik schreiben. Ich meines Orts bin entschlossen, zu arbeiten für die Freiheit oder die Erhaltung und (nicht einseitige gewaltsame, sondern durch öffentliche Stimme bereitete und communi consilio auszuführende) Verbesserung der Gesetze. Wo und wie, zeige mir Gott. Ich weiß nicht, vielmehr ich zweifle sehr, daß dießmal z. E. von Bern etwas zu hoffen ist: es ist nicht meine Schuld; Geld und Ruhe hatte ich der patriotischen Sache aufopfern wollen, als der ich in der That nicht ruhig, sondern gemeinnützig leben möchte, und unwürdig wäre, beschrieben zu haben, wie edel viele für das Vaterland gestorben, wenn ich das Herz nicht hätte, demselben zu leben. Aber Unwissenheit (allezeit furchtsam), Schlummer, der den Wecker fürchtet, Familien, die die Historie scheuen, Geistlichkeit (lichtscheu, weil sie das Licht nicht kennt), und schülerhafte Professoren legen zu starke Hindernisse in den Weg. Mir ist, als wäre rathsam, da ich alles gethan, um durch die gegenwärtige Verfassungsform das Nationalgute zu wirken, dieses aber von den Regenten hintertrieben wird, nun diese in ihrer engen blöden Politik darzustellen; es ist nichts mit ihnen zu machen. *Τινι ὁμοιωσω την γενεαν ταυτην; ὁμοια ἐστι παιδαριοις ἐν ἀγορᾳ καθημενοις κ. τ. λ.* *)

Wenn es seyn kann, so sehen wir uns im Frühjahr. Nun vollende ich meinen dritten Theil. Schreiben Sie mir doch bald, edler, weiser Freund, welcher mich über so viele andere Menschen tröstet. Adieu!

---

*) Matth. XI, 16.

82.

An Herrn G. H. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 21 Mai 1787.

Edler, theuerster Freund! ich hoffe, so nachlässig Heinse ist, so wissen Sie doch schon, woher mein so langes Stillschweigen kömmt. Die letzten Tage des Märzmonats vergingen in Geschäften, deren Resultat vor die Augen der Welt gekommen und hoffentlich einst in den Jahrbüchern des Vaterlandes glänzen wird*). Den April habe ich in Italien zugebracht. Schnell, doch äußerst interessant war die Reise. Tausend intuitive Eindrücke von altberühmten Gegenständen, welche von Kindheit auf die Lust meiner besten Stunden gewesen — der Genuß des ersten Lands auf dem Erdboden — der Umgang eines Volkes, wo im gemeinsten Kerl oft noch die Spur der hohen Seele seiner Vorväter glänzt — was meinen Sie wohl, daß ich bei allem diesem gefühlt? Ich hätte mein Wesen auflösen mögen, um es auf ewig in die mich umschwebenden Schatten der großen Alten zu vermischen. Ein Buch könnte ich schreiben über diesen Monat. Als von den Höhen des Apennins zuerst Hetrurien mir erschien, in der Majestät seiner oft besungenen Berge, und ein Garten Gottes an den Ufern seines Arno; als ich in die Stadt Macchiavells und der Medicis kam, des langen harten Kampfs der Freiheit und Beherrschungskunst eingedenk; den Augenblick auf dem Forum des römischen Volks, vor mir das Capitolium, links der Palast der Cäsarn, rechts die hohen Ruinen des Friedenstempels, vor mir den Bogen Severus, der des Titus hinter

*) Die damals zu Mainz vorgegangene Coadjutorwahl A. d. H.

mir — die Reise durch Falisci, der Aufenthalt in meines Tacitus Vaterstadt, das herrliche Paradis von Loreto der See nach herunter nach der großen lebhaften Bologna — diese Stellen meines Buchs würden Poesie.

Nach meiner Zurückkunft haben mich politische Geschäfte vom Briefschreiben abgehalten. Endlich habe ich, obwohl auf nur vier Tage, eine kleine Reise bis Nassau gethan. So bin ich kaum seit ganz kurzem endlich wieder einigermaßen Herr meiner Stunden und an Sie schreibe ich beinahe zu allererst.

Ist's wahr, daß eine neue Ausgabe der Abhandlung über Spinoza erschienen? Vermehrt; ohne Zweifel; wie könnten Sie etwas unvervollkommnet lassen?

Und nun sieht Wizenmann mit jenem Engelslächeln, das er hatte, auf uns herab, wie wir aus den Banden der Nacht und aus unserer Schwere nach Leben und Licht hinaufstreben. Er hatte die Sache vollführt, um die er in die Welt gekommen, und genug Zeugniß hinterlassen von dem, was er war. Sein Andenken, anstatt uns niederzuschlagen, sey Stärkung für unsern Geist, auch mehr und mehr ausschließend nach dem zu streben, was von uns bleiben wird, wenn die Hülle fällt.

Sie sehen, Liebster, daß nicht möglich war, die schöne Hoffnung des Wiedersehens zur bestimmten Zeit ins Werk zu setzen. Aber sie ist nicht erstorben, so wenig als die Begierde. Bestimmen will ich nichts mehr; es ist in den menschlichen Dingen zu viel, das nicht von uns abhängt. Aber das können Sie sich vorstellen, daß ich die allererste Gelegenheit nutzen werde. Dafür ist mein Herz Ihnen Bürge. —

J. M.

83.

An Herrn GR. Jacobi in Düsseldorf.

Aschaffenburg, 16 Aug. 1787.

Das nur, liebster Freund! ich gehe in die Schweiz gegen Ende dieses Monats. Ich bedarf der freien Luft wieder. Warm vom Vaterland und neu entflammt für seine alten Helden, eile ich nach meiner Rückunft herab nach Düsseldorf, wenn ich kann; oder wenn irgend anderswo ich meinen Jacobi an das treue Herz drücken kann.

Haben Sie kein Project, wozu ich helfen, keines das ich etwa theilen könnte?

Ich bin übrigens wohl. Ich liebe das Geschäft leben, wenn man Gutes wirken kann. —

Das Eine drückt mich, daß das Denkmal unvollendet bleibt, welches ich der vaterländischen Freiheit hätte setzen mögen; daß die Lehren ungesagt bleiben, die America aus der schweizerischen Erfahrung der letzten Jahrhunderte ziehen könnte.

Das Eine tröstet mich auch, daß es nicht mein Schuld ist. Ich habe den Schweizern alles angeboten, aber die Aristokraten fürchten die Wahrheit und die andern können mir die nothwendige Hülfsmittel nicht geben.

Jeder thue auf seiner Stelle, was der Geist ihm treibt, welcher in ihm ist: ich weiß dieses wohl aber es ist doch leidig, wenn der Geist, was er will nicht kann.

Doch, Edler, Weiser und Geliebter, was, wenn nun die Menschen sind, sich nicht läßt ändern, dasselbe

trada

tradam protervis in mare Creticum
portare ventis,
un Jacobi mich liebt und er glücklich ist!
Totus Tuus

J. M.

84.

A Mr. le Baron de —

1787.

Ce livre, mon cher Baron, vous appartient
juste titre, parceque l'auteur lui-même est
ous. Comme il ne s'est pas nommé, et
e sans doute vous ne le devinerez pas, je
ix essayer de vous le caractériser un peu.
Ce n'est pas un sot; s'il l'étoit, il vous re-
teroit autant qu'à-présent il vous aime. Je
s dire aussi qu'il n'est pas le plus froid de
s les hommes; d'où prendroit-il cette cha-
r de sentiment qui l'anime pour vous! Mais
me il n'y a que Dieu, qui ait le principe
son mouvement absolument en lui-même,
que tous les mortels ont besoin d'être elec-
és de façon ou d'autre sous peine de végéter
pidement pendant toute leur vie, l'esprit de
auteur, pour prendre son essor, a besoin
feu sacré de votre amitié; il le sait, il le
, il n'y a point de sacrifice qu'il ne feroit
r la mériter. Ce livre vaudroit bien mieux
vous avoit connu plûtôt. On y voit son
, mais pas si bien que vous la connoissez
. Vous y verrez l'esprit de la liberté et
ngage d'un homme de cœur; mais le co-
s manque; lorsqu'on travaille seul, l'ame se
eche; que n'étions nous ensemble! Il a

fallu que non, pour que faisant bien mieu dans la suite, on voie combien votre amit a ajouté à ce que je suis de moi-même. Do nez la moi donc; Homère avoit ses Muse moi je n'invoque que votre amitié, qui, même que les déesses, aura souvent aussi s caprices, mais je me fait fort de la reco noître sous tous les masques,

nec me decipiet, centum, mentita figuras,
sed premam quidquid erit, dum quod fuit ante, reform

Insensiblement j'ai quitté la troisième p sonne; cette irregularité ne vous surpren pas de celui auquel vous avez prophétisé h „qu'il sera fou toute sa vie;" j'accepte l' gure; il ne s'est jamais rien fait de grand des gens plus sensés et froids que moi — que vous.

85.

An Herrn D. Caſpar Hirzel, Stadt in Zürich.

(1787.)

— Ich habe, ſeit ich Sie ſah, verehrungsw diger Freund! alle dreizehn und auch die z wandten Orte faſt alle mit größtem Intereſſe e reiſ't; überall fand ich im Volk — zumal m nicht allzuverfeinerten — die hohe Spur des ed Charakters, den herrlichſten Stoff zu patrioti er Bearbeitung; bei meiſt allen Regierungen g en Willen, und nur nicht Plan und Kraft ge g. Ich bin zurückgekommen voll neuentflammter a terlandsliebe. Als ich nun erwog, was alles ich Wort und Schrift anzufangen, um die edle Sa

ner neuen Belebung unsers Nationalgeistes zu
ewirken, fiel mir unter andern bei, mit welchem
bhaften Interesse ich von Ihnen jene Bemerknn-
en über die Oekonomie und Sitten der Landleute
m See und im Amt Regensberg angehört, und,
enn ich mich nicht irre, dachten auch Sie so, wie
h, in Absicht auf die republicanische Sittenbil-
ung, sie müsse auf die häuslichen und öffentli-
en Tugenden zugleich, auf etwas Gerades und
estes, auf den Charakter jener Alten, die rusti-
orum mascula militum proles waren, gerich-
t seyn. Ich konnte mich des Gedankens nicht
wehren, Sie, der Sie Erfahrung, Beredsamkeit
id wohlverdientes Ansehen mit Beobachtungs-
ist und wahrem Patriotismus verbunden, zu
tten, daß Sie doch die Feder nicht ablegen, und,
chdem Sie schon fast alle Stände des Lebens
schildert, gleichwohl noch auf die Art, wie
ie Bemerkungen sind, für die Bildung des
olkes etwas aufsetzen und in das Publicum, der
chweiz wenigstens, hervorgeben möchten. Wer
ach und Form in seiner Gewalt hat, kann solche
oße Gegenstände nie zu oft, nie zu mannichfal-
, nie zu eindrücklich bearbeiten und darstellen.
ie Titus nicht einen Tag, so soll der Schweizer-
triot billig doch kein Jahr verlieren, ohne durch
n Wort der Lehre dem Vaterland wohl gethan
haben; sollte er's auch in den Kalender
en! —

86.

An Herrn G. R. Fr. H. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 2 Jänner 1788.

Das werden Sie sich wohl selbst vorstellen, Theue
ster, daß ich Ihnen früher würde geschrieben h
ben, wenn es mir möglich gewesen wäre. Ih
ersten zwei Briefe, treffend und schön, habe i
zu Aschaffenburg empfangen, und das Gehöri
daraus dem Kurfürsten vorgelegt, welcher nic
wenig bewundert hat, wie edel Sie Hompesch G
rechtigkeit widerfahren lassen. Mir däucht, er h
auch seither ihr Urtheil gerechtfertiget. Der dri
Brief ist mir zu Neufchatel worden. Freilich w
auch mein erster Gedanke, einen druckbar
Brief an Sie zu schreiben; sogar war er h
schon verfaßt; allein ich wurde durch Zerstreu
gen abgehalten, und nachher schien es mir i
Mühe nicht genug würdig; indignirt hat
mich doch; da das tolle Zeug ohnehin mir beka
ward, als ich eben von noch tollerm den Kopf
hatte: Jesuitenjäger haben vorgegeben, auch
große Friedrich sey den Hinterlisten des Kryp
katholicismus nicht entgangen; ein Pater (Tam
meine ich) habe seine Cäsarsseele zu ihrem Ue
gang in die Wohnung der Helden der Vorw
bereitet; seit seinem Tod haben sich zu Be
25,000, in Potsdam 13,000 Menschen heimli
katholisch gemacht. Aber sie sehen, daß die Fa
zu weit getrieben wird, um Glauben oder Ei
zu erwecken; sie wird fallen und Gelächter er
den; ich wollte ein Liscov stünde für sie auf, er
sie würde burlesk dramatisirt; hiedurch würde ie
Ruhe und Ehre manchen braven Mannes g

et. Ich habe allezeit Mühe, mich zu entschlie-
en, von einer mich betreffenden Sache das Pu-
licum zu unterhalten. Bloß darum habe ich's
ndlich liegen lassen. Mit Lavatern sprach ich
avon, eher lachend, als ernst; er hat mir auch
ießmal sehr gefallen, es ist in ihm etwas Herz-
ches, das mich sehr anzieht, und, man mag mir
agen, was man will, ächte Toleranz. Ich
abe von ihm ein Manuscript über Seyn und
Nichtseyn, Wahrheit und Religion gelesen, wo
r gesteht und wohl zeigt, es könne der letztern
ehr als Eine wahr seyn. Wir haben auch von
hnen gesprochen: wie? das können Sie denken.
Sie sollten einst eine Reise nach Zürich thun;
rstlich Vergnügen wegen, unser einem werden Ihre
bende zumal immer gefallen; ich liebe Zürich
uch des Umgangs wegen über alle Städte. Zwei-
ns würde es Ihnen gesund seyn. Auch weiß ich
icht, ob, wenn Sie einmal das bewußte Project
ealisiren könnten und wollten, ein Ort für Sie
bicklicher wäre. Es ist für den dort Leben-
en nicht allzu theuer; ächt bürgerlicher und re-
ublicanischer Ton; mitten zwischen interessanten
städten und Ländern, stark von Fremden be-
ucht . . . Hievon aber einst Mehreres mündlich.
a ich erst Abends den 27 Nov. zurückgekommen,
ar's nach Düsseldorf, nicht sowohl der Jahreszeit
egen, als wegen der Menge mich erwartender
eschäfte zu spät. 42 Briefe unter anderm,
elche ich zu schreiben hatte, sind bis in die ganz
ßten Tage des Jahrs liegen geblieben; darum
itte auch unser Briefwechsel so viel Mühe, wie-
r in seinen Gang zu kommen. Ich bin in die
eichsfatzungen gestürzt worden; dieselben wühle
h beinahe den ganzen Tag, außer wenn die sonst
och zeitraubenden Pflichten mir einige Stunden

erlauben, der Fortsetzung des Buchs über di Schweizerhistorie zu widmen. Denn Sie könne sich leicht vorstellen, daß ich mit neuentflammte Vaterlandsliebe zurückgekommen bin. Es ist auc ganz natürlich; so viel Kraft, Verstand, Offen heit, Freundschaft habe ich bei Hirten des Vieh und der Menschen angetroffen, so manchen trau lichen Abend in patriotischem Enthusiasmus durch geschwatzt, so viele gute und edle liebgewonnei Es ist mir auch vieles freigebigst mitgetheilt wo den, das ich jetzt verarbeite. —

Starks Apologie habe ich noch nicht gelese — Es soll eine Widerlegung meines Buchs vo Fürstenbund erscheinen; ist sie's werth, so soll mir dienen, verschiedene Grundsätze noch hell ins Licht zu setzen; ist's grob oder unwissend, nehme ich keine Notiz davon. Im Uebrigen bin i wohl, nur daß ich manche Stunde wohl besser a zuwenden wüßte. Allein die Leitung der Tage in dessen Hand, welcher weiß, wozu jeder in d Welt gesendet worden; und ich denke in alle nach Corneille: faites votre devoir et laiss faire aux Dieux. — Leid war mir, daß i Prinzessin während meiner Abwesenheit hier w Hab' ich's geträumt, oder sagten mir Sie, werde eine Sammlung von Hemsterhuys Schr ten gemacht? Ich bin begierig, nun wieder t Ihnen zu lesen, was Sie machen, welche Ged ken dießmal Sie beschäftigen. Leben Sie wo; mein Herz ist mit Ihnen, bieder und warm.

J. M.

87.

A Mr. le Baron *Ulysses de Salis* de Marschlins, à Coire.

Mayence, ce 2 Janv. 1788.

J'ai été si enchanté, Monsieur le Baron! e faire votre connoissance personnelle, que avois si longtems désirée, que vous eussiez éjà reçu dix lettres de moi si j'étois maître e mes heures comme de mes pensées. J'avois ompté vous écrire d'Urseren, après avoir ranchi, avec une peine infinie, le Crispalt ouvert de neiges jusqu'à mi-corps. Mais ien n'étoit possible en Suisse; j'avois trop 'hommes et trop de choses à voir. A mon etour, plus tardif qu'il n'auroit dû l'être, ai trouvé tant d'affaires qu'il ne m'a été pos- ible d'en venir à mes lettres que depuis quel- ues jours. Enfin, je commence à respirer, je etourne dans l'ordre, et vous savez que c'est e grand secret pour avoir du tems de faire out ce qu'on veut. Comme on est dans l'in- ention de travailler au perfectionnement de a législation dans l'Empire, (*entre nous*, encore) e me suis jetté à corps perdu dans cette tude, plus intéressante qu'agréable; je cherche es principes, je les applique à l'état actuel, t je tache de fixer mes idées sur le bien, ossible à faire. Il y a sans doute de fort rands obstacles, dans les préjugés, dans les etits intérêts, dans la paresse et la jalousie, ans l'ignorance et dans la mauvaise conscience, ans les passions et dans les foiblesses. Ce- endant il faut toujours essayer, toujours com- ıencer. Si tout ne se fait pas, un peu se

fera, et la postérité verra qu'une fois on a
roit voulu le bien. Je consacre tout mon lo
sir à lire et à rediger ce que je trouve su
l'histoire de la *Suisse*. J'en suis revenu avc
un nouvel amour de notre patrie ; notre peup
a encore de si bonnes qualités, il y a tant d
gens bien pensans dans le total, qu'il me p
roît que notre foiblesse n'est que l'effet d'u
longue inaction et de l'oubli de nos forces,
qu'à prendre notre constitution dans ce qu'el
a de bon et dans ses imperfections, elle va
toujours la peine d'être soutenue par nos vc
les, et, s'il le faut, au prix de notre san
Je m'estimerois bien heureux, si je pouvc
réussir à faire sentir plus vivement aux Ligu
Helvétiques la nécessité d'un renouvelleme
et d'une refonte de la confédération, d'u
union plus serrée entre les cantons eux-mêm
et avec les pays associés, d'un bon système
defense générale, d'un ton d'administratio
qui fasse sentir à la nation qu'elle est réel
ment libre, et des mœurs frugales et simpl
d'un peuple de militaires agricoles. On
prétendu dans l'étranger qu'on ait voulu
gager les *Suisses* dans l'union *Germanique*,
que je ne crois pas; il me semble que j'
aurois sû quelque chose; mais en tout cas
suis persuadé que les cantons, dans l'état
sont les affaires générales, feront plus sa
ment de se rendre forts chez eux, que de
compromettre aujourd'hui dans une crise d
la tournure et le dénouement sont bien inc
tains. Vous aviez pris le meilleur moyen, i
les hommes avoient voulu le seconder, p
faire le plus grand bien possible, en form
le cœur et l'esprit de la génération future. P

i étudié soit nos républiques, soit l'empire, ieux je vois que ce n'est pas tant les bonnes lées qui manquent, que des hommes propres les mettre en exécution. Tous ceux qui tra-illent pour le public, devroient employer out ce que peut l'éloquence pour inspirer aux cteurs l'amour du travail, l'esprit public et s vertus des ames fortes. Je suis fâché aussi our cette raison que deux sortes de livres ient aujourd'hui moins lûs; les anciens et bible. Il est vrai que cette dernière a été esque constamment en de si mauvaises mains, a'on l'a eue sans se douter combien elle ren-rme de choses favorables à l'esprit de la li-rté et aux plus hautes vertus de la vie active publique. C'est mon dessein, si je vis et n ai le loisir, de faire un jour là dessus un avail, qui pourra devenir assez singu-r. — — —

J'écris à Winterthour, pour qu'on vous voie mon histoire; non que je la croie bien igne de vous, mais parceque je me connois e bonne volonté, qui est digne d'être éclai-e par vos remarques. Ce qui me déplaît le us dans ce livre, c'est qu'ayant été forcé par s circonstances d'alors à le donner sans seu-ment pouvoir le copier, le style en est de-euré souvent obscur et raboteux: je tâche-i d'y remédier avec le tems. J'ai annoncé M. *Kinloch*, en *Caroline*, que vous lui écri-ez; je soignerai la lettre. Oserois-je vous ier de m'écrire aussi; des nouvelles de votre en-être, de vos occupations et de vos idées seront aussi chères qu'à qui que ce puisse e sur la terre. Comment vont vos affaires *Valteline?* Je prie Mr. le Président de la

ligue d'agréer l'expression de mon respectueu attachement, que j'en aie pour vous, Mr. Baron, et un bien vif et inaltérable, c'est, j'e père, de quoi vous ne douterez pas. Aus je suis sans formule bien vraiment

Tout à vous

J. Muller.

88.

An Herrn Säckelmeister von Balthasar Luzern.

Mainz, 3 Jänner 1788.

Ich würde Ihnen längst geschrieben hab verehrungswürdigster Freund! (warum wollte Curialien brauchen, wo das Herz spricht!) w zwei Ursachen es nicht verspätet hätten: erst Geschäfte, die ich hier gefunden, und welche nicht erlaubt haben, eher als seit einigen weni Tagen an meine zu beantwortenden oder s lieben Briefe zu gedenken; zweitens, wollte Ihnen einige Sachen mitschicken; die werden nun später kommen; obwohl doch bald; näm der Herr von Herzberg hat von den Memo die Sie interessirten, eine Sammlung drucken sen, die aber nur er selbst vergibt. Er ist einen Brief schuldig, sobald ich diesen habe, w ich ihm darum schreiben, und Ihnen das sodann durch einen Kaufmann, mit andern nigkeiten, übersenden. Die bei Ihnen zuget ten Tage sind mir vor vielen andern sowoh lehrreich, als wegen des großen Vergnügens vergeßlich. Es war aber der letztere Grund h sächlich in der innigern Kenntniß Ihrer pat schen Grundsätze, und in dem Anblick des

ren würdigen Sohn gestifteten Guten. Luzern
nmt mir überhaupt als eine guter Veränderun-
benöthigte, aber auch sehr fähige Stadt vor.
keiner andern habe ich unter den Regenten
hr geistreiche Männer gefunden, deren viele
h wohldenkend scheinen; in gar keiner schö-
e Hoffnung vom aufblühenden Geschlechtalter;
d Ihr Landvolk ist an Energie des Charakters,
Geisteslebhaftigkeit und körperlichen Eigenschaf-
in der ganzen Schweiz eines der vorzüglich-
n, welches auch die Urzüge der Nationalkraft
besten erhält. Mir däucht, eine allerdings
entbehrliche Vermehrung der Bürgerschaft, und
e so billige als nöthige Uebereinkunft über
en Theil des Reichthums der Geistlichen, wür-
bei gegenwärtigem Fortgang vernünftiger Auf-
rung die Gebrechen der Republik vortrefflich heilen.
jener sollte das eigene Interesse einladen, weil
he Ausländer, wenn sie Bürger würden, natür-
er Weise trachten würden in die Verwandtschaft
patriotischer Geschlechter zu kommen. Letzteres
rdert nicht allein Verständniß mit Constanz
Rom, sondern (wenn es nicht wie zu Frei-
g gehen soll) auch zumal Verbreitung einer
lern Denkungsart unter dem Landvolk, damit
dasselbe weniger von den Pf . . . regieren
e. Dieses wird aber bald geschehen, wenn die
gierung demselben mehr Freuden gestattet, und
t ängstlich thut, wenn sie dieß oder das po-
are Buch im Lande findet, wodurch die zu
ße Anhänglichkeit an gewisse Leute um etwas
mindert wird. Ueberhaupt scheint mir dieses
s der allerwichtigsten Probleme republicanischer
atskunst: wie unter dem Volk, ohne Gefahr
Mißbrauchs, genug Aufklärung auszubreiten,
ir es die Regierung zu den nothwendigen

Maßregeln unterstütze, anstatt aus Vorurtheil si
zu hindern. Ich finde, daß für diese, in Repu
bliken doch alles bedeutende Menschenclasse no
zu wenig geschrieben; und doch könnte, dur
Kalender sogar, durch Lieder und Erzählungen
ungemein viel gewirkt werden.

Der Herr von Dalberg wird vermuthlich i
ein paar Monaten zu Constanz gewählt werden
Se. Heiligkeit wollten für ihren Segen etwas z
viel Geld, nun aber hat man sich beiderseits g
nähert. Je mehr ich diesen Herrn kennen lern
desto mehr liebe ich seine offene, gerade, imm
aufs gemeine Wohl gehende Denkungsart. Ur
Eidgenossen liebt er, und wird ein Bischof we
den, wie wir's bedürfen. Die allgemeinen G
schäfte sind freilich in eine abermalige Krise g
rathen, welche aber, nach allem Anschein, kein
Krieg hervorbringen wird, weil außer Preuß
(der aber nichts begehrt) kein Staat große Schä
hat, und ein Feldzug zu unserer Zeit mehr kost
als die eroberte Provinz in mehr als fünfzig Je
ren wieder abwirft. Indessen fangen wir e
über Verbesserung der Gesetze und Justiz d
Reichs zu arbeiten. Gewiß walten hiebei lau
edle patriotische Absichten; ich fürchte nichts a
Langsamkeit, Formalitätsstreitigkeiten und V
urtheile der alten Routiniers; sonst ist hierü
gewiß vortreffliche Arbeit obhanden. Ich besch
tige mich täglich etwa 5 Stunden mit den Reic
satzungen, die übrige Zeit bleibt unsern vaterl
dischen Sachen; für diese bin ich mit neuerm
fer zurückgekommen; so sehr hat, auch zu l
Ihr luzernisches Landvolk durch seine vortr
lichen Eigenschaften, so sehr haben alle m
Freunde in den verschiedenen Kantons, der
blick des Wohlstandes, die Erinnerung der Bä

e Vergleichung mit Unterdrückten, mich wieder für
e Schweiz begeistert. So bleiben mir wenige Stun-
n, deren die meisten der Hof wegnimmt, eine
wa behalte ich mir frei; diese verwende ich ganz
ders als manche vermuthen würden; nämlich
f die Religion und diejenige Philosophie, die
n der Natur und Historie zum ersten Urheber
d höchsten Herrn führt. Ich thue dieses darum,
eil Festigkeit des Sinnes und sichere Ruhe im
nnern zu allem, auch zur Geschäftsführung, mir
entbehrlich scheinen, und aber am besten zu er-
ngen sind, wenn man von dem, was uns um-
bt, sich gewöhnt, hinaufzublicken.

Haben Sie keine Neujahrsgeschenke*) gemacht?
ornehmlich interessirt mich auch zu wissen, ob
r Winter Ihnen günstig ist? Gott wolle Sie
m Vaterland erhalten, welches Ihrer sehr be-
rf! Grüßen Sie doch von mir und dem America-
r**) Ihren verdienstvollen und liebenswürdigen
ohn und Meyer von Schauensee durch ihn.
un Sie auch das gute Werk, meinen Namens-
etter***) zu ermuntern! Ich bin von ganzem
rzen der Ihrige M.

---

*) Neujahrsgeschenke für die Luzernische Jugend hat Herr von B. mehrere geschrieben; sie handeln von vaterländischen Geschichten.

**) Benjamin Huger aus Charlestown, ein geistvoller Jüngling, der mit dem Verfasser eine Reise durch die Schweiz machte.

***) Herrn Thaddäus Müller, gegenwärtig Stadtpfarrer zu Luzern und bischöfl. Constanzischer Commissarius.

89.

An Herrn G. R. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 6 Febr. 1788.

Wenn ich nicht in der einen Sache Unrec
hätte, daß ich dem Grafen N— mitkommend
Buch zu geben vergessen, so hätte ich wohl so vi
Recht als Lust, ein wenig mit meinem liebst
Freund zu zanken. Wie können Sie auch nur s
stellen zu glauben, als wäre es Mangel an Lie
und Nachsinnen, der mich zu einem so unregelm
ßigen Briefsteller macht. Ist's nicht genug, d
Hompesch mir mit Verweisen ins Haus gekomme
und noch bald mich nöthigen wollte, ihm ein
Empfangschein derselben auszustellen? Ist's ni
abscheulich, zum Hungrigen sagen: Freund, w
um issest du nicht? oder zu dem, welcher in dur
löcherten Kleidern gehen muß, warum kleidest
dich nicht in seidene Stoffe? So ist aber
Weise von Pempelford, wenn er aus dem Sc
des Epikuräismus seiner gelehrten Ruhe dem, k
unter den Folianten unlesbarer Staatsschrift
seufzt, gewissenlos zuruft: Ei was ist's de
daß du der Freundschaft und Weisheit nicht leb

Indessen bin ich bestochen worden, wie über
manche andere, also auch über diese Ungerecht
keit meine Augen zu schließen. Die herrli
Schrift im Museum dient mir für die Nacht
len des Gylippus; mit dem Unterschiede, daß
mich noch rühme, über derselben das andere al
vergessen zu haben. Mehr im nächsten; ich h
sie noch nicht vollendet; nur das, ein Wort
seiner Zeit ist sie, zumal in dieser Einkleidu
das meine Seele Ihnen dankt, weil es bestä
was mein theuerstes Gefühl ist.

Finden Sie nichts in Wizenmanns Papieren
Ausführung des schönen Plans, welchen er am
nde seiner Abhandlung zeichnet? Er wäre weit
er alle unsere Beweise der Wahrheit, —
ter denen wahrlich noch kein einziger mir genug
ut (obwohl ich die Sache fest glaube), weil dem
r philosophische Sinn, dem die historische Kennt-
ß, den allermeisten aber die Unparteilich-
it mangelt.

In Herders Ideen, Th. 3, mißfällt mir, daß
das Θεῖον im Gang des Judenthums wegzu-
schen scheint. Es ist sonst ein herrliches Buch,
rauf die Nation stolz wäre, wenn sie Gefühl
tte.

Es freut mich, daß Ihr Project etwa in 2
3 3 Jahren ausführbar scheint, weil ich alsdann
viel ich mir vorzustellen vermag, wohl mit
nen hingehen, oder schon zuvor die Stätte
nen bereiten könnte. Die Liebe des Vaterlan-
s brennt in mir allezeit; sonst bin ich wahrlich
e keine einzige Lage der öffentlichen Geschäfte
thusiastisch eingenommen, sondern halte die ver-
iedenen Fürstenstaaten ungefähr für gleich gut
d schlecht, so daß, wenn ich einst wieder etwas
uptsächliches zu schreiben Zeit habe, man mehr
d mehr sehen wird, ich sey nicht sowohl für
ige Regenten, als für die Sache der Menschheit,
glich weniger für eine bestimmte Form, als für
Emporbringung eines allgemeinen Geistes,
rhaupt für Freiheit und Licht.

An Ostern gebe ich die erste Hälfte des 3ten
eils meiner Historie, mit einem prologus ga-
tus — wider Schlummer, vermeinte Aufklä-
ig, und Abspannung des Gemüths. Ich bin
: Herz und Seele

Ihr ꝛc.

90.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Mainz, den 27 Hornung 1788.

Für Ihr gütiges Andenken und in Ihrem Brie
ausgedrückte Gesinnungen, mein wertheſter Her
und alter Freund, bin ich Ihnen wahrhaft verbun
den, weil ich mit Vergnügen sehe, daß ein Mann
deſſen wohlthätigen, glücklichen Einfluß auf di
Bildung des Geschmacks und der Denkungsart i
Deutschland ich vorzüglich schätze, auch von mi
denkt, wie ich's wünsche.

Für die Recenſion danke ich nicht, weil ma
wohl in der allg. d. Bibl. niemand etwas zu G
fallen so oder anders schreibt; aber sehr ang
nehm war ſie mir.

Das nur muß ich erinnern, daß mir die Nac
ahmung des Tacitus fälschlich zugeschrieben wir
Nicht nur habe ich seit zwölf Jahren ihn gar nic
geleſen, er iſt nach meinem Geschmack in der Th
auch kein vollkommenes Muſter; ich halte weit mel
auf einige Griechen, auf Cäsars Einfalt am alle
meiſten. Die Urſachen meiner oftmals dunkeln M
nier war immer der Mangel genugſamer Muße z
Ausarbeitung; es iſt mir nicht möglich geweſen, d
Darſtellung des Fürſtenbundes oder die Schw. G
ſchichte auch nur abzuſchreiben. Daher ein Excer
tenſtyl, den lange Gewohnheit mir, wie Haller
eigen gemacht. Auch was aus der Seele gefloſſe
iſt aus dieſem einigen Grund nicht ein heller Ba
ſondern hervorbrechender trüber Alpenſtrom, d
mehr fortreißt, als befruchtet. Einzelne Stell
habe ich das zufällige Glück gehabt, ein paarm
umarbeiten zu können; dieſe haben auch überall B
fall gefunden. Bei uns Deutſchen iſt, was einer f

ublicum und Nachwelt übernimmt, faſt immer loß Nebenbeſchäftigung in erſtohlnen Stunden; ie Hauptſache hingegen das, was am vergänglich- ten iſt und jeder kann — Collegien leſen, Biblio- heken rangiren u. dgl. Wir beneiden zuweilen den rößern Glanz der ausländiſchen Literatur, thun ber nichts von dem, wodurch ſie ihn erworben hat. nſere Fürſten und Miniſter vergeſſen, daß unter llem, was Ludwig XIV und ſein Colbert gethan, ür ihren Ruhm und den wirklichen Vortheil der ation nichts ſo gewirkt, als daß ſie Männern von alenten die Muße verſchafft, die erſten Schrift- eller ihres Jahrhunderts zu werden. Es mag un- eſcheiden lauten, aber ich fühle aufs lebhafteſte, aß ich ſelbſt, wenn ich 12 bis 15 Jahre nichts zu un hätte, aus der großen Menge noch un- erarbeiteter Materialien und vielen uellen, die ehemals unzugänglich wa- en, für die deutſche Nation eine Geſchichte ſchrei- n wollte, vor der die irrigen Vorſtellungen chmidts bald verſchwinden würden, die von der ſten und ſelbſt politiſch intereſſanteſten irkung ſeyn ſollte, die man allen Ausländern tgegenhalten dürfte, und von der die Nachwelt gen könnte, „dieß Werk ſind wir den Fürſten r damaligen Union, ſind wir Friedrich Wilhel- en ſchuldig.“ Aber ſo etwas läßt ſich gar nicht ffen; Fürſten und Miniſter ſcheinen für ſolche inge gleichgültig. Die einen ſehen bloß auf Sol- ten und Geld, wie die alten Barbaren, von de- n der politiſche Zuſtand der Menſchheit in verſchie- nen Zeiten erſchüttert worden, und welche nun hmlos unter den Trümmern ihrer unintereſſanten brone liegen; andere denken wohl beſſer, aber hier- f nicht, weil die, von welchen ſie umgeben ſind, r edle und große Sachen keinen Sinn haben.

In allen Fällen, da Sie wegen freier Aeußerun
Ihrer Gesinnungen von hier aus Verdruß haben soll
ten, schreiben Sie mir. Ungeziemende Personalitäte
auf lebende Fürsten werden Sie sich nicht lassen z
Schulden kommen, und über Religionssachen wisse
Sie so gut, als ich, daß die Wahlcapitulation a
zügliche, schmähliche Ausdrücke verbietet. A
les hingegen, wodurch ein wahrer public spirit i
Politischen, und protestantische Untersuchungsfre
heit aller Religions- und philosophischen Materie
erhalten und emporgebracht werden können, will i
jederzeit unversäumt lassen. Die Monatsschri
von geistlichen Sachen*) lese ich nicht,
roulirt in einem (in jeder Absicht) engen Kreis
Die letzten Bände der allg. d. Bibl. habe ich a
Zeitmangel nicht gelesen. Folglich bin ich nicht
til. Dessen aber kann ich Sie versichern, und an
heiligste, daß keine persönlichen Umstände die De
kungsart in mir je verändern sollen, welche d
Fortgang des menschlichen Geistes als das Hau
ziel aller Bemühungen weiser Männer betracht
und folglich der Freiheit überaus günstig ist.

Sie wissen, wie ich vor Jahren gedacht, und
innern sich vielleicht, in was für einen Streit
Sak und Spalding wir einst beinahe verfallen
ren. Seither habe ich durch bessere Studien i
Alterthums und Orients für die Schriften der
ten Hebräer mehr Achtung bekommen; zugleich üb
zeugte mich die genauere Kenntniß der Mensch
die mir meine Reisen verschafft, es sey nützlich
wohl nothwendig, den allgemein als moralisch w

*) Herr Nicolai hatte sich über Ausfälle dieser M
gegen die Protestanten, gegen die Berliner und
gen Friedrich den Großen beklagt.

ig erkannten Wahrheiten bei der Menge durch die Bibel eine gewisse Haltung zu geben, wodurch nicht nur der Ausgelassenheit ein Zaum angelegt, sondern zumal auch die Wiederkunft des Aberglaubens verhindert würde. Die Bibel, nicht theologisch, sondern vernünftig und mit Bürgersinn betrachtet, enthält einerseits freilich viel, das für andere Zeiten und Länder war, aber auch die herrlichsten Sachen, sowohl zum Trost bei der Mühe des Lebens, als zur Ermunterung der vortrefflichsten Tugenden. Dabei ist sie von der Geistlichkeit aller Secten freilich aufs äußerste verunstaltet worden; und es wäre überhaupt zu wünschen, daß man diesen Herren ihr Monopol mit Gottes Wort nehmen könnte; sie haben letzteres überall nach dem Ebenbild ihrer eigenen engen, kleinen oder eiteln Seelen gebildet.

Auf der andern Seite ist eben so wenig rathsam, die Güter und Lande der katholischen Hierarchie dem Despotismus in die Hände zu liefern, der dadurch nur mehr Waffen bekäme zur allgemeinen Beunruhigung. Es wäre also wohl das Beste, in eine Art Composition mit der Priesterschaft einzutreten, durch die das Einkommen (am Ende ihnen die Hauptsache), und äußere Decoration, derselben liebe, wie sie's nun hat, mit der Bedingniß, daß sie ihr Amt nicht so, wie bisher, verrichten, folglich weiters niemand hindern soll, die christliche Religion darzustellen, wie sie ist; nämlich frei von Aberglauben und scholastischer Spitzfindigkeit, als Trösterin der Mühe des Lebens und Lehrerin solcher Ideen, wodurch Freudigkeit des Lebens und folglich Muth, wodurch Gemüthsruhe, folglich Geselligkeit, Ordnungsliebe und also Gehorsam, Festigkeit des Sinnes, folglich Patriotismus und eine edle Denkungsart befördert werden sollen. So würde

(ohne den Lärm einer Revolution, über dem man oft das Wesentlichste vergißt und das Gute mit dem Schlechten zerstört) dem Despotismus nichts in die Küche gejagt, und andererseits eine Masse wahrer Aufklärung gebildet, welche die stolzen Alleinherrscher selbst respectiren müßten. In diesen Grundsätzen sind gewiß auch Sie; sie sind sowohl der Lage politischer Geschäfte, als den Bedürfnissen der Gesellschaft angemessen. — Zählen Sie in allen Fällen auf meine Liebe der Freiheit und ächten Lebensweisheit, folglich auf die theilnehmendste Gesinnung und Verehrung eines Mannes, wie Sie der für beide so viel gethan. Und so fac valeas meque mutuo diligas. J. M.

91.

A Mr. le Baron *Ulysses de Salis* de Marschlins, à Marschlins.

Mayence, ce 14 Mars 1788.

J'ai très bien reçu dans leur tems, Monsieur le Baron, et vos livres et l'excellente lettre, qui me les annonçoit. J'ai envoyé l'incluse en Amérique et j'espère qu'elle parviendra à son adresse. J'entre parfaitement dans vos idées; si j'étois marié, et si je n'étois pas d'un métier, qui veut des archives et des bibliothèques, je ne manquerois pas certainement d'établir pour moi et les miens un plan de bonheur et de liberté permanente comme on ne peut suivre qu'en ces nouveaux pays. Les côtes sont mal-saines, dans le sud du moins celui-même auquel vous avez écrit, vient d'en faire encore la triste expérience en perdant son fils unique après la mère, qui étoit une des femmes les plus aimables. Mais l'intérieur

u pays est aussi sain que la Suisse, et c'est
i que je m'établirois; une fortune médiocre
suffit, et vous êtes sûr de travailler pour
ous-même et dans un pays dont la liberté ne
ourra pas de longtems les mêmes risques
omme la nôtre. L'établissement une fois fait
n y vit pour rien, la plantation donne tout,
ormi les habits, que même il me semble
u'on pourroit se donner. J'ai d'abord fait
sage du document de 1422, ainsi que la lec-
ure du 3me vol. de l'histoire de la Suisse
ous le prouvera dans son tems. Comme la
ille de *Zuric* m'a aussi prêté quelques manu-
rits de même que Mr. *Fuessli* à *Zuric* et mon
ère à *Schaffhouse*, vous agréez sans doute
ue je ne vous renvoie ce papier que dans la
ème caisse qui contient ces autres livres; elle
récédera ou suivra immédiatement l'envoi du
isdit 3me vol. dont on imprime les dernières
uilles à présent, et dont il ne manque que la
réface à être composée. Je puis vous assurer
ue si ce n'étoit pas dans l'idée de faire par ci
ur là quelque bien à la patrie, j'aurois trouvé
en de bonnes raisons pour abandonner l'idée
e cette histoire. On m'a sollicité pour celle de
mpire, qui, quoique sèche et n'ayant pas
ntérêt de celle d'une république, ne laisse
is d'avoir celui que la puissance des *Allemands*
la fermentation actuelle dans les esprits peu-
nt lui donner; cette nation à coup sûr finira
ir pouvoir ce qu'elle veut, ou ce que veulent
s maîtres, dans une grande partie de *l'Europe*;
tout ce qu'on peut faire pour diriger la
urnure de sa façon de voir peut influer tôt
tard sur une grande partie de l'humanité.
pendant j'ai une répugnance naturelle d'aban-

donner quelque entreprise, et l'amour de la patrie a toujours été vif en moi, si bien que je donnerai à l'histoire de la *Suisse* tout le tems que mon devoir me permet de donner à des délassemens. Je n'en connois de meilleur en effet que la variation du travail, en faisant succéder à celui de spéculation et de recherche un autre qui tient de plus près au cœur. Ma manière d'être m'en donne le loisir; excepté l'électeur et une ou deux personnes qui ont sa confiance je ne vois qui que ce soit; ayant éprouvé combien il est hasardeux pour un étranger qui n'est pas fait pour l'intrigue, de se jetter dans beaucoup de liaisons s'il vit dans un pays où l'esprit de parti occupe toute cette multitude d'ignorans titrés, qui n'ont que l'orgueil soutenu par des tracasseries et des méchancetés. Je me trouve si bien de ma solitude volontaire que je ne me souviens pas d'avoir eu dans ce pays quelque chagrin sensible, ni je crois avoir d'ennemis; à moins que ce ne fut que qu'envieux, Comme il me paroît par la fin de votre lettre, mon très cher Monsieur! que nous avons *les mêmes consolations et espérances*, je ne puis que vous dire que je vous en aime mille fois davantage; il est si rare qu'on se rencontre sur cette route. Pour moi, j'ai été long tems sans la connoître; le feu qui est en moi servoit d'aliment à mes passions, et comme ces-ci ne pouvoient être conciliées avec les idées religieuses que j'avois dans ma première jeunesse, je trouvai des raisons en grand nombre et spécieuses pour m'en défaire. J'ai vécu ainsi plusieurs années; cependant je dois louer notre seigneur de m'avoir préservé des passions ordinairement plus *durables* pour la fortune ...

ne vaine gloire. Il y aura bientôt six ans, ue faisant dans un autre but la lecture suivre e *tous* les anciens, je fus frappé des mar- ues certaines d'une vue particulière de la pro- idence avec le peuple *Juif*; j'en relus dèslors s écrits. Un coup de lumière me frappa sin- ulièrement, et plus que je ne puis expliquer. e n'ai pas tout compris d'abord; encore moins ai vaincu tout de suite. Au contraire j'ai prouvé tout le combat qui est décrit dans le me aux *romains*, et j'ai été souvent bien mal- eureux. Cependant celui qui ne se repent as après avoir donné une fois, m'a fait *une race après l'autre*, et m'a donné de ses preu- es de plus en plus; aussi je suis tous les jours lus à lui; si le vieil homme n'est pas mort, il eurt du moins; je suis confiant et heureux ar celui qui conduit ma vie, et je sais qu'il abrégera pour mon bien ou qu'il me la pro- ngera pour l'exécution de quelqu'œuvre bonne t louable. Je sais tout aussi bien que la plû- art des hommes ne voient plus ainsi, mais uand notre maître le voudra, un évènement eut suffire pour changer la tournure des es- rits. Enfin dusse-je être tout seul, je ne puis ue sentir ce que je sens, et suivre ma convic- on. Je le répète; si vous pensez de même, 'est pour moi le même plaisir comme pour n voyageur solitaire errant dans les sables e l'Arabie, d'y faire la rencontre d'un ancien mi. Aussi je ne vous demande pas pardon e ma longueur sur ce qui ne regarde que on individu, car s'il se trouve que nous ous rencontrons là-dessus, nous ne saurions ue nous aimer à jamais. Je suis à vous du eilleur de mon cœur.

92.

An N. *)

26. März 1788.

Meines wenigen Erachtens begeht Schlosser erst lich einen Fehler, der in Deutschland, wie in de Schweiz, bisher viel Gutes aufgehalten: weil wir der Natur der Sache und den Umständen nach nicht hoffen dürfen, das höchste Ideal zu erreichen so laßt uns lieber gar nichts thun. Seine pia de sideria über die Vervollkommnung der Verfassun des Reichs werden desideria in ihrem Umfang all zeit bleiben, aber so wie im Leben des Mensche überhaupt nur Streben und Forschen ist, so werde wir dem bezweckten Guten doch wohl näher kom

*) Es war damals die Rede von einer Union de aufgeklärtesten Gelehrten zu einem Institut für de Allgemeingeist Deutschlands, unter den Auspicie einiger Fürsten. Sie war eine Lieblingsidee de unvergeßlichen Markgrafen Carl Friedrich von Ba den, für welchen auch Herder, mit dem der Für unmittelbar darüber correspondirte, einen Pla schrieb, der nach seinem Tode gedruckt erschien (i VI. Bd. der Adrastea, S. 215 — 242. Werke zu Liter. und Kunst XII, 529.). Aus einem Fond des Fürstenbundes sollten sie besoldet werden, jäh lich sich versammeln, Plane ihrer Arbeiten zu en werfen, zu erzählen, was jeder in seiner Provir gethan u. s. f. Zu diesen Versammlungen kön ten auch Fürsten kommen, und so zugleich Fü stentage gehalten werden. Obiges Schreibe hat, scheint es, auf einen Plan Schlossers Bezu

A. d. H.

n, wenn wir unausgesetzt und vereinigt uns da-
beeifern. Meine Maxime ist immer: kein Mit-
, keinen Augenblick zu versäumen, der alles lei-
den Hand aber den Erfolg zu überlassen.

Ein anderer Fehler scheint mir, daß er aus der
ersuchung unserer Historie so viele Verwirrung
chtet, und um deßwillen sie lieber in den Archi-
ließe. Er bedenkt nicht genug, welcher Nutzen
urch unterdrückt bleibe, und daß jenem sogleich
eholfen ist, sobald der gegenwärtige Besitzstand
über alles etwa in demselben Dunkeln ein bes-
als bisher eingerichteter Weg Rechtens befestigt
d: für den status quo ist schon unser Fürsten-
d, und für das letztere sollen wir ja nun eben
ien. Sobald wir die Wahrheit fürchten wegen
lichen Mißbrauchs, so ist nicht genug, Herders
ject ohne Ausführung zu lassen; wir müssen
Moses bis auf Schlosser alle Bücher und Aka-
ien überhaupt schließen.

Drittens ist wohl an dem, daß die allgemeinen
eln der Landwirthschaft für alle Länder die glei-
sind: wenn wir aber deßwegen für unnöthig
ten, sie in Deutschland nach den Localverhält-
n und Bedürfnissen eigens zu bearbeiten, so
e dieß auf jedes Studium eben so anwendbar,
nit sich die menschliche Gesellschaft überhaupt ab-
. Auch die allgemeinen Grundsätze der Politik
so wahr für Tibet, als Mainz; indessen dür-
wir so wenig das Physische, als Moralische bei
unbearbeitet lassen, weil eben gerade im In-
dualisiren der Gemeinsätze die Kunst besteht.

Viertens habe ich meines Orts die Nothwen-
eit nie einsehen können, daß Ton, Wendungen
selbst alle Ausdrücke dessen, der an der Do-
schreibt, genau dieselben seyn müssen, die an
Elbe und am Rhein gewöhnlich sind; es sey

auch bei uns dem Jonier erlaubt, im jonisch
dem Athenienser im attischen Dialekt zu schreib
Am allerwenigsten würde man sich darauf einla
dürfen, Schmidt, Sonnenfels und jedem and
seinen Rang und Namen zu geben; ein im Ge
der Literaturbriefe geschriebenes Journal hätte
zu thun; hingegen die Gesellschaft, von der
die Rede ist, da sie public spirit pflanzen
wird sich weniger darum bekümmern, daß di
oder jener (dem denn doch Publicum und Nach
ohne sie seinen Platz bestimmen werden) sich
leicht eine Elle größer glaubt, als er ist — als
um, wie die Talente dieses Mannes zum Be
der Nation zu leiten, wie er der guten Sache
gewinnen, wie seine Schriften brauchbar zu mac
Sonst bringen uns die Personalitäten in solche
del, worüber das Vaterland bald vergessen we
würde.

Was das Project an sich betrifft, so halte
für das Beste, daß jeder Fürst, welcher Vaterla
sinn hat, nach seinem Vermögen einen, zwei,
Männer von Fleiß und Genie, die gut ge
sind, von andern Berufsgeschäften, i
sonst gagne-pain sind, frei halte, und so
hiedurch, als durch bezeugte Achtung
freundschaftlichen Umgang ermuntere,
ihre Zeit und Kräfte der Sorge für
gemeine Beste zu weihen. Was jeder
soll, ob Geschichte, ob Sprache, ob Staats
bearbeiten, das hange von seiner Neigung ab,
es wird kein Unglück seyn, wenn nicht an je
Ort alles, alles aber aufs beste irgendw
schieht. Ueber was für Punkte dieser St
jeder schreibe, dieß wird von den Zeitumstä
abhangen; diese, also die Bedürfniß des D
niums, wird jeder erfahren, wenn er mit dem

und mit denen lebt, welche die Geschäfte ken-
man ist ohnehin geneigt genug, das zu schrei-
was gerade passend seyn mag. Daß aber solche
ner nicht verrosten, wird erstlich durch ihre
re Kraft (die ich voraussetze), zweitens dadurch
t verhütet, wenn der Fürst sich ein Geschäft
us macht, sie oft zu sehen, und nach ihren
iten zu fragen. Nun, hat einer seine ermü-
e Arbeit vollbracht, oder er bedarf einer Er-
ng oder fremder Beiträge, so wird es den Für-
gewiß nicht ruiniren, jährlich einige tausend
den bei Seite zu legen, seine gelehrten Freunde
paar kleine Reisen machen zu lassen: kommen
de Gelehrte an seinen Hof, so wird er sie ein-
r kennen lehren; durch diese und solche Mittel
Verbindung zwischen den Schriftstellern Deutsch-
s von selber entstehen, und sie werden einen
n Schwung und wahrhaft praktische Richtung
nen. Es fehlt hiezu weder an Geld, noch an
en, zumal wenn nichts überspannt wird: nicht
einen Thucydides, oder Plato, oder Virgi-
unterstütze der Fürst so; sie werden nicht zu
Zeit, nicht überall geboren, und auch schon
bescheidenere Verdienst kann für die Nation
thätig werden; in Gottes großer Haushaltung
allerlei Gefäße, und Fürsten sind eben dafür
sie zu rangiren und brauchbar zu machen. Nicht
sollen diese Männer seyn — wenn sie es nicht
sind — aber genug haben; den Tarif hat je-
Land anders, jeder Charakter hat einen andern
auch dazu sind Fürsten, den allgemeinen Grund-
nach den Personen und Umständen zu modifici-
Die katholische Kirche hat herrliche Fonds,
die Sache des Vaterlands ist gewiß pia causa.
An der Fürst auch eine Schüssel weniger hätte,
vier Kammerherren, oder einen Pavillon we-

niger — sein Ruhm und sein Genuß würden
bei nicht verlieren. Aufs Wollen kömmt's
Eben darum bin ich dafür, daß die, welchen G
Kopf und Herz für solche große Gedanken gegeb
nicht warten, ob, wann und wie andere eine
sellschaft stiften wollen; da wir ja die tägliche Pr
haben, wie schwer auch die Rechtschaffensten für
simpelsten Dinge zu vereinigen sind. Jeder b
daher den Acker, über den ihn die Vorsehung
setzt; sein Beispiel werde Ton, Sporn und G
für die andern, und wenn es nachgeahmt wird,
so wird sich die Verbindung von selbst geben; e
wird ungesehen existiren; unwillkürliche Gleichst
mung der Gemüther wird sie hervorbringen, d
die Zeugen der Wahrheit und die Männer des
terlands werden am kräftigsten zugleich von n
reren Orten ihre Stimme hören lassen. Ich
immer für das, womit man sogleich anfangen k
und wofür ein Mann von Eifer und Genie kei
andern bedarf, den ein zufälliges Band ohne S
pathie an ihn feßle; für die möglichste Frei
und ihre nothwendige Folge die Veredlung
Menschheit.

Vollkommen bin ich übrigens mit Schlosser
Ansehung des Journals einverstanden, und un
schreibe seine Gedanken darüber ohne Rückhalt.
ist überhaupt ein Mann von großem Kopf
Herzen.

Mainz, 3/26 88.

J. Müller.

39.

Mr. Fréderic de Mullinen (de Berne) à Paris.

Mayence 7 Avril 1788.

ous ne saviez pas, mon excellent ami, en rivant votre bonne lettre de Paris, qu'elle riveroit dans un des momens les plus in- ssans de ma vie, où il s'agit de me decider peu de jours, à jamais probablement, entre atrie et l'Allemagne, sans que le tems per- e, que je consulte aucun de mes amis.

chaffhouse vient de me demander une re- e prompte et catégorique, si j'accepterois lace d'archiviste de la république; et plu- s de nos principaux magistrats me font e en même tems qu'ils souhaitent extrê- ent que je la prenne, moins encore elle-même, que parcequ'elle me serviroit remier degré pour les autres emplois et ités, et parcequ'ils ont la bonté de croire cela importeroit à l'état. Que feriez vous place, cher ami! et que ne donnerai-je our le savoir en ce moment! Le *oui* me ra des trois quarts de mon revenu actuel. out sujet de me louer de la confiance dont teur m'a toujours honoré, et de la façon ale, dont j'ai vécu avec le coadjuteur. Il est rien passé dans l'union Germanique, je n'aie été mis au fait. Le livre, que ai écrit, a fait une sensation générale et tageuse. Schaffhouse est une des plus pe- républiques qu'il y ait dans le monde. même, cependant, je ne puis pas m'attendre

à échapper aux jalousies et toutes les vila petites passions, qui sont dans les cours et les villes.

De l'autre côté la voix de la patrie est f en mon cœur. Elle est bien petite cette trie, mais libre cependant, une partie d Suisse, et une partie exposée. L'élec mourra dans peu d'années; le coadjuteur a tre Stadion et d'autres amis du premier mé l'union germanique est une belle idée, qui ne peut avoir la consistence de nos tiques ligues suisses: le bien qu'on opère une république est pour plus d'une générat il ne me semble pas, qu'il y ait dans pays plusieurs hommes de mon age, qui autant étudié la Suisse, et la politique géné Quoiqu'en différens cantons, nous ne so nulle part fort loin les uns des autres; et moi et nos amis pourrons bien facile contribuer à nous rendre la vie agréable, vues et nos intentions patriotiques deveni les et actives dans les gouvernemens où serons placés, et dans ceux dont les mem seront liés avec nous. J'aurai peu d'ar mais ne suis-je pas un homme simple, sans taisies, ni goût de la depense, à qui il ne que des diplomes, des livres et de l'ar Seroit-il digne de celui qui a tant inculq devoir de se sacrifier pour la patrie, de b cer à lui sacrifier quelqu'aisance dont il pas impossible, de se passer! Et ne suis-j habitué à compter sur celui, qui voit bien mon ame que je ne pense pas à moi, mais la plus grande somme de bien que je pou faire. Vous voyez bien, cher Melunes, de côté la balance penche. Je ne dis pas qu'

possible qu'en ces deux ou trois jours il se sente à mon esprit encore quelque côté de chose que je n'aie pas encore si bien senti. que j'aurai une adresse pour vous en Angleterre, vous aurez ma décision, car comme re lettre du 26 Mai ne m'est parvenue hier, je ne sais pas même si celle-ci vous trouva encore.

Quoiqu'il en arrive; il est probable que vers fin d'août je serai encore ici, ou à Aschaffbourg, séjour d'été de la cour, d'ou je puis ir à Mayence, s'il vous étoit impossible d'al- jusques là.

Toutefois veuillez m'écrire et me donner une deux adresses pour vous repondre soit en Angleterre, soit en Hollande. Votre lettre m'a le plus grand plaisir; vous êtes devenu plus r à mon cœur chaque fois que nous nous sommes vus; c'est sur vous que je compte le plus, qui entrez essentiellement dans le plan du heur de ma vie, surtout si je retourne. Nous nous inspirerons la force de supporter les pes de la vie, puisqu'enfin ce sera pour Dieu et la patrie; et que nous en trouverons la récompense l'un dans l'autre... Je ne vous haite que la santé, le reste est en vous.

J'ai composé cent pages pour notre histoire, avec ce que vous avez lù en feuilles seront rimées dans peu. Tout le dernier mois je l'assez misérablement perdu dans des travaux tiques, peut-être nécessaires à quelques ds, mais bien peu satisfaisans pour l'esprit. Zuric m'avoit envoyé Tschachtlan, Louis Edich et Hupli, que je n'ai pu lire encore, ni qu'aucune autre chose; j'étois quelquefois é de regrets de voir le jour s'écouler si peu

utilement. Au reste je me porte bien, et à to
égards j'espère que vous me trouverez tel q
vous me souhaitez. Adieu, mon bon ami.
propos je ne dois pas oublier tout ce que S
dion m'a prié de vous dire d'amical; nous nc
sommes vus assez souvent ces jours ci, et cl
quefois nous parlons de vous; je doute q
vous le trouviez ici, il sera dans ses terres
Bohême ou de Suabe. L'élection de Constar
va être faite, je crois au mois de mai; Stadi
y ira pour huit jours et puis dans l'Appenz
Adieu encore une fois; vive, vale.

P. S. le 10. En relisant votre lettre i
remarqué que vous restiez encore quelq
semaines à Paris; cela m'a engagé à retar
celle-ci de peu de jours, pour vous mander
même tems ma décision finale. Hélas que c
direz vous? je vous conjure par notre ami
de ne pas me laisser ignorer votre sentime
sur ce que je vais vous écrire. Ma détermi-
tion a été fixée, le plus par les discours de
lecteur et du coadjuteur; en voici le sommai
„S'il s'agissoit" m'a dit surtout le dernier, .e
„rendre à votre patrie un service signalé di
„qu'elque affaire décisive, je vous dirois, jr-
„tez. Mais que voulez vous faire à Sch-
„house! Des affaires? Je doute que vous sc z
„fait pour le détail des minuties journalie s,
„et quant aux plus grandes, il est impossi e,
„qu'elles ne rencontrent au moins autant le
„difficultés et de retards dans la confédéra n
„helvétique que dans l'union germanique; e-
„me plus; et le bien que vous pouvez faire ci
„est d'une influence plus étendue; vous po z
„d'ailleurs le faire, sans que personne vas
„fasse à vous-même, le moindre chagrin n

.lieu que cela n'est pas toujours le cas dans vos ,républiques, avec ceux qui ont leur franc- ,parler! Voulez vous achever l'histoire de la ,Suisse; cela n'est pas possible à Schaffhouse ,parceque vous manquerez de la liberté néces- .saire. Ici vous en aurez le loisir, et la par- .faite liberté d'être vrai. Puis vous nous ferez ,quelque chose sur la notre, et vous continue- ,rez de travailler sur les lois de l'empire; l'oc- ,casion s'en présentant nous opérerons le bien ensemble."

Ils ajoutèrent l'un et l'autre des expressions, ue j'omets, et qui prouvent que j'ai eu le bon- eur de mériter leur bonne opinion à un degré minent. Il y a deux portes, par lesquelles je uis rentrer dans ma patrie; celle, dont je vois ue pour à présent il sera difficile que je profite, t l'emploi de chancelier qui peut devenir va- nt tôt ou tard, et qu'il ne tient aussi qu'à oi de prendre. C'est parcequ'il se pourroit ue tel cas arrivât à l'improviste que je serois curieux de savoir votre opinion. Voyant ue je reste ici pour le moment, j'ai repris jà mes occupations: celles de mon devoir, xamen de la constitution de l'empire et de n histoire, plus particulièrement aussi ce qui garde cet état et les divers offices dont son ef est revêtu; celles d'inclination, l'étude ul- rieure et la continuation de l'histoire de la trie (pour laquelle je ne puis que louer extrê- ement, combien je suis soutenu par mes amis Zuric).

Vous aurez entendu comme moi les bruits propositions faites aux Suisses quant à l'union rmanique. Je ne comprends pas ce qui peut avoir fait naître. Pour moi quoique je

pense très avantageusement de l'esprit de l'union germanique, je ne puis absolument me persuader qu'il put convenir à notre nation de prendre part sans nécessité à des mesures de politique étrangère; il faut se faire tant *d'amis* que possible, mais pas de nouveaux *alliés;* ce qui seroit bien plus essentiel, c'est qu'on songeat dans la Suisse à reveiller l'energie de notre propre union, celle du caractère national, et des mesures de defense adaptées aux armes de nos jours: c'est ce que, qui que se soit, ne trouvera mauvais, et qui nous sera également utile dans toutes les situations quelconques. Nous parlerons *patrie* quand vous viendrez ici; et puis *amitié*, qui est ce qu'un homme de bien a de plus cher après la patrie. Adieu, mon bon et excellent ami; mon cœur est à vous.

94.

An Ebendenſelben.

Aschaffenbourg 14 Sept. 1788.

Il m'est plus doux, mon cher Melunes, de penser à vous que d'entendre le concert. Il avoit si longtems que je n'ai pas été aussi heureux que ces quatre jours. Tout l'espoir du plus beau bonheur de ma vie est dans l'idée, de ceux que nous passerons encore ensemble, unis par l'amour de la patrie et l'étude de ses antiques héros. Vivez seulement mon ami, et que les ennuis, le spectacle journalier du rélachement, de l'indifférence, et de l'insensibilité ne vous découragent jamais. Cherchez dans le passé des ressources contre le présent, et votre recompense en vous même et dans l'avenir. Employez ce

7 ans*) à recueillir et à écrire des choses dignes
i être lues; puis j'espère que l'occasion s'en pré-
sentera d'en faire qui soient dignes d'êtres écri-
es. Je vous demande en grace, de rester tou-
ours mon ami; vous voyez que le but de ma
ie n'est autre que de la remplir de travaux
lignes de vous et de moi; que je vous aime
endrement, pour ce qui est en vous seulement,
t non pour aucune chose, dont le hasard vous
it orné; à peine quand je serai une fois auprès
le vous, j'oserois vous demander la lecture de
os recueils, pour qu'il ne paroisse pas, que
y aie du moins l'intérêt d'un historien; mais
e sais que vous les avez faits pour l'utilité de
a patrie, à la quelle tout ce que j'ai est consa-
ré aussi.

Conservons notre façon de penser; si jamais
esprit d'une petite ville, la retrécissoit en
oi, veuillez me rappeller à moi-même; com-
ie je le ferai aussi, si jamais je m'appercevois
ue Berne vous fit oublier la Suisse ou l'aristo-
atie les intérêts et les droits du peuple,
u ce siècle enervé les meilleures générations,
ui ont été, et qu'on doit faire renaître. Plan-
z l'esprit public dans les cœurs de vos amis;
ez le courage, d'en recommander les maximes
les usages à gens, qui n'en sentent pas le
ix, et qui ignorent la vraie gloire des Suisses.
réparez vous vous-même à la soutenir efficace-
ent un jour dans les conseils: c'est pourquoi
vous ai conseillé de ne pas négliger les an-
ens, qui ont été si fort pénétrés de cet esprit,

*) L'époque vraisemblable de l'élection de Mr. de Melunes au Conseil souverain de Berne.

et qui l'ont temoigné en des discours si éloquens; tâchez de vous emparer des foudres de Demosthène, votre patrie moins corrompue vous écoutera, mieux que lui la sienne. Vous avez pour cela tout ce qu'il faut:

Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo,

et ce qui part du cœur, passe au cœur. Ce que je désire aussi, c'est que vous lisiez les grands auteurs qui ont traité de l'art militaire; surtout le maréchal de Saxe et tout ce qui là dessus est sorti de la plume de feu le roi Frédéric II; de même que les mémoires des plus excellens généraux; en accommodant ces leçons dans votre esprit, à notre pays et à nos gens: car le tems viendra, ou le verbiage superficiel d'officiers qui ne connaissent que la parade en imposera aux plus habiles sénateurs, qui jamais n'ont exercé leur excellent sens sur de telles matières. Je trouve que c'est un des plus grands services à rendre à la patrie, que de se faire des maximes sur tous les points concernans sa défense, d'en avoir l'esprit rempli quand on fait des courses, et de préparer en silence de systèmes simples, sensés, ou il n'y ait que de l'essentiel, et qui soient appropriés aux gens et aux lieux, et cela pour les momens où tous ceux qui n'ont rien prévu, perdront la tête, et ne sauront que dire.

Je crois que vous feriez très bien, si, de même que vous avez des livres d'extraits pour nos chers diplomes, vous en faisiez un, pour y mettre vos *réflexions* sur les plus célèbres traités de politique, d'économie publique etc.; en lisant ces derniers toujours avec l'esprit d'u

Suisse; car ce qui est une séduction dangereuse pour nous, c'est que souvent nous ne pensons pas assez à la différente nature de nos gouvernemens avec des monarchies, et de la républ. helvétique avec les républiques maritimes: c'est ce qui fait préférer les moyens de gagner le plus aux arts plus convenables à des républicains. En général c'est la source de maximes étrangères, qui insensiblement prennent pied chez nous. L'habitude d'écrire ses réflexions *en peu de mots*, sera un exercice admirable pour votre esprit, qui le développera bien plus que les lectures même, et il arrivera qu'en entrant dans les affaires, rien ne vous sera étranger, vous aurez des maximes sur tout, et vous aurez déjà considéré *tous les côtés de chaque chose*. Au reste je vous conjure par la patrie et par notre amitié de ne jamais permettre à des idées sombres ou à une sorte de *despondences* de gagner sur votre bonne humeur; tâchez même de vous égager; cela donne de la vigueur au corps et à l'ame. *Faites votre devoir et laissez faire aux dieux;* c'est ma devise. Au bout du compte nous sommes ici pour nous développer en agissant; nous agissons aussi tous deux, et c'est même notre plus grand plaisir; ne laissons donc pas les choses extérieures prendre sur notre tranquillité; le succès de nos vœux, de nos efforts depend de Dieu, dont la main a été si visible dans l'enchainement des circonstances, qui ont rendu et conservé notre patrie libre; et même dans la direction de notre propre vie.

Si à Schaffhouse on vous demande, si je parois décidé d'accepter la place que vous savez, dites que vous le *croyez*. Autant que l'homme peut augurer de l'avenir, je crois en

effet que je ferai bien; on trouvera cependant l'échange mal calculé. Je n'ai pas besoin de vous dire mes raisons, votre cœur vous les dira.

Adieu, mon cher et bon ami; j'ai le cœur trop serré en ce moment, pour vous dire assez tous mes vœux et toute mon amitié. Soyez heureux et aimez moi.

95.

An den Herrn Geh. Rath Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, den 10 Mai 1788.

Ich schreibe Ihnen als einem edeln und weisen patriotischen Freund, liebster Jacobi, um einen Ritterdienst, wenn Sie mir den leisten können. Die Liebe des gemeinen Besten hat mich bewogen, eine Schrift aufzusetzen *), die nicht größer, als die Reisen der Päpste, aber vielsagend ist, über das Gute, welches die Union stiften könnte, und — versäumt. Nun aber ist mir in meiner Lage sehr daran gelegen, daß niemand wisse, sie sey von mir: daß es wenigstens niemand beweisen könne. Wäre Ihnen möglich, theuerster Freund, Mittel zu finden, wie sie gedruckt und in Umlauf gebracht werden könnte, ohne daß auf mich Vermuthung fiele oder ich die Hand dabei hätte? Das ja oder nein sey'n Sie so gütig, mir nächstens zu schreiben. Der Kurfürst hat mich zum wirklichen Geheimen Legationsrath gemacht, welches ich wegen der Adresse sage, damit Ihre Briefe nicht in unrecht

*) Deutschlands Erwartungen von dem Fürstenbund

Hände fallen. Forster, der Sohn, ist Bibliothe-
arius geworden. Professor Vogt von hier hat ein
Buch geschrieben, das Sie lesen sollen: die euro-
päische Republik. So taget es doch nach und nach
überall.

Schön der Hohn, gesprochen im April des deut-
schen Museums unsers guten Lavaters Feinden!

Ihr ꝛc.

96.

Herrn G. R. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 15 Mai 1788.

Herzlichen Dank. Der Bl. 4, S. 2, Lin. 2 *)
enannte, hat es, allein mit mir, gelesen (das
Motto auf dem Titel ist aus einem Brief seines
Bruders F. an mich. Der F. weiß aber nichts
on dem Buch), und für gut und nützlich gehal-
en, daß es erscheine. Ist etwas darin von Lan-
esart, herrlich, daß Sie es auswischen wollen!
Ueberhaupt gebe ich Ihnen alle volle Gewalt und
Macht; selbst, wenn Sie für besser hielten, daß es
ar nicht herauskäme. Ich habe es geschrieben,
weil es nöthig schien, und könnte das warum
:der Stelle sagen, wenn kurzweilig wäre, alles
u sagen. Zum Abschreiben fehlte die Muße, und
h weiß aus der Erfahrung, daß Menage recht
at: je schlechter die Schrift, je weniger Druckfeh-
er; denn so geben sich die Leute mehr Mühe.

Die zweite Ausgabe des Fürstenbundes hätte
icht bedurft als vermehrte zu erscheinen, da

*) Des Manuscripts von „Deutschlands Erwartun-
gen." ꝛc.

ich nur wenige unbeträchtliche Noten beigefüg die wahre Fortsetzung ist dieſe. Was sollte i jener auch hinzusetzen? loben, daß nichts Loben werthes geschah?

Vom dritten Theil der Schweizer-Geſchich habe ich nun 288 S. gedruckt vor mir, noch a Bogen liegen unter der Presse, die Vorrede sen ich heute. Nun wird es wohl in ein paar Woch erscheinen.

Mit Freuden etwas ins Museum; wenn S mir nur wüßten Zeit dazu zu verschaffen! Al ein Tag drängt so den andern hin, ohne daß nur das unmittelbar vor mir Liegende gehörig sorgen könnte. Daher ich z. B. schon seit me als drei Monaten von der Stadt Zürich eini Manuscripte vor mir habe, deren ich noch ni die Hälfte gelesen u. s. f. Indessen kann es Stunden und Anlässe wohl geben.

Hat Schloſſer Ihnen seine Gedanken üb Herders Akademie mitgetheilt; oder wissen Sie v der Sache nicht? Auch ich habe Einiges darüb commentirt. Nun, z. B. dieserlei Sachen, denen, ich wenigstens, keine Staats-Geheimnisse sehen weiß, könnten gar gut ins Museum komme

Dazu habe ich einen Jacobi, daß er mich warn wenn ich je die Stiege hinauf stolperte; de gemeiniglich fällt man nicht auf einmal.

Der Buchhändler Unger in Berlin hat durch H ausgabe der Anekdoten von Friedrich 20,000 Rth gewonnen, und baut sich ein Haus. Nicolai h mir die seinen geschickt: bekannte Sachen gedeh commentirt, epilogisirt; und doch wird's aufgeka werden, der Namen wegen.

Adieu. Mit Herz und Geist der Ihrige.

97.

Mr. le Baron *Ulysses de Salis-Marschlins*, à Marschlins.

Mayence ce 6 Jun. 1788.

J'ai lû avec la plus grande attention, Monsieur et très cher ami! les pièces incluses dans votre dernière; j'en suis pénétré de la haute importance; voyez ce que j'ai dit dans le livre dont vous avez la bonté de me demander encore quelques exemplaires, à la p. 172; combinant diverses circonstances, les soupçons dont vous faites mention, me paroissent très probables. Il n'y a point de ressource à moins de tenir ferme, il n'y a rien à craindre aussi en tenant ferme. Comme devant le tribunal où se plaident pareils procès, le patronage peut plus que le bon droit, mon avis est qu'en cas de besoin la partie s'adresse à la fois en deux ou trois endroits: je suis sûr que bientôt elle aura lieu d'être convaincue qu'elle a des amis qui s'intéresseront vivement dans sa cause, et qu'elle sera sauvée pour long-tems. Je vous prie, pour moi-même et peut être pour le bien de la chose, de vouloir me tenir au fait de tout ce qui arrive, et de m'envoyer les pièces s'il en paroît. Comptez que j'y prends un vif intérêt et que je ne négligerai aucune occasion de dire ou faire ce qui peut servir.

Je m'attends à chaque moment de recevoir les dernières feuilles du 3me vol. de mon histoire; je vous l'enverrai aussitôt; j'ai maintenant beaucoup plus de plaisir à faire ce livre depuis que je sais que vous le lisez; car je ne crois

pas que, qui que ce soit, l'ait mieux lû; vo entrez dans l'esprit de la chose. Mon systè politique pour la *Suisse* est le plus simple, moins blamable du monde: je voudrois qu'e demeurât toujours étrangère à des querelles q le lui sont; mais qu'elle fût plus forte en el même; moins par des trésors (avec un cou de millions on ne feroit pas long-tems la guer moins par quelque nouveau système de tactiq étrangère (la notre devroit être nationale, ad tée au pays et à la nature des guerres déf sives), qu'au contraire par l'habitude de fai tous les sacrifices à la chose publique, par *courage et la foi.* Cette force morale n'al meroit guères nos voisins, mais il est certa aussi que nos voisins ne nous allarmeroient pas. Quand tout seroit perdu, nous retrouverions a liberté dans les asiles, qui lui ont été ouv au-delà de *l'Atlantique: Jupiter illa piae secr littora genti;* car les vauriens resteroient au p s, asservis. Les nations ne perdent guères la liberté avant de cesser d'en être dignes.

J'ai eu un bien grand plaisir de voir que je ne me suis pas trompé en croyant que nos sympathisons sur l'objet qui à beaucoup de me tient le plus à cœur. Cela est si rare du moins dans les pays et les sociétés où j'ai le us vécu. Je suis persuadé aussi que c'est une es grandes causes de la décadence morale et po litique des hommes. Je le sens en moi-mê e: je vis dans une cour dont le système politiqu est presque nécessairement sujet à des vicissitu s: on prétend que je suis dévoué à la cour d'r. (quoique cela soit faux de toute fausseté je n'en ai jamais reçu la moindre grace, e je serois autant pour toute autre, quand on me

voir que ses mesures sont meilleures pour
ien général); il y a des gens qui sont jaloux
moi, et beaucoup qui me veulent du mal
cequ'ils ne me connoissent point du tout;
auroit de quoi passer la vie dans les inquié-
es, et de quoi faire descendre un homme
s tout le vil jeu des intrigues. Pour moi je
plis les ordres qu'on me donne, puis je com-
tranquillement l'histoire de la *Suisse*, par-
ue je sais que ce ne sont pas les rois et les
ions qui gouvernent le monde ni de qui
end mon sort. Or je sens que sans cette
iance, je serois moins heureux et moins
nête-homme. Les beaux-esprits de *Genève*
at toujours disputé la providence particu-
; et moi j'ai toujours trouvé que leurs
onnemens étoient le rebours de la bonne
osophie: comme si Dieu pouvoit veiller sur
emble et négliger les parties: mais ils en
un roi de *France*, qui ne peut pas entrer
les détails sans s'y perdre.

ous aurez vû l'ouvrage de *Necker* sur l'im-
ance etc. *). Pour de certaines gens je
bien aise qu'il existe, mais il m'a extrême-
t ennuyé par sa sécheresse; il me paroît
onnoître que très-imparfaitement ce dont il
; et puis *connoître* ne suffit pas.

'électeur m'a créé Conseiller intime des
tions. La place que j'avois jusqu'ici a été
née à *Forster*, le fils, qui a fait le tour du
de.

es archevêques ne veulent plus souffrir le

---

*) Sur l'importance des opinions religieuses.

nonce de *Munich*, ni l'électeur de *Cologne* à lui de ce nom.

Je lis un catalogue de 50,000 volumes, je note sous une 30ne de titres tous les livres qui ont rapport aux objets dont je m'occupe ou dont il y a apparence que je m'occuperai. —

Soyez sûr de mon tendre et respectueux attachement pour toute notre vie: puisse-t-il que nous aimons et qui nous a bien plus aimés rendre notre liaison aussi fructueuse en bonnes choses qu'elle l'est déjà pour moi dans le plaisir le plus vif et le plus pur. Je suis à vous

98.

An den Herrn Geh. R. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 26 Jun. 17.

Ich sage Ihnen tausend Dank, mein lieber Freund! Vor mehrern Tagen schon hätten Sie den empfangen, wenn ich nicht mit dem Kurfürsten zu Coblenz und zu Bonn, besonders aber auf der Amtsvisitation zu Lahnstein gewesen wäre, wo ich Arme und Bedrängte hören, mitunter auch alte vermoderte Briefe hervorsuchen mußte.

Auch für Ihre Verbesserungen meiner Nachlässigkeiten empfangen Sie meinen Dank; das Ganze hat viel dadurch gewonnen.

Nur über ein paar Stellen bin ich in einem Zweifel: S. 5 lin. ult. seq. pag. Man sieht nicht so deutlich, warum die Coadjutorie gemacht worden; in der That, weil man arbeiten lassen und aber das Gebäude zuvor Consistenz haben mußte. Dieses vermeinte ich ausgedrückt zu haben.

ag. 13 lin. 8. „Union correspondirender
ist freilich nicht ein so deutscher, aber der
Verbindung in allen Acten und Geschichten
thümlicher Name, unter dem sie jedermann
kennt. Daher auch so in der Darstellung
ürstenbundes pag. 290 seq.
ag. 54. lin. 1. hatte ich darum geschrieben,
rten Fürstenhöfe;" weil eben das das Uebel
daß im Reich die Kurhöfe oft manches
wollen ohne Communication mit den Für-
höfen; und es könnte seyn, daß gerade dieß-
es auch der Fall gewesen wäre.

Diese unbedeutenden Reflexionen vermindern
Gefühl nicht, wie viel diese Schrift Ihrem Ge-
ick, Ihrer Feile zu danken hat.

ch kann Ihnen unmöglich genugsam ausdrü-
, wie sehr ich Ihnen für alle die freundschaft-
Mühe mich verbunden fühle. Nur habe ich
n Gewissensscrupel: ob ich nicht gar mit an
m Kopfweh schuldig seyn möchte?

uf Ihr Wort las ich Büschings Buch (über
rich), und mit größtem Vergnügen; es ist
er That über alle Erwartung merkwürdig.
nermann über Friedrich ist freilich auch merk-
ig; was ist's nicht, was von sehenden Augen
m bemerkt worden. Aber möchte doch der
asser über dem Helden, seiner Privatverhält-
, des Neides, der Journalisten — vergessen
a; und nicht glauben, daß Ehren zu seinem
th etwas thun.
Sturz (er soll es seyn) über die Staatsverän-
ng in Dänemark, 1772, ist trefflich.

Mit ganzem Herzen, liebster Freund,

Ihr

J. M.

99.

A Mr. le Baron *Ulysses de Salis-Marschlins.*

Aschaffenbourg, ce 9 Juill. 178[illegible]

Mr. N. m'a communiqué les pièces de X... il y a dans le No. 3. une flatterie que j'ai trou[illegible] un peu forte pour un compliment... Il f[illegible] sans doute le ton modeste qui convient aux [illegible]-tits, mais qu'il soit réuni au ton determin[illegible] noble qui convient au bon droit. C'est le moyen d'intéresser.

Le grand-pensionnaire *de Wytt* avoit e[illegible] excellente maxime, que lorsqu'une foible r[illegible]-blique cède d'un pas, là où elle est en dr[illegible], elle est perdue.

J'ai fait une course à la suite de l'électeur à *Coblence* et *Bonn* où il a vû ses deux [illegible]-frères électeurs ecclesiastiques. Il y aura [illegible] levée de boucliers contre le pape, qu'il [illegible]st attirée gratuitement, en accordant une déci[illegible]-tion sur le clergé de *Bavière* et du *Palat[illegible]* à l'electeur qui veut enrichir ses bâtards [illegible]t en se servant pour cela du nonce de *Mu[illegible]*, dont l'existence a déjà été déclarée illégale [illegible]r le conseil aulique de l'empire. Cela pour[illegible]it finir par lui couter les restes de son auto[illegible]é. J'aurois voulu qu'on restat uni, mais il y a [illegible]es gens qu'on ne peut sauver en dépit d'eux-mê[illegible]s.

C'est bien aussi mon idée que les Suisses [illegible]e doivent point du tout considérer la *Rhétie* [illegible]-me un ouvrage avancé qui pourroit être a[illegible]-donné; au contraire de tout unir, de tout [illegible]-serrer de plus en plus. Mais le danger [illegible]-

n peut seul opérer ce salutaire effet; à son
roche, on se range *in orbem*, faisant front
out côté; les bœufs, et les soldats de *Jules*
ar ont à cet égard le même instinct; j'espère
les S. ne seront pas plus bêtes.
Que dites-vous des progrès de l'esprit de li-
té chez nos voisins? J'aime tout ce qui peut
lre de l'énergie à cette nation humaine et
able, qui sera toujours la première quand
saura le vouloir.
Je suis forcé de finir. Le lieu d'où je vous
s, est le séjour de la cour, d'ici en octobre;
méchante petite ville avec un majestueux
eau, élegamment meublé, et entouré de très
s plantations, qui se perdent dans les bois
spessart. Je mène la vie d'un reclus, hors
ures environ qu'il faut donner à la cour.
s des manuscrits *helvétiques* et d'autres sur
capitulations des empereurs, hors les di-
ches que j'ai coutume de donner à quelque-
e de mieux, que vous savez. *A Dieu*
t là plus belle salutation quand on y pense);
z-moi comme je vous aime, et puisse-t-il
lter beaucoup de bien de ce que le bon
re nous a rapproché l'un de l'autre. Je
à vous.

120.

An Herrn G. H. Jacobi in Düsseldorf.

Aschaffenburg, 11 Jun. 1788.

— — Die hiesigen Staatsmänner sind über-
, daß niemand anders die Erwartungen
schlands geschrieben habe, als der Coadjutor.
ber lachen wir oft. Die Leute wissen nicht,

wie sie daran sind mit dem Buch, die, welc
κατα προσωπον*) reden, wissen nicht, ob sie's l
ben oder tadeln sollen; es ist ein wahrhafter Spa

Nicolai schickt mir seine Erklärung über Il
minatismus. Ich muß durchaus den Stark lese
um die Sachen beurtheilen zu können. Uebrige
war ich gerade so weit im Illuminatismus, n
er von sich sagt, und eben so unthätig, aus M
trauen; ich fürchtete politischen Mißbrauch, u
war für Kosmopolitismus zu patriotisch.

Es ist so warm, daß man erliegt; doch fül
ich mit aller Energie meine herzliche Liebe
Ihnen. —

J. M.

101.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin

Aschaffenburg, 11 Jul. 1788

— Im Illuminatenorden sind sie aus ganz d
selben Ursachen gerade so weit gekommen und
unthätig gewesen, wie ich. 1782 las ich e
ersten Grade, 1786 das folgende bis zum Prie
grad inclus. Begierde, solche Gesellschaften ken
zu lernen, der Gedanke, daß Nutzen bei geg
wärtiger Lage der politischen und allgemeinen
ralischen Gesellschaft allenfalls hiedurch gesti
werden könnte, verehrungswürdige Namen, d
das gutgemeinte Warme und Edle der mir mi
theilten Schriften, reizte mich. Auf der ant
Seite wurde ich unwiderstehlich zurückgehalten d
die Abneigung, mich in etwas einzulassen, wo

*) Nach dem Ansehen der Person.

die Directoren nicht kennen, und nicht wissen
lte, wohin es führen möchte. Der erste Anwer-
: bestärkte mich in dem festen Vorsatz, mich nie
zulassen; denn da er mich sehr schlecht kannte,
nnte er mir mächtige Mitglieder, und
n von diesen fürchtete ich, daß die guten Leute
hl, ohne es zu wissen, gemißbraucht werden
nten. Hienächst mißfielen mir die schallenden
rasen von Kosmopolitismus, weil ich alle-
t besonders auf Patriotismus, halte, und
r besser scheint, jeder wirke so gut möglich auf
ner Stelle. Endlich hatte ich die Zeit nicht,
che Correspondenzen, Bildungen junger Leute
dgl. zu besorgen. So blieb es denn bei meinem
rschwiegenheitsrevers, vieler Achtung und Liebe
einige wohlgesinnte Männer, die ich hatte
nen lernen, und weiter that, schrieb, re-
te ich nie das Allergeringste zum Behuf,
h, so viel ich mich besinne, wider die Sache.
würde mir so wenig, als Sie, einen Scrupel
chen, alle denkbaren geheimen Gesellschaften so
it zu kennen.

Das gestehe ich, daß die, wohl gewiß ohne Ihr
rschulden erregte, Jesuitenjagd (Sie wissen,
dergleichen Bemerkungen von Plattfüßen ge-
ßbraucht werden) auch mir ein paarmal lästig
r. Ich habe niemals mit irgend einem, den
als öffentlich gewesenen oder heimlich aggregir-
Jesuiten kannte, irgend Briefwechsel unter-
ten, nie die entfernteste Verbindung mit ihnen
abt. Als ich nach Mainz kam, bemühete ich
h, die dasige Lage der Sachen zu kennen, habe
r auf den Kurfürsten oder den Hof bisher
t den geringsten jesuitischen Einfluß bemerken
nen; die (Mainzer-) Monatsschrift wird nicht
sen; was bisweilen einiges Aufsehen macht,

betrifft die gegenwärtigen Streitigkeiten der de
schen Erzbischöfe mit dem Papst. Ein Jahr n
meinem Dortseyn half ich in der Coadjutorie-W
mitarbeiten; da ich das Geheimniß von allen
wußt, und vollkommenes Zutrauen der vorneh
sten Interessenten besaß, rieth Herr von St—
mein sehr genauer Freund, mich nach Rom
schicken, 1) weil hiedurch unnöthig wurde, v
aufzuschreiben, 2) weil man sich vollkommen auf m
verließ; und es in der That eine mehr politi
als kirchliche Operation gewesen. Bei meiner
rückkunft vernahm ich eine ganze Historie,
vor meiner Abreise (welche Nachmittags um 1
beschlossen und Abends geschah) zuerst ein Cons
bulum von Exjesuiten gewesen, vor welchem
mich feierlich verpflichtet haben sollte, die Inte
sen des Ordens wohl zu besorgen. Sie kön
sich vorstellen, daß Herr von St. und ich darü
lachten. Im August erlaubte mir der Kurf
eine Reise in die Schweiz; auch durchzog ich
XIII Orte und (zwei ausgenommen) auch die
gewandten. Wie erstaunte ich, als mir der
Reich schrieb, ich werde in den gelehrten Zeit
gen für katholisch ausgegeben, und als ich erf
die Gothaische Kinderzeitung berichte, ich lebe
Rom aus einem kurfürstlichen Gnadengehalt.
ist wahr, daß dieses bei mir einige Anwandlun
des Unwillens erregte. Indessen ist ganz
wenn verständige Leute den geheimen Gang m
würdiger Verbindungen beobachten; man muß
nur so weit nicht bringen, daß die unschuldig
Handlungen eines ehrlichen Mannes verstellt
den und alles Vertrauen in der Gesellschaft ge
wird.

Da ich vernommen, daß auch über meine
ligionsgesinnungen der das und dieser

nt, so will ich doch auch sagen, was daran
Sie wissen, wie ich in der ersten Jugend
te, wie oft Sie mein Feuer zu mäßigen ge-
t; Sie erinnern sich jener Recension, die dem
orbenen Sak und Herrn Spalding — sem-
t casser les vitres. Gar nicht, wie man ge-
et, eine Krankheit (noch nie hab' ich eine
ten), sondern mehr Geschichtstudium, Erfah-
und Beobachtungen haben mich überzeugt,
eine positive Religion wahrlich nothwendig ist;
re Kenntniß der orientalischen Sachen machte
zum bessern Leser der alten, nähere Kennt-
gewisser damaligen Systeme, zumal auch des
rgenlandes, zum bessern Beurtheiler (meine
enigstens) des neuen Testaments. Zugleich
ch unter meinem Volk die Religion mit äu-
er Gefahr der Republik (Eid und Sitten!)
n, und wünschte sie zu erhalten. In Beur-
ung einzelner Dogmen habe ich mich nie ein-
sen, und glaube auch, hierin klüglich zu thun,
ich sonst über außerwesentlichen Punkten der
otsache Nachtheil bringen könnte. Ueberhaupt
ich die Schultheologen (einen großen Theil
lben wenigstens) für die ärgsten Feinde des
stenthums. Von besondern Meinungen habe
lten oder nie Notiz genommen, bin auch
weniger, als in irgend einer religiösen
indung. Hierin lasse ich alle Welt ihre Wege
eln und gehe meinen. Sie und ich, wir sind
en Hauptsachen gewiß einig; sind wir (ich
dieß nicht wissen) in Nebenbestimmungen
ieden, so stimmen wir gewiß überein in der
der Wahrheit und Freiheit, worauf es ja
hmlich ankömmt. —

102.

An Herrn GR. Jacobi in Düsseldorf

Aschaffenburg, 21 Jul. 1788

— Ich danke Ihnen für Starks Buch*) das ich mit ungemeinem Interesse lesen werde; schon im Perlustriren hat mich das Anziehende, Mannichfaltige und oft Beredte des Inhalts und Vortrages frappirt. Hievon in 14 Tagen.

Fürstenbergs „ungeladene Pistole" **) ist den Kurfürsten und den Coadjutor sehr belustigt.

Gleichen ist ganz ein herrlicher Kopf, den ich so hochachte, als liebe; machen Sie doch, daß er im September wieder hieher kömmt und ich alsdann ihn genießen könne. Ich war in den ersten Tagen des hiesigen Aufenthaltes zu wenig mein, um dieses Vergnügens frei zu genießen. Schreiben Sie mir weiter von ihm.

Nun sagt man, die Erwartungen seien gewiß von Friedrich Karl von Moser (weil die Bibel darin vorkömmt). Zu Regensburg werden sie sous le manteau verkauft (aus Furcht von hiesigen Krähen).

Sehr verlangt mich, Sie auch wieder zu sehen: in diesem Jahr aber wird es wohl nicht seyn können. Wenn der Fürst von Constanz stirbt so bekomme ich das Heimweh; denn aus allen Gemüthsstimmungen sehe ich, daß Dalberg für die katholische, ja auch übrige Schweiz unglaublich viel wirken kann, wenn er es darnach anfängt.

---

*) J. Aug. Stark über Krypto-Katholicismus, Proselytenmacherei, Jesuitismus ꝛc.

**) Womit er den Fürstenbund verglich.

daß ich da nicht mit bei seyn sollte!! Kömmt
, kömmt Rath.
Ich lese alte Chroniken: mit Entzücken, in Be-
tung der damaligen Kraft; es ist mir oft,
eine andere Welt. Adieu, th. Fr.

103.

An N.

Mainz, 1788.

Die Erwartungen Deutschlands vom
stenbund scheinen einigen voll Edelsinns,
also von Dalberg, dem Coadjutor; andere
erkten, daß die Bibel darin angeführt wird,
thut ja niemand mehr, als Friedrich Karl
Moser; denen, welchen sie ganz zum Besten
Union geschrieben däuchten, schienen sie von
n Fürsten zu kommen, welcher besonders eif-
ür diese gearbeitet hat, und von einem sei-
Freunde; andere sehen darin bittern Haß,
lich zubereiteten Untergang, sie mußten also
ns von Gemmingen seyn, oder einer Crea-
des bösen Wiener Hofes. Ehrliche Schildbür-
iefen zusamen, als brenne die vielthürmige
derburg, die durch den Zauber ihres bloßen
yns alle politischen Ungeheuer petrificirt ha-
sollte. Von Regensburg aus, als wenn das
e Nest dort ausgestochen worden wäre, krächz-
Krähen ganz erbärmlich. *) Der Verfasser
einigen ein Herostratus, andern weise und
otisch, und die, welche von der innern Ge-

*) S. Meine Gedanken über die Schrift: D. F.
om F. B. 1788; und schriftliche Relationen.

schichte der letzten Zeiten gar nichts wußten, ne
ten ihn einen uneingeweihten gutmüthigen
vatmann.

Noch hält er es nicht für nöthig, seinen Z
u sagen, doch sieht er so viel, daß er ihn
erreichen wird.

Nur warnt er die, welche glauben, zu w
und nichts wissen, welche meinen, er trä
da er doch gesehen, welche wähnen, sie di
wohl, und thun den größten Undienst —
nicht zu nöthigen, daß er hervortrete, das Gem
ganz darstelle, und sage: die sind es!
hier bin ich!

104.

An den Herrn GR. Jacobi in Düssel

Aschaffenburg, 4 Aug. 178

Ich war zu Schlangenbad und auch seith
schweren zeitfassenden Geschäften.

Ihre Antwort ist anfangs allerdings ei
nig bitter, aber nicht mit Unrecht nach dem,
eben auch in dem überschickten Buch Ihnen g
worden. Trefflich unterscheiden Sie Stark
die Sache. Hievon das Mehrere, wenn ich
durch habe. Ich war geneigt und bin es
alles, was Sie hierüber sagen, zu unterschr
Es ist überhaupt ein elendes, heilloses, ze
bendes und schädliches Gejäge, das Biester
gegen verborgene Gesinnungen erregt habe
werden Bücher veranlaßt, so dick als Livius,
unerweisliche Anklagen; und offenbar wird
Entfernung der Religionsparteien bewirkt,
die Zeit einander genähert hatte. Wenn L
von den Illuminaten, oder Andern, Verbi

er das Christenthum vermuthet, so ist auch unnöthig anzunehmen, er habe auf glücklichen folg gerechnet; dieses konnte er als Christ un- glich; der Verheißungen wegen. Daß es aber Willen gefehlt, wird Nicolai, wenn er redlich , wohl schwerlich läugnen. Ich mache unsern ilosophen keinen Vorwurf hierüber, sie mochten er Einsicht gemäß handeln; ich selbst habe in inem Leben auch einmal ihnen ähnlich gedacht. er Lavatern ist's doch nicht übel zu nehmen, keinem, der die Religion für die Menschheit htig glaubt, und liebt; man sah sie sinken, te den großentheils durch die Allgemeine deutsche bliothek angestimmten Ton immer öffentlicher d gemeiner; vernahm den Ruf der Illuminaten, er engen Verbrüderung, ihrer den angenomme- n Religionsbegriffen doch einmal nicht gemäßen nkungsart, ihres Feuers ꝛc.; nun mochte ein chsenring oder ein anderer gar leicht selbst An- geben, die Verbindung der Nichtchristen for- ller, ausgebreiteter und schon wirksamer zu uben. Gewiß habe selbst ich schon oft das umphirende Hohelied auf den gefallenen Chri- nglauben anstimmen hören. War dem feurigen ater, so viel nicht genug, um zu excitiren? d nun schreien sie, weil er den juristischen Be- s freilich nicht führen kann. Das muß doch hrhaftig jedem Vernünftigen widerlich werden; r die Katzbalgereien, die diese Leute veranlas- , wird aller Fortgang der Wahrheit versäumt. s kann herauskommen, der Menschheit Er- nschtes! Mich erbittert der Anblick dieses wesens; Satyre scheint mir das beste Gegen- ttel; die Lauge Liscovs; oder der leichte Scherz nach dem Tod Ludwigs XIV auch die Janse- ten zum Schweigen brachte.

An Ihrer Stelle (um auf die zwei Fragen z kommen) 1) hätte ich geantwortet, weil ich Bri fen immer antworte; 2) vielleicht nur eine Sei voll hohen dédain, und hinfort nie wiede Indeß ist's auch so gut.

Leuchsenring scheint mir ein Erzphantast. I erinnere mich immer, wie schön er mich unterri tete, wasmaßen zu Cyri Zeit eine spéculati de finance veranlaßt habe, Palästina zu bevi kern; wie man den Juden, einem Volk von g stern, weiß gemacht, sie haben einen Moses u ein tausend Jahr altes Gesetz; wie nachmals n Romulus ein David, nach Numa Salomo gedich worden; wie alles durch geheime Gesellschaften g gangen, das Christenthum ursprünglich eine V menanstalt gewesen ꝛc. ꝛc.

Mögen sie reden und wähnen, wir wollen gla ben und thun. Der Ihrige.

J. M.

105.

An Herrn GR. Jacobi in Düsseldorf.

Aschaffenburg, 16 Aug. 1788.

Ja freilich habe ich Seuthes*) gelesen, u mit Entzücken, so daß ich dem Verfasser im Dra meines Gefühls geschrieben, ohne sonst mit il zu correspondiren.

Ich war diese Tage äußerst beschäftiget, so d ich von Stark den 2ten Theil noch nicht vollend Er stellt das Grundlose wohl hin, aber freil ist's entsetzlich, in welchem Schwall von Wort

*) Von Schlosser.

Goldkörner ersäuft sind. Daher wird entstehen, nur sehr wenige (aus Zeitmangel) ihn durch-n, wenigere kritisch lesen werden. Zum zwei- hat er den Fehler, Facta nicht mit Präcision, rhaupt nicht genug, zu erzählen. Doch hier- r will ich nicht voreilig urtheilen. Drittens, so wohl angebracht ich die Geißel der Luciani- n Satyre halte, so wenig behagen mir die impfwörter, die ihm wohl seine Empfindung edrungen haben mag, die aber niemand für einnehmen, ja im Gegentheil. Weit anders doch wahrlich stark, unsers Lavaters Re- nschaft. Entscheidender schreibe ich Ihnen, nn ich alles gelesen. Die Recension in der Allg. tschen Bibl. benutzt die schwachen Seiten, welche gegeben, und eben durch solche Dinge wird das ge vom Gegenstand verrückt.

Lieber Seuthes, als die Berliner Monatschrift Stark; denn der ist für den Menschen, der d bleiben. Von dieser Jägerei aber nur der a aufstehende Pascal.

Diesen Abend lese ich die zwei Schriften; ich ke Ihnen sehr dafür; beim Durchlesen gefällt die Schnurre wohl. Schlosser aber ist ein liser, ein wahrhaft Weiser. Aeußerst begierig ich auf Ihren Gedanken; Sie braucht's und Schlossern, das Teufelsgespenst zu bannen.

Es ist ein leidiges Ding um die *Affaires*, die e sind, und wo man in den Wind arbeitet und über dann doch das Leben so hingeht. Gleich- wol habe ich nun die Manuscripte vollendet, ehe Zürich mir gab; und das Herz brennt mir, Zeiten der Männer noch zu beschreiben. Sie ben mich, ich fühlte mit ihnen, und ver- wie die Enkel jetzt sind.

Alsdann, wenn Gott mir's gibt, gehe ich

einst auch an das neulich benannte Werk,*) offenbaren von Anbeginn den Weg der Wahrh und Freiheit.

Gesundheit nur, wie bis jetzt, und

Sit bona librorum, sit provisæ frugis in annum co
Ne fluitem dubiæ spe pendulus horæ

und nicht so viel Zeit verschleudern mü und Sie sollen noch erleben und sehen, ob i nicht werth war, zu heißen

Ihr Freund
J. M.

106.

An den Herrn Geh. Rath Jacobi in Düsseldorf.

Aschaffenburg, 20 Aug. 1788.

Es spukt und rumort ja ganz verzweifelt t den Erwartungen. Herzberg, bitterböse, schr t sie dem Herzog von Weimar und Stein zu; r Herzog von Weimar glaubt sie vom Coadju Stein und mir; eine Regensburger Krähe sc neulich, sie sey gar vom Otto von Gemming!

Sie krächzen, die Krähen. Eine hat ihre G danken über das Büchlein dem geehrten Publi anvertraut, eine andere die ihrigen in eine I mitialrelation eingekleidet.

Bisweilen jückt es einem doch ein Wört zu sagen; dann aber erinnere ich mich, wie i mir dabei gegangen, daß ich bisher nie ge wortet.

---

*) Die Allgemeine Geschichte.

Nun Sie waren ja der Pathe. Entscheiden Sie, ob ich wenigstens dieses Blättchen in etliche Journale setzen lassen, oder lieber schweigen soll. Der Coadjutor sagt: Es sind halt Krähen. Uebrigens bekennt er sich zum Glauben des Büchwins. J. M.

107.

A Mr. le Baron *de Salis-Marschlins*, à Marschlins.

Aschaffenbourg, ce 20 Sept. 1788.

D'abord, mon excellent ami, je vous demande pardon d'avoir oublié de vous dire que l'Union Héréditaire du mois de décembre 1518 est dans *Lunig* R. A., P. Spec. II. Abth. S. 15.

Ensuite je ne saurois assez vous témoigner ma reconnoissance des documens que j'ai reçus avant-hier par la voie de Mr. Gaupp à Schaffhouse. J'en ferai l'extrait sitôt que les affaires, dont j'ai été accablé ces jours ci, me le permettront. Je vous renverrai ensuite par le même voie l'imprimé, le livre blanc, le livre rouge et le document *d'Ortlieb*; les copies que Mr. votre fils a eu la bonté de faire, me seront à jamais des monumens de sa bienveillance que je chercherai à reconnoître dans toutes les occasions de la vie.

Vos réflexions sur l'histoire des divisions de la *Rhétie* sont bien vraies. Ce qui empêcha souvent les puissances d'y prendre l'intérêt que l'importance de la chose exigeoit, c'étoit: parcequ'on se défioit de la constance de l'attachement d'un peuple toujours en proie

aux factions; 2) que les *Suisses* ne s'y intéres soient pas assez vivement; je sais des exemple où on les a consultés sur ce qu'ils en pen soient, et ils n'ont pas répondu, quoique l généralité des bons citoyens soient toujour bien déterminée de ne pas permettre au besoi *ut quid detrimenti capiat respublica.* C'est un des bonnes choses qui résulteroient de la re suscitation de l'énergie patriotique parmi le *Suisses*, qu'alors leurs alliés y pourront aus compter plus sûrement; il y faut travailler, e les secouer au besoin; 3) vous savez que le dissensions dans la *Valteline* ont commencé dans un moment où la cour de *Louis XI* étoit dans une grande fermentation intérieure ce prince avoit besoin d'un *Richelieu*, ma avant qu'il l'eût, il y avoit des intrigues con tinuelles, tout étoit personnel; si par malheu le ministre chargé d'une cause ou qui s'e étoit chargé, n'étoit pas en ce moment dan la faveur, rien ne se faisoit qui y fut relati D'ailleurs les affaires générales étoient dan une grande crise dont l'éclat et la décisio tint longtems en suspens tous les principau cabinets; dans des tems pareils il est diffici de prendre des partis sur des objets de la s conde classe, parcequ'on ne peut prédire qu ton il conviendra de prendre au bout de pe de mois; il est mieux pour les choses même qu'il y ait en pareils cas cette indécision, pou que rien ne soit compromis. Les grandes a faires une fois décidées, un mot souvent peu faire plus qu'auparavant de longues négoci tions; l'art des petits est dans de tels tems e veiller pour qu'il ne se fasse aucun pas irr parable, pour que tout reste comme c'es

ous vous souvenez qu'après qu'une fois le rt des armes et l'état des liaisons politiques eût urné contre les *Espagnols*, tout l'argent, tout rt prodigué auparavant ne le seroit plus. e trouvez-vous pas ces idées conformes à *precher?*

Quel grand spectacle en effet, cher ami! e trône du grand *Louis* ébranlé jusque dans s fondemens (puisque l'armée même, les strumens du pouvoir, tourne contre lui); s deux autres grandes puissances, avec leurs perbes armées, tant de discipline et de ience, arrêtées dans leurs progrès par un npire désordonné et barbare, et extrême- ent affoiblies non par des exploits de l'enne- i, mais par leurs propres mesures; la liberté renouvelant au moment où elle sembloit andonner *l'Europe;* . . . . Dieu est grand, on ami; la main invisible fait continuelle- ent ce qu'on n'attendoit pas. Ps. 146, 3.

Tenons-nous y.

Comptez que si j'apperçois quelque chose favorable dans les conjonctions des planè- s, je vous le manderai tout de suite, pour mbiner nos observations. C'est là le moyen perfectionner la météorologie.

Vous aurez peut-être vu par la gazette, que je is devenu membre du grand conseil à *Schaff- use.* Ce n'est pas sans doute une place ex- emement brillante, mais l'amour de mes con- oyens m'a fait beaucoup de plaisir; j'en ai çu des marques vraiment touchantes. Il se ut fort bien que s'ils me donnent une charge il y a plus à *faire*, je sacrifie les avantages comparablement supérieurs dont je jouis à ésent à l'amour extrême de la patrie, à l'es-

pérance d'opérer dans les occasions le bien de la *Suisse*, et à l'idée de l'emploi que je pourrois faire d'un peu plus de loisir; car ici je n'en ai guères, à présent. Mais ces choses individuelles sont dans la même main qui conduit les affaires de tout l'univers. Pour vous je crois que vous ne désapprouverez pas la haute idée que je me forme des devoirs d'un *Suisse;* et votre amitié me compenseroit la perte de toute sorte d'autres choses. Je vous suis bien tendrement et bien sincèrement attaché, à jamais.

108.

An den Herrn Geh. R. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 11 Nov. 1788.

Um's Himmels willen, l. Fr. (welcher ja nur denen offen steht, welche vergeben), zürnen Sie nicht meines überlangen Stillschweigens. Sie hatten mir — ich darf nicht sagen, wann — einen trefflichen Brief geschrieben (aus dem ich wohl ersehen habe, daß ich nicht deutsch kann). Damals (so lang ist's her) kam, ich weiß nicht mehr was, dazwischen. Hierauf eine Reise nach Potsdam. Von da zurück fand ich bei 30 Briefe zu beantworten. Hienächst Rapports, Rescripte zu chiffriren, zu dechiffriren. Dann ging's zur Abreise. Hierauf wieder Besuche, Arrangements, Expeditionen, von aller Art. Und so lebt ein Tag dahin, sich selbst und seiner Freunde kaum bewußt, wenigstens froh gewiß nicht. Wenn Sie nun recht christlich seyn, und keine Rache üben wollen, so sagen Sie mir in einem fein langen Brief, was Sie gethan, gedacht, entworfen, genossen, gelitten; von welchem allem a me nihil alienum pu-

Mir geht es nach meiner Weise, gut genug, n nur die Zeit keine Flügel hätte, und es t jämmerlich wäre, die Tage so unfruchtbar fließen zu sehen, welches mich wahrlich sehr ikt. Ich war geboren mit Vorliebe zum Stu- m der Geschichte; wenn ich je mich hätte dar- legen können, so hätte ich vielleicht sie schrei- gelernt; aber Gott weiß, warum er mir zu- ch dieses, und gänzlichen Mangel an Mitteln , solcher Neigung nachzuhängen; es gehört stilles freies Leben dazu. Klagen wollen wir r nicht; es gibt sich vielleicht später, und wer- alsdann die Früchte reifer seyn.

An gutem Willen, mir zu nehmen, was ich habe, fehlt es so wenig, daß vor ein paar hen der Verfasser des „Etwas über die Wahl- tulationen des Domcapitels" mit dürren Wor- proponirt hat, in hiesigem Staat, wo schon Leibniz und 1729 — 32 Herr von Stein, Protestant, als Minister gestanden, alle Pro- nten, wohl nicht für immer, aber jetzt, von tsbedienungen auszuschließen, bis protestan- Fürsten auch Katholiken nehmen. Dieses ist an alle Domcapitel gesandt worden; das rische ist auf dem Punkt, ihm eine öffentliche obation zu geben. . . . So, daß ich Kryp- uite gar noch um die Religion meiner Väter Martyrbuch komme.

er Kurfürst hat mich indessen zum geheimen Con- zrath, die Stadt Schaffhausen zum Mitglied großen Raths gemacht. Ut lapsu graviori ; wenn die Hegire angeht. In Erwartung Dinge, die kommen sollen, wäre ich doch alle- zern auf Aachen gegangen; die Reise nach n hat es verhindert. Aber auf den Früh-

ling. Indeſſen unterſuche ich die Capitulation der Kaiſer. —

109.

A Mr. le Baron *Ulysses de Salis-Marschli* à Marschlins.

Mayence, ce 5 Décembre 1788.

— — — J'entre parfaitement dans l'esp de la pièce, et je la trouve fort à sa pla Quant à ce que vous me dites des *Suis* autre que les plus grands y sont les plus ti des, il me paroît qu'il y règne d'étranges p jugés: j'ai sous mes yeux un mémoire, qui attribuant toute la querelle au mauvais gou nement de votre république et à la préten oligarchie de votre famille, n'est fait que p prouver que l'on ne peut ni ne doit se m de cela. Pour moi j'ai écrit dans ce pays i verses lettres pour faire sentir que dan supposition même de quelques imperfect dans *l'administration*, il s'agissoit en ce ment de la conservation de ce pays; que de même les baillages ultramontains sont al gouvernés, mais que leur perte n'en entra roit pas moins de conséquences pernicie pour la république en général; qu'enfin pa la lecture des actes il ne paroissoit point 'il y eût des griefs réels. Je crois que moins les étrangers que vous avez à crain que les divisions dans le pays; l'aveugle de l'esprit de parti est inimaginable, ain a vu après la paix de *Nimègue* les soi-di patriotes en *Hollande* traiter sur la libert pays avec Louis XIV. Il me paroît au

que

la république prend un parti assez mau-
, en permettant que la cour de V. traine
ire en longueur, pour atteindre le mo-
t favorable à ses vues ambitieuses: il fau-
t au contraire presser, presser, presser
nd la cour de *Vienne* cherche cela, et
cher des prétextes de délais quand la cour
, sembleroit plus empressée qu'on ne le
re; il ne faut jamais prendre conseil de
nemi sur la marche à tenir dans une affaire.
econd lieu, je crois qu'il faudroit faire
coup plus de bruit, et prendre tout le
ic éclairé de *l'Europe* à témoin de ce qui
sse: 1) parcequ'on est généralement prévenu
re l'administration, et qu'il faudroit faire
qu'elle n'est pas en faute; 2) pour gagner
oix publique qui s'intéresseroit pour une
e république luttant contre les ruses de
ans ennemis; 3) pour faire ressouvenir
s alliés et les puissances de leur intérêt
cette affaire. Au reste vous ne me dites
si le Prince *Kaunitz* a enfin fait parvenir
république les plaintes de ses sujets; si
je croirois qu'il faut le persécuter pour
ire, lui écrire tous les 15 jours, publier
te les plaintes, remédier s'il est possible
vrais abus s'il y en a, et mettre alors le
sous les yeux des nations, et implorer
ons offices de tout le monde, en mettant
ur l'importance du sujet.
es affaires générales sont dans une nou-
crise; je ne puis rien vous en dire de
s jusqu'ici, il n'y a que des bruits, des
ctures. Ce roi *Malicorn* dont il est ques-
la la fin de votre extrait, passa sa vie à
ser *Kenneth*, roi des *Pictes;* cependant il

avoit fait une alliance avec *Morbeda*, reine d[es] *Hébrides*, pour faire cause commune contre [les] barbares du *Lothian;* il fut malheureux d[ans] cette guerre; cependant *Morbeda* se brouil[le] avec le roi des *Pictes;* là-dessus on conv[int] que *Malicorn* feroit sa paix particulière av[ec] le *Lothian* pour tomber sur ses propres en[-] mis, les *Pictes*, et les empêcher de traver[ser] les vues de *Morbeda*. Vous trouvez toute c[ette] histoire au long dans *Buchananus;* j'ai pe[ut] que vous la trouverez curieuse; au reste je n[e] puis encore en garantir tout-à-fait la vér[ité], car mes occupations ne m'ont pas permis d'[en] profondir, comme je l'eusse voulu, les a[n]quités de la *Calédonie*. On ajoute que *Kenn[eth]* a senti alors l'importance des passages *d'In[-]ness*, dont *Malicorn* avoit voulu se rend[re] maître.

Depuis ma dernière j'ai été à *Potsd[am]*. J'ai vu le roi et Mr. de *Herzberg;* je n'y [ai] passé que huit jours. Le roi m'a demand[é] où en étoient les demêlés de votre républi[que] avec la *Valteline*, et il m'en a parlé avec in[-]térêt. J'ai vu avec plaisir que les bruits [que] l'on sème au désavantage de son gouvernement ne sont pas fondés, du moins quant aux p[ar]ties essentielles. Il n'a fait qu'une chose d[e]puis son avènement dont j'eusse souhaité qu'il eût pu l'éviter; c'est l'opération qui l'a brouillé avec tels qui étoient faits pour être ses am[is]; car il est fort à craindre que cela ne vienne à gêner d'autres, et très naturellement.

Dans ce mémoire de *Suisse* dont je vous ai parlé au commencement, il est dit que ces affaires de la *Valteline* se traitent actuellement à *Vienne sous la protection de la France*. Je [ne]

charmé qu'elle sente l'importance du sujet
u'elle emploie son influence à assurer la
quillité de notre nation.
La seule chose que je désirerois plus vive-
t encore, c'est que celle-ci mette à profit
alme dont on l'a laissé jouir encore, pour
préparer aux momens d'orage. Ce qui me
espérer un peu, c'est la décadence du
merce et la ruine de pluisieurs agioteurs;
forcera de reprendre les mœurs de l'an-
ne frugalité, et montrera qu'il n'y a pour
s de vraies richesses que dans les terres
lans l'économie. Il se peut qu'on s'attache
peu plus au pays que lorsqu'un portefeuille
fermoit les plus grandes fortunes.
e travaille beaucoup sur le droit public,
place m'impose ce devoir; mais je n'ai
dit que je ne profiterois avec empresse-
t de toute occasion qui pût me valoir le
r d'achever l'histoire de notre pays et un
e ouvrage plus grand que j'ai ébauché.
t que dans l'état présent des affaires il est
cile de faire grand bien dans la carrière
ique, il faut des crises, de puissantes se-
sses, pour y opérer une révolution salu-
, au lieu qu'en travaillant pour la posté-
il est possible de se donner une sphère
ivité plus indépendante des momens; ce
n'opère à présent, le fera dans 100 ans.
este je pense fort peu à toutes ces choses,
pé uniquement à bien faire tout ce que
rovidence me met entre les mains, et con-
qu'elle me donnera toujours ce dont elle
ugera digne de le bien exécuter.
e vous embrasse avec tendresse, faisant
des vœux pour que vous puissiez faire le

bien de la patrie; je sais que cela fera meilleur partie de votre propre bonheur. suis à jamais votre ami à toute épreuve.

110.

A Mr. le Baron *Ulysses de Salis-Marschl*

Mayence, ce 24 Févr. 1789.

— — — Vous n'aviez pas besoin de dire que ce n'est pas l'oligarchie imagin des *Salis* dont on doit se plaindre, ni que foiblesse et la lâcheté sont les véritables ennemis de la république qui empêchent toutes bonnes mesures; je le sentois bien, j'en geois par l'analogie de tant d'autres cas, par ce que je connois du pays, et de ses a *helvétiques*. Pour moi je serois toujours p les *Salis*, non à cause de *vous*, mais parce je trouve leur politique la bonne, la s propre à sauver les affaires et à conserve dignité de la république.

Ceux qui dans le siècle passé se sont intéressés pour que vous ne perdiez pa *Valteline*, *) devroient y pourvoir encore ils ont autre chose à faire en ce moment; cependant, n'importe; ce qui les occupe, leur rera la vigueur et l'ascendant qu'ils semblent avoir perdus. Pour moi, à bien considérer l'état du monde, je leur souhaite plus de prospérité que jamais; outre qu'ils ont le plus intérêt à notre patrie commune, je suis persuadé que cet esprit, qui à présent s'élève et se développe en eux, opérera d'une manière ni-

*) Frankreich im dreißigjährigen Krieg.

sellement bienfaisante; partout on se sou-
ndra des droits de l'humanité dont la récla-
ion paroissoit devenue chimérique. J'aime
n la liberté, mais je crains que nous n'ayons
s les mœurs ni l'énergie de la liberté. En
cas je souhaite beaucoup d'ascendant à un
vernement limité, doux et éclairé, et qui
aucun motif pour nous opprimer ni pour
s sacrifier. A plus forte raison je sou-
e progrès et influence à un tel gouverne-
t dans des pays qui n'ont plus même l'ombre
a liberté à perdre.

J'ai été très occupé depuis trois mois d'af-
es de devoir; elles ont pris tout mon tems.
cour de V. avoit fait paroître quelque des-
de se mêler de la régence du *Hannovre;*
s les principales cours de l'empire ont fait
ssamment les déclarations les plus fortes.
résent il semble que le roi se rétablit;
le monde le souhaite. Puis, nous avons
liverses affaires comitiales; il faut un nou-
Directorialis; ces arrangemens m'ont aussi
beaucoup de tems. Il y a eu d'autres cho-
encore que je vous dirois bien volontiers,
s pas aux commis des postes. Lorsqu'une
il se présentera une occasion sûre, il faut
nous nous communiquions un petit chiffre,
el pourra nous être fort utile. Tout cela
empêché *d'achever* (comme pourtant je
pte de le faire au premier jour) vos do-
ens très curieux.

Si dans cette affaire de *Valteline* il paroît
qu'écrit où il y ait des documens, veuil-
n'envoyer *ces derniers* quand même l'écrit
-être n'en vaudroit pas la peine lui-même.
t ce que vous voulez que je vous renvoie

ou que je fasse parvenir ailleurs, je le so-
nerai avec la plus grande exactitude.

Au demeurant je ne fais pas tout le b
que je voudrois, mais bien autant que je pu
on m'a encore fait demander si je veux de-
nir chancelier dans ma patrie (celui qui l'
comptant devenir autre chose); je n'ai là-d-
sus aucun avis, les conjonctures, la main
visible, me décideront; en attendant je vis c-
tent où je suis, surtout ayant enfin trouvé
ami, un jeune homme avec un cœur sensi
et un esprit vif que je suis parvenu à plac
et auquel je me plais à faire tout le bien p-
sible, pour l'amour de l'honnêteté de son co
Adieu, cher et excellent ami; laissez moi *bie*
apprendre de vos nouvelles; et dans la perv-
sité et la friponnerie générale faites con
moi, attachez-vous d'autant plus aux hom
droits et sensés; je n'ai pas peut-être le co
d'œil toujours bien juste, mais j'espère qu
droiture de mon cœur et notre sympathie
les plus grands objects, me conservera à
mais votre amitié. Adieu.

J. Muller.

111.

An den Herrn G. R. Jacobi in Düsseld.

Favorite, 12 Jun. 178

Edler, theuerſter Freund!

Gegen Ende des März überfiel mich eine Co
kolik; Unwille über entdeckte Undankbarkeit u
Falschheit eines Menschen, den ich aus dem Un
gerettet, mochte daran den meisten Antheil h
Da ich nie krank gewesen war, erkannte ich de

s nicht, und wollte ihn selbst heilen, brauchte
r solche Mittel, durch die ich eine Entzündung
d Gedärme bekam. Dreimal in acht Tagen war
i dem Tode nahe. Zuletzt zeigte sich ein Geschwür,
a welchem eine Fistel nahe bei dem Anus wurde.
n operirte daran, und so bekam ich statt einer
i. Die folgende Operation war, gleich der er-
, äußerst schmerzhaft, aber vollends vergeblich;
d beste hiesige Wundarzt hat von Fisteln keine Er-
rung. Während dieser ganzen Zeit konnte ich
zu Kräften kommen; jetzt aber leben sie auf,
l seit einigen Wochen kein Wundarzt mich be-
rt, weil ich in der Favorite einer freien Luft
ieße, und mir mehr Bewegung gebe, zumal aber
ch die guten Kräfte und Säfte, welche Gott in
ine Organisation gelegt hat. Selbst die Fisteln
en sich möglichst gut an. Die Aerzte zwar be-
pten, die Natur könne nicht sie von selbst
en. Das däucht mir aber viel gesagt, und noch
fe ich. Mißlingt meine Erwartung, so überlasse
mich der Erfahrung Marschalls, welchen Wund-
t der Kurfürst wegen dieses und noch eines
ern Falls von Straßburg verschreibt. Indessen
eite ich wieder, selbst im Bett, über unsern
ichsacten, lese auch wieder, wenn ich Zeit habe,
d genieße überhaupt fast aller wünschbaren Kraft.
Ich danke Ihnen für Spinoza. Vom Haupt-
alt sage ich nichts, da Sie mich längst gleicher
einung wissen, in Ansehung der Unmöglichkeit,
dem Weg der Demonstration zu etwas Besserm
kommen; aber ich kann nicht unterlassen, Ih-
n für einige besonders vortreffliche Stücke dieses
chs, die mir den lebhaftesten Eindruck gemacht,
d welche meiner ganzen Seele wohlgethan haben,
onders zu danken. Sie stehen: S. 215 — 220;
9 — 258; 307 — 327. — Höchst interessant

waren mir die Nachrichten von Leibnizens Ab-
gang. —

Mehr heute nicht; es fehlt mir an Zeit, u
ich schreibe ihnen auch nur so vorläufig, damit
wissen, wie es mit mir steht. Mein Geist und H
sind voll Verehrung und voll Liebe und warmer
veränderlicher Liebe für Sie. J. M

P. S. Schlosser soll ein sehr schönes Büchel
geschrieben haben, das ich aber noch nicht bek
men habe; ich werde es nun verschreiben. Ich b
Sie sehr, diesem Weisen auch wieder einmal et
von mir zu sagen.

112.

An Herrn G. R. v. Dohm ꝛc. in Aachen.

In der Favorite, 21 Jun. 1789

Der Anfang meines Stillschweigens, mein n
thester Freund, läßt sich freilich nur gewisserma
entschuldigen: die hannoversche Curatelsache, e
Ernennung eines neuen Reichstagsdirectorialis u
andere politische Operationen oder Conatus
dergleichen haben mir viele, ich möchte wohl o
Unwahrheit sagen dürfen, alle Zeit weggenomm
weil, wenn auch die Arbeit vollendet war, zu l
gen Briefen (und so eine Antwort verdiente
sehr interessante, welchen ich von Ihnen erhalt
die Lust und Kraft mir alsdann fehlte: aber di
letzte Vierteljahr läßt sich leider gar zu gut e
schuldigen, durch eine Gallenkolik, eine Entzündu
der Gedärme, Abscesse und Fisteln, dreimal
ich dem Tode nahe, zweimal erschöpften schm
hafte und unnütze chirurgische Operationen die ka
erneuerten Kräfte. Endlich nun, seit mich
Kurfürst in die Favorite mitgenommen, wo

ciere Luft, mehr Bewegung, zumal aber vor den Bundärzten Ruhe habe, sammelt und ermannet ch wieder alles, was Gott in meine physische und oralische Organisation gelegt: Appetit und Schlaf nd gut; ich arbeite wieder; ich excerpire auch wie- er (jene Folianten Wahlacten); hienächst hat sich ie Eiterung meiner Wunden sehr vermindert, ich in ohne alles Fieber, ohne Schmerzen, und es zei- en sich Umstände, welche mich hoffen machen, ich ll geheilt werden ohne Messer und Menschenhände, urch innere Kraft und unverdorbene Säfte. So iel, mein Theuerster, auf die Zeilen, welche zu üsseldorf die Freundschaft selber Ihnen in die Fe- r dictirte.

Das kaiserliche Hofdecret wegen der Nunciaturen ird nächster Tagen zu Regensburg in Ansage kom- en; siebenmonatliches Stillschweigen von Seite des apstes hat die Erzbischöfe so beleidigt, daß der Kur- rst nicht anders kann, als die Directorialpflichten ne fernern Verzug zu erfüllen. Ohnehin wird Druckschriften ihm vorgerückt, er habe sich durch dere Höfe die Hände binden lassen. Dieses zielt f die (nicht grundlose) Meinung, welche sich erall ausbreitet, Herzberg bekümmere sich nicht n die Interessen des Reichs, und in dieser Sache nal suche er (wie es auch wahr ist) nur zu ndern.

Auf die vom Kurfürsten an des Kaisers Maje- t ergangene Vorstellung wegen vorgehabter Tren- ng des Districts Eger von dem Hochstifte Re- gsburg hat der Kaiser sich erklärt, es soll beim en bleiben.

Dieses Herrn allerdings äußerst gefährliche Ge- dheitsumstände beunruhigen uns desto mehr, da dere Discussionen sich bereits hervorthun (vid. C. Josephi II, A. XIII. §. 9.).

Ich erinnere mich aus Ihrem letzten, daß S
von unsern helvetischen Städteverfassungen etw
wissen wollten. Ungemischte Demokratien haben
nur im Hirtenlande, und für Aachen wären sie
wenig, als überhaupt für die Städte. Unsere üb
gen Verfassungen sind entweder pure Aristok
tien (de jure wohl nicht, aber de facto); so Be
worüber Sie im Diction. hist. et geograph.
la Suisse, oder den gleichen Artikel in der Yv
düner Encyklopädie finden, was Sie etwa such
Die Maximen habe ich in meinen Essais gesc
dert; Luzern, Freiburg und einige andere sind
dorbene Aristokratien, die sich nur durch Bern
halten, womit sie stehen und fallen werden;
oder: die Regierung besteht aus Personen, we
die, meist in Zünfte getheilte, Bürgerschaft wi
(in jenen obigen Aristokratien wählen sie selber ie
Collegen und Nachfolger). Von dieser Art fin
Sie in jener großen Schatzkammer des schweizeris
Staatsrechts, in Leu helvetischem Lexikon, sehr ge
Auskunft, wenigstens in Betreff der äußerli
Einrichtung, zumal in Zürich. Wenn Sie die
Bücher nicht haben, so lesen Sie, selbst zum G
gnügen, Simler de republ. Helvetiorum; s
lateinische Original ist sehr gut geschrieben, e
deutsche Uebersetzung (Simler vom Regiment
Eidgenossenschaft, Zürich 1722, 4.) ist von Leu i
vielen Anmerkungen bereichert. Dieser Bürger
ster Leu war der helvetische Moser. Die al
wankende Verfassung Genfs hat Fundamentalfeh
niemand hat sie unparteiisch beschrieben; Bere
hatte nur von der Volkspartei Nachrichten, die a
dern versagten ihm solche. Der bisher in Pet
burg gestandene geheime Legationsrath Hütte
also in die Schweiz bestimmt; ich gestehe, daß e
ser zwar geschickte, doch mehr mit dem Gange

rdischen Despotien bekannte Geschäftsmann zu-
ge dem Urtheil der einsichtsvollsten und gewiß für
reußen bestgesinnten schweizerischen Staatsmänner
ch zur Unzeit in der Eigenschaft eines preußischen
sandten in die Schweiz zu kommen scheint. Ueber-
ß ist für einen Mann, der vor großen Versamm-
igen sprechen, und manchmal in Commissionen
nen Chefs repliciren soll, die Taubheit eine un-
nein große Inconvenienz.

Ueber die Werke des hochseligen Königs finden
e meine Gedanken in der allg. Lit. Zeitung, ob-
n ich sie freilich nur so in einer hurry habe
werfen müssen. Diese Recension ist in der
hweiz besonders abgedruckt worden. Mehr heute
t; um so weniger, da mir die Zeit gebricht
n Chiffriren. Ich umarme Sie, theuerster Freund;
eiben Sie mir nun auch bald von Ihrer Ge-
dheit, wie Sie die erste Hälfte dieses Jahres zu-
racht, wie Sie die rückständige zuzubringen wün-
n und hoffen, und von der Frau von Dohm,
die sich meiner auch noch erinnert? Leben Sie
t wohl, dieses wünscht

Ganz der Ihrige

M.

113.

An Hrn. G. R. von Dohm in Aachen.

Aschaffenburg, 6 Aug. 1789.

Ich danke Ihnen recht sehr, mein theuerster
und, und würde Ihnen früher gesagt haben,
ches Vergnügen Ihr Brief mir gemacht, wenn
t noch viele aus der Zeit meiner Krankheit zu
tworten gewesen wären. Ich bin am 9 Julius
iner Yacht des Kurfürsten hiehergekommen, wo

ich auf dem Schloß in einem so schönen als bea
men Appartement einlogirt bin. Meine Kräfte si
wieder so, daß ich den ganzen Tag, wie ein a
derer (oder vielmehr wie wenig andere), mit m
nen Arbeiten zubringe; Appetit und alles hat s
wieder eingefunden; die Fistel scheint von selbst
zuheilen. Indessen wird vermuthlich Marschall, d
diese Tage die Frau v. Coudenhove an einer Glan
in der Brust glücklich operirt hat, sie sehen, schw
lich aber operiren, da mein Gefühl mir sagt, d
dieselbe meine Lebenskraft nicht schwächt. Ich
stehe, daß Unterlassung der Arbeit mir das Sch
lichste so wie das Unerträglichste seyn würde; w
ist Leben ohne Thätigkeit? oder diese ohne Zwe
Nun wer einen solchen hat, ist nicht gern säum
in den Mitteln. Der Kurfürst hatte einen starl
Ausschlag, der, da er glücklich vorüber ist, e
Wohlthat seiner sich selbst reinigenden Natur ge
sen zu seyn scheint; auch seine Kräfte haben ni
das Geringste gelitten.

In Ansehung des Nunciaturwesens ist all
was Sie sagen und urtheilen, sehr richtig. Hau
sächlich war seither am Verzug Herzberg Schul
erst dauerte es sehr lang, bis derselbe sich end
am 4 Novbr. gewährig erklärte. Hierauf muß
dem Versprechen gemäß, dem Papst geschrieben w
den; geschah sub finem Nov. Noch hat dieser ni
geantwortet. Mehrmals wollte man vorwärts
hen; Herzberg hielt es auf. Der Kurfürst bek
endlich von Kur-Köln ordentlich Vorwürfe we
versäumter Directoriumspflicht. Also ging es v
wärts; die Ansage ist geschehen. Wer diese E
nun auch besonders mißbilligte (sollten sie es gl
ben?), war Stein. Doch so triftig waren uns
urkundlichen Gründe, daß der König selbst eins
fernere Zögerung wäre unmöglich gewesen.

Preußen versäumt gänzlich seinen Augenblick.
old II wird weniger Anlaß geben; und so wird
Anlage wieder verschwinden. Jetzt fangen die
ariatsböfe an, sich dießmaliger Geltendmachung
A. XIII. §. 9. der W. C. zu versichern; Preu-
ist präcipitirend eingetreten; wir haben ge-
tet, siehe, so hat Herzberg sehr verfassungs-
ige Modificationen vorgetragen, wir hoffen, sie
n angenommen werden, wenigstens in den Haupt-
ndsätzen (von welchen, meiner Einsicht nach, wir
schlechterdings nicht entfernen dürfen). Indes-
will Herzberg nicht gar viel davon hören, son-
n möchte Sachsen alles geben, aus Furcht, es
asse die Union.

Die Verwaltung des öffentlichen Gutes ist auch
den schweizerischen Städten meist überall der Ar-
l, wider welchen am wenigsten zu sagen ist; vor-
mlich in Bern, Zürich, Schaffhausen, Genf,
, wie ich glaube, auch zu Basel und St. Gallen.
Es ist mir leid; aber diesen Sommer kann ich
t reisen, sowohl weil ich doch noch nicht ganz
der gesund bin, als weil ich die Wahlacta stu-
n muß, welche sehr weitläuftig sind. Es wäre
mehr von Ihnen und de republ. imperii R.
als von dem gesprochen worden, was aus mei-
vaterländischen Verfassungen zu Aachen anwend-
seyn möchte. Gewiß äußerst wenig. Je besser
Verfassung, desto localer, für's Ausland folg-
unanwendbarer. Dazu hatte der unsrigen keine
einen Dohm; der Zufall hat sie nach und nach
ldet. Aber über gewisse Allgemeinsätze und weit
r noch über ihre Beobachtungen bei der Aachen-
n Untersuchungssache hätte ich sehr mit Ihnen zu
chen gewünscht. Die Zeit wird noch kommen.
Eine Abschrift Ihres Plans mit Aachen wird mir
viel Vergnügen machen; mein weniges Ermes-

sen werde ich Ihnen sodann baldmöglichst sage
Ich sehe weiter keine Unterbrechung vor mir, a
wenn Marschall mich operirte; welches ich aber n
alsdann geschehen lassen werde, wenn auf der U
terlassung erweislich naher Tod beruhet. Was S
mir von Hüttel sagen, ist mir lieb. Gewiß schi
er sich in die Kantons nicht, zumal seiner Tar
heit wegen. Welch eine Scene in Frankreich! G
segnet sey ihr Eindruck auf Nationen und Rege
ten! — Wo noch ein Funken Energie ist, hilf
nicht mehr, Bücher e. va zu verbieten; die Zeitu
ist das Lehrreichste. Ich hoffe, mancher Sultan
Reich werde heilsam erzittern, und auch man
Oligarchie lernen, daß man's nicht zu weit treib
darf. Ich weiß die Excesse. Hiefür ist aber ei
freie Verfassung keineswegs zu theuer erkauft. Kann
eine Frage seyn, ob ein luftreinigendes Donnerw
ter, wenn es auch hie und da einen erschlägt, ni
besser sey, als die Luftvergiftung, als Pest? D
sen Samen hat vor 40 Jahren Montesquieu
streut. Also ist nichts verloren, warten m
man nur.

Adieu, liebster Dohm! ich umarme Sie, u
wünsche Ihnen und Ihrer lieben, edlen Frau
drei Monaten dauerhaften Ersatz des vorjährig
Verlusts; Gott gebe Ihnen diese Krone sei
übrigen Wohlthaten, und erhalte Sie Ihnen au
Adieu.

114.

An Herrn Geh. Rath Jacobi in Düsseldo.

Aschaffenburg, 7 Aug. 1789

Nun, edler Freund, sind Sie wohl bald wie
zurück. Bis ich dieses weiß, behalte ich noch

tätchen des Grafen Windischgräz und einige Lavaters Noli me nolle *), welche nach dem eant ich an Sie zu senden habe. Ich bin hier r noch immer mit meiner Fistel, doch zugleich em Appetit, und, welches das Vornehmste, al- zu Bestreitung meiner Arbeit erforderlichen Kräf- Das einige Lästige ist mir noch der Verlust einigen Stunden mehr im Bett, und bei Be- ung der Wunden. Doch scheinen diese von selbst eilen. Marschall ist in Mainz, und wird hie- kommen; ich werde aber nur in dem höchst un- rscheinlichen Fall mich operiren lassen, wenn er beweisen könnte, daß von der Unterlassung der sehr nahe Folge seyn würde. Denn einige re wünschte ich mir noch, zur Ausführung ei- r guten Plane. Daher ich mir auch vorgenom- , sobald ich gänzlich hergestellt bin, oder jene nden, wenigstens ein paar, wieder erobert, so- wieder anzufangen, täglich, wenn auch wenig, etwas auszuarbeiten; „es kömmt die Nacht, niemand wirken kann." Zeit pflege ich freilich sonst nicht zu verlieren, doch sammelte ich eit noch, und darüber könnte mich das Ende raschen. Glauben Sie nicht, daß ich die Hypo- drie habe; nichts weniger; auch ist's kein trau- : Gedanke, der Uebergang vom Glauben zum uen. Und am Ende, wenn ich dem unge- n vollen Lebensgefühl in mir trauen , so ist es noch nicht nahe.

n den Noli me nolle stehen von Ihnen auch herrliche Sprüche, Worte des Lebens, die ich

---

*) An seinen Sohn, der damals auf der Akademie war, geschrieben.

wohl schon in Ihren Schriften gelesen hatte, ab dergleichen wird meine Seele nie satt.

Mein Bruder schreibt Ihnen. Seine philosophi schen Aufsätze haben mir gefallen, zumal, daß Gott dem Menschen so nahe zeigt. Einzelne tre liche Gedanken und genialische Ausdrücke. Ich wuß so wenig, als Sie, von der Ausarbeitung dies Buchs; billig sagte ihm daher ein Vorsteher unser Stadt, er hätte, statt der Minerva, den Harp krates auf das Titelblatt stechen lassen sollen.

Wizenmann hatte bei seiner Bearbeitung d Matthäus eine sehr gute Idee, die er aber hä sollen mit andern verbinden, so wäre das Bu reichhaltiger und weniger Wiederholung. Es viel christlicher Sinn in demselben, der mich gerührt, und immer gefällt; man liebt den V fasser; aber er sagt uns bei weitem nicht alles, w Sie und ich wissen, daß Wizenmann hätte gen können. Mir ist's lieb, weil seine Seele d darin ist.

Dessen Freund könnte ich nie seyn, der die N me nolle gelesen hätte, und von Lavaters H eine ungleiche Idee haben könnte. Aber auch s Scharfsinn, sein wahrhaft philosophisch großer Ko sein Umfassendes, gleichwie das Darstellende u Eindringende seiner Manier, leuchten da herrlich h vor. Ich liebe ihn von ganzem Herzen, ich li ihn wie wenige Menschen. —

Des Grafen von Windischgräz Schriften s voll Originalität und Kraft. Die Geschichte sein Geistes muß äußerst interessant seyn. —

J. M.

1

115.

A. Mr. le Baron *Ulysses de Salis-Marschlins.*

Aschaffenbourg, ce 9 Sept. 1789.

— — — Si à la tête de la république il y it dans ce moment des gens qui eussent des s, on feroit le meilleur concordat du monde la cour de *Vienne*, dont toutes les res- rces sont dans un état d'épuisement, et qui nt et les voisins et ses propres sujets. Mais onçois bien qu'on laissera échapper cette ne occasion; car nous ne sommes pas faits en profiter d'aucune; pourvu, du moins, la fermentation universelle et l'ébranle- t de toutes les constitutions fassent sentir *Grisons* et aux *Suisses* la nécessité de re- eler, de généraliser et de resserrer exacte- les liens de la confédération. Il ne faut être grands politiques pour cela; le ber- des Alpes peuvent leur dire, que dans le ent de danger les bestiaux se rassemblent forment *in orbem* pour présenter à l'en- e de toutes parts un front également re- able.

ai fait la distribution de mes heures de qu'à mon rétablissement il m'en restera par jour, que j'ai consacré à la conti- on de l'histoire de la patrie commune. peu, me direz-vous, mais c'est l'obole veuve, je ne suis pas plus riche en ce nt; et enfin en plaçant une pierre après e on finit par élever une pyramide.

Vous déplorez sans doute avec moi, [illegible] dans l'assemblée nationale l'éloquence pu[illegible] plus que le bon sens; vous vous doutez [illegible] doute aussi que pour vouloir être trop li[illegible] ils pourroient bien finir par ne le devenir [illegible] du tout. Cependant il en restera toujours q[illegible] que chose, car ces idées sont dans tous [illegible] cœurs et dans l'opinion publique. Pour [illegible] dans notre St. Empire, nous avons entour[illegible] liberté *germanique* de tant de formes qu[illegible] en est devenue invisible et qu'au fond ce [illegible] que la liberté des princes de l'empire de [illegible] tout ce qu'ils veulent, quand ils ont asse[illegible] troupes pour ne pas craindre les arrêts[illegible] la chambre impériale. C'est un peu m[illegible] que rien que cette liberté là, et il n'y a [illegible] qu'une certaine opinion publique qui comm[illegible] à germer, et que ces sultans sont obligé[illegible] respecter quelque fois. Mais ce qui emp[illegible] que les lumières ne puissent opérer beauc[illegible] c'est que dans la plupart de pays la nob[illegible] ne lit pas, et que les officiers sont géné[illegible]ment pris du corps de la noblesse. Au [illegible] il faut avouer, que ce qui se passe en *Fr*[illegible] n'inspire pas le désir de l'imitation, et u[illegible] pour ne pas acheter trop chèrement le *m*[illegible] on se contente volontiers du *bien*, et n[illegible] du *supportable*. Au fond ce ne sont pou[illegible] pas les grands qui gouvernent, ni les roi[illegible] donnent la loi, c'est bien celui qui par les [illegible]nemens les plus inattendus peut à chaque [illegible]stant par sa main toute-puissante renv[illegible] l'ouvrage de la violence et de la ruse de [illegible]torze siècles.

Adieu, mon excellent ami; bientot je co[illegible] de vous écrire de ma main, et l'année ro[illegible]

ine je compte de vous embrasser. Puisse
u ratifier ce vœu. Je suis à jamais tout à
is.

J. Muller.

116.

Hrn. Niclas Vogt, Prof. in Mainz *).

Aschaffenburg, 25 Sept. 1789.

Es ist mir äußerst leid, liebster Freund, zu se-
daß Sie noch immer für Ihren Bruder **)
ten müssen; leid, daß Sie Ihre so nöthige
e***) nicht machen konnten; leid auch, daß Sie
einmal füglich bis zu uns kommen können.
m ich bedenke, was wir in diesem Jahr beide

---

*) Viele Briefe Müllers an Herrn Leg. Rath Vogt sind bei der ersten Belagerung von Mainz verbrannt. Die Correspondenz war, über Deutschlands Hoffnungen, über den Fürstenbund, über einen neuen Bund, wovon Hr. V. in seinen Staatsrelationen, III. Band, S. 239 Meldung thut; hauptsächlich aber über den Ausbruch der französischen Revolution u. a. Es läßt sich leicht denken, daß wenn zwei solche Männer über solche Gegenstände sich unterhalten, manche für Staatskunde und Philosophie wichtige Bemerkung gesagt wurde. Ueberhaupt soll dieser Briefwechsel sehr interessant, selbst weissagend gewesen seyn. A. d. H.

**) Joh. Heinr. Vogt, der wenige Monate nachher starb. Sein Leben, mit Fragmenten aus seinen Papieren, erschien gedruckt zu Mainz 1791.

***) Hr. P. Vogt sollte nach Italien reisen.

ausgestanden, so glaube ich uns bestimmt, große Dinge auszuführen; durch Leiden stählt Vorsehung die Herzen derer, die großen Arb aller Art gewachsen seyn sollen. Verlieren Sie Ihren heitern Sinn nicht; mit Ausnahme we Tage ist meiner mir geblieben: froher Muth viel ertragen, ist ein Balsam vieler Wunden; ist er meist nur guten Menschen gegeben (unte ich aber die mitgezählt haben will, die ohne heit aus Illusion der Sinne gegen die Moral verstoßen). Ich freue mich, bei allem, was billig betrübt, unsers Wiedersehens doch; ich mich, zu Mainz einen Menschen gefunden zu ben, dem ich alles, was in meinem Herzen ist gen darf, weil wir gleich denken über die gr Dinge, und weil wir beide sehr verträglich Ansehung der menschlichen Unvollkommenheiten, ich also nicht brauche mir gegen Sie die Mü geben, besser zu scheinen, als ich bin. Ich d der Kurfürst wird wohl zur gewohnten Zeit unter ziehen. Meine Gesundheit stellt sich gut wieder her, und ich fühle das Wiederauf aller meiner Kräfte, so daß ich im Septembe Frühling habe.

Daß Frankreichs Beispiel die Nachbarn auf ist sehr natürlich; in mehr als Einer Rücksic ben sich gewisse deutsche Länder noch mehr zu gen. Es ist auch wohl nicht zu besorgen, d Deutschland eine gewisse Revindication der v senen Menschheitsrechte mit solcher Barbare dort vor sich gehen sollte; unser Volk ist phl tischer, es hatte auch keine S. Barthelemy, einen dreißigjährigen Krieg. Und dann ve auch die Menge nicht so viel: unsere Heere disciplinirter, und, leider, die Provinzen ein zu fremd, um in irgend etwas gemeine Sac

en. Ich wünschte aber sehr, daß die Fürsten
gewarnt würden. Vielleicht wäre dann zu
en, daß sie zusammenträten und Eines wür-
diesen ächten gravaminibus nationis Germa-
e durch einen vernünftigen mode de vivre
elfen, bei diesem aber einander alsdann zu
en. Die Menschen legen sich heilsame Schran-
mmer nur gezwungen an; auch das Gute thun
e von selbst; aber Furcht kann viel wirken,
in dieser Rücksicht hoffe ich gute Wirkung der
wärtigen Gährung. Daß der Fürstenbund nicht
Freunde hat, setzt mich in keine Verwunde-
: er ist ein herrliches Gerüste, aber nun wird
gebaut — eine vortreffliche Maschine, aber
al ohne Ressort, sie geht nicht. Belebt sie
etwas, so daß die Fürsten zusammeneilen und
ne Bedürfniß fühlen, dann kann sie sehr nütz-
verden. Ueberhaupt haben wir der Vortreff-
ten viele in unserm Reich, aber alles schläft
liegt abgespannt; daher jede Elektrisation gut
Adieu für heute, liebster Vogt; schreiben Sie
och mehr, besonders aber fac *valeas* meque
o diligas. Noch einmal, fac valeas; denn
ird der Mühe werth, zu leben. Ich um-
Sie.

117.

en Herrn GR. Jacobi in Düsseldorf.

Aschaffenburg, 9 Oct. 1789.

N. grüßt Sie sehr, und gäbe viel um eine
de, mit Ihnen über die französischen Händel
rechen. Wir machen Chorus zu Ihrem Lobe
s, von dem einig zu erwarten, daß dieser
nische Thurmbau, wobei die Sprachenverwir-

rung schon sehr stark eingerissen, am Ende ih
noch eine Consistenz bekomme.

Mir, ich gestehe es, gefällt weder die A
schmähung aller Erfahrungen voriger Zeiten d
anderer Völker, noch die gewaltthätige Ueber
tung der heiligsten Eigenthumsrechte, und e
ganze belletristische Phraseologie, die ich oft kau
verstehe. Nicht so vor hundert Jahren die Si
ter der bill of rights, denen genug war, die P
rogative zu fesseln; wohl aber den Schweden d
sie gleich, die nach Karls XII Tod ihre Kön
auch so übertrieben einschränkten, daß kein Gle
gewicht, kein gegenseitiges Interesse war, und s
brechen, Despotie oder Oligarchie werden mu
Pour avoir prétendu au mieux, ils perdron e
bien qu'ils eussent pu se faire.

Uebrigens wird es in Europa furchtbar tr
licht; gegen Nordost zieht sich's zusammen. Es
der sagen kann: Me dulces ante omnia Mu
Ich auch, derselben Deserteur, warte nur auf ie
erste beste Gelegenheit, in die verlassenen Ca
mich wieder einzuschleichen. Es geht mir ie
einmal Ihnen. Und überhaupt quem tu Me
mene semel! — Am Ende ist das Metier d
die denken und schreiben, doch das allererste. ie
haben den Thron der Ludwige, mehr als Eu
und mehr als Marlborough, erschüttert. Al
th. Fr., ich bin ewig der Ihrige sans reserv

118.

Herrn J. Caspar Stokar von Neuf
Säckelmeister zu Schaffhausen.

7 Nov. 178

— Niemals ist wohl an einem größern e

als nun bewiesen worden, wie gränzenlos
Folgen unbedachtsamer Auflösung der heilig-
Bande für das Ganze der Gesellschaft sind.
ichwie die alte Welt Roms verworfen worden,
Despotismus, Irreligiosität und Sittenlosig-
sie zu einem moralischen caput mortuum ge-
ht, so jetzt: und weil das Verderben allerdings
der hohen Geistlichkeit nicht nur nicht aufge-
en, sondern durch Beispiel gefördert worden,
erden eben auch die Hirten vorzüglich geschla-
, und dessen beraubt, worauf sie ihr Ver-
nen setzten. Furcht der kommenden Dinge
dringt mich, wenn ich erwäge, wie es an-
wärts, wie es im Vaterland selbst nicht
besser geht. Indeß leiten diese Tragödien
große Fundamentalwahrheiten, und offenba-
deutlich, worauf es im Staate vornehmlich an-
mt. Mir ist zu Erwägung dessen und zu vie-
auf das ganze Leben wirkenden Betrachtungen
die Muße und Stille des Krankenlagers
lich gewesen; so wahr ist's, daß die Leiden
δεια*) sind. —

119.

An Herrn Minister Baron von Salis-Marschlins.

Straßburg, 12 Novbr. 1789.

Es scheint, ich war noch nicht geprüft genug,
ich Ihnen, edler Freund! vor zwei Monaten
ieb. Es zeigte sich nach wenigen Tagen eine
e Plage; eine Fistel öffnete sich, die vor eini-

*) Züchtigung, Zurechtbringung.

gen Wochen geheilt schien, und ich mußte mi
entschließen, sehr ungern zwar, noch selbst hieh
zu reisen, um von Herrn Marschall die Sac
untersuchen zu lassen. Das Resultat war am 21st
October eine noch größere Wunde, welche sei
geschickte Hand mir in ein paar oder drei schmer
lichen Minuten schnitt. Nun geht aber auch all
nach Wunsch, und er verspricht mir, zumal b
der vollen Gesundheit meines Blutes, eine na
ganz vollständige Herstellung. Nicht genug, i
dessen kann ich unserm Arzt und Freund im Hi
mel danken, daß er mir noch dieses zusandt
fern von Hof und Pflichtarbeiten, auf dem einf
men stillen Lager, da ich das Leben, meine B
stimmung und die Zeichen der Zeit bedachte, fand
er mir Gefühle, Gedanken, Entschlüsse, Freude
die nur Er geben kann, und welche mich ni
um ein Weniges befestigt, gestärkt und neu er
flammt haben zu jeder Thätigkeit als Mensch u
Bürger, wodurch ich hoffe, mein Leben Seine
Willen gemäß auszufüllen. Wahrlich, best
Freund! von allem ist seine Weisheit, seine Lie
der Grund; in Ihm ist das Licht; von Ihm ge
Heldensinn und Patriotismus aus; und w
man's nicht mehr glaubt, so irren die Völker
selbst erdachten wankenden Grundsätzen beim trü
rischen Schimmer verstellter Tugenden herum
dadurch sinken die Thronen, und werden bald a
Bande gelöst, welche durch ein Jahrtausend b
festiget schienen, ja die ganze Gesellschaft wird
ihren Fundamenten erschüttert;

> non tibi Tyndaridis facies invisa Lacænæ
> culpatusve Paris, divûm inclementia, divûm,
> has evertit opes.

Herrlich auch in diesem Sinn ist jene hier zurü

wende Deduction von 1622: man glaubt jene
engeschichten der Maccabäer zu lesen; so
Religionssinn und so männlicher Muth
irt in keinem neuern Buch. Wenn wir die
weifelte Lage der damaligen Prätigäuer beden-
welche Kraft sie in sich selbst fanden, hin-
erum wie, da sie gerettet schienen, ein grö-
r Sturm sie in weit einen tiefern Abgrund
uderte, und wie sie doch die Freiheit errun-
— wie ist's möglich, entweder ohne Rührung
Anwendung die Gegenden zu sehen und ihre
chichten zu lesen, oder jetzt noch zu zweifeln,
nicht fremde Macht, sondern allein unsere
bstvergessenheit und Vernachlässigung aller ed-
und hohen Motive und Betrachtungen wirk-
für's Vaterland furchtbar ist. Ich danke
en unter allem, was Sie mir geschickt, ganz
nders für dieses vortreffliche Werk (bei wel-
überdem höchstwichtige Urkunden sind). In
n Tagen habe ich auch jenes raggionamento
ganz vom Anfang bis zu Ende aufmerksam
en; Sophismen habe ich in Menge angetrof-
weil aber viele Allegaten eine vollständige
ntniß der Statuten ꝛc. erfordern, so bin ich
rst begierig auf das, was Sie nun antwor-
und aus Urkunden aufklären werden. Ich
, Sie werden jene Vollmacht 1513, wovon
nir gesprochen, nicht vergessen. A vue d'œil
e ich bis gegen Ende des Monats hier; viel-
besuche ich auf ein paar Tage meine Mut-
aber in der ersten Woche des Decembers sollte
wünschte ich in Mainz zu seyn. Da ich bei
er Abreise von da nicht selbst nachsuchen
e, so kann seyn, daß ich noch etwas Ihnen
riges finde, das dann sogleich folgen soll.
bin ich auch nicht wenig begierig, ob gegen-

wärtige Lage der Geschäfte auf die Valteline Sache einige Wirkung äußern wird. Nichts, i wiederhole es, beunruhigt mich mehr, als da leider! die Rhätier und Eidgenossen selbst Muth und Vaterlandssinn den Alten so weit na stehen; sonst hätten wir nichts zu fürchten; a wäre (wie 1622) nichts daran gelegen, wenn den erforderlichen Maßregeln anfangs nicht a stimmten; man handle nur, so erwachen die üb gen auch. Aber meine Nachrichten von dem n ralischen Zustand vieler helvetischen Stäl machen für's Politische wenig hoffen; das ga Haupt ist krank, das ganze Herz ist matt. L ters bedaure ich tief, nicht ganz und aus al Kräften dem Vaterland leben zu können — durch Geschichten in jedem Ton, jeder Mani. durch Vorstellungen, durch Pamphlets, durch Br wechsel, durch Unterredung, dem wachsenden Ue noch vorzubeugen wäre! Doch, ich traue auf d der diese Nation so oft wunderbar erhalt meine Grillen weiß Er, und daß, wenn Er n berufen will, zu solchem Werk wahrer Natio regeneration auch etwas zu thun, ich freud folgen würde. Sie, edler, weiser, geliel Freund, segne der, auf den wir hoffen; und n vergessen Sie nicht — Tuum

J. M.

120.

An Herrn Säckelmeister von Balthasar Luzern.

Straßburg, 9 December 1789.

Hochwohlgeborner Herr,
mein verehrungswürdigster Freund!
Am 17 Mai hatten Sie die Güte, mir n

rten Theil der Denkwürdigkeiten zu senden; am
Julius erhielt ich ihn von Zürich, und nun
reibe ich Ihnen erst am 9 December. Sie wer-
n aber die Ursache wohl schon wissen. Eine
st neunmonatliche Krankheit, wegen der ich noch
r kurzem hier eine schmerzhafte, aber endlich
dicalheilende Operation habe ausstehen müssen.
h will von diesen Zeiten des Leidens nichts mehr
gen; es freut mich, daß sie vorbei sind; und er-
glich waren sie doch, da ich selten der Lectüre
tbehren mußte, und auch alsdann wenigstens
ken konnte. Einige vergnügte Tage bin ich auch
n besagten dritten Theil der Denkwürdigkeiten
uldig, den ich im Bett excerpirt habe; wieder-
i eine würdige Frucht Ihres warmen und auf-
klärten Patriotismus, voll unbekannter Nachrich-
i zur Bereicherung der Geschichten des Vater-
ides, und voll der heilsamsten Lehren. Gott
e Ihnen nicht bloß die zur Vollendung dieses
erks nöthigen, sondern auch die noch belohnen-
n Jahre, wo dessen patriotischer Inhalt, Ihre
rschläge und Wünsche endlich vom Staat an-
nommen, und unter Ihrer thätigen Beiwir-
ig ausgeführt werden mögen. Gewiß ladet
s jetzt alles ein (zumal der Verlust oder die
rminderung mancher sonst sicher geglaubten
nden Ressourcen), zurückzukehren in uns selbst
f altrepublicanische Sitten, und inwohnende
ilfsmittel; wir müssen Stärke und Beschäfti-
ng in uns, gleichwie in Frugalität unser Aus-
nmen, suchen; in diesen Zeiten der Krise und
hrung, wo wir auf Auswärtige nicht mehr
len können, müssen die Eidgenossen ihrer Vä-
gedenken, denen es auch so ging, und in ihrer
d freier Völker Geschichte die ächte innere und
ere Staatsweisheit studiren. Es ist allzu of-

fenbar, daß die Entnervung der Sitten und de
Untergang aller Grundsätze Frankreichs Thro
stürzte; wie viel weniger ist uns Kleinen erlaubt
zu schlafen!

Uebrigens gestehe ich aufrichtig, daß ich fü
die Zukunft für's Vaterland weit mehr Gutes vo
Luzern erwarte, als von den meisten andern Stä
ten; und größtentheils wird es Ihr Verdien
seyn, der Sie vorgeleuchtet und die Jünglinge e
muntert haben. Ich kenne den Kanton nich
welcher Ihrem edeln Sohn oder Meyern vo
Schauensee, Jünglinge von ähnlichem Eifer un
Geist, entgegen zu setzen hätte; und ich sah b
Ihnen, daß das Beispiel wirkt; aus diesem Grun
hoffe ich eine an patriotischen Thaten und Rath
schlägen fruchtbare Zeit, besonders wenn die
Generation einst zu Wort und Ansehen komm
Welches Vergnügen alsdann für Ihr Alter, au
blühen zu sehen, was ursprünglich Sie gesäet!

Ueber den 3ten Theil der Luzerner Denkwü
digkeiten erlauben Sie mir ein paar Anmerku
gen, die zeigen, wie aufmerksam ich lese, wa
von Ihnen kommt. S. 48 (ein sehr merkwü
diges Stück); was Imer von Straßberg dama
versucht, ist mir ganz unbekannt; wissen S
keine näheren Umstände? Sie würden mich sel
interessiren; indem sie auch auf die bald nach di
sem erfolgte Einnahme des Sibenthals durch Ber
Licht werfen könnten; vielleicht auch auf die 15
folgenden vorgefallenen Rinkenbergischen Hände
S. 130 ist vielleicht Kolmar für Kölne
Stadtrecht ein Druckfehler; wenigstens scheint m
diese Urkunde am übereinstimmendsten mit le
term, welches bekanntlich auch das Muster d
Zäringischen Stadtgesetze gewesen. S. 132 d
metschen Sie Vogtmann durch Beamte

d ich hätte fast geglaubt, es würden Unterthan der benachbarten österreichischen Vogteien im rgau verstanden, daß der Gesetzgeber hier Vorung treffen wollte, auf daß die Surseer Freit nicht seinem Hause schaden möchte. — Sollte S. 178, Note * gewünschte Spur nicht S. 93 finden seyn? daß Cysat sagt: „ouch by minen ten," scheint anzudeuten, daß das Volk aus Waldstätten in ältern Zeiten dort herum alei versucht; allein das ist freilich zweifelhaft. i dem Irenäus 1634 S. 226, erinnerte ich ch des Lobes, welches die Surseer 1653 S. 200 dient; so sind Schwachheiten und Tugenden beisammen; sie waren wohl etwas abergläuch, vielleicht, allein auch treu.

Ungemein rührte mich Ihre Klage um den fflichen Stadtschreiber von Keller; eine sympatische Thräne floß mir bei dem Gedanken, wie le der Guten und Weisen Sie nun in wenigen hren überleben mußten! Gott erhalte uns die brigen und Sie! — Der patriotische Traum und s sonst von Ihrem würdigen Herrn Vater vorkommt, ist voll Weisheit und Kraft.

Ich hoffe, einige Tage vor Weihnachten wie: in Mainz zu seyn; der Geschäfte sind viele; d es ist eine schwere Aufgabe, die Ruhe der ränzen gegen die aus Frankreich sich fortpflande Gährung zu behaupten und gleichwohl des terthaus gegründeten Reclamationen (manchl sind sie's) Gerechtigkeit widerfahren zu las, ohne Schwäche zu verrathen. Was meine ivatstudien betrifft, so wäre die Fortsetzung der erländischen Geschichte wohl ihr liebster Gegennd, wenn ich dem Reich und Land, welches ch nährt, nicht vorzüglich schuldig wäre, jetzt ne Verfassung und Lage zu studiren; dieses

wird jene um etwas verzögern, und es ist mir leid, allein vielleicht wird sie desto besser, wenn sie um etwas später erscheint, nie werde ich des Vaterlands vergessen, es ist zu tief in mein Herz geschriebe und keine Wohlthat der Vorsehung wird mi mehr rühren, als wenn ihr einst gefiele, mir d Muße und Hülfsmittel zur Vollendung dies Werks und zu seiner Verbesserung zu schenke Sie, verehrungswürdigster Freund! bitte ich zä lich, dessen nie zu vergessen, welcher, so lange lebt, mit der ungeheucheltsten Hochachtung jed zeit ist

Ihr ganz eigener Freund und Diener ꝛc.

121.

An Herrn Säckelmeister Stokar von Neuforn in Schaffhausen.

Mainz, den 12 Dec. 1789.

— Die ansteckende Gährung des Freiheitgeis breitet sich auf die Reichsgränzen aus; daher sich les verwickelt und bald beim Kreis, bald am R Vorkehr und Eintretung des Erzkanzlers erfort wird. Wir sind sogar kriegerisch geworden, s schon theils unterwegens, theils marschfertig! hoffe, aus dem allem soll das Gute entsteh, daß das Volk im Nöthigsten durch Gesetze so girt werde, ehe es auch unsere Fürsten zu E räumung überflüssiger oder schädlicher Privileg gesetzlos zu zwingen versucht. Wir wollen sel, was bei einer Wahlcapitulation oder am Rei tag zu erhalten seyn möchte; Operationen, e freilich mit höchster Vorsicht geschehen müßten, n nicht selbst zu erregen, das, welchem man aus

möchte. Wenn übrigens die Verwicklung der rigue das Interesse eines Schauspiels macht, so nt sich's dießmal wirklich der Mühe, in der Welt leben; kein Mensch ist im Stand vorzusehen, ches endlich das Denouement seyn dürfte; denn er die ordentlichen Regeln, noch die Erfahrung igen Zeiten ist fähig, uns zu leiten; jede Woche ngt etwas Unerwartetes, und oft wird das Un- rscheinlichste wahr; alles, weil sich nicht berech- läßt, wie weit hier die Sittenentnervung und Untergang aller Principien, dort aber die Kraft es aufgereizten Volkes gehen möchte. Indessen, che Scenen für die Historie! und welche Bese- ung einer ächten Politik für künftige Völker sie zwar nach dem Schicksal der Menschheit, l eben so wenig nutzen werden, als wir die rn Beispiele). Nichts ist in diesem Augenblick kender, als das System selbst der sichersten e; wie sie aus den mannichfaltigen Wendun- der Lütticher-Affaire, selbst aus öffentlich davon anntem schließen können. Uns Eidgenossen bt freilich nichts übrig, als zuzusehen, wie er; möchte nur die so große Probe, wie wenig das größte Reich sich selbst vergessen und seine ten verfallen lassen darf, uns auf unsere Schul- keiten aufmerksamer machen! Man sieht ja doch , daß das Principium des Unglücks in dem at, welchen es trifft, weit mehr, als in aus- tiger Macht zu suchen ist.

Es ist für den Staat und für jeden Menschen chlappung und Selbstvergessenheit die Wurzel s Uebels, nichts aber geschickter, diese hervor- ringen, als ein planloses Dahinleben. Freilich und das hat mich schon oft betrübt, wenn ich guten Anlagen des größern Theils unserer enössischen Jugend bedachte — ist ungemein be-

dauerlich, daß gar keine unserer Verfassungen d
Jüngling nachhilft; nirgendwo eine Nation
schule zum Unterricht in Sachen, womit er
dann sein Lebelang beschäftigen könnte; nicht e
mal so weit, wie Ragusa, sind wir, wo den
welche über die Jahre des Unterrichts einmal h
aus sind (obschon eigentlich sie nie aufhören s
ten), wenigstens eine Menge Polizey- und b
gerlicher Anstalten oder präparatorische Arbei
für die Regierung aufgetragen werden, damit
nur nicht müßig seyen. Allein was hat ni
Herr von Bonstetten im schweizerischen Muse
erinnert, wie deutlich, wie andringend geschrieb
und doch blieb es beim Alten. Die Jahre z
schen dem 17ten und 30sten sind die gefährlichs
und für eben die wird nicht gesorgt; ja z. B.
Bern ist ordentlich wie eine Verschwörung
Gesetze und Sitten wider aufkeimenwollende T
gend. Wir mögen andere Vorzüge haben, a
im Punkt der Menschenbildung müssen wir neu
Republicaner uns vor den Griechen verbergen.
ist doch schlimm, daß wir vom Ablaß und Ave
von der Transsubstantiation reformirt werden ko
ten, und in diesem, ich möchte fast sagen wichtig
Stück, das noch dazu ebenfalls jeden angeht,
ganz unreformabel sind! —

122.

An N. *)

Regensburg 2 März 1790

Es scheint, der Hintritt Joseph II. habe
Stocken in der politischen Maschine von Eur

*) Abgedruckt in des Hrn. von Bibra Jou
von und für Deutschland, 1790, II, S. 175.

laßt. Aller Augen sind auf den nunmehri-
Beherrscher der weitläuftigen und gesegneten
eichischen Monarchie gerichtet, von dessen
Maßregeln die Ruhe im Süden und Nor-
bhängen wird.
och möchte es zu früh seyn, an ein Gemälde
verewigten Josephs Hand anzulegen; mit
ist die einem Regenten so wohl anstehende
anz und Nachsicht gegen die Kritik seiner
enossen in die Ewigkeit übergegangen; jene
en und kleinen Männer, welche seinen besten
hten unaufhörlich entgegenarbeiteten, weil sie
nicht verstanden, oder dem eignen Flug seines
es nicht folgen konnten, leben noch: und diese
leidigen würde gefährlich seyn. Der Geschichte
r Zeit muß jene des Verfalls der Nation,
e ihm die Vorsehung zur Beherrschung an-
aut hatte, vorangehen; und dann wird sich
ie Frage beantworten lassen: war Joseph II
ich ein großer Mann, oder verzehrte ihn bloß
Wunsch, dafür angesehen zu werden? Weder
Vorliebe, noch der Tadel des Publicums darf
den Ausschlag geben, sondern sorgfältig ge-
e Nebenumstände, welche in seine Handlungen
ebt waren. Die bloße Rücksicht auf den häu-
Widerruf seiner Befehle und Gesetze, auf
roße Menge angefangener und unvollendeter
cte, auf den unruhigen Vergrößerungstrieb,
as unselige Wohlgefallen an heimlichen An-
, auf die Härte der Criminalstrafen bei Ver-

---

icht etwa vor dem Abdruck eine fremde Hand
twas an diesem Brief geändert hat, läßt sich, in
rmanglung der Urschrift, nicht bestimmt sagen.
H.

brechen gegen das Staatseigenthum, auf den h
und da hervorstechenden Geist einer bürgerlich
Wirthschaftlichkeit u. dgl. dürfte das Urtheil f
den großen Mann nicht begünstigen. Lasse m
auf der andern Seite den Philosophen den Au
spruch thun, und lege ihm vor, Josephs Duldu
der verschiedenen Glaubensdogmen, seine Beschrä
kung des Mönchthums; seine wohlgemeinte Absic
durch eine bessere Erziehung seine Nation zu v
edeln; seine wohlthätigen klinischen Anstalten; sei
Herablassung gegen den geringsten Bürger, sein
allgewaltigen Schutz für den Bürgerstand ge
den Druck des Adels, seine rastlose Thätigk
seine Geduld bei Widerwärtigkeiten, seine eise
Stirn gegen die härtesten Streiche des Schicksa
und er wird den größten Männern des Alterthu
an die Seite gesetzt werden: Mönche werden zul
ihn zum Heiligen erheben, weil er sein Le
fromm endigte, und Migazzi um Vergebung b

Läßt sich also gleich noch nicht entscheiden: i
Joseph wirklich groß? so läßt sich doch laut u
mit voller Ueberzeugung sagen: Joseph war n
von dem gewöhnlichen Schlag der Regenten. s
suchte das Gute. Unzählige Ketten von Wi
ständen stellten ihm die Natur des Guten in in
Spiegel des Widerspruchs dar; daher so v
Fehltritte bei der Auswahl der Mittel, daher
viele Retractationen. Hülflos, im ewigen Kam
von Schwierigkeiten, gewöhnte er sich an ei
eignen Gang; in der Folge glaubte er, es sey
gentenpflicht, alles durch sich selbst zu thun.
rücksichtliche Unbiegsamkeit hielt er für Gerech
keit; Mißbräuche-Abstellen für Regentengüte; u
den Namen des Großen zu verdienen, für d
untrüglichste Mittel, Friedrich den Gro
nachzuahmen.

nd nun einen Blick auf die letzte Woche sei-
unglücklich geendigten Laufbahn, welche Kette
Leiden! Bei vollen Kräften des männlichen
s von einer langsamen und martervollen
kheit aufgelöst, von Freunden verlassen, nicht
al der thränende Nachfolger am Fuße des
es, dem man noch geheime Wünsche hätte
trauen können; bedroht von einem halben
all, dessen Eifersucht allzu schnelles Waffenglück
zt hatte; nur durch Vertrauen auf die Ver-
ung mit der furchtbarsten Macht von der gan-
Welt gegen alle heranziehenden Gewitterwolken
olitik, gegen die Insurrection gereizter Unter-
en, unbekümmert! und nun der Verlust des
des, welches den Grundstein dieser Verbindung
achte, die man mit so vieler Mühe, mit so vielen
n, mit so vielen Aufopferungen, errungen hatte,
e man als das Idol, als das non plus ultra
sterreichischen Politik ansah; und dennoch keine
e, sondern eine heldenmäßige Gelassenheit,
Murren gegen die Schläge des Schicksals,
ern Aufopferung und Ergebung in den Willen
Vorsehung! Dieß ist nicht der Gang des ge-
lichen Mannes. Will man auch den Verlust
ephs II nicht beklagen, so wird jedoch jedes
hlvolle Herz seinen Leiden eine Thräne weihen.

123.

den Herrn G. R. Jacobi in Düsseldorf.

Mainz, 28 Dec. 1790.

s sind schon mehrere Monate, liebster Freund,
ch beim Kurfürsten einige Veränderung der
innungen gegen mich gewahr wurde, welche

theils von Einstreuungen eines Mannes herrüh
welcher sich seines Vertrauens ausschließlich bem
tigen wollte, theils von einer andern mir au
tragenen Negociation*), in deren Lauf ich
dem Unrecht der diesseits aufgestellten Forderun
gänzlich überzeugt wurde, und nach Gewiss
pflicht beim Kurfürsten mir Mühe gab, ihn da
abzubringen. Ohnehin wünschte ich immer,
vollendeter Wahl und Krönung, die mir über
genblicklichen Interessen und oft nothwend
Verwicklungen in Hofintriguen undankbar
unnütz vorübergehenden Jahre künftig wiede
unsern Studien zu weihen. Die Ueberzeu
der Nothwendigkeit gewisser Arbeiten für
deutsches Vaterland eben gerade in diesen Z
allgemeiner Bewegung stärkte mich in der Nei
hiezu. Ich that also auch nicht Einen Sch
mich zu behaupten; vielmehr erwartete ich
duldig der Gelegenheit, mich zu entfernen.
kam. Eben derjenige, welcher vorhin mir
gengearbeitet (ein Mann, gegen welchen der
vor kurzem voll Haß und Mißtrauen ge
und welchen ich bei ihm erhoben hatte), en
einen Plan zu neuer Organisirung des hi
Cabinets, dem zufolge mir aller wahre Ei
durch Rathschläge entging und fast nur die
Expedition gefaßter Resolutionen ohne einig
rede, wenn ich sie für böse hielt, gelassen
Zu eben dieser Zeit wurden in höchst wic
Geschäften zwei Schritte auf diese Weise w
gethan, die ich anders nicht, als ungemein b

*) Aus andern Papieren des Verf. aus dieser
wird wahrscheinlich, daß diese Negociation
Streit mit der Stadt Frankfurt betraf.

für den Fürsten und für den Staat finden
nte. Nach vergeblich gemachten mündlichen
stellungen begehrte ich nun meinen Abschied.

Dieses, wertheſter Freund, ist eine vertrauliche
für Sie bestimmte Erläuterung meiner Be-
gründe; öffentlich pflege ich die Liebe der Wis-
chaften und etwa die mir nicht ganz conveni-
ve neue Ministerialeinrichtung anzuführen.

Wenn ich alles Obige, meine gewiß reinsten
chten, die Wichtigkeit der Plane, deren Aus-
ung meine künftigen Jahre beschäftigen wird,
den überhaupt sowohl allgemeinern, als dauer-
ern Wirkungskreis des Schriftstellers betrachte,
laube ich sowohl meiner Ehre, als meinen
chten, durch meinen Entschluß Genüge zu lei-
Wahr ist hinwiederum, daß die ausnehmende
e, die bei diesen Vorfällen mir theils von dem
igen Volk, theils von den Vornehmsten des
capitels und sonst allen Wohlgesinnten bewie-
worden, mich sehr gerührt; es ist aber ander-
wahrscheinlich, daß wenn ich mich zu der
irksamen und abhängigen Laufbahn hätte ent-
ßen können, die der neue Plan vorzeichnete,
ben diese Liebe des Publicums der Stadt ver-
n haben würde, zumal die Gunst des Volks
weniger unbeständig, als die der Fürsten zu
pflegt.

Verschiedene Anträge sind mir theils seit eini-
Monaten, theils in diesen letzten Tagen ge-
n; ich erwarte aber noch einige Briefe, ehe
meinen Entschluß fest nehmen kann. Mein
htspunkt ist — mit möglichster Unabhängig-
mich freien Gebrauchs einer wohlversehenen
liothek und des Genusses guter Gesellschaft oder
stens eines oder ein paar Freunde zu ver-

ſichern; dem Staat, in den ich gerufen wurde, n
meinen Kenntniſſen zu dienen, ſo viel Muße ab
als zu Ausarbeitung meiner Lieblingsplane erf
derlich iſt, mir vorzubehalten.

Es iſt ganz möglich, daß ich im Laufe des J
ners, ehe ich dieſe Gegenden verlaſſe, Sie noch
ſuche; nur gewiß kann ich's noch nicht ſagen.
bitte Sie, wo und in welcher Lage ich ſey, ger
zu glauben, daß ich nie mit Wiſſen denen Ge
nungen zuwider handeln werde, durch die ich
das unſchätzbare Recht erworben, mich nennen
dürfen

Ihren Freund

J. M.

124.

Fragment historiqu

(de S. E. le *comte Romanzow.*)

à Carlsruhe le 19/31 Janvier 179

Nestor, le moine, le plus ancien des an
listes russes, comme le plus sage et le ps
éclairé, étoit contemporain d'Adam de Brê
et de Lambert d'Aschaffenbourg; ses anna
sont encore la base sur laquelle tous écriva
de l'histoire de Russie ont érigés ensuite le
modernes édifices; il mourut l'an 1113.

L'histoire de Russie a des époques bien
tinctes, dans son enfance c'est celle des hé
avanturies pareils à ceux que dans les chro
ques étrangères on retrouve sous le nom
Normands, cherchant la gloire militaire d
les contrées les plus éloignées; mêmes pri
pes, mêmes mœurs, une origine commu

e vices et les vertus puisés dans le même
rme.

Ces Variagues, qui nous ont donnés nos pre-
iers maîtres, dont l'existence est si souvent
nstatée dans la bibliothèque Byzantine, étoient
s Flibustiers de le siècle, il n'est pas impos-
le de retrouver leurs traces jusque dans l'hi-
oire de Normandie où l'on appelle encore
oit de Varech, un certain droit de côtes.

Ces Variagues connoissoient bien le chemin
Constantinople, puisque les empereurs d'O-
ent en avoient formés une garde d'élite.
ablis à la baltique, se transportant à la mer
oire, ils avoient dû souvent entraîner et s'as-
cier les Russes en traversant leur vaste pays;
leurs avoient montré Byzance, ses riches-
s et la foiblesse de ses empereurs.

Aussi l'histoire de notre première époque
est pleine que de nos rapports avec l'empire
Orient, nous tirions alors de Byzance, notre
ligion, nos lumières, nos richesses, la plus
rt des femmes de nos maîtres, nos prêtres et
s moines, aussi ce rapport y est-il détaillé;
lui que nons avions avec les autres peuples
trouve plus négligé et cela devoit être dans
s chroniques écrites par des moines.

C'est cette négligence que je désirerai pou-
ir réparer, je puiserai dans les chroniques
lemandes; il vaudroit encore mieux y sup-
er par les manuscrits et les archives, il me
ut des secours, il faut pour les obtenir s'adres-
r là, où se trouve réunie la puissance et les
mières.

Je choisis un cas particulier. Nestor raconte
grand-duc Izaslaf ou Dimitry :

1. que l'an 1073 il fut chassé par ses fr
res Wsévolod et Sviatoslaff du trône de Ki
qu'il occupoit;

2. qu'en 1075 il vint à Sviatoslaff des a
bassadeurs d'Allemagne auxquels il mont
beaucoup de richesses et que ceux-ci lui dire
que le véritable trésor des princes ne doit p
consister dans des choses si périssables;

3. qu'en 1077. Izaslaff secouru par les P
lonois vint faire la guerre à son frère Wsévol
qui allant au-devant de lui fit la paix en Wo
hinie et lui restitua Kieff.

Voici tout ce qui se trouve dans les ann
les russes relativement à la fuite de ce princ
parcourons ce que les principales chroniqu
allemandes en disent.

Lambert d'Aschaffenbourg raconte, que l'e
pereur Henri IV arrivant à Mayence y trou
Demetrius prince de Russie, qui venoit lui o
frir en vases d'or et d'argent ainsi qu'en habi
précieux des richesses inestimables pour l'e
gager à lui donner du secours contre s
frère qui avoit usurpé son trône; que Burcha
Prévost de l'église de Trêves, fut député i
continent vers le frère de Demetrius pour l'e
gager à descendre du trône qu'il avoit enva
et pour le ménacer de toutes les forces de l'e
pire germanique dans le cas contraire. Q
Burchard, avoit parû être le plus propre po
cette mission, parceque celui vers lequel
étoit envoyé avoit épousé sa sœur. En atta
dant le retour de cette ambassade, le prin
russe fut confié à Dedi margrave de Saxe q
lui avoit suggéré la démarche qu'il venoit
faire auprès de l'empereur. Le même historie

onte aussi que Burchard de retour de Rus- apporta à Henry IV tant d'or, d'argent d'habits précieux que de mémoire d'homme n'avoit jamais fait à la fois tant de présens empire germanique. C'étoit, dit il, dans le sein de détourner l'empereur du projet de ublir Izaslaff, mais le soin étoit inutile, puis- Henri IV occupé de ses malheurs domes- ies et des guerres civiles, qui desoloient lemagne, n'étoit pas en état de commencer guerre étrangère.

Sigebert de Gemblours raconte les mêmes avec moins de détails; il existe aussi un du pape Grégoire VII adressé à le même ce de Russie et à sa femme, par lequel il informe que leur fils Pierre, étant venu er à Rome le tombeaux des Saints-Apôtres, avoit demandé en leur nom et pour eux le oume de Russie de la part de Saint-Pierre t qu'il le leur accordoit. Il est remarquable u dans le même bref il écrit, que ce qu'il eboeut leur écrire, il le leur fait dire de i voix par les deux nonces qu'il leur adresse, o l'un, dit-il, est votre ami particulier.

es annales russes et les chroniques alle- ales sont conformes pour les dates, et il 'e ste rien dans les unes qui infirme ce que es autres racontent; tant de données et des ra s si bien prononcées, des faits si positifs rr és dans une époque de l'histoire d'Alle- ag e si intéressante, doivent mêner à de nou- el découvertes; Henri IV, si je ne me ro pe, a passées toutes les années dont il est si uestion à Mayence et Worms; dans cette ère ville il s'est tenu alors une diète et on oit retrouver dans ses archives et celles

de l'empire à Mayence des papiers qui éclaircissent davantage les faits du séjour d'Izaslaf en Allemagne et les négociations pour le rétablir sur le trône qui avoient motivé l'ambassade de Burchard, sur laquelle les historiens allemands et russes nous ont transmis trop peu de choses.

Je serai bien heureux si éclaircissant ce morceau de l'histoire de Russie je pouvois ajouter quelque chose aux lumières de ma patrie et je serai flatté de devoir le succès de mes recherches à la bienveillance dont m'honore un prince, dont l'esprit et la protection qu'il accorde aux lumières et aux lettres sont des objets hors de doute et de contestation.

Reponse de J. M. au fragment historique de Mr. le comte de Romanzow.

11 Avril 179

Jusqu'ici on n'est pas encore parvenu à quelque découverte ultérieure relativement au séjour du grand-duc de Russie, Izaslaf Jaroslawe, dans ces contrées. Sigfroy d'Eppenstein, archevêque de Mayence, ayant été compris dans toutes les querelles d'Henri IV avec la cour de Rome, n'a presque point été à Mayence, les années 1073 et suivans; les actes même de la diète de Worms et de la plupart des événemens politiques de ce moment intéressant ont été que bien imparfaitement transmis à la postérité.

Cependant comme il seroit *possible* de découvrir encore quelques détails en d'autres dépôts d'anciens papiers que les archives propres

s de l'empire, on ne manquera pas de faire
e attention particulière, et de communiquer
qu'on auroit la satisfaction de trouver.

Peut-être y auroit-il moyen d'éclaircir, par
documens de Trêves (dont Brower et Hont.
m ont publié ou extrait un nombre consi-
rable) de quelle famille fut le prevôt Bur-
ard et par conséquent l'épouse du grand-duc
ewolod.

Il est en effet remarquable qu'il y ait eu
ns cette période reculée des liaisons aussi
imes de famille entre les descendans de Ru-
et les rois et seigneurs de l'Occident. On
t que le roi de France Henri I, qui régnoit
rs, étoit beau-frère du Tsar fugitif; et que
même empereur Henri IV qui l'accueillit
s son exil, finit, quatorze ans après, par
ouser sa fille, Eupraxie.

Mais un fait plus ancien et qui tient encore
s particulièrement à l'histoire de Mayence,
t celui dont Rhéginon de Pruym, et les
oniques de Hildesheim, de Quedlinbourg
le Corbie font mention vers l'année 960.

Tout le monde sait que la Princesse Olga,
ve d'Igor, régente pendant la minorité de
Sviatoslaf I, d'ailleurs connue sous le nom d'Hé-
le, s'était fait baptiser à Constantinople dans
955. Il paroît que l'empereur d'alors, Cons-
in Porphyrogenète, ayant été tué par Ro-
n, son fils, la princesse répugna d'entrete-
avec celui-ci des liaisons d'amitié. Elle dé-
a vers le roi des Allemands Otton le Grand,
r obtenir de lui un évêque et des prêtres.
on vers ce même tems célébroit à Francfort
fêtes de Noël, 960. Guillaume, son fils,

étoit archevêque de Mayence; et il est à noti
que la mère de ce dernier avoit été d'une or
gine slavique, prisonnière de guerre, sans qu'
puisse éclaircir à quelle tribu de cette gran
nation elle appartenoit proprement. Le roi pr
à satisfaire au désir de la princesse Olga,
choisir par son fils un moine de St. Aubin, m
nastère aux portes de Mayence, alors fame
par la discipline et par des restes de savoi
comme il y en avoit encore. Ce religieux, no
mé Libutius, fut consacré par Adaldag, alo
archevêque d'Hambourg, à la métropole duqu
on pensoit attribuer les chrétiens russes. M
heureusement Libutius mourut au moment d'
treprendre son voyage. L'archevêque de Maye
ce, toujours chargé de la commission de s
père, choisit alors, pour s'en acquitter,
moine de S. Maximin, nommé Adalbert.
prétend qu'il le connoissoit habile et homme
mérite, mais que, ne l'aimant pas pour d'aut
raisons, il fut bien aise de l'éloigner. M
Adalbert, à ce qu'il paroît, apporta dans
mission, aussi peu de savoir-faire que de dé
de passer la vie si loin de chez lui. Il rev
après deux ans avec des détails que person
vérifia, des obstacles insurmontables qu'il av
partout rencontrés. Il fut reçu avec beauco
plus de bonté que peut-être il méritoit*). M
Olga, dans la suite, ne s'adressa plus aux A
mands; son fils démeura fidèle au dieu Pero

*) Ad regem veniens charitative suscipitur,
Deo amabili Wilhelmo AE. pro retributione
incommode ab eo sibi machinatae peregrinatio
bonis omnibus quasi frater complectitur; *Rheg*

au lieu de se réconcilier avec l'empereur ec ou de rénouer avec l'empereur allemand, fit trembler Constantinople.

Tel est le fait qui dans le 10me siècle a élé le nom de Mayence aux annales de Rus- e. Pendant longtems on ne l'a pas bien com- is, parceque l'ignorance des siècles posté- eurs confondit les *Russes* avec les *Rugiens*, us connus en Allemagne.

Il seroit aussi curieux de savoir si Nestor ses continuateurs, qui ont quelquefois in- ré du leur dans son histoire, dit quelque ose de cette ambassade et de l'archevêque Mayence Guillaume, que de trouver des tails inconnus sur le séjour d'Izaslaf, du ms duquel s'établit la Peczera, qui dispensa s Russes de chercher comme autrefois des êtres hors de chez eux.

Au reste la mention des Russes dans la pé- ode de grandeur qu'ils ont eue sous les sept emiers Tsars, est quelquefois cachée dans s annales sous le nom des Normans. *Russii, os Northmannos appellamur*, dit Luitprand de avie. Il seroit intéressant d'employer un au- e *Stritter* au dépouillement des chroniques s pays occidentaux.

Les serviteurs de son Altesse électorale de ayence savant trop bien qu'ils remplissent s intentions en contribuant à ce qui peut rvir pour l'éclaircissement de l'histoire de ce ste empire, pour n'être pas particulièrement ttentif à ce qui pourroit se trouver dans s contrées, propre à ce but.

125.

A. Mr. N.

14 IV. 91.

Du rang des vaches (Kühreigen).

Les mòts, qui commencent la chanson, so de notre patois:

Wiſſt Mädi, mit dem Kühi,
Samt dem Stierli,
Iſt das ganze Ländli voll ꝛc.

Signifie: Weiße Mädchen, junge Kühe,
Junge Stiere,
Davon iſt unſer Ländchen voll ꝛc.

Mais ce qui fait un si grand effet sur l Suisses, ce sont les idées que cette chans reproduit, de la vie des Alpes, des charm de la vie pastorale, de la vraie liberté, d' ciel pur et d'un air qui inspire la vigueur la gaité douce, les scènes chantées par Hall dans le poème des Alpes, le plus beau q ait fait, et dont Kleist a dit avec raison:

Der ſich die Pfeiler des Himmels,
Die Alpen, die er beſungen, zu Ehrenſäulen gema

J. Muller.

126.

An Hrn. Profeſſor Niclas Vogt in Mai

26 März 1792.

Ich ſpreche Ihnen, lieber V., nicht als Staa rath, ſondern als ein der Lage der Sachen kundig für Sie ſich intereſſirender Freund *).

*) Hr. V. hatte eine Schrift geſchrieben: Geſchic

Erstlich hätte ich N. V.*) auf dem Titel weg-
lassen; denn wozu? Man erfährt es doch wohl,
wüßte es auch niemand, so kenne ich Sie ge-
, um zu wissen, daß Sie nicht sich, sondern
gute Sache suchen. Dieses N. V. wird embar-
irend; man ließe dieses und mehr gern hinge-
, wenn man ignoriren dürfte, von wem es ist.
Zweitens ist Ihre Geschichterzählung viel zu vor-
flich, um des Epiphonema und der selbstgemach-
Anwendungen zu bedürfen. Meines Orts hätte
die Revolution von 1789 gar nicht genannt;
müßte wohl ein rechter Böotier seyn, welcher
der von 1555 sich ihrer nicht erinnerte. — Die
bschläge S. 92 — 95 lassen Sie weg; die, de-
Sie sie geben, sind doch die Leute nicht, welche
benutzen können, und überhaupt ist's mit dem
hgeben etwas mißlich, wenn man nicht muß;
weiß den Rath der Götter?

An Erfüllung der Weissagungen S. 2, 87 und
zweifle ich keinen Augenblick, könnte auch nicht
feln, ohne alle meine Kenntniß der Historie ver-
n zu haben. Die Zeit ist nicht fern, wo man
ehen wird. Gern käme ich zu Ihnen, aber es
dießmal nicht leicht möglich. Es werden einst
en kommen, wo auch ich freier zu seyn hoffe,
dann beurtheilen Sie meine Liebe zu Ihnen
dem, was ich alsdann seyn werde. Indessen

---

der französischen Revolution vom Jahr
1555; zur Warnung für Aristokraten
und Demokraten, welche Müller sehr gefiel;
sie mußte aber, weil das Unglück vorausgesagt
war, unterdrückt werden; nur wenige Exemplare
sind ausgekommen. H.

Name des Verfassers.

verschonen Sie mich, ich bitte Sie, mit Hochwo
geboren u. a. solchem Zeug, das für uns Ph
sophen sich ja gar nicht schickt. Ich umarme S
Ihr ꝛc.

N. S. Wenn Sie sich unterstehen, mich n
der einen Hochwohlgebornen zu schelten, so ne
ich Sie, wie man im Wallis eine gewisse Ma
stratsperson titulirt — „Ewer schaubare Großmö
tigkeit!" Ganz gewiß!

127.

Erläuterung über eine in Betreff des Gehein
Staatsraths von Müller von Herrn Bibl
thecarius Forster durch öffentlichen Druck
schehene Aeußerung, als hätte jener den Ma
zern die Annahme der französischen Verfass
gerathen.

(Georg Forster hatte in einer Rede, worin
die zögernden Mainzer zur Einschreibung in
rothe Buch zu bewegen suchte, unter And
Folgendes gesagt: „Ich habe euch treu und
„lich meine Gesinnungen gesagt, und ich fü
„mich, hinzusetzen zu können, daß ein Ma
„den die Mainzer Bürgerschaft immer hoch
„achtet hat, ein Staatsbeamter, der unter d
„letzten Kurfürsten so viel Gutes gethan und
„viel Böses verhindert hat, als sich unter ein
„Kurfürsten thun und verhindern läßt, im
„zen ein Freund der Freiheit und Gleichheit
„daß Johannes Müller über diese Gr
„sätze vollkommen einstimmig ist, und Euch,
„bürger, durch meinen Mund, als sein
„chiedsvermächtniß zurufen läßt — ohne Be

ken mitzuwirken, und ohne Zaudern der Frei-
heit und Gleichheit zu schwören." Da diese
Rede bald darauf in der von Wedekind und For-
ter gemeinschaftlich herausgegebenen Zeitschrift, der
Patriot, gedruckt erschien, und hie und da
nachtheilig ausgelegt wurde, fand sich M. (der
damals in der kaiserl. Staatskanzlei an-
gestellt war) bewogen, folgende Erklärung in eine,
ich weiß nicht welche, öffentliche Zeitung einrücken
zu lassen.)

In den wenigen Tagen meines letzten Aufent-
halts in Mainz, als viele gute Bürger, viele zwei-
deutige Menschen, und auch erklärte Eiferer für die
französische Verfassung, in mancherlei Absicht, Rath
und Meinung von mir verlangten, äußerte ich mich
gegen jeden nach seinem Charakter und seiner Lage.
Einer, welchen die Ungeduld Entfernung rath-
sam und ihre Umstände sie möglich machten, rieth
ihnen sich hinweg zu begeben; Männern von Unter-
nehmungsgeist — stille Erwartung solcher Augen-
blicke, wo sie zu Wiederbefreiung der Stadt entschei-
dend wirken könnten; Männern von gleich festem,
aber kühlerm Muthe — bisweilen aufzutreten und
im Club die Stimme der Vernunft und Wahr-
heit hören zu lassen, damit sie der zuhörenden
Dinge nicht ganz fremd werde; guten Bürgern,
denen aber häusliche Verhältnisse solche Dinge nicht
mehr erlaubten, rieth ich, sich und ihre Familien
auf bessere Zeiten zu sparen, sich leidend zu ver-
halten, und dem, wozu sie genöthiget wür-
den, um so unbedenklicher sich zu unterwer-
fen, als dieses nur zur Abwendung eines größern
Unglücks geschehe, und ganz unverbindlich sey. Wo
die Waffen herrschen, kann Klugheit rathen, was
der Mann von Vernunft bei hergestellter Ordnung
wohlverdient verschmäht. Im Uebrigen habe ich da-

mals über die französische Verfassung an sich m politisches Glaubensbekenntniß in Mainz niemand gesagt. Ich, der Staatsreferendarius, der d war, um Papiere zu retten, woran dem Club viel gelegen gewesen wäre, der von so vielem wuß was andere so gern hätten wissen mögen, und d schon die Kühnheit seines Dortseyns mancherlei G fahren aussetzte: war ich schuldig, mich hierauf e zulassen?

Wien, 10 Dec. 1792.

J. v. M.

128.

A S. E. Mr. *le Baron de Botzheim*, Co seiller intime de S. M. I., Chef de Noblesse etc. à Francfort.

Vienne, 26 Avril 1793.

Le cachet que vous m'avez renvoyé, est t tête qu'on prétend celle de Tite Live, dont me sers quelquefois.

Il est certain que vaincre n'est pas tout l faut travailler pour rectifier les idées; l'o nion est un ennemi que le fer ne peut atte dre; et pensez qu'il faut bien du sens et savoir pour remédier aux maux qu'ont prod l'esprit et l'imagination depuis 40 ans. A cela, il ne faut pas désespérer: la vérité une force qui lui est propre; seulement il f la rendre populaire et travailler pour tou les classes; il faut inonder le monde d'auta de bons écrits qu'il y en a eu de séduis; et en même tems tâcher de produire quelq ouvrages classiques, pour les hommes qui p sent ou qui veulent se donner l'air de pen

tout cela est possible; mais *il faut le vouloir.* a fondé bien des académies pour le pro- s des sciences physiques et mathématiques; urquoi ne se le laisseroit-on pas couter quel- e chose pour prévenir des révolutions des- tives et des guerres ruineuses, qui coût t plus en une semaine que l'entretien de hommes de tête qui travailleroient dans r cabinet, pendant quelques années. L'église holique a bien su faire de ces choses autre- s, et avec grand succès. Mettez à la tête telles entreprises un ou deux hommes qui noissent l'état des affaires et en même les res, et vous verrez au bout de bien peu nées un changement notable. Pourquoi la rmation n'a-t elle plus pénétrée dans les p s catholiques dès qu'il y a eu de Jésuites? s, je suis d'accord avec vous; grande séve- contre les perturbateurs de la société qui obent à l'homme plus que des brigands et assassins ne sauroient lui ôter. Ensuite; veillance extrême de l'éducation publique, la part des mêmes hommes que les gouver- ens chargeroient du département de veil- sur les opinions. Avec cela, l'attention de ner l'exemple du respect pour la religion. , à ceci je reviendrai toujours, si l'on ne pas un objet principal du rétablissement a religion *chretienne*, tout le reste ne sert rien; et là-dessus je serois d'avis qu'une veillance rigoureuse est le devoir du gou- ement.

allois ajouter bien des articles; mais vous moi nous sommes d'accord. Je ne souhai- is rien autant, que d'être chargé de tra- er d'office d'après des telles idées; j'y con-

sacrerois ma vie, sûr que je ne saurois mie
l'employer, et assez sûr, de réussir, jusqu
un certain degré du moins. C'est par là, c'
de cette manière que je pourrois être le pl
utile à l'état; il y a assez des gens pour
currentia et moi je ne les fais pas mieux, qu'
autre. —

120.

An den Hrn. Geh. R. Fr. Heinr. Jacob

Wien, 22 Jun. 1795

Der Tag, da Herder im vorigen Jahre mir
letzte schriftliche Probe Ihres theuern Andenk
brachte, verehrtester Freund, war der merkwürd
sten einer in meinem Leben. An eben demsel
Tag wurde ich, ohne all mein Zuthun und ge
alle meine Erwartung, hieher berufen. Zehn T
vor dem Unglück bei Speyer, das den Fall von Ma
nach sich zog, trat ich meine Reise an. Verschied
Zufälle verzögerten die Entscheidung meines Sc
fals, bis ich im Februar in die Staatskanzlei,
hin ich nie getrachtet und nicht gewünscht, au
nommen wurde. Ich glaube in diesem allem
in andern Umständen, die ich nicht so schreiben ka
jene Hand zu erkennen, die unser Zeitalter nicht
hen will, da sie doch kaum je deutlicher als zu
serer Zeit handelte, an die aber Sie, wie ich, g
ben. Noch ist übrigens nicht erschienen, zu welch
Zweck das so kommen mußte. Meine bisheri
Geschäfte sind sehr unbedeutend, und ich war
meiner vorigen Lage wenigstens ungleich mehr
Menschen nützlich, ja in wichtigern Dingen thä
Da es aber nun so ist, und ohne gewaltsame
genwirkung von meiner Seite anders nicht, als

ehen mußte, so erwarte ich mit Vertrauen, che weitere Entwicklung mein Schicksal nehmen d, oder ob ich gar nichts mehr thun soll (wel- zu glauben meinem Gefühl zu sehr wider- ßte).

Wenn ich wünschen darf, so wäre mir am lieb- , wie Sie, den Wissenschaften zu leben, und ich e dafür, daß auch dem gemeinen Wesen in ge- värtiger Lage der Sachen und bei der wunder- n Gährung der Köpfe es nicht undienlich seyn te; gewiß würde ich hiezu mich besser schicken. in, das wird sich geben, wenn es seyn soll. wollte ich Ihnen, th. Fr., sagen, wo und wie in, weil ich Sie zu sehr verehre und liebe, als mir nicht unerträglich seyn sollte, von Ihnen ssen oder Ihnen fremd zu werden. Ich bitte mir zu melden, ob und was Sie in den letz- zwei Jahren geschrieben, damit die Fortsetzung s höchst interessanten Geistesganges mir nicht nnt bleibe. Ich studire nun sehr viel zu igem Gebrauch. Condo et compono, quae deprimere possim. Leben Sie wohl ꝛc. ꝛc.

130.

Son Altesse Electorale de Mayence.

1795.

. A. E. agréera que j'ajoute quelques ré- ns que la lecture de ces projets de mé- s m'a fait naître.

i vu par la gazette de Mayence que le e Prusse en a fait frapper une sur sa red- n. Comme d'ailleurs V. A. E. n'a pas eu art active à cet évènement, je croirois

qu'une médaille en mémoire de *Sa rentrée* roit plus analogue aux circonstances.

Mr. de Birkenstock a donné plus d'une id d'une médaille sur cet objet: mais j'ai ce objection à quelques-unes des inscriptions qu propose, qu'elles sont des vers proprement d et qu'elles sont trop longues. Cependant le sens et les expressions sont très-belles, et l pourroit en profiter, en les abrégeant

Les remarques particulières que j'y fa sont encore: que tout dépend si la méda doit avoir l'air d'être frappée par quelqu qui ait voulu éterniser cet évènement, ms sans que V. A. E. en ait donné l'ordre; als on peut parler de V. A. E., mais non d l'autre cas; V. A. E. ne voudra pas parl d'elle même comme nous autres parlons d'e et comme l'histoire la fera un jour. Ceci s posé, je serai pour les idées suivantes: *Fl. Car. Jos. redux felic.* (feliciter), et sur le vers: *Et cives princeps, et praesul substinet ni*; ou bien, *majorque fatis moleque laborum*; u bien, *clarior inde malis*, *aspera fata levat.*

Si, au contraire, V. A. E. fait elle-m e frapper la médaille, il faut une inscrip n qui se rapporte davantage à l'empire pour quel elle s'est vraiment sacrifiée, et dont yence est le rempart; et V. A. E. pourroit même tems faire un compliment aux trou qui ont fait siège (mais à *toutes*, et non à *partie* seulement). Dans cet esprit je ch rois l'une des deux idées:

V. A. E. avec l'inscription sus-mention *Frid. Car. Jos.* etc. *redux felic.*; et puis le de Sa rentrée, et l'année, en exergue. Sur le revers: ou le génie tutelaire de la Germ ie

vrant Mayence de son bouclier: *Stabit Teutiaeque arx alta manebit.* Ou bien, les contours d'une forteresse et les assiégeans, distingués par les étendards de l'Autriche, de la Prusse, de la Saxe et de la Hesse: Umschrift: *Suere modum petulantibus ausis;* en exergue: *Index Teutonia*, ou bien *conjurato foedere.* —

131.

An Herrn von E.. *)

28. Nov. 1793.

— Je vous avoue que la ressemblance des Siens Romains avec les François ne me frappe pas: ceux-là étoient le peuple le plus religieux du monde; ceux-ci bravent tous les sentimens religieux: chez les Romains dans les 300 ans depuis Tarquin jusqu'à Tiberius Gracchus il n'y a jamais eu du sang versé dans les innombrables séditions qu'ils ont eues; chez les François le spectacle de la guillotine est devenu un besoin, et ils font durer le plaisir que les Sylla et les Marius ne s'étoient donnés que pour quelques jours. A Rome la propriété a été extrêmement respectée, en France il n'y en a plus. Le gouvernement des Romains étoit balancé, celui des François n'admet aucun équilibre contre les fantaisies de la populace: ainsi ceux-là furent-ils l'admiration et les maîtres du monde, et ceux-ci en deviennent l'horreur et l'opprobre du genre humain.

---

*) Dieser hatte in einem Brief an den Verf. die Franzosen mit den Römern verglichen.

132.

A Mr. le Baron *Ulysses de Salis-Marschlins*, à Marschlins.

Vienne, 1 Févr. 1794.

Monsieur le Baron!

Je vous remercie du fond de mon cœur de la bonté que vous avez eue de me procurer les deux derniers volumes de la Staatsgeschichte*): je n'en avois, à la vérité, plus besoin, me les ayant procurés entre tems par la voie des libraires: mais ce qui me les rend bien précieux, c'est votre souvenir et la preuve qu'ils me donnent de la continuation de vos sentimens. Je ne vous dirai rien de l'ouvrage même, car je ne vous cacherai pas, mon excellent ami, que j'en ai parlé en public; c'est dans un journal qui s'imprime à *Jena*, sous le titre Allg. Literaturzeitung; j'ignore si l'art. est imprimé à l'heure qu'il est, ou s'il va l'être.

Que de choses se sont passées depuis que nous nous sommes vus! L'on diroit qu'il y a un siècle; les grands évènemens se pressent à point qu'on a à peine le tems d'y réfléchir. Que le siècle futur pourroit être heureux, si l'on vouloit enfin profiter des terribles leçons que donne celui-ci! Mais, ne diroit-on pas qu'une certaine stupeur, un *callus* s'est emparé de certaines classes qui y seroient même les plus intéressées? Ce que l'on voit, est inconcevable; ce que l'on doit attendre, est

*) Staatsgeschichte von Veltlin, von Herrn v. Salis.

glable. J'adhère à nos anciens principes
vous me connoissez et dans lesquels je vous
reconnu encore dans vos *fragmens*. Mais
lquefois je crois que la providence a résolu
ne pas se servir des hommes pour les soute-
qu'ils devront se soutenir par eux-mêmes.
adie plus que jamais; c'est autant pour me
raire, que pour m'instruire. Je me porte
au reste, et à mesure que j'ai vu et vécu
ntage, je suis plus ami de mes amis, qui
ceux de la vérité et de la justice. Donc
uis bien le vôtre, et pour la vie. Que je
rerois de passer quelques heures à *Marschlins*
vous! Ne m'oubliez pas; et quoique je
aie pas (selon ce que je sais de la cons-
e de votre caractère) une grande appré-
ion, cependant je vous serois bien obligé
me le dire de tems à autre, et surtout si
y ajoutez quelques détails un peu amples,
e que vous faites, sur votre manière d'être
elle et sur le point de vue sous lequel vous
sagez les choses de ce monde. Recevez les
rances des sentimens inviolables de

votre dévoué ami et serviteur.

133.

Mr. le Baron *Ulysses de Salis-Marschlins*.

Vienne, 9 Juin 1794.

ai bien reçu, cher et excellent ami, votre
e du 3 Mai, et j'en ai fait usage, aussi vîte
ssi bien que j'ai pu. L'on souhaiteroit tou-
, que les cantons voulussent mettre fin à
ésordre, et je crois, qu'on leur fera des

représentations à cet égard. Mais il me r
vient de plus d'un endroit, qu'en effet ils n
sauroient guères, avec sûreté, aller au-del
les *paroles;* parceque les dispositions du peupl
ne sont pas, dit on, partout assez sûres c
Suisse, pour qu'on en eut rien du tout
craindre, s'il s'agissoit d'en venir à des *voi
de fait.* Les meneurs de l'affaire chez les Gr
sons savent cela sans doute, et c'est ce qu
empêchera les représentations des cantons d
produire l'effet désiré.

Quant à nous, je ne puis que vous répéte
que la conduite de cette affaire a été principal
ment abandonnée au gouvernement de Mila
et que la multitude et le poids immense (po
ne pas dire écrasant) des affaires majeur
rend plus difficile que ce ne devroit être sa
cela, de fixer l'attention sur cet objet. —

Tout depend du sort qu'auront les affair
générales. Si les François sont reduits (pa
une révolution dans l'intérieur ou autremen
c'est égal) à rentrer dans les bornes d'un go
vernement monarchique bien ordonné, to
ces mouvemens se calmeront, et il n'en re
tera, outre le mal momentané qu'ils auro
fait, que des changemens peu essentiels
certaines formes, les redressemens des ab
les plus crians. Si, au contraire, la rép
blique françoise prenoit consistance, il c
plus aisé de calculer la grandeur des bouleve
semens qui en résulteroient vraisemblableme
avant la fin du siècle, que d'imaginer l
moyens d'en borner l'étendue. Alors (j'espè
que cela n'arrivera pas) on ne pourra pas pl
reprimer le mal au pays des Grisons que pa
tout ailleurs et il n'y aura de différence q

elle de l'époque de ses commencemens, avec elle des mêmes malheurs, qui se repandront n Suisse, en empire et Dieu sait où.

Ce n'est pas pour dire, assurément, qu'il audroit, à présent ou alors, s'abandonner, t la bonne cause de l'ordre public: il faut, u contraire, rédoubler d'activité, et les noindres choses ne sont pas à négliger. Mais, prêchez cette doctrine à la plupart de gens n place . . . Dites leur, *jam proximus ardet Ucalegon;* ils trouveront encore la construcion de leur propre maison bien trop solide, our avoir à craindre . . . D'ailleurs, il faut vouer que les moyens, de suffire à tout, ne ont pas bien aisés à trouver; et c'est ce que os demagogues savent fort bien: qui est ce ui ne le sache? qui ne le voie!

Laissez nous remporter une demi-douzaine e victoires bien décisives sur les François, t *alors*, quand on parlera alors à vos gens, lors ils écouteront.

Je vous écris, comme vous voyez, avec la ranchise digne de notre ancienne amitié. La ième me portera toujours à conseiller les meures qui pourront remédier *citissime* à un alheur qui écrase la fortune d'un ami que aime et que j'estime au-delà de toute expresion. Mais il faut des circonstances *pour être couté.*

S'il survient des incidens qui paroissent endre la chose plus incessamment dangereuse our les états héréditaires; s'il vous vient des dées nouvelles sur ces malheureuses objets: sera toujours autant du bien de la chose, u'intéressant pour moi, qu'il vous plaise de

m'en faire part; comptez et sur ma discrétio et sur l'usage actif et bon que j'en ferai.

Je suis avec une amitié bien tendre avec le respect, augmenté, s'il étoit possibl par l'intérêt du sort indigne que vous suppo tez avec tant de constance Votre etc.

134.

A Mr. *Willbraham*, à Constantinople.

Vienne; 30 Juin 1794.

Monsieur!

Vous m'avez permis, très-obligeammer de vous adresser quelques questions sur l pays que vous allez parcourir, et j'en profi d'autant plus volontiers que cela me donne o casion de me rappeler à votre souvenir, et vous dire, combien j'ai été charmé de fai votre connoissance. Il y auroit une infini d'observations à faire dans le Cuban, la Mi grélie, l'Imiretie; parceque la plupart d voyageurs ont vu ces provinces trop rapid ment pour en connoître tous les détails; su tout on n'a pas comparé leur état prése avec leur géographie dans le moyen âge, les monumens plus anciens n'ont pas été ex minés suffisamment. Je pourrois vous faire u libre, au lieu d'une lettre, si j'avois le lois de notes, et si vous aviez la patience to ce que je désirerois de savoir: mais je va me borner à 2 ou 5 questions, pour profit de votre amitié sans en abuser.

La première concerne les embouchures d Phasis, fleuve de l'ancienne Colchide, qui s jette, ou plutôt qui entre doucement, dan

Pont Euxin précisement (selon Procope) u milieu de la courbature orientale de ce olfe. Hippocrate dans l'excellent ouvrage de *itu, aëre et locis* rapporte, que cette rivière partage en plusieurs bras, que les maisons nt bâties sur pilotis, qu'enfin le Phasis paoit presque se perdre dans les sables, que le euple du pays est assez bien fait, mais plutôt une couleur blanche et bien charnue, que d'une auté grecque. Enfin il en parle presque tout-à it comme on pourroit parler de la Hollande du Rhin. Dans les auteurs postérieurs, par ., dans Procope (d'ailleurs assez détaillé sur s pays-là) je n'ai plus rien vu de pareil: ais la description d'Hippocrate m'avoit d'aunt plus frappée, que ce pays a été l'un des us anciens passages du commerce et que on prétend qu'il y avoit une colonie égypenne. Cette dernière n'a pu être reconnoisble dans le physique des habitans qui aura é changé par l'influence du climat, mais rt de diviser un fleuve par des canaux et bâtir sur pilotis ressemble déjà davantage l'Egypte. Dans les cartes modernes je trouve *hs vel Rione;* mais le fleuve Rheon (*Ρεον*) oit très-différent du Phasis. Je comprends en que les canaux de ce dernier ne subsistent us, et encore moins les maisons bâties sur ix; ce sera peut-être un marais, et il est ssible que la côte a tellement changée le asis n'a plus aucune embouchure. Mais je ois bien curieux de savoir 1) les noms de ières qui entrent aujourd'hui dans la courture (*αυχος*) orientale du Pont-Euxin, surut en Mingrélie et dans la Guriel? 2) Si la r augmente ou diminue de ce côté-là? et

3) si parmi les habitans de cette côté on n'distingue plus aucun peuple un peu plus civilisé que les autres?

Ensuite, vous savez que, et c'est l'opinion des plusieurs grands auteurs, que le Pont-Euxin et la mer caspienne ont anciennement communiqué; si cela est, on trouvera au nord des montagnes quelques traces d'un ancien , d'anciens bords, et d'autres indications du fond de mer.

La mer caspienne a beaucoup de singularités. Ceux qui n'ont pas été de l'opinion que je viens de citer, ont quelquefois cru qu'elle a pris son origine accidentellement par des tremblemens de terre et des volcans.

Je souhaiterois beaucoup, si vous pouvez apprendre quelques détails sur sa profondeur, ainsi que sur la nature de son fond (si, par ex., il y a des abîmes vers le milieu qu'on ne peut pas mesurer; s'il y auroit, dans d'autres endroits, des ruines d'édifices).

Le Volga est connu sous diverses noms remarquables. Une des peuplades sur ses bords (je ne me souviens pas bien si ce sont les Vogoules ou les Votjak) lui donne encore le même nom, *Rha*, *Pa*, qu'il porte chez Ptolémée; mais je serois bien-aise de savoir, si dans le pays on ne l'apelle pas aussi *Etel*; c'est un nom bien ancien, mais sur lequel je n'ai pas assez de certitude s'il appartient au Volga ou à quelqu'autre rivière de ce coin. Ce nom est remarquable à l'égard *d'Attila*, nommé lui-même Etzel dans les anciens poëmes germaniques.

Vous parviendrez aussi dans le voisinage de l'ancienne ville de *Magyar*, la patrie de

nation Hongroise, qui s'appelle encore des *Magyars*. Si vous voyez des hommes de cette ontrée, veuillez observer leur physiognomies, elles tiennent plus de celle des Turcs ou de elle des Kalmouks? Ce n'est pas tant au sujet es Hongrois que je suis incertain, je crois en d'après les auteurs du moyen âge qu'ils oient de race turque, mais je n'ai pas enore un système bien clair ni sûr sur le Huns, our savoir, s'ils étoient vraiment de la même ce ou (ce qui paroît plus vraisemblable) ls étoient une nation toute différente?

Je suis un bien indiscret questionneur, mais us pardonnerez, mon cher Mr., encore une mande, que l'amour de ma propre nation e fait faire. Il y a dans les environs de *ratow* ou de *Sarepta* des colonies suisses; dit même qu'il y a des villages qui porit le nom des cantons d'Uri, de Berne, de ric . . . . Je serois extrêmement curieux savoir, si ces bonnes gens sont ensemble, s'ils sont dispersés parmi tant de milliers utres colonistes, et surtout, comment ils conduisoient, et s'ils sont heureux. Je suis istorien de leur ancienne patrie; ma curioé est naturelle. D'ailleurs les choses vont singulièrement sur le continent de l'Europe, 'il est bon de savoir, si en Asie il y a des ns asyles pour un peuple qui ne cherche e la tranquillité et une honnête aisance.

Je finis, mon cher Mr. Willbraham, en us demandant bien pardon de la multitude questions que je vous fais: mais j'ai tant plaisir de penser à vous que j'aurois été n tenté de leur donner encore beaucoup s d'étendue. Croyez et soyez sûr que je

ne cesserai de prendre l'intérêt le plus a[illegible] cal à votre voyage et à tout ce qui vous c[illegible] cerne, étant avec une estime bien sentie, t[illegible] avec bien de l'attachement.

Votre etc.

135.

A Mr. *Charles Abbot*, à Londres. *)

Vienne, 1 Juillet 94

Mon cher ami!

Je suis avec tout ce que vous avez de [illegible] cher au monde, avec votre mère, votre fr[illegible] et vos amis; je vous suis bien tendrement ob[illegible] de vos adresses; et je ne regrette qu'une ch[illegible], c'est de ne pouvoir pas être assez utile à [illegible] personnes respectables et aimables; quan il faut passer huit heures par jour au bur[illegible], il n'en reste pas beaucoup pour l'amitié et l'étude; mais ceux que vous m'avez adre[illegible], sont aussi si justes, qu'ils apprécient ma bon[illegible] volonté, plutôt que ce que je fais.

Je vous dirai l'impression que leur conn[illegible]sance m'a fait. Premièrement j'aimais au [illegible]emier instant dans votre frère sa grande [illegible]ssemblance avec vous; j'ai vu ensuite qu[illegible] ne se bornoit pas à l'extérieur, mais qu'[illegible] un tout aussi excellent caractère. J'ai v[illegible] lui et en Madame votre mère un ensembl[illegible] qualités dont j'ai été bien charmé; c'e[illegible] à dire, une bonté, une aménité rare, join[illegible] à ne

*) Gegenwärtig (im Jahr 1814) Sprecher im britt[illegible]en Parlament; vieljähriger Freund des Verfassers.

une grande énergie dans leur façon de penser et d'agir; autant de raison que d'amabilité. J'ai dîné deux ou trois fois chez eux, et jamais il m'a coûté autant d'aller au bureau, que quand il falloit les quitter. Je tâche et e tâcherai de leur rendre le peu de services qui sont en mon pouvoir; nous parlons bien ouvent de vous; j'ai vu (excepté en Suisse) rès peu de familles où l'on s'aime autant, et lans les choses charmantes que votre frère n'a raconté de vous, j'ai bien reconnu mon ncien ami.

M. *Willbraham* (le plus petit de deux frè-es) est parti pour Constantinople et je viens e lui écrire pour la prier d'être attentif à ertains faits, relatifs au physique et à la éographie du pays, où il va. M. *Bootle* et *Parkinson* sont encore ici. J'ai eu moins occa-ion de connoître le premier que les deux der-iers, mais j'ai été fort content de lui. Ce rme n'est pas assez fort pour les deux autres, ue j'ai plus vus depuis son départ: *j'aime* Ir. Bootle, et j'estime infiniment Mr. Parkin-n. Le premier est un des jeunes hommes ui m'ont plù particulièrement; il est très-struit; il a beaucoup de désir de le devenir ncore davantage; il a d'ailleurs autant de gement que d'amabilité; si nous pouvions res-r plus et plus longtems ensemble, je suis r qu'il seroit un de mes meilleurs amis; il une cordialité, un naturel, une droiture ui a d'abord gagné mon cœur. Mr. Parkin-n est un homme dont je vous prie de faire connoissance à leur retour; il a un esprit ilosophique et observateur; sous l'extérieur n homme froid, il cache une ame très-

sensible pour le bien de l'humanité et pou
la dignité de notre être, comme elle paro
dans les grands hommes qui l'ont honoré. S
conversation est singulièrement instructive. E
tout, il y a longtems que je n'ai vu des ho
mes aussi excellens comme ceux dont je vo
dois la connoissance.

Au reste ils vous diront comme je vi
c. à. d. au bureau le jour, et le soir av
mes études; je vais très-peu en société, mên
par prudence; dans un tems comme le nôtr
avec un caractère franc et ouvert, on
peut être assez sur ses gardes; tant il y a
délateurs qui sont capables d'altérer les paroles l
plus innocentes. L'état du monde m'attrist
Ces fous et ces monstres en France ont f
entre autres maux horribles et infinis, cel
très-grand, de donner aux gens en place u
grande défiance pour les gens de lettres. l
plupart de ces derniers l'ont bien méri
Spéculateurs sans expérience et sans connoît
les détails de l'histoire (qui n'est que l'expérien
des peuples), ils ont égaré les meilleurs ho
mes par des chimères qui ont occasionné d
malheurs sans exemple.

Ces messieurs ne connoissoient rien moi
que les hommes qu'ils prétendoient gouvern
Aussi sont-ils, la plupart, tombés eux-mêm
victimes des scélérats démagogues qui o
abusé de leurs folies pour élever leur pouv
sur la ruine générale. Mais tout cela
prouve proprement que contre les sophist
et tout au plus cela montre les dangers d'u
politique comme celle de Rousseau qui n
qu'un roman métaphysique. Notre ami M

squieu, qui se seroit estimé le plus heureux es hommes s'il avoit pu donner à chacun es nouvelles raisons pour aimer la constitu- on, sous laquelle il étoit né, et qui marchoit ujours, le flambeau de l'expérience dans la ain, n'étoit pas de cette espèce d'hommes. n général, prenant les choses comme elles nt, je suis persuadé que les gouvernemens roient plus sagement de se servir des vrais vans pour rectifier l'opinion publique, que faire des vains efforts pour opprimer les tres. Malheureusement il faut avoir déjà us de connoissance que n'en ont ordinaire- ent les grands dans la plupart des pays, ur sentir la différence; et il paroît plus mmode, de renverser que de diriger. Cela dangereux pourtant; un vaisseau, déjà ux, qui va contre l'orage, sera brisé dans lutte inégale, tandis que s'il avoit louvoyé, eut peut-être fait encore bien de voyages. attendant, ... pour ce qui est de moi, ne me mêle de rien sans y être appelé; udie et je me tais; mais si jamais je suis elé à donner conseils dans des choses im- tantes, j'aurai devant les yeux la nécessité rétablir l'ordre et la tranquillité publique, de rendre aux souverains les cœurs de leurs uples, en rendant heureux ces derniers, et -mêmes.

Ecrivez moi de tems en tems (quoique je combien vous êtes occupé) de vos nouvel- de celles des amis communs que vous vez fait avoir, de lectures si vous en faites vous intéressent particulièrement, et de observations sur les affaires de ce monde. , mon cher Abbot, je resterai toute ma

vie, avec tendresse, avec une estime sen et une amitié que la distance des lieux et tems ne peut altérer

votre ancien et fidèle ami.

136.

A Miss *Eliza Boone* à Londres.

Vienne, 5 Juill. 1794.

Mademoiselle!

Permettez moi, je vous prie, de satisfac le désir de mon cœur pour avoir des nouve s de mes meilleurs amis en Angleterre, s s m'attirer un reproche de ma conscience p r avoir importuné avec mes lettres un home aussi occupé que Mr. votre père, *) et qua besoin de menager ses yeux pour travaux p s nécessaires. Je sais bien que vous m'av z donné cette même permission déjà une fo, de la manière la plus charmante, mais j'éis alors dans une position qui me laissoit be coup moins de tems, et, à force vouloir vs écrire une bonne et longue lettre, cela st différé d'un jour à l'autre, jusqu'à ce ie j'ai enfin dû avoir recours à notre cher a pitaine afin d'obtenir le pardon de mon lence. Ce dernier, il est vrai, ne me'a pas bien positivement promis ce pardon; e pendant j'ose y compter, parceque je con is trop votre grande bonté et indulgence, joir à ce coup d'œil juste qui vous fait distinguer es

*) Thomas *Boone*, Director of the Custom Ise in London.

rts involontaires d'un homme surchargé de
vail, d'avec ceux qui prouveroient dans
autre une indifférence dont je n'ai été et
nt je ne serai coupable jamais de ma vie.

Veuillez me permettre à présent de vous
rire avec la franche simplicité d'une homme
i se tient assuré qu'il possède toujours sa
rt dans votre bienveillance à laquelle il
et tant de prix.

J'ai reçu il y a quelques jours, de la part
Mr. votre père, les deux volumes de la
llection de Bell, que j'avois perdus pendant
malheurs de Mayence; la liste de l'armée
u vous devinez bien quel nom j'ai cherché
premier); 58 numéros de l'hist. de M. Hume
rinted for T. Cadell, Strand), dont il pa-
itra encore deux; de gazettes; un très-joli
cket-book, avec du *court-plaister* et quelques
iers de papiers qui peuvent servir de *me-
randums*. Je vous supplie, quand il re-
ndra ce soir, de vouloir être auprès de
l'interprète de ma reconnoissance la plus
dre, toutes ces choses ont un double prix
ur moi, parce qu'elles me viennent de lui,
qu'elles me confirment la persévérance de
souvenir amical.

Après cela je ne puis que vous exprimer
grande inquiétude que les nombreux com-
s de nos valeureuses troupes dans les Pays-
me donnent, concernant le sort de notre
r frère (car, j'aime *Tom* toujours du même
timent fraternel). Je sais qu'il ne peut pas
ément m'écrire; mais ayez cette amitié pour
i, Mademoiselle, de me donner de ses nou-
es. Un officier autrichien auquel je l'avois
ommandé, m'a écrit, il y a quelques mois,

avoir reçu une lettre de lui avec la mienn et être prêt à le recevoir très bien lui-mêm si jamais il étoit assez proche de lui: mais d puis ce tems il y a eu peut-être vingt affaire l'une plus acharnée que l'autre, et ma pr mière pensée est toujours à lui.

Combien je désirerois de le revoir, sa et sauf! J'espère que cela arrivera quand u fois (plût à Dieu que bientôt) nous auro une bonne paix. Pour un Anglois, Vien n'est pas si loin; j'en ai un ici qui m'a é adressé, qui a fait un petit détour par Mo covie, Astrachan, Tobolsk, le mont Caucas le Kuban, la Crimée et Constantinople. To pourra bien venir un jour tout uniment, réposer chez moi, reprendre un peu nos le tures que nous faisions ensemble, et me do ner par sa présence une occasion de prouv de mon côté, combien je suis toujours s ami.

En attendant, Mlle., ayez la bonté me donner des nouvelles de Mr. votre pèr de Madame votre mère, et des vôtres surto aussi. Dites moi les lectures que vous fait le soir à votre cher père, qui m'en a pa dans une de ses lettres. Lisez vous des ch ses nouvelles ou anciennes? (Où trouvez vo dans l'histoire des tems passés des scènes t les comme nous les voyons? Je cherche e vain, quant à moi, dans l'expérience des a ciens peuples le moyen de prévoir à qu finira tout ceci). Et de quoi remplissez vo le reste de votre journée? comment va vot santé? Etes-vous à Ramsgate, où restez vo tout cet été à Londres?

Votre sœur demeure-t-elle encore avec vous?

Tout ce qui vous concerne et votre aimable famille est d'un grand intérêt pour moi. Dans une autre lettre je vous parlerai de ce pays-ci et de ma manière d'être; je n'ose pas trop le faire aujourd'hui, parceque proprement je n'en aurai le droit, qu'après que je saurois de vous-même que malgré mon long silence vous daignez encore me pardonner et me vouloir du bien.

Nous avons perdus, ces jours passés, l'un des plus grands hommes qui ait jaimais vécu dans ce pays, le prince Kaunitz, qui a été pendant près d'un demi-siècle l'ame des grandes affaires de cette monarchie. Ce qui fait que je l'appèle un grand homme, c'est qu'il a toujours continué de s'instruire; il a toujours lu, pour ne rester jamais en arrière (comme la plupart des gens en place) des nouvelles idées et de l'esprit de son siècle. Cela a produit cet excellent effet de lui donner une grande modération dans ses conseils; il étoit bien certainement pour la monarchie, mais il vouloit que le peuple fut rendu très-content, et qu'on laisse à la façon de penser toute la liberté qui peut être combinée avec l'ordre et le repos public. Il est mort dans la 84me année, de la manière la plus douce, avec la conscience de la belle vie (il n'a jamais nui ni ruiné personne par son influence), et avec cette grande dignité qui l'a toujours rendu universellement respectable. Les grands hommes sont de tous les pays, ils appartiennent au genre humain dont ils font l'ornement; c'est pourquoi j'ai jugé que vous intéresserez

aussi, de savoir que celui-ci est mort comme il a vécu. Je ne rendrai pas la lettre plus longue, excepté pour vous rendre mes hommages, et pour vous assurer de tous les sentimens avec lesquels je suis

votre bien devoué serviteur.

137.

A Mr. P. P. *de Suhm*, Historiographe de Danemarc.

1794.

Monsieur le Baron!

Je prends la liberté d'insérer ce peu de lignes dans une lettre à notre ami commun dont j'ai reçu cette excellente collection de sources de l'histoire du moyen âge du Danemark; que je dois au généreux intérêt que vous avez bien voulu prendre à un désir très naturel, lequel je n'aurois pu, sans vous Monsieur, parvenir à satisfaire. Je vous en dois la reconnoissance la plus vive: et je ne puis qu'ajouter, combien je suis charmé de me savoir obligé à ce doux devoir envers un homme dont depuis tant d'années je suis accoutumé de respecter le mérite en plusieurs genres. Cette collection même en est un des plus grands que vous eussiez pu vous faire non seulement auprès de tous ceux qui étudient l'histoire solidement, et pour qui celle du nord, avant la publication diplomatique de ses sources, étoit couverte d'obscurité; mais encore auprès de tous les hommes vraiment attachés au bien public. Car la reconnoissance du vrai de l'hist. d'une nation, qu'on

trop souvent regardée pour un simple objet
curiosité, est, à mon avis, un des meil-
urs moyens dont on ait à se servir de nos
urs pour faire aimer à chaque peuple la
nstitution de son gouvernement, le véritable
prit de sa constitution, et sa rapport au
en-être du pays. J'ai toujours considéré
mme une des grandes causes des malheurs
la France, que dans la première assemblée
y ait en tant de métaphysiciens, accoutumés
des spéculations abstraites sur la politique,
qu'il y ait eu si peu d'hommes en état de
er les institutions politiques d'après l'expé-
nce des siècles. Il en a resulté cette diffé-
nce que l'on voit entre Montesquieu et Rous-
u: celui-là, qui avoit infiniment lu, ne
damnoit que des abus vraiment destructifs
la félicité publique parceque de toutes les
res diversités des formes il en avoit vu
raisons dans l'histoire de chaque pays,
lui faisoient respecter les lois de chacun:
dis que Rousseau, qui ne connoissoit que
s-imparfaitement l'histoire, s'abandonnoit à
imagination et à son dépit, pour créer des
èmes, qui ne tiennent à rien de ce qui a été ni
ce qui est. C'est ce qui a égaré tant de têtes
gens, d'ailleurs respectables par des vertus.
gouvernemens, il me semble, devroient
ner une attention particulière aujourd'hui
ectifier les chimères de l'esprit par le grand
s qui se forme par l'étude de l'expérience
tant des peuples. Pour cela il faut bien,
l'histoire soit épurée des fables qui la
aturent, et que l'on recherche dans ses
rces authentiques des certains faits auxquels
pères ne faisoient pas tant d'attention.

C'est là une opération qui, quant au Dan mark, n'eût jamais été possible, sans les a mirables travaux que vous avez fait, et po l'un des principaux desquels j'ai aujourd'h à vous remercier. Vous sentirez à quel poi j'en suis enchanté, en pensant que je suis da l'habitude de ne lire que les *sources* de l'h toire. Je la trouve si bonne, cette habitu que même sur l'histoire de la Suisse, do j'ai écrit une partie, j'ai à peine regardé l auteurs modernes qui en ont écrit. Malhe reusement l'Helvétie n'a jamais eu de Sub et il a fallu rassembler moi-même, aussi bi que j'ai pu, plusieurs milliers de docume la plupart manuscrits. Au reste je ne ces de poursuivre cette espèce de travail sur l'hi de tous les pays dont je puis avoir les sou ces; j'ai un plan, auquel je travaille depu plusieurs années, autant que mes empl m'en ont laissé le loisir, pour lequel ces étude diplomatique et critique m'est de p première nécessité. Mais, comment suis-j venu à parler de moi, et je ne voulois par que de vous, Monsieur, et vous dire to les sentimens de respect que vos nombre mérites m'ont inspirés, et y ajouter ceux d la reconnoisance et ceux d'un attachement bi sincère que m'ont donné pour vous les déta que Mr. de Botzenhard se plaisoit à me c conter sur votre caractère d'homme et d'a Daignez agréer les hommages que vous a vé à tant de titres,

Monsieur le Baron

votre très-humble et très-devo serviteur.

138.

An Herrn Inspector Wessely*) zu Aschaffenburg.

Wien, den 9 Sept. 1795.

Was ich Ihnen heute zu schreiben habe, lieber
err Inspector, wird Ihnen durch die Seele ge-
n; Sie können aber unmöglich mehr dabei füh-
n, als ich selbst. Bei unserm lieben Franz
schien seit einigen Monaten zuweilen eine au-
nblickliche Abnahme von Kräften, welche aber
rch seine Munterkeit und seinen Eifer für seine
liebten Studien sobald überwunden wurde, daß
an sie nur als vorübergehend betrachten konnte.
gentlich wurde sie mir den 23 oder 24 August
merklich, da er anfing, eines Dunstes zu er-
ihnen, der ihm bisweilen die Augen umneble
d überhaupt von einigen Schmerzen in den Ge-
otsnerven sprach. Da er sonst gemeiniglich,
nn ich Abends heimkam, mir einen Zettel mit
agen brachte, um Auflösung der ihm in den
llegien oder bei der Lectüre den Tag über auf-
stoßenen Schwierigkeiten, sagte er zum erste-
l damals: „wir wollen dieses verschieben, weil
die Kraft nicht habe, Gedanken zu folgen."
fort rieth ich ihm (und er that es auch), den
Habermann zu besuchen, der bei Hofe ange-
lt ist, und sehr viele Praxis hat. Die ihm
rgeschriebenen Mittel hinderten aber nicht, daß
in einigen Tagen bettlägerig und von nun an
ßerst matt wurde, wie er denn in kurzem sich

*) Vater des jungen Studirenden, Franz Wessely, welcher im Hause des Verfassers starb (Th. XXXI, S. 133.)

gar nicht mehr helfen konnte. Nicht nur besucht ihn von nun an der Doctor H. mehrmals, son dern ich bewog noch den vornehmsten praktische Arzt, welcher hier ist, den Baron Guarin (de nächst Gott mir das Leben gerettet hat), Gleiche zu thun. Er aber verfiel unaufhaltbar mehr un mehr, so daß er bald selten jemand erkannte. Gu blieb er übrigens, wie seine Natur war, un meistens ziemlich geduldig, behielt auch imme noch gewisse physische Kräfte. Die Ursache un Natur seiner Krankheit aber blieb (wie es mi scheint) ungewiß. Verschleimung hatte er zu verlässig und zu derselben Auflösung im Frühjah eine eigene Cur gebraucht; hiernächst gebadet un Bewegung vorgenommen; auf der andern Seit schien vielfältiger Ausschlag im Gesicht eine ver borgene Schärfe im Geblüt anzuzeigen. Er hatt auch einen (schon seit langem) übeln Geruch au dem Munde, dem er durch die größte Reinlichke nicht abzuhelfen wußte; indeß ein sehr große Appetit bei zunehmender Magerkeit ein andere Vorbote einer Auszehrung schien. Die dießm lige Krankheit aber wurde von beiden Aerzten fü ein Faulfieber erklärt. Gewiß hatte keine An von Ausschweifung, ich weiß das aufs bestimm teste von ihm selbst, ihm das Uebel zugezogen, Studirt hatte er zwar viel; doch durch verhäl nißmäßige Bewegung, theils durch das Besuche der von unserer Wohnung entfernten Collegie selbst, theils durch Veranlassung einiger gut Freunde, und auch sonst durch das Theater un andere anständige Zerstreuungen sich immer die g hörige Munterkeit gegeben, so daß ich ihn nic ein einzigmal finster gesehen habe. Wohl h man seit einigen Monaten mehr Stille und S lidität im Charakter, als sonst, an ihm bemerk

nd er soll einst im Fall gewesen seyn (welches
ir erst jetzt gesagt worden), wegen Anwandlung
iner plötzlichen Schwachheit ein Collegium zu ver-
assen. Dem sey, wie ihm wolle, ungeachtet aller
rzneien, aller Hülfe, nahm er nun plötzlich so
hr ab, daß ich am 6 Sept. für gut hielt, aus
orsorge ihn mit den heiligen Sacramenten ver-
hen zu lassen, welches dann von dem Pfarrer
s Kirchspiels und einem sehr ehrwürdigen Va-
r Augustiner mit aller hier zu Lande üblichen
eierlichkeit bei seinem in derselbigen Stunde
ölligen Bewußtseyn mit allgemeiner Erbauung
ollzogen worden. Auch nachher war er öfters
i augenblicklicher Besinnung; er schien zu hof-
n. Doch vernahm ich, daß, da vor einigen Ta-
n einer seiner Landsleute ihm den Tod Doffreins
zählte, welcher zu Mainz mit ihm gelebt hatte,
geäußert habe: „ich werde wohl bald bei ihm
yn!" Leider eine allzu wahr gegründete Ahnung!
ie Nacht vom 7ten zum 8ten war besonders unruhig.
egen Morgen bekam er ein sehr heftiges Rö-
eln, doch bisweilen schien er noch die Personen,
elche um ihn waren, besonders meinen Bedien-
n, dem er noch mit äußerster Kraft die Hand
ückte, und seine vorigen Verhältnisse und Ge-
nnungen zu kennen. Immer noch ließ die
raft seiner durch keine Ausschweifungen geschwäch-
n Jugend Hoffnungen. Vergeblich; diese Kraft
terlag um halb Ein Uhr Nachmittags am 8
eptember. Ein Schleimschlag, wie es scheint,
er der Brand (es zeigte sich vom Haupte bis zur
rust ein blauer Strich) traf ihn etwas nach 12
r. Zehn Minuten hatte er zu ringen und ent-
lief. Seine Gesichtszüge wurden auf Einmal
heiter und freundlich, wie in Stunden, wo
recht vergnügt war.

Aber so glücklich er ist, einer Welt voll U
gewißheiten, voll Wandelbarkeit und allen A
ten Verderbniß in seiner Unschuld, in seinem re
nen Herzen, mitten im Betrieb um das Wah
und Gute, mitten unter den schönsten, edelm
thigsten Absichten (die er mir öfters zu erkenn
gab) entgangen zu seyn, so tief fühlen wir d
Schmerz, Sie, Ihr Haus und ich; denn obwo
ich weder sein Vater noch Bruder war, so könn
kaum zu Aschaffenburg mehrere und innigere Thr
nen um ihn fließen, als die ich geweint und no
weinen werde. Weniger betraure ich ihn (so li
er mir war, so leid es mir um ihn ist), wenig
beweine ich ihn, der unserm menschlichen Ele
(welches ich bei diesem Anlaß so lebhaft fühl
entronnen ist, als Sie und seine Mutter, der
Trost und Freude (wie er mir oft sagte), u
seine Geschwister, deren Stütze und Wohlthät
er werden wollte, und mich selbst, dessen Freu
er sein Lebelang gewesen wäre. Einen Mang
an Sorgfalt weiß ich mir nicht vorzuwerfen. Ab
er ist (für uns) nicht mehr; das ist genug, um S
und mich in eine Traurigkeit zu versetzen, wid
die ich Ihnen um so weniger Trostgründe zu g
ben weiß, als ich deren selbst nöthig hätte. E
graben wird er (auf den Rath der Aerzte) a
dritten Tage aufs anständigste, wie dieses in alle
beobachtet worden ist.

Für die Ruhe der Seele lasse ich zwar n
christlich-katholischem Gebrauch eine Anzahl Seele
messen halten; aber seine gute, reine, der Wah
heit und der Tugend ergebene Seele gefällt sch
durch sich dem Vater aller Erbarmungen, welch
für die Vergehungen menschlicher Schwachheit d
Blut Jesu Christi angenommen, dessen Name ih
im Todeskampf zugerufen worden und dess

eft zu fühlen, da er nicht mehr reden konnte, durch die Bewegungen seiner Hände bezeugt t. Er sieht uns im Lichte Gottes, zu dem er gangen ist; er gedenkt unser und weiß, was in sern Herzen waltet, er bittet für uns. Wie nig dacht' ich dieses, da ich vor 14 Tagen nen zum letztenmal schrieb; wie wenig dachten wir beim Abschiede von Dirburg, als gegen den liebten Vater noch eine dankbare Zähre aus Fran= s Augen rollte! Gott wollte es; darum mußte so seyn. Was Menschen thun konnten, ist ht unterlassen worden. Möge auch ich sterben Todes dieses Gerechten! Es ist bald ein Jahr, ich dem Tode nahe schien, und er viel um h geweint hat. Wie wenig dachte er, daß ich ihn beweinen werde. Der gütige Vater, Allweise wollte es, er allein weiß, warum er so wollte. Eine billige Hoffnung der Ihrigen n war in der That so gut und redlich, als ndlich) geht mit ihm unter, ich weine auch über; was können wir aber, als um Trost Hülfe zu dem rufen, der allein alle Quellen Trost und Hülfe besitzt. Ich setze mich ganz Ihre und der Ihrigen Lage. Denn auch meine le ist tief betrübt; ich vermag nicht, Sie zu ten. Gott tröste Sie! Zu besondern Verdien= um die Menschen ließ ihm seine Jugend Gelegenheit nicht; aber zu den edelsten und ten war der Wille in ihm, der so viel ist, die That, vor dem Allsehenden, vor welchem, geschehen wäre, so gut existirt, als das Ge= hene.

Er hat in seinen letzten Augenblicken nichts ehmliches mehr sagen können; aber am Thron Allerbarmers wird er, hoffe ich, für uns sein letztes Wort sagen, und der, welcher jeden

in seinem Namen gegebenen Becher Wasser loh
wird es vor den Thron seines Vaters bring.
Die im Evangelium deutlich enthaltenen Hoffn=
gen des Wiedersehens, der Wiedervereinig=
stärke Sie, stärke auch mich, dieses auszuhalt,
damit uns für diese Ergebenheit in Gottes Wi=
auch dieses Glück zu Theil werde. Aus ei=
Welt voll Versuchungen und Verführungen t
ihn sein guter Engel heimgeführt, er bedarf =
fer nicht mehr, Gott aber führe uns zu ihm. n
welche Freudenthränen wird unser Leid sich =
wandeln!

Ich weiß nicht, wie ich es gemacht habe, n
diesen allertraurigsten Brief, den ich in mein
Leben geschrieben, so weitläufig werden zu lass;
aber es ist mir schwer, aufzuhören, von Wes
zu reden. Meine Augen suchen ihn überall, n=
muthsvoll und naß werden sie noch oft ihn =
geblich suchen. Ihn hat Gott so geliebt, daß
von des Lebens Mühseligkeiten frühe ruht; n
junges Leben ist früh abgepflückt worden, e
eine liebliche Blume zum Schmuck des Gebu=
festes der Mutter seines Heilandes (an welch
Tag er gestorben). Er ist im Frieden, in Eh
von weinenden Freunden umgeben und in =
Ferne beweint eingegangen in seine Kamm.
Zu uns kommt er nicht mehr, wir aber kom
zu ihm! Wer wird der erste seyn?

Sein Gott und unser Gott, sein Vater d
unser Vater lasse sich das schwere kostbare O=
unserer anbetenden Ergebung in seinen W=
gefallen! Trocknet eure Thränen, liebe El=
und Schwestern meines jungen Freundes, h=
eure zerrissenen Herzen durch den Trost Got=!
Wenn er so, wie viele Tausende, nach Ju=
gezogen wäre, um nach vielen Jahren mit gre=

Sch=

um wieder zu kommen, nicht wahr, die Hoff-
ung hätte euch die lange Abwesenheit erträg-
v gemacht? Viel gewisser ist sein Glück, wo er
n ist; viel gewisser, daß wenn wir geduldig an-
ren und recht thun, wir ihn, so wie wir es wün-
ten, wieder umarmen werden. Ich weiß nicht,
, da ich hier weine und schreibe, sein Schatten
ch umschwebt, oder ob, wenn Ihr dieses leset
d weiner, er mitten unter Euch seyn wird; aber
ür habe ich ihn gekannt, und das weiß ich gewiß,
, gleichwie diese Trauer ihm unsere treue Liebe
ten, so unsere baldige Beruhigung, unser Fort-
eiten auf dem dornigen Lebenspfad, und liebe-
es, heiteres Andenken an ihn sein Wunsch ist,
daß er es unserm Verstand und Herzen sehr
denken würde, wenn wir zu lange uns darüber
nen wollten, daß er nun glücklicher ist, als
Der aber, welcher selbst mitweinte, als er
rtha und Maria über ihren Bruder, seinen
und weinen sah, er, die Auferstehung und das
n, der gute Hirt, welcher dieses sanfte, un-
dige Lamm heimgetragen, ehe die unter der
de grassirenden Seuchen es anstecken konnten —
s, bei dem er ist, ergieße über Sie, über die
ter und über die Geschwister seinen kraftvoll-
Trost. Ich, so lange ich lebe, werde dem An-
ken des Seligen meine Liebe dadurch bezeu-
daß ich den Seinigen bei jedem Anlaß be-
, Sie haben, wenn gleich sehr viel, doch
Freund ihres Sohns und Bruders nicht ver-
.

ott sey mit Ihnen!

Ich verbleibe ꝛc.

139.

An Herrn Friedrich Nicolai in Ber.

Wien, 5 Oct. 179

Ich danke Ihnen sehr, mein wertheſter [illegible] und alter Freund, für die überſandte Fortſet[zung] Ihrer Reiſe, in der ich von jener Menſchenfe[unt]niß und Liebe des gemeinen Beſten, eben wie [in] der ſeltenen Gelehrſamkeit, welche ich an I[hnen] immer bewundert und geliebt, wiederum viele [Be]weiſe gefunden. Anliegendes Buch*) ſende ich h[in]nen zur Erneuerung meines Andenkens, bin [ich] nicht ſo eitel, zu fordern, daß Sie es leſen ſo[llen]; nur für die Vorrede bitte ich es mir vielleicht [aus], damit Sie mir ſagen, ob ich durch die Stürme[r]er Zeiten meinen Nachen mit einiger Geſchicklich[keit] hindurch geſteuert habe; finden Sie hie und [da], daß er von einer Klippe oder auf einer Untiefe [er]litten, ſo ſchreiben Sie es dem wirklich ele[n]er Wetter zu. Ich habe auch ein größeres [Werk] (XXIV Bücher allgemeiner Darſtellung der [Ge]ſchichte der Menſchheit) geſchrieben, welches [ich] jetzt herauszugeben ich mich ſehr hüten werde [in] der That iſt es auch, obwohl viermal überarbe[itet] noch lange nicht, was es ſeyn ſollte. Leben Sie wohl, und gedenken meiner im Beſten!

---

*) Der Schweizergeſchichte III. Theils 2te Abhandlung.

140.

Herrn General-Superintendent Herder in Weimar.

Wien, 6 Oct. 1795.

Edler und weiser Unvergeßlicher, dem auch in
Ferne mein Herz durch den Genuß jeder neuen
cht seines Genie's und Herzens (wie noch ganz
erlich durch die Terpsichore und die zwei letzten
dchen Briefe) immer inniger nahe wird, em-
gen Sie das anliegende Buch, und wenn Sie
andern Theile nicht haben, so sagen Sie's mir,
it ich dafür sorge. So wie sich's in der Histo-
ziemt, werden Sie hier nur in der Vorrede
h sehen. Sagen Sie mir hierauf, ob Sie da-
zufrieden sind. Das Buch selber kann Sie
genugsam interessiren. Außer daß ich dieses
etze, schreibe ich nun auch jene Vorlesungen ins
e, von welchen Sie vor dreizehn Jahren an
n jener drei traulichen Abende (die unter die
esten meines Lebens gehören) sich von mir ei-
lesen ließen. Sie bleiben, wie ich sie 1784
letztenmal bearbeitete, weil mir zu Benutzung
Menge seither gesammelter Materialien die Zeit
cht. Was ich aber damit machen soll, dar-
bin ich im Grunde unentschlossen. Oft brennt
unter dem Abschreiben; ich möchte sie wohl
sfliegen lassen; dann aber fühle ich wieder,
ich allein bin. Wäre ich bei Ihnen, hätte
er einen Freund, welcher mir nur halb, was
wäre, so könnte ich erfahren, ob das Werk
ichts würdig ist. Wenn ich auf den darin le-
n Sinn sehe, so meine ich's; wenn ich bedenke,
endlich viele gelehrte Berichtigungen der un-
en Facta ich noch nicht habe lesen können, so

scheue ich mich wieder. Indeß ich unschlüssig
fahre ich immer fort, es aus meiner unleserli
Handschrift in eine leserliche, wenigstens darun
übertragen, damit mein Bruder damit mache,
er will, wenn, wie ich manchmal wünsche,
Ziel nicht mehr fern seyn sollte.

Dieses erinnert mich eines Dankes, den ich h
nen schuldig bin. Am 8 Sept. raubte mir der
einen Jüngling, voll Talente, voll Tugend,
lich und blühend, welchen ich, weil sein Vater
ist, studiren ließ und bei mir hatte. Ich ve
in die allertiefste Traurigkeit; unfähig alles ge
ten Genusses, und wie viel mehr eigener Arbeit,
ich einsam in stummem Schmerz, der bisweile
Ströme von Thränen ausbrach. Endlich war
erste Wunsch, dessen ich wieder fähig wurde,
aufzusuchen, was über die Frage, ob mein Ver
bener doch noch ist, mir die wirksamste Beruhi
geben möchte; und unter vielem, das ich nachsc
fand ich nichts so für mich, wie den ersten Thei
Ideen*). Dank dem Verfasser!

Verschwenden Sie keinen Ihrer Augenblicke
deren Früchte ich so geizig bin), mir zu schrei
aber beim Essen sagen Sie Ihrer Söhne einem
der geliebten Mutter (auch ihr Bild ist tief in
ner Seele), dem Joh. Müller sey dieß oder da
schreiben. Zu allererst: daß Sie meiner nicht
gessen. Ich bin von ganzer Seele der Ihrig

---

*) Herders Ideen zur Philosophie der Geschicht
Menschheit.

141.

den Hrn. Geh. R. Fr. Heinr. Jacobi.

Wien, 4 Mai 1796.

Ihr Schreiben, theuerster, unvergeßlicher Freund! [h]
mir das größte Vergnügen gemacht; es ist mir [v]
4 Tagen, der Woldemar aber gestern zugekom- [m]
. Ich habe diesen noch nicht lesen können, und [s]
ibe Ihnen ein andermal hierüber. —

Beschrieben habe ich Ihnen bald nach meiner [A]
unft in Wien; Sie müssen, scheint es, den [B]
f nicht bekommen haben; dieses dachte ich nicht, [s]
ern es ging mir zu Herzen, daß Sie mir nichts [d]
ber gesagt, weil ich, in der Meinung, Sie ha- [b]
ihn, besorgte, der Grund Ihres Stillschwei- [g]
liege in der Mißdeutung einer meiner Hand- [l]
en, worüber ich mich lieber hätte erklären mö- [g]
Hierüber beruhiget mich Ihr liebes Schrei- [b]
und Woldemars Uebersendung. Ich bin sehr [e]
süchtig auf die Gesinnung eines der Weisesten [u]
Edelsten, die ich unter den Menschen gefun- [d]
Wenn die Fortsetzung meiner Schweizerge- [s]
te Ihnen nachgeschickt worden, so werden Sie [i]
wissen, daß ich meinen Grundsätzen, auf die [u]
e Freundschaft gegründet ist, getreu bin. Wenn [i]
ieses oder jenes in einer etwas veränderten [S]
ttirung darstelle, so ist dieses nicht nur eine [F]
meiner persönlichen, sondern eben so der all- [a]
inen Lage der Dinge. In frühern Jahren [i]
nöthig, meine Nation zu Erhaltung ihrer Ver- [a]
ig und andere zu Milderung der ihrigen zu [i]
n und aufzumuntern; seither scheint die Lehre [d]
rdnung und Mäßigung dringender. Ich war [n]
n Freund von Revolutionen; Evolutionen, wie [a]
die war, welche ich beschrieben habe, hielt ich

dem öffentlichen Wohl für so angemessen, als
menschlichen Natur; und so denke ich noch. 2
Zeitumstände machen mir bang, nicht für die ga
Zukunft, aber für mehrere Generationen, und
bedaure es sehr, wenn die Mittel nicht ergrif
werden, die das Uebel, meines Erachtens, aufl
ten, und, nach der fürchterlichen Erschütterung,
wir seit einigen Jahren gesehen, eine schöne
ruhiger Entwicklung bereiten könnte oder hätte
nen bereiten.

Bei dieser Lage der Dinge halte ich für m
Privatbetragen mich an zwei Grundsätze, die
hoffe, von meinem Freund gebilliget zu seh
1) den Pflichten des Amtes, welches ich ungesu
und durch die besondersten Zufälle bekommen ha
getreu zu seyn; so nämlich, daß ich mich in nic
mische, was mir nicht aufgetragen wird, letzte
aber nach meiner besten Einsicht vollziehe. We
mein Wirkungskreis je größer werden sollte,
werde ich ihn dergestalt erfüllen, daß das grö
Interesse des Kaisers mit den Bedürfnissen der
in schönster Combination erscheinen, und, wer n
Eigennutz oder Ehrgeiz, sondern öffentliches W
will, gewiß zufrieden seyn soll. Bleibt mein W
kungskreis wenig bedeutend, so gebe ich mich
so mehr auch damit zufrieden, als leicht beim
sten Willen Mißgeschick in diesen bösen Zeiten
2) alle meine Stunden verwende ich geiziger,
je zu meinem Studium, nämlich der Erforsch
dessen, was die Erfahrung der Weisesten oder T
tigsten aus allen Zeitaltern über das Gute o
Nachtheilige der menschlichen Einrichtungen
Vorstellungen lehrt. Nie habe ich mehr studi
seit ich hier bin, habe ich gewiß vierzig Folian
Geschichtquellen excerpirt. Sie werden mich
gen, wozu? Erstlich, für mich selbst; ich weiß

mir ein größeres Vergnügen zu machen, noch
ere Data zu guter Erfüllung meiner Berufsge-
ifte und richtiger Beurtheilung der Dinge zu be-
mmen. Zweitens gedenke ich allerdings, auch für
ere davon Gebrauch zu machen. Wann und
e? Diese Bestimmung hängt von vielen Umstän-
ab. Indeß arbeite ich fort an Vollendung der
chichte meines Volks, und schreibe, mitunter, ein
ächtliches Werk, das ich 1784 über die allge-
ne Historie von Europa geschrieben hatte, in
Reine. Letzteres ist noch nicht historisch-kri-
richtig genug, um zu erscheinen; es enthält
viele Bemerkungen für Menschen und Bürger,
ntwegen ich manchmal nicht ungeneigt wäre, es
er der Hand gleichwohl preiszugeben; ich bin
unentschlossen. Wenn ich mit beidem fertig
so gedenke ich meine seither gesammelten Beob-
ungen zu verarbeiten.

Von meinen Grundsätzen und Arbeiten habe ich
unterrichtet; von meinem Privatleben habe
t viel zu sagen; es ist ungemein still, und ich
e der Klugheit so angemessen, wie meinen Ge-
ften, gefunden, wenig Umgang zu haben. Ich
um nichts desto weniger munter; Vergnügen
ieße ich, wenn es sich mir darbietet; meine Ge-
dheit hat zwei großen Krankheiten, worin die
zte mich verloren gaben, widerstanden. Ich
e, meines Wissens, keine Feinde, wie ich denn
er jemand im Wege bin, noch etwas suche.

Wie sehr wünsche ich, Sie wieder zu sehen!
viel hätten wir uns zu sagen! Ich hoffe es;
n wie oft geschah mir, eben was mir keinen
ein von Möglichkeit oder Wahrscheinlichkeit zu
en schien. Leben Sie, Weiser, wohl; ich liebe,
verehre Sie, auf so lange ich lebe. Adieu.

J. v. M.

142.

An Herrn Hofrath Wieland in Weimar.

Wien, 18 Mai 1796.

Es ist mir ungemein erwünscht, einen Anla zu haben, mich in Ihrem Andenken, Weiser un Edler, aufzufrischen: Was Sie in diesen trübe Zeiten seit etlichen Jahren dem Zeitalter, welche Sie so sehr bedarf, Vortreffliches zu Gemüth g führt, und Ihre herrlichen Arbeiten über mein Lieblings-Schriftsteller unter den Griechen, habe meine alte Verehrung, meine von Jugend an fe rige Liebe für Sie und Ihre Lebensweisheit imme erhöhet. Mit Rührung bemerkte ich vor einige Monaten eine Stelle des deutschen Mercurs, di zeigte, daß auch Sie mich noch nicht vergesse haben.

Die anliegende Uebersetzung aus dem Türkische sende ich Ihnen eben für den Mercur; wenn Si anders dieselbe der Aufnahme nicht unwürdig fi den. Ich füge bloß bei, daß sie wahr (und nich etwa deutsche Dichtung) ist. Von den übrigen Pun ten spricht in den Vorerinnerungen der Ueberseze Ich aber am liebsten von ihm; zu Ihnen, der Si für alles Gute und Schöne ein zu richtiges Gefüh haben, um in das, was ich sagen will, nicht ein zugehen.

Er ist ein Jüngling aus der Stepermark* voll Geist, Feuer, Muth, καλος και αγαθος ir physischen und moralischen Sinn. Er ist hier b der orientalischen Akademie erzogen worden, un

*) Joseph von Hammer. H.

wartet nun von der Entschließung ihrer Vorsteher
d des Hofes die Bestimmung seines weitern
chicksals. Er spricht türkisch, wie wir deutsch,
d lies't persisch wie wir griechisch. Dabei hat er
pf und Herz jeder edlen, weitführenden Kennt-
ß und Empfindung offen.

Ich gestehe, daß mir sehr leid wäre, wenn er
nordet werden sollte. Geistesmord wäre, wenn
unter mechanische Arbeiten irgend eines Bureau's
raben würde. Ich möchte diesen der Literatur
bern. Ungebrauchte, kaum dem Titel nach be-
nte morgenländische Schätze liegen zu Hunderten
der kaiserl. Bibliothek; unerwartet große Be-
berungen der Literatur ließen sich von dem Eifer
v von den Talenten dieses Jünglings hoffen,
ner hiezu gebraucht, und, etwa bei günstigeren
ten, auf einige Jahre nach Asien geschickt würde,
dortige Natur und Menschheit anschaulich
nen zu lernen.

Ich bitte Sie, Beförderer alles Guten! helfen
mir hierin. Dieses können Sie thun durch
ge Zeilen, bei Anlaß dieses Aufsatzes (selbst
n Sie aus diesem oder jenem Grund ihn nicht
nehmen könnten), die dazu dienen, ihn selbst zu
untern, und bei seinen unmittelbaren Vor-
gten den gewünschten Eindruck zu machen (ohne
es scheine, daß ich Sie darum gebeten habe).

Ein besonderer Zufall, nicht sein Geschmack, hat
ihn gerade zu Uebersetzung dieses Gedichtes be-
stimmt. Wir haben aber auch schönere persische
und türkische Musenfrüchte, die wir Ihnen zu-
schicken wollen.

Von Honorarium ist keine Rede, aber senden
Sie mir, wenn es seyn kann, einen oder zwei Ab-
drücke von den Bogen, wo dieses hinkäme; nur

weil wir den deutschen Mercur selber oft spät be kommen.

Druckfehler zu vermeiden, habe ich die oriento lischen Namen noch einmal lateinisch an den Ran beigeschrieben.

Was Sie mir für Hammer Ermunterndes schre ben, wird meinem Herzen doppelt interessant seyr da ich ihn sehr liebe und einen großen Begriff hab von dem, was er leisten wird, wenn ich meine Gedanken durchsetze.

Diese türkische Theologie liefert einen schöne Beitrag zum Beweise der Beobachtung, daß tutt il mondo è fatto come la nostra famiglia.

143.

An Herrn General-Superintendent Herde in Weimar.

Wien, 7 Aug. 1796.

Nur weniges, Verehrungswürdigster und Ewi theurer! an Gottfried*) habe ich alles gefunde was Sie mir von ihm schrieben, und, ich glau noch mehr, oder doch was Sie sagten, im höher Grad. Es ist mir sehr leid, daß ich ihn nic länger und nicht mehr genießen konnte.

Sie können sich meine Lage unschwer denke für die Freiheit war ich allezeit, aber ist das ei Freiheit, welche ein insolentes und räuberisch Volk in das Land bringt? Und ich war noch me für den Frieden. Ich würde, wenn ich das U glück gehabt hätte, diesen Krieg anzufangen, ih

*) Herders ältester Sohn.

ielleicht schon bei drei Gelegenheiten geschlossen
aben; aber vom Vergangenen kann im Augen-
lick gegenwärtiger Gefahr keine Rede seyn; diese
rfordert Anstrengung, weil in Ermanglung der-
lben lauter Entehrung und Ruin zu erwarten
t, da wir bekanntlich Feinde haben, von welchen
icht einmal Beobachtung des Anstandes zu er-
arten ist. Ich sehe, daß so viele an irrigen Vor-
ellungen hängen, doch auch sehr viele anderseits
it mir glauben, daß Gemeingeist noch helfen
nnte. Wichtige Plane sind entworfen und große
nträge schon gemacht worden. Wie sehnlich
ünsche ich, daß sie das Ende dieses schlimmen
ustandes beschleunigen! Sie werden vielleicht in
urzem mehr davon hören, es bildet sich Gemein-
m.

Sie wissen besser als jemand in der Welt, wie
versehens und sonderbar ich dahin gekommen,
ich bin; erinnern Sie sich des 28 Augusts
92, nun halte ich mich verpflichtet, meinen Platz
ichtmäßig, das ist mit Muth und Thätigkeit zu
füllen, und, obwohl bei gegenwärtigen Umstän-
n es ohne schiefe Beurtheilung von mehr als
ner Seite nicht abgehen kann, so halte ich mich
ch gewiß, daß Sie nie etwas von mir hören
len, was gegen diesen Grundsatz wäre, den Ehre
d Gewissen mir dictiren.

Ob ich aber der Politik nicht überhaupt satt,
d nach der reinern Luft im Hain unserer Musen
t brennender Bedürfniß begierig sey, das ist
s Anderes; und ich werde, sobald es angeht,
ch große Aufopferungen mir nicht dauern las-
, um dahin zu gelangen, um endlich einmal
uz Selbst zu seyn. Alsdann erst werde ich die
nnichfaltige Lebenserfahrung benutzen können.

Die Universalhistorie habe ich wohl abgeschrieben, und gedachte, sie Ihnen oder meinem Bruder zu senden; oft aber kömmt mir vor, daß sie es gar nicht verdient. Ich werde nun vorerst die zweite Abschrift vollenden lassen, und alsdann sehen, was zu thun seyn möchte. Wäre ich nur der Schweizergeschichte los, so arbeitete ich jenes Werk aus: zu welchem ich über 800 Bücher excerpirt habe, wovon zu diesem Entwurf keines recht benutzt worden. Alles dieses wird mehr oder weniger von der Aussicht abhängen, die sich mir in einiger Zeit für mein künftiges Leben öffnen mag.

Es verlangt mich sehr nach der ebräischen Poesie. Kein anderer hat sie so gefühlt, wie Sie: keiner das Morgenland so morgenländisch reden lassen; es ist alles so aus der Seele gegriffen, so anschaulich, so wahr und so groß.

Sonst lese ich in den wenigen Erholungsstunden jetzt Abulfeda, noch einige der Alten, und will wenn ich damit fertig bin, nun einmal den Photius und Suidas excerpiren; ohne solche Nahrung würde man ganz zu nichte.

Lassen ja Sie die Ideen nicht unvollendet! Ihr Blick ist ein Licht, welches in den verwirrtesten Labyrinthen richtig leitet. Ich rechne Sie zu den Alten; die Neuern verstehe ich nicht, sie sind mir zu hyperkritisch. Was in aller Welt wollen die Leute! Ich begreife sonst, auch was ich mißbillige; aber in diese Philosophie kann ich mich gar nicht finden.

Ich beschwöre Sie, daß Sie erstlich in allen Umständen des Lebens, und der Zeit immer fest und gewiß seyen; daß ich von Herzen der Ihrige bin und bleibe; und dann, daß wenn ich dieses oder jenes geschrieben oder gethan, das übel aus

gelegt würde, Sie (ich weiß, Sie thun es nicht) nicht unverhört mich verurtheilen wollen. Im Uebrigen führe die Vorsehung uns wieder zusammen, sowohl zum Wiedersehn, als zu gemeinsamem freiem Studium, und dann auch etwa in die Hände guter und edler Menschen bei der Nachwelt (für welche freilich Sie unendlich viel besser sind). Gruß, recht herzlich und innig Ihrer lieben Frau. Gruß, wenn sonst in Weimar jemand meiner gedenkt.

Leben Sie wohl.

144.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, 17 Sept. 1796.

T.

Ihr mir in mancher Rücksicht werthes Geschenk, den XI. und XII. Band der Reisebeschreibung, habe ich vor einigen Monaten erhalten, und beide mit Vergnügen gelesen. Ehe ich ins Detail gehe, kann ich nicht unterlassen, Ihnen meinen lebhaftesten Dank, gewiß im Namen aller wahren Freunde der Literatur, für den warmen Patriotismus zu bezeugen, mit welchem Sie (gewohnt, offensas pro republica nicht zu scheuen) den Mißbrauch gerügt haben, welcher seit einigen Jahren mit der kritischen Philosophie getrieben wird, und uns mit einem Rückfall in Scholastik und Barbarei bedrohet. Während meinem Geschäftsleben zu Mainz hatte ich für Studien zu wenige Muße, um dem Anfang und Fortgang dieser litterarischen Revolution zu folgen; hier, wo ich ungleich besser studire, ist mir begegnet, die empfohlensten Schriften, die ich etwa

lesen wollte, gar nicht zu verstehen; es war ein neue Sprache aufgekommen, ich fand mich, wie ei Mann aus dem vorigen Jahrhundert. Zwar mein ich, Kant selbst, und etwa Reinhold hin und wiede in den Hauptsachen endlich gefaßt zu haben; aber weder kann ich finden, daß des wesentlich Neue und Wichtigen so gar viel ist, daß man den Lärm zu machen brauchte, noch verstehe ich die Anwendung welche man von diesen Formeln jetzt auf alle machen will. Ich verstehe meine eigene Wissen schaft, ich verstehe die Geschichte, wie sie nun wer den soll, nicht mehr. Aber so unangenehm e mir wird, wieder in die Schule gehen zu sollen, s wollte ich, wenn die Nothwendigkeit mir einleuch tend wäre, noch recht gern hiezu mich bequemen wenn ich nicht durch eine mir weit empfindliche Bemerkung vollends mißmuthig würde: diese be steht darin, daß vor lauter Spitzfindigkeit alle Wahrheitssinn, alles Praktische, die wahre Gelehr samkeit sich mehr und mehr verliert. Die nahr hafte Speise, die ich von Jugend auf bei den Alte fand, sehe ich mit lauter crême fouettée vertauscht und die, voll Wind, von den Akademien kommen den Jünglinge von so verdorbener Dauungskraft daß jene ihnen gar ungenießbar ist. Sie habe einen Dünkel, einen Ton, der, nach den Umstän den, sie unbrauchbar oder gefährlich machen kann und meines Erachtens dem Staat selbst so bedroh lich ist, als die Theorien der französischen Sophi sten. Um deßwillen war mir so erfreulich, da — nicht ein Mann, dessen Stand oder Lage ih als interessirt verdächtig machen könnte, sonder Lessings und Mendelsohns Freund, und seit de Literaturbriefen gleichsam der Pflegvater unsere guten Literatur, dessen Eifer und Freimüthigkei allgemein bekannt sind, endlich ein Wort der Wahr

eit hierüber gesagt hat. Viele werden schreien: en weil es trifft; aber es wird wirken, und ndere zu gleicher Sprache ermuntern. Das ist er so nöthig als dringend, wenn nicht wieder ie zwischen 1720 bis 40, beinahe eine ganze Ge- eration für wahre Gelehrsamkeit verloren gehen, nd in zu nichts führenden Wirbeln sich umher- eiben soll. Ich, meines Orts, bleibe antiquo- um hominum einer, und begnüge mich mit einer hilosophie für den Hausbrauch, wie ich sehe, aß Thucydides, Polybius, Plutarch sie hatten.

Noch über einen andern Punkt vorläufig et- as: Von den Celten*). Ihre Bemerkungen nd gewiß aller Prüfung werth, einige auffallend ahr, alle sehr interessant; über das ganze System zt nur einige Worte: Celten waren mir, nach chlözer, und, wie es mir schien, den griechischen uellen, überhaupt West-Europäer, und ihre prache so etwas, wie z. B. die lingua Franca der Levante, oder noch treffender, was man zt noch Sprache der West-Europäer nennen könnte, nd aus einer in den meisten unserer Sprachen findlichen Anzahl von Wurzelwörtern und etwa teinischen Terminis bestünde, aber bei jeder ation, ja in jedem District, durch tausendfältige genheiten modificirt wird, und sodann besondere prachen bildet. Wenn nun ein sinesischer Bul-

*) Im XI. Band der Nicolaischen Reisebeschreibung stehen des Verfassers Muthmaßungen über Celten, Sueven, Sassen, Cimbern, und andere alte Völkernamen, deßgleichen über celtische Sprachen, wozu nachfolgende Bemerkungen gehöre.

let*) aufschriebe, was er auf einer Reise dur
Italien, Frankreich, Spanien, Portugal, Englan
sich für Wörter gemerkt, so dürfte sein We
glaubte ich, ungefähr das werden, was uns d
Franzose über die celtische Sprache geliefert h
Ich zweifle nämlich nicht, vielmehr ich sehe, d
in dem Werk des Letztern Wörter Celtisch genan
werden, die auch im Deutschen, ja Griechische
und in morgenländischen Sprachen sind, und bi
wiederum scheinen mir solche darin zu stehen, d
Gott weiß in Bretagne, in Biscaya, mögen g
redet worden seyn, in andern Ländern zu Bezei
nung der nämlichen Gegenstände ganz verschiede
Wörter gebraucht worden seyn möchten. Es wi
aber immer schwer bleiben, das Idiotikon v
Stämmen, die nichts geschrieben haben, und d
gemeinsame Sprache zu unterscheiden: z. B.
ein gewisses Wort celtisch oder ob es teutoni
war. Hierin bestärkt mich Schlözers Bemerkun
der Aehnlichkeit des ältesten Slawischen mit de
ältesten uns bekannten Deutschen. Je höher hi
auf, desto schwerer wird die Unterscheidung d
Dialekte,

„Weil ihre Gränze schwimmt und durchein
der fließt."

Daß gleichwie die Heermannen (Germanier
so auch Celten und Galen als Krieger diesen N
men bekommen, scheint mir der Analogie no
ganz wahrscheinlich: so hießen die Römer von j
ner Unterscheidungswaffe, ihrer Quiris, Quirite
Sonst dachte ich an den alten Sinn von Wale
welch

*) Verfasser von Mémoires sur la langue Celtiq
und eines Celtischen Dictionnaire in 5 Folioba
den; Paris 1754 — 1760.

lches Wort Fremde bedeutet, und sie eben so tten bekommen können, wie nach Fischer (quaest. tropol.) die Madsharen Ungarn genannt wur- n, und wie noch in Sibirien ein eingewandertes olk der Ostjaken ist, welches Wort auch Fremde deutet.

Erlauben Sie mir nun einige Specialbemer- ngen: Th. XI, S. 15. Ich hätte den Kanon bliren mögen, alsdann erst in der keltischen rache Deutungen zu suchen, wenn die alleman- che z. B. in Schwaben keine an Handen gibt; d das auch deßwegen, weil der Historie zufolge, e Gegenden mit Burgen und Städten in jener lten Zeit sehr schlecht versorgt waren, ihre Na- n also wahrscheinlicher von dem spätern Volk zuleiten seyn möchten. So würde ich das Ho- n gerade vom Deutschen hergenommen, und m t für einen, der Euphonie wegen eingeschal- n Zwischenbuchstaben, Wiel aber für Weil, eiler, halten; bei Tübingen auf den ing gedacht haben, den die alten Herren der Burg r den umliegenden Gau übten. (Indeß muß ich o für Sie anführen, daß der lateinische Name v Hohentwiel nicht Alta villa, sondern ellium ist, welches auf eine andere ältere Ety- ogie leitet, und daß am Karst, unweit Fiume, ren von Tobinio geblüht haben, deren Name e alte Radir, die nicht Twing, sondern Tüben e, andeutet.)

XI, 17. Hal bedeutet Salz auch auf grie- h; möchte aus der urältesten Sprache seyn. ist selbst Wurzel des Hebräischen Mèlach.

S. 38. Sixtus IV hat keinen Cosimo Me- i ermorden lassen, sondern man beschuldiget h der Theilnahme an Ermordung des Giuliano icis (Vaters Clemens VII), an dem so son-

derlich viel nicht war; er war ein freudeliebender und, wie es scheint, guter Jüngling. Ueber de Charakter Sirti haben Sie Recht.

S. 198. Ein treffliches, Lessings würdige Gemälde! So 216. 222. 233 ff.

S. 250. Dieses Buch (Kant's über de ewigen Frieden ist von vielen Bewunderer und Tadlern ganz mißverstanden worden; aber i muß gestehen, daß der berühmte Verfasser da Anlaß gab; wie auch, daß es unter die gehör welche, wenn die τερατεια der neuen Terminolog weggenommeu wird, nicht viel Neues enthalten.

XI, Beilagen, S. 12. So sind Homers μερο πες ανθρωποι Menschen, die sich in wohl artic lirten Tönen enonciren. Barbar heißt Sol der Wüste, und bedeutete zuverlässig die unculi virten, wenigstens nicht griechisch civilisirten Vi ker. In Afrika heißen die Berbern durch d ganze Mittelalter hinunter in den arabisch Schriftstellern, der Wüste wegen, so.

S. 19 eine sehr glückliche Vermuthung üb de centum pagos, die wohl eigentlicher Cente sind. In solche ist seit uralten Zeiten Wallis den Alpen noch eingetheilt.

S. 35. Solche Wappen und Sinnbilder h ten auch die Legionen, die Sie in der klein Schrift de rebus bellicis, oder, wenn ich ni irre (ich habe das Buch gerade nicht beihande in der notitia imperii selbst, wie Panciroli herausgab, abgebildet finden. Ja bis auf die Z Israels hinauf soll Spur dieser sehr allgemein Gewohnheit seyn. Viele ältere Commentator der ersten Capitel des 4ten Buches Mosis spred davon.

S. 38. Die Ingaevones schicken sich allerdin wohl für Sassen.

S. 46. Die Note über die Cimbri Veronesi
t eben jetzt ein besondres Interesse: die Venetia-
r verlassen sich auf keine Miliz ihres Landes so
r, als auf diese gleich kriegerischen und biedern
änner, deren ein starkes Detaschement bald nach
n Einbruch der Franzosen in die Stadt berufen
d zu Bewahrung der wichtigsten Posten ge-
ucht worden ist.

— Vier Wochen sind verflossen, seit ich Obiges
chrieben habe; ein Blick auf die Zeitumstände
d Ihnen, m. Fr., Erläuterung und meine Ent-
uldigung seyn.

Seither habe ich Kants neue Schrift über
d ewigen Frieden noch einmal in die Hände
kommen; ich gestehe, daß sie mich an ihm irre
gacht hat: nicht in Betreff der Sachen selbst,
ne ich meist nicht neu, aber wahr finde; desto
r aber in Ansehung der von ihm gewählten
Terminologie, welche ordentlich dazu gemacht scheint,
de jetzt viele mißzuleiten (Mißverständniß zu
nlassen), und aber auch solche zu Proneurs sei-
Philosophie zu machen, welche fälschlich glau-
daß er in ihren Ideen sey. Was für einen
Mißbrauch treibt er nicht, selbst mit dem vieldeu-
n Wort Republik! Doch ich gehe auf die Be-
rungen über Ihr Buch zurück.

Bei Th. XI, Beil. S. 52 möchte ich Sie auf
Chat's Mémoires sur l'ancienne Suisse auf-
sam machen; der 3te Band ist wie ein bestän-
Commentar Ihrer Bemerkung auf diesem
t, und ich muß sagen, daß seine Etymologien
der Localität oft wunderwürdig übereinstim-

S. 56. Daß Livius die Bastarnen galische
Völker nennt, bezieht sich auf die galische

Völkerwanderung vom Jahr vor Chr. 279, da de
Einfall in Macedonien geschah. Allerdings erzähl
Appianus, daß einige älter domicilirte Stämm
dieser Gegenden ihnen Hülfe geleistet.

Th. XII, S. 8. Beer heißt auch im Hebräische
Quelle; Bor, eigentlich eine (meist unten schlam
mige) Cisterne.

S. 17 not. Das Ffräth-in-gen (Frittinger
würde mir auch Frutigen im Berner Obe
land erklären, welches Thal eine rauhe an de
Stock der höchsten Alpen sich verlierende Ecke ist.

Beinahe vergaß ich S. 11 (bei Anlaß des Na
rengerichts zu Grosselfingen) den Entlibucher Hir
montag zu bemerken. Jährlich einmal ziehen d
Dörfer zusammen, und ein dazu ernannter Bauer
jüngling declamirt in Versen jedem Dorf a
Thorheiten und Laster vor, welche es im verga
genen Jahr sich hatte zu Schulden kommen lasse

S. 25. In dem 13ten und 14ten der Brie
über ein schweizerisches Hirtenland (Basel 178
von Bonstetten und mir) finden Sie ziemlich acte
mäßig, wie es die reformirten Prediger im 16t
und 17ten Jahrhundert angefangen haben, Heit
keit und Freude aus dem Leben zu verbannen;
habe seither noch viele sonderbare Züge dieser A
gefunden.

S. 26. (Mel-bog, celtisch: der schwarze Ber
Darum war auch mehr, als Ein Melibok. T
die Bergstraße dominirenden Berge, die wel
zwischen dem Rhein, Main und der Lahn herunterl
fen, mögen um so eher eben so genannt worl
seyn, als sie in der That mehr „gebirgige Gege
jugum," als an Einen Stock zusammen laufen
Urgebirge sind.

S. 32. Ich gestehe, daß ich den *Ερημος*
Helvetier für das Land hielt, welches seither Ue

and genannt worden, und worin Bern und reyburg liegen*). Ammianus Marcellinus ge-enkt der helvetischen Wüste, worin man die Rui-en Aventicums (Avenche) finde; häufig wird in rkunden der mittlern Zeit (noch im fünfzehnten ahrhundert) Uechtland durch desertum Helve-iorum übersetzt.

Vortrefflich ist Ihr Artikel über S. Blasien nd über den verstorbenen Fürsten**) G, und wich-ig, was Sie S. 120 ff. über den Dachstuhl des losters anmerken. Der in ganz Europa zuneh-ende Holzmangel, der allein zu Auswanderungen ndlich zwingen könnte, ist ein nicht unerheblicher ebengrund zu Empfehlung der von Ihnen vor-eschlagenen einfachen Manier.

S. 146. Ich bin auch der Meinung, daß wahres erdienst um die Mönche selber ist, ihnen den eg zu zeigen, wie sie ihr Daseyn der vernünfti-en Welt interessant machen können; welches, mei-es Erachtens, sich wohl thun ließe! denn „gemein-mes Leben aus Einem Fonds," Cœnobium, hat ichts Verwerfliches an sich; vielmehr (unter der oraussetzung, daß man es verlassen könnte, wenn s einem nicht mehr beliebt) viel Empfehlendes ir manche. Ich weiß Ihnen großen Dank für ie Nachricht von Lessing***) S. 155; auch in

*) Nicolai erklärt eremus aus dem celtischen er-em, schneebedeckt, und versteht darunter die Glätscher. H.

**) Martin Gerbert.

***) „Lessing sagte mehr als Einmal seinen Freunden, „er wollte, wenn er zu einem gewissen Alter käme, „sich in ein Kloster begeben, um da ganz in Ruhe „zu studiren. — Er sprach zuweilen mit ziemlicher

mir ist, eben zu S. Blasien, und bisweilen in de Stürmen des Lebens, der gleiche Gedanke empor gestiegen. Warum nicht? bei einem Mann, de ganz für Untersuchungen, für die Literatur lebe möchte! Aber die (außerwesentlichen) Nebenum stände, d. i. die, ohne welche so eine Anstal sich ganz wohl, und viel besser, denken ließe, habe auch mich bisher gehindert.

Beil. S. 4. Har ist auch hebräisch, oros grie chisch, Berg. (XI, 19. Stok, noch jetzt im Alpen gebirg.)

S. 12. Mit meinem Uechtland wäre ich gerad in der Mitte zwischen Ihnen und Herrn Mannert**) ich habe aber nichts gegen einen gütlichen Vergleich wodurch ich die Glätscher auch noch dazu nähme In der That erstreckt es sich, urkundlich, wenigsten bis an den Fuß derselben; dieselbe äußerste Gegen hieß das Land Ogo. Tief im Gebirg ist kein Spur alter Population; ja die Sage erhält sic noch, über welchen Berg her jedes Thal ursprüng lich bevölkert worden; (ich spreche hievon: Schw Gesch. Th. I in dem Capitel, wie der schweizerisch Name zuerst bekannt worden; es ist das 15te ode 17te). Also zu Ptolemäi Zeiten war hier gewi *Ερημος*.

„Bitterkeit darüber, daß man in protestantische „Ländern alle Klöster abgeschafft hätte, welche er e „halten wissen wollte als Freistätte solcher Gelehr „ten, welche recht mit Muße studiren, besonder „solche Wissenschaften cultiviren wollten, die vi „Studium und daher viel Muße erfordern;" u. s.

**) Der den eremus Helvetiorum in den Schwarzwal versetzt.

S. 15. Helvet; „in der Berge Mitte;“ echt gut; sie wohnten eigentlich zwischen dem Jura und den Alpen; noch nicht in den Alpen, nur bis an ihren Fuß. Wo etwas in dem Gotthard bewohnt war, scheinen Taurisker (Bergbewohner) es innegehabt zu haben.

S. 20. Auch das Land Schwyz, und (bis in den Gotthard) Uri lag im Turgau. Mit den Verbigenern S. 21. einverstanden. Ueber Karitner weiß ich keine historische Spur in dieser Gegend; sie gränzt aber schon ganz an die, welche bereits im 4ten Jahrhundert wüste geworden.

Allein ich sehe mit Schrecken, daß auch das dritte Blatt bald am Ende ist. Genug, Sie sehen, daß Ihre etymologischen Bemerkungen sich mit den historischen Datis vereinigen lassen: ich sage mehr, sie können diesen zur Aufklärung und Bestimmung dienen. Es ist alsdann wohl gleichviel, in der sich der Schlüssel zu den meisten von diesen Betrachtungen fände, keltisch oder westeuropäisch zu nennen, und was sie auch von Sprachen weit entlegener Nationen in gleicher Bedeutung aufbehält, beweiset nur, daß sie eine um so ergiebigere Quelle für den Erforscher der Ursprachen ist. Einige werden vielleicht diese Dinge gering achten, wo nicht gar aushöhnen; lassen Sie sich dadurch nicht irre machen; gesetzt selbst, daß dieses oder jenes Einzelne nicht ganz Stich hielte: immer sind Sie auf einem zur Wahrheit führenden Weg; auf eine neue oder vernachlässigte Ader haben Sie aufs neue aufmerksam gemacht; Sie haben nicht gesagt, daß alles gediegenes Gold seyn werde, aber daß Gold darin ist, und hierin haben Sie gewiß Recht. Die Geschichte muß von allen Seiten beleuchtet werden; nur so erscheint sie zuletzt, wie sie ist. Ich bin

nun sehr begierig auf Ihre Reise in die Schweiz *) Sie können und werden viel Nützliches und Wichtiges sagen, und es muß wirken, wenn Sie es lichtvoll, wie Sie pflegen, darstellen. Empfangen Sie die Versicherung ꝛc. ꝛc.

---

*) Diese kam nie in den Druck. Herr Nicolai macht es schon in seiner Antwort an Müller, 28 Sept. 1796 (mit Gründen, die ihm Ehre machen) un wahrscheinlich: „Ich weiß überhaupt jetzt noch nicht „wie ich mich bei der Beschreibung der Schweiz neh„men soll. Bei den jetzigen unglücklichen Zeiten „möchte ich es gern vermeiden, von Politik und „Regierungsformen auch nur ein Wort zu sagen, „und doch kann man beinahe, wenn man mit einiger Gründlichkeit über die Schweiz schreiben will „nicht wohl vermeiden, auch von den Regierungs„formen etwas zu sagen. Vielleicht fasse ich alles „in eine Einleitung zusammen, was jemanden, der „in einer Monarchie geboren ist, beim ersten Ein„tritt in Republiken, sowohl im Guten als Bösen „auffällt. Aber jetzt ist es wirklich schwer, manches „zu sagen, was man sonst ohne alles Bedenken als „bloßen Gegenstand der gelehrten Untersuchung und „Erfahrung sagen durfte und konnte. Und leider „sind die schweizerischen Regierungen so sehr eifer„süchtig über die unschuldigsten Urtheile, die man „sich über sie erlaubt! Ich möchte aber auch in den „jetzigen betrübten Zeiten nicht das Geringste „schreiben, woraus, nur auf die entfernteste Weise, Regierende und Regierte „Anlaß nehmen könnten, mißvergnügt „mit einander zu werden. Ich glaube, jeder „Schriftsteller hat jetzt diese Pflicht doppelt auf sich.“

145.

Herrn Joseph von Hammer, zu Waidling (bei Wien).

(Vorbericht des Herausgebers.)

Herr von Hammer hat mir des Verf. Briefe
ihn selbst mitgetheilt, mir die Auswahl da-
für den Druck überlassen, und ausdrücklich
hrt, daß ich auch solche Stellen aufnehme, wo
ihn über kleine Fehler bisweilen sarkastisch
lt. Was der edle Mann mir am 1 Julius
3 darüber schrieb, kann ich mich nicht enthal-
, hier beizufügen:

„Die Wahl der übersendeten Briefe bleibt
ganz und gar Ihrem Ermessen anheimgestellt;
wenn Sie aber Briefe, in denen sich zurecht-
weisende Stellen finden, ihres sonstigen Ge-
haltes willen nicht ganz ausschließen, so würde
ich Sie vielmehr um die Beibehaltung aller
dieser Stellen bitten, indem ich weit mehr
stolz darauf bin, als auf Recensentenlob. A
laudatis viris laudari ist schön und rühmlich;
sed a tali reprehendi et hoc modo, ist's
nicht weniger. Es ist einer der schönsten Be-
weise der wahren und unverblendeten Freund-
schaft des Seligen, und welcher Schriftsteller
hat sich denn nicht ähnliche Jugendsünden vor-
zuwerfen? Die Ausnahmen sind selten. Ich
weiß, daß diese wohlverdienten väterlichen Leh-
ren in mir den ersten Vorsatz hervorgebracht,
dieselben fürder nicht zu verdienen. Es ist
mir weit lieber, wenn die Welt einst finden
soll, daß ich durch dieselben nach Möglichkeit
gebessert worden bin, als wenn man aus der

„Unterdrückung derselben mit Recht auf ein n
„schuldiges Gewissen schließen könnte. Bei ä
„lichen Stellen also bitte ich Sie, nicht die
„ringste Rücksicht für mich obwalten zu lass
„indem ich auch hier, wie nirgends, anders
„scheinen will, als wie ich wirklich gewesen
„oder noch bin. O wenn der Selige noch le
„so glaube ich, daß er erst jetzt anfangen wü
„an mir einige Freude zu erleben, seitdem
„mich mit Ernst historischen Studien wid
„Die Erstlinge will ich seinen Manen
„hen" u. s. f.

à Vienne, ce 4 Oct. 1796.

Mon cher ami, la lettre que vous m'a
écrite, m'a fait grand plaisir par sa franch
et sa sincérité: son contenu m'a convaincu
nouveau, combien il est heureux, que vo
ayez à passer ce mois hors de Vienne: j
père que cet intervalle vous fera oublier
tes ces fadaises de jeunes filles, qui avo
commencées à tourner votre bonne tête,
est faite pour des choses solides. Je vo
conjure de n'y plus penser; c'est le seul mo
de vous rendre tranquille et appliqué: il
faut pas même combattre votre inclinat
vous seriez perdu en engageant le com
il faut, je le répète, n'y plus songer abs
ment; les femmes ne valent rien pour vo
à votre âge, avec votre feu, avec vos p
d'étude et de vie: elles ne seroient que
lentir votre zèle pour ces derniers, vous
faire des étourderies, et vous précipiter
un abîme de chagrins. Je connois plusi
hommes du monde et de lettres, dont la
entière a été gâtée par quelqu'amour inc

ée. Ainsi, mon ami, ne renoncez pas à
oésie; la poésie est un talent, et l'on n'en
roit jamais avoir trop; elle est un organe,
comme les autres n'est pas lui-même ni
ni mauvais, mais propre à devenir ceci
cela suivant l'usage qu'on en fait. C'est à
e autre chose que je désire que vous re-
ciez; à une chose qui ne sauroit vous faire
un bien à présent: à ce tripotage de jeu-
filles. Jetez-vous à corps perdu dans
ıde; pensez à *Jones;* remplissez vous de
ée de ce qui vous reste à faire, et d'un
ı suffisant pour l'emploi de votre vie. Pen-
à tout ce qu'il faut pour un homme à la
employable dans les affaires et propre à
ler dans les lettres. Mandez-moi ce que
s lisez à Weidling, et les observations que
s faites sur vos lectures. Quant à moi je
finir Abulfeda aujourd'hui ou demain; à
naison je continue la bibliothèque de Pho-
. Vous devriez aussi lire Abulfeda, pour
s imprimer l'histoire générale et le synchro-
ne des grandes affaires de l'empire des
lemin jusqu'au 14 siècle. C'est vraiment
ouvrage précieux. Quand je pense qu'à
e de 12 ans Abulfeda a fait sa première
pagne et qu'il en a fait une quantité; com-
ı de voyages il a fallu qu'il fit à la cour;
trois fois il fit le pélérinage de la Mecque;
le gouvernement du pays dont il étoit
ek, ne lassoit pas de lui prendre du tems,
u'il a écrit non seulement ce vaste et sa-
ouvrage, mais la géographie encore bien
difficile, et d'autres livres; qu'avec cela
a manqué à aucun de ses devoirs, et qu'il
t un homme aimable et de la meilleure

société, en même tems qu'il faisoit du co
merce, qu'il bâtissoit, qu'il faisoit des aq
ducs, et qu'il s'amusoit à la chasse; tout c
dans une vie de 59 ans au plus; je vois
confirmation de l'excellente observation
Lord Bolinbroke, que ce n'est pas le tems
manque à l'homme, mais que la plupart
hommes ne savent pas tirer parti du te
Il ne faut pas oublier, que le tems consi
en des momens, et que c'est ceux-ci qu'il s
git de ne pas perdre.

Je vous le dis, parceque vous êtes si jeu
et qu'il vous en reste tant, pour en dispos
tandis qu'en même tems il ne vous en re
pas assez pour en avoir beaucoup de sup
flus. Ainsi, j'espère que vous me rendrez l
compte de ceux que vous passez actuellem
Vous savez que je vous aime, et que je n
ai aucune raison autre que vos qualités, d
le développement m'intéresse plus que je
puis dire; parceque si vous voulez (et v
voudrez) il sera très beau, et très-utile p
le public. Adieu; mes amitiés à vos amis

146.

A Mr. *Joseph de Hammer* à Weidlin

Vienne, 15 Oct. 96

— Je compare actuellement l'Abulpha
Syriaque avec le même auteur arabe; l
et l'autre malheureusement dans les traducti
Je vois que ce sont deux ouvrages tout à it
différentes; celui qu'il a fait pour les Syri
contient plus de détails des relations
l'Asie mineure et l'empire grec; l'autre

s solide par rapport à l'histoire des cali-
et de la littérature arabe.
Ce soir je compte d'achever l'extrait de la
bliothèque de Photius, qui m'a extrêmement
éressé par le nombre de notices qu'elle
nferme, qu'on ne trouve aucune autre part.
st un bois qui a des sites uniques, comme
n en a à Weidling. —
Je lis, en me faisant coëffer, un ouvrage
nmé *Elpizon*, qui vient de paroître sur l'im-
rtalité de l'ame, où toutes les objections et
raisons sont pésées avec un esprit infini
une impartialité singulière. La décision
pour; et elle s'appuie d'une quantité de
tifs que je n'ai jamais vu présentées sous
meilleur jour. Ce livre me fait un vrai plai-
: on ne peut jamais, dans ce monde, sa-
r, être, et faire tout ce qu'on devroit et
l'on voudroit; mais quand on a l'éternité
siècles en perspective, l'on trouve qu'il y
du tems pour tout (même pour les jolis
s, et pour les promenades dans le bois).
eu, mon cher et bon ami etc.

147.

Mr. *Joseph de Hammer*, à Weidling.

Vienne, 21 Oct. 1796.

C'est un bien mauvais tour qu'Eole et Ju-
er Pluvius me jouent ensemble cette se-
ne; je ne s'ais ce que j'ai fait à ces dieux
ils mériteroient bien que vous fissiez un
me contre eux, où il vous seroit fort
de prouver qu'ils ne savent ce qu'ils font,
bien qu'ils envient bien malhonnêtement
uelques innocens mortels un jour d'amu-

sement qu'ils veulent se donner; c'est un bien vilaine passion que la jalousie, surtou pour des dieux.

Cependant il m'est venu aussi une autr idée qui les disculperoit, mais au dépend d qui? dévinez! De vous-même! je suis toujou à lire votre charmant poème sur Weidlin qui peint ce lieu d'une manière si ravissante Or il seroit possible, que vous eussiez c quelque crainte secrète, que j'y trouve pou tant par-ci par-là une exagération: vous e avez fait confidence à une des muses, ave les quelles vous vivez sur un pied si fam lier qu'elles sont toujours à commande; cette méchante personne s'est rendue au pala d'Eole, à qui elle a promis je ne sais qu'ell faveur, s'il mettoit tout sens dessus dessou pour qui je ne puisse pas venir vérifier l tout sur les lieux. Il est vrai que vous p roissez souhaiter le contraire; mais peut on s fier sur un poète quand l'honneur d'une ligr de son ouvrage est en danger?

Quoiqu'il en soit (car je m'épuise en co jectures pour expliquer pour quoi le ciel n favorise pas mes vœux à l'égard de Weidling certain il est, qu'il se fait un tel vacarm dans l'atmosphère, qu'il y faut bien renonce pour cette semaine. Non que je sois si lâch de ne pas braver même les flots de votre rui seau pour revoir mes amis; non que votre bea poème ne m'ait inspiré le plus vif désir d retourner, mais parceque deux années de suit je suis tombé dangereusement malade da cette saison, que même à présent je ne m porte pas tout à fait bien, et que l'on m'o donne de ne pas m'exposer à des influenc

n air mal-sain pour moi. J'ai en ce mo-nt des maux d'estomac, qui, pour avoir la maladie ordinaire de Virgile, paroiss-t ne pas appartenir à un historien, et dont conséquent (n'aimant jamais garder ce qui it pas à moi) je tâcherai de me défaire ces rs-ci au moyen de quelques médecines. rs peut-être, si les dieux se ravisent, ou vous desavoués les intrigues de votre muse rès d'eux, il sera possible de faire dans le rant de la semaine prochaine, ce qu'à re-je ne puis dans celle-ci. Vous verrez mon empressement, à profiter du beau s s'il en fait *mardi* ou *vendredi*, après dîner l n'a pas tenu à moi de venir plutôt. rs nous pourrions parcourir le soir les ix célèbres par votre poésie dans les en-ons, et peut-être Monsieur le Directeur iteroit-il le lendemain à tant d'autres bon-é qu'il y a eu pour moi de vous laisser, e les autres que vous m'avez nommés, m'ac-pagner jusqu'à Kloster Neubourg pour voir mesures du donjon d'Albert le valeureux. aites donc, vous qui êtes si connu dans mpe, vous dont le vol poétique s'élève si , que vous pouvez dire quelque mot à eille des pouvoirs superlunaires, faites que iel se rende propice la semaine prochaine. is quoi il arrivera, que l'année prochaine is que vous errerez peut-être déjà dans uines de Tschelminar ou dans les bosquets tés sur le tombeau d'Hafiz, nous vérifie-votre description de W. dans votre ab-ie, et, comme les absens ont toujours tort, e malice ne manqueroit pas, d'y trouver s des inexactitudes et des défauts sans

nombre; ce qui pourroit faire tort à la réla tion que vous publierez un jour de vos voya ges dans les pays lointains.

Mais il est tems de finir, pour extraire en core quelques feuilles de Suidas, avant d'al ler à la chancellerie. Veuillez présenter me respects à Mr. le Directeur et me conserve dans son souvenir, comme un homme très-re connoissant de ses bontés.

148.

A Mr. le Baron de T —

Vienne, 10 Juillet 1797.

Toutes mes lettres de Suisse confirment no seulement le danger dont ce pays paroît me nacé de la part des François, mais encor l'apparence d'un concert de notre cour ave eux contre lui. *)

V. E. a pu voir par mon travail sur l Suisse italienne, **) que je ne suis pas u enthousiaste qui prétende l'immutabilité d toutes les formes helvétiques; je me sero estimé heureux de faire réussir la cour e tout ce qu'elle paroît désirer, sans qu'il y ei eu besoin d'abandonner cette frontière paisib et cet innocent gouvernement à la destructio d'une paix et d'une bonheur de 300 ans.

A Dieu ne plaise que j'aie la moindre idé d'

*) Die Franzosen hatten dieses grundlose Gerüc allenthalben in der Schweiz verbreitet. H.

**) Die Rede war von dem Plan eines Tausches. A. d. Verf.

'accuser ni S. M. ni V. E. des malheurs qui ont fondre sur mon pays, ni des grands inonvéniens qui en résulteront même pour la monarchie autrichienne. Je connois le malheur des circonstances, et je suis persuadé que votre grande ame souffre beaucoup elle-même, de voir S. M. forcée de concourir à des telles choses.

Mais V. E. est trop juste pour ne pas se mettre pour un moment dans ma position toute particulière.

Je suis citoyen d'un canton de la Suisse, dans lequel mes pères depuis plus de 200 ans ont presque toujours occupé des emplois. Outre l'obligation que tout honnête homme sent d'avoir envers sa patrie, j'en ai des particulières, non seulement envers mon canton, mais avec tous les autres, dans lesquels j'ai été aimé, honoré, recompensé au-delà de mon mérite. Il y en a presqu'aucun dans lequel je n'aie des vrais amis. L'histoire de la Suisse, en me faisant davantage connoître et aimer ce peuple et ce pays, a été la source de ma réputation; sur elle on me nomme; et on sait que je l'ai écrite avec un vif patriotisme.

S. M. voudroit-elle avoir à la chancellerie d'état un conseiller qui se fut deshonoré dans l'opinion publique, et dégradé à ses propres yeux? Serois-je digne de la moindre confiance, si j'avois l'ame assez vile pour ne pas craindre, même l'apparence d'être traître à ma patrie! et comment ne le paroîtrois-je pas, si dans ces circonstances je restois là où je suis?

Quand j'ai été appelé à Vienne, j'avois plus

de revenu qu'on ne m'a payé ici*): aussi n
seulement, je n'ai rien épargné, j'ai depen
mes précedentes épargnés, et j'ai fait quelqu
dettes. Mais, parcequ'il ne me reste que m
même, je dois être plus exact, à remplir
que je dois à moi-même: et c'est, dans ce m
ment, le sacrifice de ma place et même
mon existence à ma réputation d'homme
bien.

V. E.! Je ne suis pas un fanatique, qui p
tende armer un pauvre petit pays contre
deux plus grandes puissances de l'Europe,
unies contre lui, ou qui aille intriguer d'aut
cours contre ces puisances. Je me résigne a
lois de la destinée; j'obéirai aux maîtres qu'e
voudra donner à mon pays. Mais je ne ve
pas même paroître d'y avoir coopéré; je
veux plus avoir la moindre part aux affai
d'état; je me vouerai à des travaux littérair.

Je donne à V. E. ma parole d'honneur
elle voit, combien il m'est sacré), que, dist
guant très-bien entre le système loyal de ce
auguste cour, et les choses auxquelles d
ce moment elle est dans le cas de se prêt,
je serai attaché toute ma vie à S. M. l'em
reur, et toujours prêt à rendre à la monarc
autrichienne tous les services possibles. M
je supplie V. E. de vouloir porter ceci à
connoissance de S. M. et de me faire expéd
un passe-port pour me rendre dans ma
heureuse patrie, la Suisse.

---

*) Vu les réductions que la nécessité a fait éprou
aux pensions dans ce pays ci. N. de l'auteu

149.

A Mr. le B. de —

S. d. (1797) *)

Il est généralement connu, que pendant tous les guerres qui depuis plusieurs siècles ont gité l'occident et le midi de l'Europe, et dans s négociations des traités qui ont fixé le droit ublic de cette partie du monde, la republique fédérative des Suisses n'a jamais manifesté d'un seul désir, un seul et inaltérable point e vue: elle vouloit rester ce qu'elle étoit, maintenir l'intégrité et de ses possessions de sa forme de gouvernement, dont une eutralité religieusement observée fait un des incipes fondamentaux, également précieux our les Suisses, et intéressant pour les états oisins. En effet, cette frontière toujours tranuille, toujours assurée, a dispensé les puissances oisines depuis 300 ans de tous les frais et efforts e mesures de défense, de toutes les inquiétudes ue la variabilité de la fortune militaire eut donner pour leurs possessions adjacentes. bonheur des peuples y a gagné; les armées ême en ont retiré des fréquens avantages; s moyens et des lieux de rapprochement t pu être menagé par cette paix imperturble de la Suisse.

C'est la conservation de ces avantages récioques, qui aujourd'hui fait l'objet des vœux toute la république fédérative.

---

*) Vor dem zu Campo formio am 17 October abgeschlossenen Frieden geschrieben.

L'expérience de l'accueil favorable que l'e
pression de désirs aussi justes a trouvé a
divers congrès de paix où la Suisse pouv
avoir quelque intérêt, ne lui permet pas
doutes de ses succès dans l'occasion présen
Cet espoir se repose sur la confiance sa
bornes, qui fut la suite naturelle de la bie
veillance avec laquelle S. M. l'empereur
roi consentit, dans le commencement de
guerre, à la neutralité ordinaire de la Suis
de la religion avec lequelle S. M. ne cessa
la respecter, et de la conscience des gouvern
mens helvétiques de l'avoir de leur côté loyal
ment observée.

Cependant les malheurs des tems ont ame
des circonstances qui rendent plus que jam
nécessaire une déclaration des puissances co
tractantes pour la paix, qu'elles entende
qu'il ne soit porté aucune atteinte quelconqu
par qui que ce soit et sous quelque prét
que ce pût être, à l'intégrité des possessio
et constitustions de la Suisse.

La ville de Genève, qui en fait partie dep
son alliance avec divers cantons, a éprou
des secousses, qui pouvoient donner des inqu
tudes pour la durée de son indépendance. L
changemens survenus dans les terres du prin
évêque de Bâle, situées en empire, ont tel
ment menacé celles qui sont en relation dire
avec le corps helvétique ou avec quelques-u
de ses membres, que l'arrangement d'un mo
de vivre qui garantisse le repos et les ra
ports politiques de cette partie de la frontiè
est devenu indispensable. La Valteline en
dont la position devient plus que jamais
téressante pour plusieurs états voisins, et

nt aux Suisses par leur alliance avec ses sou-rains, les Grisons, a été dernièrement l'objet ne entreprise, qui sans doute n'étoit pas une olution, mais une mesure simplement provi-re que les troubles du pays paroissoient dre convenable, et qui à la paix devra faire ce au rétablissement d'un ordre des choses s analogue aux anciens rapports. Ces trois cles engagent l'attention sérieuse des gouver-iens helvétiques, qui ont à répondre à leurs ples et à leur postérité de la permanence du heur et de la tranquillité, dont toutes les par-i de leur pays ont joui presque constamment quen ces derniers tems, où un très-petit nom-d'hommes pervers ou des têtes exaltées a é de semer aussi parmi eux des divisions, aisées à calmer; surtout quand la répu-rue fédérative sera assurée de la continua-du même intérêt que les puissances étran-s ont pris jusqu'ici à sa conservation.

Ce sont ces considérations que le soussigné, nom de la république de B . . (qui par sa tion entre Genève et les terres de la prin-uté de Bâle, et par ses rélations fédérales les Grisons, y a le plus grand intérêt) a nneur de mettre sous les yeux de S. E. —

—

150.

An Herrn Johann von Batsányi, Hof-secretair bei der hungar. Kammer in Wien.

Berne, 7 Sept 1797.

— En général mon voyage a été heureux, et me porte très-bien. Je suis charmé de

revoir tout mon pays; d'autant plus que probablement je ne le reverrai plus jamais tel qu'est encore; cette infernale révolution a gât l'esprit de beaucoup des gens, et le désir de généraux de devenir tous des millionaires, fa beaucoup craindre pour son bien-être. Cet perspective agit diversement sur ceux qui so bien ou mal intentionnés, qui ont quelque cho et qui n'ont rien.

Le peintre Diogg, dont Hirzel a écrit la vi veut faire mon portrait, d'après lequel Pfeiff pourroit travailler.

Je vous parle de cela parceque vous le vo lez; mais à la vérité je m'occupe davanta d'un autre portrait. Ce sera celui de m ame, que je mettrai dans l'histoire de la Suis de laquelle je compte m'occuper extrêmeme dès mon retour, et ne rien composer d'aut qu'elle ne soit finie. C'est que je vois i combien elle fait de sensation dans la Suisse, en France même. —

151.

An den Herrn Grafen Johann Adam v Reisach zu Steinberg.

(nun: Königl. bayerischer Kämmerer, Landrichter Ritter des St. Georgen-Ordens.) *)

12 Sept. 1797.

T.

Der Bruder einer hochsinnigen würdevol Frau war mir geschätzt, noch ehe er mich mit

*) Der Herr Graf hatte dem Verfasser sein Vorha angezeigt, die Geschichte von Bayern, „aus

y theuren lieben Brief beehrte. Edler Mann
i engen Kreise der guten, der erhaben fühlen-
n Menschen! Ihre Bahn ist gezogen. Schrei-
t Sie mit Muth im Sturm der Zeiten voran,
o geben Sie uns ein Werk, würdig der Alten,
en Kenner und Freund Sie sind. Die zarte
ume der Geschichte keimt langsam, fordert
gsame Pflege und Unverdrossenheit; hat sie die
üthe erreicht, so ist bleibend ihr Wohlgeruch,
g ihr Werth.

Vertrauter sind mir die ältern Bojen als die
tern Bajuvarier und Bayern; aber mit Hoch-
tung betrachte ich das Volk voll Kraft, das in
Geschichte Deutschlands seinen ehrenvollen
tz behauptet.

Kann die Versicherung wahrer Freundschaft
ren Muth erhöhen, so bringt sie Ihnen dieser
ief. Rath und Unterstützung hat ein Mann
t nöthig, wie Sie, der mit hellem, vorur-
ilsfreiem biederm Auge die reich vorhandenen
ellen prüft, nützt, und sie zum großen Gan-
vereiniget.

Ich habe die Ehre ꝛc.

152.

An Herrn —

1797.

Haben Sie folgenden Aufruf der Franzosen
n gelesen? *)

---

vielen unbearbeiteten Quellen, mit Feuer und Würde, mit Wahrheit und Freiheit" zu beschreiben. H.

*) Orthographisch treu copirt.

Ut calamitates miseriasque impedire potestis, quæ populum parum a principuis Galica republica instructum occurri potuissent, communicamus vos proclamationer primi ducis Gallorum exercitus Bonaparte et ordonamus, eam publicare atque afficere (translata in linguam patriæ) in omnibus regionibus vestra jurisdictione.

Le commandant de la place
de Klagenfourth
Hulin.

Aufschrift: An das L. Magistrat zu Körmen in Hungarn. Ex officio.

153.

A Mr. —

à Bâle, 16 Décembre 1797.

— Je ne suis rien moins qu'étonné si le François ne veulent pas entendre à un demembrement de la Suisse: *) Car, une disposition des conventions d'Udine leur donne la Suisse toute entière. Elle commence à s'exécuter et à vue d'œil la révolution de ce pays pourra être l'ouvrage de peu de semaines.

J'apprends par....., qu'il a été stipulé (sans restriction à ce qu'il paroît) que cette république prendra possession de tous les biens du ci-devant évêque de Bâle. Vous avez pu

*) Dieses wurde damals allenthalben gesagt.
A. d. V.

oir par plusieurs de mes lettres, qu'il y en de ces terres qui comprennent les défilés de Suisse, et que de Bienne il n'y a que 4 ieues jusqu'aux portes de Soleure et 7 jusqu'à erne. Les François viennent d'occuper ces erres et ces passages avec des forces plus ue suffisantes contre des habitans qui ne peuent résister, et trop nombreuses pour ne pas ter l'allarme dans Berne.

En même tems on apprend qu'il y aura des éclamations de quelques villes du Pays-de-Vaud, ui veulent se constituer en république. Si s Bernois marchent pour le réduire, ils ne ront pas à Morat, que les François, protecurs de tous les peuples qui veulent se rendre bres, arriveront de Bienne à Berne. Si les ernois implorent le secours des cantons, Zuc se trouvera paralysé par les accoles du lac; s uns craindront leurs sujets, les autres d'ofnser la république françoise. Si Berne est oligé de souffrir que le Pays-de-Vaud se sousaise, cette république est perdue: car les illes municipales de l'Aargau imiteront l'exemple u Pays-de-Vaud, et seront imitées par les ontagnards de l'Oberland.

Berne anéantie, tous les gouvernemens des ntons-villes seront entraînés. La révolution propagera avec la rapidité d'un torrent. eux mois ne se passeront pas, qu'il n'y ait Suisse une assemblée nationale, puis deux nseils, un directoire exécutif, une affiliation la république mère, une fraternisation avec s républiques sœurs: et les François en seont plus forts de deux millions de citoyens, de toutes les positions importantes dans les

Alpes et sur le Rhin, vers l'Italie, le Tyrol et la Souabe.

Telle est la suite de l'abandon des defilés de l'évêché de Bâle — — il donne à la Fr. tout le Rhin depuis le Mont Adula jusqu'aux sables de la Hollande, bien des avant-postes et des vedettes du côte de l'Allemagne et des états de la M. d'A., l'Italie, la clef de l'Adriatique, les avenues de la Grêce, de l'Archipel et du Levant: mais comment — — —

154.

An Herrn Landeshauptmann Bernold *) in Walenstadt.

Wien, 5 April 1798.

Liebster Freund! – Denn nach jenem traulichen Abend kann ich Sie unmöglich je anders nennen. Ich bediene mich der Gelegenheit eines nach dem Vaterland zurückkehrenden Landsmannes, um Ihnen die anvertrauten Gedichte zurück zu senden. Die allermeisten sind schön, sowohl durch den vaterländischen Sinn als durch eine eigenthümliche Lieblichkeit und manch glückliches Bild. Vorzüglich aber erfreute mich das Lied über die Näfelser Schlacht: dieses ist groß, erhebend, begeisternd, voll herrlicher Stellen; es verdient Bekanntmachung, und kaum begreife ich, daß es nicht längst in einer der vaterländischen Zeitschriften erschienen ist; dann wäre es noch zu

*) Als Dichter unter dem Namen des Barden von Riva rühmlich bekannt. H.

echter Zeit gekommen; jetzt (das ist die Ursache, arum ich es ungedruckt zurücksende) dürfen wir on den Thaten der Väter kaum reden! kaum sa- en, wie wir seither hießen, wer jene, wer wir aren. Theuerster, Liebster! so schnell und fürch- erlich, und ganz ist nicht leicht ein Volk von er Freiheit, von dem Ruhm, von der Selbst- ändigkeit, vom Glück, vom System und Cha- akter zum Gegentheil von dem allem hinabge- ürzt! Irre ich mich, lieber Barde, so geuß Oel n meine tiefe schmerzhafte Wunde! In der Ferne ömmt es mir vielleicht nur so vor. Aber — ein! ich werde, leider, wohl Recht haben. Oder as ist die zerrissene Republik? wo ist nun die Schweiz? Und wer gab die neuen Gesetze? wie? n welchem Ton? Freund, dürften wir jetzt von äfels reden, da das Denkmal von Murten ver- ilgt ist? Es sind nicht alle gefallen, wie an er Birs, nicht 8, nicht 20,000 wie bei Marig- ano: und gleich gab man alles auf und hin. Beziemt, bei solchen Umständen, Europa zu erin- ern, daß wir Enkel der Helden sind? Sind wir och Mitbürger, Geliebter? Ja, insofern du Sarganser bist, als Glarner nicht mehr; Brune erbeut es ja, am 19 März! Wie nun an die wigen Bünde, wie an Freudentage, erinnern! Darum, m. Fr., weil ich außer mir bin (denn ch lebte in dem Werk der von mir beschriebenen Helden), weil ich nicht mehr weiß, was ich mit der Fortsetzung ihrer Geschichte machen soll (denn wird sie icht Pasquille auf die Enkel?), weil ich nicht mehr weiß, was ich bin (denn man tilgt selbst den Na- en der Schweiz!) — darum, l. Fr., nimm lieber ie mein Herz durch Erinnerung zerreißenden ieder zurück! ich wüßte jetzt nicht, was damit machen. Aber in der leidigen Periode, welche so

zarte Bande der Liebe auflöst, (wie könnte ich Städte lieben, die durch Starrsinn und Unüberlegsamkeit das Innere entfernt, das Fremde gereizt; wie Landleute, welche das gemeinsame Vaterland Privatleidenschaften aufopferten!) — fühle ich, daß ich den Barden von Riva mein Leben lang lieben werde; denn das Wahre, das Gute und Schöne, das ich an ihm liebe, ist an kein Land, keine vorübergehende Institution der Menschen gebunden, sondern ewig wie der Ruhm der Großen und Edeln aus allen Jahrhunderten und Nationen, über deren Schriften wir die traurige Gegenwart etwa vergessen.

155.

An Herrn General-Superintendent Herder in Weimar.

Wien, 23 Junius 1798.

Nur zwei Worte, Verehrungswürdigster! Ich habe den Dschemshid aus Mirchond ganz neu und sehr genau übersehen, und die Stelle von Tschilminar zumal, aus andern ungedruckten persischen Schriften commentiren lassen. Hammer hat dieses mit größtem Eifer, und (Jenisch hat die Uebersetzung revidirt) eben so großem Glücke gethan, auch die häufig vorkommenden Verse mit Beibehaltung der Verschiedenheit ihrer Versarten, getreu und doch schön gedolmetscht. Nun habe ich mich nicht enthalten können, auch einige den Platz Dschemshids in der Chronologie ꝛc. bestimmende Noten beizufügen! womit Sie machen können, was Sie wollen. Indeß hat alles dieses, bei meinen sonst vielen Abhaltungen, die Absen-

)ung verzögert. Von heute in 4 Tagen geht
)ber Mirchond mit seiner ganzen Ausstattung ab;
Ferdusi folgt, drei Tage später. Ich schreibe
Ihnen, edler Freund, heute, um nur zu entschul-
)igen, daß ich so langsam bin. Ich glaube das
Ding wird gut; es läßt sich über die Natur der
morgenländischen Sagengeschichte vieles dabei an-
merken. Texeira taugt nichts; diese unsere Ueber-
setzung ist ein wahres ανεκδοτον. Hamzah von
Ispahan hat über diesen König nichts der Rede
Werthes; wie er denn überhaupt ein ziemlich elen-
)er Sammler war.

Die große Krisis ist noch nicht entschieden,
unser dareingeworfenes Helvetien unter dem schänd-
lichsten Druck, und über denselben so ungedul-
ig, daß Explosionen fast unaufhaltbar sind. Wenn
diesem Lande nicht geholfen wird, so werden die
)benen Wüsten, das Gebirge eine Räuberwoh-
nung; wenn alles geraubt worden, so werden die
Beraubten aufstehn, und ihrerseits an denen sich
rächen, welche ihrem Unglück zusahen; (Uscochen,
Montenegriner, Mainoten werden). In ganz
)ber-Deutschland herum spukt der Revolutions-
Geist fürchterlich. Ja wohl haben Sie Recht, καλοι
αγαθοι müssen zusammenstehen und halten, um
das Fünkchen Humanität, das heilige Feuer, zu
retten, und sich selber in dem Sturm einiger-
maßen zu schirmen. Hülfe schiene mir an sich
nichts weniger als unmöglich, weil aber, wie die
Menschen sind, schwerlich von ihnen zu erwar-
ten: Begebenheiten, die der Wink des Höchsten
herbeiführen kann, sind meine Hoffnung; solche
nur können die, so nicht wollen, in Thätigkeit
bringen, und den wenigen über die Präpotenz
Vortheile geben.

Wenn nicht so etwas geschieht, so sind wir

hingegeben, — die Fröschbrut dem Storchenge schlechte.

Mein guter Bruder, unser liebster Freund thut was er kann mit dem reinsten Willen un aller möglichen Anstrengung, oft unterliegt e fast, dem, was er sieht, und vorsieht; stärke Sie ihn!

Wir haben hier einen noch reichern Saadi als den zu Calcutta. Hammer beschäftigte sic letzthin mit Hafiz. Diesen möchte er ganz liefern Ich werde mir aber zeigen lassen, bei welcher der Gewinn des Publicums größer wäre.

Ich bereite den 4ten Theil meiner helvetische Geschichte die Inferias den Helden von Granso und Murten, den Ehrenkranz auf das Grab, a dem ich weine.

Mein Da- oder Dortseyn hängt ganz von de Umständen ab. Das weiß ich, daß ich ohne Pr vatrücksicht dahin gehen werde, wo ich denke kann, etwa am nützlichsten wirken zu könner In der Schweiz kann ich es nicht, so lange ei Rapinat sie beherrscht. Indessen ist meine Haup contemplation, den Wink des Fingers der Vors hung wohl zu merken; rede Herr, dein Knec höret! Einstweilen sammle ich quæ mox depr mere possim.

Batsanyi ist unaussprechlich begierig zu wi sen, ob das galische Original Ossians erschiene ist; denn man treibt ihn gewaltig, ihn ungaris zu übersetzen; dieses möchte er thun, nachde Sie im Deutschen ihm vorgegangen wären.

Grüße und Küsse Ihren Guten und Liebe vorab Ihrer unvergeßlichen Frau, deren Verehrun und Liebe meinem Herzen tief eingegraben i und dann meinem lieben Freunde, dem Doct (den ich um sein Versprechen mahne, den Vat

nach Baden zu bringen!) Leben Sie wohl, ich bin ganz der Ihrige ꝛc.

156.

An Herrn Freiherr Joseph von Hormayr, zu Innsbruck.

Quod felix faustumque sit, clarissime Juvenis, obstetricantibus Musis amicitia inter nos nata est. Quo enim alio nomine voces eam ex studiorum similitudine, veritatisque et omnis boni ardore deductam animorum συμπαθειαν! qua nullus dubito, cum primum fors fortuna videndi amplexandique desiderium nobis exleverit, conjunctionem futuram, quæ nisi cum ita non cessabit. Igitur quas Idib. Jun. ad me dedisti, eæ quidem litteræ mihi magnæ voluptati fuere, tum auctoris, nec minus argumenti ratione, unde novam eamque lætissimam messem elucidationum historicarum nobis apud te parari cognovi. Sane, quæ delibare placuit capita, illa enimvero gravissima neque minus curiosa sunt; ita ut summum mihi desiderium accenderint, et magnopere optem, bonus tibi proferendarum tam insignium rerum librarius, isque cito, inveniatur. Ego, infelici patriae sorte incertisque rerum agitationibus varie pressus, multa quidem futuris laborationibus excerpo; historiae condendae animus defuit, donec mutata Numina versaeque vices in renascentis reipublicae spem erexerunt; illi non deero, nec veteres labores, si furor bellicus deferbuerit, absque commemento iacere sinam. Notulas quasdam in Aeschyli tragœdias, subcesivis quibusdam ho-

ris, conscripsi, quae in Britanniam mittuntur namque ibi magni poëtae accuratior editio p ratur. Caeterum res humanas multis abhin annis, XXIV libris complexus sum, queis p tea VI. addidi, cui operi perficiendo quant possum historiarum fontes exhaurio; edendu senectuti servavi, quam procul negotiis int Heliconias silvas, talibus incumbendo, vive statui. Vides, optime idemque doctissime vi quibus distrahar quaeve agitem; tu boni co sule et strenuus antei; me studiosissimu tuarum rerum animique amantissimum semp invenies. Dabam Vindobonae a. d. IX. K Jul. MDCCXCIX.

P. S. De dulcissimo eoque ingeniosissi nostro J. de Hammer, ex quo Constantinop lin profectus est, nil habeo, sed quae sper ubi pervenerint, eorum non omittam te pa ticipem facere; multa juvenis doctrina, nol lissimus ardor, mens optima, totus ad ami tiam et gloriosa opera factus est.

157.

A Mr. *J. de Hammer*, à Verona.

J'ai reçu avec plaisir, j'ai lu avec enth siasme vos deux lettres, mon cher ami. (C bert, devenu fort heureusement père d'u fille, m'a communiqué la sienne.) Il ne peut rien ajouter à l'intérêt de leur contenu

*) Im J. 1800 zu Berlin (bei Sander) gedru unter dem Titel: Zeichnungen auf einer Reise v Wien über Triest nach Venedig, und von da rück durch Tyrol und Salzburg.

s tableaux sont riches et bien peints; les réexions judicieuses; j'ai été très-content de votre sprit observateur; le style est charmant; en n mot, ces lettres prouvent combien vous es digne d'aller plus loin et dans des pays lus intéressans à divers égards. Je n'ai qu'un egret: c'est qu'elles ne soyent pas imprimées; est parce qu'elles le mériteroient, et aussi arceque je les lirois plus facilement. Depuis uelque tems vous avez si horriblement gâté otre écriture, qu'il faut le travail d'un déiffrement. Passe pour les lettres; on en est en recompensé, et l'on y parvient avec quelle patience: mais dans le MSC. de Dshemshid a fallu omettre quelques passages, parceque Mr. de Jenisch ni moi ne pûmes jamais en deer le sens. Que sera ce, si vous nous écriz de l'Orient? et que sera ce de vos jourux, si vous y mourriez? et que sera ce toutes fois que vous ferez imprimer quelque chose il soit question d'objets inconnus à nos ographes? Je vous supplie, mon ami (non pour moi; je m'y ferais), mais pour ces sons-là, d'y faire quelque peu d'attention.

Il ne s'est rien passé concernant vos plans.*)

*) Den Plan zu einer Reise nach Persien, welcher aber Schwierigkeiten fand, worüber der Verf. Hrn. v. H. zu beruhigen suchte. „Ayez patience," schrieb er ihm von Bern 26 Oct. 1797: „Vos talens distingués, votre ardeur de vous perfectionner, vos vertus, vos mœurs aussi aimables qu'irréprochables, ne peuvent que vous valoir un emploi de vos facultés, digne d'elles. Qu'est un an? que sont deux années à votre âge? vous

Nous avons reçu des détails intéressans sur l
Perse. Elle est divisée en trois états. L
vraie Perse obéit à un excellent Princ
Baba Khan (neveu de Mehmed) brave, pr
dent, bon et aimable; le Chorasan à *Sharoc*
petit fils de Sha Nadir; le Candahar, Herat, l
Caboul, à *Sha Zéman*, petit-fils d'Ahmed, ch
des Afghans.

On est encore incertain du développemer
de la crise des affaires générales, c. à d.
l'on aura guerre un peu plus tôt ou plus tar
En attendant on est dans une position gênée p
rapport à l'économie, et cela ne favorise poi
vos désirs. Il faut vivre au jour la journé
Vous n'avez rien de mieux à faire que de vo
rendre tous les jours plus parfait dans vot
genre, et capable de plus belles choses. (
qui est en nous, est seul à nous. Ce que no
sommes par nous-mêmes, nous le serons en to
état des choses. Le reste est incertain;
faut faire la guerre à l'œil.

Mes remarques sur Dshemshid sont de
nues (jointes aux votres) aussi longue que
texte. A présent je lis *Latifi*: j'y fais au

---

ne les perdez pas; vous étudiez sans doute. T
duisez à la bibliothèque quelqu'ouvrage d'un
térêt assez général pour trouver beaucoup de
teurs; je vous promets un imprimeur et un
noraire honnête. Quand même on vous empl
roit à quelque chose qui parut incompatible a
le projet de Perse, ne vous découragez pas;
parvient à ce qu'on a constamment en vue;
n'y a pas de difficulté invincible, et je vou
aiderai de mon mieux, tant que je pourrois.

les notes, et je tâche de donner au style par- n par-là plus de rapidité et de vie. *) Puis e travaillerai Ferdusi pour Herder.

J'ai achevé l'extrait de Casiri. Il y a des grands trésors dans la littérature orientale: si j'étois vous, je m'y adonnerai avec une appli- cation prodigieuse, d'en faire part au public; non seulement à cause de l'utilité publique et du nom que cela vous fera, mais encore par- ce que ceci fera réussir vos projets chéris. Adieu, mon cher ami. Je n'ai ni le tems ni l'esprit assez libre pour une jolie et longue lettre; l'état des affaires publiques m'afflige. Voyez bien ce que vous voyez; jouissez de votre agréable voyage, et revenez plein d'idées et d'un nouveau zèle. —

158.

An Herrn Friedrich Nicolai in Berlin.

Wien, 14 Julius 1798.

Ich danke Ihnen auf das verbindlichste, mein werther Herr und alter Freund, für alles mir durch Herrn von Rezer Ueberschickte. Den 2ten Theil des Weisen von Osnabrück **) habe ich noch nicht gelesen. —

*) Latifi: oder biographische Nachrichten von vorzüglichen türkischen Dichtern; aus dem Türkischen des Monla Abdul Latifi und des A Scheik Hassan Tschelebi. Ueberseßt von Thomas Chabert. Zürich 1800. 8. (Von Müller zum Druck befördert und mit Anmerkungen versehen.)

**) Justus Mosers vermischte Schriften, von Nicolai herausgegeben.

Sempronius Gundibert, der Kantianische Not
anker, ist in seiner Art ein Meisterstück. Vorer
erfreue ich mich über die Jugend des Geschich
schreibers: nach so vieler Arbeit, Lebensmü
aller Art, und mitunter mannichfaltigem Unwi
len über die schlechte Wendung, welche die Lit
ratur und die politische Gesellschaft nehme
sind Sie noch voll desjenigen Lebens noch in vo
ler Kraft desjenigen Beobachtungsgeistes und d
Menschenkenntniß, durch die Sie sich vor 30 Ja
ren und früher auszeichneten. In dieser Hinsi
habe ich das Buch mit Erstaunen gelesen. E
zweites erregte bei mir der Fleiß, in den unv
ständlichen Schriften unserer neuen Scholastik
die pertinentesten Stellen aufzuspüren, und
welches Licht jede gesetzt worden. Vornehml
aber ist mir unschätzbar, den alten Eifer, wodu
Sie Ihre ganze Laufbahn so oft als Zeuge f
Wahrheit und Gutes bezeichnet haben, noch et
so lebhaft zu finden. Glück zu! Ich hoffe,
ich zweifle nicht, diese Schrift soll viel beitrag
durch die Geißel des Lächerlichen eine Raserei
verscheuchen, welche eben zur ungelegensten Z
als die Köpfe schon anderweither verschroben war
erschienen ist, um das Maß der Verwirrung
erfüllen. Ich kann die kritische Philosophie ni
von vorn beurtheilen, da ich sie nicht studirt,
die Acten bald beiseite gelegt habe, weil ich
nicht verstand: aber die vorhintige Erfahru
habe ich seit zwölf Jahren mit größtem Mißv
gnügen gemacht, daß sie talentvolle Jünglie
sowohl durch Eigendünkel als durch Unwissenh
unbrauchbar macht, und eine neue Quelle
Mißverständnissen ist, wozu wohl vielleicht n
der Sinn Kants, aber die Ungewöhnlichkeit
Vieldeutigkeit seiner Sprache und die Thor

per Nachäffer, die Ursache gegeben. Selbst in meinem armen (weiland so glücklichen!) Vaterlande hat sie den Fortgang der Revolution befördert; indem gutmüthige Menschen den Irrwisch selbstgeschaffener Ideen für einen sicherern Leitstern, als die Grundsätze der Voreltern hielten, andere die neue Sprache als Deckmantel und Werkzeug ihrer hrgeizigen oder eigennützigen Absichten (die meist ehlschlugen) betrachteten und benutzen wollten. ich habe es wohl nicht nöthig, Ihnen zu sagen, ie sehr ich den Fall des Gebäudes bedaure, worn meine Väter und Brüder nun fast 500 Jahre o gemächlich wohnten: das Krachen des überall usammenbrechenden europäischen Staatensystems hreckt mich aus der Melancholie über mein Land uf. Was ich täglich sehe, vergegenwärtigt mir as Bevorstehende, und ich finde, wenigstens für nser Zeitalter, nur sehr unvollkommenen Trost n der Betrachtung, daß, was so leicht gestürzt ird, wohl nicht mehr taugen, nicht viele Halung mehr haben muß, und daß das Uebel durch in Uebermaß geheilt werden, daß die Nationen letzt selber thun werden, was ihre Führer für ch und sie jetzt thun sollten. Uns ist nichts übg, als zu thun, was jeder auf seinem Fleck (so uge er darauf steht) soll. Darum ist es auch ahres Verdienst, daß Sie das graue Ungeheuer hne Körper und nur durch falschen Schein veritend, welches in Erwartung des mächtigern erwirrers nun alles untergräbt und außer Fun bringt, demaskiren. Es war sonst Menschenrstand ein Hauptzug des Deutschen; den verlor ', seit für alle denkenden Wesen, „die auch nicht Menschen sind," von vorn philosophirt wird. hne diesen Schild ist er jeder Verführung fähig id offen; also nichts patriotischer, als den ihm

wieder verschaffen. Selbst die Literatur bekam eine so grimassirte Gestalt, daß wir Zeichen der wiederkommenden Barbarei erkannten. Die Alten, die Meister der Kunst, die ja nur des Menschen Glück und Vergnügen wollten, hörten auf, Muster zu seyn; wie glücklich, wenn man wieder auf das ordentliche Geleis käme! Nichts wird mehr dazu thun (wenn Etwas noch hilft, wenn die allgemeine Desorganisirung nicht im Rathe der Götter ist), als die Waffe, welche Sie erheben, Sie, den Lessing, Abt, Möser, Moses fast noch allein hinterlassen haben, für die gute Sache zu zeugen. —

Ich sollte meine Geschichte der Schweiz vollenden; aber die Feder fällt einem aus der Hand; doch zwinge ich mich, auf das Grab meiner Väter den Ehrenkranz noch zu flechten. Uebrigens bin ich physisch wohl, der Weltgeschäfte von ganzem Herzen überdrüssig, und auf die erste Gelegenheit begierig, sie abzuwerfen, und den Studien ganz zu leben. Das allein bleibt! Will es niemand nützen, so ist es uns Unterhaltung. Auch bin ich allerdings nicht ohne die Hoffnung, daß, was noch Gutes zu thun ist, daraus und auf diesem Wege hervorgehen wird. Alles Andere ist grundverdorben. —

159.

An Herrn General Hotze.

Vienne, 8 Sept. 1798.

Mon général!

Je vous remercie de votre charmante lettre du 24 Août, qui étoit accompagnée d'une qui a fait très-bonne impression. Vous qui connoissez et les armes et les affaires, vous ne

rez pas, comme bien d'autres, à la cour le reproche de retards, qui sont involontaires: pour frapper sûrement, il faut être bien en mesure; et je crois qu'on le sera incessamment: du moins vous saurez que des puissans secours sont en marche. Le développement ne sauroit plus tarder. Je suis, au reste, comme vous, de l'avis, que de commencer les premiers est d'un avantage incalculable. Mais, là-dessus je ne m'apperçois pas encore d'une même conviction chez celui dont cela dépend le plus. C'est pourquoi il faut le répéter sous toutes les formes et le faire bien sentir. Ce que vous m'ecrirez à cet égard, n'est pas perdu. —

Vous avez on ne peut plus sagement fait de maintenir les bonnes intentions des petits cantons, tout en leur conseillant de paroître céder pour le moment. C'est que j'espère que la décision de la crise n'est pas éloignée; alors leur sentimens et ceux de leurs voisins (des deux côtés) pourront être essentiellement utiles. Il seroit bon aussi, si l'on pouvoit fixer la confiance de ces peuples sur ceux de leurs chefs et officiers, qui, pensant bien, ont en même tems le plus de talens: ce seroit une grande perte, si la défiance leur faisoit perdre l'avantage de profiter de tels hommes. Veuillez dire à notre cher colonel*) que je m'attends à revoir ici incessamment notre vénérable Avoyer**). On lui a fait insinuer, qu'il seroit ici plus utile. Je vois évidemment que

*) Mr. de Roverea.

**) Steiger, welcher damals zu Berlin war.

la chose devient de plus en plus mûre et sérieuse; ainsi patience! pour un moment encore!

Je vous remercie, mon cher général, de ce que vous me dites sur ces bruits de ville qui avoient étonné, à plus d'un égard, ceux qui y croyoient. Je suis très-parfaitement persuadé que vous ne pensez en ce moment qu'à sauver la patrie, à servir notre maître commun dans cette période infiniment critique, à consolider et augmenter la gloire militaire que vous avez si justement acquise, et à renouveler l'éclat de celle des armes autrichiennes qui depuis les évènemens de la dernière guerre en ont besoin.

Vous savez que l'alliance des Suisses avec les François, par laquelle ceux-là renoncent à leur antique neutralité, est faite et signée! — De tout côté on n'entend parler que de l'impatience des peuples à supporter le joug ruineux de leurs libérateurs, et de la conviction de plus en plus générale du commun intérêt. Il paroît qu'il n'y a que le pays où notre A. est, qui n'ose en convenir. Adieu, mon général; il y a apparence que nous pourrions bien nous revoir avant qu'il y ait long-tems. Je le souhaite, en cas qu'on me donne des instructions précises et amples, ou des pouvoirs; sans quoi il seroit mieux que je reste ici, pour les demander quand il les faudra. Nous verrons; en tout cas, il faut obéir; c'est le commencement de tout bon succès. —

160.

n Herrn Bürgermeister J. B. Tscharner, Sohn, von Chur, in Küßnacht am Zürichersee.)

Wien, 11 Dec. 1798.

Es ist mir, mein wertheſter Herr, in jeder an- rn Rücksicht, als auf die Veranlassung, sehr an- nehm, Ihnen bezeugen zu können, wie sehr ich aufrichtiger Verehrung Ihrer ausgezeichneten Ta- ute und Kenntnisse und oft geäußerten Gesinnun- n mehrmals gewünscht habe, mit Ihnen in ei- em nähern Verhältniß zu seyn.

Sie leisten mir Gerechtigkeit, wo Sie äußern, erzeugt zu seyn, daß auch ich ein engere Con- ntration der allzu zerstreuten Kräfte unseres wei- nd eidgenössischen Staatskörpers gewünscht hätte. ur hätte ich hierzu weder die Entfernung aller rigen Vorsteher, deren viele einsichtsvolle, wohl- nkende, ehrwürdige Männer waren, noch die uflösung der hergebrachten Verfassung der einzel- n Städte und Länder, noch die kostbare Nach- mung einer auch anderwärts noch nicht erprobten aschinerie der Allgewalt, welche jetzt herrscht, noch niger die lästige, schmähliche Tutel, worunter n das arme Vaterland schmachtet, für nöthig r gut gehalten; sondern all mein Wunsch war Erneuerung weniger des Buchstabens, des Geistes unserer uralten Bünde, eine bes- Einrichtung des Rechtsganges bei inneren Un- en, die Verbesserung einzelner Mißbräuche, und nders zusammenstimmende Vertheidigungsanstal- für das gemeine Vaterland. Diese Reformen en ohne alle Revolution und nach und nach ge- hen können. Als aber der Friede den einten völ- n Spielraum zu öffnen schien, und in eben dem

Maße die Projecte ihrer Anhänger alle Schranke
überschritten, und Muthlosigkeit und Parteigeist all
noch etwa möglichen Vertheidigungsmaßregeln lähm
ten, sah ich selber die Unmöglichkeit, uns zu ret
ten, es müßte denn ein großer Senat oder ein gro
ßer Mann schleunigst außerordentliche Mittel ergre
fen, die den Enthusiasmus aufgeregt, die Verführ
ten zurückgebracht, den Verführern die Hoffnun
leichter Successe benommen hätten; da sich hierz
niemand fand, nur halbe Maßregeln genomme
wurden, die meisten sich selbst verließen, und Eh
geiz und Täuschung alles verwirrte, mußte gesch
hen, was ich beweinen werde, so lange ich lebe od
bis es anders wird.

Ich werde in Rücksicht Bündtens Ihnen mei
Gedanken mit der Freimüthigkeit sagen, welche m
ner für Sie tragenden Achtung gemäß ist.

Zuvörderst war mir leid, was im Jahre 17
geschehen ist, weil ich vorhersah, daß bei der Wa
delbarkeit der allgemeinen Krise durch die imm
sehr mißliche Aufstellung eines Strafgericht
(welches meist immer ein weit größeres Uebel
wesen, als die, welche es abhelfen, oder die es
strafen sollte) dem Spiel der Parteien, wodu
Bündten so oft unglücklich geworden, eine neue I
pulsion gegeben, und nach der Lage des Landes u
Europens die Theilnehmung der Mächte wohl ni
auszuweichen seyn würde; daher Duldung (bis
Zeiten minderer Gefahr), wenn auch (ich setze
großer Mißbräuche, mir weiser geschienen hä
Daß man sowohl in Bündten, als in der Schn
dem Verluste der unterthanen Lande zusah, o
in ganz Europa Lärm zu schlagen, ohne den al
nächst interessirten erbvereinten Nachbar, ohne
mit Frankreich freundschaftlichen Mächte, ohne
ein Gewicht habenden Höfe anzugehen und dring

fzufordern, ohne sogleich die ganze Nationalmacht waffnet aufzustellen, und für die Erhaltung der ntegrität allen Parteigeist aufzuopfern, war (ich be es auch damals gesagt) in meinen Augen ei- r der groben Staatsfehler, denen wir alles er- lgte Unglück zuzuschreiben haben. Daß die Ge- ndtschaft nach Rastatt, wo die Sache nicht hin- hörte, und nach Paris, wo man im Taumel der eltrevolutionirung war, nichts helfen würde, war cht vorzusehen. Die Einverleibung Bündtens in n Schweizerbund hätte ich, wie die der übri- n zugewandten und gemeinen Herrschaften längst wünscht; aber der Schweizerbund hätte bestehen üssen!

Daß eine zur Selbstbewahrung starke, zu An- iffen unbewegliche Eidgenossenschaft zwischen dem ra und Inn subsistire, war allen Benachbarten rtheilhaft, und was dieselben stärken konnte, ne ihre Natur zu ändern, hätten nach hlverstandenen Interessen alle wünschen sollen. nz anders eine neumodische Republik. Ich will Gegenwart der Franzosen vergessen; sie sey nur übergehend! aber daß Ein Collegium, unter den annten Einflüssen, das ganze Vaterland mit der erunternehmendsten aller Nationen in eine of- nsive Allianz bringen konnte, zeigt schon, wie Verhältnisse sich geändert, wie die wohlthätige, chuldige Rolle der Schweiz zu Ende ist, und je h wechselndem Kriegsglück oder Negociationsge- ck die Pforten Tyrols oder Burgunds ein für mal eingesprengt sind. Dieses harmlose Land biedurch so gefährlich geworden, daß für beide chbarn (denn an Einen ist das Glück nicht ge- lt) seine Wiederverwandlung in die alte hel- sche Wüste wünschbarer, als dieser Zustand der ben seyn dürfte: der wilden Thiere könnte man

sich erwehren; leichter, als des durch Noth zur Verzweiflung gebrachten, von Natur tapfern Volks, welches bald im Westen, bald im Osten (ohne dadurch im mindesten glücklicher zu werden) die größten Unglücksfälle hervorbringen könnte. Auch die Herren, die jetzt über seine Regenten dominiren, würden es gefühlt haben, wenn Siegestaumel oder die Vorstellung eingebildeter Schätze ihren Blick in die Zukunft nicht verblendet hätten.

So sehr ein Bündtner den Schweizerbund suchen mochte, so weit entfernt wäre ich als Bündtner gewesen, mit der Schweiz, wie sie nun ist, in einige Assimilation oder nähere Verbindung kommen zu wollen. Ja, als Franzose hätte ich die Bündtner nicht einmal aufgenommen; denn das war doch offenbar, daß dieses die gleichwohl noch immer nicht ganz unerhebliche Frage: „ob ferner eine österreichische Monarchie mit einem tolerablen Grad von Sicherheit bestehen soll?" der Entscheidung nähere, und den Preis des vorigen Kriegs, alle wesentlichen und in Meinung bestehenden Vortheil einer neuen Constitution unterwerfen müßte, welch vermuthlich doch mehr, als einen Federstrich koste würde.

Daß auf die entsetzlichen Drohungen des hoh renden Unglücks, welches aus Nichtannahme der he vetischen Verfassung entstehen müsse, der Kaiser, i seinen bekannten Verhältnissen, zum Schutz der a ten Verfassung berufen worden, däucht mir wen ger verwunderlich, als daß er gekommen ist, oh zu erwarten, daß man vollends gar bis zu ih komme. Ich bin auch gewiß, daß die Unabhängi keit des Landes hiebei nicht in Gefahr gebrac wurde; man wird nicht erwerben wollen, was si durchaus nicht zahlt, und man weiß, daß, soba ein neutrales Land in eine andere Verfassung komm

er Vortheil ganz von ungewissem und unbestän-
igem Kriegsglück abhängt. Von den Tausch-
nd Cessionsfabeln, womit man sich in der Schweiz
eit einem Jahr alle Augenblicke wieder täuschen
äßt, schweige ich, als von Armseligkeiten. Wer
olche Gespenster glaubt, nun der zahle die Eror-
isten! Sie verstehen sich darauf, einem die Rech-
ung zu machen.

Betreffend das Innere Bündtens, wobei Sie,
erthester Herr, das nächste Interesse haben, so
erden Sie als ein Mann von Menschenkenntniß
em ersten Augenblick der Gährung schon etwas
ergeben: ja wenn diese oder jene retorquirten, was
791 ff. ihnen geschah, so würde die Entschul-
igung nicht in der höhern Moral, aber auf allen
Seiten der Historie zu finden seyn. Es war im-
ner so; darum hasse ich den Parteigeist so sehr;
r tödtet alle Moralität. Indessen werde ich sehr
ern (ja ich halte es für Pflicht) mich verwenden,
aß (wie auch schon geschehen ist) die größte Bil-
gkeit und Mäßigung empfohlen werde. Ich kann
doch zwei Bemerkungen nicht übergehen: erstlich,
aß in alle diese inneren Sachen der Hof sich so
enig, als jemals, mischt; zweitens, daß die allzu
ttern Anzüglichkeiten einiger ausgewanderten Bündt-
er, und die Manier, wie sie einigen ihrer Lands-
ute begegnet sind, den Parteigeist nicht entwaff-
en, wohl aber über alle Maßen entflammen muß.
a denn Dinge entstehen können, die Ihnen und
ir leid seyn würden. In so einer Lage würde ich
ich ganz still halten, das Unabwendbare geschehen
ssen (ohne zu versäumen, durch Wege der Güte
n Schaden zu mindern), übrigens die Ereignisse
warten, die mich bestimmen müßten, wie ich das
schütterte Glück für mich und die Meinigen neu
gründen suchen könne. Bei solcher Bescheiden-

heit und Mäßigung wird, selbst in dem Falle, den Sie wohl für den schlimmsten hielten, einem Mann von Ihren vorzüglichen Eigenschaften die Theilnehmung billig und edel denkender Männer nie entstehen. Mir wenigstens wäre sie die angenehmste Pflicht.

Indem ich noch einmal Ihre schätzbaren Briefe durchlese, leuchtet mir ein Strahl von Hoffnung entgegen: die Bewerkstelligung dessen, was Sie wünschen, hängt größtentheils von denen ab, auf welche Sie selbst zunächst und am meisten wirken können. Machen Sie, daß es mit der Unabhängigkeit und Neutralität der Schweiz wieder in Richtigkeit kömmt, und ich versichere Sie, daß die Bündtner Sachen bald in Ordnung seyn sollen. Nur sicher, fest, nicht Wort, sondern That, muß es seyn, wie von Alters her.

Nehmen Sie mir die Differenz meiner Meinung nicht übel, und verlieren Sie die gute Meinung nicht, die Sie von mir haben. Ich beurtheile vielleicht besser, was in der Zauberlaterne ist, wenn ich nicht darin sitze. Irre ich mich, so ist's aus. Mitleiden mit einem Vaterland, seit drei Jahrhunderten so glücklich, ehrenhaft, tugendsam, friedvoll, so unbesteuert, unconscribirt — und nun die Opfer o wie theurer Experimente!

Ich verharre ꝛc.

161.

A Mr. le général *Hotze* à Zuric.

à Vienne, ce 16 Juillet 1799.

Je vous remercie très-fort, mon cher général, de votre excellente lettre du 25 Juin. J'ai fait usage, et j'ai lieu de présumer qu'

roduira du fruit. Il est certain, comme vous observez, que sans boussole on ne va pas oin dans cet orageux océan de passions et de réjugés: et la prolongation de l'anarchie me aroit à plusieurs égards très-dangereuse: tant u'en Suisse, il n'y aura pas de gouvernemens ui se fassent (ou qu'on fasse) respecter, il ne aut pas s'attendre, que l'on puisse tirer parti es ressources et avantages qu'offriroient d'ailurs la nation et sa position géographique; u'au moindre revers on y risqueroit un nouveau développement de l'esprit révolutionnaire, t du moins des grands maux momentanés (tels ue nous en avons vu arriver à Modène penant les peu de jours que l'ennemi en étoit edevenu le maître); qu'enfin, si, comme il aroit, les Russes y arrivent, cette fluctuation ntre l'ancien et le nouveau gouvernement peut ccasionner et servir de prétexte à des très-rands désordres, ruineux pour la Suisse. C'est our cela que j'aurois tant souhaité de voir enaître l'ordre avant leur arrivée. Mais je rains de n'y pas réussir. Rien n'y contribueoit davantage que si vous et monseigneur rchiduc insistez sur la nécessité de commisires, qui y donneroient l'impulsion et la diection. En effet, les détails ne sont guères its pour des généraux qui ont chose bien us essentielle à exécuter, et qui ne sauroient ntrer dans des discussions aussi difficiles à déeler. Car je vois que les deux partis sont ns les extrêmes; et à mon avis, quoique je is décidemment porté pour le rétablissement s choses anciennes, je vois cependant qu'il faudra quelques modifications, analogues x circonstances. On en conviendroit, j'en

suis persuadé, aisément: mais il faut parler, dire ce que l'on veut, ce qu'on désire; et pour cet effet il y faut des hommes qui ne vaquent qu'à cela. Pour moi je sais que celui qui s'en mêlera, sera exposé à tous les traits de la médisance et de l'ingratitude*), mais que dans la vie civile comme dans le militaire, il y a des sacrifices de soi-même que le devoir commande, et je suis tout prêt à faire celui de mon répos pour rendre à la patrie ce signalé service. Je doute d'autant moins de sa réussité, que je suis persuadé de vous trouver parfaitement dans les mêmes principes, et de pouvoir compter sur votre soutien. Jusqu'ici il n'y a pas de nomination, excepté que Mr. le comte de Lehrbach est ministre dirigeant des affaires politiques auprès de l'armée mais celui-ci non plus se chargera de l'arrangement intérieur de ces vingt républiques, qui demande seul un homme; et la cour en en verra un; l'Angleterre et la Russie aussi.

En attendant j'apprends qu'à Schaffhouse l'ancienne forme a réparu avec des modifications que j'approuve, mais que dans le pays les révolutionnaires ont toujours un grand parti. Sans doute il faut faire pour le peuple ce que l'équité et la prudence exigent, mais après cela il faut savoir règner, et contenir les turbulens.

Je n'entends résonner de tous les coins de la Suisse délivrée que les éloges les plus pro-

nor

*) Eigene Erfahrung des Verfassers hat dies mals und später dieses vollkommen bestätiget. H.

oncés de l'archiduc, de vous, de la discipline
e l'armée, de la politesse des officiers. Je
e puis vous exprimer, combien j'en suis tou-
hé, enchanté; combien je désire d'en être le
émoin, et l'historien, et d'y coopérer.

En général, j'ai bon espoir. C'est dieu qui
mis ce nouvel et excellent esprit dans notre
ilitaire, et qui des rives de Jourdain jusqu'à
elles de la Limmat ne fait éprouver à l'enne-
i que des contre-tems. Les cours coalisés
éveloppent de plus en plus de l'énergie; d'au-
es se rapprochent beaucoup; en France tous
s moyens de résusciter un fol enthousiasme
aroissent peu efficaces, et les nouveaux cinq
u faits pour inspirer à la nation plus de con-
nce que leurs prédecesseurs. Puisse cette
ydre infernale, qui a vomi l'imposture et la
solation sur les plus beaux pays de l'Europe,
ncontrer avant peu son heure fatale, et vous
ec les autres généraux commandans notre
cellente armée être l'Hercule qui l'abatte!
oi je ne désire de vivre que pour transmettre
la postérité ces salutaires exploits.

Croyez-moi avec la plus haute estime et le
us tendre intérêt d'une amitie véritable, mon
ès-cher général.

Votre etc.

162.

Herrn Präsident Herder in Weimar.

Wien, 25 Jul. 1798.

Hier, verehrungswürdigster Ferdusi. Ich habe
3 Stück dem ungarischen Dichter Batsanyi ge-
n; er hörte still, aufmerksam, und sagte end-

lich: Es gibt nur drei Dichter, Homer, Ossian un dieser! Die Uebersetzung ist genau, ich habe nu selten mir (und nur etwa in Stellung der Wörte oder der wohl etwas rhythmischern Wendung) und deutende Aenderungen erlaubt. Wollen Sie mel rere machen? etwa Schleppendes kürzen? Sie sin Herr; ich habe es mir nur nicht getraut; Ferdu ist hier ganz wie im Original. Ueber meine 7 Anmerkungen — volle Gewalt! Was von mir i unterscheidet sich durch M., was vom Uebersetze durch L., (Graf Ludolf).

Ich bitte recht sehr um geneigtes freundschaf liches Andenken, bei Ihnen und den Guten u Edlen und Lieben Ihres Hauses, und Ihres b neidenswerthen Weimars. Ganz der Ihrige.

6 Aug. 1798.

— Meinen Anmerkungen zu Ferdusi muß i eine gestern gemachte Entdeckung beifügen, wel den Zohak noch gewisser zu einer, uns schon bekan ten, historischen Person macht, indem sie mei Nr. 53*) geäußerte Vermuthung bestätiget.

„Mar heißt persisch Schlange; Doc, zwei. (ist also in des Mardocentes Name die offe bare Anspielung auf den Ferdusischen Myth von den, dem Zohak entwachsenen zwei Schla gen; oder es gab der Name zu der Fa Anlaß."

Genug, dieses fixirt vollends die Zeitrechnung Revolution, wodurch Dshemshid's glückliche Z in Zohaks stürmische Periode überging, auf

*) S. Herders Werke zur Philosophie und Geschid. I. S. 332.

oche des arabischen Eroberers Mardocentes, wel-
r in den griechischen Geschichten des altbabylo-
schen Reichs vorkömmt.

Mein guter Bruder hat einen schweren Schlag
itten, den ich nicht bloß theilnehmend, sondern
nz eigentlich mitfühle: Jacob Maurer, ein Jüng-
g voll Geist, Muth und Herz, dessen Seele ganz
der seinigen, und seine an Maurers hing, dem
war, was einst in Weimar Sie ihm, den er
zum treuen Lebensgefährten gebildet hatte, dem
r unsere Nichte, und ich einst alle meine Samm-
gen zugedacht, ist im Rhein ertrunken. Mein
uder schreibt mir mit christlichem Heroïs-
s darüber, aber ich merke wohl, welchen Kampf
ser ihm kostet. Schreiben Sie ihm doch auch
Wörtchen; Sie, oder Ihre liebe Frau; denn
weiß, daß nichts so, wie Worte von Ihnen oder
r ihn stärkt.

Uebrigens ist es mit der Schweiz im Alten;
leidet, sträubt sich, und darf (ohne Stütze) sich
kaum merken lassen. Das große fürchterliche
rk aber geht indessen seinen (wie die heutigen
nschen sind) unaufhaltbaren Gang, zertretend,
. Der vom Berg rollende Stein wird groß
erfüllet das Land. Laßt uns den, der auch
sein Maß und seine Orbite gab, bitten, daß
nicht uns auch mit zerquetsche! Ihr Freund von
zen und ewig.

J. M.

N. S. Herr und Lehrer heißt wohl Mar, wie
agte, aber nicht im persischen. Es ist nicht
underlich, daß ich, von Babel redend, die
achen verwechselt habe. Indeß ist die persische
nologie ja treffender.

163.

Herrn Joh. Büel, zu Stein am Rhein*

Wien, 23 Jul. 99.

Ich habe Ihnen, mein wertheſter Herr u
Freund — denn nach ſo einem Brief kann ich S
nicht anders nennen — die größte Verbindlichk
für das Zutrauen, womit Sie mir Ihre Gedank
und Wünſche geäußert haben; Ihr Brief hat n
wahrhaft wohl gethan: es athmet in ſelbigem a
ſchweizeriſcher Biederſinn, durch Erfahrung u
Wiſſenſchaft gebildet. Sie waren mir durch m
nen Bruder längſt bekannt, und ich weiß ni
wie es kam, daß ich bei meiner letzten Reiſe ni
Ihrentwegen, auch in dieſelbe Gegend kam:
ehrte Sie längſt als einen praktiſchen Weiſ
ανδρα αγαθον im edelſten Sinn.

In Anſehung deſſen, was in der Schweiz
ſchehen ſollte, bin ich völlig Ihrer Meinung:
quemeres Format, Reinigung von Druckfehle
hin und wieder eine erläuternde Gloſſe, ein re
ficirender Zuſatz, hindert nicht, daß das claſſi
Werk, welches wir über alles hochſchätzen, n
gleichwohl daſſelbe bleibe. So möchte ich ch
unſere uralte Verfaſſung wieder, aber in ih
erſten Geiſt, welcher gewiß gut und ſtark war (ſ
hätte ſie auch viele Krankheiten nicht ſo lange
ſo glücklich ausgehalten). Sie leſen die Al
und werden ſich daher nicht ärgern, wenn ich n
der heutigen Metapolitik in vielem abgehe.
durch die Schmeichelei der Souveränetät verfü

*) Nun (1814) herzoglich Gothaiſcher Hofrath, zu
wohnend. H.

olk muß glücklich seyn, aber regiert werden; ere alten Regenten haben nicht verdient unter- ückt zu werden; aber nun wird gut seyn, daß sie n der hergestellten Macht zu allererst den wohl- ätigsten Gebrauch machen, dadurch, daß sie un- zwungen den Fehlern abhelfen. Ich habe über s Detail und das πως viel gedacht und combi- rt, wobei gewiß beide Parteien, wenn einmal die nimosität sich wieder legt, wohl fahren würden: er es ist nicht gut, aus der Ferne und unauto- irt sich über gewisse Punkte umständlich heraus- lassen. Indessen hoffe ich das Beste. Die Höfe nken in Betreff der Schweiz gewiß uneigennützig d groß, wollen nur unsere Freiheit und Ruhe. wird auch wohl nicht mehr lange dauern, bis sie mmissarien oder Minister senden, welche, ohne n Schweizern etwas vorzuschreiben, ihnen mit Unparteilichkeit rathen werden, die sich bei de- n eher findet, welche in den Revolutionszeiten ht litten noch agirten. Ich weiß nicht, ob die ahl bei uns auf mich fallen dürfte. Geschieht so soll mein Bestreben seyn, die alte Eidgenos- nschaft bald und bestmöglich auf ihre Grund- ten zurück führen zu helfen, und alles aufs ligste (weil nur Wahrheit und Mäßigung dauert) zurichten. Ich hoffe, daß die Nothwendigkeit er respectabeln Regierung und des Gehorsams n der Nation so wenig, als von ihren Obrig- ten der Zweck ihrer Bestimmung und der Natio- charakter verkannt werden soll. Uebrigens, nn ich nicht in dieser Eigenschaft unserm Vater- nd nun dienen könnte, wird auch die andere anier, wovon Sie sprechen, mir werth seyn, so- d es wieder ordentliche Regierungen hat. Mit em Wort, Sie sollen in jedem Falle, mein lie- Büel, sehen, daß Sie sich an mir nicht geirrt

haben, und daß der Beifall von Männern Ihre Denkungsart das Glück ist, worauf (nächst einer guten Selbstbewußtseyn) ich allein geizig bin. Ich hoffe, die gute Vorsehung, welche unser armes Vaterland lange so mütterlich trug, und nach wohl nöthig erfundener Züchtigung doch so bald wieder in den Schoß alten Wohlbehagens zurück zu bringen scheint, werde auch uns beiden noch das Vergnügen vorbehalten haben, irgendwo zusammen ducere sollicitae jucunda oblivia vitae. Bleiben Sie mein Freund; wenn ich komme, so werde ich Sie bald aufsuchen. Leben Sie wohl! Ich verbleibe voll der reinsten Hochachtung

Ihr
ganz ergebenster Freund.

164.

An Herrn N. in Glarus.

Wien, den 23 Augstm. 1799.

Unter allen Begebenheiten, welche sich seit einigen Monaten zur Befreiung des Vaterlandes und Europens von einem gleich drückenden und (insofern es meist auf Betrug gegründet war) entehrenden Joch sich erwünschtest ereignet haben, wird mir gewiß eine der erfreulichsten das Benehmen des wahrhaft löbl. Standes Glarus, dessen doppeltes Contingent die Ehre des schweizerischen Namens rettet, der vor allen andern zu der Würde eines eidgenössischen Ortes wieder erstanden, der zuerst wieder in den Geist altväterlicher Ordnung und Biedertreue sich zurückgesetzt, und allen vorgeleuchtet hat. Mit innigster Rührung habe ich das Schreiben an Schaffhausen, mit Herzensbe-

ung die Nachricht gelesen, daß Sie, mit dem Ban-
r von Glarus in Schwyz stehend, Ihre militäri-
hen Berichte ordentlich an Landammann und Rath
stattet haben. Ich versichere Sie, l. Fr., daß
cht Eine der Thaten zu Wiederauferweckung
serer guten alten Schweiz von ihrem Geschicht-
reiber unberührt bleiben, und namentlich Glarus
ieder wie bei 1388 glänzen soll; ja ich werde
chts Anderes unternehmen, bis (bei einst herge-
llter Ruhe) diese Geschichte, woran ich seit an-
rthalb Jahren nicht mehr arbeiten mochte, bis
if diese Tage der wahren Regeneration gebracht
orden. Es ist mir auch die gute Gesinnung der
znacher und Sarganser äußerst angenehm gewe-
n, und um so mehr, da es wirklich Kraft der
ernunft und Tugend erforderte, um das zu thun,
as von ihnen geschehen ist. Ich weiß nicht, wel-
en Antheil Sie, welchen dieser oder jener andere
reund an diesen lobwürdigen Thaten hat; Sie
üssen mir einst alles umständlich erzählen. Ge-
ug; Sie haben der Liebe, die Ihr gutes Volk
hnen von frühester Jugend auf bewiesen, würdig
handelt. Nun hoffe ich täglich, die neuen Fort-
ritte der Waffen zu Vollendung des Befreiungs-
erks zu vernehmen; und eben so zuversichtlich,
ß die leidige Erfahrung den revolutionären Zau-
r endlich überall zerstreut haben, Weisheit der
orsteher, und jener charakterisch schweizerische ge-
nde Sinn das Vaterland herstellen, und Güte
it Nachdruck sich klüglich paaren werden, um es
gen innere und äußere Feinde ferners zu behaup-
n. Was ich nahe und ferne, hier oder dort, für
ese ächtpatriotischen Absichten thun kann, soll nie
mangeln, und wer am meisten beiträgt, an sei-
em Orte das Glück und die Verfassung, um die
an uns so schändlich getäuscht hatte, herzustellen,

dem werde ich in keinem Verhältniß mit Rath und That entstehen; der ist mein Freund, wie der des Vaterlandes. Wie sehr freue ich mich der Hoffnung, auch Sie wieder zu sehen, mein lieber Bannerherr! in dem Hause, in den Thälern, wo wir noch vor zwei Jahren uns oft gefreut, und seither gewiß oft Leid und tiefe Niedergeschlagenheit war, mit der wiederkommenden Freiheit und Ruhe den Wohlstand und die frohe Glückseligkeit wieder aufgekeimt zu finden, deren Sie und Ihre liebenswürdige Familie so würdig sind! Leben Sie wohl, grüßen Sie von mir herzlich alle diejenigen Freunde, welche in dieser Herstellungsepoche durch wahrhaft schweizerische Denkungsart sich würdig bewiesen haben, es ewig zu bleiben. Ich verbleibe ꝛc.

165.

A Mr. *Th. Boone*, Esq. à Londres.

à Vienne ce 29 Août 1799.

Mon très cher Monsieur!

Je ne puis assez vous exprimer, combien votre lettre et les deux élaborations de Mr. *Rose**) m'ont fait de plaisir: celle-là parceque j'ai été charmé de voir que vous avez reconnu dans la mienne le langage du cœur, et que votre belle et grande ame, supérieure à tant d'autres peines de la vie, luttes, bien que difficilement, cependant non sans succès, contre

*) Examination of the increase of the revenue, commerce and manufactures of Great Britain since 1783. By George Rose. London 1799.

npression de ce dernier funeste coup, dont
on cœur partage si vivement l'affliction avec
us. Continuez, cher et ancien ami (car 24
s, depuis que je vous aime et vous revère,
permettent d'user de ce titre), continuez vos
roiques efforts pour vous conserver aux per-
nnes cheries qui après tant de pertes n'en
ncentrent que plus parfaitement en vous tous
rs sentimens. Je vous remercie des nouvel-
que vous me donnez de Mde. Boone et de
ss Eliza. Entretenez-les, je vous prie, dans
souvenir de cet inconnu, qui vous aime tant
x, et qui fut l'ami du brave et vertueux
aimable Tom; et qui ne veut jamais devenir
anger à votre famille, pour avoir toute sa
avec qui se soulager de tant de souvenirs
eris. — —

Les mémoires de Mr. Rose m'ont fait le plus
and plaisir. Si, comme vous le savez, j'ai
tout tems été particulièrement attaché à
tre vraiment grande nation, ces derniers tems
pouvoient que porter ce sentiment jusqu'à
nthousiasme. Mais vous savez que l'on est
quiet pour ce que l'on aime. En me rappel-
t tant de calculs, consignés dans les écrits
me d'illustres hommes d'état, je ne pouvois,
s quelqu'appréhension, penser aux prodi-
ux efforts que cette nation a du faire pendant
te guerre aussi longue qu'extraordinaire par
nature. C'est avec une véritable joie, que
me sens tout-à-fait tranquillisé par les expo-
aussi lumineux que solides de l'excellent
. Rose. Ils font voir combien sont incalcu-
les les ressources de l'activité, et de l'éner-
alors que l'ordre et la moralité président à
s exertions, et les dirigent. Je ne garderai

pas pour moi cette satisfaction: non seulement j'en parle avec zèle et tendresse à tout le monde, mais lorsque le retour de la tranquillité me rendra le loisir de reprendre mes compositions littéraires, je ne manquerai pas de l'exprimer avec toute la force et la chaleur, dont je sens; afin que d'autres états et leurs administrateurs présens et futurs puissent être excités à ne s'écarter jamais des règles éternelles du juste et du vrai, mais à chercher dans les ressources glorieuses de l'industrie et de l'économie les véritables fondemens de la puissance, du crédit, et du bonheur national.

Je ne doute pas que vous ne partagiez le vif intérêt que je prends dans ce moment, outre celui de la grande cause commune, au sort de ma pauvre patrie; je sais d'ancienne date que vous aviez toujours un certain amour pour la Suisse, et l'indigne sort, que des scélérats Sophistes lui ont fait éprouver, étoit fait pour lui voloir la compassion de tous les honnêtes gens. A mesure que l'ouvrage de la délivrance fait des progrès (qui seront accélérés par la généreuse assistance que prête S. M. Brit.) l'antique Suisse paroît se relever peu à peu de son tombeau, et je ne doute pas que, dirigé par les sages et magnanimes conseils des Ministres des puissances libératrices, nous ne voyions les vrais patriotes lui rendre bientôt cette dignité d'une constitution libre, tranquille et bienfaisante qui pendant tant de générations avoit fait de ce pays un asyle agréable et sûr d'un grand nombre de gens de bien qui vouloient échapper à des malheurs ou former leurs enfans ou passer une période de leur vie au sein de la simplicité et du répos. Je désire fort, d'

oir le bonheur, de pouvoir contribuer au ré-
ablissement de mon pays; je ne permettrois
amais qu'on y oublie les obligations sacrées
u'ont contracte avec la Grande-Bretagne et
es hauts Alliés.

Recevez, mon très-cher Monsieur, avec votre
onté accoutumée l'assurance des sentimens,
ont le tems m'a fait une habitude, et que cha-
ue évènement a réhaussés et exaltés en moi
our vous. Je suis de cœur et d'ame.

166.

n den Freiherrn Johann von Wessenberg in Constanz.

Wien, 29 Aug. 1799.

Ich habe in der That fast wöchentlich erwartet,
ie, mein wertheſter Freund, bald wieder umar-
en zu können; das zieht ſich aber ſo in die Länge,
ß ich nicht länger ſchweigen mag. Empfangen
ie alſo den Dank meines Herzens für Ihre zwei
eundſchaftvollen Briefe. Der eine zwar enthielt
er traurige Nachrichten, von der weitgediehenen
ntſchweizerung vieler meiner verführten Lands-
ute: ich ſuche aber nicht das Angenehmſte, ſon-
rn das Wahre zu vernehmen. Ich bin auch nicht
ne Hoffnung, daß das Uebel noch geheilt werden
nne. Bisher haben nur die Waffen gewirkt,
ottlob glücklich; aber noch nicht entſcheidend ge-
ug, um den Behörden die criminellen Hoffnun-
n ganz zu benehmen: vieles wird ſich geben,
enn das Land ganz befreit iſt, das Meiſte, wenn
s Hauptneſt, aus welchem ſo viel giftiges Ge-
chte hervorgekrochen, ſelbſt ausgebrannt, und das

Uebel in seinem ersten Sitz zerstört werden könnte (welches, mit oder ohne Beiwirkung des Auslandes, wohl möglich scheint). Alsdann ist zu bedenken, daß freilich die Waffen nur die Hälfte der Arbeit machen; was weise Leitung der wohl beiderseits überspannten Gemüther, was kraftvolle Arbeit für Herstellung der Ordnung und neue Belebung löblicher Einrichtungen vermag, dieses ist noch nicht versucht worden, und könnte mit jenem zusammengenommen, viel wirken. In so großer Entfernung, bei so mangelhafter Kenntniß der Stimmung, nehme ich mir nicht heraus, eine feste Meinung darüber zu fassen, welche Formen und Modificationen nöthig seyn dürften, um die alte Schweiz nicht dem Namen nach, sondern in erneuerter Kraft herzustellen. Indeß lausche ich begierig auf jeden von dort herüber hallenden Laut, und ich weiß Ihnen den größten Dank, mich von Ihren Beobachtungen zu unterrichten. Wenn mir gegeben wird, in diesen Sachen zu wirken, so sollen Sie mich der Idee würdig handeln sehen, die Ihre Güte sich von Ihrem Freunde bildet; wo nicht, so soll es wenigstens durch meine andere Manier von Wirksamkeit geschehen, sobald ich zu derselben die nöthige Geistesruhe und Muße finde. Das Einige, lieber Freund, habe ich an Ihren Briefen auszusetzen, daß Sie mir nie genug sagen von dem, was ich darin zu allererst suche, nämlich von Ihnen selbst. Es sey Ihnen ein für allemal kund und zu wissen, daß dieser Artikel mir höchst interessant ist, weil ich Sie recht sehr schätze und liebe. Wollen Sie keine Reise hieher machen? Was haben Sie für Plane? sind Sie, wie man mir sagt, Regierungsrath, und wollen Sie dieser Laufbahn, und den guten vorderen Landen, wo Ihre Väter gelebt haben, und Ihre Güter liegen, getreu bleiben, oder

inen Absprung in die diplomatische Laufbahn nachen? In welchem Fall ich Ihnen zwar nichts Sicheres zusagen kann, doch auf jeden sich ergebenden Fall hin es zu wissen wünsche. Meines Orts bin ch wohl, und führe die arbeitvolle Einförmigkeit meines Lebens so fort; aber dießmal nicht so ruhig, enn mein Herz ist in jenen Gegenden, und kein Glück kann sie erquicken, kein Unstern bedrohen, hne den lebhaftesten Eindruck auf mich zu machen; aher ich freilich sehr wünschte gegenwärtig zu eyn, und Hand mit anzulegen; welches aber, wie Sie wissen, von Befehlen abhängt, welche nur der ictiren kann, in dessen Hand die Herzen der Kö= nige und ihrer Diener sind wie Wasserbäche, die Er leitet, wie er will; daher Geduld Noth ist (eine wahre Tugend, denn sie ist sehr schwer). Sey ich ber da oder dort, so bin und bleibe ich Ihnen erzlich zugethan, und so treu und unwandelbar, aß gewiß niemand glauben sollte, diese unsere reundschaft sey ursprünglich „in der Hölle"*) emacht. Aber der Himmel ist in Ihrem biedern Herzen, und in der Sympathie, die uns bindet. eben Sie wohl.

167.

An Herrn Ignaz Heinrich Baron von Wessenberg, Domherr zu Augsburg.**)

Wien, 29 August 1799.

Längst schon hätte ich Ihnen, liebster Freiherr, für Ihr schönes Gedicht danken sollen; ich hoffte

*) Auf einer Reise, wie ich glaube, durch die bekannte wilde Gegend bei Freiburg im Breisgau. A. d. H.

**) Nun Bischöflich Constanzischer Generalvicarius in Constanz.

es mündlich zu können, welches aber bisher noch unentschieden ist. Ich versichere Sie, daß ich es mit tiefer Rührung las, mit Wehmuth weglegte. Das ist die große Bestimmung der Poesie, das Gefühl solcher Wahrheiten durch die, ihrem Gebiet vorbehaltenen Zugänge unserm Kopf und Herzen näher zu bringen: und es ist gewiß, daß nun alle Talente dem heiligen Werk der Herstellung des fast zu Grunde gerichteten Sittengebäudes geweihet seyn sollten. In diesem ganzen Jahrhundert waren, aus Gewinnsucht und Eifersucht, die unvorsichtigsten Anfälle auf die Religion und ihre Diener begünstiget worden, bis plötzlich der fallende Altar den auf einerlei Grundfeste ruhenden Thron mit fortriß, und statt der altverehrten Göttergestalten ein Schwarm unbändigen Ungeziefers aus den Trümmern losbrach, der überall das Kostbarste auffrißt, und weder Genuß noch Ruhe, am wenigsten aber glückliche Arbeit, gestattet. Es ist an dem, daß nach der Erfahrung aller Zeiten die Sinnlichkeit ihre Rechte jederzeit behauptete, und ihre wildesten Ausbrüche auch den verehrtesten Zeitaltern nicht fremde waren: aber diese Allgemeinheit, diese autorisirte Frechheit hatte das Laster nur in den unglücklichen Perioden, auf die eine lange Reihe von allgemeinen Zerrüttungen folgte. Hiewider, glaube ich, soll man streiten, und den Einfluß mit Ihrem lebenvollen Pinsel schildern. Ihr Gedicht wäre eines ausführlichen Commentars empfänglich und würdig; Sie haben nichts unberührt gelassen, und ich sehe mit vielem Vergnügen unsere Gesichtspunkte vollkommen zusammen stimmen. Dieses bemerke ich unter anderm bei Ihren Aeußerungen über die Wendung, welche die Philosophie nimmt. Man scheint alle Frage Cui bono? alle Rücksicht auf Staat und Zeiten verworfen zu haben,

m durch Zweifel zu verwirren, und die nothwen-
igsten Sätze zu entkräften. Fahren Sie fort, l.
reiherr, Ihre Muße, Ihre herrlichen Talente,
hr wahrhaft edles deutsches Herz der Verbreitung
er löblichen Denkungsart zu widmen, welche Sie
ier zu Tage gelegt. Studiren Sie mit immer
euem Fleiße die großen Muster des Vortrags
nd Meister der Menschenkenntniß und des Ver-
andes, die Alten, und denselben im Lauf der
ahrhunderte ähnlich gestempelte große Schrift-
eller. Wenn (wie ich hoffe und vorbereite) auch
h wieder Muße zu Ausarbeitungen bekomme, so
ll die Censur unserer philosophischen Verwilde-
ung und die Sache ächter Tugend der Hauptge-
enstand meiner Bestrebungen seyn. Immer werde
h die hierin Sympathisirenden für meine besten
reunde halten; und Sie können leicht denken, daß
er Verfasser des Gedichtes über den Sittenver-
ll einer der ersten seyn wird und muß. Leben
ie wohl; macte virtute esto; gedenken Sie mein,
Ihr., als Ihres wahren Freundes.

J. v. M.

168.

A Mr. *Joseph Planta* à Londres. *)

à Vienne, ce 31 Août 1799.

Mon cher Monsieur!

Je vous dois les plus grands remercimens
our l'intéressant envoi que vous avez bien

*) Secretär der königl. Akademie der Wissenschaften und erster Bibliothekar des brittischen Museums; Verfasser der History of the Helvetic Confederacy. London 1800. II vol. in 4.

voulu me faire de votre travail sur l'hist. de la Suisse. Je l'ai lu avec le plus grand plaisir. Il est tel qu'il le faut à des lecteurs anglois. Le style en est très-bon. Vous l'avez parsémé de réflexions, justifiées par les plus fortes expériences depuis l'apparition de mon ouvrage. En un mot, je suis charmé du succès de cette entreprise, vraiment utile. En même tems je suis sensible au bien que vous avez bien voulu dire de ma composition, et aux marques de bienveillance dont votre préface contient des bien précieuses à mon cœur.

J'ai jetté sur la feuille ci-jointe les observations que la lecture m'a suggérées. Je vous connois trop, mon bien cher M., pour excuser la liberté que j'ai prise de manifester parfois un avis différent du votre. Je connois votre amour de la vérité, il étoit d'ailleurs presqu'impossible de ne pas s'égarer une ou deux fois dans ce dédale de noms et de détails suranné. Au bout du compte ce sont des bagatelles.

Je reste dans la même opinion que j'ai manifestée dans l'imprimé concernant la mort de Rodolphe d'Erlach. Le doute qu'on y a jetté provenoit de ce qu'un chroniqueur en a fixé l'époque à 1363, tandis qu'il est sûr qu'en 1361 le meurtrier supposé n'étoit déjà plus. Cette difficulté disparoît, lorsqu'on fixe, comme j'ai fait d'après des bons auteurs, la mort du héros à 1360.

D'après les renseignemens que j'ai reçus dans le tems, il est indubitable que l'armistice a été enfreint par Brune. Cela ressemble d'ailleurs parfaitement à cet homme sans foi ni loi et à ses maîtres qui dans toute l'entreprise helvétique se sont, ce qu'on croyoit impossible

su

passé eux-mêmes en scélératesse et en vi-
ie.

Quant à l'avenir vous trouverez dans les re-
rques ci-jointes que je me permets d'espérer
eux. En effet, les puissances libératrices
ulent et le rétablissement de *l'independance et*
e de la confédération et constitution helvé-
ue. L'une d'elles s'y est engagée par un
ité formel, et la cour de Vienne a déclaré à
face de l'Europe et posé pour une base dans
négociations la restitution de la Suisse en
état libre et fédéral. Il me paroît, que d'an-
ncer qu'on n'y croit pas, seroit desespérer
s nécessité (sans des motifs suffisans) du
cès des armes, ou insulter à la bonne foi
puissances coalisées. Je dis plus: la France
-même ne peut que sentir que les change-
ns faits en Suisse, tournent maintenant à
propre désavantage.

Il faut à la Suisse une constitution fédéra-
. Toute autre faciliteroit aux négociateurs,
l'entraîner dans des guerres. Elle en seroit
acrifice, et les puissances voisines perdroient
précieux avantage d'une frontière tranquille.
'aut le retour des anciennes lois (en corri-
nt quelques abus). Aussi elles reparoissent
tout à mesure que l'on avance: Appenzel,
ris, Schwytz, St. Gal, Schaffhouse, ont
repris leurs formes. Si ailleurs cela ne
t pas fait encore, cela tient à des causes lo-
s et intérieures, qu'on fera bientôt cesser.
suis de tout mon cœur avec une estime sen-
et bien de l'amitié, Votre etc.

Remarques sur la préface.

?, *Simler.*) J'en juge un peu plus favorable-

ment: l'auteur a concentré dans un abrégé bien écrit *), et avec précision, tout c qu'il y avoit et de plus avéré et de plus cu rieux sur la Suisse pour les lecteurs de so tems. Il a un mérite supérieur à celui d'u simple compilateur.

p. 3. Mon histoire, vous avez bien raison, es originairement écrite pour les Suisses, e puis pour des lecteurs qui demandent un connoissance plus détaillée et des faits e de leurs preuves. Dans le 3me Vol. j'a donné dans une prolixité qui me paroît moi-même trop grande. Je voulois cont nuer de même jusqu'à 1531, et puis ren trer dans des limites plus resserrées; e effet j'ai un très-grand nombre de docu mens curieux et inconnus du XV siècle Mais il y avoit une raison encore meilleur de ces longueurs: je n'avois pas le tem d'être plus court; aussi j'attends plus de lo sir pour continuer.

p. 6. J'avoue que pour l'ouvrage d'ailleurs bon de (Léonard) *Meister* l'éloge d'une réputa tion *non équivoque* de véracité me paroî trop fort: on lui réproche d'être extrême ment partial pour Zuric, surtout au désa vantage des cantons catholiques.

p. 9. Jusqu'ici il n'y a pour l'histoire de la ré volution de 1798 que les actes publics, bon à consulter (et à commenter ou plutôt traduire en langage de vérité). Quant a peu d'ecrits historiques qui me sont con

*) De republica Helvetiorum.

nus, ils ne s'étendent ni sur toutes les scènes de cette affreuse tragédie, ni peuvent-ils être composés avec le sangfroid nécessaire pour préserver la vérité des faits de toute altération.

10. *Posselt**) a le mérite du style et d'un rassemblement des faits encore assez complet: mais il les habile à sa manière; ils perdent leurs véritables couleurs. L'auteur, très-estimable à d'autres égards, a une imagination que le succès des François avoit enflammée au point de lui faire voir tout sous des rapports que la succession des évènemens a prouvés faux. Il faut une critique bien sévère, une grande vigilance sur soi-même, quand on veut faire usage de ce journal. Pour la Suisse je préférerois même les *annales* que Ch. L. Haller fit paroître à Berne; quoiqu'écrits au milieu des ruines et sous le joug des destructeurs de la patrie, l'on y reconnoît une *secrète* lutte de l'auteur contre les impostures; en effet elle devint peu à peu si publique qu'il fut obligé de se sauver.

zhly coupable etc.) C'est bien fort. La vraie faute des gouvernemens helvétiques étoit de ne pas se persuader que la scélératesse révolutionnaire est sans bornes, et d'imaginer que notre tems ne différoit pas entièrement des derniers 300 ans. (Sous ce même rapport on peut dire que le sénat de Venise étoit devenu extrêmement bête.) C'est ce qui fit négliger les grandes mesures,

---

*) In der Allgemeinen Zeitung.

qui, sans doute, auroient été toujours in
suffisantes, vu la disproportion des force
mais qui auroient pû en imposer au poin
de faire différer la lutte, et pendant c
tems pouvoit arriver la délivrance de l'Eu
rope. Quant à tout autre genre de faute
je soutiens qu'il n'y a aucun gouvernemen
au monde qui ait à s'en reprocher de moin
graves, et que dans aucun tems de l'hi
toire helvétique il y a eu une tendanc
plus universelle à rendre le peuple heure
et à corriger les abus; non, jamais il y eu
un gouvernement plus bienfaisant que c
lui de Berne! jamais un bien-être plus g
néral dans toute l'étendue de la Suiss
Puisse dieu ne jamais donner à mon pa
que des gouvernemens aussi „*coupables!*
Je suis sûr que la Suisse en redeviendr
l'objet de l'admiration et de l'envie d
peuples.

—) Il y a des „*atrocious crimes*“ dans not
histoire comme en toute autre; mais je n
puis assez vous prier d'examiner avec bea
coup de soin ceux qu'on a imputés dans l
derniers 20 ans à nos anciens magistrat
La secte révolutionnaire a pris à tache d
dénigrer tous les souverains et tous les a
ministrateurs comme des tyrans et des sc
Par-là toute l'histoire de cette période
besoin d'une révision impartiale.

Remarques sur le texte.

p. 2. Ici et dans quelques autres endroits j'
le douleur de vous voir prendre pour *terr*
fatal, pour destruction permanente, c
que j'aime à ne considérer que comme t

malheur passager, très grand, mais pas irréparable. Mais je suis sûr que vous serez vous-même charmé d'être refuté par l'évènement.

Vous prenez le St. Gotthard ici dans toute l'étendue des Alpes dont il fait partie, et qui en effet sont souvent nommés d'après lui. Le glacier de Finsteraarhorn en est la cîme la plus élévée, mais je ne savois pas, qu'elle surpasse le Mont Blanc.

4. *Tigurinus* n'est pas *a conjectural name;* Urbigenus non plus. Vous ne parlez pas des *Tugeni* de Strabon.

8. *Legio rapax.*) J'ai aussi pensé aux rapines; mais je me suis trompé; et les romains n'en étoient pas encore à l'impudeur d'un *Rapinat. Rapax* est un éloge, qui designe l'irresistible impetuosité de cette legion, renversant devant elle les ennemis de l'empire.

13. On ne peut guères douter que les gens d'Avers font partie de cette colonie qui sous l'empereur Frédéric II peuple le Rhinwald, venant de Suabe. Vous connoissez le document, publié par Ulysse de Salis, et dont j'ai fait usage dans le 3me Vol.

11. „*The Burgundians were probably of Vandal origin.*“) J'omettrois *probably*; d'après Pline et tant d'autres auteurs. Aussi le lac de Thun a été nommé *Wendensee, lacus Vandalorum.*

— — *)

*) Die übrigen Noten sind ohne den Text nicht verständlich.

169.

Georgio Ferrich *)
omnis doctrinae laude insigni Viro
Jos. Muller

S. D.

Lepidissimo carminum libello, quem pr
tua in me benevolentia nomini meo inser
bere dignatus es**), vir clarissime, versibu
reseriberem, ni frigidus circum pectora sa
guis illis ignibus impar esset. Neque vero mi
nus, quid gratissimo officio debeam, senti
nec praedicandae, quae in te summa cum h
manitate viget, eminenti doctrinae unqua
deero. Jam gratulor tibi mihique, quonia
nova de poësi patria laurea perspicuus pr
dieris, ego, ut id faceres, tibi auctor fuerin

Sane de moribus, versibus, habitu Illyri
tui multa in epistola luculenter, multa in ca
minum interpretatione elegantissime demo
strasti. Factum inde, ut sitem non restingu
res, verum accenderes. Nam, pro eximia mo
destia, leviuscula, non ea tamen merito care
tia, prae illis grandibus de heroum gloria hym
nis (p. 8) hac vice donare placuit. Ne auten
quaesumus, doctissime vir, insignia facta v
rorum ideo sepulta patiare: Inclamant manes
tuo carmine ad aeternam famam evocandi; vo

---

*) In Ragusa. Von dessen lateinischen Fabeln un
Paraphrasen der Psalmen Davids,
Th. XXVI, 193 — 200.

**) Drei lateinische Gedichte: Ad Mich. Denisium
Joh. Mullerum et Julium Bajamontium. 1799. 8

int cives, avitae gloriae cupidi, quae nepo-
bus praeluceat; revera humani generis inter-
st, egregie factis suum in omni memoria
raemium constare; inde animi, recentiori
evo in mollitiem resoluti, ad imitationem vir-
tum firmentur. Est vero patriorum ubique
a praecellentia heroum, ut praeter id quod
atura possit, exemplo probent, eadem hic, ea
n gente, nostro sub sole fieri posse, quae in
onginquis et veteribus populis facta miramur,
nagis quam renovare feliciter audemus.

Est aliud ignorantiae nostrae a tua doctrina
ptandum levamen, quod notulis praestare pos-
is, queis qui montes, flucii, homines, quo illi
ago, quo hi tempore fuerint sintque, magis
lucescat. Est enimvero Illyricarum rerum ea
gnoratio, quae tali solatio vix careat. Nam;
ro populorum successione varia locis nomina,
adem pro auctorum ingenio diverse edita, nec
rincipum tempora solita in aliis accuratione
escripta sunt. Marcum regem (p. 9) ignoro
uis fuerit, nec quaerere vacat, si olim de illo
otata habeam.

Nomina barbara latinis auribus accommodata
uis improbet apud poëtam, a Plinio in histo-
ia factum! Ast, ea exacta veritate in notis
cripta libenter videret studiosus investigator;
dem sollicitus, an Graeca Romanaque nomina
ta in Dolianis nundinis obvia (p. 50), an tuo
ngenio ficta credat.

Fit enimvero, ut quae nota habemus, lec-
oribus obtrudere religioni ducamus. Inde mul-
arum rerum imperfecta ad nos notitia perve-
it, quoniam defuit qui auctores moneret, quan-
a vulgo nesciantur.

Multa mihi voluptate lecta sunt, quae de

ipso musices genere, de itinerantium cantion bus, de Morlacchis habes, quae in Helvetia Alpibus ita vidi similia, ut varietas pro popu lorum ratione inesset, apud vos primaevis ac huc moribus propriori. Eam ibi perspexi t habere observationum copiam, unde plurimar lucem vicinis regionibus affundere possis. Ne terreant, precor, quos excitas (p. 6) nomin itineratorum; ii, si a summo utique Cook dis cedas, sublesta valde fide laborant, plura ut vi disse si admittam, tua te verius exponere cer tissimus sim.

Ego, a quo tempore meas ad te, vir cla rissime, litteras dedi, paucissima, uno abhin anno et ultra, nihil edidi. Anno enim pro xime elapso venerandum meae Helvetiae foe dus, antiquas leges, omnem morem, gloriam decus omne et avitam pacem, perfidia, avari tia, impotentia, praecipitanter interiisse, abs que profundissimo moerore et impatientissim indignatione videre non poteram. Ergo, dur in variis historiis atrocis rei παραλληλον fru stra quaerens, animum distrahendo levarem ipse elaborando operi impar eram. Quo enim quis animo laborioso operi manum adiiciat cum, soluta legum et imperii vi, disjectisque unde stabant res, fundaminibus, vix nisi long furorum et barbarici saecula omniumque bo narum rerum post ruinam oblivionem prospi cere poterat! Demum, reduce reip. reparan dae spe, ad me quoque rediens quasdam prim in Aeschylum tragicum observatiunculas edi tori Anglo transmisi; scriptionem historiarun resumturus cum res publica in ordinem re dierit.

Tu, vir doctissime, pro Horatiana copia

Catulliana suavitate carminis, qua nos instruisti, demulsisti, quantas possum grates beigne velim suscipias, meque tui tuarumque erum studiosissimum semper ut habeas, enie precor. Vindobonae a. d. Sept. IV. anni IDCCXCIX.

170.

Herrn Oberconsistorialrath Präsident Herder in Weimar.

Wien, 15 Sept. 1799.

Hammers langem Briefe lege ich, wertheſter reund, dieſe wenigen Zeilen als eine Gewiſſensntledigung bei. Die Metakritik iſt mir, ſeit dem ßten in die Hände gekommen. Aus Eiferſucht für ndere Muſen, die ihrentwegen zurückgeſetzt worden, aßte ich ſie; Sie ſahen es in meinem Brief. Dies hat ſich ganz geändert, ſeit ich das herrliche unſtwerk endlich doch kennen gelernt. Ich habe ich von drei Dingen überzeugt; daß es, unabängig vom Widerſpruch, ſo viel poſitiv Treffliches t, als ich nicht leicht mit gleichviel Scharfſinn nd Verſtand über dieſe Gegenſtände beiſammen funden: daß die Gefahr wirklich größer war, als ir ſchien, und alſo der Kampf dieſes Hercules ürdig; daß hiedurch über die Gründe aller Erkenntiß ſo viel berichtiget, ſo mancher Aufſchluß geben oder angekündet wird; daß nicht leicht eine meinwichtigere und einflußreichere Arbeit aus der eder des großen Verfaſſers fließen konnte. Ich eue mich alſo mit Ihnen dieſes Gewinnes unſerer teratur, die gegen einreißende Barbarei von dieſer Seite hiedurch mächtig geſchützt, und auch beim uslänber gegen den Vorwurf des Zurückſinkens in

scholastische Nacht vindicirt wird. Ich fühle ganz wohl, daß Noth war, nicht länger zu schweigen. Auch erwarte ich große Wirkung, und werde meinerseits dieselbe bestens zu befördern suchen. Sollten Sie von meiner vorigen Aeußerung etwas gesagt haben, so sagen Sie gütigst auch von der, deßt unverdächtigern, weil durch Kraft der Wahrheit abgedrungenen Palinodie. Mehr heute nicht; ich wollte nur mein Herz erleichtern, und bin übrigens von ganzer Seele

Ihr Freund.

171.

A Mr. *Joseph de Hammer*, attaché à la légation imp. et royale, à Constantinople.

Vienne, 1 Nov. 1799.

J'ai lu avec bien de plaisir votre lettre du 9 Octobre, et j'ai été surtout charmé d'un passage d'une lettre, arrivée par le même courier, de Mr. l'Internonce *) à Mr. le conseiller de Jenisch: il est impossible de parler de vous avec plus d'intérêt, de vous rendre justice plus parfaitement, de vous recommander mieux. Vos observations sur la facilité de suffire avec un certain dégré de connoissance de l'Arabe, et d'apprendre à bien parler Persan m'ont également satisfaites; d'autant que je sais que néanmoins vous apprendrez à parler l'une et l'autre langue, non seulement pour le besoin, mais parfaitement. Cela est nécessaire parceque vous ne vous contenterez pas de

*) Baron von Herbert.

ùe superficielle des choses qui se présentent, t que pour tirer par.i des savans et des gens :e condition, il sera bon de parler avec pro- riété et élégance. —

Que je suis charmé de ce que vous me di- es de *Hafyz!* d'introduire un grand poète omme lui, comme Sadi, comme Ferdousi (au- uel Ludolf travaille à force) dans le cercle le la littérature européenne, c'est s'associer à on mérite et à sa gloire. Je souhaite beau- oup qu'un jour vous nous fassiez un tel pré- ent: personne y est plus propre. Un poète e peut qu'être traduit que poétiquement, et ar conséquent par son semblable: c'est pour- uoi nous avons des psaumes et des prophètes es traductions si peu dignes des sublimes beau- s des originaux: il n'y a que Herder qui ait talent de les rendre tels qu'ils sont; Mendel- on, quoique juif, bien moins, parce que le u poétique n'échauffoit pas sa tête spécula- ve. Vous aurez à Haleb (est ce à dessein, que ous écrivez Halep?) des soirées de loisir, ont l'ennui ne vous seroit pas sensible, si ous les employez à nous traduire Hafyz. Vous 'enverriez ces beaux fruits de l'Orient, et si ous vouliez de tems en tems renouveler en llemagne votre gloire naissante, vous m'au- oriseriez de donner à Wieland ceux qui me aroitroient les plus excellens.

Quant à la topographie de Constantinople je ous ai cité *Gyllius* (il fait partie des républi- ues d'Elzevir). Demandez si Mr. l'Internonce l'a pas? en ce cas je vous l'enverrois. Après oir lu les Byzantins je connoissois Constan- nople comme Vienne; mais ce sont des traits ars dans les historiens. Dans les derniers vol.

cependant il y a quelque description. Je vous ferois volontiers copier le catalogue des édifices remarquables par *quartiers*, mais les fréquentes incendies doivent avoir rendu tout méconnoissable. Dans Codinus on trouve beaucoup de choses rémarquables. Il est dans le Corpus Byz. Je vous demande grace pour aujourd'hui de l'inscription du Dshébel el mukattab; j'écris au bureau, et elle est parmi mes papiers à la maison*). C'est Mr. le comte d'Antraigues, qui l'a fait dessiner en 1779 sur les lieux par le célèbre Adanson (du Sénégal). Ce n'est pas trop tard de faire encore un extrait de Strabon; vous n'avez qu'à faire de l'Europe et de l'Afrique, ainsi il ne vous reste que le tiers. Les extraits sont bien plus commodes que les livres: non seulement par ce qu'ils ne renferment que le noyau, la quintessence, et qu'en les faisant nous nous les sommes déjà appropriés, mais surtout à cause du vol. s aujourd'hui il me falloit partir, un coffre, par énorme, renfermeroit mes extraits de (jusqu'ici) 1017 auteurs: imaginez-vous la différence, s'il me falloit charrier par le monde les volumes mêmes! Le journal d'Ouseley continue. Les inscriptions des Sassanides ne prouvent pas plus contre l'antiquité de Nakschi Rostem que celles des Boujides qui s'y trouvent aussi, pourront faire soupçonner ces édifices ouvrages du 10me siècle. Elles n'y ont aucun rapport direct autre, que d'avoir été gravées sur des monumens, dont on prévoyoit l'indestructibilité. Au reste je suis d'accord avec

*) S. oben, Th. XXXII, S. 70.

ous, que l'écriture à clou contient la véri-
ible clef. Les savans de Gœttingue s'élèvent
ussi contre Kant, et les révolutionnaires de
layence (gens d'ailleurs ennemis déclarés de
out ce qui parut jusqu'ici respectable aux
ortels), s'accordent avec Nicolai etc. à le tour-
er en ridicule.

Mr. de J. vous fait observer, que les 1000
. accordés à D. et St. ne vous seroient pas
'un grand avantage, puisque après cela ceux-
i perdoient le droit de porter chose quelcon-
ue en ligne de compte. Il faut en général
ue je revienne encore sur cet article. C'est
e talon d'Achille; par là seul vos projets peu-
ent souffrir ou périr: pensez donc, mon bon
mi, qu'il s'en faut beaucoup, que l'Autriche
omme l'Angleterre ait accaparé depuis plu-
eurs années l'argent comptant de l'Europe;
puis même vous assurer que nous n'avons
as reçu de nos chers alliés un seul lingot des
résors de Seringapatnam, et que si la guerre
ontinue nous nous trouverons bien plutôt vis-
-vis de cette volumineuse monnaie des Sué-
ois après Charles XII, que des monceaux de
uinées. Ainsi je vous prie de rayer de vos
omptes toute approximation avec les dépenses,
es Nabobs britanniques. Ajoutez que la tour-
ure actuelle de la fortune ne nous est malheu-
eusement plus aussi favorable qu'il y a quel-
ues mois, et que le remède exigera sans doute
es nouveaux efforts, ou des mesures de dé-
ense encore plus couteuses par leur longueur.
ugez, si l'on pourra envoyer beaucoup à Ha-
p? J'en suis affligé; j'aimerois mieux le dé-
iffrement de Tchilminar qu'un *Extrablatt*, ren-
ermant 10 à 15,000 morts et estropiés. Mais

que faire? Si les lettres ont un peu contribué (comme il seroit difficile d'en disconvenir tout à fait) à bouleverser les têtes, c'est une juste rétribution, que la guerre révolutionnaire arrête par ci par là leurs progrès. (Parmi les exemples des savans Français qui en souffrent, je viens de voir avec douleur l'illustre Deguignes. Il a été rapporté à l'institut national que ce vieillard ne peut plus sortir, faute de souliers. Et que fit-on? une motion dans les conseils pour ne pas le laisser mourir de faim; l'on se contenta de charger quelques savans de voir, si l'on pourroit acheter ses collections?)

Ce que vous me dites de Mr. de *Wallenbourg**), ne me surprend pas: il y a long-tems que Mr. de Sturmer m'a accoutumé de me le repésenter comme un homme rare par l'assemblage de beaucoup de connoissances littéraires, de talens, d'esprit et de qualités de cœur; il m'a quelquefois montré de ses lettres, qui étoient autant de pièces justificatives de ces éloges, et sur le contenu desquelles j'étois généralement tout à-fait d'accord avec lui (il n'avoit que le seul tort de ne pas imaginer l'inimaginable). C'est un homme pour lequel je ne puis que nourrir la plus haute estime, et dont je suis sûr que la société me seroit très intéressante. Quand au projet typographique il est digne de lui dans son principe, et je souhaite autant que vous qu'il puisse se réaliser

*) Damals Dolmetscher bei der kaiserlichen Gesandtschaft in Constantinopel. Er starb in seinem 43ste Jahr, 28 Junius 1806 zu Wien.

crains seulement que la dépense en sera
en forte, et absorbe, non le profit (je con-
is que ce n'est point là un motif), mais les
oyens même de réussir dans l'entreprise. Au
ste c'est une affaire de calcul, et je suis per-
adé que Mr. de Wallenbourg ne commencera
s avant de l'avoir évaluée au possible. L'idée
faire tailler des figures entières est très-belle
donneroit à ces impressions les avantages de
beauté et corrections qu'on a s'accoutumé à
lmirer dans les stéréotypes (dont vous aurez
des échantillons. On les essaye aussi à
ienne). Je m'imagine que le premier ou-
age ne seroit pas un puissant in-folio. Alors
ssai pourroit être utile pour juger du succès
ourvu que l'ouvrage d'ailleurs mérite bien
s lecteurs turcs); et sans doute, s'il y avoit
elque peu de profit, cela encourageroit. Joris
a amené Mansfeld, qui a déjà taillé des let-
s turques pour Kurzbök: celui-ci demande
l. et 1/2 *par lettre* (matrice et tout). Ni Mrs.
J. et St. ni lui regardent comme impossible
faire les points mobiles. L'homme d'Alberti
pas suivi le projet, faute d'occasion. En
néral, il faut avouer, que le moment de la
erre et de la pénurie de tous les moyens fa-
rise peu les entreprises littéraires; celles sur-
ut qui devroient être soutenues par les gou-
nemens. Si tout ce qui se passe, reveil-
t dans les Turcs la conviction de la nécessité
se rapprocher des arts du monde civilisé,
nprimerie en seroit assurement un des mo-
s les plus fructueux pour eux et pour l'entre-
neur. Mais c'est sur les lieux qu'on peut
mieux juger de symptomes d'une pareille con-
sion.

Votre roman *d'Antar* m'en fait souvenir d'un qui peut-être au XVIme siècle eût sont cours en Allemagne. Là, *Antari* étoit un des héros du grand Alexandre, après la mort duquel il suivit les avantures qui le conduisirent enfin sur la mer Baltique, où il devint roi des Obotrites, prédecessseur de la maison de Meklenbourg. Je conçois que vos contes ne connoissent ni Strelitz ni Schwerin; mais leur Antari a-t-il aussi quelque rapport à Alexandre? Votre vielle Dame vous tiendra lieu là-dessus d'une académie des sciences; elle s'en rappellera d'abord. Bucephale en est resté dans les armes de Meklenbourg.

Adieu, mon bon et très-cher ami; soyez sûr de mon éternelle amitié; j'ose vous en assurer, parceque je vois que vous la méritez de plus en plus. Vos lettres sont du plus grand intérêt: on vous y voit tout entier; et toujours elles renferment quelque chose de curieux quelque observation singulière; adieu, aimez moi comme je vous aime.

172.

A Mr. *J. de Hammer* à Pera.

à Vienne ce 19 Nov. 1799.

Tous les commandemens de votre seigneurie seront remplis, mieux que s'ils étoient parvenus sous la forme du plus imposant Fetwa. Degen va incessamment (dès que la censur aura rendu le poème)*) faire gemir ses presses pou

*) Ein Gedicht des Herrn von H., „Die Befreiun vo

ur vous livrer au plutôt les 50 exemplaires, primés, comme toute l'édition, sur du beau pier, in 4to, caractères romains, les armes nith-Herbert gravées à la tête de la dédicace, s dernières épreuves corrigées par moi, mal- é une fluxion que j'ai sur les yeux et malgré e je suis prodigieusement avare de mon tems. s qu'il aura paru, j'enverrai quelques exem- aires à Weimar. J'en donnerai un ici à My- rd Minto, ou plutôt je le lui ferai remettre. es-vous content de moi? Moi je le suis très- rt du cher poète; j'ai lu avec plaisir le poème, m'a fait l'impression que vous souhaitez qu'il iste, et avec beaucoup d'intérêt les notes, nfermans des anecdotes curieuses.

J'y joins mon inscription *). C'est la ligne parée de toutes les autres, que les Arabes pellent *le titre*, et dont les caractères sont acun d'une toise de hauteur; les autres, de 2 pieds. Je puis vous donner encore quel- es autres renseignemens, mais comme vous allez pas, c'est inutile, et si vous y alliez, us verriez tous cela mieux.

Les Français d'Egypte prétendent avoir uvé la clef des hiéroglyphes au moyen d'une le trouvée à Rosette, dont l'inscription étoit même tems grecque, et par là, selon la con- ture de Sacy, propre à faire deviner le sens s hiéroglyphes. Ils ont trouvé de liasses de

---

von Afri; mit Noten aus vollgültigen Quellen und einem Blatt Musik. 1794. 4. 50 S.

*) Diejenige von Dschebel el Mukatteb, von welcher Theil XXXII, S. 70 eine Probe steht.

papier avec des hiéroglyphes envéloppées dan des momies.

Browne, le dernier voyageur anglois dan ces pays, croit, avec vraisemblance, avoi trouvé dans une Oasis le temple de Jupite Ammon, ou plutôt une chapelle qui en faiso partie.

Au reste rien de nouveau, que ce que vo verrez (d'assez avantageux pour nous) dans l papiers publics; rien de la littérature; vo savez que moi je ne lis guères que des livr anciens.

Je suis toujours très charmé de ce que vo me dites de M. l'Internonce; je vous assure q plus je lis de ses rapports et plus je reconno combien c'est un excellent ministre; *souvent* dit des vérités que je désirerois fort voir ado ter comme principes: il y en avoit l'autre jo sur la marine, admirablement bien pensées exprimées avec un franchise louable.

Adieu, mon bon et cher ami; aimez-m comme je vous aime; c'est beaucoup, et ce se toujours.

173.

A Mr. le Colonel *de Roverea.*

à Vienne ce 11 Déc. 1799.

Mon très-cher Colonel!

Je suis on ne peut plus affecté de la mort notre vénérable avoyer *), que j'ai su hier soir. Je le suis comme homme et comme toyen de la malheureuse Suisse. En ce n

*) *Steiger*, de Berne.

ent toute sa carrière, telle que je l'ai suivie
epuis plus de vingt ans avec une attention
articulière s'est présentée à mon esprit: C'é-
oit un vrai homme d'état, digne d'une sphère
'activité plus grande et plus libre, et des
eilleurs tems de notre antique patrie. Il avoit
ne vue des objets aussi étendue que juste,
ussi précise que claire; un talent particulier
e porter la conviction partout où des pas-
ons et des préjugés ne barroient pas l'en-
ée, et d'entraîner ceux-mêmes qui ne pou-
oient suivre sa savante analyse; il avoit des
ées nouvelles, mais fondées sur l'expérience
es anciens tems qu'il avoit parfaitement pré-
ns, car les anciens et l'histoire de la patrie
i étoient profondément connus; d'après cela
voyoit bien au-delà les bornes étroites des
isonneurs communs qui le combattoient sans
saisir: la Suisse, j'ose dire l'Europe, eut
é sauvée si on l'avoit cru à tems, et si on y
oit mis son énergie. Il n'y a pas dans les
aux siècles de Rome de grand consul, dont
mour de la patrie et l'élévation d'ame n'ait
é égale par notre vertueux avoyer. Il en
oit aussi tout le désintéressement, n'ayant
ut au plus que le désir d'être mis dans la
ace qu'il falloit pour opérer tout le bien pos-
ble. Cet homme plein d'honneur, toujours
rêt aux plus grands sacrifices pour la chose
ublique, n'étoit pas un de ceux qui ne voient
s au-delà ce moment de vanités mondaines:
étoit sincèrement attaché à la religion; elle
le goût des lettres et l'amitié l'auroient con-
lé de l'inactivité, si par sa naissance et la
rme de gouvernement il n'avoit été appelé
l'exertion de la plus noble activité.

Et il n'est plus; le dernier avoyer de l'ar
cienne Berne, qui retraçoit et la sagesse e
l'héroisme des plus illustres prédécesseurs, es
mort, sans voir le jour de la délivrance de l
patrie tant aimée. Lui, il est allé joindre le
grands hommes, ses pareils; mais nous, ose
rons-nous espérer d'être reservés par la prov
dence à un bonheur dont il étoit si digne! J
ne sais, mais l'annonce de sa mort me semblo
renfermér une autre, bien triste, c'est que pou
la seconde fois la Suisse a péri. Il est certai
que la perte d'un chef, aussi imposant par
gloire de ses actions que par la pureté de
vertu et son âge même, est terrible pour no
dans un moment, où tout paroît conspirer po
accabler les véritables Suisses. Il nous repr
sentoit dans les cours; il étoit notre cent
commun; un mot de sa part, portant l'emprein
de son ame, valoit nos dissertations.

Hélas, il croyoit qu'il ne faut jamais dése
pérer de la cause de l'ordre public et des loi
sans quoi sa prévoyance, son expérienc
auroient depuis long-tems éteint son courag
C'est cette maxime que nous devons gard
comme un héritage qu'il nous laisse. Rempl
sons-nous plus que jamais de ce qui étoit i
mortel en lui, de sa façon de penser et de se
tir pour la chose publique. — Que sa mémoi
son exemple, nous serve de centre. Réun
sons-nous tous de nouveau dans ces tems d'
extrême péril. Un jour peut venir, où no
mettrons sa statue à Berne au lieu où aujou
d'hui des signes d'esclavage profanent le sol
la patrie.

On m'a dit que vous et les régimens su
ses allez en Angleterre. J'en ai été accab

omme d'une preuve que le rétablissement de
a Suisse vous paroît impossible. Je vous
emande en grace, de me tracer en peu de lig-
es votre idée de l'état présent des dispositions
e son intérieur, de me dire, si, *abstraction*
ite d'amis et ennemis étrangers, il n'y auroit
lus rien à espérer, si en effet à jamais nous
'avons plus de patrie?

Adieu, mon cher ami! Donnez-moi le plus
e détails que vous pourrez de son dernier
our, des circonstances de sa mort. Je n'en ai
as dormi cette nuit; toute ma vie il me sera
résent, et souvent, lorsque dans des écrits
e voudrois citer un contemporain digne de
ntiquité. Je suis à vous de cœur et d'ame.

174.

An Herrn Ignaz Heinrich Freiherr von Wessenberg, bischöflich Constanzischen General-Vicarius.

Wien, 10 Jänner 1800.

Urtheilen Sie nicht nach dem Datum von dem
ergnügen, das Ihr Brief vom 16 Dec. und das
eue Gedicht mir gewährte, mein theuerster Frei-
rr! Ich war einige Tage unpäßlich, indessen
äuften sich die Briefe. Für die Worte der Wahr-
eit über den Mißbrauch der Philosophie empfan-
n Sie meinen wahren Dank. Ich fühle, wie
ie, die Nothwendigkeit wider den Götzen des
eitalters zu zeugen: seine fanatischen Anbeter
aben so Viele mit dem Taumel revolutionärer
deen erfüllt, daß Religion und Verfassung fast

allgemein mißkannt worden waren. Sie haben sich aber vor dem Vorwurf des Obscurantismus durch viele Stellen gesichert, welche beweisen, daß die wahren Rechte des menschlichen Geistes Ihnen so heilig sind, als ein Mann von richtigem Blick sie nur immer betrachten kann. Bei dieser Billigkeit können Sie sich in der That keines lauten Beifalls getrösten; der Parteigeist nur ist laut, und Leidenschaft tobt: wohl aber werden die Stillen im Lande die Rechtschaffenen, Sie jetzt segnen, und einst wenn man wieder zu sich kömmt, wird auch allgemein gesagt werden, daß Sie Recht hatten. Indessen genießen Sie, wenn gleich nicht der Partei liebe, aber der Achtung beider Parteien um so sicherer, als Sie vor keiner sich erniedriget haben ihr Organ zu seyn. — — Daß Wahrheit und Irrthum wieder erscheinen, so wie sie in der That sind — hiezu trage ein jeder in seinem Kreise mit seinem Talent bei; es ist nur Ein Zweck, der Mittel unzählige, und seiner Natur nach kann ein wahres freies Wort gegen Lüge und Bosheit nie unfruchtbar auf die Erde fallen. Ich bin von ganzem Herzen ꝛc.

175.

An Herrn N.

W. 14 Jänner 1800.

— Ich glaube so wenig an die Noneristen Iliums, als an die von Homer, und betrachte zumal die Gründe wider jene als Proben, wie weit man es in Bestreitung der unstreitigsten Thatsachen bringen kann. Das schon von Strabo beschriebene, das von Chevalier geschilderte Local paßt so vollkommen; die ganze Geschichte der *Τρωικων* schließt

h an vieles so genau, daß die Einwürfe nur die usbildung, ja meist nur die unhomerischen, viel ätern Zusätze zu treffen scheinen. Uebrigens schien ir Court de Gebelin (und andere seines Gleichen, orunter Bryant hauptsächlich gehört) von der sten Erscheinung seines Werkes an höchst gefähr- h: mit einer gewissen Summe seltener Kennt- sse, deren Schätzung nicht jedermanns Ding ist, it einer glühenden Phantasie, mit einem hin- ißenden Fluß überredender Worte, stellt er Sy- eme auf, die um kein Haar weniger Hirngespinnst nd, als viele Bochartiana, Rudbekiana, Whi- oniana etc., die aber täuschen, und — das ist as Uebel! — über denen man einen gewissen Wahr- eitssinn zuletzt ganz verliert.

176.

A Mr. *de Hammer*, à Constantinople.

Vienne, 17 Janv. 1800.

— — J'ai lu la lettre à Mr. le conseiller de enisch, relative à l'accident qui doit retarder otre transplantation dans la Syrie. Il n'y a as grand mal. Croyez-moi que vos projets t désirs ne sont rien moins qu'oubliés: tenez- ous seulement tranquille; ne faites aucune emande qui effraye, et surtout (c'est l'essen- iel) continuez d'intéresser à vos recherches . E. le Ministre dirigeant*), en les portant sur les objets pour lesquels il vous a marqué pren- re intérêt: c.-à-d. la littérature *orientale*, histoire et les productions des belles lettres

*) Mr. le Baron de Thugut.

orientales, des manuscrits dont les notices or du nouveau ou du singulier. Quand je parl de l'orient auquel vous devez vous appliquer j'entends surtout *la Perse*, *et la littérature per sane.* Laissez-là, je vous prie, tout le bas em pire et les inscriptions même des meilleurs tem on regarde ceux-ci comme suffisamment épu chés, et ceux-là que comme méritant peu d l'être plus. Que l'orient, l'histoire, la littéra ture, les opinions, les usages de l'orient so votre objet; et je me tiens sûr que vous sere favorisé, au-delà de ce que vous espérez peut être, dans la poursuite de ces recherches. —

Je voudrois avoir des bonnes choses à dir sur mon pays pour satisfaire l'obligeante cu riosité de M. l'Internonce. Hélas, dites-lui, qu ce séjour d'un paix de 300, d'une innocente l berté de 500 ans, du bonheur domestique, d la félicité publique, des lettres, des arts, es à la lettre, changé en désert du côté des petit cantons, et en une scène affreuse, de dégrada tion, de désordre, de misère, partout. Dan les conseils législatifs une cohue de grossier paysans se sont emparés de la pluralité des suf frages; l'aristocratie qu'ils haïssent le plus, es celle des *talens* et des *mœurs cultivés;* aussi tou les établissemens d'instruction ont perdu leur fonds. Jugez de la perspective de Vandalism et d'anarchie qu'on a! Ajoutez que les ter teurs de la première partie de la dernière cam pagne et les malheurs qui la terminèrent, on beaucoup affoibli les espérances; que la duré des maux désorganise toujours plus de têtes e augmente les difficultés de la restauration, e que les émigrés suisses, tout comme les Fran çais, sont divisés de vues, d'idées, de plan

Malgré cela la certitude de la vérité que cette porte d'Italie et la Haute-Allemagne ne sauroit sans danger rester entre les mains des incendiaires de tous les pays, paroît trop bien sentie pour ne pas conserver l'espoir, qu'enfin l'on convienda d'une opération de délivrance, prompte, énergique et calculée d'après la bonne tactique.

En général, cette dernière année du siècle ne paroît l'annoncer comme devant être décisive. J'avoue que ce n'est pas sans inquiétude que j'en vois les momens s'avancer: non qu'il n'y ait de quoi les rendre salutaires au monde; mais! vous n'exigerez pas, ni M. l'Internonce, que j'aille plus loin. Au reste, il est naturel qu'on craint pour ce que l'on désire le plus vivement. — — Il ne s'agit que des deux choses: de bien profiter des momens et des hommes, et d'oublier tout pour le seul grand but.

P. S. Je vois que vous vous croyez au XIX siècle. Sur cela je vous prie, mon ami, de considérer qu'un siècle a 100 ans et non 99, et que l'on commence à compter par 1, non par 100.

177.

A Mr. J. *de Hammer* à Pera.

à Vienne, 18 Févr. 1800.

J'attends avec bien de la curiosité, ainsi que Mr. le conseiller de Jenisch, ce que vous avez senté sur l'alphabet Sassanide, et sur le plus ou moins de rapports qu'il peut avoir avec le zend et d'autres formes de lettres des peuples voisins. Quant à la langue, elle en avoit beau-

coup avec celle des Chaldéens, Hébreux et autres peuples sémitiques: à en juger par les mots que Sacy a déchiffrés, tout à fait ressemblants à la langue du livre d'Esdras ou de Daniel.

Comme je ne sais rien du Zend ni du Pehlewi, et qu'il eut fallu commencer par écrire du moins en caractères hébraiques le dictionnaire d'Anquetil, où tout est rendu selon la prononciation françoise, je n'en peux avoir aucune opinion. Le Chaldéen diffère à peine de l'Hébreu comme l'Italien du François.

Bien des remercimens du travail sur *Antar*, qui assurément est un ouvrage très-curieux, surtout d'après ce que vous m'écrivez en dernier lieu. Ce seroit une collection à acquérir un jour ou peu-à-peu, et à en publier d'extraits. —

Je vous suis obligé de vos bonnes intentions par rapport au vin de Shiraz. Comme vous n'en pourriez m'envoyer sans incommoder quelqu'un, et comme vous me dites qu'il ne vaut rien, je le tiens pour bu. Faites en une libation devant le feu sacré d'Ormuzd, afin d'obtenir plus de satisfaction par rapport aux antiquités, qu'au vin des Persans. Au reste je pense que la médiocrité de ce dernier peut-être l'effet de la mauvaise culture et des défauts dans l'art de le faire; les Musulmans ne s'y entendent pas. —

Avez-vous vu les lettres interceptées d'Egypte? Elles ne peuvent que porter un violent coup à la réputation usurpée de Bonaparte. Il y parle du tems où la *France étoit encore chrétienne;* il vante qu'on s'y est approché de *l'Islam.* Ce jeu avec les objets les plus sacrés ne

eut que choquer les neuf-dixièmes de sa pro-
re nation, à laquelle il voudroit faire croire
u'il a de l'estime pour sa foi ..... il n'y a
oint *de verité* dans son caractère, il nuit à
a réputation des anciens par la jonglerie de
es imitations; enfin sa grandeur n'est qu'une
reuve humiliante de la betise de ceux qui
ui obéissent. —

178.

A Mr. *Joseph de Hammer* à

Vienne, 4 Mars 1800.

— Il est impossible que je me sois ex-
rimé assez louchement, pour vous faire croire
ue vos lettres sur Antar et d'autres ouvrages
rientaux pourroient ennuyer. Je ne vous ai
arlé, et bien expressément, que de l'ennui
ue donnoient à des personnes qui n'y pren-
ent aucun intérêt, vos dissertations sur des
nscriptions grecques, vraiment peu impor-
ntes, et je vous ai prié et suplié tout aussi
xpressément de nous en donner sur la littéra-
ire orientale, particulièrement persane, qui
st proprement votre objet, et dont vous sa-
ez, que celui même dont votre sort dépend
rincipalement, est un amateur et connoisseur.
en a parlé seulement hier encore, et s'éton-
oit de ce que depuis tant de tems vous n'en
arlez plus. —

Je désire extrêmement de recevoir les re-
arques que votre ami Carlisle aura faites à
erusalem; il y en a jusqu'ici moins de vrai-
ent instructives qu'on le croiroit sur un lo-
l aussi fameux. Quant à l'inscription de la

Vallée de Faran j'ai peine à croire que vous l'aurez, elle est si extrêmement longue qu'il faudroit deux ou trois mois à qui en voudroit faire une copie exacte. Au reste c'est son étendue même qui me persuade qu'on doit pouvoir la déchiffrer.

Mais je ne vous entends pas sur vos caractères cufiques. Ils sont, comme vous savez, postérieurs à Mohammed; comment? vous prétendriez que l'inscription de Faran est postérieure à notre 7me siècle, tandis que personne (il y a cependant assez d'historiens) eut parlé de l'étonnante entreprise de remplir d'écriture toute une montagne, et que des caractères déchiffrés sur tant de monnoies et autres monumens, eussent paru indéchiffrables, là seulement, aux savans européens! Je suppose donc que le cufique vous est autre chose qu'on ne le prend généralement. Moi j'avoue que j'aurois plutôt pensé à l'alphabet hebreu; c-à-d celui de la plus haute antiquité, et plutôt *Phenicien* que Judaique. Si je me trompe Bayer, Clayton, d'autres, m'empêcheront d'en rougir.

Nous parlons souvent de vous chez le Comte Fries. La société se soutient avec beaucoup d'agrément. J'y vais tous les 15 jours; car depuis que la composition me prend les matinées je suis fort avare des lectures du soir. En général je le deviens toujours plus du tems chose naturelle, plus je vis, et moins il m'en reste; aussi plus j'apprends et mieux je vois combien j'ignore. —

179.

A Mr. *de Hammer* à

Vienne, 1 Avril 1800.

Vous ne sauriez douter, mon bon ami, du plaisir et de l'intérêt avec lequel je vous suis dans votre voyage. Il est certain qu'il ne peut qu'être bien profitable. Je compte la vue du pays et de ses habitans, surtout du peuple, qui tient le plus des anciennes origines, pour un avantage inappréciable. Je me rejouis de vos observations sur les anciens monumens. Je lirai avec intérêt vos remarques sur les institutions et mœurs du tems présent, sur la culture du pays, sur le degré de bien-être dont les habitans jouissent, surtout sur leurs vœux et espérances pour telle ou autre amélioration de leur sort. Quant aux livres et autres choses précieuses, je crains que vous ne pourrez que glaner, la moisson sera dans les gréniers de ceux qui font tant de recoltes où ils n'ont pas semé. Si vous pouvez attraper quelque bel ouvrage de littérature orientale, nous serons charmé de vous le devoir, et on le payera. J'aurois voulu (et cela vous auroit fort recommandé), qu'il vous eut été possible de procurer Antar. Si telle composition de cette nature vous tombe entre les mains, ne la négligez pas; le Baron *) vous en saura très bon gré. —

Votre 1er rapport, d'Heraclée, est arrivé; je l'ai lu. Il est intéressant. Comme vous

---

*) le Baron de Thugut.

voulez de la franchise, je vous recommand deux choses; d'abord une meilleure écriture afin que le principal ministre qui n'a pas l loisir de vous déchiffrer, puisse vous lire ave plaisir; secondement une narration moins poé tique qu'est la première page de ce rapport pour que l'on voie que vous avez plus d'u style; ce n'est pas la même chose d'écrir pour la cour et pour le Mercure de Wieland pour le ministre ou pour Bœttiger; dans le rélations de cour il faut une noble simplicité J'ajouterai, qu'il ne m'a pas été possible d tirer aucun sens de vos inscriptions greques soit que vous les ayez mal copiées ou ce qu je crois plutôt, qu'elles aient été trop endom magées par le tems et les saisons. En généra ce n'est pas là ce dont dans vos rapports nou sommes le plus curieux. Au reste les détail sur Selymbria et Heraclée sont excellen: Comme cette dernière étoit depuis des tem très-anciens une ville très florissante et aprè Byzance vraiment la première, ces pierres qu vous ont frappé, seront des ruines de ses mur et édifices, plus vraisemblablement que de l longue muraille on en pourroit mieux juge sans doute après avoir suivi la direction d celle-ci; je la prends pour une espèce de rem part, revêtu de pierres de taille, plutôt qu pour un mur proprement dit.

Quant à moi je n'ai pas été bien, presqu tout l'hiver, et encore à-présent j'ai une ébul lition qui me défigure le visage, et un déса gréable bourdonnement devant l'oreille gauche suites en grande partie de la vie ennuyeuse e sédentaire ou plutôt renfermée qu'on mène l ou je suis. Cependant je suis bien quant au

principales facultés: je travaille l'histoire de mon pays, et j'augmente mes connoissances tous les jours. Vous me manquez beaucoup, et je m'apperçois très-bien que je vous aimois plus que je ne croyois moi-même. —

La guerre a l'air de recommencer bientôt: jusqu'ici il ne s'est rien fait. Puisse Bonaparte fournir sujet à plus d'une Ptolémaïde! Sa vanité surpasse toute croyance et lui fait une quantité d'ennemis. Il se donne autant de peine à déployer sa grandeur qu'Auguste à cacher la sienne, et s'il n'a pas comme César fait la conquête du monde, au moins en parle-t-il plus que lui, et veut nous faire croire que cela ne tient qu'à lui. —

180.

A Mr. N. à Berne.

Vienne, ce 4 Juillet 1800.

Mon cher Monsieur!

Mille graces de m'avoir tranquillisé quant la lettre, venue par Erlanguen.

J'entre avec une profonde sympathie dans os peines, et dans celles plus grandes de la erspective qui est devant nous. Je dis *nous*, e suis-je pas Suisse moi-même? n'ai-je pas e tout tems tendrement aimé le pays, la naon, son ancienne manière d'être? et d'ailleurs es maux, dont nous nous plaignons, ne sont i ne seront confinés dans l'enceinte de nos allons; quel est le peuple, ou l'état à l'ari des contrecoups! qui peut prévoir à uel sort il est reservé! vous avez eu le triste vantage de Cassandre, vous avez prévu sans

être cru; j'ai votre lettre du 21 Mars, et j'en ai eu d'analogues; je n'en ai pas dissimulé le contenu. Ce qui est arrivé ailleurs a été aussi inutilement prédit. Quant à ce que vous m'insinuez des vues intéressées de gens que nous ne nommerons pas, n'est pas nouveau pour moi, mais toujours bien affligeant; ils en seront les dupes, les victimes comme nous, et comme d'autres. Les évènemens qui se sont succédé avec une si épouvantable rapidité vous feront aisément concevoir, que les affaires, jamais assez considérées, jamais bien vues de notre malheureuse patrie, sont moins encore qu'à l'ordinaire à l'ordre du jour là où je suis. Qu'y-a-t-il à faire? Quant à la patrie pour le moment, *rien.* Il faut attendre ou une meilleure tournure du sort des armes, ou la paix. Dans celle-ci j'ai tout lieu de croire qu'un ombre d'indépendance, telle qu'il y en peut avoir en cet état de l'Europe, lui sera restitué, et que, dans la soi-disante liberté du choix, l'on fera adopter une constitution pourtant plus analogue à l'ancienne que ce que nous avons vu depuis, car B. ne voudra ni la forme qu'il a detruite chez lui, ni un petit collègue de Consuls; au lieu que la fédération avec une diète un peu plus significative que ci-devant, paraît innocente. Ce n'est pas grand bien que j'augure là, et encore je n'en suis rien moins que sur, c'est pourtant ce qui selon mes données me paraît probable. De là découle ce qui semble à présent convenir aux *particuliers:* Ceux qui sont en quelques services, militaires ou civiles, doivent sans doute ne fut-ce que pour l'honneur du nom helvétique, s'acquitter au mieux de leur devoir.

c'est

est d'ailleurs le moyen de conquérir l'estime, ême des autres. Quiconque n'est pas dans service *public*, ne sauroit mieux faire, que se tenir hors de jeu, et se compromettre moins que possible; jouer le rôle d'un ami son pays, plutôt que de l'ennemi de perne, se plaindre et la patrie, plutôt qu'acser ceux qui lui firent tant de mal, et ceux ui ne lui ont fait aucun bien, attendre, voir nir, et si le moment se présente d'être utile pays et à soi-même, prendre alors pour gle, non ce qui fut, mais ce qui peut être, considérer ... l'état des affaires en toute Europe. Cette morale politique vous paraîtra en humble et un peu triste: aussi est-elle ur le seul funeste cas de la continuation des ésens malheurs; celui-ci supposé, que rest-il d'autre! Et vaut-il mieux alors de laisr ce que nous avons de plus cher, aux coins! Je suis du sentiment, mon excellent i, que si le tout-puissant maître ne décide entot tout autrement, il n'y aura, sous peu nnées, guères de pays à l'abri de ce qu'éouve le nôtre. Ce sera un décret, comme and Dieu livera aux Mahométans en peu nnées tout ce qui est entre le Gange et les rénées, et je regarde avec plus de compasn que de colère ceux, qui, en nous néglignt, se desservirent eux-mêmes, ne sachant qu'ils faisaient. En attendant quoiqu'il arrive ur malgré la gravité de mes présages, je ne ux encore désespérer), le mieux est de faire mme vous avez fait dans l'éducation de vos fans, se rendre fort par la sagesse, la frugalité et l'amour du travail, et, où l'on peut rocher un honnête homme, qui ait un cœur

amical, s'assurer de son intérêt pour la patr
et pour nous. Quant à moi, supérieur p
ma conscience aux sottes imaginations, qu
quelques-uns ont conçues et répandues à mo
égard, je servirai dans tous les tems, la bon
cause de l'ordre public, notre patrie et m
amis tant que je le pourrai, et vous dont j'
vu la marche constante sur le chemin de
rectitude, pouvez être bien sûr, de me tro
ver toujours, quand il me sera possible de vo
prouver et aux vôtres l'intérêt, l'estime et l'
mitié avec lesquels je suis de cœur et d'an
à vous.

181.

A Mr. *Joseph Planta*, Secrétaire de l'Aca Roy. à Londres.

Vienne, 12 Jul. 1800.

Monsieur, ayant reçu dans leur tems les l
tres que votre amitié m'adressa sur le 4 Ma
et 1 Mai, j'attendois avec impatience l'arriv
de l'ouvrage qu'elles m'annoncoient; il m'
parvenu le 18 Juin, et vous voyez que je n
pas différé de consacrer à sa lecture à-peu-pr
toutes les heures, dont je pouvois disposer.
commence par vous féliciter sincérement d
voir rempli une tâche aussi difficile et étend
avec une aussi grande perfection; car je
connois absolument point d'histoire de la Sui
aussi complète par rapport aux tems, au
judicieuse, ni pénétrée, d'un esprit plus i
partial et plus sage. Je m'estime moi-mê
beaucoup plus heureux que Trogue-Po

ée; votre extrait est si bien fait que loin
e m'affliger de la crainte qu'il fera perdre
riginal, j'y serois assez indifférent, et, sans
'y arrêter, je me sens fortement encouragé
poursuivre mon travail, ne fut ce que pour
us aider à donner encore quelque perfection
e plus au 2d volume. J'aurois peut-être omis
uelques passages et conservé quelques autres;
ais le choix dépend de la façon de voir et
u compositeur et du public pour lequel il
availle; je ne m'y arrête pas. Au reste quoi-
ue votre ouvrage est fait pour plus de lec-
urs, je ne sais si vous n'êtes néanmoins pas
l'avis que je ferai bien de continuer le mien
ma manière: Cette discussion critique est
eut-être nécessaire pour une histoire qui n'y
t jamais auparavant assujettie, et elle a son
ilité non seulement pour ceux qui par incli-
tion et devoir, comme Suisses, où excités
r votre ouvrage, chercheront une description
us détaillée et appuyée des preuves, même pour
gmenter le crédit et l'exactitude d'une aussi
timable composition comme est la vôtre. Ce
est pas au reste qu'au second volume on s'ap-
rçoive beaucoup que vous l'avez travaillé
esque sans précurseur. Au contraire, j'ad-
re à quel point vous vous été rendu maître
sujet, et combien sa tractation se soutient
iforme jusqu'à la fin. Après cette déclaration
nérale de la satisfaction que m'a procuré
tte lecture, je vous fais part, comme vous
vez désiré de quelques notes que je me suis
tes sur des détails, minutieux, mais sur les-
els vous avez accueilli mes remarques précé-
ntes avec tant de bonté. Je ne puis d'abord
ettre de vous faire mon compliment de la

dédicace, pleine de décence, de goût et de cet excellent esprit qui pervade tout l'ouvrage. Je vous réitère mes remercimens de la mention honorable que la *préface* fait de moi et de mon traité sur la même matière *).

pag. XI, lin. 7. *Such is the confidence*). Il vaudroit peut-être mieux rétrancher ce passage. Il est vrai que j'ai beaucoup travaillé pour accommoder les différends qui subsistoient entre la cour de Rome et les archevêques de l'Allemagne, et que je n'ai pas approuvé la manière passionnée et (pour nos tems) imprudente dont les gens d'affaires de ceux ci les conduisoient: J'en appelle à ce égard au Nonce pour la diète d'élection de Léopold II. Cependant je n'ai pu réussir à faire adopter un système approprié aux intérêts réciproques et généraux. La guerre survint enfin et ménaça les deux partis de la même ruine. J'ai été charmé de voir insérées (p. XII et XIX) deux passages de lettres qui testifient l'horreur que j'ai de la révolution arrivée en Suisse **)

*) Von 162 Noten des Verf. zu Herrn Planta's Werk werden hier nur einige, die auch ohne das Original neben sich zu haben verständlich sind, ausgezogen.

**) Die in dem vorigen Briefe des Verf. vom 31 Aug 1799 („la vraie faute des gouvernemens etc." und folgende, aus einem spätern: „Nor can I (he [Muller] says in a private letter) „at the present crisis, direct my thoughts, without th „most poignant grief, towards a subject which

Un de nos concitoyens les plus éclairés, à qui je les ai fait voir et qui en eut aussi beaucoup de plaisir, ne me conteste que l'opinion qu'au bout de compte nous n'aurions jamais pu nous soutenir. Je croirois qu'après *no doubt* vous pourriez insérer „surtout après la paix de Campoformio"; car il est bien vrai que si on s'étoit déclaré en 1792 avec toutes les autres puissances, il se *pourroit* que le succès eut été différent. Nous y reviendrons plus bas.

p. 91. La descendance de la maison de Savoie de Witikind ne trouve plus foi auprès de personne; voyez ce que j'en disois vol. I. p. 289*).

p. 50. Florentius assurément n'appartient pas a Vindonissa, mais à Sion ou Martigny. La translation de Vindonissa pour Constance et d'Aventicum pour Lausanne paroît plus vraisemblablement s'être faite peu après la réunion de toute l'Helvétie sous Childebert II, héritier du roi Gontram de Bourgogne, 593 — 596.

„most incessantly remind me of the subversion „of the happiness, the freedom, and the glory of „my country: and yet I do not despair, (he „adds) to be allowed at some future period to „reflect once more with exultation on that coun„try; and to recollect with hearthfelt satisfac„tion, the venerable names and darling spots, „which, during the best part of my life, have „been the dearest objects of my contemplation."

*) Der Ausgabe der Schweizergeschichte von 1786.

p. 55. La destruction *d'Augusta raurica* par Attila est un fait destitué des preuves; dès le tems d'Ammien elle ne figure plus, et les circonstances du local font soupçonner qu'elle a finalement péri par un tremblement de terre.

p. 64. Le savant *Schinz* a rendu très-probable que la plupart des édifices attribués à Charle-Magne, sont d'un tems postérieur, et peut être de Charles le Gros (im neuen ſchweizeriſchen Muſeum).

p. 128. *Patriots*, pour exprimer biderb ne paroît pas bien trouvé; *galant* seroit mieux: car proprement le sens du mot est *vaillant*.

p. 130. Il est vrai qu'en 1593 la maison de Chalons recueillit la succession des princes d'Orange, et qu'en 1550 Réné de Nassau hérita son oncle, le dernier prince. Mais n'ayant pas d'enfans, il institua héritier son cousin, le grand Guillaume, dont on ne peût dire qu'il ait été descendant de Chalons.

p. 133. u. S. 41. *Few virtues and a still smaller share of magnanimity* etc. me paroît trop sévère, lorsque je pense à Rodolfe, à quelques uns de ses descendens (Albert le sage, Léopold de la bataille de Sempach) Maximilien I et II, Charles V même, Ferdinand I., Marie Thérèse. Si l'histoire veut être si rigoureuse, elle doit l'être pour tous; et alors, qu'elle race y tiendra!

p. 148. Comme le dernier *Winkelried* est mort en 1522, ils n'ont pas survécu la confédération.

p. 369. Je dois vous prier d'omettre, *the profligaces of his life.* Selon tous les temoignages authentiques *Urbain* VI étoit plutôt d'une gravité qui souleva contre lui les cardinaux trop libres, que ce sévère et trop imprudent censeur vouloit contenir. D'ailleurs les *octogénaires*, comme il étoit, ne sont guères débauchés. Il ne paroît pas non plus que le *roi* de France ait eu beaucoup d'influence sur l'élection de l'antipape, mais bien le parti des *cardinaux* françois.

p. 405. Examen fait, il ne paroît pas que les Suisses aient pris à la guerre aux Hussites une part qui mériteroit une mention aussi *énergique.* — — —

Je ne ferai pas autant de remarques sur le *second* volume, dont j'ai rassemblé les matériaux, il y a plus de 20 ans; de sorte que pour moi-même la vérité ne resultera que de leur rapprochement, lorsque je parviendrai à ces époques.

p. 122. Thomas Aquinas avoit un si excellent génie, que je ne voudrois pas nommer ses ouvrages a *learned lumber.* J'ignore ces *oriental tales* dont la forme engageante eût séduit des gens peu avant la reforme. Seroit-ce la *Cabbale?* Alors *tale* n'y paroît pas très-bien appliqué.

. 123. Je demanderai grace pour Innocent VIII, qui n'étoit pas si rémarquablement pervers; substituez-y Sixte IV.

. 165. Je trouve que le point de vue sous lequel l'histoire de ces 3-derniers siècles de

la Suisse est intéressante, est de la considérer comme un recueil d'expériences, de la manière, dont se développent les diverses formes de constitutions républicaines, abandonnées à elles-mêmes, soit en bien, soit en mal, et comme le spectacle unique d'un peuple dont les circonstances ne furent celles d'aucun autre.

p. 198. C'est de cette capitulation de Milan qu'on a déduit jusqu'à nos jours le droit de se mêler des rapports de ces trois pays avec leur souverain, principalement sous le prétexte du maintien de la religion. Car ce traité étoit une garantie de quantité de détails de la constitution intérieure.

p. 246. Les lois de Lycurgue ne furent abolies que par Philopœmen, après environ 720 ans; et si l'on veut décompter les années de leur corruption, il en reste toujours 520, jusqu'à Lysandre.

p. 267. C'est une des imperfections qui a le plus contribué à la perte de la Suisse, que tout homme que son bonheur n'avoit pas fait naître d'une famille patricienne, ne pouvoit jamais dans son propre pays parvenir à une place éminente, encore moins dans un autre canton de la Suisse. Ce qui fit qu'elle ne parut pas *une patrie commune.* De là tant d'égoisme. On étoit comme cloué à la glèbe. Dans les anciens tems on fut là-dessus bien moins rigoureux, et la sagesse des gouvernemens auroit du donner un même intérêt à tous. Ils ne le firent pas, et il en arriva que

tant de gens à talens furent dans l'opposition.

p. 282. La Suisse n'étoit pas dépeuplée, là où la nature des lieux permettoit la population. Témoins de défrichemens continuels, au point que le prix du bois s'accrût prodigieusement; et les milliers de fabricans qui ne pouvoient subsister dès qu'un édit défendoit l'entrée de leurs manufactures en France ou en Autriche. D'après tout ce qu'on peut accueillir de l'histoire elle n'avoit jamais été aussi peuplée que dernièrement. La population du Pays de Vaud *doubla* de 1564 à 1764, et elle augmenta depuis.

p. 291. La principauté de Neufchâtel a une des constitutions les plus sages, et il n'auroit pas été hors de propos de montrer, comment la liberté de ces peuples et la puissance du grand Frédéric purent subsister ensemble. Il y a de même beaucoup de singularité dans celle de l'évêché de Bâle et de l'abbaye de S. Gal.

p. 369. Je ne puis que vous faire compliment de la sagesse et de la vérité de ce récit des causes de la révolution.

p. 370. Ce que vous dites du partage de la Pologne est d'une vérité non moins évidente, et je suis charmé aussi de ce passage. On ne peut trop répéter que *l'injustice et l'oppression se punissent elles-mêmes.* J'ai des preuves que la grande Marie Thérèse, pensant de même, n'acceda que bien forcement à la convention de 1773, et ce qu'alors elle prédisoit, fut rempli.

p. 373. ult. C'est comme Mr. Heidegger, Bourguemaître de Zuric disait des *Genevois* en 1766: „ils se tuent de peur de tomber malades.“ Car ils ne se plaignoient pas d'oppressions, mais de la possibilité qu'il y en eut selon la forme de leurs lois.

p. 401. (*Some surmised that the 2 contracting powers had in the treaty of Campoformio . . . decreed the partition among themselves of the Helvetian territories*): Et ceux qui pouvoient détruire ce soupçon par une déclaration franche, ne le firent pas; si bien que moi-même je l'ai cru, jusqu'à ce que j'ai eu occasionnellement la *preuve du contraire.*

p. 403. *) Je dois peut-être à moi-même de remarquer ici ce que je croyois alors qu'on dut faire, sans pouvoir répondre du succès, mais comme les seuls moyens possibles: 1) Renouveler (non comme à Aarau, entre quelques peu de magistrats, des traités dévénus défectueux par le laps du tems, mais) la confédération helvétique d'après *un seul traité* simple et vénérable, comme les anciens, mais rendu *le même pour tous les XIII cantons, les pays associés et alliés* dans une assemblée des députés de toutes les villes et communes, à Stanz ou Schwytz, ou dans quelque autre lieu sacré. 2) Abolir les monopoles des bourgeoisies, déclarer éligibles au gouvernement tous ceux qui parvenus à une fortune considérable (fixée) voudroient s'établir à la ville; et rétablir

*) Wo von der Tagsatzung zu Aarau im Jänner 1798 die Rede ist.

l'usage du XVI siècle, de prendre sur les grandes affaires le sens du pays par des députations aux communes. (J'oublie qu'il eut fallu rendre commune à tous les cantons la stipulation du traité de Brunnen (1315) et de Lucerne (1332) de ne faire *qu'en commun* les guerres et les traités.) Etablir une nouvelle loi pour la décision des différends entre les gouvernemens et les peuples, pour rendre ceux-ci certains de la plus parfaite impartialité. Toutes ces choses n'étoient pas nouvelles; elles étoient le renouvellement d'institutions primitives, oubliées. Elles pouvoient se faire en très-peu de semaines. Elles en auroient imposé, et si en même tems on eut assouvi par un ou deux millions la soif de Rewbel et consors, il est vraisemblable que la Suisse seroit encore libre et heureuse. Mais on n'étoit pas pour des grandes mesures, et tout fut perdu parcequ'on ne vouloit rien sacrifier. *Διος δ'ετελειετο βουλη!*

p. 407. Je n'ai jamais pu regarder que comme le comble de l'impolitique la conduite avec Staefa (1796), et moins la reduction de ce lieu par force, que le manque de tout arrangement vraiment conciliatoire *après la reduction.* Je n'en blâme pas moins les gens de Staefa, mais il falloit se dire qu'ils étoient hommes, et offensés et passionnés.

p. 451. Qui est donc, je vous supplie, cet extravagant*)? L'Avoyer Steiger n'a jamais,

*) Ein gewiſſer *Wood*, in einer View of the history of Swisserland), aber auch nur dieſer Einzige, wagte

depuis l'origine de la révolution de France, varié un instant sur son esprit et sur ce que la patrie en devoit craindre, ainsi que toute l'Europe. Je me permets de croire que la foiblesse de sa constitution physique ne lui permettoit pas toujours d'user de cette énergie imposante qui eut renversé les factions devant lui; mais je suis sûr que dans l'histoire de la Suisse il n'y a pas un seul caractère d'homme public plus véritablement attaché à la patrie.

p. 432. *) J'ai trouvé dans les papiers d'un trésorier de Berne, que vers 1770 il y avoit environ 9 millions de livres de Berne. Vous savez qu'on avoit beaucoup placé dans l'étranger. Dans les derniers tems il y eut tant des dépenses extraordinaires que le trésor ne peut avoir augmenté.

p. 445. note**) Ces familles n'étoient rien moins que riches. A peine y a-t-il eu *un* millionaire à Berne. Dans les autres villes les charges ne rendent à-peu-près rien du tout. Cette médiocrité, qu'on pourroit presque nommer pauvreté, prouve pour les anciens gouvernemens.

p. 465.

---

es, den Schultheiß Steiger der Landesverrätherei anzuklagen.

*) 800,000 Louisdors in Specie sollen im Schatz zu Bern gefunden worden seyn, welche Summe Planta für übertrieben hält.

**) Von den durch die Franzosen den regierenden Familien auferlegten Contributionen.

p. 465. L'idée d'une nouvelle fédération n'est pas pourtant ni abandonnée en Suisse, ni regardée même par les dominateurs actuels comme inadmissible. J'espère encore. La Suisse, quand même elle seroit une et indivisible, n'en resteroit pas moins un fort petit état en comparaison des deux qui l'entourent à l'est et à l'ouest. Elle ne sera jamais tranquille ni libre sans la *neutralité*. Or celle-ci se conservera mieux par le gouvernement fédératif, que, s'il suffisoit à l'intrigue, à l'or, à la menace, de gagner la majorité dans un *seul conseil*. Il lui faut (et aux voisins pour leur sûreté) la *fédération;* elle lui est essentiellement nécessaire.

Je vous réitère mes remercîmens du sentiment avec lequel vous avez écrit cette dernière partie*). Rien de plus vrai (sa vérité *m'a arraché des larmes*!) que la comparaison p. 399**).

Heu pietas, heu prisca fides, invictaque bello
Dextera . . . .
. . . Manibus date lilia plenis!
Purpureos spargas flores, animamque parentum
His saltem accumules donis! . . . . .

*) Die Geschichte der schweizerischen Revolution.

**) Wo Herr Planta die schweizerischen Regierungen, wegen der Wankelmüthigkeit ihrer Entschlüsse dem Eichhörnchen vergleicht, welches, bezaubert vom Blick der Klapperschlange, eine Weile mit ängstlichem Zittern sich zu retten strebt, endlich hülflos in den aufgesperrten Rachen des Ungeheuers fällt.

Je vous réitère encore que si je prévoyois que mon ouvrage dût périr, je ne le ferois pas avec moins de zèle, s'il pouvoit contribuer par ci par-là à la perfection du vôtre.

Mr. Eschenbourg est l'homme des lettres le mieux qualifié pour en faire une bonne traduction.

Les divisions intestines des Suisses n'auroient jamais dû empêcher les puissances bien-intentionnées de se charger de leur tutèle. D'ailleurs en les délivrant on eut bien aisement mis fin à ces *bisbiglie.*

Je termine cette longue épitre en vous réitérant l'expression de toute mon estime et de mon véritable attachement etc.

182.

An Herrn Professor B— in W—g.

Wien, den 30 Jul. 1800.

Sie kennen, m. l. Herr Professor, meine Freundschaft für Sie, und ermessen hieraus leicht meine Empfindung bei der traurigen Erzählung Ihres Briefes vom 20 Julius. Was läßt sich sagen? Die Leiden greifen so tief in das Herz, daß Vorstellungen, die zu kalter Vernunft reden, ihren Eindruck zu schwächen unvermögend sind; Balsam in die Wunden unglücklicher Liebe kann sie selbst allein geben. So lange Ihre Freundin noch athmet, in ihrer Jugendkraft immer noch ein Essor möglich der die Gefahr überwinde. Sollte das Uebel unüberwindlich seyn, so thun Sie, lieber Freund, was Sie sonst immer so gern thaten, und leben

nglich zu thun vorhatten — den Willen dieser
eliebten; der kein anderer seyn kann, als ihre
eiterkeit, Ruhe, Erhaltung, Thätigkeit; und was
ie gewiß nie gethan hätten, das thun Sie jetzt
ch nicht — nämlich Ihre Geliebte um größeres
lück beneiden. In Wahrheit, sehen Sie sich um,
d in die bevorstehende Zeit; was ist am Leben
dieser unserer Zeit? wo Consistenz? wo für
gestörtes Glück ein sicherer Winkel! Wie viele
usende wären glücklich gewesen, vor dem gegen-
rtigen Elend in stillen Frieden einzugehen? Ich
iß zärtliche Gatten, jetzt schon zehn Jahre ge-
nnt; und wer sagt Ihnen, daß Sie von Ihrer
liebten es länger seyn werden? Haben Sie im
uch der Schicksale gelesen, oder durch die undurch-
ngliche Scheidewand in die Geisterwelt hinüber
blickt? Woher wollen Sie dem Glauben vieler
derlegen, daß die, deren Herz an unserm hing,
ch unsichtbar uns umschweben, und die für ein-
der Gebildeten sich, trotz einem tödtenden Zu-
, nach Gottes Vorbestimmung doch noch fin-
n! Werfen Sie, wie Sie es in der Philosophie
vöhnt sind, den getrübten Blick vom Lager der
euren, ja von dem hinschwindenden Augenblick
ser ganzen Existenz, auf die gegründete Hoffnung
nähern, bessern Entwicklung; und indem die
versiegende, inwohnende Quelle der Unsterblich-
Ihr schmachtendes Herz labet, so durchdringe
e das Gefühl, daß das künftige Glück durch das
ige Mittel zu verdienen ist, jetzt ganz und treff-
st der zu seyn, der Sie jetzt hier seyn sollen.
d was sollen Sie seyn als — ganz Mensch, in
betung der unbekannten, und festem Fortschritt
dem durch Ihren innern Trieb vorgezeichneten
ge, zur Vollkommenheit; nach deren Erreichung
h Sie wie eine gereifte Frucht abfallen werden

in den Schoß der lieblichen Rose, die früh v
pflanzt in paradiesische Auen dem Empfang d
Freundes immer offen entgegen blühen wi
Meine Seele ist allzu bewegt, um jetzt noch v
andern Dingen zu reden; schreiben Sie mir d
Ausgang; ergießen Sie jede Klage in des Frey
des Busen; erleichtern Sie auch so den Schme
erfreuen Sie mich durch die Nachricht, daß sie Ihn
wieder geschenkt ist, oder durch die, daß Gott
stärkt, den Verlust zu ertragen; damit wir,
oder anders, das rauhe Thal hinauf, den ern
denden Weg, wenn auch nicht Hand in Hand,
ander doch zurufend, weiter fortsetzen mög
Mein Herz ist bei Ihnen, obwohl die Zeit
nicht erlaubt mehr zu sagen.

183.

An Herrn Baron Ulysses von Salis-Marschlins.

Wien, 22 August 1800.

Vorerst sey Gott Dank, daß Sie mir wie
schreiben können, Unvergeßlicher, Verehrungsw
diger! In dem finstern Sturm hat mein A
oft bekümmert die Bucht gesucht, welche Sie
berge; und noch ist meine Hoffnung für das ar
Vaterland nicht ganz verschwunden, da der Gu
und Großen doch einige noch — vielleicht auf heile
Wirksamkeit — gespart sind. Indeß wird al
immer finsterer. Das vorige Jahr öffnete wie
Blitz das schwarze Gewölke; unbenutzt leuchtete
einen Augenblick, und bald lastete noch schwer
Nacht über dieses unser Aegypten, der Verstock

ad. Indeß, sey der verborgene Rathschluß, wie
will, uns kömmt zu, nach Schuldigkeit und
äften für das Vaterland und allgemeines Wohl
wirken. Mit Gedanken hierüber beschäftige
h ich mich täglich; ich berufe mich auf Ihres
tters, des weisen edlen Jünglings, Zeugniß.
s Dringendste, worüber Sie mir schrieben, ist
Erhaltung des verfassungsmäßigen Organs
Bündner, der Regierung, da wo sie noch
n kann. Zu dem Ende werden die gehörigen
ritte heute geschehen, und, ich hoffe, nicht ver-
lich. Was den Hauptpunkt permanenter Anord-
ng betrifft, so können Sie leicht denken, daß ich
Redintegration so vollständig als möglich
nsche, den Umständen zufolge aber kaum hoffen
, und daher wie Sie in Erwägung ziehe, wie
atz, wie künftige Consistenz zu sichern seyn möchte.
über stellt sich mehr als eine Idee dar, wie
Ihnen; aber zum Theil fehlt es an der Stim-
ng derjenigen, ohne die sie sich nicht ausführen
en, theils an Kenntniß der Lage der Sachen,
sie in der Schweiz nun ist, im Frieden be-
mt und nach demselben wirklich geformt werden
te. Ich wünschte über dieß und viel anderes
sehr, mit Ihnen mich zu besprechen. In eini-
Tagen werden wir wissen, ob es uns so gut
den kann. Ich hoffe es. Wo nicht, so schreibe
Ihnen ausführlicher. Noch hat es das Ansehen
t, als ließe sich über diese Dinge in allernäch-
Tagen ein festes und der Zeit angemessenes
tem erwirken. Indeß versichere ich Sie, daß
f Johann in keinem Fall etwas versäumt,
der gemeinsame Zweck und Ihre Ideen über
Manier der Erreichung uns gegenwärtig sind,
daß wenn man darüber mich hören will, ich
Pflicht eingedenk seyn werde, welche in diesen

Sachen|Vaterland, Kaiser, das Interesse der Ge
genwart und der Zukunft zugleich mir auflegen
Ihrem vielversuchten, hartgeprüften Alter abe
gebe Gott Jugendkraft, und Ihren großen Talen
ten das Feuer und Glück, so nöthig ist, um i
dieser äußersten, täglich drohendern Krise, in Rat
und That mächtig zu wirken.

Ich bin von ganzem Herzen, verehrungswü
digster Herr und Freund,

Ihr aufrichtigst ergebener.

184.

An Herrn Conrad von Mandach in Schaffhausen.

Wien, 26 Sept. 1800.

Den Brief Ihres Freundes Bernoulli*
liebster Mandach, habe ich aus zwei Ursachen m
größtem Vergnügen gelesen. In Ansehung d
Vaterlandes enthält er fast durchgehends mei
Gesinnung: wenn die Verfassungen nicht so übe
reif gewesen wären, sie würden wohl nicht so schn
gefallen seyn; man hat ja den morschen alt
Bau kaum berühren dürfen! Und ein Grundfe
ler war gewiß, daß in Wahrheit keine Schweiz wa
sondern dreizehn Orte und acht oder neun zug
wandte, keine Nation — sondern Züricher, Bern
Genfer u. s. f., und daß selbst in den meist
Orten der allergrößte Theil der Nation durch k
nen Wohlstand und kein Verdienst je zu irge
einer Theilnahme an der Verwaltung ihres eigen
Vaterlandes kommen konnten, wahrlich hart!

*) Herrn Christoph Bernoulli, Professor zu Basel.

weiß besser als irgend jemand, wie das gekommen
ist, und es war anfangs einigermaßen entschuld-
bar; aber einmal hätte es doch aufhören sollen,
und das geschah nicht, weil nichts geschah, und
ohne diese in ihren Umständen freilich höchst be-
dauerliche Erschütterung wohl nie nichts im Gro-
ßen geschehen wäre. Nun bin ich der Meinung
(Sie wissen es), daß, da das gothische Gebäude,
welches ich nie hätte anzünden mögen,
durch Mordbrenner, denen es nur um Stehlen zu
thun war, verbrannt worden ist, wir allerdings
es bequemer wieder aufbauen müssen: nicht mit
Hallbrücken zwischen den Zimmern, nicht mit Lö-
chern, die niemand überschreiten kann, ohne einen
Halsbrechenden Sprung; der Meinung aber bin
ich ebenfalls: daß die großen Quaderstücke, die es
so lange und sicher getragen, zwar wohl vom Schutt
gesäubert, nicht aber mit Papierballen vertauscht
werden sollen. Was vom Alten gut ist, ist dop-
pelt gut. Wer wird sich lieber einem nagelneuen
unprobirten Schiff, als einem, das schon etliche
Reisen gethan hat, anvertrauen? Hierüber wird
ihr Freund wohl mit mir einig seyn, und es
müßte sich wohl thun, wenn man jetzt weniger
an die Auferweckung der Todten, als an die
Zeit natürlichere Hervorbringung eines vervoll-
kommneten Gebildes dächte. Auf der andern
Seite müßte man aber auch nicht nach Traumge-
stalten haschen, und den Faden der Erfahrung in
diesem gefahrvollen Labyrinthe mit Fleiß abreißen;
vielmehr sollte eine durch gesunden Menschenver-
stand mehr, als durch schimmernden Witz ausge-
zeichnete Nation andern hiemit mit lehrreichem
Beispiel vorgehen.

Genug hievon, denn ich habe noch die zweite
Ursache meiner Zufriedenheit mit dem Brief Ihres

Freundes zu erklären. Sie besteht in der Beobachtung der ihn in seinem eigenen Lebensplan leitenden Vernunft. Wenn er lebt (und ich hoffe, seine Mäßigung soll ihn erhalten), so wird der altberühmte Bernoullische Name in ihm mit neuem Glanz erscheinen. Er möchte nun wissen, was ich von seinem Studienplan denke? hier ist, was mir einfällt. Wer in die Welt tritt, muß um sich her sehen, wo er ist; es wäre lächerlich, nun die Kleider nach dem Schnitte des XV Jahrhunderts einzurichten; jetzt sind ganze Fächer der Wissenschaft außer Praxis gekommen, und diese, d. i. der gemeine Nutze, eng verbunden mit wohlgeleiteter Selbstbesorgung, ist doch der Zweck. Da er durch sein Physisches von der militärischen, durch andere Umstände von landökonomischen oder mercantilen Geschäften abgehalten scheint, so bleibt nur übrig, die Bildung oder Regierung der Menschen (zwei Dinge, die enger, als man glaubt, verbunden sind) sich zum Zweck zu machen. Die eine und die andere macht selten reich, verschafft aber doch leicht ein vergnügliches ehrenhaftes Auskommen. Ich stelle mir vor, daß er mit ersterer, mit Erziehungsgeschäften, anfangen wird. Indessen setzt sich der gegenwärtige Sturm und wird die politische Laufbahn wohl auch wieder annehmlicher. Wie soll er sich hierauf bereiten? Gewiß durch eigene Berichtigung seiner Begriffe über alle die größten Angelegenheiten der Menschheit: nämlich über Moral, Gesetzgebung, Natur, Geschmack, und die Manier, einen Staat im Frieden glücklich, im Krieg ruhmvoll zu erhalten. Hiezu gehören zwei Dinge: Materialien, und Grundsätze, die sie beleben. Jene lehrt er aus der Statistik, d. i. aus denjenigen Büchern (Systemen, Zeitschriften, Reisebeschreibungen u. s. f.), welche die Welt, wie sie nun ist und

enkt und regiert wird, ihm darstellen; diese lehrt
er in der Schule ganz weniger Weisen, nämlich
der Alten aus der guten Zeit, aus Macchia-
velli's discorsi, aus dem Esprit des lois.

Soll er aber z. B. aus dem römischen Recht
ein eigenes Studium machen? Nein! er lese etwa
Gravina de origine juris, Heineccius, und dann
wenigstens die Institutiones Justinians selber,
und halte sich überhaupt immer in allem an die
Quellen: es ist das sicherste, der einige gute und
noch dazu der kürzeste Weg. Ob er nun diese
Studien zu Göttingen oder anderswo mache, ist
ungefähr gleich; wenn er nur in einer Stadt ist,
wo ihm die Bücher nicht fehlen, denn die Haupt-
sache muß er doch für sich thun, und die Methode
jeder Wissenschaft oder vielmehr die allgemeine
Uebersicht lernt er auch aus einem guten Compen-
dium, deren die Göttingischen freilich die bessern
scheinen, weil am meisten Literatur darin ist.

Vor zwei Dingen hüte er sich, vor dem Lesen
vieler Compendien (es raubt Zeit und verwirrt
nur), und vor der hypermetaphysisch n Philosophie
und deren Terminologien (man glaubt etwas zu
haben, und siehe, es war eine glänzende Wasser-
blase!) Das Reisen mit einem Jüngling wäre nach
diesem gut; aber bei gegenwärtigem Zustande der
Welt läßt sich auf so was gar nicht rechnen, es
kann sich geben und auch nicht. Aber das glaube
ich, daß wenn B. noch ein paar Jahre auf obige
Art recht gut und zweckmäßig studirt, es ihm bei
den Talenten und bei dem freien Blick, den ich
in seinem Brief wohl bemerke, unmöglich fehlen
kann, wenigstens als Lehrer sein Brod zu finden;
dann wird er an Weisheit und hoffentlich auch an

Glück fortschreiten, und endlich eine recht nützliche, schöne und ehrenhafte Existenz behaupten. Er sey nur guten Muths! der ihn erhielt vor jenem Blitz, wird ihn auch auf des Lebens dunkelm Pfad herrlich führen. Grüßen Sie mir den edeln Jüngling, welchen ich unbekannter Weise liebe!

Ganz der Ihrige ꝛc.

Gedruckt: Augsburg in der J. G. Cotta'schen Verlags-Buchdruckerei.

Verlag

der

litterarisch - artistischen Anstalt

in München.

Beck, F., Geschichte eines deutschen Steinmetzen. 8. 1 fl. 12 kr.

Büchlein, ein, für die Jugend. Enthaltend die Legende von Placidus und seiner Familie, das Mährchen vom Marienkind, die Volkssagen vom Untersberg, nebst vielen andern erbaulichen und ergötzlichen Historien. Vom Verfasser des Volksbüchleins. 8. 1 fl. 30 kr.

Brulliot, Dictionnaire des monogrammes, marques figurées, lettres initiales, noms abrégés etc., avec lesquels les peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs ont designé leurs noms. Volume III. 4., contenant les noms abrégés et estropies, ainsi que les appendices. gr. 4.

Hohn, Dr. K. F., Beschreibung des Königreichs Bayern nach den neuesten Bestimmungen. gr. 8. 3 fl.

Ringseis, über den revolutionären Geist auf den deutschen Universitäten. gr. 8. broch. 24 kr.

Schubert, Dr. G. H., die Alter der Kunst. gr. 8. 24 kr.

Sonne, H. D. A., Beschreibung des Königreichs Hannover. 4r Band. gr. 8. 5 fl. 24 kr.

Wibmer, Dr. K., die Wirkungen der Arzneimittel und Gifte im gesunden thierischen Körper. 2r Bd. 2s Heft. gr. 8. broch. 1 fl. 30 kr. 3r Bd. 1s Heft. 1 fl. 30 kr.

Kunstartikel und Landkarten.

Schnoderhüpfeln, d. i. bayerische Gebirgslieder mit Bildern, gezeichnet von E. Neureuther. Fol. 2s Heft, mit 4 lithographirten Blättern. 1 fl.

Tischgebet, nach J. van Stoen, lithographirt von Tröndlin. 1 fl. 12 kr.

Madonna, nach Titian, lithographirt von Selb. 1 fl. 12 kr.

Maria und Martha mit dem Christuskinde, lithogr. von Leiter. 1 fl. 30 kr.

Familie Napoleons, ein grofses Tableau mit 14 Portraits, lithogr. von Selb. 1 fl. 12 kr.

Der Violinspieler, nach Raphael, lithogr. 1 fl. 12 kr.

Herzog August von Leuchtenberg, lithogr. von Leiter. 1 fl. 12 kr.

Victor Hugo, lithogr. von Haindel. 27 kr.

Schlacht bei Sendling, nach Lindenschmidt, lithogr. von Hohe. Velinpapier 4 fl. Chinesisches Papier 5 fl.

Ansicht, Plan und Umgebung der Stadt Nauplia. 18 kr.

Hammerschmiede in Tyrol, nach Dorner, lithogr. von Wölffle. 1 fl.

Die sieben Freuden der Maria, in 3 Blatt Contouren, gestochen von Schäfer. 6 fl.

Berghaus, Karte von Spanien und Portugal, in Kupfer gestochen von Brose. 4 fl. 30 kr.

Boissérée, Galerie, 37ste, 38ste und letzte Lieferung. à 10 fl.

Einzeln: 37ste Lieferung.

1) Die heilige Elisabeth, 3 fl.
2) Die heilige Catharina, 3 fl.
   von einem Kölnischen Maler aus dem Anfang des 14ten Jahrhunderts.
3) Die Maria mit dem Kinde, 4 fl.
   von einem Kölnischen Maler aus der zweiten Hälfte des 14ten Jahrhunderts.

38ste Lieferung.

1) Bildnifs des Herrn Georg Weifs, 34 Jahre alt, 3 fl.
   von Hans Asper, gemalt i. J. 1533.
2) Die heilige Barbara. 3 fl.
   von Martin Schön.
3) Die Anbetung der drei Könige, 7 fl.
   aus dem Bilde: die sieben Freuden der Maria, von Hemling.

Neue Verlags-Artikel

der

J. G. Cotta'schen Buchhandlung

in Stuttgart.

Arnd, E., die materiellen Grundlagen und sittlichen Forschungen der europ. Cultur. 3 fl. 12 kr. oder 2 Thlr.

Beyschlag, Dr. D. E., Versuch einer Münzgeschichte Augsburgs in dem Mittelalter. Mit 8 lithogr. Tafeln. 2 fl. 30 kr. oder 1 Thlr. 12 gr.

Bosse, R., das Familienwesen, oder Forschungen über seine Natur, Geschichte und Rechtverhältnisse. 2 fl. oder 1 Thlr. 4 gr.

Elsner, J. G., Meine Erfahrungen in der höhern Schafzucht. 2te vermehrte Aufl. 2 fl. 12 kr. oder 1 Thlr. 8 gr.

Gans, Dr. Ed., Das Erbrecht in weltgeschichtlicher Entwicklung. 4 Bd. 4 fl. 30 kr. oder 2 Thlr. 16 gr.
(Den Preis aller vier bis jetzt erschienenen Bände zusammengenommen, setzen wir, um den Ankauf zu erleichtern, auf 12 fl. oder 7 Thlr.)

Gutzkow, C., Nero. Eine Tragödie. 2 fl. oder 1 Thlr. 8 gr.

Hotho, Professor, Vorstudien für Leben und Kunst. 3 fl. oder 1 Thlr. 18 gr.

Landbeck, Ch. L., Beschreibung der Vögel Würtembergs. 48 kr. oder 12 gr.

Platen, A. Graf v. Die Abbassiden. Ein epi-sches Gedicht. 1 fl. 30 kr. oder 20 gr.

Plieninger, Prof. Ueber Blitzableiter. Mit 4 Steintafeln. 1 fl. oder 16 gr.

Regiſter, (vollſtändiges Namens- und Sach-) zu Goethe's ſämmtlichen Werken. gr. 8. Velinpap. 1 fl. 12 kr. oder 16 gr. Schwzrpr. 1 fl. od. 14 gr. Druckpr 54 kr. oder 12 gr. Taſchen-Ausgabe Velin. 40 kr. oder 10 gr. Drkpr. 36 kr. oder 8 gr.

Reiſen- und Länderbeſchreibungen.

1te Liefer. (Irland). 1 fl. oder 16 gr.

2te Liefer. (Miltitz Algier) mit einer großen Charte. 1 fl. 30 kr. od. 21 gr.

3te Liefer. (Burne's Reiſen in Indien und nach Bukhara 1ſter Thl. mit 1 Steindruck) 2 fl. 30 kr. od. 1 Thlr. 12 gr.

4te Liefer. (Irwings Ausflug auf die Prairien) 1 fl. oder 16 gr.

Schorn, Dr. L., Umriſſe einer Theorie der bildenden Künſte. 24 kr. oder 6 gr.

Tafel, Dr. L., Lehrbuch der engliſchen Sprache. 2te Aufl. 2 fl. 42 kr. oder 1 Thlr. 16 gr.

Würtemberg, Herzog Friedrich Paul Wilhelm von, erſte Reiſe in Nordamerica während der Jahre 1822, 1823 und 1824. 3 fl. 24 kr. oder 2 Thlr.

Y—King, antiquissimus Sinarum liber quem ex latina interpretatione P. Regis, aliorumque ex Soc. Jesu P. P. edidit Jul. Mohl Vol. I. 4 fl. 30 kr. oder 2 Thlr. 16 gr.

Stuttgart und Tübingen.

J. G. Cotta'ſche Buchhandlung.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

Author Müller, Johannes von.
Title Sämmtliche Werke, hrsg. von J. G. Müller. Vol. 27-38.
M9466

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 04 03 05 004 7